DU CAUCASE AU GOLFE PERSIQUE

A TRAVERS

L'ARMÉNIE, LE KURDISTAN

ET LA MÉSOPOTAMIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Photogravure J.B.Obernetter Munich.

LE KAZBECK
vu du relais de poste

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RELATION DES MISSIONS SCIENTIFIQUES DE MM. H. HYVERNAT ET P. MÜLLER-SIMONIS

(1888—1889)

DU CAUCASE AU GOLFE PERSIQUE

A TRAVERS

L'ARMÉNIE, LE KURDISTAN

ET LA MÉSOPOTAMIE

PAR

P. MÜLLER-SIMONIS

SUIVIE DE

NOTICES SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

ET LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES DU BASSIN DE VAN

PAR

H. HYVERNAT

WASHINGTON D. C.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'AMÉRIQUE

1892

Tous droits réservés

Digitized by Google

IMPRIMERIE ALSACIENNE ANC^T G. FISCHBACH, STRASBOURG

UNIVERSITY
LIBRARY
PRINCETON, N.J.

Digitized by Google

A la mémoire de mon père

J. HENRY MÜLLER

PAUL MÜLLER-SIMONIS.

(RECAP)

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

En 1887 mon ami Henry Hyvernat et moi, nous nous trouvions depuis plusieurs années à Rome. Mon ami, alors professeur au Collège de la Propagande venait d'accepter la chaire d'assyriologie à la nouvelle Université catholique d'Amérique à Washington. Il devait, avant de prendre possession de son poste, consacrer huit ou dix mois à un voyage en Orient. Moi, je terminais mes études de théologie. Une expédition en commun fut bien vite chose décidée: nous avions d'ailleurs un an pour nous y préparer puisque nous ne devions pas quitter Rome avant l'été de 1888.

Hyvernat, pour sa part, obtint du gouvernement français une mission scientifique. Pour la mienne, S. A. le prince de Hohenlohe-Schillingsfürst, Statthalter d'Alsace-Lorraine, voulut bien me faire tracer un programme de voyage. L'itinéraire de mon ami et le mien étaient faciles à combiner moyennant quelques petites concessions réciproques. Sur le papier, cet itinéraire était admirable. Nous devions traverser le Caucase et l'Arménie russe, passer en Aderbeidjân (d'où nous pousserions une pointe sur Van); aller ensuite à Ispahan; de là visiter les ruines d'Ecbatane (Hamadân) et gagner Baghdâd, puis, en remontant la vallée du Tigre, Môsoul et Diarbekr; de là nous diriger par Orfa et Haleb vers les ruines d'Hiérapolis (Membidje) et peut-être enfin visiter Chypre. Notre relation de voyage montrera au lecteur comment les événements, plus forts que notre volonté, se chargèrent de modifier ce programme.

Tout en poursuivant notre but commun, l'exploration des monuments anciens disséminés sur notre itinéraire, Hyvernat

Digitized by Google

devait se livrer spécialement aux études de linguistique et à la recherche des inscriptions cunéiformes, tandis que le côté topographique et descriptif m'était dévolu.

Nous nous sommes efforcés dans cette relation de voyage d'être avant tout exacts et sincères; de n'avancer rien sans contrôler nos affirmations, et de ne nous appuyer jamais sur l'autorité d'autrui sans citer nos sources. Nulle part nous n'avons fait de politique: *c'est peut-être un défaut, car à cette heure où tout est à la politique, plus d'un lecteur pourra ne pas goûter tous nos jugements. Toutefois ils sont tels que nous avons été amenés à les porter en plein Orient, loin des préoccupations du monde européen.*

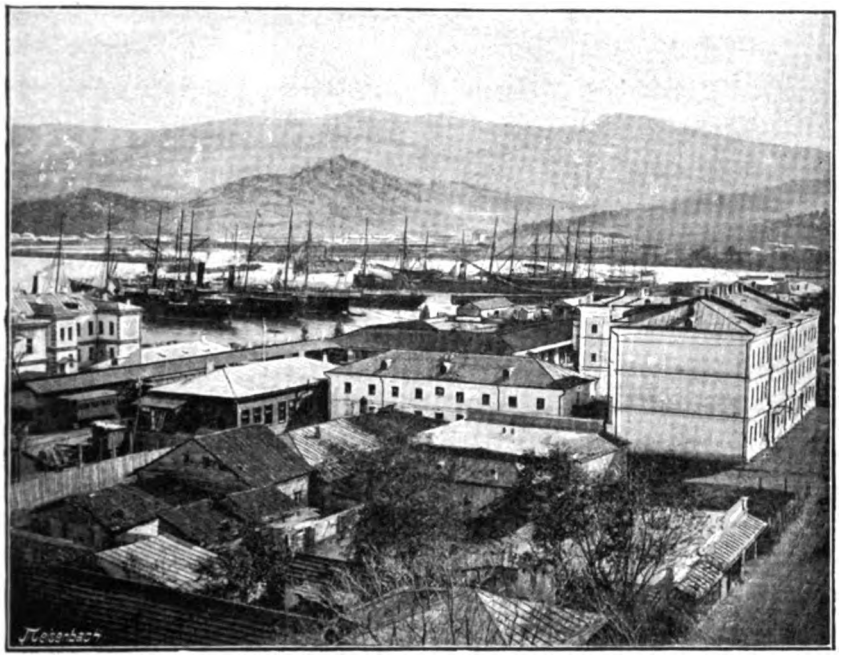
Nous avons pensé bien faire, mon ami et moi, en gardant chacun, dans la rédaction de cet ouvrage, notre domaine propre. Je me suis chargé de la relation *du voyage; Hyvernat a composé les notices historiques et archéologiques. Ces parties sont assez distinctes pour pouvoir se lire séparément; assez reliées entre elles pour former un tout. A quelques exceptions près, les illustrations de l'ouvrage sont la reproduction de photographies prises dans le courant du voyage, ou de croquis faits sur place. En feuilletant notre livre le lecteur apprendra tout ce qu'il nous en a coûté de difficultés et même de dangers, pour recueillir ces illustrations. Les cartes enfin ont été exécutées sous mes yeux en combinant les données mentionnées à l'appendice géographique (App. F.).*

En quittant Rome au mois de mai 1888, nous nous étions donné rendez-vous en Alsace pour la mi-juillet. Tout notre bagage organisé et arrimé au mieux, nous quittâmes Strasbourg, nous dirigeant sans débrider sur Constantinople par Vienne, Bucharest, Varna. Nous débarquions à Galata le 1er août 1888.

Strasbourg, Décembre 1891.

P. MÜLLER-SIMONIS.

Digitized by Google



Batoûm.

CHAPITRE PREMIER

DE CONSTANTINOPLE A TIFLIS

Constantinople. Le Beïram. Nos compagnons de voyage. La question des passeports. Départ. La côte d'Asie-Mineure. Trébizonde. Batoûm. La douane russe; amabilité surprenante. De Batoûm à Kouthaïs. Kouthaïs, Oukhimérion, Ghélath. De Kouthaïs à Tiflis; le chemin de fer transcaucasien.

Byzance, Constantinople, Stamboul, le Bosphore! pour un voyageur nouvellement délivré de la monotonie de nos grandes villes, que de poésie attachée à ces noms! Quinze jours dans la ville des Sultans fuient comme un rêve [1]. Du 1er au 18 Août.

[1] Pendant notre séjour à Constantinople, s'arrêtait à la pointe du sérail le premier train direct de la nouvelle ligne Paris-Constantinople. Quelques années encore et la banalité européenne aura effacé la plupart des traits les plus originaux de Stamboul.

Digitized by Google

Quel est donc ce charme ? Des masures, des rues sales, des chiens galeux, n'est-ce pas assez pour dissiper toute illusion ? Non, — Constantinople reste un chef-d'œuvre du beau : ce que les hommes ont jeté d'ombres sur le tableau ne semble qu'un repoussoir destiné à mieux faire ressortir les splendeurs de cette reine des cités.

Comment oublier Sainte-Sophie, un des plus beaux temples que l'homme ait conçus ; admirable aujourd'hui encore, malgré sa vieillesse sur laquelle ont passé, laissant leurs traces barbares, les injures du temps et celles des destructeurs ! et sa copie rajeunie, la mosquée de Suleïman le Magnifique, et les charmes incomparables des rives du Bosphore, et toute cette vie si animée, si originale ?

Il n'est pas jusqu'aux mendiants dont les importunités n'aient leur intérêt. Rien de charmant comme ces impertinentes petites gamines du pont de Galata. Elles ont cinq ou six ans à peine ; drapées dans leurs loques voyantes, elles vous poursuivent, cherchant à vous attendrir par le chant cadencé de leur gazouillement turc où elles vous accablent des souhaits les plus originaux. Aurez-vous le courage de refuser quelques paras ?

Aux approches du Beïram, c'est un autre spectacle. On dirait un carnaval d'un nouveau genre. Dans les rues de Stamboul se pressent et se bousculent les Hammâls, portant chacun à califourchon sur leur dos, comme un enfant, le mouton destiné au jour du grand sacrifice. Ces bêtes placides semblent avoir conscience de leur dignité : il en défile des quantités innombrables ; et dans ces ruelles étroites où il faut jouer du coude, la lutte pour le passage au milieu de cette invasion moutonne devient parfois du plus haut comique [1].

Le « populaire » de Stamboul est intéressant et bon enfant. Dans les rues de Péra, le monde turc se présente sous son mauvais jour. La vieille jalousie turque a dû faire des concessions au

1 J'ai entendu soutenir que le jour du grand sacrifice on égorge à Constantinople de 10 à 15 000 moutons.

Digitized by Google

progrès moderne. Les épouses d'un riche personnage ne parcourent plus les rues, comme jadis, cachées sous un voile épais : aujourd'hui une légère voilette ne masque que pour le faire mieux ressortir, un visage de courtisane orné et fardé: vous mettez le doigt sur la plaie du monde musulman, l'absence de la vraie famille!

Nous voudrions être tout entiers à l'observation des types: mais mille autres soucis nous absorbent: préparatifs de voyage, visites officielles, longueurs des formalités bureaucratiques, discussion de «bakschichs» [1], sont autant d'embarras qui viennent déplorablement raccourcir le temps.

Nous trouvons à Constantinople nos deux compagnons de voyage: l'un, notre excellent ami de Rome, Mgr. l'Archimandrite D...; l'autre, un religieux lazariste, chaldéen d'origine, Mr. Nathanaël: celui-ci profite de l'occasion pour aller revoir Khosrâva, son pays natal; il doit en même temps nous servir d'interprète.

Enfin, nous avions engagé comme domestique un Chaldéen d'Ourmiah, nommé Serghis, qui cherchait aventure à Constantinople: l'acquisition était déplorable, et nous dûmes plus tard nous en défaire avec empressement.

Hyvernat chargé d'une mission scientifique, avait été, il y a quatre mois déjà, recommandé au gouvernement russe par le ministère français: celui-ci avait nommé l'«Abbé» Hyvernat; c'en fut assez pour remplir de terreur le gouvernement du Tzar. Refuser l'entrée du territoire russe était trop impoli; l'accorder purement et simplement, semblait bien dangereux: la Russie se tira d'affaire en déclarant qu'elle recevrait avec la plus grande amabilité l'Abbé Hyvernat, à condition qu'il *passât* par le Caucase, sans y *séjourner*.

Moi qui joignais au même titre de prêtre catholique celui encore plus suspect de sujet de l'Empire germanique, et qui

[1] Le bakschich, il est à peine besoin de le dire, n'est autre chose que notre pourboire; personne n'ignore le rôle prépondérant qu'il joue en Turquie.

Digitized by Google

me trouvais porteur d'une lettre de recommandation du Statthalter d'Alsace-Lorraine, je me le tins pour dit, et résolus de me tirer d'affaire au petit bonheur sans intervention officielle de mon gouvernement. Nos deux compagnons suivirent mon exemple; mais, lorsque M. Nathanaël eut présenté son passeport à l'Ambassade russe pour le faire viser, il lui revint presqu'aussitôt, accompagné d'un refus catégorique, — Le gouvernement du Tzar ne veut point laisser pénétrer de Juif au Caucase!

Pauvre M. Nathanaël, le voilà devenu Israélite, lui, Chaldéen, descendant en ligne directe de Nabou-Koudouri-Ouçour, vulgo Nabuchodonosor! Grande tribulation! Il fallut une dialectique serrée pour prouver aux Russes que l'on pouvait être Sémite et porter un nom biblique sans pour cela être Israélite!

La scène de reconnaissance fut des plus comiques, lorsqu'au jour du départ nous nous retrouvâmes dépouillés de tout ce qui pouvait trahir cette compromettante qualité d'ecclésiastiques, travestis le plus cavalièrement possible [1], Mgr. D... était devenu «le Docteur»: quant à nous, nos attributions ne furent pas immédiatement aussi nettement définies: dans la suite Hyvernat et moi, nous devînmes décidément et malgré nous, aux yeux du public, l'un un officier russe, l'autre un professeur allemand; nous ne pûmes jamais clairement déterminer à qui revenait le rôle d'officier, à qui celui de professeur. Ce fut le sujet de plus d'une grave discussion, et nous faillîmes payer cher en Arménie cette estampille fantaisiste.

Du 18 au 21 Août. Notre caravane quitte aujourd'hui Constantinople à bord du *Réka*. C'est un petit vapeur du Lloyd. En digne autrichien, le Lloyd n'est jamais pressé; le *Réka*, vieille carcasse, marche tout doucettement; on y est mal installé, mais l'équipage entièrement composé de Dalmates, est aimable et prévenant. Une dame, d'un certain âge, veuve d'un diplomate persan, est la seule

[1] Ce travestissement nous avait été conseillé par l'Ambassadeur de Russie à Rome lui-même, lorsqu'il visait le passeport d'Hyvernat.

Digitized by Google

passagère de première. Son nom offre le bizarre assemblage d'un titre occidental, celui de comtesse juxtaposé au vieux titre oriental de Scheikh. Elle s'intitule Madame la comtesse Scheikh ***. Cela me fait penser à feu le marquis de Tseng.

La solennité du Beïram qui vient de s'ouvrir, donne comme une nouvelle vie à l'admirable panorama de Constantinople: tout est en fête; les bateaux turcs pavoisent, les batteries du Bosphore servent leurs salves les plus solennelles; peu à peu disparaît à à nos yeux, noyée dans le soleil, la vision enchanteresse de Stamboul. Avant de dépasser Thérapia, nous passons près du *Mars*, steamer du Lloyd, éventré il y a quelques jours par un vapeur de la Compagnie patriotique russe: mâts et cheminée émergent encore; il n'y eut heureusement point de mort d'homme; mais ces abordages ne sont que trop fréquents dans le Bosphore; les courants y sont violents et la police maritime y laisse, paraît-il, fort à désirer.

La côte d'Asie mineure que le *Réka* longe généralement d'assez près, offre des lignes de paysage très pures; les montagnes élevées baignent dans la mer; sur leurs pentes abruptes s'étagent de grandes forêts qui aboutissent au rivage, et où s'abritent un grand nombre de petits villages. Les incendies, joints à une exploitation barbare, ruinent peu à peu les bois, et l'on trouverait actuellement, je pense, peu de forêts auxquelles on pût appliquer les descriptions enthousiastes de Tournefort. Ineboli, Samsoun, Kerasonde sont de pittoresques escales, mais de leurs antiques souvenirs il reste bien peu de chose.

La mer est devenne fort houleuse. Trébizonde n'ayant point de port, il est impossible d'y relâcher par le gros temps; les navires doivent alors chercher refuge dans l'anse de Platana, à quelques kilomètres plus à l'Ouest; le *Réka* y arrive vers les 2 heures. Pendant la nuit le temps se calme un peu, et nous atteignons Trébizonde au matin. Le débarquement y est difficile. 21 Août.

Digitized by Google

22 Août. Trébizonde, elle aussi, n'a plus de son passé que des souvenirs, des ruines pittoresquement encadrées. La forteresse, jadis célèbre, est aujourd'hui une enceinte délabrée. Ses ruines qui se dressent au milieu de la ville entre deux précipices sur la crête d'un promontoire rocheux, sont reliées à la ville neuve par des ponts; une arête de quelques mètres de largeur la rattache à la montagne volcanique de Boz-Tépé.

Dans la forteresse était bâti le palais des Comnènes [1] dont le mur occidental servait en même temps de rempart à la citadelle. Ses ruines dominent l'à-pic, et un lierre séculaire les recouvre entièrement; des figuiers poussent dans les vieux fossés comblés. Ce sont là à peu près les seuls vestiges des anciens temps.

Trébizonde est restée une ville d'entrepôt où l'élément européen est assez fortement représenté; presque toutes les caravanes de la mer Noire à la Perse se forment ici [2]: une route *carrossable* relie ce port à Erzéroum et se continue dans la direction de Van par un chemin praticable aux «arabahs» arméniennes. Plusieurs rues sont larges, bien pavées et relativement propres.

A environ 2 kilomètres à l'Ouest de Trébizonde, dans la direction de Platana, se trouve l'ancienne église de Sainte-Sophie que les Turcs ont transformée en mosquée. Comme presque tous les voyageurs en parlent, nous tenons à la visiter. Un personnage officiel nous avait dit: «N'essayez pas de pénétrer dans la mosquée; les Turcs de l'endroit sont fanatiques, et l'on vous fera un mauvais parti.» Nous tenterons l'aventure quand même; prenant un chemin qui se faufile entre les jardins à peu de distance de la mer, nous atteignons la mosquée et l'Imâm vient à notre rencontre. C'est un jeune homme: son air n'a rien de féroce, mais après

1 Après la prise de Constantinople par les Latins, Trébizonde devint la capitale d'un empire grec qui fut gouverné par les Comnènes. Mahomet II s'empara de Trébizonde en 1461.

2 En préparant notre voyage pendant le printemps, nous avions adopté comme plan, de débarquer à Trébizonde pour gagner la Perse par Erzéroum et Van; mais le consul de France à Trébizonde jugea cet itinéraire si dangereux qu'il écrivit au ministère pour s'opposer formellement à ce projet. Il amena ainsi Hyvernat à entamer les négociations pour obtenir le passage par le Caucase.

Digitized by Google

tous les avertissements reçus, notre demande se fait humble et discrète: «Bakschich»? fait-il en souriant, d'un air et d'un geste significatifs: «bakschich», répondons-nous; tout est dit: nous voici bons amis, toutes les portes s'ouvrent devant nous; ô Roi-bakschich!

Sainte-Sophie est un beau type d'architecture byzantine du XIIIe siècle [1]; — malgré bien des dévastations, elle a gardé des détails intéressants et vaut la promenade.

Sainte-Sophie.

Le *Réka*, parti de Trébizonde à la nuit, atteint Batoûm ce matin au lever du jour. Nous ne sommes pas sans inquiétudes; Hyvernat entrera certainement en Russie, mais nous? Trouvera-t-on nos papiers en règle? notre cléricalisme ne se trahira-t-il pas? Heureusement tout est au mieux. Le passeport d'Hyvernat mentionnant sa mission, produit un effet décisif; il n'est même pas fait la moindre allusion au titre d'Abbé; pour nous, la douane dépose toutes ses rigueurs; bagages, armes, munitions, tout passe 23 Août.

[1] Texier en donne la description (*Description de l'Arménie et de la Perse*, I p. 49 et Planche I) cf. Hommaire de Hell. Atlas Pl. 36.

Digitized by Google

sans difficulté : à l'ombre d'Hyvernat nous pénétrons triomphalement en territoire russe. La police elle-même vise nos passeports sans défiance. Tant d'amabilité nous surprend; plus tard nous aurons à nos dépens la clef du mystère!

Avant la dernière guerre russo-turque, le chemin de fer transcaucasien aboutissait à Poti, petite ville située à l'embouchure du Rion. L'utilisation de Poti n'était qu'un pis-aller, car le climat y est meurtrier et le port d'accès difficile; aussi après l'annexion de Batoûm le gouvernement russe s'empressa-t-il d'y transporter la tête de ligne du chemin de fer transcaucasien. Au début Batoûm fut port franc, et il semblait que le transit d'Europe en Perse dût abandonner la route longue et dangereuse de Trébizonde-Bayazid pour adopter le nouveau chemin de fer transcaucasien et la route carrossable de Tiflis en Perse, et prendre en même temps un très grand développement.

Mais les considérations politiques en ont fait décider autrement. De tous les importateurs pour la Perse et la Transcaspienne, l'Angleterre venait en première ligne: pour lui faire pièce, la Russie a supprimé la franchise de Batoûm et en a fait, en dépit de sa rivale un port militaire; quant au transit pour la Perse par territoire russe, il est depuis 1882 pratiquement interdit; des droits exorbitants sont frappés sur toutes les marchandises [1]. La douane de Batoûm, par pure amabilité, ne nous avait imposé aucun droit pour nos effets personnels; mais nous avions accepté à Constantinople un petit paquet d'étoffes à destination de Khosrâva; sa valeur intrinsèque ne dépassait pas 20 francs, nous dûmes payer 80 francs de douane! Le capitaine du *Réka* a l'amabilité de nous passer en cachette un petit bréviaire: c'est la seule contrebande ecclésiastique que nous ayons pu nous permettre.

Les tarifs barrent la voie de Russie aux produits européens;

[1] Aussi bien, cette politique de la Russie a-t-elle causé un tort énorme au commerce anglais. Depuis 1882 les importations anglaises pour le Nord de la Perse ont diminué de 25 millions par an.

Digitized by Google

les voleurs rendent très chanceux les transports par la Turquie ; le Nord de la Perse est ainsi complètement fermé aux marchandises européennes, et les grands commerçants de Russie arrivent à imposer de la sorte à la Perse leur monopole.

Batoûm est dans un pays fiévreux ; comparé toutefois à Poti, c'est un Sanitarium. Les montagnes boisées de Gourie dont les derniers contreforts viennent mourir au rivage, lui font un cadre gracieux. La ville est dans la période de formation ; son plan est grandiose ; mais la suppression de la franchise, en arrêtant le développement commercial, empêchera sans doute son entière réalisation. Dans les rues les Lazes, avec leurs curieux turbans et leur air farouche, contrastent d'une manière pittoresque avec l'élément européen. L'hôtel de France, le premier et l'unique «gastinizza» de Batoum est mauvais ; un café-concert qui lui sert d'annexe, y rend le sommeil impossible.

Nous quittons Batoûm au matin. Le train, contournant d'abord la ville, rejoint bientôt le rivage et traverse un pays dont le terrain humide et spongieux produit une végétation luxuriante ; partout les arbres sont chargés, presque étouffés de lianes. Les champs disséminés dans la grande forêt de Gourie, ont une apparence très fertile. Sur notre parcours la culture dominante est celle du maïs [1]. On le sème, dit-on, en Mai pour le récolter en Septembre. Les «sassymydes», petites baraques en bois, bâties dans les champs et élevées de 12 à 14 pieds au-dessus du sol, sont les greniers où on le remise. Les forêts produisent le buis en abondance, ce qui constitue un des principaux articles d'exportation du pays. 24 Août.

La population semble bien clairsemée ; cependant, comme il ne circule qu'un seul train par jour dans chaque direction, la foule est compacte aux stations. La langue étrange, l'aspect bigarré des gens étonnent le voyageur. A l'une de ces stations se promène

[1] Le bourg de Nicolaïa en fait un commerce important.

Digitized by Google

gravement au milieu de la plèbe, un noble imérétien. Il est vêtu d'un long kaftan et porte comme coiffure le papanaki, curieux petit carré brodé. Sa démarche est majestueuse; mais la noblesse de son maintien est gâtée par un air de desœuvrement fainéant.

Noble imérétien coiffé du Papanaki.

Près de Nicolaïa le train franchit la Natonyeba, l'ancienne Isis, qui jusqu'à la dernière guerre russo-turque formait frontière; actuellement elle sépare la province de Batoûm-Kars du gouvernement de Kouthaïs.

Digitized by Google

Nous voici en Iméreth [1] : près d'Orpiri, qui est l'extrême limite de la navigation sur le Rion, la ligne franchit cette rivière ; à Samtredi bifurque la ligne de Poti. L'on devine au loin la grande chaîne du Caucase à demi voilée par la brume.

La vallée du Phase est toute verdure ; mais malgré sa fertilité, la population y est pauvre ; les nobles sont, paraît-il, ruinés depuis l'abolition du servage, bien que les droits seigneuriaux aient été *rachetés*. Beaucoup d'entre eux deviennent cosaques, et sont loin de former l'élément le plus discipliné de l'armée. Quant au paysan, il trouve difficilement un débouché pour ses récoltes, et les transports sont coûteux ; aussi le numéraire est-il rare [2].

Comme le chemin de fer transcaucasien laisse Kouthaïs à quelque distance au Nord, un embranchement spécial dessert cette ville ; il doit être actuellement prolongé jusqu'aux houillères de Tkvibouli, à peu près les seules qui soient en exploitation dans le Caucase. Nous débarquons vers 2 heures du soir à Kouthaïs, où nous trouvons un hôtel un peu meilleur que celui de Batoûm.

Kouthaïs est située à l'endroit où le Rion sortant des montagnes débouche dans la grande plaine d'Iméreth ; au Nord de la ville c'est donc un paysage de haute vallée montagneuse ; au Sud s'étend la plaine que bornent au loin les majestueuses montagnes du Persathi (petit Caucase). Vue de la hauteur, Kouthaïs a cet aspect si reposant de bien des villes d'Orient, une forêt parsemée de toits. Tout y est vert, jusqu'aux coupoles des églises, jusqu'aux toitures des maisons [3].

Pour mieux jouir du paysage, nous nous faisons voiturer — Dieu sait par quels chemins ! — au sommet d'une colline située sur la rive droite du Rion et dominant la ville au Nord (B). A nos pieds s'étend la Kouthaïs moderne, bâtie sur la rive

1 Généralement en français on écrit Iméréthie, mais je préfère suivre une autorité classique, celle de Dubois de Montpéreux, qui écrit toujours Iméreth.

2 Buchan Telfer, Crimea et Transcaucasia, I, 130. II, 38.

3 Presque tous les édifices de la Transcaucasie ont leur toit couvert de lames métalliques, peintes couleur vert-de-gris. Cette teinte se marie fort agréablement à la verdure des arbres.

Digitized by Google

gauche du fleuve. Dans l'antiquité il existait déjà une sorte de faubourg sur l'emplacement actuel de la ville; il s'appelait .Koutatissium; mais la vraie ville, celle qui commandait le cours du

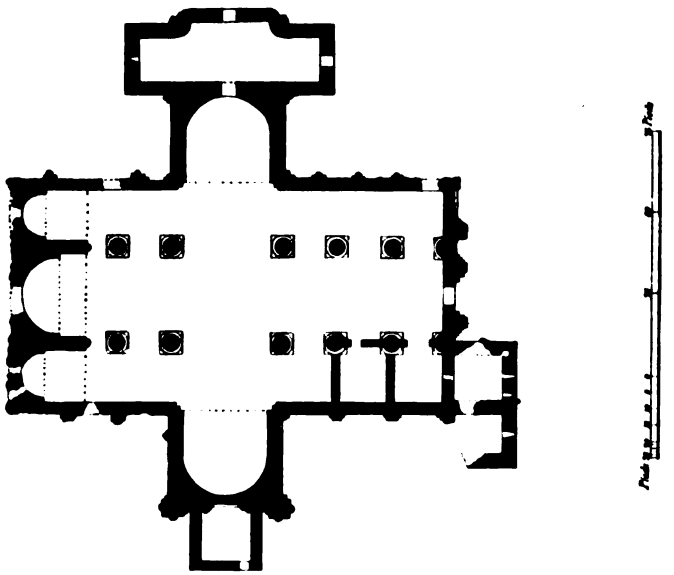
Plan des ruines d'Oukhimérion et d'une partie de Kouthaïs moderne, d'après Dubois de Montpéreux.

Rion, était bâtie sur la colline où nous nous trouvons, et s'appelait Oukhimérion. Procope en parle déjà. Elle garda longtemps son importance, et des ruines intéressantes se trouvent dans son enceinte.

Digitized by Google

Oukhimérion comprenait une ville haute (B) et une ville basse (C); la forteresse était à l'Est de la ville haute (A), à 250 pieds environ au-dessus du fleuve. Totleben la détruisit en 1769; depuis, les Russes ont bâti leur citadelle sur le même emplacement, mais avec des dimensions moindres. Une enceinte entourait la ville haute et la reliait à la citadelle. C'est là que se trouve la cathédrale (14), le monument le plus intéressant de Kouthaïs.

Bagrat III, à la fois souverain de l'Abkhasie et du Kartli, bâtit cette église en 1003; le canon des Turcs la ruina en 1690. On



Cathédrale d'Oukhimérion.

peut la considérer comme le meilleur type de l'architecture géorgienne [1]; j'en donne une vue prise du côté du chœur et un petit plan emprunté à Brosset [2]. La décoration de la façade extérieure des trois absides est très remarquable: au lieu de laisser se

[1] L'église la plus ancienne est celle de Bidjvintha.
[2] Photographie d'après Yermakow à Tiflis; pour le plan, Brosset, Atlas, XVIII.

Digitized by Google

dessiner sur des plans différents les convexités des absides dont les raccords sont souvent si disgracieux, l'architecte a donné aux absides latérales la même profondeur qu'à l'abside centrale; il les a noyées toutes trois dans un mur plan; comme ce mur eut, sans utilité aucune, atteint une très grande épaisseur entre les absides, il y creusa des niches à section triangulaire, terminées au sommet par des coquilles de saint Jacques. Ces niches forment le centre d'une ornementation de colonnettes et d'arceaux du meilleur goût, et où l'on rencontre exclusivement le chapiteau géorgien. Ce chapiteau est fort simple, mais assez élégant: les colonnes se terminent par un petit tore au-dessus duquel se développe un renflement ovoïde surmonté d'une abaque qui déborde, et reproduit exactement le tore inférieur; c'est là tout le chapiteau. Le style géorgien est d'ailleurs très étroitement apparenté au style arménien [1].

Kouthaïs a une population de 12 à 15,000 habitants parmi lesquels un assez grand nombre d'Arméniens. Beaucoup d'entre eux étaient autrefois catholiques, et une mission de capucins était établie dans la ville. Dubois de Montpéreux, voyageur protestant, bien que l'accueil assez froid des capucins l'ait mal disposé en leur faveur, rend hommage à la salutaire influence des missionnaires et à la supériorité morale conquise par les Arméniens catholiques (1833). En 1845 le gouvernement russe a impitoyablement détruit la mission malgré la généreuse opposition du général en chef, Neidgard [2].

Le climat de Kouthaïs est chaud et humide; les vents d'Ouest y apportent de très fortes pluies, et la chaleur y est intense en Juillet et Août. Quand le scirocco du Sud-Est venant des steppes de l'Asie, franchit le col de Souram, la température s'élève jusqu'à 42 degrés centigrades; il souffle pendant 3 jours, brûlant

1 Cf. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, tome Ier, passim. Plan de Kouthaïs, atlas 1re série, planche XVIII. Illustrations de Kouthaïs (fort médiocres), atlas, 3e série, pl. 13 à 18. Brosset, rapports, résumé, 8.

2 *Propagation de la Foi*, vol. XVII, p. 316.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

RUINES DE LA CATHÉDRALE D'OUKHIMÉRION

Digitized by Google

Digitized by Google

et desséchant tout; généralement la pluie lui succède. Octobre et Novembre sont, dit-on, de beaux mois.

Excursion au couvent de Ghélath. 25 Août.

Il faut croire que ce pays est le paradis de la race porcine, car dans les faubourgs de Kouthaïs nous rencontrons un nombre prodigieux de ces intéressants animaux.

Ghélath [1], est à 9 verstes [2] de Kouthaïs. La route remonte d'abord la vallée du Rion qui est large et se termine par un fond de montagnes grandioses. Un énorme rocher à pic forme la partie saillante du paysage [3]. Désormais je suis convaincu que l'on peut tout demander aux chevaux et qu'il est impossible de verser avec un bon cocher; nous franchissons un col et descendons sans mécanique ni reculement des chemins où un cavalier de nos pays ne s'aventurerait qu'avec précaution. Ici la chose paraît toute naturelle; mais nous sommes encore novices en ces exploits et ne rougissons pas d'être émus.

Parfois passent dans les sentiers de traverse quelques montagnards dont le long kaftan brun serré à la ceinture, la capuce et les armes rappellent à s'y méprendre nos costumes du moyen âge; leur démarche a une aisance et une dignité remarquables. La route franchit bientôt le futur chemin de fer de Kouthaïs à Tkvibouli et passe à gué une rivière que l'on nous épèle Skaliczicela, ou la rivière rouge [4]. Ses eaux sont malsaines; personne n'en boit; les poissons eux-mêmes en sont, dit-on, dangereux et donnent les fièvres. Les gens du pays prétendent les reconnaître sur le marché à première vue.

1 Ghélath, que l'on écrit aussi Ghélathi viendrait du grec Γενεθλιακόν, car le couvent est dédié à la Nativité de la Vierge; de là dans l'usage ordinaire on aurait fait les variantes, Ghélath qui se conçoit et Gaenath dont on ne comprend pas la formation (Brosset).

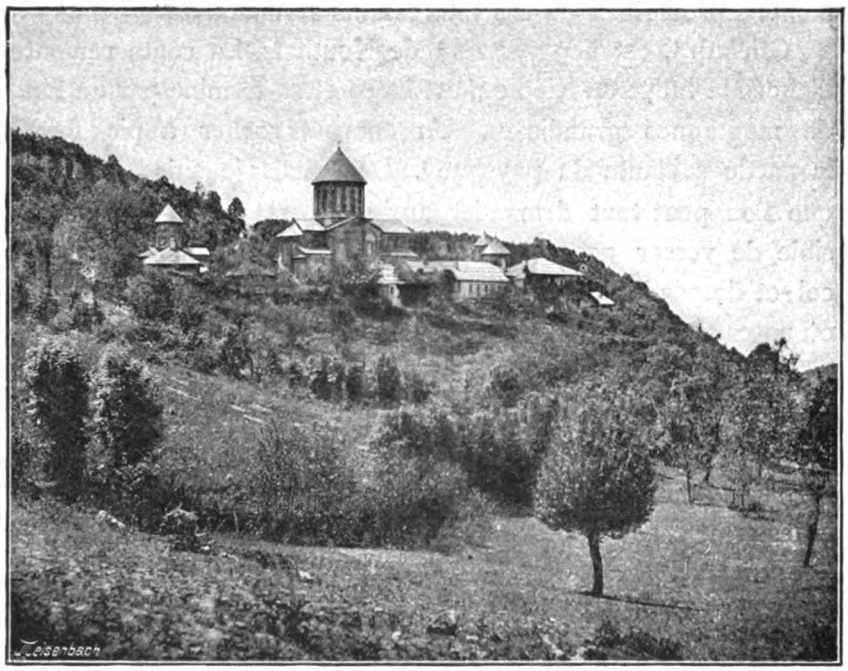
2 Une verste équivaut à 1066,8 mètres.

3 C'est probablement le Quanli de Dubois de Montpéreux; pour la géologie des environs de Kouthaïs, voir cet auteur, vol. II, p. 170 et suivantes.

4 Thielemann l'écrit Tzchal-Tzithéli, et Dubois de Montpéreux Tskaltsitéli.

Digitized by Google

Ghélath est fort pittoresquement situé sur le flanc d'une montagne au milieu de bois clairsemés. Le regard plonge dans la vallée du Rion et la vue se repose au loin sur l'admirable massif de l'Elbrouz et du grand Caucase; les premiers plans sont toutefois un peu trop importants. L'Elbrouz vu d'ici, a la forme d'un



Monastère de Ghélath.

triangle parfait, et présente une arête neigeuse que l'action du vent a rendue incroyablement aiguë.

Ghélath comme couvent est assez petit; mais c'est le centre religieux de l'Iméreth. Il a trois églises: l'église métropolitaine de Ghélath, la chapelle de Georges II et la chapelle mortuaire de David II. La date de sa fondation première est incertaine; David II, «le Restaurateur» (Aghmashénébély), roi de Karthli et d'Abkhase, restaura Ghélath; depuis lors le couvent eut bien des vicissitudes: ce qui en reste est toutefois très remarquable.

Digitized by Google

L'église est bâtie en gros blocs de grès jaunâtre; l'intérieur, tout couvert de fresques, est fort intéressant. L'abside est ornée d'une grande mosaïque, don de l'empereur Alexis I Comnène. Quant aux peintures, sans essayer d'en déterminer l'âge, il me semble que l'on peut établir deux périodes principales, ou, si l'on veut, distinguer les peintures elles-mêmes et leurs retouches. Les premières sont de style byzantin; quant aux retouches (?) ou peintures postérieures, elles ont une analogie frappante avec les premières œuvres de la Renaissance italienne. Étant donnée la prépondérance exercée sur tout le littoral de la mer Noire par les Gênois jusqu'à la chute de l'Empire grec, une influence artistique italienne, si incroyable au premier abord, se concevrait très aisément. Quelques fresques évidemment beaucoup plus modernes, sont franchement horribles. L'ensemble des sujets retrace, avec un mélange de données apocryphes, l'histoire de saint Joachim et de sainte Anne, celle de la sainte Famille, et enfin celle de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. Les espaces plus restreints sont consacrés à la représentation de saints; une grande fresque du transept de gauche représente David II et sa famille.

Le trésor de Ghélath contient la couronne des rois d'Iméreth, plusieurs tiares de métropolitains et des «omophoria»; toutes ces pièces sont couvertes de perles, la couronne royale est en soie et ornée de sujets sur émail. Le trésor contient aussi quelques beaux manuscrits, dont un évangiliaire grec du Xe siècle, et des manuscrits du règne de Bagrat IV (1028—1072).

L'une des petites chapelles, de forme rectangulaire, renferme le tombeau de David le Réparateur. La chapelle a été postérieurement coupée en deux par un mur destiné à renforcer la coupole; les portes de Gandja (Elisavetpol) sont appuyées contre ce mur [1]. Une simple dalle couverte d'inscriptions à demi effacées indique la tombe du roi.

[1] Ces portes sont communément données pour portes de Derbend.

Digitized by Google

28 Août. De Kouthaïs à Tiflis.

La journée est étouffante, et il souffle un scirocco d'Est brûlant. Le chemin de fer remonte la vallée de la Kvirila [1] en longeant constamment le torrent; dans cette délicieuse Iméreth tout est verdure, et les premiers déboisements n'ont pu encore arrêter l'essor de la végétation; partout des lianes à profusion. Après la station de Kvirila la ligne s'engage dans la vallée de la Tschchériméla. Au-dessus de Biélogouri, la ruine pittoresque de Tschchéristziché domine de haut le torrent; à partir de cette station on remonte la vallée de Moliti.

Le chemin de fer transcaucasien a été construit par des ingénieurs anglais, avec des capitaux anglais. Les ingénieurs voulaient, dit-on, percer la montagne de Souram [2]; les Russes peu habitués aux chemins de fer de montagne, ont eu peur de ce travail, et l'on a décidé de franchir le col à ciel ouvert. Pour y atteindre, la ligne suit le tracé le plus fantaisiste, dédaignant les détours qui eussent amoindri la pente, allant droit son chemin; aussi la montée est-elle incroyable. Les plaques de pentes portent des indications variant de 2,9 à 4,5 °/₀! Encore un ingénieur de mes amis m'a-t-il affirmé que ces indications étaient fausses; elles sont là pour satisfaire au cahier des charges, mais la pente vraie serait plus forte. Je le croirais sans peine; car, si jusqu'à Bejatouvani une locomotive double, système Fairlay, avait suffi à nous remorquer, à partir de cette station une seconde locomotive double dût pousser à la queue du train; malgré ce renfort, nous avancions si péniblement, qu'un voyageur put descendre facilement de wagon pendant la marche.

Ces locomotives étranges, avec leurs grosses cheminées coniques, soufflant et peinant dans l'étroite gorge du torrent, au milieu d'une végétation exotique, produisent le plus curieux effet. Avec de pareilles pentes la marche est si lente, l'usure du maté-

[1] Jusqu'à Tiflis je suis l'orthographe de Thielemann, lorsque je n'ai pas copié moi-même les noms aux sources officielles.

[2] Buchan Telfer, *Crimea and Transcaucasia*, I 141.

Digitized by Google

riel et les frais d'exploitation se montent si haut, que les Russes ont dû revenir au plan primitif. Ils creusent maintenant un tunnel qui supprimera le plus dur de la montée de Souram, mais malheureusement diminuera aussi beaucoup le pittoresque du trajet. Nous atteignons le col à la tombée de la nuit [1] et arrivons à Tiflis à 10 heures du soir.

Les wagons russes, quoique bien inférieurs aux parlor-cars américains, laissent loin derrière eux les wagons de l'Europe occidentale, où le voyageur n'est qu'un prisonnier et où les besoins les plus intimes de la nature sont outrageusement méconnus. On entre par les deux extrémités du wagon dans un couloir, qui, par côté en occupe toute la longueur. Sur ce couloir ouvrent des compartiments où quatre voyageurs se logent à l'aise. La nuit, chacun de ces compartiments se transforme en dortoir et donne quatre lits. Le Russe voyage toujours avec sa propre literie, ce qui dispense la compagnie d'en fournir. Aux deux extrémités du wagon, deux W. C. Pour être juste, je dois dire que l'entretien des wagons laisse parfois un peu à désirer. Aux stations, les buffets sont bien fournis, mais pris d'assaut. Il faut aller choisir soi-même sur le comptoir les plats que l'on désire.

Nous débutons à Tiflis par toutes sortes de mésaventures. 27 Août.
De Kouthaïs, nous avions dépêché en avant-garde Serghis pour nous chercher un logement: ce logement est un bouge; les punaises nous dévorent, les propriétaires sont des sauvages desquels il est impossible de rien obtenir. Dès le matin nous opérons un déménagement à l'autre extrémité de la ville du côté d'Alexanderdorf: de Charybde en Scylla! du taudis nous tombons dans le café borgne! Enfin nous finissons par où nous eussions dû commencer, et nous nous installons au centre de la ville, à l'hôtel du Caucase.

[1] E. Reclus, (Géogr. VI, 161) donne une altitude de 919 mètres. Kiepert, dans sa carte de Turquie d'Asie marque 920 mètres. Thielemann (*Streifzüge*, 101), indique, sans doute d'après l'état-major russe, 3627 pieds anglais, soit 1105,50 mètres.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA GRANDE CHAINE DU CAUCASE

Le padarojni, la kaliaçka et la Pérékladnoï. Les chevaux de poste. Un remède contre le spleen. La route militaire de Géorgie. Départ de Tiflis. Mtzkhèt. Ananoûr. Un maître de poste désagréable. Les aoûls. Mlète. La montée de Goudaoûr: le col de la Croix. Descente sur Kazbek. Le Kazbek. Légendes ossètes. Le glacier de Devdoravki. Les gorges de Darial. Château de la reine Tamar. Les Ossètes. Veadikavkas. Le camp militaire. Panorama du Caucase. Toutes les voitures prises. Notre lâcheté. Retour à Tiflis.

Tiflis va devenir pour quelque temps notre centre d'excursions. A notre grand regret, le «Docteur» doit bientôt nous quitter pour retourner à Constantinople; aussi à peine installés à notre hôtel, prenons-nous nos mesures pour pousser avec lui une pointe à travers la grande chaîne du Caucase jusqu'à Vladikavkas. M. Nathanaël, qui a une sœur mariée à Tiflis, restera auprès d'elle pendant notre excursion.

La première précaution est de se munir d'un «padarojni» [1], permis de police vous donnant le droit d'user des chevaux de la

[1] Le padarojni ordinaire donne droit à l'usage des chevaux de poste; mais il laisse le voyageur exposé à une foule de retards, car toute personne munie du padarojni de la Couronne (kazyonnaya padarojnaya) a le pas sur les autres voyageurs, sauf sur les courriers. Le padarojni de la couronne est celui des employés voyageant *pour le service*. Un étranger *très bien* recommandé, peut parfois en obtenir. Il est muni d'un cachet supplémentaire. Le padarojni n'est pas un permis *général*; il s'applique à un trajet donné, sert de quittance aux droits d'usage des chevaux et mentionne le nombre de chevaux auquel le voyageur a droit. Au besoin un rouble glissé discrètement dans la main du maître de poste, transforme, quant à l'effet,le padarojni ordinaire en padarojni de la couronne.

Digitized by Google

poste. Le trajet peut se faire, soit en «perekladnoï», soit en «kaliaçka».

La kaliaçka est une espèce de victoria assez confortable: quant à la perekladnoï, elle est le véhicule national en Russie. Représentez-vous deux paires de roues assez éloignées l'une de l'autre; posant sur les essieux de ces roues, deux longerons en bois et sur ces longerons, une caisse à claire-voie. C'est là tout le véhicule; de ressorts il n'en est point question. Le siège est tout aussi curieux: un bâton de bois parallèle au dossier forme sa partie antérieure; un filet de cordes est tendu entre ce bâton et le bas du dossier; sur ce filet, pour faire ressort, on empile de la paille, ou des coussins si l'on en possède; quant au cocher, il est assis comme un singe, tenant en place à force d'habitude. Si vous songez que ce véhicule est traîné au grand trot et parcourt généralement une simple piste frayée à travers le steppe, vous accorderez que le confortable manque absolument et que les cahots doivent être horribles. Les Russes transportent avec eux une telle quantité de coussins, qu'ils parviennent à rendre la chose tolérable; mais comme à chaque relais on change de perekladnoï, il faut à chaque fois opérer un déménagement. On vous donne, il est vrai, tout le temps nécessaire, la réponse invariable à l'arrivée au relais étant: «il n'y a pas de chevaux». «Quand en aurez-vous?» «Sitchas» (bientôt); cela veut dire dans deux, trois ou quatre heures. — Il faut patienter; toutefois le voyageur ne devra pas accepter sans vérification la réponse du maître de poste. Celui-ci, qui a passé un contrat à forfait avec le gouvernement, cherche à ménager ses chevaux, et très souvent les refuse lors même qu'ils ont déjà pris le temps de repos réglementaire.

Les chevaux de poste font une traite variant de 15 à 20 verstes; arrivés au relais ils sont immédiatement renvoyés à vide à leur point de départ; revenus à l'écurie, ils doivent s'y reposer 3 heures, manger, puis être remis à la disposition des voyageurs. — Quel avantage peut-on trouver à faire ainsi

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TIFLIS

Le Kour et le quartier d'Avlabar.

Digitized by Google

Digitized by Google

retourner les chevaux à vide à leur point de départ? c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Bref, les maîtres de poste cherchent souvent à tromper le voyageur; celui-ci fera bien de visiter les écuries et de vérifier, avec autorité, le nombre de chevaux et le temps de repos qui leur a été donné. Une légère teinte de russe est donc fort utile pour diminuer les retards. Ces chevaux de poste font parfois jusqu'à trois courses de 20 verstes par jour: comme entre chaque course ils doivent retourner à leur écurie, ils parcourent ainsi 120 verstes en un jour; ils recommencent le lendemain et, malgré ce rude métier, ils restent vifs d'allure.

On donne les cahots de la perekladnoï comme un remède excellent contre le spleen, et l'on prétend que les Anglais l'emploient souvent avec succès; j'enregistre le dire sans m'en porter garant! Quant à nous, n'ayant point de spleen à guérir, nous eûmes la lâcheté de préférer le confort d'une kaliaçka [1].

La route militaire de Géorgie franchit le Caucase, de Tiflis à Vladikavkas, de Géorgie en Kabarda, sur le méridien où la la chaîne est le plus étroite. Sur cette ligne la chaîne proprement dite n'a plus même 100 kilomètres de largeur; dans le Caucase occidental, l'épaisseur de la chaîne est deux fois plus forte; dans le Caucause oriental elle l'est encore davantage.

Le chemin de Tiflis en Kabarda par le col de la Croix (2852 mètres) [2], a de tout temps été la principale voie de communication du Caucase; c'est aussi celle dont les Russes ont pris possession le plus tôt. La route actuelle a été construite par le Prince Bariatinski [3]: sa longueur est d'enviren 200 verstes (213,4 kilo-

1 L'attelage de la pérékladnoï étant de trois chevaux, est un attelage «en troïka»; les voyageurs appliquent souvent à la voiture elle-même le nom de son attelage; mais l'attelage en troïka n'est pas spécial à la pérékladnoï; il est au contraire le plus répandu, aussi bien pour la kaliaçka que pour la pérékladnoï. — A propos d'attelages, l'usage russe ne donne qu'aux nobles le droit d'atteler leurs chevaux en flèche; les simples mortels doivent les atteler de front; aussi voit-on souvent jusqu'à cinq et six chevaux de front.

2 Thielemann donne 7977 pieds, soit 2431 mètres.

3 Pour la géologie de la route, voir Dubois de Montpéreux, atlas, 5e série, pl. VIII.

Digitized by Google

mètres); elle a coûté près de cent millions de francs. Son importance exceptionnelle en explique l'excellent entretien, chose absolument anormale pour une route russe. On compte 12 relais de Tiflis à Vladikavkas; les plus tolérables comme gîtes de nuit sont Tsilkané, Mlète et Kazbek [1].

Les relais russes sont très inégalement organisés. Ceux de la route militaire de Géorgie ressemblent assez à une auberge. On y trouve des chambres, des lits et à la rigueur de la literie. Dans la « salle » du rez-de-chaussée bout constamment le samovar. Au point de vue gastronomique, les ressources sont assez limitées, mais on n'y meurt pas de faim. Sur d'autres routes, comme celle d'Erivan et Nakhitchévan les relais sont beaucoup plus primitifs. En général, ils se composent de deux chambres blanchies à la chaux, dont les murs sont tout au plus ornés du portrait de sa *Sainte Majesté*; l'une est pour les hommes, l'autre pour les femmes. Le maître de poste occupe une troisième pièce servant en même temps de cuisine. Le long des murs sont installés les *lits*, si l'on peut donner ce nom à des banquettes en bois munies d'un plan incliné en guise d'oreiller; il n'est pas question de literie; le voyageur apporte la sienne. Pour nous, nous dressions régulièrement nos lits de camp. Dans ces relais on ne trouve généralement rien comme provisions de bouche; il faut en chercher dans les masures du village, mieux encore, les apporter de la prochaine ville; le plus souvent on est réduit à les apprêter soi-même, si l'on n'a pris la précaution de se munir d'un domestique tant soit peu cuisinier.

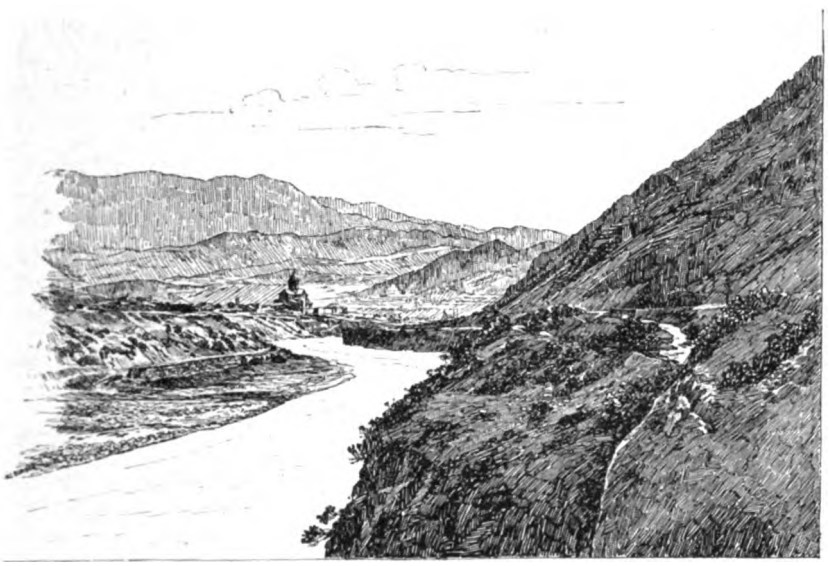
29 Août. Nous quittons Tiflis le 29 août à midi, le « Docteur », Hyvernat et moi. Par la plus grande chaleur nous faisions les 20 atroces verstes de désert qui séparent Tiflis de Mtzkhèt. Arrivés au relais, pas de chevaux! Vingt minutes de marche nous mène-

[1] Mtzkhèt, Tzilkané, Douchète, Ananoûr, Pasanaoûr, Mlète, Goudaoûr, Kobi, Kazbek, Lars, Balta, Vladikavkas.

Digitized by Google

raient au village [1] et à ses antiques sanctuaires ; la chaleur est si forte que nous capitulons devant la fatigue, remettant cette visite pour le retour de Vladikavkas ; partie remise, partie perdue !

A 5 heures du soir nous parvenons enfin à nous remettre en marche. Au sortir de Mtzkhèt une tranchée de la route a mis à nu les restes de la nécropole préhistorique de Samthavro [2].



Mtzkhèt.

Après avoir passé la nuit à Tzilkané, nous arrivons aujourd'hui sans difficulté jusqu'à Ananoûr, traversant un pays dont le terrain à grandes ondulations paraît très fertile. La route qui suit sur son plus grand parcours la vallée de l'Aragva, la quitte depuis Tzilkané jusqu'à Ananoûr pour desservir Douchète ; c'est une petite ville à une altitude déjà considérable (800 mètres), pitto- 30 Août.

1 La cathédrale de Mtzkhèt fut fondée par le roi Mirian dès 328. La construction du pont de Mtzkhèt est attribuée à Pompée?

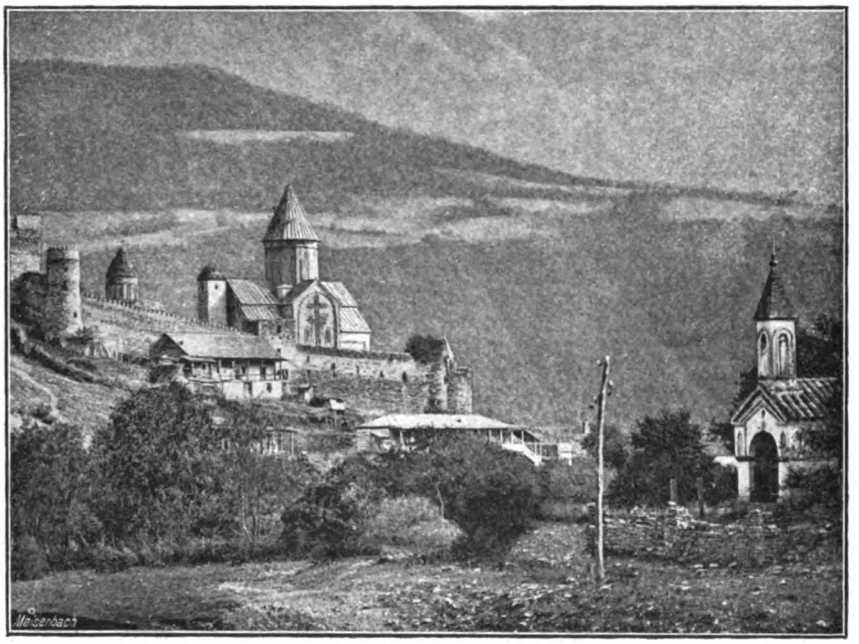
2 Cette nécropole très intéressante fut découverte en 1871. On y compte jusqu'à 4 assises de sépultures superposées. M. Chantre classe les sépultures de l'étage inférieur dans le premier âge du fer. Un grand nombre des crânes qui y ont été trouvés indique une peuplade macrocéphale. Voir Chantre. *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, II. 101 et planche XLIII.

Digitized by Google

resquement située sur un affluent de l'Aragva ; près du relais se trouve un assez beau château.

A Ananoûr 3 heures et demie d'attente!

Historiquement parlant, Ananoûr est l'endroit le plus important de la vallée ; les Eristavs de l'Aragva y demeuraient. Dans l'enceinte de leur ancienne forteresse se trouve une vieille église

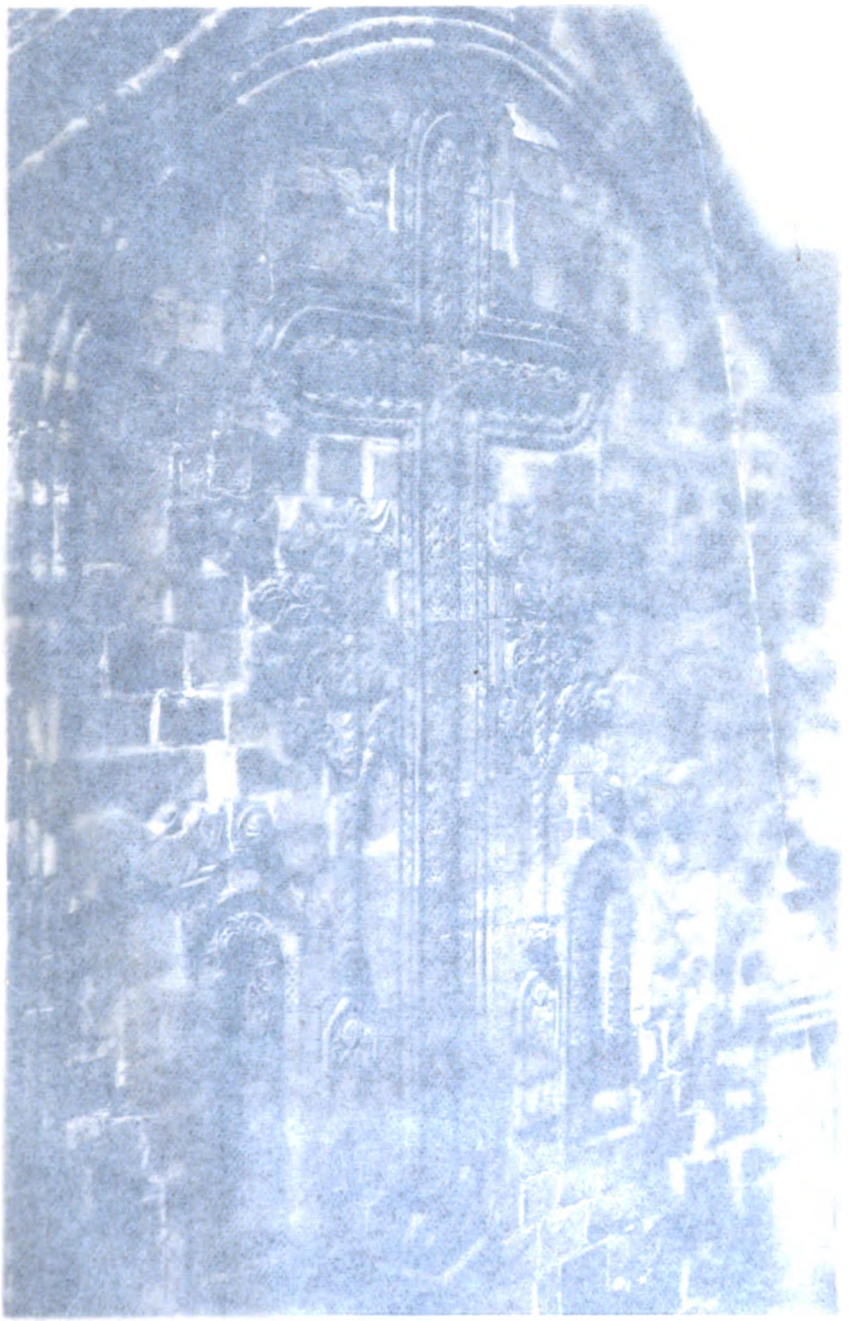


Ananoûr.

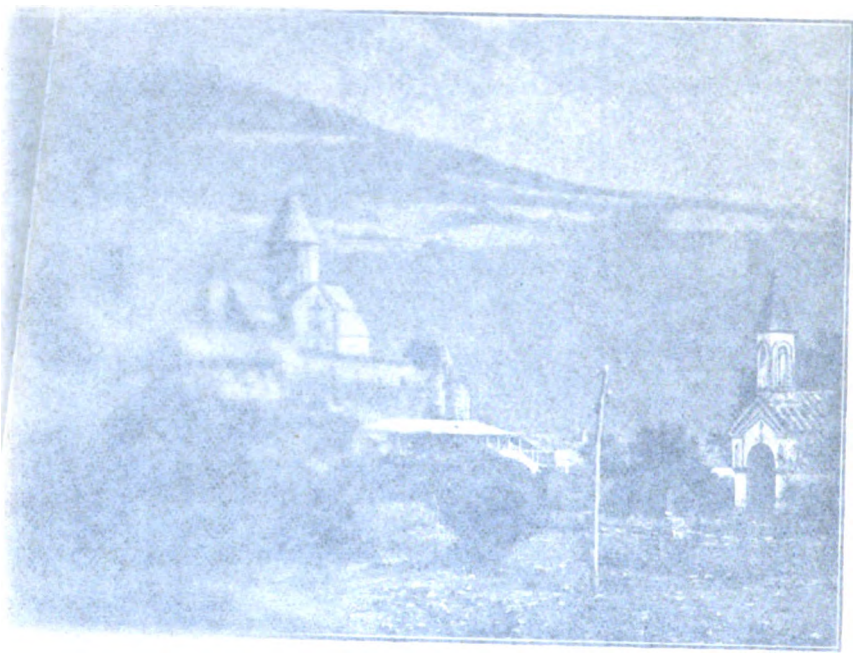
qui semble très intéressante. Jamais le maître de poste ne voulut nous dire dans combien de temps il aurait des chevaux disponibles, bien qu'il le sût fort bien ; pour ne pas perdre notre tour, nous restons à la station à nous morfondre, sans pouvoir visiter l'église. A la fin, le « Docteur » se fâche tout rouge, et nous voilà partis.

La route d'Ananoûr à Mlète longe la vallée de l'Aragva déjà encaissée entre de hautes montagnes, mais gracieuse encore et boisée. Quelques verstes avant Pasanaoûr l'on passe en vue de

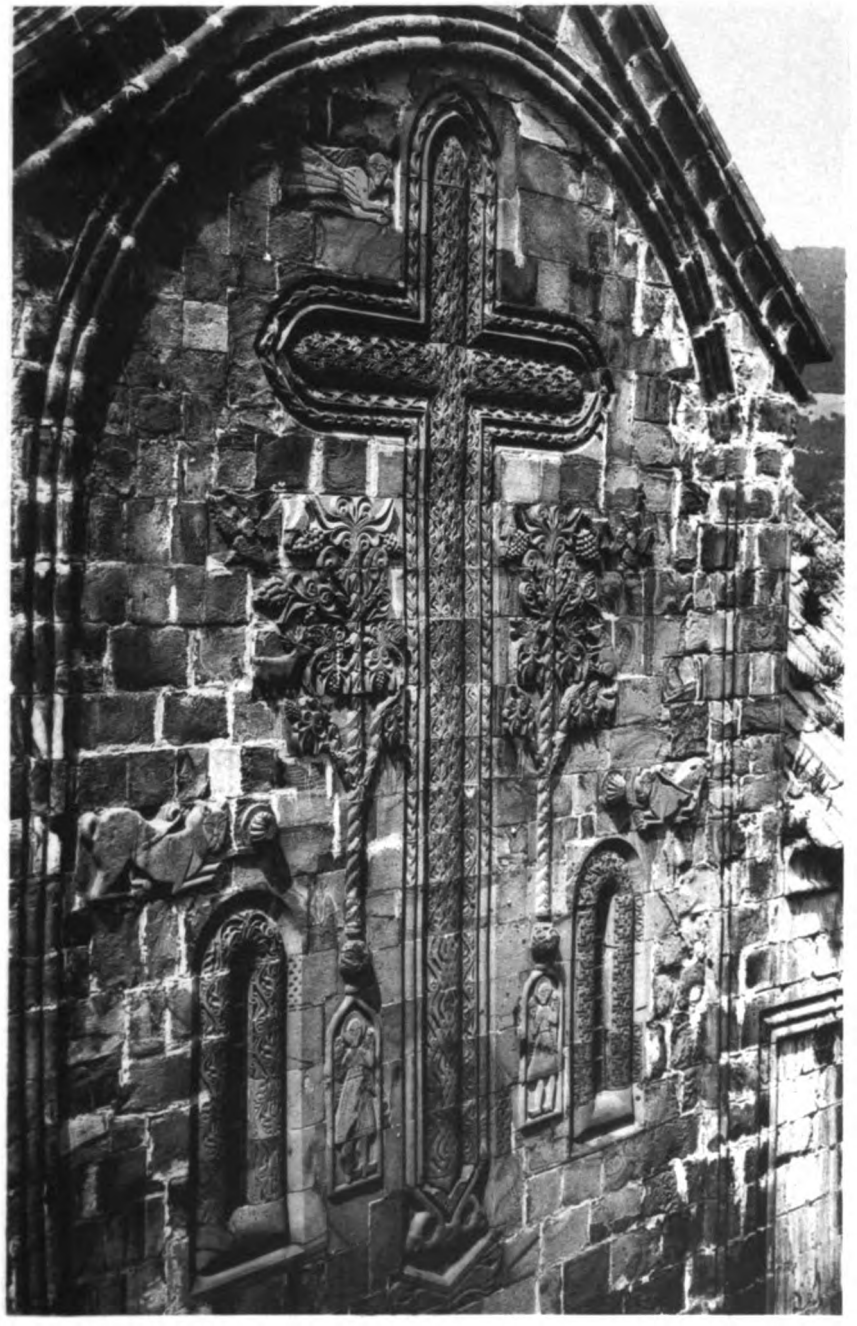
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TRANSEPT DE L'ÉGLISE D'ANANOUR

Digitized by Google

Digitized by Google

deux vieux forts : les forts de Tchertaly et de Vanselop'pe [1] qui défendaient autrefois le passage. Les tours de défense, « aoûls », se multiplient. Chacun des villages accrochés aux flancs des montagnes en possède au moins une, le plus souvent jusqu'à trois et quatre. Accessibles seulement par une échelle extérieure, ces tours ont été les dernières citadelles de l'indépendance des montagnards. Trop souvent avant la conquête russe, elles servaient de châteaux-forts où les clans rivaux — tout village avait les siens — se fusillaient à plaisir. Ces louables coutumes subsistent encore dans certaines vallées reculées, chez les Souânes par exemple. Aujourd'hui les aoûls de l'Aragva dominant fièrement les masures des hameaux, ne sont plus que les pittoresques témoins des anciennes luttes.

A Mlète commence la grande montée de Goudaoûr ; le paysage devient très grandiose et bientôt l'on a sur la haute vallée de l'Aragva une vue plongeante qui ne le cède à aucune des vues de la Suisse. Une croix plantée par les Russes au point culminant de la route, a donné au col le nom de col de la Croix. 31 Août.

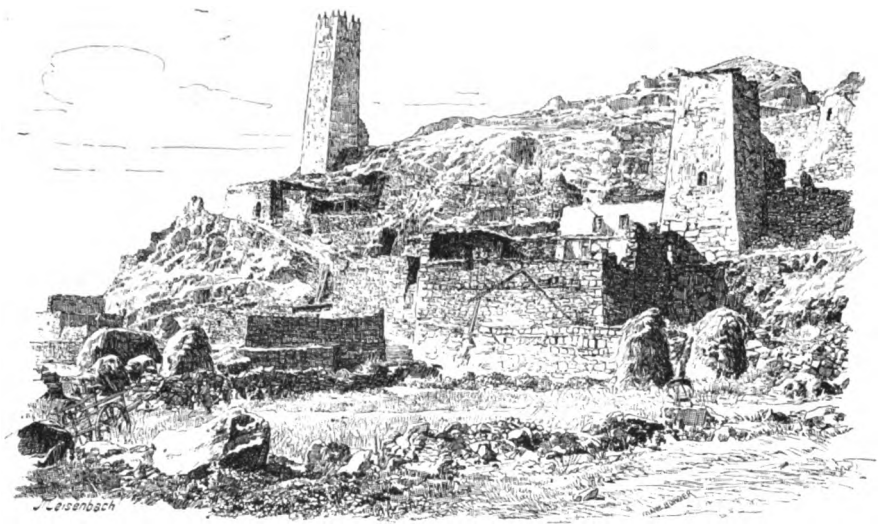
La descente du col à Kazbek est vertigineuse ; nos trois chevaux, attelés de front l'enlèvent au galop, sans mécanique ni reculement, en dépit des affreux tournants. Le paysage est nu et déchiqueté ; pas un arbre ne vient l'animer. Du relais de Kazbek la vue sur cette montagne est, dit-on, fort belle ; malheureusement un épais rideau de nuages masque aujourd'hui tout le massif ; à peine aperçoit-on de temps en temps le monastère de Saméba, perché sur un contrefort presqu'inaccessible du Kazbek ; il est, je crois, abandonné.

Le Kazbek est le point principal de la série de montagnes volcaniques qui coupe le Caucase du Nord-Est au Sud-Ouest ; comme élévation, il n'occupe que le troisième rang parmi les géants du Caucase, bien qu'il s'élève à 5045 mètres. L'Elbrouz le domine

[1] Buchan Telfer, ibid. I, 273.

Digitized by Google

de 600 mètres. La dénomination de Kazbek est toute moderne : les Russes baptisèrent ainsi la montagne pour payer de ses services un prince indigène, Kazbek, qui avait reconnu leur suzeraineté [1]. Les Georgiens appellent la montagne M'kinvari (mont de glace) et les Ossètes, Ourz-K'hoh (mont blanc). Freshfield en fit l'ascension en 1868. Les Ossètes ont forgé les plus fantastiques légendes au sujet du Kazbek; la tente d'Abraham et la crèche de Beth-



Aoûl de Pantchéti près de Kazbék.

léhem sont conservées sur son sommet; entre les deux glaciers d'Abanot et d'Orzvéry se trouve une grotte où la sainte Vierge se reposa en venant d'Égypte en Ossétie! Tout mortel qui y pénétrerait mourrait sur le champ !

Le parcours de la route militaire de Géorgie, de la station de Kazbek à la sortie des montagnes, est très exposé aux dévastations des eaux ; un ruisseau ordinairement insignifiant l'a plusieurs fois complètement détruite par ses crues soudaines.

A 6 kil. en aval de la station de Kazbek, la gorge de l'Ami-

1 Kazibeg, Kazbek, titre donné au chef de la famille Tsobikhan-Chvili par les rois de Georgie. (Buchan Telfer, *Crimea and Transcaucasia*, II, 19.)

Digitized by Google

litchka débouche dans la vallée du Térek. Le grand glacier de Devdoravki, l'un des huit glaciers du Kazbek, occupe la partie supérieure de cette gorge qui lui sert d'écoulement; au lieu de reculer comme tous les autres glaciers du Caucase, il s'avance progressivement vers la vallée du Térek. Mais le couloir de l'Amilitchka est trop étroit pour laisser passer la masse comprimée des glaces; celle-ci s'accumule en une digue énorme de plus de 200 mètres d'élévation le long des parois; quand la pression des eaux retenues devient trop considérable, la digue cède, et le tout, eau, glace et pierres, s'écroule par le ravin très incliné de l'Amilitchka, et vient barrer le cours du Térek d'une masse boueuse qui n'a plus rien de l'aspect du glacier. Depuis 1776 la masse s'est écroulée six fois. Le dernier éboulis de glaces qui eut lieu en 1832, barra la gorge du Térek sur deux kilomètres de large jusqu'à une hauteur de cent mètres. Le torrent qui d'autres fois avait été retenu plusieurs jours, s'arrêta seulement pendant 8 heures devant cette digue qu'il finit par percer d'une immense voûte, mais la masse entière évaluée à 16 millions de mètres cubes mit plus de deux années à fondre en entier. De 1863 à 1876 le glacier avait avancé de 230 mètres [1]. Je ne crois pas que les ingénieurs russes aient trouvé jusqu'ici un moyen de préserver la route de ces dangereuses dévastations.

A peu près à hauteur de l'Amilitchka commencent les fameuses gorges de Darial. Elles s'appelaient autrefois les Portes caucasiques: elles forment en effet une redoutable barrière naturelle sur cette voie maîtresse du Caucase. Ce ne sont qu'amoncellements d'énormes roches de basalte, de granit ou de porphyre, entre lesquelles le Térek se fraye son passage; à peine quelques maigres arbrisseaux poussent-ils dans les fentes du rocher; quant à la route, elle est presque constamment taillée dans le roc; chacun de ses brusques tournants fait changer aux yeux du voyageur l'aspect de ces gorges que l'on peut vraiment appeler

[1] E. Reclus. Geogr. VI, 78.

Digitized by Google

«affreusement» belles. La Via Mala est plus pittoresque; mais à côté de Darial c'est un jeu d'enfant. Je ne connais guère à marcher de pair avec ces gorges que la vallée de Yo-Semiti (Californie). Mais là les gigantesques rochers de granit qui s'élèvent verticalement à des milliers de pieds au-dessus de la vallée gardent dans leur immensité une extrême pureté de lignes; leur teinte est dorée; leur base se perd dans des forêts séculaires; de leur sommet plongent d'admirables cataractes que le vent transforme en voiles de gaze; le voyageur est tout préparé à goûter les vieilles légendes indiennes, à marcher avec respect dans ce domaine où se plaît le «Grand Esprit». Ici, au contraire, tout est chaos, désolation; l'on se croirait avec Dante à l'entrée de l'Enfer. Le soleil ne pénètre en ces gorges que pour découper des ombres plus profondes, accentuer davantage la rudesse et la sauvagerie du paysage [1]. Nous descendons, toujours au galop, et il faut au cocher une adresse merveilleuse pour franchir, en conduisant trois chevaux de front, ces tournants si raides; comme pour augmenter le danger, les chevaux choisissent précisément ces endroits pour se battre et se mordre.

Nous passons enfin au pied du château de la reine Tamar. Perché comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher à pic, accessible seulement par un sentier de chèvres, il domine et barre la vallée. Il en reste à peine un pan de mur; mais l'endroit était trop bien choisi pour être abandonné; aujourd'hui, une caserne fortifiée, bâtie au pied du rocher, défend la route militaire. C'est là la véritable *porte* de Darial. De temps immémorial ce poste avancé de la Géorgie fut fortifié. La légende lui a donné le nom de la reine Tamar qui est dans le Caucase l'éponyme des châteaux-forts et des églises.

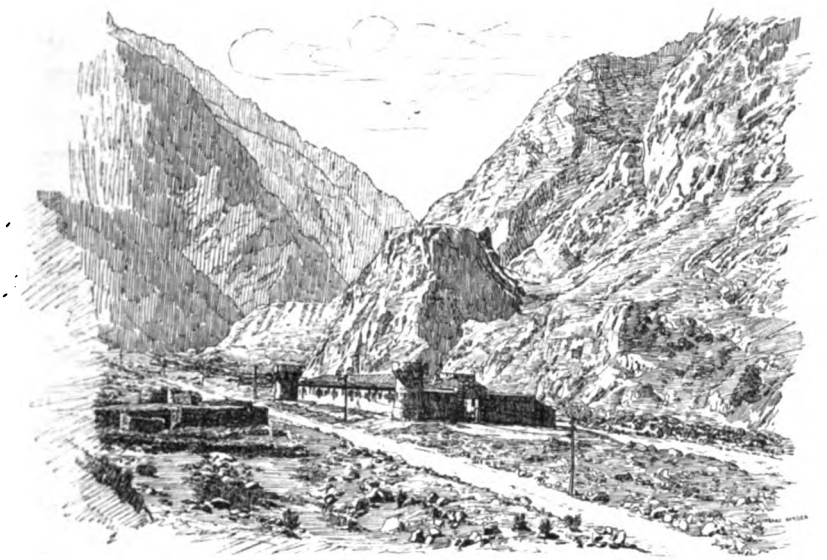
L'étymologie de Darial a torturé linguistes et archéologues;

[1] Je crois que les gorges de Darial doivent perdre beaucoup à être vues en remontant la vallée depuis Vladikavkas. A la descente, la rapidité de la marche, les émotions du chemin disposent mieux à goûter le fantastique de ces défilés.

Digitized by Google

Brosset le fait dériver du persan Dar-I-Alan, porte des Alains [1].

La vallée du Térek forme à peu près la limite ethnographique entre les Ossètes et les Tchetchènes qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la conquête russe [2]. Nous voici à l'entrée de la plaine et bientôt nous atteignons Vladikavkas.



Le château de la Reine Tamar.

Vladikavkas est bâti à la russe : de grandes rues, larges et mal pavées, bordées de maisons à simple rez-de-chaussée ; quelques-unes seulement se sont donné le luxe d'un premier étage. Vladikavkas, dont le nom exprime la suprématie russe, est un composé de «wladiyet» (dompter) et «Kavkazom» le Caucase, —

1 Brosset, Rapport 1, p. 6. Bab-Allan se trouve aussi dans l'histoire arabe de Mascoudi.

2 Les Ossètes, ou mieux les Osses, forment une population évaluée, par les uns à 65,000 (Buchan Telfer, I, 292 sq.), par les autres à 110,000 âmes (Reclus, VI, 130). Leur origine a donné lieu à d'interminables discussions. Les uns en font des Alains; d'autres voient en eux les plus purs représentants de la race aryenne; d'autres enfin en font des sémites. Généralement parlant, ils ne sont point beaux de formes. Leurs usages se rapprochent des usages européens en plusieurs points caractéristiques: ils se servent de lits, de tables, de chaises, ne croisent point les jambes en s'asseyant. Leur religion est un mélange de toutes les religions ou de toutes les superstitions: on compte parmi eux 50,000 soi-disant chrétiens.

Digitized by Google

l'équivalent du classique « Zwing-Uri ». Potyómkin fonda cette ville en 1785 sur l'emplacement du village ossète de Zaloutch. Sa population, d'aspect bigarré est d'environ 15,000 âmes.

1er Septembre. Dans la matinée nous allons faire visite au grand camp militaire, établi à quelque distance au Nord-Ouest de la ville. Il comprend, dit-on, 20,000 hommes. Les tentes sont spacieuses et doivent être d'un transport assez difficile. C'était l'heure du déjeuner; avant et après le repas, les soldats, tête nue, chantent la prière avec un grand recueillement; ce spectacle est vraiment imposant. La discipline paraît exacte et sévère. Les troupes, qui passent près de la moitié de l'année sous la tente, semblent vigoureuses et aguerries. Plusieurs oursons galoppent en liberté au milieu des soldats dont ils sont les favoris.

Le temps s'est éclairci et la vue sur la grande chaîne du Caucase est admirable. Elle s'élève tout d'un bloc au-dessus de de la plaine; pour l'œil il n'y a aucune transition entre le steppe et l'immense barrière de montagnes. Si le Caucase n'a pas dans ses contours autant de variété que les Alpes, il rachète ce défaut par la grande majesté de ses lignes; les Pyrénées, vues de la Place Royale à Pau, peuvent donner une certaine idée de ce panorama. Le Kazbek se présente ici dans toute sa grandeur; ses blancs névés étincellent au soleil, vibrent dans l'atmosphère et tranchent délicieusement sur l'aridité du steppe; c'est une vision dont on ne peut jouir que dans les premières heures de la journée; à mesure que le soleil s'élève à l'horizon, les nuages entourent les sommets et les masquent bientôt.

Un instant nous caressons le projet de retourner à Tiflis par Petrofsk, Derbent et Bakou; au lieu de décider la chose d'enthousiasme, nous discutons; la paresse triomphe et nous avons la lâcheté d'abandonner ce projet pour revenir sur nos pas.

Impossible de trouver une voiture; l'Empereur doit prochainement visiter le Caucase: d'office toutes les voitures sont en réparation; trois places sont encore libres dans un break de

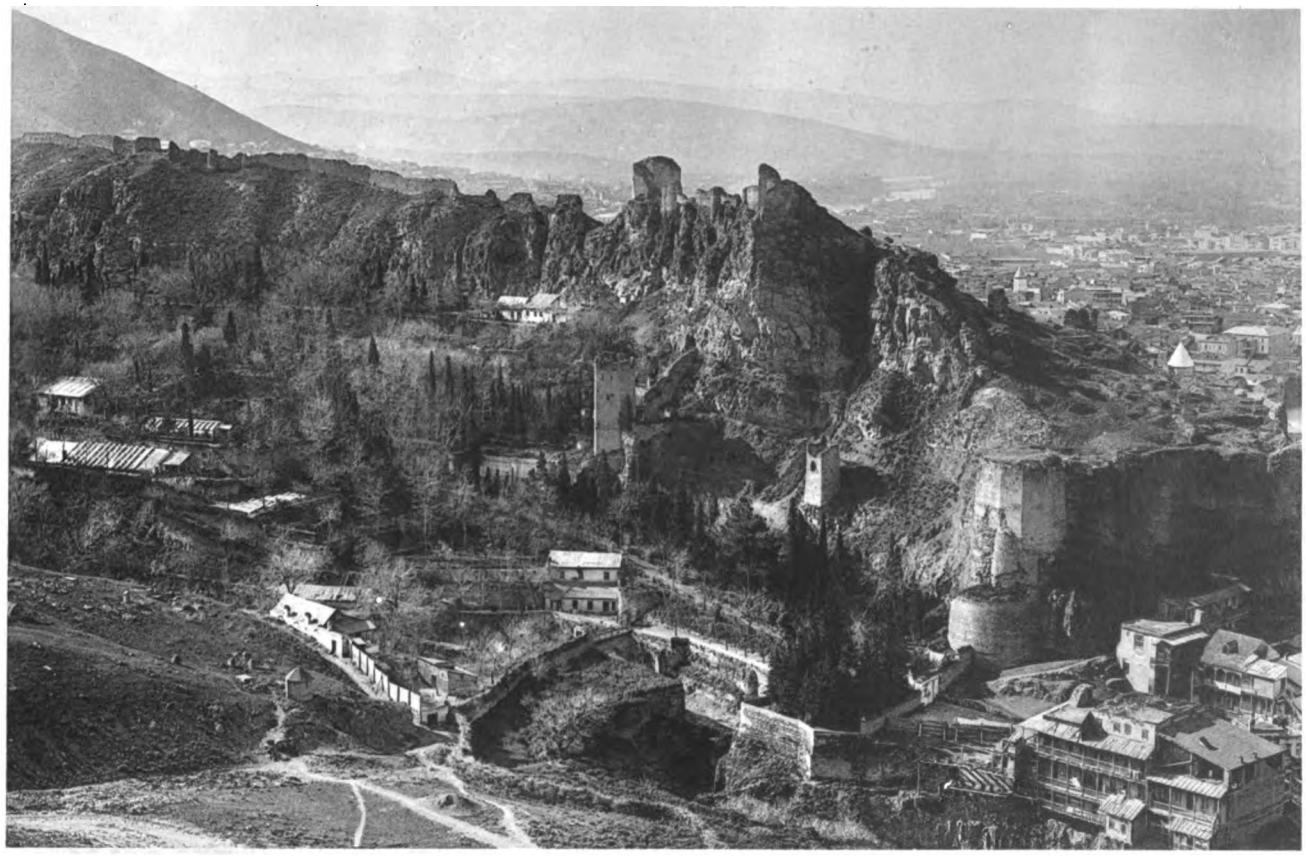
Digitized by Google

poste qui part le soir même; force nous est de faire ainsi d'une traite les trente-deux heures de trajet de Vladikavkas à Tiflis. Dans la seconde moitié du chemin la poussière est littéralement intolérable; nous arrivons au but blancs comme des fariniers et à demi étouffés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



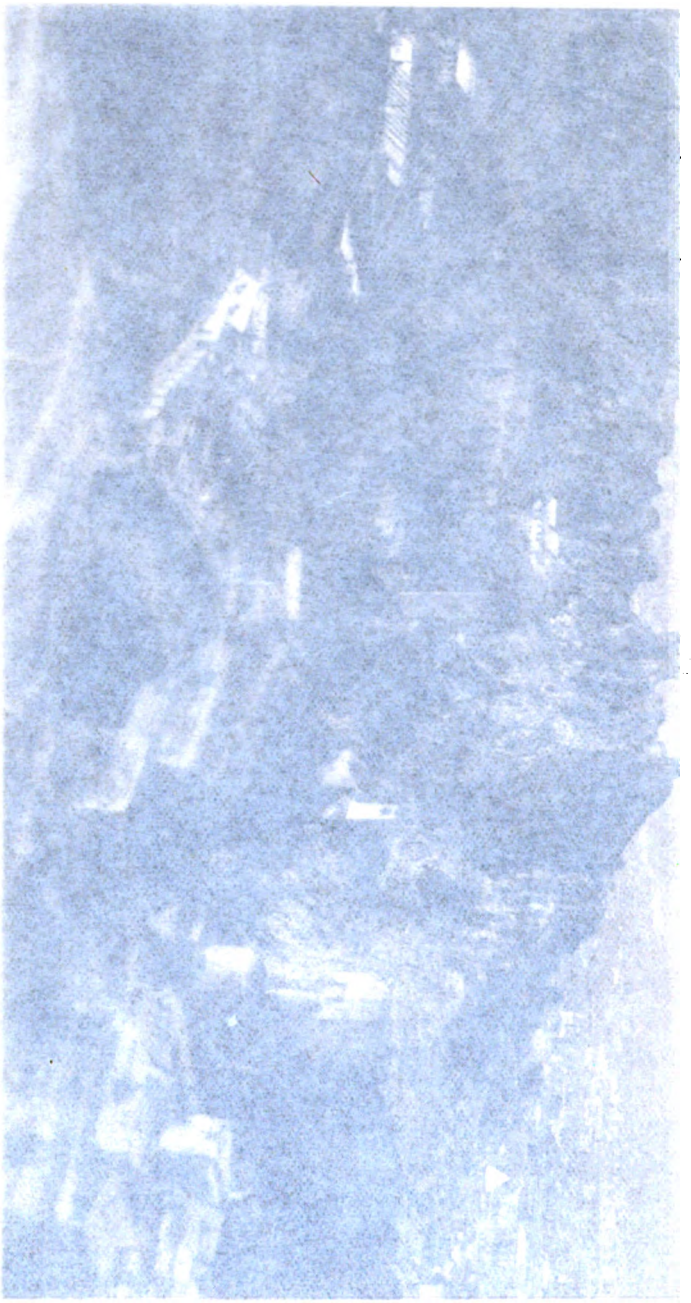
Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TIFLIS

Le jardin botanique et les ruines de la forteresse de Narikala.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE III

TIFLIS ET SES ENVIRONS

Position de la ville. Le vieux et le nouveau Tiflis. Origines. Les vicissitudes de Tiflis. Caractère cosmopolite. Les bazars. Ouvrages en niellures. Les eaux thermales; le bain. Chez le marchand de vin. La cathédrale de Zion. Une inscription cunéiforme. Excursion de Seri-Zamok. La vallée du Khrâm. Les Orbeliani : villages tatars; le vieux château. Le Prince Chervachidzé: recomdation du général de Nicolaï; le Prince nous invite à dîner; vin de Kakhétie.

Tiflis est bâtie sur les deux rives du Kour [1], dans le site le plus sauvage et le plus désolé qui se puisse imaginer. Du 3 au 9 Septembre.

La partie principale de la ville est sur la rive droite de la rivière et s'étend jusqu'au pied d'une montagne schisteuse et pelée, sur laquelle est bâti le monastère de Saint-David [2]. Au Sud-Est du monastère un éperon rocheux, la colline de Sololaky se détache de la montagne et, s'avançant vers le fleuve dans la direction Est, rétrécit la ville de ce côté. Elle porte les ruines de la forteresse de Narikala. Du haut de ces ruines, le panorama de Tiflis est fort beau. Par delà le fouillis des toits le regard se perd sur des steppes ondulés, gris et monotones, qu'anime parfois l'un ou l'autre pic neigeux du Caucase émergeant dans le lointain. Le quartier persan s'appuie à cette colline, la con-

[1] Les gens du pays disent de préférence Koura; la rivière est très poissonneuse.

[2] Le monastère de Saint-David est le point habité le plus élevé de Tiflis; il est à 73 mètres au-dessus de l'ancien pont du Kour et à 537 mètres au-dessus de la mer Noire. (Brosset, 5e rapport, p. 41).

Digitized by Google

tourne même, et occupe avec le jardin botanique une partie de son revers sud. Ce quartier persan est un des plus anciens de Tiflis; sa population, ses ruelles étroites et contournées, ses bazars, tout a gardé intacte la physionomie orientale. L'Avlabar,

Tiflis (Échelle de 1/36000).

avec son ancienne citadelle, fait face au quartier persan sur la rive gauche du Kour. Entre les deux quartiers la rivière est très resserrée et profondément encaissée entre de hautes falaises; un pont reliait dès l'origine la forteresse de Narykala aux fortifications de la rive gauche.

Digitized by Google

On peut assez exactement dire que le vieux Tiflis groupait ses masures sur les deux rives du Kour, à l'abri des fortifications du Sololaky et de la citadelle d'Avlabar, tandis que le Tiflis moderne est bâti en amont de ces quartiers; la rive droite est plus spécialement le quartier gouvernemental; la rive gauche est préférée des colons allemands; c'est aussi là que se trouve la station du chemin de fer.

Tiflis n'était à l'origine qu'une tête de pont fortifiée. En 455 de l'ère chrétienne, Vakhtan-Gourgaslan fonda le Tiflis actuel, et son fils Datchi transféra sa résidence de Mtzkhèt à Tiflis en 499. Mtzkhèt resta toutefois le centre religieux de la Géorgie et ne perdit que longtemps après son titre de capitale.

Tiflis tomba successivement aux mains de tous les conquérants qui ravagèrent l'Asie. «Le nom de Tiflis, dit Brosset, rappelle quarante générations héroïques, tantôt élevées au faîte de la gloire où peut atteindre un petit peuple doué d'énergie; tantôt disparaissant dans l'abîme des catastrophes où s'engloutit tout son passé. Saccagée par les sauvages alliés de l'Empereur Héraclius, deux fois brûlée par Djelal-ed-din, puis dévastée par les Mongols sous Tamerlan; dépouillée de ses nouveaux ornements par les Persans et par les Turcs; aujourd'hui même se relevant à peine de ses cendres, il n'est pas étonnant que rien dans son enceinte ne réponde à la haute antiquité de son histoire [1].» Le dernier siège que Tiflis eut à supporter fut peut-être le plus terrible; le 11 septembre 1795, Agha-Mohamed-Shah s'emparait de la ville, la réduisait en cendres et emmenait 30,000 captifs. Les Russes occupent Tiflis depuis 1799.

Actuellement c'est une des grandes villes de l'Empire, car le recensement de 1886 lui donne 104,000 habitants.

C'est le rendez-vous des populations les plus diverses d'origine; les Arméniens y forment un élément très important; les Géorgiens n'y figurent qu'en seconde ligne comme nombre; beaucoup des habitants de Tiflis ne sont que des oiseaux de passage,

1 Brosset, 5e rapport, p. 2.)

Digitized by Google

Lazes, Chaldéens ou autres, qui travaillent pendant quelques années à amasser un pécule pour le dissiper ensuite chez eux;

Laze.*

la plupart ne sont pas mariés, ou du moins n'ont point emmené

* Je reproduis ce type laze (d'après une photographie achetée à Tiflis) à cause du costume, plutôt qu'à cause du *type* même dont je ne saurais garantir l'authenticité.

Digitized by Google

leurs femmes; aussi l'immoralité est-elle fort grande et le tripot à l'ordre du jour.

Le nom géorgien de Tiflis, Tphilis ou Tphilis-Kalaki, signifie ville chaude; ce nom lui vient sans doute de ses sources thermales, mais Tiflis mériterait déjà d'être appelée ainsi par les chaleurs qu'il y fait parfois en été. Nous n'eûmes heureusement pas trop à en souffrir; mais dans un terrain absolument nu, entouré d'un cirque de montagnes schisteuses, la chaleur se concentre, et parfois la température s'élève à 41° centigrades à l'ombre [1]. Pendant les mois de Juillet, Août et Septembre le thermomètre oscille longtemps entre 28° et 35°. L'hiver et le printemps y sont, dit-on, assez agréables. Le vent du Nord-Ouest y est très violent et, comme il chasse devant lui des nuages de poussière qui s'insinuent partout, très redouté; les secousses de tremblements de terre n'y sont pas rares [2].

Comme Tiflis est la dernière ville où nous pourrons trouver les ressources européennes, il faut tout prévoir et acheter encore quelques objets indispensables. Nous sommes ainsi amenés à faire plus ample connaissance avec le Bazar. Il n'est pas aussi étroitement groupé que dans la plupart des villes d'Orient, ce qui lui enlève son cachet. On y trouve de fort beaux ouvrages en niellure; cette industrie qui emploie d'ailleurs les procédés les plus primitifs, est une des plus développées du pays; elle est vraiment une *industrie nationale* [3].

Non loin du Bazar sont les bains chauds de Tiflis. Ils sont très fréquentés; leur température varie de 43° à 46° centigrades. Comme pour les bains on emploie l'eau au sortir même des

[1] La chaleur de Tiflis étant sèche est cependant supportable. J'ai voyagé en Arizona par des températures sèches de 45° à l'ombre, qui me faisaient beaucoup moins souffrir que 28°—30°, accompagnés d'humidité à Philadelphie.

[2] Dubois de Montpéreux, III, 267 et suiv.

[3] Buchan Telfer, *Crimea and Transcaucasia*, I, 153, indique très bien les procédés employés par les nielleurs géorgiens: le dessin est gravé profondément sur la plaque d'argent; l'on remplit les creux de la gravure d'un composé d'argent, de cuivre et d'une légère proportion de plomb. La plaque, passée au feu, est ensuite frottée au borax; on la remet quelques instants au four, puis on la laisse refroidir doucement et on la polit ensuite.

Digitized by Google

sources, la première sensation du baigneur en y entrant, est horriblement désagréable ; pour achever de désorienter le pauvre malheureux, un masseur, lui mettant violemment la main sur la tête, le force à disparaître complètement sous l'eau ; cette précaution est, paraît-il, indispensable pour éviter les coups de sang. Après le bain, vous subissez un massage en règle, et vous sortez de là parfaitement réconforté. Il y a plusieurs établissements de bain, et il est bon de prendre ses renseignements à l'avance, car quelques-uns d'entre eux peuvent paraître suspects au point de vue de la moralité.

Parmi nos achats, l'un des plus utiles fut celui d'une outre en peau de mouton (tyky), remplie d'un excellent vin de Kakhétie. Soit pour couper l'eau souvent malsaine, soit comme réconfortant après une grosse fatigue, notre vin, savamment ménagé, nous rendit longtemps de bons services. Une outre plus petite fut remplie de wodky [1].

Rien de plus curieux que les caves où nous fîmes ces achats : pas trace de tonneaux; mais le long des murs, couchés sur leur dos, une longue file d'outres en peau de buffle (bourdyouky). Elles se succédaient dans toutes les dimensions possibles. Le vin se vend au poids.

Dans le quartier du bazar se trouve la cathédrale géorgienne de Zion (ou Sion).

La première restauration de cette église date du VIe siècle [2] ; mais de l'ancienne Zion il ne doit plus rester que le souvenir et quelques pierres. Au XIIe siècle Djelal-ed-din l'avait découronnée de sa coupole et jeté un pont aérien sur les toits de l'église pour avoir le plaisir de fouler aux pieds à son gré un temple chrétien. L'extérieur a été entièrement remis à neuf et couvert d'un revêtement de belles pierres de taille, aux assises de couleurs différentes. L'église est assez petite et l'intérieur en est richement

[1] Le wodky est une eau-de-vie de grains qui constitue l'une des boissons favorites des Russes.

[2] Brosset, 5e rapport, p. 33.

Digitized by Google

décoré; mais nous n'avons pu la visiter en détail, car on y célébrait un office solennel.

Hyvernat vient d'apprendre qu'il doit se trouver une inscription cunéiforme dans les ruines du vieux château de Séri-Zamok, aux environs de Tiflis, dans la vallée de Khrâm. Cette vallée joue un rôle important dans l'histoire de Géorgie. Des Touraniens, venus sous le règne de Cyrus s'y établirent comme alliés des Kartliens. Leurs chefs, les Orboulk ou Orbeliani, d'origine chinoise, étaient établis à Orpeth sur le Khrâm; ils furent pendant longtemps les seigneurs les plus puissants du Kartli, et possédaient plus de la moitié de la Géorgie. [1] La plupart des ruines de la vallée du Khrâm, entre autres le château en question, sont les restes de leurs anciennes possessions. L'excursion est immédiament décidée; notre guide est un polonais, une de nos connaissances de chemin de fer, M. C...ki; on le dit quelque peu « mâtiné de chevalier d'industrie ».

De Tiflis jusqu'à la plaine du Khrâm, la piste parcourt un steppe ondulé où l'on rencontre l'un ou l'autre petit lac; pour trouver un gîte, il nous faut faire un détour de plusieurs verstes et venir coucher au moulin de Mamaï. Le lendemain la voiture peine pendant des heures au milieu de profonds fossés d'irrigation. Tout le pays est habité par des Tatars, et ces fossés arrosent leurs champs de pastèques. Les toits de leurs maisons s'élèvent seuls hors de terre; la maison elle-même n'est qu'un trou creusé dans le sol; aussi les villages entourés de quelques arbres, ne sont-ils visibles qu'au moment où on y touche. Les femmes sont vêtues d'une jupe rouge avec un sarrau bleu et une toque; elles chargent leurs vêtements du plus grand nombre d'ornements métalliques possible, et le tout est fort gracieux.

Dans l'un de ces villages nous prenons pour guide un jeune Tatar à la mine éveillée, Ali. Il doit nous aider à nous tirer de ces malencontreux fossés. Nous arrivons enfin à Séri-Zamok.

[1] Reclus, VI, 235. Buchan Telfer, *Crimea and Transcaucasia*, I, 183.

Digitized by Google

Le vieux château, bâti sur un monticule isolé, à quelque distance du ruisseau de Bordjala et sur sa rive droite, domine la plaine. Il a environ 100 mètres de long et 40 à 45 mètres de large.

L'inscription cunéiforme existe; elle est sur la face étroite du château, regardant la plaine, mais elle est inaccessible et nous n'avons pas de longue-vue assez puissante pour lire à distance son texte plus ou moins mutilé. L'intérieur de la forteresse est ruiné; des renards seuls l'habitent.

Amphores kakhétiennes.

Quelques jours avant notre départ, nous faisons la connaissance du Prince Chervachidzé, sous-gouverneur de Tiflis.

C'est un neveu du glorieux vainqueur de Schamyl, du général de Nicolaï qui, au plus beau de sa carrière militaire, est allé s'ensevelir à la Grande-Chartreuse. Le général Dom-Nicolaï nous avait donné une lettre de recommandation pour son neveu; aussi celui-ci nous reçoit-il d'une façon charmante. Il nous donne une foule de renseignements utiles et nous fait faire la connais-

Digitized by Google

sance des personnages les plus distingués de Tiflis. Le manque de temps ne nous permet malheureusement pas d'utiliser complétement ces occasions de nous instruire à fond. Reçus à la table du Prince, un excellent repas nous initie aux mystères de la cuisine géorgienne. On nous sert un délicieux vin de Kakhétie, qui est certes encore bien au-dessus de sa réputation. Quelques soins dans sa préparation lui donneraient facilement place parmi les rois des vins [1].

Don Nicolaï étant mort à la Grande-Chartreuse au moment où se terminait cet ouvrage, je crois bien faire en donnant (Appendice A) une courte notice biographique de ce vaillant homme.

1 Généralement les vins de Kakhétie sont faits de la façon la plus primitive et conservés dans de grandes amphores en terre cuite qui ont jusqu'à 9 pieds de haut. (Voir Dubois de Montpéreux, IV, 208—210.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

DE TIFLIS A ERIVAN

Nous nous séparons du Docteur. Madame Verdi. L'arrimage des bagages. Le départ. Akstafa. La vallée de l'Akstafa jusque Delidjân. L'Indo-European-Telegraph. La montée de Kiomiorlû. Semenofka et le col de Kiomiorlû. Nous entrons en Arménie. Changements du paysage. Le lac de Sevanga. Visite au monastère de Sevanga. Elenovka et la légende de Marco Polo. Akhta. Expulsion d'un Turc. Scène avec le maître de poste. Notre tire-bottes. Excursion à Daratchitchak. Le général Chalikof. Les ruines de Daratchitchak. Phontanka. Les paysans battent les blés. Traîneaux armés de silex. L'Ararat. Erivan.

Enfin le départ approche; mais pour nous c'est aussi le moment d'une séparation. Le bon «Docteur» va nous quitter pour retourner à Constantinople: il nous manquera bien des fois ! 9 Septembre.

Avant de quitter Tiflis, nous faisons visite à la sœur de M. Nathanaël, Madame Verdi [1]. Son mari, venu comme tant d'autres Chaldéens chercher fortune à Tifllis, y dépensait tout son argent en débauches. Sa femme, restée seule à la maison avec ses enfants, privée de tout secours, prit enfin le parti de venir à Tiflis surveiller son mari: cela ne fait pas l'affaire du citoyen; aussi malmène-t-il sa pauvre femme. Madame Verdi est une petite personne à la figure avenante et sympathique. Pour nous faire honneur, elle a mis ses plus beaux atours — costume chaldéen charmant: manches à gigots, sur les épaules un fichu de

[1] Verdi en chaldéen signifie Rose.

Digitized by Google

tulle brodé en couleurs, autour de la tête et retombant sur les épaules un voile de tulle parsemé d'étoiles d'or.

L'organisation de notre voyage n'est point chose facile. Jusqu'à Akstafa nous voyagerons en chemin de fer; mais au delà, si une kaliaçka est destinée à nos illustres personnes, nos bagages seront voiturés en pérékladnoï, et il faut les combinaisons les plus savantes pour donner à nos malles un arrimage à peu près capable de conjurer les désastreux effets de ce mode de transport. Rien ne peut donner l'idée de l'état d'émiettement où est réduit le bagage qu'une pérékladnoï a cahoté pendant quelques centaines de verstes.

Le train de Batoûm à Bakou doit passer à Tiflis vers 10 heures du soir; mais comme sur le Transcaucasien il n'y a dans chaque direction qu'un seul train par 24 heures, les retards sont indéfinis et la cohue dans les gares indescriptible. Un de nos rouleaux se perd; il contenait avec notre grand «tub» de voyage, des effets, des livres et des papiers; nous ne constatons sa disparition qu'à Akstafa d'où nous lançons d'inutiles dépêches.

10 Septembre. Arrivés à Akstafa à 2 heures du matin, il faut aller découvrir, et non sans peine, quelque coin du relais de poste où nous puissions nous étendre. A 7 heures, en route pour l'Arménie!

La route de la vallée de l'Akstafa est la principale voie de communication entre Tiflis, l'Arménie et la Perse; à Délidjan elle bifurque: son embranchement de droite se dirigeant vers Alexandrapol et Kars, celui de gauche franchissant le col de Kiomiorlü (appelé aussi col de «l'Echek-meidan»)* pour gagner Erivan et la vallée de l'Araxe.

* ou *place de l'Ane.*

Les collines commencent assez rapidement après le relais d'Akstafa; bientôt elles se resserrent, et la rivière Akstafa coule entre de hautes assises de calcaire qui couronnent de part et d'autre les pentes escarpées de la vallée, tandis que le fond même

Digitized by Google

de celle-ci [1] reste, jusqu'à la station de Karavanseraï, de nature volcanique. Sur les premiers mamelons l'herbe est desséchée, mais un peu plus loin la montagne est bien boisée et le paysage rappelle assez celui de nos pays. Le temps est couvert.

A la barrière du péage — car sur toutes les routes *entretenues* il y a des droits à payer — l'employé veut nous voler d'un rouble; c'est dans les mœurs!

Nous enlevons assez lestement les 40 verstes d'Akstafa à Karavanseraï, et dinons à cette station sans trop nous presser. Il ne nous restait qu'un relais entre Karavanseraï et Délidjan, et nous pensions arriver promptement au but; mais au relais de Tarstschaïsk, suivant la règle, pas de chevaux! Nous nous en consolons en battant les buissons.

Depuis Karavanseraï le pays est devenu plus sauvage et la vallée plus étroite; la végétation semble surtout composée d'ormes sur les bords de la rivière, tandis que sur les flancs de la montagne croissent des thuyas. Dans la Colombie britannique cet arbre est un des rois de la forêt; ici il semble croître lentement; il est étiolé et son tronc déchiqueté attriste le paysage. C'est le premier conifère que nous rencontrions dans le Caucase.

Entre les deux premiers relais de la journée nous avions vu, perchés sur les fils de l'Indo-European-Telegraph [2], quantité de charmants oiseaux aux reflets vert-émeraude, ils ont maintenant disparu; quant à l'Indo-European, il sera notre inséparable com-

[1] Dubois de Montpéreux, III, 285.

Pour la géologie d'Akstafa à Erivan, voir une étude assez détaillée du même auteur, Atlas, série V, planche 6. Texte, III, 285 et suivantes, ainsi que la table analytique à la fin de l'ouvrage.

[2] L'Indo-European-Telegraph est une entreprise entièrement anglaise; le télégraphe est sous-marin de Karratchi au Golfe Persique; de là il passe par Schiraz, Ispahan, Téhéran, Tébriz, Djoulfa, Nakhitchévan, Erivan, Tiflis, Soukhoum-kaleh, Yékatérinadar, Kertch, etc. Cette ligne est très bien construite et admirablement entretenue; les poteaux sont en fer et les moindres efforts de flexion latérale sont prévus et conjurés. La ligne télégraphique russe qui lui est parallèle fait assez pauvre figure. L'Indo-European accepte, dit-on, des dépêches pour l'Europe à Tébriz; mais en Russie il n'en prend point.

Digitized by Google

pagnon jusqu'à Djoulfa. Nous n'atteignons Délidjân qu'assez avant dans la nuit.

11 Septembre. Ce matin, nous entamons la longue montée de Kiomiorlü au milieu de belles forêts de hêtres, où un brouillard intense et un froid piquant rappellent les Alpes. Au relais de Séménofka le maître de poste est, contre l'habitude, extrêmement prévenant: à titre d'étrangers, il nous fait même passer quelque peu hors tour.

Séménofka, ainsi que Golovino, Délidjân et presque toute la vallée de l'Akstafa, est peuplé de colonies de dissidents Malakhanys. Dix minutes après, le relais on arrive au col de Kiomiorlü [1].

Ce col forme la frontière géographique de l'Arménie; l'Arménie, c'est un des buts de notre voyage et il nous semble qu'à franchir le col nous allons entrer dans un monde nouveau; en effet le changement est frappant. Désormais plus de forêts, mais l'âpreté sauvage des montagnes arméniennes.

A nos pieds s'étend le lac de Sévanga [2]; la descente se fait très rapidement, le lac étant lui-même à une grande altitude (1932 mètres — 6340 pieds anglais). Plus élevé que le Righi, entièrement entouré de montagnes volcaniques (sauf vers l'Ouest où affleure la roche porphyrique), le lac ne présente sur ses rives, ni un arbre pour reposer la vue, ni un village pour l'égayer, — je me trompe: sur la petite île de Sévanga poussent quelques peupliers, la merveille du pays.

1 Je suis ici en présence de contradictions étonnantes: l'État-major russe et plusieurs voyageurs marquent Séménofka après le col (en allant vers Erivan): or mon carnet de voyage montre qu'évidemment Séménofka est avant le col. Il porte en effet: Séménofka départ: 11,24. Haut. barom: Barom. *A*: 592 m/m. Barom. *B*: 597 m/m
Col . . . Arr.: 11,37. » » » » 589 » » » 594 »
L'État-major russe donne au col une altitude de 7400 pieds soit 2171 mètres.

2 Le lac de Sévanga est appelé en persan Derya-chyryn (mer douce) les Arméniens l'appelaient autrefois Kegham, et les Russes le nomment Goktcha. C'est l'ancien Lychnites de Ptolémée. Dans les temps modernes, Chardin est le premier qui en parle «de visu», et jusqu'au commencement de ce siècle il est fréquemment confondu avec le lac de Van (qu'on appelait aussi lac d'Aghtamar). Le Bruyn qui a fait son voyage bien après Chardin, ne parle pas du lac de Sévanga et confond le Kour et l'Araxe.

Digitized by Google

En cette saison, l'absence totale de verdure rend le paysage particulièrement triste; le soleil d'été a tout grillé.

Le lac de Sévanga est deux fois et demi environ plus grand que le lac de Genève[1]; sur cet immense pourtour la carte d'état-major russe ne relève que 18 villages bâtis sur ses rives: encore ne jouent-ils aucun rôle dans le tableau, car ils sont si petits, si cachés, et leurs maisons basses se détachent si peu sur le fond gris des montagnes, qu'à l'œil c'est le désert absolu. Ce paysage austère et nu, remplit l'âme d'une invincible mélancolie.

Le monastère de Sévanga est bâti sur un petit îlot, cône de de déjections volcaniques à peu de distance de la rive. Nous tirons des salves pour appeler la barque du couvent; après une attente infructueuse, un passant nous conseille de pousser jusqu'au village de Tchamakapert où nous trouverons sans doute la barque. Le Pappa (curé) de ce petit village nous reçoit fort aimablement, et pendant qu'on prépare la barque, nous offre un petit déjeuner au yoghourt[2].

Le trajet du hameau à l'île serait un jeu d'enfant pour une bonne barque; mais avec cette embarcation rustique et ses rames primitives, il devient une expédition. Un vent contraire et un assez fort roulis paralysent entièrement l'action des rames: force est de remorquer le bateau le long du rivage jusqu'en face de l'île. Sarcelles et cormorans nous regardent passer avec l'air étonné et confiant de personnages qui n'ont guère l'habitude d'être dérangés.

Les bâtiments du couvent — un simple rez-de-chaussée — forment un trapèze, couvert de chaume, pauvre et délabré.

Les moines, Arméniens grégoriens, semblent de bonnes gens fort simples; ils élèvent gratuitement quelques enfants; mais je doute fort qu'ils puissent pousser bien loin leur éducation.

[1] Superficie du lac de Sévanga: 1393 kilomètres carrés; du lac de Genève 573 kilomètres carrés (Meyers *Conversationslexicon*).

[2] Le Yoghourt est une sorte de lait caillé; j'aurai occasion de reparler plus tard de sa préparation spéciale.

Digitized by Google

Sur le point culminant de l'île se trouvent deux vieilles églises, évidemment souvent reconstruites; elles n'offrent aucun véritable intérêt. Tout à côté, les ruines du vieux couvent conservent encore quelques beaux chapiteaux de bois sculpté.

Les moines semblent enchantés de notre visite; ils nous ont préparé un casse-croûte dont le plat de résistance est composé de truites crues boucanées au soleil. Ce plat est *mangeable*, c'est ce que j'en puis dire de plus flatteur. Le lac produit ces truites en abondance.

Le monastère de Sévanga fut très célèbre au IXe et Xe siècles, et ses supérieurs disputèrent souvent le pas aux Patriarches d'Etchmyadzine.

Dans les premiers temps de la conquête arabe, Merwan qui fut plus tard Khalife, fit de l'île de Sévanga son repaire lorsqu'il administrait l'Arménie comme «Osdigan» (742) [1]. Au farouche conquérant succédèrent les moines qui bâtirent leur couvent sur les ruines de sa forteresse.

Du couvent nous retournons à Tchamakapert [2] et de là nous poussons en voiture jusqu'au relais d'Akhta. En route, près d'Elénovka nous jouissons d'un beau coucher de soleil qui anime des teintes les plus vives cette immense solitude.

Elénovka se trouve à l'endroit où les montagnes volcaniques qui bordent la rive sud du Goktcha se rattachent aux porphyres de l'Echek-meïdan; là se trouve le seul déversoir du lac, le ruisseau de Zengui [3] qui coule vers Erivan.

Elénovka est un petit village sans importance; mais il est peut-être l'endroit auquel s'applique une curieuse légende rapportée par Marco Polo:

1 Buchan Telfer, I, 198 et Gatteyrias, *l'Arménie*, 10.

2 Notre postillon ne pouvant nous attendre, avait gagné le relais avec ses chevaux, laissant la voiture à Tchamakapert; au retour du couvent, deux rossinantes du lieu nous conduisirent au relais d'Elenovka.

3 Le Zengui est une rivière d'assez faible débit; on nous dit que sur le versant sud-est des montagnes, à Bachekend coulent des sources très abondantes; peut-être le lac aurait-il un système de déversoirs souterrains?

Digitized by Google

«En Jorganie*.... encore il y a un moustier de Nonnains** que on appelle saint Lienart, où il y a tel merveille comme je vous conterai. Il y a un grant lac près de l'église, qui naist d'une montaigne où tout l'an ne se trouve point de poisson dedens, ne petit ne grant. Et quant vient au premier jour de karesme, si treuve l'en dedens le plus beau poisson du monde, et en grant quantité; et dure ce poisson tout le karesme, jusques au samedi saint. Et puis n'en treuvent nul jusques à l'autre karesme. Et ainsi vait chascun an; si que c'est un grant miracle [1].»

* Géorgie.
** Nonnes.

Dans les villages que nous traversons, les maisons sont de

1 Le livre de Marco Polo par Pauthier, I, ch. XXII, p. 42 et *Travels of Marco Polo by Col Yule*, I, p. 50 et sq.

Marco Polo place cette légende en Géorgie. Marsden a supposé que le lac en question pourrait être le lac de Van. Les riverains de ce lac ne pêchent en effet leur poisson que pendant deux mois au printemps, et prétendent qu'il est impossible d'en trouver pendant le reste de l'année. Mais cette supposition me semble inadmissible. En effet

1° le lac de Van n'a jamais fait partie de la Géorgie;

2° le texte de Ramusio porte: «essendo la chiesa sopra un lago salso che circonda da quattro giornate di cavallo... e chiamasi il lago Geluchalat.» Or, on peut en marchant bien, faire le tour du lac de Sevanga en 4 jours, tandis qu'il en faut près de 10 pour faire celui du lac de Van. Quant à la mention de «lago salso» qui s'appliquerait au lac de Van, je n'en ferais pas cas; en effet, elle pourrait *à la rigueur* s'appliquer aussi au lac de Sévanga dont la partie Est est légèrement saumâtre. Mais il me semble plutôt que Ramusio a fait ici une confusion. Exact quant à la dimension du lac en question, il lui applique le nom de lac de Geluchalat, ce qui est évidemment le nom tronqué de la mer de Gelachelan, mer de Ghilân — c'est le nom que portait la portion Sud de la mer Caspienne, baignant le pays de Ghilân — la mention de la salure ne serait qu'une conséquence de cette confusion;

3° Marco Polo dit: «le plus beau poisson du monde.» Or, si cette épithète peut s'appliquer aux belles truites du lac de Sévanga; elle ne convient nullement à de vilaines ablettes, les seuls poissons du lac de Van.

Quant au nom de saint Liénart que Pauthier laisse passer sans remarque, le col. Yule est porté à y voir une erreur de copiste; Lienart, Leonart n'est pas un nom arménien; mais ce pourrait être une corruption du nom de sainte Nina, si célèbre en Géorgie, ou de sainte Hélène, ce qui nous amènerait au village d'Elenovka.

Il serait très intéressant pour décider la question, de savoir qu'elle est l'antiquité du village d'Elenovka; mais comme au moment où j'étais sur place, j'ignorais l'existence du texte de Marco Polo, je n'ai pas songé à prendre des renseignements; je n'ai pas demandé non plus, si, oui ou non, l'on pêchait la truite du lac pendant toute l'année. Le fait de boucaner les truites au monastère de Sévanga, en plein lac, semblerait prouver que l'on ne peut pas toujours se procurer du poisson frais.

Digitized by Google

pauvres masures en pierre; la provision de foin est empilée en meules sur les toits plats; tout à côté, d'immenses tas de tourbe, préparés pour l'hiver, rappellent dans la pénombre les aoûls géorgiens et donnent au village un faux air guerrier que dément bien vite l'allure de ses habitants arméniens.

Le relai d'Akhta où nous arrivons à 10 heures du soir, ne contient suivant l'habitude, que deux chambres: l'une est bondée; dans l'autre, un Turc se barricade avec désespoir — il y a bien de quoi: le pauvre voyage avec une de ses dames, et alors, quelles précautions jalouses! Mais comme il ne nous donne pas le motif de sa résistance, nous la trouvons mauvaise, et, forçant la porte, je l'apostrophe d'un air furieux, en un langage et dans une attitude de circonstance. Terrifié, le pauvre diable prend le parti de quitter le relais de poste pour chercher asile ailleurs; dans ce mouvement de retraite, nous apercevons un être étrange, une sorte de paquet de voiles et de couvertures avançant à grands mouvements de roulis — c'est une révélation, et la cause de tout le trouble nous est expliquée!

Mais pendant que j'étais aux prises avec le Turc, Hyvernat parlementait avec le maître de poste; à un beau moment, il demande à quelle distance demeure le gouverneur d'Erivan. Le maître de poste croit que nous voulons porter plainte contre lui: il n'en est sans doute pas à ses débuts sur ce chapitre; le voici dans le plus comique accès de rage effrayée qu'on puisse voir; il crie, il se démène, il piétine sur place et s'arrache les cheveux. Enfin nous arrivons à lui expliquer que nos intentions n'ont rien d'hostile; notre homme finit par se calmer et se confond en excuses.

Nous dressons nos lits de camp, ce qui cause déjà un rassemblement; mais quand, armés d'un tire-bottes perfectionné nous nous déchaussons, l'admiration n'a plus de bornes, et nous faisons une foule d'heureux en permettant à nos badauds de venir gravement ôter à l'aide du fameux tire-bottes leurs souliers, voire leurs babouches! C'est le comique après le

Digitized by Google

tragique ; nous dormons fort tranquilles et, dois-je l'avouer, sans le moindre remords !

Munis d'une lettre de recommandation du Prince Chervachidzé pour le gouverneur d'Erivan, général Chalikof, nous voulons lui faire visite à sa villégiature d'été de Daratchitchak. Elle est dans la montagne, à 7 verstes d'Akhta; c'est un petit trajet en pérékladnoï. 12 Septembre.

Les fonctionnaires russes, afin d'échapper aux chaleurs torrides des étés d'Erivan, se sont cherché un Sanitarium dans la montagne, et ils ont choisi la vallée du Saoutch-boulak, affluent du Zengui [1] : ils lui ont donné le nom de Daratchitchak ou vallée des fleurs. Les anciens rois d'Arménie avaient, bien avant eux, pris leurs quartiers d'été dans cette vallée ; leur résidence située sur la rive droite du Saoutch-boulak et appelée Ketcharousse (en turc Sandjerlü), était bâtie sur le flanc de la montagne, dans un vallon boisé, à deux verstes environ au-dessus de la rivière.

Cette position était admirablement choisie; son altitude est près de 2000 mètres (6500 pieds); les eaux y sont excellentes et l'air y est très pur; aussi Ketcharousse eût-il ses temps de splendeur. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un ensemble d'églises à demi ruinées, mais qui comptent parmi les meilleurs modèles du style arménien.

Une colonie de Malakhanes vint se fixer à Ketcharousse et le baptisa Konstantinovskoje; enfin les fonctionnaires russes y établirent leurs campements d'été et firent prévaloir la dénomination qu'ils avaient donnée à toute la vallée, et Daratchitchak est aujourd'hui le nom usité [2].

1 On pourrait, avec tout autant de raison, ce me semble, donner le Zengui pour affluent du Saoutch-boulak.

2 Nous avons ainsi un seul endroit qui s'appelle Ketcharousse, Sandjerlü, Konstantinovskoje, Daratchitchak. Cette polyonomie est très fréquente en Orient ; suivant la race à laquelle appartient votre guide vous êtes amené à enregistrer sous un nom entièrement différent, une localité déjà citée par un voyageur précédent, ce qui rend les identifications souvent fort difficiles.

Digitized by Google

Daratchitchak est un petit village bâti en pente au-dessous des vieilles églises arméniennes; les demeures des fonctionnaires sont extrêmement simples. Le gouverneur habite un châlet sans prétention dont toutes les chambres sont blanchies à la chaux.

Le général Chalikof est déjà âgé, très myope, simple de manières; il nous reçut fort aimablement et nous invita à déjeuner pour deux heures. Nous avions donc le temps de visiter les ruines auparavant.

Ces ruines se composent d'un groupe important d'édifices religieux et, à quelque distance de là, d'un petit oratoire isolé [1]. L'église la plus considérable (à gauche sur le plan) fut fondée en 1033, sous le règne de Goghik par un certain Kirikor Magistros, fils de Hasan. Elle se compose en réalité de deux églises parfaitement distinctes; la première, basse, sombre, repose sur quatre énormes piliers; elle a quelque chose de barbare dans son architecture et ressemble à nos plus vieilles cryptes romanes. Je la croirais volontiers plus ancienne que la seconde église avec laquelle elle communique par une porte étroite.

Cette seconde église, est beaucoup plus élevée de voûtes et ornée de colonnes élégantes. Sa coupole a été détruite par un tremblement de terre en 1827. A travers ce trou béant apparaissait le ciel d'un bleu intense; et la lumière, venant animer des tons les plus chauds la pierre volcanique, faisait admirablement ressortir l'harmonie des lignes architecturales de l'édifice. A côté de cette église double se trouvent trois oratoires, dont un seul d'une certaine importance, et une petite église, plus moderne que la grande, mais de fort joli style.

Après le déjeuner à la russe, le général Chalikof nous donne

[1] Le plan que j'en donne est emprunté à Brosset (cf. Brosset, 3e rapport, 114) le plan était assez exact, mais j'ai dû faire, d'après mon croquis pris sur place, plusieurs corrections aux coupes et élévations: elles sont d'ailleurs très grossières comme dessin. L'échelle est divisée en sagènes (1 sagène vaut 3 archines) et en archines (l'archine vaut 0,711 m.) cf. Dubois de Montp. I, 408. Si j'ai bonne souvenance, Brosset lui-même a emprunté son plan à un religieux arménien du couvent d'Etchmyadzine.

Digitized by Google

cinq lettres de recommandation pour les différents chefs de districts du gouvernement d'Erivan, et nous regagnons Akhta parfaitement enchantés de la réception qui nous a été faite.

Dans le lointain, nous devinons l'Ararat; le pays que nous traversons est entièrement volcanique. Nous couchons au relais de Phontanka.

Ce matin le froid est glacial; au moment où nous comptions nous mettre en route, surviennent plusieurs fonctionnaires munis du padarojni de la couronne; comme ils ont le pas sur nous, nous voici menacés d'attendre longtemps nos chevaux! Pour prendre patience nous parcourons les environs. Un plateau volcanique masque l'Ararat, mais vers l'ouest s'élève à plus de 4000 mètres d'altitude l'Alogöz aux formes sauvages et déchiquetées [1]. 13 Septembre.

Les paysans sont en train de battre les blés. Toutes les aires sont réunies en une même grande place au dehors du village où tout le monde fait le battage en même temps. On en use ainsi par précaution, car jusqu'à ces derniers temps le pays n'était pas sûr, et celui qui eut battu son blé seul eut été fort exposé à se voir pillé.

L'expression de «battre» le blé est impropre; en réalité il est foulé et haché; on se sert d'un traîneau plein dont la face inférieure est hérissée de lames de silex; un homme se tient debout sur le traîneau que tirent deux buffles; ceux-ci, attachés à un poteau, qui sert de pivot, tournent en rond. Les couteaux de silex déchaussent les grains et hachent la paille en menus morceaux; cette paille menue sert de nourriture et de litière aux bestiaux; elle entre aussi dans la composition des galettes combustibles dont il sera parlé plus loin [2].

[1] L'altitude de l'Alagöz 13,430 pieds = 4094 mètres. Cf. Dubois de Montp. III, 331.

[2] Parfois, en Perse surtout, au lieu de traîneaux armés de silex, on emploie une paire de cylindres hérissés de couteaux d'acier; sur les axes de ces cylindres repose un batis que l'on charge de gros cailloux pour donner à la machine un poids suffisant.

Digitized by Google

L'usage de ces traîneaux armés de silex est encore très fréquent en Orient; il doit remonter aux temps les plus reculés et s'être répandu sur une grande zone géographique; je suis tenté de croire que les archéologues ont parfois trop à la légère classé parmi les armes offensives des silex taillés qui n'ont jamais servi, et ce à des époques relativement récentes, qu'à de pacifiques usages; d'une part, *prise isolément*, la présence de silex taillés ne serait donc point l'indice d'une station historiquement *très* reculée; d'autre part, il ne faudrait donner comme pointes de flèches que les silex dont la taille indiquerait évidemment cet usage.

Vers 8 heures, nous nous mettons en marche; à mesure que nous descendons vers la plaine de l'Araxe, une chaleur très forte succède au froid de la nuit. Deux stations nous séparent d'Erivan; l'Ararat se montre de mieux en mieux, mais les contours plus variés de l'Alagöz lui font encore tort.

Tout à coup, à un dernier tournant de la route, tout le panorama de l'Ararat se déroule devant nous. A nos pieds, au bas d'une pente raide, une oasis au milieu du désert; une forêt parsemée de maisons; c'est Erivan: derrière la ville, une plaine immense, tapis de verdure au printemps, maintenant steppe aride et désséché, et tout au fond, s'élevant sans aucun contrefort à plus de 4000 mètres au-dessus de la plaine, l'Ararat dans une incomparable majesté, l'Ararat avec sa couronne de neiges éternelles!

Vue dans la surprenante magie de l'atmosphère d'Orient, cette montagne est vraiment sublime; quelques lignes, de ces lignes dont nos Alpes ne peuvent donner l'idée, c'en est assez pour composer un paysage plein de grandeur, un peu triste parfois, mais toujours harmonieux.

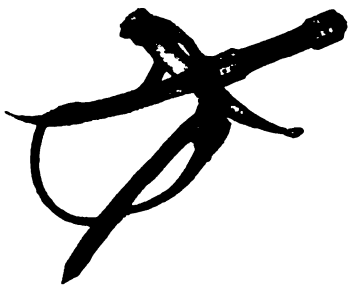
Pour être appréciés, ces paysages d'Orient demandent une certaine initiation; leur simplicité de lignes produit facilement sur l'étranger une première impression de désenchantement. S'il a compris la campagne romaine, il admirera les paysages

Digitized by Google

d'Orient; il les aimera pour leur simplicité même, car ils restent gravés dans l'esprit et deviennent de vivantes images que l'on peut évoquer à plaisir. Il me suffit du plus petit effort d'imagination pour revoir ce paysage de l'Ararat, et je goûte encore après bientôt trois ans écoulés, toute la fraîcheur des premières impressions. Mais ces paysages si beaux sont rebelles à toute reproduction photographique; ils sont trop panoramiques et manquent trop de premiers plans. Tout ce que l'on peut en donner comme reproduction, n'est que caricature.

La grandeur de l'Ararat se comprend surtout en le comparant aux montagnes qui l'environnent et qu'il réduit à l'apparence de taupinières.

Quant à Erivan, comme cela est de règle pour toutes les villes d'Orient, le charme disparaît dès qu'on y entre: les arbres sont dans des jardins, cachés derrière de hautes murailles; les rues principales sont larges et monotones.



Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

ERIVAN ET L'ARARAT — NOTRE EXPULSION
LA VALLÉE DE L'ARAXE

L'hôtel de Londres. Utilité de bonnes recommandations. Origines d'Erivan : ses dates historiques ; sa position géographique ; rigueurs excessives de son climat ; ses monuments. La mosquée verte ; la Katil-Beïram ; prédication à la mosquée et procession aux flambeaux. La salle du Serdar. L'Ararat. Son ascension réputée impossible par les indigènes ; phénomènes volcaniques. Notre expulsion. Un *H* en est la cause. La vallée de l'Araxe ; l'irrigation ; la rareté des arbres ; la vigne et les vins d'Erivan. Les constructions de pisé. Trajet d'Erivan à Nakhitchévan. Scène comique avec le chef de police de Nakhitchévan.

Erivan
13 et 14
Septembre.

L'« hôtel de Londres » est une carcasse d'hôtel où manquent les éléments les plus indispensables du confort. Les prix sont exagérés et les lits d'un aspect si douteux, que nous dressons nos lits de camp [1].

Rien ne vaut de bonnes recommandations en Russie ; celle du gouverneur nous fait bien recevoir du chef de district qui nous recommande au chef de police ; celui-ci ne sachant pas le français, vient nous rendre visite, amenant avec lui un Suisse employé du gouvernement russe, M. Tardant [2].

Les origines d'Erivan sont assez obscures. Comme elle est la

1 10 roubles 50 par chambre et au restaurant, 30 kopeks par portion ! 1 kopek = 0f,0405. Le rouble vaut 100 kopeks. Le rouble *papier* subit une dépréciation d'environ 16 %.

2 M. Tardant a, paraît-il, été délégué de la Croix-rouge pendant la campagne de Skobelef en Turkestan, et a combattu à la prise de Goektépé.

Digitized by Google

ville principale du bassin de l'Araxe, les Arméniens la font naturellement remonter à Noé, et ne se privent guère de légendes fantaisistes à ce sujet. D'autres (Chardin II, 168) en attribuent la fondation à Valarsès, fils de Tigrane, qui régna au IIe siècle de l'ère chrétienne et l'identifient avec Vagar-Chapat. Les historiens Sébéos et Jean Catholicos sont les premiers qui au VIIe et VIIIe siècles, mentionnent Erivan comme une forteresse et un gros bourg.

Erivan fut toujours un des enjeux principaux des guerres entre la Turquie et la Perse. Les Turcs la prirent en 1582; Shah-Abbas ne put la leur reprendre en 1605 qu'après un siège de 6 mois. Depuis Shah-Abbas la ville fut successivement occupée par l'un et l'autre des partis ennemis. Les rois de Géorgie l'assiégèrent plusieurs fois. Elle résista en 1804 aux Russes, commandés par le prince Tzitzianof. Après un second échec en 1808, les Russes finirent par s'en emparer en 1827. Paskievitch qui emporta la ville, reçut le titre d'Erivanski.

Cette ville située sur le Zengui à 984 mètres d'altitude, et à peu de distance du confluent de cette rivière avec l'Araxe, est un point de croisement géographique très-important. La route de Géorgie en Perse rencontre ici la route naturelle de Turquie en Perse par la vallée de l'Araxe. Depuis la conquête russe, le transit turco-persan a, il est vrai, abandonné la voie de l'Araxe pour se reporter sur Bayazid.

Bien qu'Erivan soit située par 40°,10' de latitude, trois degrés par conséquent au Sud de Marseille, son climat peut passer pour l'un des plus rigoureux que l'on connaisse. L'hiver y dure longtemps; il neige quelquefois au mois d'Avril. En Janvier le thermomètre descend jusque 30° et 32° au dessous de zéro, tandis qu'en été des officiers russes ont observé dans le fort, à l'ombre 47° centigr. de chaleur!

En moyenne, les hivers sont ceux de Saint-Pétersbourg; mais le mois à la moyenne la plus basse (-15°) y est beaucoup plus froid que dans cette ville ou à Archangelsk. La différence entre

Digitized by Google

les températures extrêmes que j'ai citées, atteint le chiffre fantastique de 79 degrés; la différence *entre les moyennes extrêmes de chaud et de froid* est de 40°,4. Cette différence se retrouve à peine dans les régions polaires, ou à Iakoutsk dont la température est assez chaude en été, mais qui en hiver correspond presqu'au pôle du froid [1]. Les chaleurs de l'été sont un peu tempérées par une sorte de mistral qui souffle des montagnes pendant la nuit; mais ces variations de température engendrent facilement des fièvres; aussi les fonctionnaires européens désertent-ils Erivan en été, dès qu'ils en ont la possibilité.

Ravagée dans les guerres successives qui ont ensanglanté l'Arménie, rebâtie à la hâte et parfois à quelque distance de son ancien emplacement, Erivan offre naturellement peu de monuments remarquables. Ceux qui subsistent sont dus aux Persans.

La mosquée bleue [2] remarquable par les belles fayences qui en ornent la coupole, tombe en ruines. Une autre mosquée, la mosquée verte, est fort intéressante; comme la plupart de ces édifices dans la Perse et aux Indes, elle n'a pas à proprement parler, de façade, mais ouvre sur la cour par de grandes baies en forme d'arcades. Cette cour plantée d'arbres, est entourée de cloîtres où des marchands ont installé leurs échoppes. De charmantes faïences vert-bleu recouvrent la coupole et le minaret.

Nous avons la chance de nous trouver à Erivan pendant le le Katil-Beïram, la fête la plus solennelle des Musulmans Schiites. C'est aujourd'hui le sixième jour de la fête qui se célèbre pendand les dix premiers jours du mois de Moharrem.

Elle est destinée à commémorer le massacre de la famille de Hussein. Comme nous verrons le couronnement de la fête à Nakhitchévan, j'en parlerai plus longuement alors.

Le directeur de police avait mis à notre disposition son sous-chef, tatar musulman; c'était une prévenance gracieuse qui devait en même temps nous permettre d'assister en toute sûreté aux

1 Tchihatcheff, *Asie mineure*, II, 266. E. Reclus, Géogr. VI, 259.
2 Dubois de Montp. atlas, 3e série, pl. XXIII-XXIV.

Digitized by Google

cérémonies du jour, et de pénétrer plus avant dans la foule.

A une heure nous étions à la mosquée verte; le sous-chef de police nous attendait au portique. La cour est remplie d'une foule bigarrée traitant ses affaires, faisant ses achats aux échoppes du cloître en attendant l'ouverture de la cérémonie religieuse. Un marchand nous invite gracieusement à prendre place dans le compartiment du cloître où sont établies ses marchandises: il nous offre café, thé, cigarettes, et refuse de rien accepter de nous.

Pendant ce temps la foule se masse autour de la mosquée; nous nous installons au milieu des fidèles à côté du sous-chef de police. Un Imâm s'assied, jambes croisées, sur une petite estrade servant de chaire et commence le récit des souffrances de Hussein. Il a le défaut de bien des prédicateurs qui est d'être fort long; il prend à la création du monde, passe en revue les prophètes de l'Ancien Testament, parle avec beaucoup de respect de «Jésus, fils de Marie», tout en débitant les fables stupides dont Mahomet a travesti sa vie. Il aboutit enfin aux Musulmans. Arrivé à son sujet, il prend un ton à la fois langoureux et pathétique qui rappelle étonnamment les prédications italiennes. Aux endroits les plus touchants, il s'arrête sur un sanglot; à ce signal toute l'assistance répond, gémissant et pleurant; chacun arrache violemment sa coiffure et se frappe le front avec la paume de la main. Ces gémissements, ces battements de main que les plus fervents exécutent avec une vigueur extraordinaire, impressionnent profondément, mais cette impression a quelque chose de sinistre; on sent qu'il n'y a qu'un pas de ces gémissements aux cris de mort contre les ennemis de l'Islam, les «chiens». Nous sortons de là à moitié ahuris.

Le soir, les fanatiques qui devront représenter les «martyrs» à la grande procession, font une promenade aux flambeaux, armés de sabres et de gourdins. Ils agitent en mesure leurs flambeaux et leurs armes, criant en même temps à tue-tête: «Hussein, Ali, Hussein, Ali». Les reflets rouges des torches, ici découpant les blanches silhouettes des maisons, là plongeant

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J. B. Obernetter, Munich.

LE MASSIF DE L'ARARAT

(1 400 000)

Réduction de moitié de la carte d'État-major russe au 1, 200 000 (5 verstes au pouce).

Digitized by Google

Digitized by Google

en lueurs étranges sous la verdure des arbres, puis éclairant en plein les figures hideuses de ces dévots forment un spectacle sauvage et fantastique, qui accentue encore la note sinistre de nos impressions de la mosquée.

Dans l'enceinte ruinée de la forteresse se trouve «l'endroit classique» d'Erivan, la salle des glaces ou salle du Serdar, reste des splendeurs du passé. C'est l'ancienne cour de justice des gouverneurs persans; les murs sont ornés de peintures représentant les héros de l'Irân; le plafond est composé de stalactites à miroirs, où les rayons du soleil, décomposés suivant les couleurs du spectre, donnent une gracieuse gamme de lumière. Cette ornementation a eu dans tout l'Orient une très grande vogue; nous en avons vu les plus beaux types au Diwan-i-Khaz du palais des Grands Mogols à Dehli et au palais d'Amber.

Mais, la vraie beauté de cette salle est l'œuvre de la nature. Derrière un bassin de marbre s'ouvre une large baie à vitraux de couleur; elle donne sur un paysage féerique. A nos pieds au fond d'un précipice de 30 à 40 mètres coule le Zengui, et devant nous, bornant une plaine de 30 verstes d'étendue, l'Ararat se dresse à l'horizon. Malgré la grande distance, l'on se croirait au pied même du colosse; son admirable beauté vous fascine, et ce spectacle est la plus noble paraphrase des paroles du psalmiste: «*Mirabilis in altis Dominus!*». On passerait là des heures dans une contemplation silencieuse sans jamais se lasser.

Bien que l'Ararat se rattache à une chaîne de montagnes dont plusieurs sommets s'élèvent à 2500 et 2600 mètres, il semble se dresser absolument isolé, tant ses proportions sont gigantesques. Son altitude est de 5160 mètres au-dessus du niveau de la mer et de 4350 mètres au-dessus du village d'Aralych, dans la plaine de l'Araxe. D'Aralych au sommet, la pente n'est interrompue par aucun contrefort; c'est peut-être la pente la plus longue qui existe.

Le petit Ararat (3960 mètres) est au Sud-Est du grand cône auquel il se relie par un col assez élevé.

Digitized by Google

La limite des neiges éternelles sur l'Ararat reste à une très grande hauteur; en été, sur le grand Ararat, la neige ne descend guère au-dessous de 4000 mètres d'altitude, tandis que le petit en est entièrement dégagé. Ce fait est dû à l'isolement du massif et à l'extrême chaleur estivale de la plaine de l'Araxe. La nature volcanique de la montagne y contribue sans doute aussi en favorisant l'absorption d'une très forte quantité de calorique.

Malgré la régularité de ses formes, la montagne est d'une ascension assez difficile, surtout vu la difficulté de se procurer des guides dans le pays. Les indigènes la tiennent pour absolument impossible; l'arche de Noé devant se trouver parfaitement

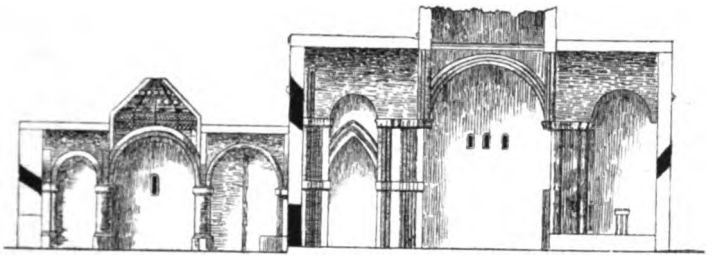
conservée au sommet de la montagne, un ange est préposé à sa garde et repousse tout mortel qui tenterait l'escalade. Cette croyance est si fortement ancrée dans les esprits que, lorsque Parrot eut heureusement fait l'ascension de l'Ararat en 1829, son récit ne put jamais trouver créance parmi les Arméniens.

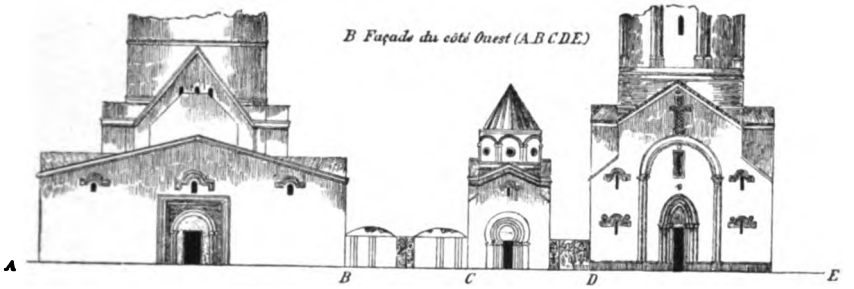
Depuis lors l'ascension a été plusieurs fois répétée; mais on n'y croit guère, et aujourd'hui même on nous raconte avec un air d'incrédulité, que des Russes qui ont tenté il y a quelques jours cette périlleuse entreprise, prétendent avoir *enfin* réussi.

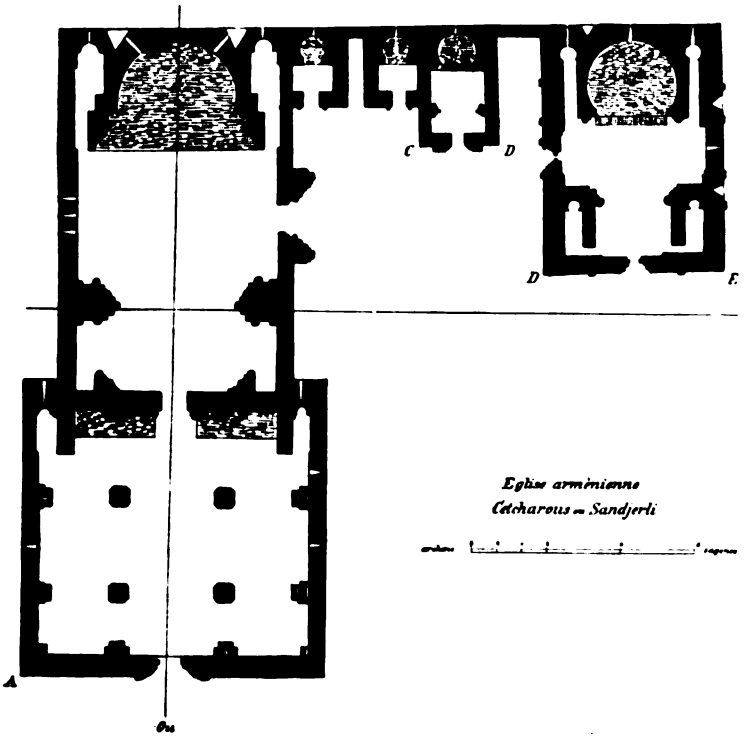
Quoique le grand cratère de l'Ararat soit éteint depuis longtemps, la nature volcanique de la montagne se manifeste parfois par des tremblements de terre. Le dernier en 1840 fut terrible; il coïncida avec le réveil d'un ancien cratère latéral; les désastres causés dans le pays par ce tremblement de terre et

Digitized by Google

A Coupe, dans la direction E. Ou







Eglise arménienne
Cétcharous ou Sandjerli

Digitized by Google

cette éruption furent immenses; plusieurs milliers d'hommes périrent [1].

L'ancien nom arménien de l'Ararat est Massis; les Turcs l'appellent Aghry-dagh où le mont élevé; et les Persans Koh-i-Nouh où la montagne de Noé.

Les ruines de la citadelle d'Erivan sont sans intérêt; ce ne sont que des amas de terre.

Quant au bazar, il est misérable.

Nous faisons nos préparatifs pour l'excursion d'Etchmyadzine où Hyvernat espère faire quelques études intéressantes. Nous devons nous y rendre demain, et le sous-gouverneur nous promet encore les plus chaudes recommandations.

Ah vraiment! l'amabilité russe! nous en avons le fin mot maintenant! Au lieu d'être à Etchmyadzine, nous roulons sur la route de Perse, sommés d'évacuer au plus vite le territoire russe! 15 Septembre.

Quel est donc ce mystère et d'où vient un tel changement? la réponse est bien simple: c'est un *H* qui est la cause de tout!

Faisant viser son passeport à Rome [2], Hyvernat avait décliné son nom en le prononçant à la française, Iverna. La chancellerie de l'Ambassade, conformément à l'usage russe, inscrivit le nom sur le visa en se basant sur cette prononciation Üverna. D'un autre côté le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait reçu avis du passage prochain de M. l'abbé Hyvernat. Ne connaissant pas la prononciation exacte du nom, les employés l'avaient transcrit en Russe le mieux possible. Or, la langue russe n'a pas d'H; elle remplace cette lettre par le G aspiré; de plus, le T final se prononce, à moins d'indication contraire. De cette façon le nom

[1] En été 1890, me trouvant en Amérique, j'ai entendu parler de nouveaux phénomènes volcaniques, mais je n'ai pu avoir aucun détail précis.

Pendant ce séjour en Amérique, j'ai vu en Californie le mont Shasta, de toutes les montagnes peut-être celle qui rappelle le plus l'Ararat; mais quelle différence toutefois! et où trouver comme premier plan la vallée de l'Araxe avec ses larges horizons?

[2] En visant le passeport, l'Ambassadeur avait recommandé à mon ami de quitter l'habit ecclésiastique pour pénétrer en Russie.

Digitized by Google

d'Hyvernat, qui, transcrit phonétiquement donnait Üverna, devait dans une transcription grammaticale devenir G(h)yvernatte. Et c'est ce G(h)yvernatte qui était signalé comme un dangereux personnage, tandis que la police n'avait aucun ordre relativement à M. Üverna. Ainsi, sauf pour le prince Chervachidzé qui ne pouvait ignorer qui nous étions, M. Hyvernat avait passé partout pour un M. Üverna, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français; il avait été partout — comme un personnage parfaitement inoffensif, reçu avec la plus grande amabilité, tandis que tous les employés se préparaient à lancer leurs foudres contre M. G(h)yvernatte. Nous qui ne savions rien de la chose, nous trouvions les Russes fort aimables et bien larges dans l'interprétation de la permission de « passer sans séjourner.»

Mais voici qu'hier à dix heures du soir, retentit dans l'hôtel de Londres un formidable bruit de sabres et d'éperons; toute la haute administration d'Erivan arrive en grande pompe, et, fort poliment, de l'air le plus penaud du monde, le sous-gouverneur — celui-là même qui nous avait comblé d'amabilités — demande à parler à M. Üverna. M. Nathanaël et moi, nous sommes exclus du colloque. Le résultat de la conférence fut l'exhibition d'un ordre, nous enjoignant de quitter Erivan pour la frontière perse *sous deux heures*, par conséquent *à minuit*. Le sous-gouverneur, après quelque hésitation, croyait pouvoir prendre sur lui de nous accorder un sursis jusqu'au jour.

D'où nous venait cette mésaventure? Le gouverneur Chalikof, après nous avoir donné ses lettres de recommandation, avait sans doute réfléchi: il venait de recevoir M. Üverna chargé d'une mission scientifique du gouvernement français; un M. G(h)yvernatte, voyageant au même titre, devait prochainement passer au Caucase sans y séjourner. Les voyageurs de cette catégorie ne sont guère nombreux, et voici deux noms qui se ressemblent furieusement; ne s'appliqueraient-ils pas tous deux au même personnage? Vite le vieux Chalikof télégraphie, ordonnant une enquête immédiate, et, si vraiment Üverna et G(h)yvernatte

Digitized by Google

sont le même individu, enjoignant de le fourrer à la porte dans les deux heures.

Arménienne de la Transcaucasie.

Nous tenions maintenant la véritable interprétation des mots : «passer sans séjourner.»

Aucune réclamation n'y fit; ni l'exhibition des papiers men-

Digitized by Google

tionnant *spécialement* Etchmyadzine, ni l'offre de visiter le monastère sous la surveillance de deux policiers et avec la promesse formelle de ne parler à aucun moine; non, G(h)yvernatte est un homme trop dangereux pour le Tzar; il faut qu'i parte!

Qu'eût dit le vieux général s'il eut pu se douter que les deux compagnons du terrible G(h)yvernatte étaient tous deux prêtres!

Donc nous partons ce matin, accompagnés cette fois, honneur douteux, d'un postillon spécial, qui nous annonce solennellement à chaque relais au son d'un cor fêlé; tout son soin est de faire accélérer les manœuvres pour nous mener plus vite à la frontière; il est sans doute aussi chargé de nous surveiller.

D'Erivan à Djoulfa nous descendons constamment la vallée de l'Araxe. Les Arméniens donnent le nom d'Eraskh [1] à ce fleuve qui est par excellence le «fleuve arménien»

Il prend sa source à une très faible distance d'Erzéroum. Son bras le plus important, le Pasin-sou*, naît sur le flanc nord du Bingöl-dagh**, qui partage ainsi ses eaux entre l'Araxe et l'Euphrate; un autre de ses bras a sa source sur le revers est du Palandeüken, à quelques heures à peine d'Erzéroum. Les deux bras se réunissent à Keüprü-keuï***, et la rivière coule vers l'Est jusqu'à la hauteur d'Erivan. Avant d'y arriver, elle double de volume en recevant l'Arpa-tchaï****, grosse rivière qui draine les hauteurs d'Alexandrapol et de Kars; grâce à cet apport d'eau, l'Araxe peut fertiliser les plaines d'Erivan.

* L'eau du Pasin.
** La montagne des mille lacs.
*** Le pont-village.
**** La rivière de l'orge.

A hauteur de cette ville il se heurte au massif montagneux du Goktcha et du Karabagh*****, et change de direction pour décrire vers le Sud un immense arc de cercle, dont le sommet est à Ordoubad. Au-dessous d'Ordoubad, il perce la chaîne de Karabagh, se glissant dans d'étroits défilés et descendant de plus de 900 mètres sur un parcours de moins de 100 kilomètres.

***** Litt.: la vigne noire.

[1] De Erasd, descendant d'Arménaz, premier roi d'Arménie (roi fabuleux dont le règne est placé aux environs de l'an 2000 avant J.-Chr.) Arménaz était donné pour fils de Togarmah.

Digitized by Google

A 780 kilomètres environ de sa source, l'Araxe rejoint la Koura [1]. Il est fort probable qu'à une époque relativement peu reculée il se déchargeait directement dans la Caspienne; il tend [2] même, dit-on, à se rejeter vers la droite et à se séparer de nouveau de la Koura.

L'Araxe forme frontière entre la Russie et la Perse sur tout le parcours de son grand arc de cercle, c'est-à-dire de l'Ararat à son entrée dans le steppe de Moughân.

Sa vallée serait dans sa plus grande étendue très fertile, si elle était arrosée; mais les travaux d'irrigation des grands siècles de l'Arménie sont à peu près ruinés; les Arméniens semblent aussi mauvais cultivateurs que fins commerçants; quant aux Tatars ils sont trop nonchalants pour rien entreprendre de difficile. Sans arrosage pourtant, tout périt dans ce climat; là où les canaux peuvent amener l'eau, naissent de fertiles oasis; ailleurs c'est le désert. Les Perses qui ont eu le plus grand rôle dans la construction de ces canaux, ont donné à la plupart d'entre eux un cours souterrain, afin d'éviter la trop forte évaporation de cette eau si précieuse.

Les arbres sont rares; ils ne poussent guère qu'aux environs des villages, et tous sont plantés de main d'homme. Le peuplier pyramidal domine dans le paysage; on le plante en rangs serrés pour qu'il puisse résister aux vents. Les abricotiers croissent dans les jardins, et les paysans cultivent le riz, la sésame, le ricin [3]. La culture du coton est assez répandue, mais la plante a un aspect misérable.

Les vignes produisent un vin doré excellent que l'on peut

[1] Dans le petit Caucase presque toutes les rivières ont, sur les hauts plateaux, un cours assez tranquille, et ne se transforment en torrents que sur les pentes toujours assez brusques qui séparent les plateaux de la plaine inférieure. Comme je l'ai déjà dit, on peut écrire indifféremment Kour ou Koura.

[2] Hypothèse de Bær de Saint-Pétersbourg (Cf. Buchan-Telfer, I, 254).

[3] Le ricin qui atteint de belles dimensions, fournit dans ces pays l'huile à brûler. J'ai lu, dans E. Reclus si je ne me trompe, la description d'un très bel arbre l'ôlbond qui doit être assez fréquent dans le bassin de l'Araxe; c'est une sorte d'ormeau greffé. Je pense que les renseignements de Reclus doivent être exacts, mais je n'ai aucun souvenir positif d'avoir vu cet arbre.

Digitized by Google

comparer au Madère ou au Xérès. Les crus les plus connus sont ceux d'Erivan et d'Etchmyadzine. Mais la vigne ne peut réussir qu'à condition d'être cachée sous terre pendant les froids; durant les chaleurs de l'été, elle doit être arrosée comme tous les autres végétaux cultivés par l'homme.

A partir d'Erivan, toutes les constructions sont en pisé; le peu de soin que l'on apporte à leur entretien, leur donne toujours un aspect ruiné. Comme il est facile de bâtir une masure en pisé, il semble que les habitants préfèrent laisser leur demeure tomber tranquillement en ruines pour en rebâtir ensuite une nouvelle, plutôt que de se donner la peine d'un entretien soigneux. C'est d'ailleurs là une note caractéristique de l'Oriental; un travail quelque léger qu'il soit, lui pèse par sa continuité; il préfère se reposer pendant un temps et laisser aller les choses, quitte à fournir ensuite rapidement une très forte somme de travail.

Au sortir d'Erivan l'on traverse une plaine semée de cailloux à laquelle succède rapidement la région arrosée où, jusqu'au relais de Kamerlou [1] les villages se touchent presque. L'eau, extrêmement limoneuse, doit être un fertilisateur excellent. La chaleur est étouffante; pour comble d'agrément de nombreuses files de chameaux soulèvent par leur marche pesante des nuages de poussière. De Kamerlou à Çadarak, où nous passons la nuit, le pays est presque désert; c'est un steppe sans culture, couvert d'arbustes nains parmi lesquels domine le câprier.

16 Septembre. Le vieux Chalikof nous avait annoncé une route «excellente»: cette route est une piste dans le steppe: océan de poussière ou de boue suivant la saison.

A 10 ou 12 verstes de Çadarak débouche la vallée de l'Arpa-tchaï [2]. De l'eau et une pente propice pour l'irrigation ont

[1] A quelques verstes au Sud de Kamerlou se trouve le couvent de Kor-Virab, sur les ruines de l'ancienne Artaxata; mais nous ne pouvons songer à nous arrêter: la Russie est en danger!

[2] Ne pas confondre avec l'Arpa-tchaï venant d'Alexandrapol.

Digitized by Google

immédiatement fait surgir une oasis de villages étroitement groupés

La distance entre le relais de Nourachen-Çyphla et Tatchark n'est que de trois verstes en été, car alors on peut franchir à gué l'Arpa-tchaï; pendant la saison des pluies il faut aller chercher un gué praticable beaucoup plus haut dans la vallée, jusqu'à Tamzalū.

A Tatchark, arrêt forcé de trois heures; M. Nathanaël veut utiliser ce temps pour aller chercher à une demi-heure de là, au petit village de Çyagout l'extrait de baptême d'un Lazariste originaire de cet endroit. Nous l'y accompagnons. Çyagout est un village chaldéen catholique, très pauvre, perdu dans un milieu tatar. Le village catholique le plus rapproché est en Perse, à plus de 8 jours de voyage. Le curé n'a plus vu de prêtre depuis deux ans; aussi nous reçoit-il avec bonheur dans sa misérable chaumière. A peine y étions-nous depuis vingt minutes que voici arriver «par hasard» le chef de police. Il ne nous fit aucune question; mais l'air servilement effrayé des pauvres habitants montrait évidemment que ce fonctionnaire venait espionner; et je crains fort qu'il n'ait fait payer cher au curé notre visite, d'ailleurs parfaitement inoffensive et exempte de toute conspiration contre le gouvernement de sa «Sainte Majesté» [1].

Le désert recommence à peu de distance de Tatchark; l'Ararat qui domine toujours le paysage s'éloigne peu à peu.

Tout le terrain est profondément bouleversé par l'action volcanique; un piton rocheux, isolé dans une direction sud-est, attire notre attention; il doit dominer Nakhitchévan.

[1] Mes craintes n'étaient que trop justifiées. Au printemps 1891 je reçevais une lettre de Perse m'annonçant l'expulsion du curé. Le tout-puissant Empereur de Russie ne peut laisser vivre en paix quelques pauvres Chaldéens! Il leur enlève d'abord leur pasteur: après quelque temps il les sommera de choisir entre l'apostasie ou une persécution sans merci! Les Russes avec une hypocrisie éhontée, justifient leurs persécutions en accusant les Catholiques d'être fauteurs de troubles! Je me demande quel trouble peut susciter ce pauvre noyau de quelques centaines de Chaldéens ignorants et misérables, vivant sans cesse dans la crainte de leurs voisins tatars aussi bien que dans celle du gouvernement!

Digitized by Google

La chaleur est tropicale; heureusement à la tombée de la nuit la fraîcheur lui succède et rend ainsi plus supportable la longue étape qu'il faut faire pour aller coucher à Nakhitchévan.

A ce trajet de nuit il ne manque même pas le charme du danger, au moins du danger supposé. Au relais on nous avait signalé les dernières verstes avant Nakhitchévan comme très fréquentées par les maraudeurs. En conséquence, nos fusils chargés se montrent fort ostensiblement à droite et à gauche de la voiture, brillant au clair de lune; mais les maraudeurs ne se présentent pas.

Arrivés au relais de Nakhitchévan, nour recevons naturellement la visite du chef de police — pour nous saluer uniquement — après une petite causerie, cet honorable fonctionnaire s'en va; cinq minutes plus tard il revient et nous demande nos passeports. Nouvelle scène comique à propos de noms! Cette fois-ci il trouve bien M. G(h)yvernatte et M. Muller; mais il lui faut un M. Abate — où est M. Abate?; naturellement ce personnage nous est parfaitement inconnu, et nous commençons une interminable discussion; le chef de police réclamant M. Abate; nous, défendant notre complète ignorance des faits et gestes de ce Monsieur. Tout d'un coup M. Nathanaël a un éclair de génie — parbleu, M. Abate n'est pas autre chose qu'une transformation du malencontreux titre d'Abbé! et, Abate, G(h)yvernatte, Üverna, Hyvernat ne sont qu'un seul et même individu! Mais ce n'est pas petite affaire d'expliquer la chose au pauvre chef de police; en nous quittant, il est encore visiblement préoccupé de M. Abate. Quant à nous, nous passons une nuit excellente sur nos lits de camp, qui commencent à nous paraître bien supérieurs aux plus moelleuses couchettes de l'Europe [1].

[1] Voir aux «Renseignements pratiques» la description de ces lits de camp.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

NAKHITCHÉVAN — LE BEÏRAM-ALI
ADIEU RUSSIE

La ville et son passé. Les anciens établissements des Dominicains arméniens. Heureux accident; nous assisterons à la grande procession du Beïram-Ali! Historique rapide des événements que la procession doit commémorer. Le Beïram-Ali se célèbre pendant les dix premiers jours du mois de Moharrem; le dernier jour est le plus solennel; on y fait la grande procession. La tour des Khâns. Rahim-Khân; son palais. Belvédère admirable. La place de Nakhitchévan. La procession; spectacle horrible. La foule surexcitée envahit la place; le chef de police est débordé; impossible d'achever la cérémonie. De Nakhitchévan à Djoulfa. Empressement des employés à nous faire passer en Perse. Le bac sur l'Araxe. Eski-Djoulfa et son pont. Djoulfa. Perse. Amabilité du chef de bureau. La lettre de Nazar-Aga. Le maître de poste ivre; une journée perdue.

Nakhitchévan est une des plus anciennes cités de la vallée de l'Araxe; Ptolémée la mentionne sous le nom de Naxuana [1]. Les Arméniens lui donnent, comme de juste, une étymologie noachide et montrent à quelque distance de la Tour des Khâns le tombeau de Noé; il est assurément dans un état bien peu digne du titre qu'il porte!

La ville est dans un très beau site : vers le Nord-Ouest, l'Ararat; dans une direction nord-ouest—sud-est, entre nous et le lac Sévanga, des montagnes volcaniques aux profondes échancrures et aux pitons isolés; et enfin, dominée par toutes ces montagnes,

[1] Ker-Porter, I, 212.

Digitized by Google

au pied de l'éperon rocheux qui porte Nakhitchévan, la plaine de l'Araxe.

Nakhitchévan fut détruite et rebâtie peut-être plus souvent encore qu'Erivan. Shah-Abbas (1586—1628), redoutant les invasions des Turcs, avait pris le parti radical de ruiner complètement tout le pays sur la route d'Erzéroum à Tébriz pour faire le désert devant les armées turques; quant aux habitants de ces malheureuses régions, il les avait transportés dans les provinces reculées de son empire [1].

Lorsque Chardin passa à Nakhitchévan, en 1672, la ville se relevait de ses ruines [2].

Elle fut longtemps un centre catholique important. Un religieux dominicain, le P. Barthélémy, avait fondé vers l'an 1320 une branche arménienne de l'ordre de saint Dominique [3]; cette congrégation eut sa période de splendeur, et compta jusqu'à dix monastères autour de Nakhitchévan. Au temps de Chardin, ces religieux avaient déjà eu beaucoup à souffrir de la jalousie des schismatiques et des exactions du gouvernement persan, exactions dont les schismatiques étaient généralement les instigateurs; ils ne possédaient plus guère que le couvent d'Abréner à cinq lieues de la ville. Tournefort disait de ces Catholiques: «Ce petit troupeau vit saintement; il est bien instruit, et il n'y a pas de meilleurs Chrétiens dans tout l'Orient» [4].

L'influence des Dominicains subsistait encore, quoique bien diminuée, à la fin du XVIIIe siècle; Ferrière-Sauvebœuf

1 Les Arméniens de Djoulfa avaient été installés par lui dans un faubourg d'Ispahan qui devint la nouvelle Djoulfa. Politique habile, Shah-Abbas avait secondé les entreprises commerciales des Arméniens, et la nouvelle Djoulfa devint pendant quelque temps un des principaux centres commerciaux de l'Orient, pour subir ensuite les exactions des avides successeurs de Shah-Abbas, et ne garder plus que le souvenir de sa courte prospérité.

2 Chardin, II, 297. En lisant les appréciations un peu sarcastiques de Chardin sur les missionnaires, il ne faut pas oublier qu'il était protestant et écrivait à un moment où l'antagonisme entre Protestants et Catholiques en France était très violent.

3 Lettres édifiantes, II, 134.

4 Tournefort, lettre 20e.

Digitized by Google

(1782—1789) disait, avec quelqu'exagération sans doute, que tous les habitants y étaient chrétiens et que le nombre des Catholiques surpassait celui des Grégoriens [1].

Depuis Chardin la ville eut encore à essuyer bien des désastres; actuellement sa population est de 5 à 6000 habitants [2].

Berceau arménien.

Ce matin, au saut du lit, notre cocher nous annonce la plus heureuse nouvelle; l'essieu de notre voiture s'est cassé! Cet accident va nous permettre d'assister à la grande procession du Beïram-Ali: il ne pouvait arriver plus à propos. 17 Septembre.

Avant de parler de cette procession, il faut rapporter brièvement les événements historiques qu'elle est destinée à commémorer.

[1] Ferrière-Sauvebœuf, I, 264. Au XVIIe siècle les Jésuites eurent aussi une mission à Erivan. Les Arméniens schismatiques sont communément appelés Grégoriens en souvenir de l'Apôtre de l'Arménie, saint Grégoire l'Illuminateur, dont ils font, bien à tort, le patron de leur schisme.

[2] Meyer's *Conversationslexicon*, donne d'après une statistique de 1883, 5389 habitants.

Digitized by Google

Le but de la fête est de célébrer le martyre de deux des personnages les plus vénérés par la vaste secte des Musulmans Schiites, Hassân et Hussein.

Après la mort de Mahomet, Abou-Bekr, Omar et Othman avaient successivement occupé le Khalifat; ils évinçaient ainsi Ali-Ben-Abou-Taleb: car celui-ci, neveu de Mahomet, était devenu son gendre en épousant Fatma l'unique enfant du Prophète, et semblait, à ce titre, le successeur désigné de celui-ci; il ne parvint toutefois au Khalifat qu'après la mort violente d'Othman (656). Il avait été l'un des plus fidèles et des plus courageux compagnons du Prophète, et jouissait d'une grande popularité.

Il eut à combattre le soulèvement de Mouhawiah gouverneur de Syrie, qui s'était proclamé indépendant. La guerre fut terrible; trois Choreïschites [1] résolurent d'y mettre fin, en tuant les deux compétiteurs. Ali fut assassiné à Koufa (661) et son fils Hassân lui succéda; mais Mouhawiah ne fut que blessé, et continua à se poser comme compétiteur de Hassân. Après la mort de Mouhawiah, son successeur Yézid reprit la lutte contre Hassân, et chercha à se débarrasser de celui-ci par la trahison. Après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit enfin à le faire empoisonner dans son propre palais à Médine. Les enfants de Hassân étant trop jeunes pour régner, ce fut son frère cadet Hussein qui lui succéda.

Hussein, voulant s'assurer de la possession de Koufa qui était alors la ville principale de l'Islam, y envoya son cousin Mouslim. Mais la puissante armée de Yézid intimida les Koufiens; Mouslim fut trahi et tué. Il avait emmené ses deux enfants, l'un âgé de six ans à peine, l'autre de sept; ils furent massacrés et leurs têtes portées en trophée au camp ennemi.

Cependant Hussein apprenant ces nouvelles, s'approchait lui-même de Koufa. Yézid avait envoyé une armée de 30,000 hommes (?) à sa rencontre au bord de l'Euphrate. Hussein n'avait

[1] La tribu des Choreïschites était la propre tribu de Mahomet.

Digitized by Google

avec lui que 72 hommes (?) lorsqu'il se trouva en face de l'armée ennemie. Quoique l'issue du combat ne put être douteuse, il se retrancha de son mieux avec ses compagnons et soutint pendant deux jours les attaques de l'ennemi.

A la fin du deuxième jour ses compagnons étaient presque tous tués; lui-même était criblé de blessures; épuisé par la perte de son sang, il tomba de cheval.

On envoya successivement un grand nombre de soldats pour lui trancher la tête; mais tous refusaient avec horreur cette mission sacrilège; ceux qui approchaient de lui avec le plus de résolution, fuyaient dès qu'ils voyaient son visage.

Enfin deux hommes, Sinan-Ibn-Arwa et Shoumour-Zil-Djowschoun, excités par la promesse d'une forte récompense, s'avancèrent pour le décapiter. Shoumour se voila le visage. «Qui es-tu, cria Hussein; ôte-ton voile!» Shoumour obéit. «Attendez un moment, poursuivit Hussein; c'est aujourd'hui vendredi, c'est le dixième jour du mois de Moharrem et c'est l'heure de la prière; laissez-moi vivre encore quelques instants pour prier.» Après ces paroles, il se prosterna; les assassins profitèrent de ce moment et lui tranchèrent la tête. On emmena ensuite sa famille en captivité et on porta sa tête sur une pique à travers toutes les villes.

Ces meurtres enlevèrent l'empire aux Alides; mais leurs partisans se perpétuèrent, transportant la lutte autant sur le terrain religieux que sur le terrain politique. Une dynastie arabe, celle des Fatimites (909—1171) prétendit descendre d'Ali. La Perse fut le vrai refuge des partisans religieux d'Ali qui furent appelés Schiites. Ils rejettent les Khalifes antérieurs à Ali comme usurpateurs; leur doctrine est paraît-il plus orthodoxe (?) que celle des Sunnites qui reconnaissent la succession des Khalifes.

Les Schiites vécurent assez effacés jusqu'au XIVe siècle, où Seffi-ed-Din d'Ardébil propagea beaucoup cette secte; son petit-fils Ismaïl profita des persécutions infligées par les descendants

Digitized by Google

Sunnites de Timour à ses coreligionnaires, pour unir le patriotisme à la religion et amener ainsi la révolution qui renversa la dynastie tartare. En même temps se creusait l'abîme infranchissable entre Sunnites et Schiites, entre Persans et Turcs.

La fête à laquelle nous allons assister, a pour but de célébrer la commémoration de ces meurtres et la scission des deux grandes sectes.

Elle occupe les Musulmans Schiites pendant les dix premiers jours du mois de Moharrem. Durant chacun des neuf premiers jours les fidèles, les Tatars surtout, passent leurs soirées à sauter et à crier comme des fous; la cérémonie à laquelle nous avons assisté à la mosquée verte d'Erivan et la procession aux flambeaux que nous avons vue le soir, faisaient partie des cérémonies de cette neuvaine.

Pendant ce temps les fidèles observent un jeûne rigoureux; c'est-à-dire que, du lever au coucher du soleil, ils ne boivent, ni ne mangent, ni ne fument; mais ils peuvent se dédommager largement pendant la nuit. Les souffrances des Imâms forment le sujet de «mystères» que l'on joue pendant les premiers neuf jours; on réserve pour le dixième les souvenirs les plus solennels, et c'est la mort de Hussein qui occupe seule la scène au dénouement.

Pendant ces neuf jours les Musulmans font des processions dans la ville, chantant des hymnes plaintifs et accompagnant leur chant de coups frappés en cadence sur leur poitrine. A l'approche du soir, comme je l'ai dit, les Tatars font leur promenade aux flambeaux et se trémoussent avec rage. C'est ainsi qu'ils témoignent leur douleur, et que, pour compenser les trahisons des premiers Musulmans, ils font parade du courage qui les anime, et du désir qui les consume de défendre au prix de leur vie leur foi et leurs Imâms.

Le gouvernement russe voit d'assez mauvais œil ces assemblées nocturnes. Elles servent souvent de prétexte à des collisions sanglantes où les inimitiés privées cherchent à vider leurs querelles. Il a souvent tenté de les interdire, mais sans succès;

Digitized by Google

à Erivan, le chef de police nous avait dit le matin qu'il n'y aurait aucune cérémonie en pleine rue; la procession du jour n'eut, je crois, pas lieu; mais le soir on ne put empêcher la promenade aux flambeaux. Le sous-chef de police qui demeurait à notre hôtel, musulman lui même, n'était évidemment pas disposé à irriter ses coreligionnaires.

Donc nous avons la chance d'assister au dernier acte de ces drames.

Nous nous dirigeons rapidement vers l'autre bout de la ville, dans le quartier sud, près du palais des anciens Khâns, où les cérémonies doivent avoir lieu. Toute la population est dans les rues; des espèces de reposoirs sont dressés aux carrefours; les enfants dansent autour, et de petits bambins de six à sept ans manient de grands sabres nus pour s'exciter au courage. Quelques derviches rassemblent des groupes auxquels ils prêchent.

Nous arrivons ainsi au palais des Khâns. Une tour octogone à moitié ruinée offre un charmant échantillon d'art persan; une niche ornée de fayences occupe le milieu de chacun des côtés; le haut de la tour est orné d'une frise sur laquelle court une inscription koufique en lettres de fayence des formes les plus classiques; des ornements du même genre dessinent tous les angles de la tour. A côté, un portique flanqué de deux minarets, mérite aussi l'attention.

Pendant que nous admirons ces monuments, Hyvernat fait la connaissance de Rahîm-Khân à qui ces ruines appartiennent et dont le palais est tout proche. Rahîm est le descendant des anciens Khâns de Nakhitchévan. Dépouillé de l'autorité politique de ses ancêtres, il a encore une grande influence dans la vie civile; c'est un Tatar russifié portant l'inévitable casquette blanche (avec cocarde), et parlant un peu français. Il nous invite à visiter son palais qui est tout proche; à notre arrivée les dames en petit costume d'intérieur, c'est-à-dire en petit, très petit costume de danseuses de ballet, se retirent, mais sans l'empressement qu'aurait, en présence d'infidèles, demandé l'orthodoxie schiite.

Digitized by Google

Le palais en lui-même est parfaitement insignifiant; mais sa terrasse forme un des plus beaux belvédères du monde. Elle domine la large vallée de l'Araxe et dans le lointain la vue se repose avec délices sur l'incomparable Ararat. C'est vu de Nakhitchévan que l'Ararat se présente sous les formes les plus gracieuses; le petit cône se projette entièrement sur le grand, de sorte qu'on ne voit qu'un seul cône parfait, élancé et majestueux. La chaleur du jour donne à l'atmosphère ces effets de vibration particuliers à l'Orient, et la blanche calotte de neige de l'Ararat semble flotter dans les airs [1].

Comme dans la campagne romaine, plus on s'éloigne de

Saint-Pierre, plus sa coupole grandit et ses lignes s'harmonisent; ainsi pour l'Ararat, plus on s'en éloigne, plus ses contours se fondent et plus sa grandeur s'impose.

Après avoir longtemps admiré ce paysage, nous nous dirigeons vers la place où passeront tous les cortèges.

Cette place carrée est plantée d'arbres; un côté se relève en gradins naturels, tandis que la tour des Khâns et les premières constructions du palais de Rahîm ferment deux des autres côtés: le quatrième est bordé de masures.

Nous grimpons sur la terrasse d'une de ces masures; en face de nous, gradins de la colline et toits des maisons, tout est couvert d'une foule grouillante; voiles et costumes, rouges, bleus, bigarrés de toutes les couleurs; l'ensemble est éclairé d'un jour splendide. Le défilé commence.

[1] Je demande pardon au lecteur — ou plutôt je demande pardon à l'Ararat de le représenter sous ce vilain croquis qui ressemble en somme à une caricature.

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

NAKHITCHÉVAN

Le Beïram-'Ali.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rien ne peut donner une idée de l'horreur de cette scène. Chaque village des environs défile à son tour autour de la place. Les «martyrs» sont vêtus de longues robes blanches; leur tête est fraîchement rasée; ils font la chaîne avec la main gauche, la droite, libre, est armée d'un sabre effilé, tranchant tourné vers le visage. De leur sabre ils s'entaillent le crâne en mesure, hurlant à tue-tête: Vah Hussein! Shah Hussein! Hussein, Hassan! La Illah! Ali!». Dès le début la scène est atroce.

Le sang coule à flots et voile les visages; on ne voit que le blanc des yeux et l'ivoire des dents, ressortant en hideux rictus sous ce voile de sang. Le cœur se soulève, et il faut faire appel à toute son énergie pour contempler en face cet horrible spectacle.

A mesure que la procession se développe, le fanatisme s'exalte, et ces malheureux se donnent d'effrayantes estafilades d'où le sang découle sur leurs robes blanches et sur le sol; les assistants le recueillent avec vénération. Des mollahs sont chargés de veiller auprès des plus fanatiques pour les empêcher de se tuer; quand trop de sang a coulé, on bande la tête des plus épuisés; mais ivres de sang, ils engagent de vraies luttes avec ceux qui les veulent arrêter, et dès qu'ils se voient libres un instant, ils recommencent leur infernale besogne. De petits enfants de six à huit ans font partie de ces bandes et font leurs premières armes dans cette fête!

Après les martyrs viennent des bandes d'hommes manœuvrant en mesure de gros gourdins et poussant des imprécations; puis, mêlés avec eux, les pénitents. L'un ou l'autre d'entre eux, le buste nu, se déchire le dos avec des chaînes armées de crocs. Les autres, leur poitrine découverte, la frappent continuellement avec la paume de la main droite, poussant les mêmes hurlements que les martyrs; ils mettent à cet exercice tant de persistance qu'ils arrivent à s'enlever complètement la peau.

La première partie du défilé est terminée. Ces sinistres acteurs vont ensuite chercher la procession symbolique, mannequins

Digitized by Google

simulant les victimes de Kerbéla, représentations de tombeaux, etc.

A l'apparition de cette procession sur la place, le fanatisme redouble; plusieurs des malheureux martyrs tombent épuisés. Tous les assistants, femmes et enfants, les hommes eux-mêmes, saluent ce défilé des gémissements les plus poignants. En lisant ces lignes, le lecteur n'aura qu'une pâle image de la réalité; car ce spectacle défie toute description; je puis dire sans exagération, que son souvenir m'a poursuivi pendant bien longtemps comme un cauchemar sinistre.

Que de contrastes! En détournant un instant nos regards nous trouvions devant nous le calme grandiose du paysage de l'Ararat. Tout y était beauté, noblesse et relèvement pour l'âme; tout à coup de nouveaux hurlements nous ramenaient brusquement à ces bêtes fauves: antithèses étranges, oppositions violentes entre l'homme déchu et l'œuvre de Dieu!

Le défilé terminé, Rahîm-Khân nous invite à nous asseoir au milieu de la place, près de la tente de cérémonie de son oncle, Khân «honoraire» de Nakhitchévan et général dans l'armée russe.

Sur cette place devait se jouer une scène parlée, représentation dramatique de la mort de Hussein. Mais la foule surexcitée a envahi la place; le chef de police est arménien; les Musulmans, indignés de se voir commandés par un Arménien, un homme d'une race jadis opprimée, furieux de voir aux places d'honneur un certain nombre de «chiens» dont nous étions, se mettent à huer le chef de police; impossible de faire reculer la foule, impossible de terminer la représentation.

Ce pauvre chef de police! Il nous a aperçus au début de la fête; immédiatement il vient vers nous. «Vous ne partez donc pas?» Nous lui expliquons notre accident de voiture et en même temps nous déclarons que nous entendons rester. Nous avions la partie belle! Harassé par la surveillance de la foule, il eut été bien empêché de nous embarquer de force! Mais à chaque

Digitized by Google

instant nous le voyons jeter des regards désespérés de notre côté. Enfin nous mettons fin à ses angoisses, et nous nous disposons à partir.

Nous sommes contents *d'avoir vu* ces scènes : mais quelle horreur [1] ! Il semble, à lire les récits de plusieurs anciens voyageurs [2], que ces cérémonies n'étaient pas aussi sanglantes autrefois. Sommes-nous ici témoins d'un réveil de fanatisme musulman, comme on en voit actuellement en tant de régions de l'Islam ; ou, ces mœurs sont-elles spéciales à ces provinces ? Je ne sais.

Nous quittons Nakhitchévan vers midi, et enlevons lestement les 45 verstes qui nous séparent de Djoulfa.

Ce long trajet n'est coupé que d'un seul relais de poste, entièrement isolé dans la campagne, le relais d'Alendjitchaï. On y trouve assez difficilement des chevaux, le voisinage de la frontière rendant trop faciles les incursions des pillards.

Après Alendjitchaï, la route d'été s'engage dans des gorges sauvages et se confond avec le lit desséché du torrent.

Arrivés au poste-frontière russe, sur les bords de l'Araxe, les employés témoignent le plus grand zèle à nous faire passer rapidement sur le territoire persan. En bonne règle, nos fusils auraient dû nous créer des difficultés ; car s'il est défendu d'importer en Russie des armes à longue portée, il est encore plus sévèrement défendu d'en exporter de Russie en Perse, sans une permission spéciale — encore une des marques de la haute surveillance exercée par le Tzar sur le Shah !

Les employés, nous voyant sans permis d'exportation, étaient fort soucieux ; après délibération, ils reconnurent qu'ils ne pouvaient décemment confisquer les fusils de voyageurs à destination du Kurdistan, et que, l'ordre d'expulsion de nos dangereuses personnes étant pressant, il valait mieux prendre sur eux de

[1] Toute le fête du Beïram-Ali ou Katil-Beïram est fort bien décrite et illustrée avec des variantes de lieu et de détails par Vereschaguine, *Tour du Monde*, 1869, tome I, p. 255 et sqq.

[2] Chardin, IX, 49 et suiv. donne une très bonne description du Beïram-Ali.

Digitized by Google

nous faire passer la frontière avec armes et bagages plutôt que de demander des instructions à Tiflis.

L'excès d'amabilité de la police envers M. Üverna nous avait permis d'introduire nos fusils sans aucun papier; l'excès de défiance envers M. G(h)yvernatte nous permit de les faire sortir de même! Adieu Russie, beau pays de liberté!

L'Araxe, comme je l'ai déjà dit, forme frontière entre la Russie et la Perse. La rivière a un cours rapide, et ses eaux sont fort sombres. Un bac fait le service de la rive russe à la rive persane, car ici le fleuve n'est pas guéable. On trouve, paraît-il, un gué en amont, entre le poste de Djoulfa et Eski-Djoulfa. Le bac ne dessert que le bras principal du fleuve; il reste ensuite à franchir un espace d'une centaine de mètres, toujours marécageux, parfois inondé; ce petit trajet se fait à poil sur de misérables rosses, ou à dos d'homme.

Eski-Djoulfa, située à 5 verstes Nord-Ouest du poste-frontière, fut, comme je l'ai dit, détruite par Shah-Abbas; on dit ses ruines assez intéressantes. Le pont d'Eski-Djoulfa était célèbre; les Romains, dans leurs pointes hardies vers ces régions lointaines, avaient jeté un pont sur l'Araxe. C'était dans les premières années de la période impériale; tout se courbait devant Rome et semblait annoncer une ère de conquêtes indéfinies. Aussi Virgile chantait-il :

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Indomitique Dahæ et pontem indignatus Araxes.

(Aeneid, VIII, 729.)

Et Properce :

Potabis galea fessus Araxis aquam.

(III, II, 8).

Les récits populaires placent, avec assez de raison je crois, ce pont à Eski-Djoulfa, et en attribuent la construction à Auguste. Depuis lors, il a vu tous les grands envahisseurs asiatiques ; Timour le passa avec ses hordes, et Abbas le Grand le détruisit.

Digitized by Google

Sur la rive russe, le poste de Djoulfa [1] se compose de quelques bâtiments de douane et d'un casernement de cosaques; le poste de Djoulfa-Perse est à peu près sur le même type; son khân ou, si vous préferez, son hôtel est toutefois chose fort différente des relais russes; il contient quelques chambres ornées de superbes tapis et a des prétentions au grand genre, pour les prix surtout.

La douane persane fut extrêmement courtoise. Munis de la lettre de recommandation que Nazare-Aga [2] avait bien voulu nous donner, nous fîmes visite au chef de la douane, qui nous reçut avec empressement et, dans des termes empreints d'une solennelle gravité, nous exempta au nom de Sa Majesté le Shah, de tous droits.

La soirée passée sur la terrasse du khân fut délicieuse.

Nous goûtions le sentiment fort agréable d'être délivrés d'une inquiète surveillance policière, et nous nous consolions de nos mésaventures en échangeant les réflexions les moins aimables pour les Russes qui nous regardaient de la rive opposée.

Le coucher du soleil fut une féerie. Devant nous se dévelop-

1 Les Russes écrivent Djoulf et non Djoulfa.

2 Je dois ici sincèrement remercier un de mes amis et voisins, M. L. Scheidecker, qui se trouvant en relations personnelles avec S. E. Nazare-Aga, Ambassadeur de Perse à Paris, m'avait obtenu cette lettre de recommandation. Elle est intéressante à titre de document officiel. La lettre écrite en persan, par conséquent de droite à gauche, avait une très grande marge à droite et occupait une page; le sceau servant de signature, au lieu d'être sur la même page se trouvait au bas de la seconde page, à droite, bien nettement marqué. Chardin rend très bien compte de tous ces détails de politesse. « La quatrième civilité à laquelle ils prennent garde est l'apposition du sceau qui tient lieu de signature; le *profond respect* recquiert qu'on appose son sceau au dos de la lettre, en bas, à un coin et de l'imprimer si fort sur le bout, que tout le sceau ne soit pas marqué, mais qu'il en manque une partie; c'est pour dire: « Je ne suis pas digne de paraître devant vous; je n'ose, par respect me montrer qu'à demi en votre présence ». Il y a trois endroits où l'on a coutume de mettre le sceau aux lettres; car d'égal à égal on le place en bas au coin, au côté droit, à notre manière, qui est le côté gauche à la manière orientale (à cause du renversement de l'écriture); mais si c'est de supérieur à inférieur comme du seigneur au sujet ou du maître au serviteur, on met son sceau en haut; et, au contraire, si c'est de l'inférieur au supérieur on met le sceau derrière, à demi comme je l'ai dit. » Chardin, II, 292. Tout le passage est très intéressant à parcourir.

Digitized by Google

paient avec leurs dentelures étranges les chaînes de montagnes du Karabagh; sur la rive droite de l'Araxe, le Nicham.

Les contreforts dénudés de ces montagnes, les unes volcaniques, les autres composées d'un grès rouge-sang [1], offrent déjà pendant le jour les teintes de roches les plus vives, du rouge intense au vert et au violet; mais une lumière trop éclatante leur fait tort. Au coucher du soleil toutes ces teintes prennent une harmonie et une chaleur de tons ravissantes: feu de Bengale inimitable dont la nature fait les frais! Dans la campagne tout est silence; de longues files de chameaux parcourent seules la plaine pour gagner un campement; au loin l'on entend le cri du Muezzin qui appelle à la prière les fidèles du Prophète; peu à peu tout se tait: l'un après l'autre les hauts sommets, irisés des dernières lueurs du jour, entrent dans l'ombre, et à ce spectacle succèdent les poétiques splendeurs d'une nuit d'Orient.

18 Septembre. Comme la plupart des voyageurs se rendent directement de Nakhitchévan à Khoï, sans passer par Djoulfa, il nous est difficile d'organiser notre caravane, et nous attendons vainement des chevaux pendant toute cette journée.

Notre temps se passe à repousser les importunités du maître de poste, propriétaire ou gérant du khân; il est ivre-mort et se traîne constamment jusqu'à notre chambre prétendant nous confisquer notre bagage! Il est curieux de voir avec quel respect les domestiques traitent cette vieille brute.

1 Pour la géologie des environs de Djoulfa voir Dubois de Montp. Atlas. Série V, planche 7. E. Reclus, Géog. VI, 256, nomme en détail la plupart des sommets du Karabagh.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES RUSSES EN TRANSCAUCASIE
ET LEUR ŒUVRE

Dernières remarques sur le pays, son climat, sa végétation. Les mines. *Les Hommes et leur œuvre.* Contraste entre l'œuvre des Russes au Caucase et celle des Anglais aux Indes; ceux-ci ont fait beaucoup plus, tant au point de vue matériel, qu'au point de vue intellectuel. Quelques détails. Raison probable de cette différence d'action. Le gouvernement anglais est un gouvernement civil et politique ; il a une petite élite de fonctionnaires admirablement préparés par la tradition nationale, et agissant avec initiative; il est aidé par le *prestige* Le gouvernement russe est au contraire essentiellement militaire, bureaucrate, tracassier; ses employés sont médiocres; pourquoi? cette médiocrité justifie peut-être le système bureaucratique. La Russie ne peut exercer un *prestige.* semblable à celui des Anglais aux Indes. Elle gouverne trop et mal. La Russie semble toutefois solidement établie au Caucase. La russification du Caucase marche lentement; pourquoi? Les Raskolniks; les colons allemands. Le service militaire. Populations de la Transcaucasie. Les Musulmans. Leur situation privilégiée. Les Catholiques sont toujours sous un régime de persécution; nous ne pouvons dire la messe à Tiflis. Les églises schismatiques; l'Église géorgienne absorbée par l'Église russe. Force que le gouvernement tire de l'Église. Le S. Synode; dangers de la situation avilie de l'Église russe. Résistance de l'Église arménienne; les Arméniens seront les Polonais du Sud. En somme, la Transcaucasie est une colonie militaire.

Avant de continuer le récit de notre voyage, je voudrais ajouter ici quelques notes rapides concernant le pays et résumer mes impressions sur les hommes.

Le pays d'abord.

La Transcaucasie dans son ensemble est une contrée ravissante. Les montagnes y offrent partout des contours majestueux ; mais l'aspect en varie beaucoup, suivant les différents versants.

Digitized by Google

La vallée du Rion forme une sorte d'entonnoir où les nuages de la mer Noire viennent se condenser; aussi les pluies sont-elles presqu'excessives et la végétation luxuriante [1].

Les eaux sont au contraire beaucoup plus rares sur le versant caspien; la végétation arborescente y est clairsemée, et on y trouve grand nombre de steppes; ceux-ci pourraient toutefois en grande partie être fertilisés par un bon système d'irrigation.

Ce versant caspien est extrêmement exposé aux vents d'Est, qui soufflant des steppes arides de la Transcaspienne, exercent une influence desséchante et énervante. Ces vents franchissent parfois la chaîne de Souram, et leur action se fait encore sentir en Iméreth et en Mingrélie; nous en avons véritablement souffert pendant le trajet de Kouthaïs à Tiflis.

La Transcaucasie a un climat franchement continental. Malgré la grande chaleur de l'été, le climat oscille autour d'une même moyenne au Caucase et en Suisse; mais l'*écart* entres les extrêmes de température y est beaucoup plus accentué. Il varie suivant les localités, en restant partout supérieur à celui qui s'observe dans l'Europe occidentale; à Erivan, où la température moyenne est de 10°,8 centigrades, cet écart atteint, comme je l'ai dit, des proportions effrayantes; ailleurs il est plus supportable.

La limite des neiges varie beaucoup. Tandis que sur le versant septentrional du Caucase elle est, par une étrange anomalie, souvent plus élevée que sur le versant sud, elle varie sur celui-ci de 2900 à 3500 mètres. Comme nous l'avons vu, l'isolement et la nature volcanique de l'Ararat refoulent sur cette montagne la limite des neiges à 4000 mètres.

La végétation persiste naturellement jusqu'à une hauteur bien plus grande que dans les Alpes. Le long de la route militaire de Géorgie, le hêtre pousse jusqu'à 2500 mètres; l'orge croît

1 Voir, Reclus, Géogr. VI, 72, la carte des pluies du Caucase. A Kouthaïs, d'après Buchan-Telfer la hauteur annuelle des pluies est de 59 pouces; à Tiflis elle n'est que de 18 3/4 de pouces.

Digitized by Google

à la même altitude, et la vigne est encore cultivée à 1000 mètres; les meilleurs crûs de Kakhétie se trouvent à 750 mètres d'altitude dans la vallée de l'Alazan [1].

J'ai eu à plusieurs reprises occasion de mentionner les différentes cultures de la Transcaucasie; il est donc inutile d'y revenir. Je veux seulement citer celle du mûrier et l'élevage du ver-à-soie, à cause de leur grande importance; la Transcaucasie exporte annuellement au minimum 400,000 kilos de soie brute [2].

Les montagnes contiennent plusieurs mines qui pourraient donner d'excellents rendements; mais en dehors des houillères de Tkvibouli et de quelques autres mines aux environs de Tiflis et d'Elisavetpol, aucune n'est exploitée.

Quant aux hommes et à leur œuvre, je ne saurais naturellement porter sur les Russes et leur activité au Caucase un jugement d'une valeur scientifique rigoureuse. J'apporte ici les *impressions* d'un voyageur qui a vu à l'œuvre divers systèmes, qui a cherché à observer et à se rendre compte des contrastes; pour classer ces impressions, il faut généraliser — la généralisation est dangereuse; aussi bien je ne donne au lecteur mes jugements que comme des *indications*, lui laissant le soin d'apprécier et de critiquer.

Assurément la situation actuelle de la Transcaucasie est infiniment préférable à celle que lui faisaient ses princes indigènes; la vie des habitants est en sûreté [3], la justice est rendue et les concussions sont relativement insignifiantes.

Mais depuis le temps que dure l'occupation russe, ne serait-on pas en droit de demander davantage, et n'y a-t-il pas lieu de s'étonner en voyant combien peu les ressources du pays sont utilisées?

1 Buchan-Telfer, I, 278, d'après les données de l'observatoire de Tiflis.

2 Cf. Meyer's *Conversationslexikon*.

3 La vie est en sûreté, *généralement* parlant; car il ne manque pas de bandes de brigands qui parviennent à exercer leur métier avec une longue impunité. Kérim, dont j'aurai à parler plus tard, a terrorisé le pays pendant plusieurs années. En novembre 1890, les journaux annonçaient qu'une bande de brigands avaient fait dérailler un train sur le chemin de fer Transcaucasien entre Tuaz et Dzégan, pillé les voyageurs et tué plusieurs d'entre eux.

Digitized by Google

Lorsqu'on quitte la Transcaucasie pour pénétrer en Perse ou en Turquie, le contraste est en faveur de la Russie; mais lorsqu'on a vu l'Inde anglaise, l'œuvre des Russes semble bien en retard.

Et cependant, les Russes, procédant par annexions directes dans un pays désuni, situé à leur porte, auraient dû, ce semble, réaliser plus de progrès que les Anglais, numériquement beaucoup moins nombreux, traitant avec des populations entièrement étrangères à leurs mœurs et employant sur une grande échelle le système de l'influence indirecte par les protectorats.

On dira peut-être qu'une comparaison est impossible, les Anglais ayant occupé les Indes avant que les Russes ne fussent au Caucase. Soit; mais les Russes ont été maîtres de Tiflis dès le commencement de ce siècle, et d'autre part, avant 1857 l'occupation anglaise était loin d'avoir un caractère *administratif* aussi défini qu'à l'heure actuelle. C'était une société de particuliers, la Compagnie des Indes, qui dominait le pays; elle le dominait d'une manière plus indirecte que ne fait actuellement le gouvernement impérial; l'opinion «continentale» a toujours reproché à la Compagnie des Indes d'exploiter le pays sans rien faire pour lui. Il faut donc être conséquent et faire commencer l'action «sociale» des Anglais à la date où la Compagnie transféra ses titres au gouvernement de la Reine; ou bien, si ces particuliers ont vraiment été, moralement et matériellement assez forts, pour exercer de leur propre autorité, une action sociale, l'œuvre anglaise n'en devient que plus admirable et le contraste plus frappant.

Si l'on envisage le côté matériel, quelques villes du Caucase ont un vernis parisien; mais il y a plus de cafés-chantants et de boutiques de coiffeurs que d'institutions sérieuses.

L'intérieur du pays est resté à peu de chose près ce qu'il était il y a cent ans. Quelques routes le traversent; mais elles sont à l'état d'artères isolées; le réseau des communications

Digitized by Google

secondaires est encore à créer, et la plupart du temps le cheval est encore le moyen de locomotion le plus pratique. Le commerce est fort peu développé, autant par manque de débouchés que par défaut d'initiative; la plus grande partie d'une contrée admirablement fertile demeure inculte et ses habitants restent pauvres.

Aux Indes, au contraire, l'on peut dire qu'aucune source de richesses naturelles n'est dédaignée. Les travaux d'utilité publique les plus importants s'exécutent avec facilité et promptitude. Les communications intérieures y sont très perfectionnées; je ne parle pas des chemins de fer dont le réseau est considérable; mais les routes de poste sur lesquelles nous avons voyagé, sont bien entretenues; le service s'y fait avec ponctualité, et le voyageur n'a ni à s'embarrasser de formalités de police, ni à craindre des retards.

Selle cosaque.

Le commerce y est extrêmement développé, et tout y porte la marque d'une activité constante. L'agriculture y reçoit des encouragements, et bien qu'il reste encore beaucoup à faire pour achever le système des canaux d'irrigation, leur développement est déjà très considérable.

Au point de vue intellectuel et moral, le contraste est encore plus frappant. Aux Indes le développement intellectuel des classes moyennes s'est plutôt fait trop rapidement, et l'on

Digitized by Google

commence déjà à y connaître les déclassés. Si l'instruction du peuple est relativement plus arriérée, la faute en est à l'immensité de l'œuvre, devant atteindre une population de plus de 200,000,000, et aux difficultés inhérentes à la constitution sociale du pays. De la part des Anglais, tous les efforts désirables ont été faits.

Au Caucase, la Russie commence à peine à s'occuper sérieusement de l'instruction, et ses efforts n'atteignent qu'un nombre restreint d'individus. La masse des habitants reste profondément arriérée.

Je crois que la raison de ces contrastes doit avant tout se chercher dans la différence de génie des deux races.

Le gouvernement anglais aux Indes est un gouvernement essentiellement civil et politique.

Une longue tradition a développé dans l'Anglais les qualités d'énergie et d'initiative qui mettent au service du gouvernement des éléments d'administration absolument hors ligne. Celui-ci sait les employer et, utilisant les services d'une petite élite de fonctionnaires, parvient à administrer un empire deux fois plus peuplé que tout l'empire russe, avec un nombre extraordinairement restreint d'employés européens. Chacun d'eux a, même dans les pays placés sous le gouvernement immédiat de l'Angleterre, une sphère d'administration très étendue dans laquelle son initiative et sa responsabilité sont souvent fort grandes; son dévouement est en général à la hauteur de sa mission. Un seul «résident» surveille parfois tout le gouvernement d'une principauté aussi peuplée que le Caucase entier; et cependant l'*influence* anglaise se fait sentir d'une façon vivante dans toute l'Inde, alors que vous devinez à peine le moteur premier de toute cette organisation.

Le gouvernement russe est au contraire un gouvernement essentiellement militaire. Sa sollicitude se porte donc avant tout du côté de l'armée. Les routes sont presque toutes des chemins stratégiques, et ceux-ci sont seuls jugés dignes d'entretien. La

Digitized by Google

Russie maintient au Caucase une armée dont l'effectif est notablement supérieur à celui de toutes les troupes européennes des Indes [1]. Le budget de la guerre marche en première ligne et ses exigences non seulement absorbent les revenus, mais accentuent constamment le déficit. Il est donc naturel que dans ces circonstances, on puisse faire peu pour le développement du pays [2].

Toutefois la question des dépenses militaires pourrait n'être que transitoire; elle ne constitue donc pas le grand inconvénient du système.

A mon sens, le voici :

Le système militaire russe produit des résultats étonnants lorsqu'il s'agit de donner une première organisation à un pays barbare récemment conquis. Dans ce cas la discipline et l'unité de commandement simplifient toutes choses et font des merveilles. Il suffit de prendre pour exemple l'œuvre des Russes dans la Transcaspienne.

Mais quand le pays conquis est pacifié et ouvert à la civilisation, l'administration militaire fait place à l'administration *civile*.

[1] Les Russes ont trop de troupes au Caucase; les Anglais, je le crains, en ont trop peu aux Indes.

[2] Je rapporte ici, en faisant toutes réserves, relativement aux chiffres qui ont dû changer énormément depuis, les renseignements suivants donnés par E. Reclus, Géogr. VI, 299. «Le budget de la Caucasie qui était en 1878 de 6,750,000 roubles pour les recettes, fait partie du budget général de l'empire. La Transcaucasie seule, y compris le Daghestan, a un budget général qui s'accroît d'année en année* et qui suffirait amplement aux dépenses locales, si l'entretien d'une armée considérable dans les places de la frontière ne doublait, et dans quelques années ne quadruplait les frais et n'augmentait le déficit. Ce déficit qui varie de 18 à 40 millions de roubles en temps de paix, s'est élevé jusqu'à 57 millions en temps de guerre. En 10 ans de 1869 à 1878, l'ensemble du découvert n'a pas été moindre de 343,131,005 roubles. Dans toute la Transcaucasie, le budget total des dépenses devant servir au développement ultérieur du pays, soit pour l'enseignement, soit pour la construction des routes, l'entretien des bois, l'introduction des colons, ne dépasse guère 1,800,000 roubles.» Je crois que ce dernier budget a été notablement augmenté depuis la publication de l'ouvrage de Reclus, 1881.

Recettes générales de la Caucasie en 1878. . . .	16,339,703 roubles
Dépenses	71,660,325 »
Déficit	55,320,662 »

* Recettes de la Transcaucasie.

1870	5,358,470 roubles.
1880	8,784,980 roubles (Chabrow, Kavkazskiy-Kalendar).

Digitized by Google

Celle-ci est civile de nom, mais militaire d'esprit et d'habitudes; en outre, elle est bureaucrate à l'excès. Le militarisme et la bureaucratie réunis donnent donc une administration tracassière et minutieuse.

Toute la force intellectuelle des gouvernants et le plus clair des revenus se dépensent à mettre en mouvement cette machine compliquée; le fonctionnement des bureaux au Caucase est à peu de chose près le même que sur les bords de la Néva.

Si la bureaucratie est une cause d'arrêt dans le développement des peuples avancés en civilisation, elle empêche complètement le progrès dans un pays où tout est à faire.

Au lieu d'avoir comme le fonctionnaire anglais une large part d'initiative en face de toutes les questions nouvelles, l'employé russe est attaché à son programme. Proposer une réforme serait mettre en doute l'infaillibilité du système, rompre la filière administrative et s'attirer une mauvaise note. L'employé cesse donc de s'intéresser à des problèmes dont il n'a pas à provoquer la solution, et continue son œuvre irresponsable.

Ainsi se perd ce sens de l'initiative qui est un auxiliaire si précieux dans les pays à demi civilisés.

Cependant, une fois le système des annexions directes admis, la machine bureaucratique est peut-être le moins mauvais moyen de gouvernement que le Tzar ait à sa disposition.

Nous avons dit quels éléments d'administration hors ligne possède l'Angleterre aux Indes. Elle est encore aidée par la supériorité, actuellement incontestable de l'Européen sur l'Hindou. L'Anglais ne perd jamais de vue un seul instant cette supériorioté, et ne descend jamais de son Olympe : il est arrivé ainsi à se faire considérer comme un être d'une caste, détestée peut-être mais supérieure, à laquelle les autres sont obligées d'obéir.

Ces éléments d'administration et ce prestige manquent tout à la fois à la Russie.

Le *peuple* russe manque d'*éducation sociale*, encore plus que

Digitized by Google

d'instruction. Il a été jusqu'ici entièrement mené; jamais n'est sortie de son sein une classe habituée à discuter librement les intérêts généraux. Il se trouve par conséquent actuellement incapable de fournir en nombre suffisant, des hommes aptes à exercer une grande influence personnelle sur les autres.

Quant aux classes élevées, à côté de remarquables exceptions, un passage trop brusque de la barbarie féodale à une civilisation raffinée, a trop souvent déprimé le fond sérieux au profit des éléments superficiels de la civilisation.

Il semble donc probable que la Russie ne trouverait pas actuellement dans son personnel civil les hommes qu'il lui faudrait, pour diriger, en petit nombre, un pays nouveau, en ayant chacun une large part d'initiative.

De plus, les races du Caucase sont, en somme, très semblables aux Russes; leur état social est seulement un peu plus arriéré. Elles sont en majorité chrétiennes, et une fierté susceptible forme un des traits saillants de leur caractère. Aucune division de castes, dans le sens hindou, ne les prépare à accepter la domination incontestée d'une poignée d'hommes gouvernant en quelque sorte par un pouvoir magique. Il faudrait donc pour une administration simple, des hommes exceptionnellement doués, et une tradition gouvernementale exceptionnellement forte. La Russie ne possède ni l'un ni l'autre. Elle trouve peut-être ainsi plus d'avantage à couvrir son personnel, généralement médiocre, du prestige d'une immense bureaucratie solidaire.

Mais elle arrive ainsi à gouverner à la fois *trop* et *mal*. Son gouvernement *maintient* toutes choses dans un état rudimentaire, mais il forme peut-être encore à lui seul un des plus grands obstacles au développement du pays. Les entreprises privées sont trop souvent exposées aux mille tracasseries de l'administration. Quelques individualités énergiques, utilisant parfois de puissantes protections, ailleurs domptant les difficultés, arrivent, il est vrai, à se faire jour et à se créer des situations exceptionnelles, mais ceci ne fait point règle. Quant aux étrangers, la police les main-

Digitized by Google

tient toujours dans l'état de « haute suspicion »; le passeport est un talisman indispensable, et *dans chaque ville* il faut se munir d'un nouveau visa de la police. Si nous envisageons les entreprises par associations, rien ne peut se faire sans le gouvernement; l'on conçoit que dans un pays où l'esprit d'association est naturellement peu développé, ces restrictions l'étouffent presque complètement.

On admet cependant généralement que les habitants du Caucase sont loyalement attachés au gouvernement du Tzar. Sont exceptées naturellement les peuplades montagnardes, à peine domptées. Cette soumission s'explique par le progrès réel réalisé par les Russes.

Les populations sont reconnaissantes au Tzar de leur avoir donné *un gouvernement stable;* ceci est un résultat auquel elles sont sensibles. Quant aux progrès ultérieurs, elles n'en ont pas l'idée; par conséquent, ne peuvent se plaindre de ne point les posséder. Au demeurant, un gouvernement *civilisateur* ferait plus pour le bien du pays que pour sa propre popularité; car toute atteinte à la routine indispose les gens, et les efforts des Anglais pour développer la civilisation aux Indes, en dépit de certaines fractions de la nation, les exposent peut-être à rencontrer plus de désaffection que de reconnaissance.

La Russie semble donc solidement établie au Caucase; maintenant, le Caucase s'assimile-t-il à la Russie?

Il faut distinguer ce que j'appellerai *une assimilation extérieure* et *une compénétration.*

Les Anglais ont admirablement su employer dans toutes leurs administrations les indigènes des Indes; ceux-ci montrent partout de grandes aptitudes, et font une concurrence sérieuse aux employés européens. Il y a donc une portion importante de vie anglaise qui s'impose aux Hindous; mais cette assimilation est extérieure. L'Anglais restera toujours à l'état de *haute caste;* il ne mettra jamais l'Hindou sur un pied parfait d'égalité avec lui et ne lui donnera point accès aux charges supérieures. (On ne

Digitized by Google

peut reprocher aux Anglais cet exclusivisme, car le maintien de leur domination aux Indes est à ce prix). L'Hindou prendra donc *quelque chose* de l'Anglais, mais il ne fusionnera jamais avec lui, et formera toujours un peuple différent.

La Russie au contraire cherchera à opérer une compénétration réciproque des éléments russes et des éléments indigènes. Elle admet donc aux charges autant d'indigènes qu'il s'en peut trouver de capables, et aucune fonction supérieure ne leur est fermée. A ne prendre que l'armée: la Russie y applique ce principe avec une audace qui contribue à imprimer dans l'esprit des peuples soumis l'idée de son omnipotence, audace que le succès a d'ailleurs couronnée. Le fameux Schamyl à peine vaincu, un de ses fils devenait officier russe. A peine Skobeleff avait-il emporté d'assaut Goëk-Tépe, que les chefs Tekkés, ses adversaires de la veille, devenaient officiers supérieurs dans l'armée russe, et passaient avec toutes leurs troupes au service du Tzar.

C'est là un grand élément d'influence en faveur de la Russie; toutefois ces indigènes, s'ils deviennent fonctionnaires civils, sont à leur tour absorbés par la grande machine administrative et perdent leur personnalité.

Les Caucasiens sont traités comme race sur un pied d'égalité parfaite avec la race russe. La communauté de religion avec la meilleure partie de la population fait qu'aucun obstacle n'est apporté aux mariages entre Russes et indigènes.

Dans leurs rapports personnels avec ceux-ci, les Russes savent facilement s'attirer leur sympathie; au lieu de la hauteur dédaigneuse des Anglais, ils apportent dans leurs relations leur bon naturel et leur impressionnabilité de caractère. Quelques vexations, quelques abus de pouvoir sont, beaucoup moins que la morgue anglaise, capables d'indisposer des populations à peine délivrées du gouvernement de l'arbitraire absolu.

Cependant l'œuvre de russification est assez peu avancée.

Comme je l'ai dit, la Russie, par suite des circonstances et par

Digitized by Google

le fait de son système, ne peut fournir d'employés qui exercent une influence étendue et profonde.

La russification ne peut donc se faire que par l'influence lente de l'éducation et par la compénétration des populations elles-mêmes.

Or l'instruction et l'éducation sont peu répandues, et une hâte trop grande à imposer la langue russe dans les écoles retarde plutôt la compénétration. Quant au mélange des populations, il est très faible. Le Russe a, dans la vieille Russie, trop d'espaces vides pour aller coloniser le Caucase; la population russe n'y est donc guère représentée que par l'élément administratif qui est essentiellement instable.

Il y a bien en Transcaucasie une population nombreuse de dissidents compris sous le nom général de Raskolniks [1], dont les ancêtres ont été, pour leurs opinions religieuses, déportés de Russie. Cette population, estimée à 30,000 âmes, est en réalité beaucoup plus nombreuse; mais elle se mêle peu à peu à l'élément indigène, et son influence ne tendrait d'ailleurs nullement à modifier celui-ci dans un sens *loyaliste*.

Il y a aussi en Transcaucasie quelques milliers de colons d'origine allemande. Mais ils ne sont en aucune façon devenus Russes; ils vivent strictement entre eux. Leur particularisme et leur prospérité suscitent les plus grandes jalousies. D'ailleurs les Russes qui ont eu les Allemands pour précepteurs et leur ont ainsi forcément laissé prendre une très grande influence chez eux, veulent aujourd'hui s'en débarrasser, et manifestent à toute occasion une haine violente envers eux [2].

Les Russes fussent-ils plus nombreux au Caucase, le mélange des populations se ferait encore d'une manière fort inégale. En absorbant de fait l'Église géorgienne dans son Église nationale, la Russie a fait tomber une grande barrière; mais cette barrière

[1] Sur les Raskolniks, voir *Tour du Monde*, 1869, I, 306 et suiv. Buchan-Telfer, I, 112; II, 132, et passim.

[2] A Tiflis, sur quatre personnes influentes que nous avons connues, trois au moins étaient d'origine allemande.

Digitized by Google

existe encore entre la masse du peuple arménien et le peuple russe. L'Arménien n'est nullement disposé à laisser entamer sa

Cosaque.

nationalité, et ne cherche pas, *en général*, à contracter des alliances en dehors de son milieu.

Il pourra donc se faire une certaine fusion des races, mais très lente. L'on compte surtout pour la russification sur l'influence du service militaire obligatoire, récemment introduit en Transcaucasie.

Digitized by Google

Mais ce service militaire n'est pas sans causer certaines inquiétudes. Le Caucase est tranquille, il semble soumis au Tzar; mais le sentiment des nationalités y est encore vif. Bien des fois nous avons demandé à des paysans: «Rouski?» Es-tu Russe? et toujours ils nous répondaient, souvent d'un air offensé: «Rouski, niet; Grousine», — Russe? non certes; Grousien. Un officier supérieur nous avouait que pour lui, il craignait que les Caucasiens, les montagnards surtout, une fois habitués par le service militaire à une forte discipline, ne pussent à un moment donné causer encore bien des ennuis à la Russie.

Sans doute, aucune des races rivales établies au Caucase n'est assez prépondérante pour espérer dominer les autres et s'en servir contre la Russie; une révolte n'aurait donc pas de résultat sérieux; mais le fait qu'on peut encore la craindre indique bien que la russification n'est pas faite.

La population de la Transcaucasie est estimée à un peu plus de 4 millions d'âmes. Toutes les races possibles y sont juxtaposées. Sur l'itinéraire que nous avons suivi, les races le plus fortement représentées sont les races kartvélienne, arménienne et tatare. On compte comme groupes principaux, de la race kartvélienne, les Grousiens, Iméréthiens, Mingréliens, et plusieurs peuplades strictement montagnardes. Tous ces groupes sont Chrétiens au moins de nom. On évalue leur nombre à environ 900,000 âmes.

Les Arméniens du Caucase sont plus de 700,000; mais nous aurons occasion de reparler d'eux.

La population musulmane de la Transcaucasie est surtout composée de Tatars et de Persans. Les Turcs des provinces récemment annexées tendent à abandonner le territoire russe [1].

1 De 1878 à 1881 le mouvement des populations dans les territoires turcs annexés par la Russie se chiffre à peu près de la manière suivante:

Émigration	87,760
Immigration	21,890
Perte	65,870

Digitized by Google

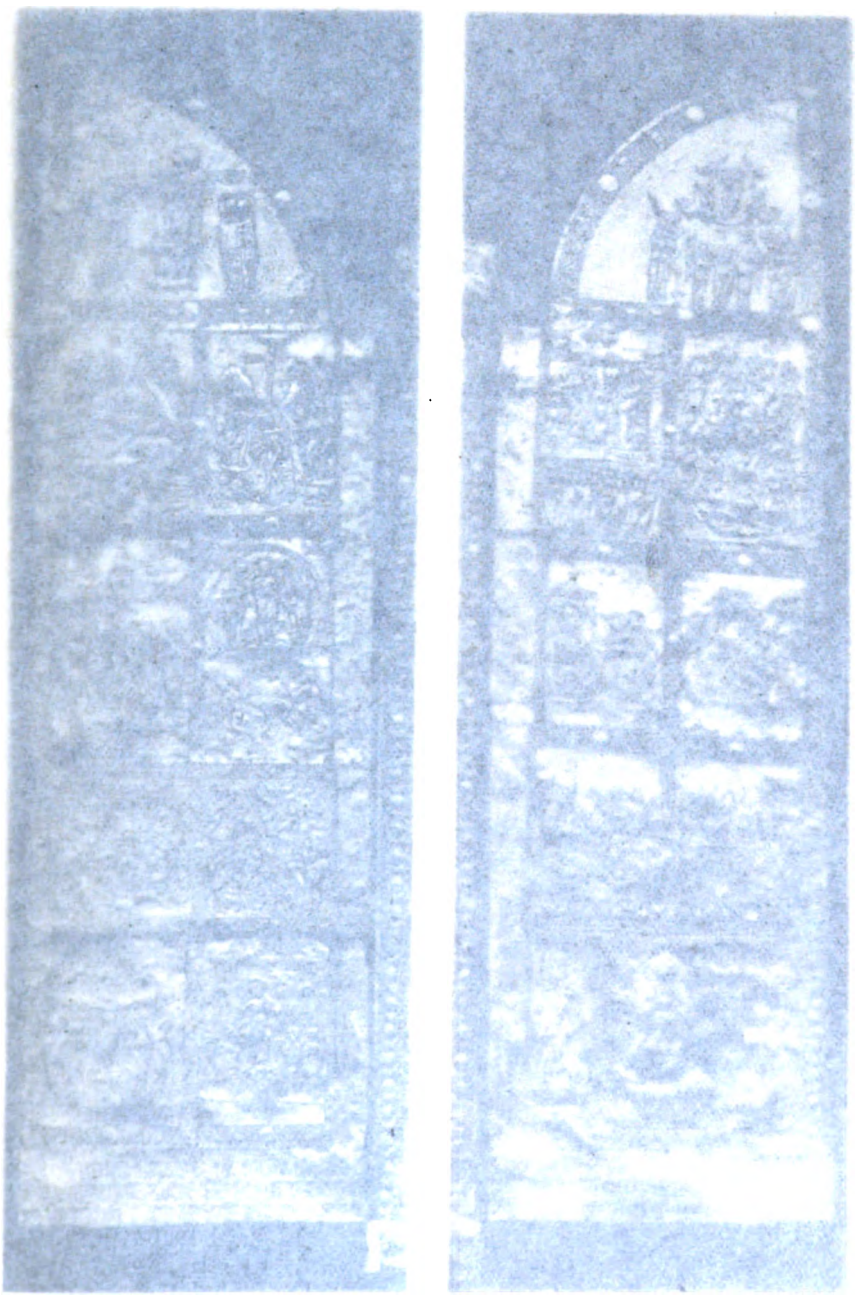
Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TRIPTYQUE DU TRÉSOR DE GHÉLATH

(Partie du milieu).

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TRIPTYQUE DU TRÉSOR DE GHÉLATH

(Battants).

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Musulmans de la Transcaucasie dépassent le million.

Au point de vue religieux, la situation des Musulmans est, somme toute, privilégiée. Ils jouissent d'une liberté presque complète. La haute surveillance religieuse est exercée par l'intermédiaire de Grands Mollahs qui sont une véritable puissance. Le Tzar a dans son immense empire une population musulmane beaucoup trop forte, pour pouvoir se permettre une immixtion tracassière dans les choses religieuses; le moindre mécontentement des Musulmans russes serait une cause de dangers sérieux. Aussi le gouvernement s'occupe-t-il peu de leurs affaires; un employé de police nous disait que, pourvu qu'ils fussent soumis et ne touchassent point aux Russes, on les laissait se tuer entre eux fort à leur aise [1]. Leurs fêtes les plus barbares, telle que le Beïram-Ali auquel nous avons assisté, sont tolérées; et pour tout ce qui touche le service militaire, la Russie use des plus grands ménagements. Les Musulmans sont, eux aussi, admis aux emplois, et beaucoup d'entre eux occupent des postes assez élevés dans l'armée, où ils sont entrés volontairement.

A titre d'exception le Tzar permet des mariages entre Musulmans et Chrétiennes à la condition que les enfants soient élevés dans la religion orthodoxe.

Les Catholiques sont en fait toujours soumis à un régime que l'on peut appeler persécution.

Nous avons passé près de trois semaines à Tiflis, et nous avons eu assez de rapports avec les prêtres catholiques de la ville. Ancun n'a osé prendre sur lui de nous laisser célébrer la sainte messe, *même dans une chambre.* Ils ne craignaient naturellement pas pour nous, qui pouvions tout au plus être, de ce chef, expulsés un peu plus tôt; mais ils redoutaient après notre départ des perquisitions et des tracasseries.

[1] Les Musulmans, les Tatars surtout, ont un très grand sentiment de solidarité; et ce même employé de police nous disait que les Tatars donnaient un asile très efficace aux repris de justice de leur race, tant qu'ils ne s'attaquaient point à leurs coreligionnaires, et que l'œuvre de la justice était ainsi rendue fort difficile au Caucase.

Digitized by Google

Aux plaintes que nous faisions sur ce sujet à un haut personnage, celui-ci répondait que la Russie n'est nullement hostile aux ecclésiastiques étrangers, mais que les prêtres catholiques de Russie, qui sont pour la plupart Polonais ou Géorgiens, identifient la religion avec la patrie perdue, et forcent par là le gouvernement à sévir.

J'ignore ce que l'on entend par «ne pas être hostile aux ecclésiastiques étrangers»; ce que je sais, c'est que toutes les communautés catholiques dirigées par les Européens, qui existaient autrefois en Géorgie, ont été brutalement dissoutes par les Russes. Après les marques de défiance données envers M. G(h)yvernatte et l'empressement avec lequel on nous a expulsés, je me demande comment agirait le gouvernement s'il était «hostile» aux ecclésiastiques étrangers[1]?

Je n'ai pas connu de prêtres polonais; je n'oserais par conséquent me prononcer sur l'accusation portée contre eux. Quant aux prêtres géorgiens que j'ai vus à Tiflis, je puis affirmer qu'ils sont des hommes fort pacifiques, et que, s'il y a des difficultés, elles viennent du despotisme gouvernemental et des vexations des employés. Quel danger peut d'ailleurs faire courir au Tzar la minuscule communauté catholique géorgienne? et ne serait-il pas de bonne politique de fermer les yeux au besoin sur un inoffensif culte des souvenirs?

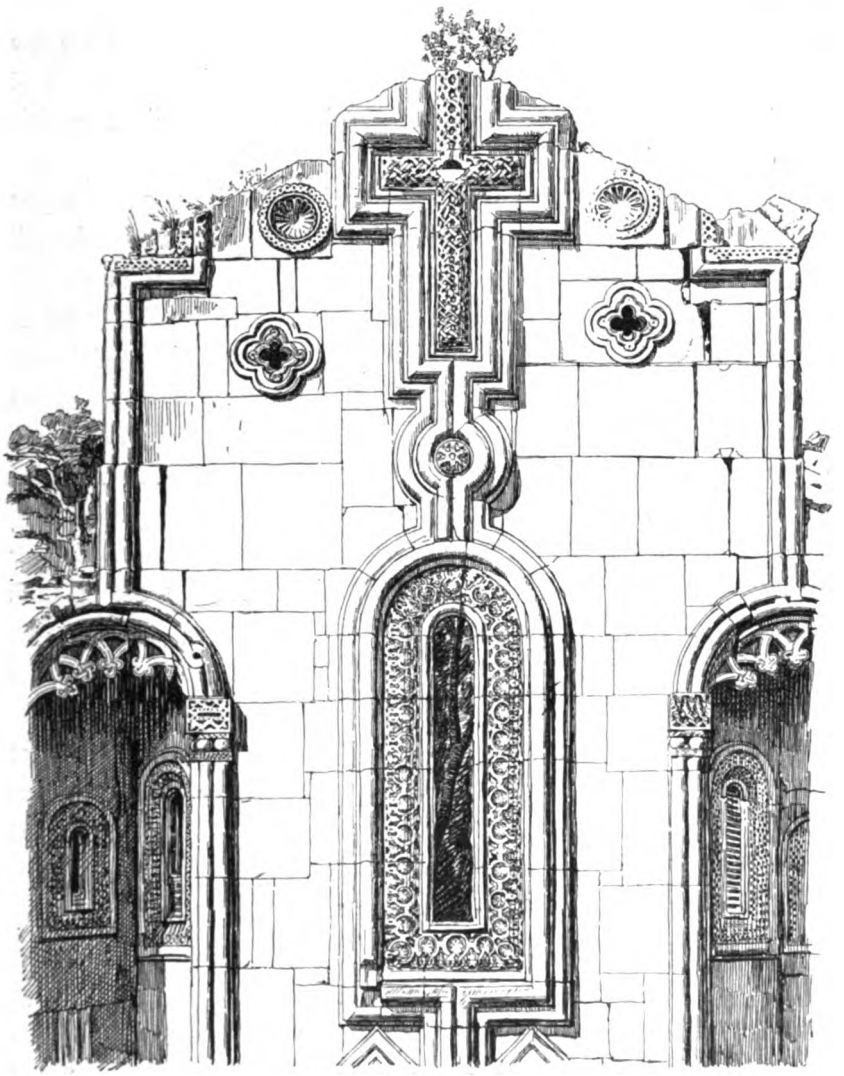
Si le gouvernement a vraiment la loyauté d'intentions qu'il affiche, il faut avouer que les questions religieuses sont alors le seul terrain où, aidés de l'esprit d'intolérance russe, les employés osent de leur propre initiative aller de l'avant dans la voie des mesures de chicane et souvent de violence.

Quant aux églises schismatiques, géorgienne et arménienne, la

[1] Les Russes sont au demeurant fins politiques; lorsqu'il y a quelques années un prêtre français occupant une haute position et ayant un très grand cercle de relations influentes, fit un voyage en Russie, toutes les mesures avaient été si bien prises, il fut toujours si bien accompagné par d'officieux amis, qu'il revint convaincu du *libéralisme* russe. Les Russes ne voulaient pas autre chose! et ils font encore aujourd'hui des gorges chaudes de l'affaire.

Digitized by Google

Russie veut en fait les absorber dans sa grande Église nationale. Le



Type d'architecture religieuse géorgienne*.

gouvernement trouve fort pratique d'avoir à son service une église fortement hiérarchisée et en même temps absolument servile.

* D'après une photographie de Yermakov à Tiflis.

Digitized by Google

Actuellement l'église russe est une force immense entre les mains du Tzar. Le Saint-Synode est nominalement l'autorité suprême; mais le Tzar, par l'influence prépondérante qu'il a sur sa composition, par la présence de son commissaire laïque armé du droit de *veto*, et par le prestige de sa toute-puissance fait faire au Synode ce qu'il lui plaît.

Le Synode oppose parfois des refus au Tzar, comme par exemple dans les questions de mariages princiers; mais alors il n'est qu'un prête-nom; c'est le Tzar qui s'en sert, pour ne pas refuser directement. Ou si, par hasard, un homme d'énergie et de conscience égaré dans l'assemblée fait une opposition sérieuse, on a vite fait de le mettre de côté. Au demeurant, il faut bien dans quelques questions accessoires laisser au Synode une apparence de liberté, pour ne pas trop irrémédiablement le déconsidérer [1].

L'Église russe entretient dans le peuple un *culte* envers le Tzar dont nous ne pouvons nous faire une idée; ce culte est la plus grande force du gouvernement impérial.

Mais ce système pourra bien un jour tourner contre ceux qui l'emploient aujourd'hui.

Les dissidents, ou Raskolniks, sont extrêmement nombreux; des auteurs sérieux estiment leur nombre à 12,000,000. Leurs dénominations sont innombrables; ils se recrutent naturellement parmi les éléments mécontents et fatigués des abus; leur existence est le plus souvent tenue secrète, et ils forment une opposition sérieuse à l'Église nationale.

1 Le Synode est une création de Pierre le Grand qui, après la mort du patriarche Adrien (1702), supprima ce grade suprême de la hiérarchie russe, le remplaçant nominalement par le Saint-Synode, et établissant de fait le Césaropapisme. Une personne, au courant des choses, me disait que les évêques doivent théoriquement se succéder à tour de rôle dans le Synode; mais l'empereur peut y introduire un évêque hors tour: comme, sauf le cas d'hérésie notoire, l'empereur peut choisir un évêque en dehors de la liste présentée par le Synode, il en résulte qu'il peut choisir son monde aussi servile qu'il le voudra. Toutes les questions de discipline sont tranchées pratiquement par l'empereur. Le Synode ne reste indépendant que dans les questions dogmatiques, et encore! Une autre personne nous définissait le clergé russe «une succursale de la police».

Digitized by Google

Les abus dans l'Église russe sont criants; le peuple a trop de foi pour faire remonter à la religion elle-même la déconsidération que méritent individuellement beaucoup de ses ministres. Mais le scepticisme pénètre peu à peu en Russie. Quant les classes riches auront, sous son influence, pris prétexte de l'indignité des ministres pour mépriser la religion, le mouvement s'accentuera; la vigueur du sentiment religieux dans le peuple diminuera par contre-coup. L'Église russe se trouvera en face d'une crise redoutable; sa vie dépendra d'une réforme. Mais d'où lui viendra cette réforme?

Dans le Catholicisme, un pays n'est qu'une portion organique du monde catholique; et, quelque désespéré que soit son état, il se trouve toujours à sa portée des éléments de réforme qui, sous l'action du centre de la vie catholique, peuvent se coordonner, être mis en œuvre, et, sinon conjurer les crises, du moins préparer un relèvement.

Quand l'Église russe en sera arrivée à cette crise où elle devra se suffire à elle-même, ne sera-ce point alors le moment où elle devra porter la peine de sa séparation d'avec l'unité catholique?

L'absorption de l'Église géorgienne n'offre pas de difficultés sérieuses, et on peut la considérer comme un fait accompli; car cette église n'a jamais eu une vie propre qui puisse se comparer au puissant particularisme de l'Église arménienne.

Aussi la difficulté vient-elle de ce côté. Les Arméniens veulent bien s'appuyer sur la Russie; mais c'est pour maintenir leur vie nationale, non pour se laisser absorber par les Russes; or leur Église s'identifie avec leur nationalité, et ils veulent maintenir l'une et l'autre intacts. Quelqu'un nous disait: «Les Arméniens seront un jour pour la Russie les Polonais du Sud»!

En somme, l'œuvre des Russes ne vaut pas celle des Anglais. Elle produit l'effet d'un mélange hybride: vieilles habitudes de despotisme oriental sur lesquelles se sont greffées nos manies bureaucratiques. On la contemple sans grand intérêt; car passée

Digitized by Google

la période héroïque de la conquête, il lui manque ce charme que donne à toute œuvre l'action *vivante* et *personnelle* des hommes qui y contribuent. Néanmoins, vue à l'œuvre, la Russie apparaît comme une puissance redoutable.

Son peuple, vivant durement et entretenu dans le culte du Tzar, donne des soldats aguerris et fanatisés. Le Russe plus instruit, luttant sans cesse contre un climat inhospitalier, parcourant à chaque instant d'immenses espaces déserts, passant la moitié de sa vie campé dans un coin perdu de l'immense empire, garde lui-même sous son vernis européen des habitudes rudes; sa vie aventureuse développe en lui des instincts de nomade, comme s'il subissait à son insu les mêmes influences qui poussent sans cesse d'un campement à un autre les innombrables populations vagabondes de l'empire.

L'espace appelle l'espace, et la Russie a la maladie de l'agrandissement; il lui faut toujours conquérir. Dans la hâte de ses envahissements, ses ouvriers ne développent que très imparfaitement les richesses des pays annexés; cette exploitation hâtive ne se suffit bientôt plus; il faut aller plus loin, conquérir encore; le besoin, le tempérament national y poussent.

Aussi bien ce Russe, habitué aux espaces immenses, vivant à la rude, tourmenté d'un incessant besoin d'expansion, appliquant sans relâche les inventions modernes au perfectionnement de sa puissance d'attaque, me semble-t-il destiné à devenir l'*envahisseur* des temps modernes. Sur des populations musulmanes habituées à la servitude et faites pour elle, son règne est un progrès. Mais là où dans sa marche il subjuguera des peuples chrétiens, il inaugurera avec sa domination le règne de la tyrannie et du mépris de l'individu. Il en est qui admirent passionnément la Russie; ce que j'en ai vu me fait involontairement songer qu'elle occupe aujourd'hui les pays d'où sont sorties les hordes barbares qui ont ravagé l'Europe, et je me prends à croire que, modifié sans doute sous l'influence des siècles et du Christianisme, le génie de ces hordes a passé dans le sang du peuple russe; et, je le dis

Digitized by Google

franchement, je n'aime point la Russie — comme ami de la liberté et des institutions libres, je la redoute.

Quant au Caucase, pour résumer mon impression, c'est une colonie militaire fortement établie, dans laquelle une main de fer cherche, pour la plus grande facilité de son administration, à fondre les différents éléments et, d'une façon accessoire, à introduire quelques progrès, voilà tout !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

DE DJOULFA A OURMIAH

Le branle-bas en Orient. Nos zabtiés. De Djoulfa à Evoghlou. Notre chef tchervadar «martyr». Nous souffrons de la soif. Mirage! Le Zounous-Tchaï: son eau est salée! Abondance du sel. Evoghlou. Kérim. D'Evoghlou à Khoï. Terrains fertiles. Nos tchervadars sont des traînards. Péripéties aux passages à gué. M. Nathanaël emploie les grands arguments. Khoï. Les pèlerins de Kerbela. Nous devenons médecins. Importance de Khoï. Exigences de nos zabtiés. De Khoï à Khosrâva. Arrêtés au sortir de la ville au nom de la douane; difficultés interminables; visite au gouverneur. Départ de la caravane de Kerbela. Les femmes et leurs maris provisoires. Nous partons enfin. Toujours des histoires de brigands. Monticules de sel. Cheval embourbé. Faîte de séparation entre le bassin de l'Araxe et celui du lac d'Ourmiah. Disparition de M. Nathanaël. Tribulations d'un trajet de nuit. Les brigands! Tout est bien qui finit bien. Khosrâva. Khosrâva et le Salmas. Comment Khosrâva redevint catholique. La mission lazariste et ses œuvres. Les sœurs. Description du tandoûr. Son combustible. Le pain «lavash». Le sel et sa préparation. Le cimetière de Khosrâva. L'Archevêque de Khosrâva. Le Consul de Russie M. Kouloubakine. Nous décidons de pousser une pointe sur Van. M. Nathanaël reste dans sa famille. Kascha Isaac. Guégou-Chaoudi. De Khosrâva à Saatloui. Guiavilen; le curé; M. Reynard. Kérim n'est pas un mythe. La carte de Kiepert très fautive. Ouragan de sable. Nous atteignons avec peine Saatloui. De Saatloui à Ourmiah. Je manque me tuer en m'embarrassant dans les fils du télégraphe. Ourmiah.

Nous faisons ce matin nos débuts dans l'art du branle-bas. 19 Septembre.
C'est l'opération la plus pénible de la journée. Voyage-t-on en nombreuse société d'indigènes, on forme une caravane, dont le «chef» est un homme du pays; tout son monde lui obéit; mais lorsque le voyageur est lui-même chef de sa petite troupe, les «tchervadars» [1] abusent étrangement de sa patience.

[1] Les conducteurs de caravanes s'appellent Tchervadars en Perse; Katerdjis en Turquie.

Digitized by Google

En Perse, il a du moins la ressource du fouet, ce qui est pour le Persan le plus irrésistible argument; celui qui sait s'en servir est immédiatement classé parmi les «Seigneurs»; il est redouté et servi. Mais dans le Kurdistan les gens sont plus fiers et plus susceptibles: il faut se borner à la voix et presser son monde comme l'on peut. A la longue un voyageur arrive à faire exécuter un branle-bas relativement rapide; mais l'opération est toujours exaspérante; en moyenne, nous nous levions de 4 heures et demie à 5 heures au plus tard; retards d'un côté, mauvais chargements de l'autre, nous ne pouvions guère nous mettre en route avant 7 heures et demie: je constate le fait une fois pour toutes.

Le chef de douane de Djoulfa nous avait flanqués de deux zabtiés [1], prétextant la présence de brigands. Aucun de ces braves n'avait un fusil en état de tirer! à l'un manquait le chien; à l'autre la gâchette!

Départ 7 h. matin. Trois heures de marche en plaine, le long d'un torrent desséché au milieu d'un cirque de montagnes que le soleil colorait de ses lueurs matinales, nous mènent à l'entrée d'une gorge où de pauvres misérables, vrais sauvages, avaient établi leur campement. Les enfants sont nus comme des vers; les femmes, dont l'air est profondément abruti, nous offrent du lait caillé coupé de moitié d'eau, boisson excellente.

La gorge volcanique, nue, âpre, se faufile entre mille mamelons d'érosion. Les zabtiés voient des brigands à chaque détour du sentier; ils ne veulent s'arrêter qu'en pays découvert et nous forcent à grimper d'une traite jusqu'au col, où notre troupe fait halte près d'une flaque d'eau saumâtre. Nous avions heureusement une outre remplie d'eau potable. Impossible de trouver même un trou où s'abriter du soleil! Aussi bien, la halte n'est pas longue; au bout d'une demi-heure les tchervadars sont las de griller sur place et donnent eux-mêmes le signal du départ

[1] Le zabtié persan est une espèce de gendarme d'aspect misérable. Son principal soin, pour remplacer sa solde toujours arriérée, est d'aller en chasse de pourboires, et là où il le peut, en quête d'exactions.

Digitized by Google

Le chef tchervadar a rempli il y a deux jours le rôle de «martyr». Sa figure blême et contractée, ses lèvres gonflées rendent témoignage de son zèle; pour tout traitement il a entouré son crâne de bandeaux fortement serrés; il tremble la fièvre, mais marche pourtant; comme soulagement, il s'est donné le luxe d'emmener son bourricot qui de temps en temps lui sert de monture.

Du col, le chemin descend dans la vallée du Kizil-Tchaï; en réalité la descente est très faible, car l'on entre ici dans le système des hauts plateaux, qui caractérise la Perse.

Tout l'aspect de cette région est nouveau pour nous; pendant quatre heures nous traversons une interminable plaine que dominent à l'Ouest les montagnes de Turquie; au loin des trombes de poussière soulevées par le vent forment de curieuses colonnes verticales, parfaitement nettes, s'élevant à plus de cent mètres de haut; elles se déplacent d'un mouvement parallèle avec une assez grande rapidité et restent longtemps avant de se déformer.

L'intelligent Serghis qui s'est lesté de vin dès l'aube a, dédaignant un si vulgaire liquide, vidé toute l'outre d'eau, après le casse-croûte; sous un soleil de plomb, nous souffrons la soif. Comme devant nous serpente une belle rivière, nous pressons le pas pour y atteindre; mirage! ce n'est que le miroitement de grandes plaques d'efflorescences salines! La plaine en est couverte; une illusion n'est pas sitôt dissipée qu'une nouvelle lui succède, et la marche devient un supplice de Tantale.

Nous atteignons enfin une vraie rivière, le Zounous-Tchaï [1], affluent du Kizil-Tchaï*: les chevaux se précipitent dans l'eau et boivent avec frénésie; je saute de cheval en pleine rivière pour étancher ma soif; l'eau est salée! C'est jouer de malheur!

*Fleuve rouge.

Le Zounous-Tchaï [2] passe près de Marand entre des collines

[1] Zounous-Tchaï ou rivière de Zounous. Les cours d'eau portent souvent le nom de *rivière* (Tchaï) ou *eau* (Sou) de tel ou tel pays.

[2] Ker-Porter, Travels, I, 219.

Digitized by Google

de sel auxquelles il doit sa très forte salure. D'ailleurs, le sel est partout dans ce pays. Au-dessus d'Etchmyadzine les collines de Koulpi forment une seule masse de sel gemme, exploitée depuis les temps les plus reculés ; après Khoï, nous trouverons encore de ces collines; toutes les nappes d'eau de la Perse deviennent salées, et celles qui dessèchent en été ne laissent à nu qu'un sol aride, couvert de croûtes de sel.

Voici enfin Evoghlou.

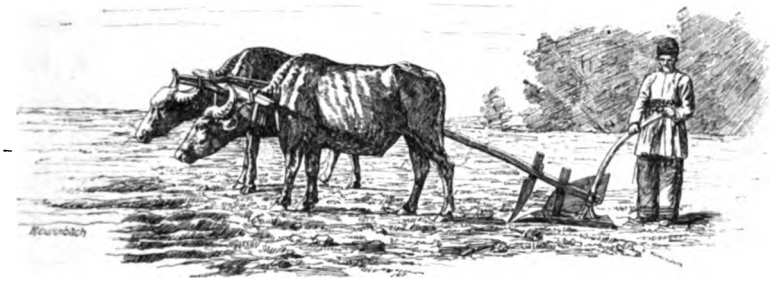
Arrivée 5 1/2 h. soir. Evoghlou, petit village bâti sur la rive gauche du Kizil-Tchaï, s'étage en terrasse sur le flanc de la colline; de notre demeure, qui est tout au haut du village, le regard embrasse la plaine brûlée par le soleil, où quelques bouquets d'arbres font seuls tache de verdure; le toit de la maison voisine, que nous dominons, sert de promenoir.

Par un clair de lune superbe, nous tenons salon avec les anciens du village, réunis pour honorer les «nobles étrangers». Tous sont unanimes à se plaindre de l'abandon où les laisse le gouvernement, les livrant aux mains de fonctionnaires sans conscience; ils parlent sans détour, ne ménageant point leurs expressions; sans le dire tout haut, ils paraissent attendre le jour où la Russie viendra mettre la main sur ce pays et y apporter l'ordre. La liberté de langage de ces gens m'étonne.

Le fameux brigand Kerim est le héros du jour; tout le pays tremble devant lui. Le chef du village dépeint les dangers de la route sous les plus sombres couleurs; à l'en croire, nous ne pouvons voyager qu'escortés de tout un régiment; mais comme ce régiment devrait être composé de gens d'Evoghlou, nous flairons un petit calcul d'escorte à bakschich; d'ailleurs, nous ne croyons guère aux brigands et moins encore au courage de l'escorte proposée. En cas d'attaque, les deux zabtiés sont déjà de trop; ils feraient immédiatement traité avec les assaillants pour le partage des dépouilles. La meilleure mesure est tout simplement de pousser de l'avant.

Digitized by Google

Au sortir d'Évoghlou, le sentier longe le Kizil-Tchaï, dont les bords semblent fertiles. De sérieux essais d'irrigation ont été faits; mais la culture est en somme très primitive; le millet, le riz et de chétives plantations de coton dominent. La terre doit être très lourde, car Morier, qui passa à Khoï à l'époque des labours, a vu atteler dix buffles à une charrue [1]. 20 Septembre. Départ 6 h. matin.



Charrue de l'Aderbeidjân.

Les ruisseaux sont bordés de jujubiers tout couverts de fruits dont la saveur féculente n'est pas désagréable. Parmi les fruits que ce territoire produit en abondance, l'abricot est le seul qui dans son pays natal soit préférable à nos produits perfectionnés. Il est délicieux, et une bonne provision d'abricots secs faite à Khosrâva nous fournit pour la suite du voyage un excellent assaisonnement pour le pilau.

Bien que nous approchions du «jardin de la Perse», les villages sont assez clairsemés.

[1] Il ne faudrait cependant pas rigoureusement conclure du nombre de bêtes au degré de résistance de la terre en se basant sur notre expérience européenne. Ici le soc de la charrue, au lieu d'être en surface gauche, n'est qu'une planche de bois inclinée environ à 40° sur la verticale et à 30° sur l'axe de la charrue. Un pareil soc rencontrerait même dans une terre légère une résistance double de celle que rencontrent nos socs.

Digitized by Google

Nos tchervadars sont des traînards incorrigibles, constamment à 200 mètres en arrière, en train de piller les jujubiers. Ils abandonnent leurs bêtes et chaque passage de ruisseau est rempli de péripéties; les chevaux se poussent à qui boira le premier, les charges cahotent en tous sens et la confusion est complète. A l'un de ces passages nos objets de campement basculent, mais heureusement sans se mouiller. Hyvernat et moi nous voulons rappeler nos hommes au devoir par des arguments *ad hominem;* M. Nathanaël, dans son bon naturel, trouve mille raisons pour les excuser; mais quand au prochain ruisseau son propre cheval vient à s'enliser, roulant toute la charge dans une boue liquide et fine, le bon naturel de M. Nathanaël n'y tint plus, et, puisant dans son répertoire turc ses plus énergiques injures, fouet en main, il se mit, un peu tard, il est vrai, à faire marcher la bande.

Nous enrageons. On nous avait annoncé Khoï à trois heures d'Evoghlou. Au lieu de trois heures, il nous en faut près de sept! L'absence presque totale de minarets et le peu d'élévation des maisons de Khoï, fait qu'on n'aperçoit presque point la ville avant d'y arriver. On ne voit qu'une longue muraille, et par derrière un rideau d'arbres. Cette muraille, élevée par Mirza-Abbas il y a une cinquantaine d'années, produit de loin un effet imposant; une contre-escarpe, des créneaux vigoureusement dessinés, lui donnent un air respectable. De loin c'est quelque chose, mais de près ce n'est rien; le tout est en pisé et, faute d'entretien, tombe en ruines.

Arrivée midi et demi.

Le caravansérai est assez primitivement installé: des portes ridiculement basses où l'on se cogne régulièrement la tête; des fenêtres dont les châssis seuls subsistent rendent l'endroit des moins confortables. La cour est remplie de chevaux; tout est bondé de voyageurs, car demain part la grande caravane des pèlerins schiites qui vont à Kerbéla vénérer le tombeau de Hussein.

Européen, médecin, c'est tout un pour l'Oriental; on nous

Digitized by Google

appelle donc pour soigner un pèlerin ; un peu de quinine ne peut lui faire de mal, mais le pauvre diable a une fièvre et une dysenterie horribles qui l'emporteront, sans doute, d'ici deux jours ; tout moribond qu'il est, il se traînera à la suite de la caravane, jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir; il sera mort sur le chemin de Kerbéla ; un Schiite ne peut faire meilleur trépas.

Khoï, située à environ 1136 mètres d'altitude, passe pour une des plus belles villes de Perse ; ses rues, assez larges et régulières, sont arrosées par des canaux et plantées d'arbres. Les mosquées y sont rares, comme d'ailleurs toutes les constructions monumentales, car les tremblements de terre y causent parfois de grands dégâts.

Lorsque la Perse et la Turquie étaient deux États puissants, cette ville était l'un des entrepôts les plus considérables du commerce entre les deux peuples. Aujourd'hui, comme place frontière, elle garde encore une certaine importance ; elle est tête de ligne du chemin d'Erzéroum par Bayazid [1] ; de celui de Van par Kotour ; et de celui d'Erivan par Nakhitchévan. Le bazar est très actif ; l'industrie dans laquelle excellent particulièrement les habitants de Khoï, est la fabrication des ustensiles de cuivre qu'ils savent faire fort variés et du meilleur goût ; la matière en est, paraît-il, excellente.

La population de Khoï est de 20 à 30,000 âmes ; la majorité des habitants se dit d'origine tartare, et l'élément musulman y passe pour fanatique.

Khoï étant dans la zone douanière, nous sommes assez étonnés de n'être pris à partie par aucun employé ; au demeurant nous avons notre reçu de la douane de Djoulfa, et nous nous couchons

1 Il est à remarquer que la Russie, pour mieux isoler la Perse, s'était adjugé la possession de Bayazid et de sa vallée par le traité de San Stefano; elle ne laissait ainsi entre la Turquie et le Nord de la Perse d'autre chemin ouvert que celui d'Erzeroum, Van, Kotour, Khoï, comptant sans doute sur les Kurdes pour le rendre impraticable au commerce. Si la conférence de Berlin remit la Turquie en possession de ce territoire, c'est que l'Angleterre avait tout mis en œuvre pour maintenir libre cette voie de communication.

Digitized by Google

21 Septembre. sans soucis [1]. Levés à trois heures du matin, nous attendons vainement nos nouveaux tchervadars, qui ne paraissent qu'à six heures; le bagage est lestement chargé, et nous nous mettons en marche à travers le bazar déjà animé à cette heure.

Arrivés à la porte de la ville, on nous arrête net au nom de la douane, en nous signifiant en même temps que le reçu de Djoulfa n'a aucune valeur pour ces Messieurs de Khoï! Vous croyez peut-être que l'on va nous faire retourner en ville pour subir la visite des bagages? point du tout; on nous tient en place à crier, à gesticuler, que sais-je? Au fond, tout était affaire de bakschich et la chose se fut vite arrangée sans notre maudit Serghis, qui, déjà ivre à cette heure matinale, insulte les gens.

M. Nathanaël part pour la douane; au bout d'une heure d'inutiles demandes, il revient sans rien de conclu. Nous allons, lui et moi, chez le gouverneur, laissant Hyvernat à la garde du bagage. Nous avions, la veille, commis la faute insigne de ne pas faire visite à ce personnage; il me faut donc lui tourner des excuses et n'aborder le sujet qu'après d'interminables banalités. Le gouverneur parle français, a vécu beaucoup en Europe, et paraît s'ennuyer mortellement à Khoï: il connaît bien Nazare-Agha, l'appelle son bon ami, mais semble animé de la plus «tendre» jalousie envers lui.

Je lui expose notre cas; il envoie un homme à la douane; on fait répondre que la chose ne regarde pas le gouverneur; que si nous ne voulons pas ouvrir le bagage, nous aurons à payer une livre turque par charge. Le gouverneur prend un air contrarié et nous renvoie à la douane. Là j'exhibe de nouveau la lettre de

1 Il est très instructif de voir combien les Orientaux (d'autres en feraient sans doute autant) abusent des voyageurs dès que ceux-ci se montrent ignorants des usages. Nos zabtiés nous avaient accompagnés pendant deux jours. 20 piastres par tête eussent fait un *riche* backschich. M. Nathanaël, dans sa générosité, veut nous faire donner une livre turque à chacun. Ébranlés par ses raisonnements, nous offrons une demi-livre; les zabtiés refusent et réclament davantage! Ils avaient flairé notre ignorance! Plus tard les zabtiés auxquels nous donnions, en faisant remarquer notre générosité, ne fût-ce qu'une piastre au delà de la somme ordinaire, ne savaient assez nous remercier!

Digitized by Google

Nazare-Agha; elle ne fait que mettre le chef de douane en pire humeur; il déclare qu'il n'a que faire de visiter le bagage; que nous ouvrions, ou que nous n'ouvrions pas nos malles, il lui faut une livre turque par cheval de charge. Rien ne peut adoucir ce singulier fonctionnaire; nous prenons à la fin le seul parti possible et payons trois livres turques, le chef de douane daignant nous faire grâce pour la quatrième charge. Est-ce assez typique [1]?

Je ne voudrais rien affirmer; mais j'ai de bonnes raisons de croire, qu'entre le gouverneur et le chef de douane le tout s'est terminé par le partage amical de nos trois livres.

Autre difficulté: ces allées et venues nous ont tenus jusqu'à 9 heures et demie et les tchervadars ne veulent plus partir aujourd'hui; il faut encore parlementer et, pour en finir, pousser nous-mêmes nos chevaux de charge et menacer nos hommes.

Pendant que nous réglions nos affaires de douane, la caravane de Kerbéla se mettait en marche. Les chefs de section portaient des étendards et criaient le ralliement; la foule se précipitait pour baiser les mains de ces fortunés pèlerins qui allaient visiter le tombeau des saints musulmans. Point de désordre, point de criailleries; le départ est recueilli.

Je suis étonné du grand nombre de femmes qui font partie de la caravane; plus étonné encore d'apprendre qu'un bon nombre d'entre elles font le voyage sans leur mari, confiées au soin d'un «mari provisoire»! Je rapporte le dire sans m'en porter garant; mais des personnes sérieuses me l'ont affirmé et ce ne serait qu'une étrangeté de plus à ajouter à toutes celles des mœurs persanes.

Le chemin au sortir de Khoï est, pendant trois quarts d'heure environ, une large avenue plantée d'arbres; selon la règle, rien n'est entretenu et les ponceaux, qui avaient été fort soigneusement construits, commencent à crouler. L'avenue aboutit au Kotour-Tchaï, que franchit un grand pont. Naturellement il

Départ 9 h. et demie

[1] La livre turque vaut théoriquement 100 piastres (22 francs 76 c.), pratiquement son cours varie de 100 à 130 piastres.

Digitized by Google

menace ruine; personne ne s'en sert et l'on passe la rivière à gué! Nos gens nous assomment d'histoires de brigands, tellement que, pour en finir, nous glissons en grande pompe des balles dans nos fusils; cela semble les rassurer un peu. Un individu de Dilmân, nous voyant passer, se met sous notre protection; il prétend avoir été dévalisé, il y a quinze jours. Nous marchons ainsi jusque vers une heure dans une plaine ondulée, sans caractère vers l'Est, mais limitée à l'Ouest par les montagnes qui forment la frontière entre la Turquie et la Perse.

Le sentier longe alors la base de tout un régime de monticules presque exclusivement composés de sel gemme. A notre grand étonnement, sur le flanc sud du monticule le plus élevé, sourd une petite source d'eau parfaitement douce. Nous y faisons halte pour casser la croûte, tandis que les chevaux de charge continuent leur route. Tout à coup M. Nathanaël, apercevant de loin deux cavaliers, pris d'inquiétude, pique des deux, nous laissant le soin d'accompagner le cheval aux provisions. Serghis, monté sur cette bête, veut franchir un petit ruisseau bourbeux où avait passé M. Nathanël; mais son cheval, assez pesamment chargé, enfonce jusqu'au poitrail; le voilà couché dans le bourbier, et avec lui toute notre literie, dans quel état! Il nous faut travailler dans cette boue infecte pour recharger la bête et nous ne rattrapons le bagage qu'une grande heure plus tard, au pied des collines.

Leur montée, réputée dangereuse, mène au faîte de partage des eaux du bassin de l'Araxe et du bassin fermé d'Ourmiah; de brigands point.

A partir de ce faîte, les collines s'abaissent en longues ondulations jusqu'à la plaine de Salmas; mais un orage nous cache les détails du paysage. M. Nathanaël a subitement disparu; un berger musulman que nous rencontrons ne peut nous donner aucun renseignement sur lui; il est d'ailleurs fort grossier et refuse même de nous vendre un peu de lait.

A la nuit tombante nous débouchons enfin dans la plaine de

Digitized by Google

Salmas. La terre glaiseuse a été détrempée par l'orage ; une foule de ruisseaux se croisent en tous sens et nous manquons à chaque pas tomber dans des fondrières. L'obscurité rend heureusement leurs sens à nos bêtes éreintées. Tout à coup le guide se rabat vers nous avec épouvante : « Les brigands ! les brigands ! » Avant

Type arménien.

que nous ayons le temps de saisir nos armes, une fusillade bien nourrie nous accueille... des cris de joie lui succèdent avec un joyeux : « soyez bienvenus » ! Nous respirons ! au lieu de brigands, ce sont les gens de Khosrâva que M. Nathanaël a été prévenir de notre arrivée et qui viennent à notre rencontre. Nous voici tirés d'affaire, fêtés comme des rois et reçus à bras ouverts par les missionnaires. Arrivée 7 h. et demie soir.

Digitized by Google

22 Septembre. Khosrâva, l'un des villages de population chaldéenne qui sont disséminés au milieu des localités arméniennes ou musulmanes du pays de Salmas, est bâti dans la vallée du Tcharra-tchaï: son terroir est composé d'une argile claire, disposée en couches profondes, que l'irrigation rend extrêmement fertile.

A une heure environ à l'Ouest de Khosrâva se trouve la petite ville de Salmas que l'on appelle dans le pays la « vieille ville »: ce fut autrefois un centre important, qui donne son nom à tout le canton.

Au temps de la plus grande extension du royaume d'Arménie, les contrées qui font aujourd'hui partie de l'Aderbeidjân étaient des annexes de ce royaume, et le canton de Salmas appartenait à la principauté de Persarménie; Salmas en était la capitale. Son antiquité ne remonte pas au delà du IIIe siècle de notre ère; elle fut parmi les premières villes à se convertir à la foi chrétienne, et aujourd'hui encore, le pays de Salmas est, de toute la Perse, celui qui, proportionnellement à sa population, renferme le plus grand nombre de Chrétiens [1]. Les Arméniens du canton sont en majorité schismatiques; mais les Chaldéens sont presque tous catholiques.

Ceux-ci ont partagé autrefois les vicissitudes du schisme nestorien; mais ils l'abandonnèrent au XVIIIe siècle, grâce aux prédications d'un jeune Chaldéen, originaire du Diarbekr. Il avait été, dans sa patrie, converti par les missionnaires dominicains. Franchissant les montagnes du Kurdistan, il vint à Khosrâva exercer la profession de teinturier. Quoique ignorant, il devint bientôt, par son zèle et la sainteté de sa vie, l'apôtre de ses apprentis. Ses instructions, et plus encore ses bons exemples, opérèrent leur conversion. A ces prosélytes se joignit un homme veuf doué

1 Le pays de Salmas fut occupé par les Russes pendant la guerre qui se termina au traité de Turkmentchaï (1828). Cette occupation a laissé de profonds souvenirs dans le pays. Les vieillards auxquels on demande leur âge répondent presque toujours qu'ils sont nés tant d'années « avant » ou tant d'années « après les Russes ». Paskiévitch porta un grand coup à la prospérité du pays en remorquant à sa suite en Russie plusieurs milliers de familles arméniennes.

Digitized by Google

de quelque instruction et qui fut jugé capable d'être le père spirituel de la société naissante. Il l'envoya près du Patriarche de Môsoul pour être ordonné. Lorsqu'il revint, sa maison servit de chapelle aux Catholiques. L'intolérance des Nestoriens au milieu desquels ils vivaient, les obligeait au secret, et ils le gardèrent si religieusement que durant vingt années consécutives leur Église put se consolider et s'étendre à l'insu de tous les profanes. Enfin l'évêque nestorien, Mar Isaïe, découvrit le mystère, et l'heureux changement opéré dans son village lui ouvrant les yeux, il alla dans la Géorgie à Akhaltsikhé faire son abjuration entre les mains des missionnaires, puis il retourna à Khosrâva convertir le reste de ses ouailles [1].

La mission de Khosrâva fut fondée par les Lazaristes en 1844; mais je me propose de parler de ses origines à propos de la mission d'Ourmiah.

Les établissements des Lazaristes sont groupés autour de la place du village, tout près de l'église chaldéenne. Comme toute demeure orientale dont la vie est concentrée à l'intérieur, ils ne présentent au dehors qu'un grand mur de pisé d'aspect triste. Lorsque l'on a franchi le porche, la première pièce que l'on rencontre, faisant face à la loge du portier, c'est le Diwan-Khaneh, ou salon de réception (littéralement, place du jugement; le mot s'appliquait d'abord au diwan-tribunal des hauts fonctionnaires; mais il a passé complètement dans la vie ordinaire). Du diwan l'on pénètre dans une grande cour où donnent les communs; cette cour sert aux séminaristes de préau de récréation pendant l'hiver, et c'est là que se trouve la chapelle de communauté, isolée des autres bâtiments.

Au fond de cette cour, faisant face à l'entrée, le bâtiment principal de la mission; c'est une grande maison de forme rectangulaire, à un étage sur rez-de-chaussée, solidement bâtie et dont les maçonneries en briques crues ont été consolidées par

[1] Boré, Correspondance, II, 256.

Digitized by Google

un revêtement de briques cuites. Tout y est simple ; les chambres sont blanchies à la chaux et les meubles sont très modestes; mais comme la mission est ancienne, l'indispensable s'y trouve, et pour des voyageurs sortant de caravansérais, tout paraît magnifique.

Derrière la maison s'étend un assez grand jardin potager avec un promenoir abrité par une vigne grimpante et du houblon. Le tout a un aspect reposant et hospitalier.

L'œuvre principale de la mission est le séminaire: 15 à 20 jeunes gens y complètent leurs études commencées à la mission d'Ourmiah, et ceux qui ont la vocation ecclésiastique y font leur théologie.

Cette œuvre, qui date de l'établissement de la mission, est fort importante pour l'avenir de celle-ci, mais elle a toujours été difficile et ingrate, car les jeunes gens manquent en général de constance et se découragent souvent avant la fin de leurs études; depuis sa fondation elle a à peine fourni une vingtaine de prêtres; cependant la dépense est lourde pour le budget de la mission qui doit nourrir et habiller les élèves.

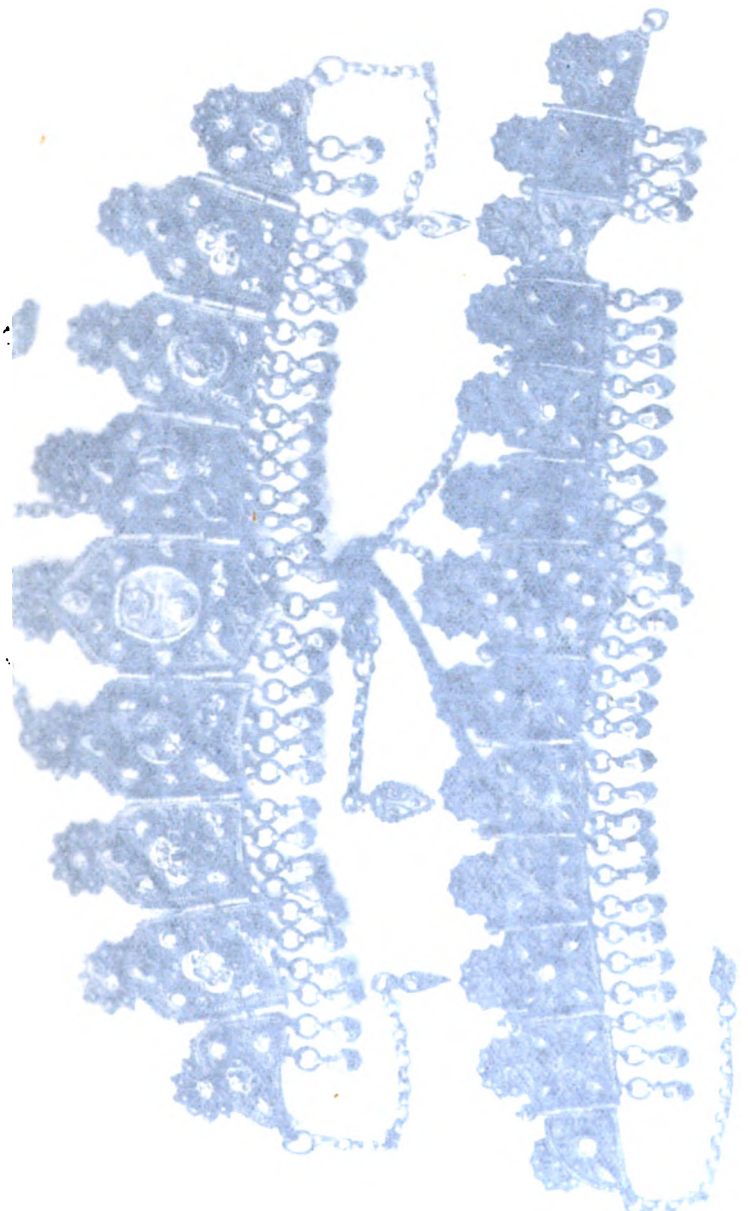
A côté de ce séminaire, la mission a encore une école pour les garçons de Khosrâva; elle est dirigée sous la surveillanee des missionnaires, par des professeurs recrutés dans le village et par quelques-uns des séminaristes.

Il semble que Khosrâva soit assez aux mains des Lazaristes ; ils y ont apporté la civilisation et se dépensent avec la plus grande générosité pour les habitants ; leur influence n'est donc qu'une juste récompense de leur zèle.

Le nombre des missionnaires varie généralement de 4 à 5; ils sont aidés par trois prêtres chaldéens qui s'occupent plus spécialement du ministère paroissial.

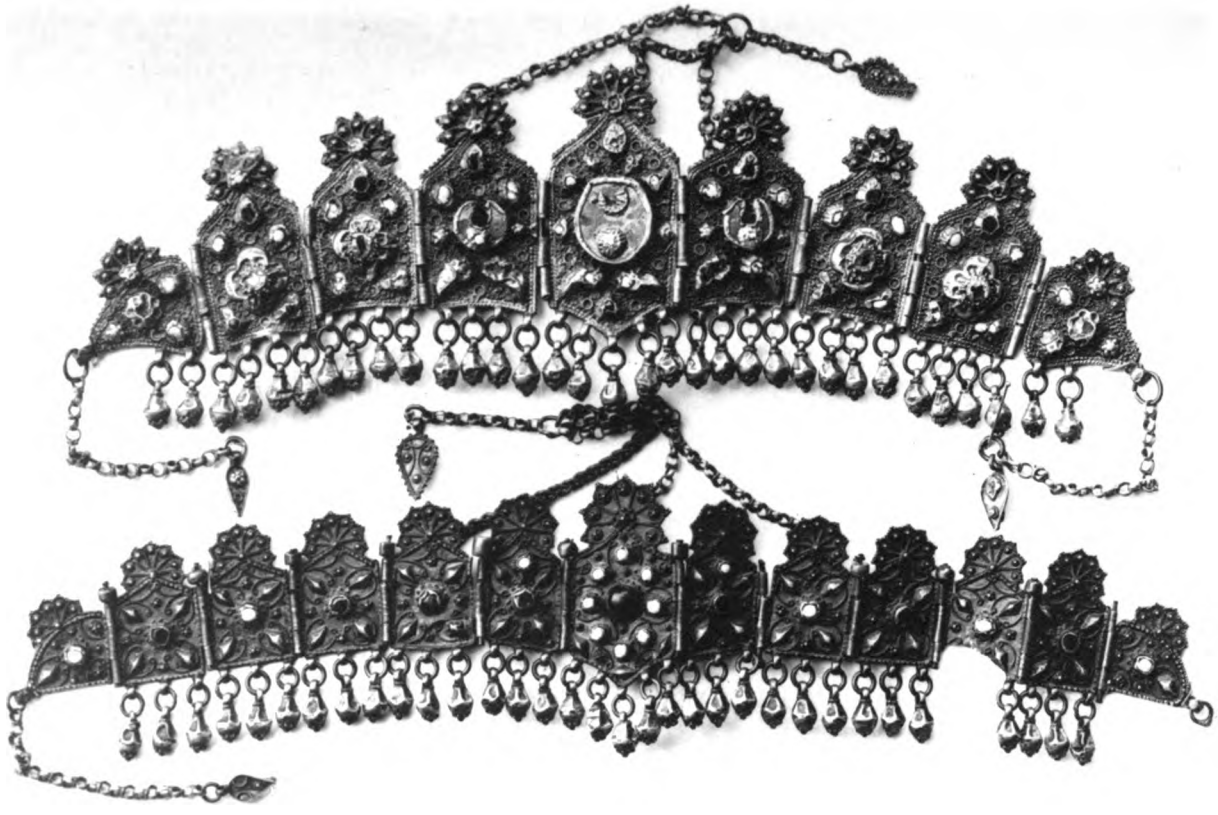
L'établissement des sœurs de charité, dont les bâtiments sont assez embrouillés comme plan, donne, lui aussi, sur la place de l'église. Les sœurs ont un orphelinat, un asile, une école où tout est gratuit, et où elles prodiguent leur dévouement habituel; elles sont au nombre de sept.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

DIADÈMES ARMÉNIENS

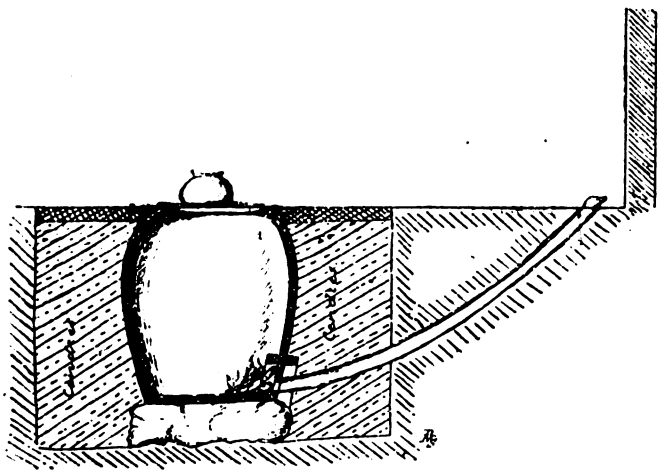
Digitized by Google

Digitized by Google

Nous leur faisons visite au moment où elles cuisent le pain.

Le four mérite une description détaillée, car ce four ou tandour, pour l'appeler par son nom indigène, est le centre de toute la vie domestique en Orient; il sert de four à pain, d'âtre de cuisine et de poêle.

Lorsqu'une maison a plusieurs chambres, le tandour est bâti dans la chambre principale, à peu près dans l'axe de la pièce, mais du côté de l'entrée. C'est en somme une amphore en terre cuite, à parois épaisses de trois doigts environ, enterrée dans le sol de la chambre.



Coupe d'un Tandour

L'installation d'un tandour est une chose assez délicate; l'amphore se fabrique en dehors de la maison; il ne faut y employer qu'une terre soigneusement pétrie; la hauteur ordinaire est de 1 mètre à 1^{m},20; le diamètre varie suivant les cas. L'on commence par former le fond de l'amphore et on ne monte les parois que successivement, augmentant leur hauteur d'une main, dès que la couche inférieure a acquis suffisamment de

Digitized by Google

consistance. Lorsque l'amphore est ainsi fabriquée et bien sèche, on creuse dans l'appartement un trou dont le diamètre dépasse d'environ un mètre celui du tandour lui-même; au fond de ce trou l'on place une pierre plate; puis besogne délicate, on transporte le tandour sur cette pierre. Une ouverture, pratiquée à la partie inférieure de la paroi du tandour, communique par un conduit oblique avec le niveau du sol, près de la porte; ce conduit sert d'appel d'air. Tout l'espace libre autour du tandour est rempli de cendres que l'on recouvre à hauteur du sol d'un gâchis de mortier.

Le tandour étant ainsi en place, on y allume du feu et on le remplit entièrement de combustible; ce feu maintient pendant deux ou trois jours une température suffisante pour cuire la terre du tandour.

Il est à noter que l'appartement lui-même prend le nom de tandour. Toute la famille s'y rassemble en hiver; lorsque le feu est tombé, on se blottit en rond autour du tandour; les plus privilégiés ont le droit de laisser pendre leurs jambes dans le four même; les autres les abritent du moins sous une grande couverture qui conserve la chaleur du foyer.

Ce système de chauffage, laissant la chambre froide et surchauffant les extrémités du corps peut, à bon droit, passer pour très malsain; mais il n'y a guère de chance de le voir jamais modifié, car il est universel. Pour éviter les courants d'air, on a généralement soin de ne pas placer la porte dans le même axe que le tandour, mais près d'un coin de la pièce.

Reste à parler du combustible.

Dans toute l'Arménie et la Perse, le bois est très rare; on le remplace par les fameuses « galettes combustibles ».

Une des grandes occupations des femmes de la campagne consiste à ramasser soigneusement la fiente des animaux. Cette fiente est artistiquement pétrie à la main avec les petits fétus de paille, résidus du battage des grains; la galette que l'on forme ainsi est ensuite vigoureusement plaquée contre un mur où elle sèche,

Digitized by Google

gardant l'empreinte des doigts souvent fort délicats qui y ont travaillé. Les galettes sèches sont empilées en forme de grande meule; lorsque celle-ci est terminée, toute sa surface extérieure est recouverte d'un enduit de même nature, et la provision de combustible se trouve toute faite pour l'hiver [1].

Plus d'une Européenne, voire même plus d'un Européen se révolterait à la pensée de manger le pain sorti d'un four chauffé par de pareils procédés ! Qu'on se rassure ! ces galettes sont un combustible parfait; après une rapide flambée, pendant laquelle un odorat délicat peut, si l'on veut, être légèrement blessé, il reste une masse incandescente qui brûle sans flamme, très lentement, avec un grand dégagement de chaleur et sans répandre aucune odeur.

Le pain que l'on cuit dans ces fours s'appelle en chaldéen «Lavasch». C'est, au demeurant, le pain national de la Perse. Il est en forme de minces galettes. Pour les préparer, la boulangère — toute mère de famille est boulangère -- étend légèrement la pâte au moyen d'un rouleau; puis, d'un mouvement rapide et alterné, elle plaque successivement cette pâte sur chacun de ses bras. La galette s'étire à chaque fois, et quand elle a atteint la forme voulue, on l'étend sur une planchette en bois armée d'une poignée. Cette planchette est arrondie, et sa convexité répond à la courbure du four. Au moyen de cette planchette, une autre femme, préposée à la cuisson, applique vigoureusement la galette contre la paroi brûlante du four. La cuisson est extrêmement rapide; généralement elle est incomplète.

Ce pain frais et croustillant est excellent. Il se conserve plusieurs jours. Au moment du repas, les Persans l'humectent assez fortement pour le rendre flexible, et ces galettes remplissent alors toutes sortes d'offices; roulées en cornets, elles deviennent cuillers pour prendre la sauce; étendues, elles servent d'assiettes;

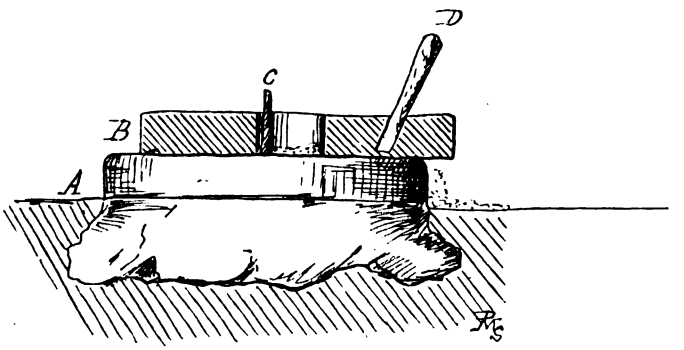
[1] Le lecteur pourra voir plus loin la représentation d'une de ces meules sur l'Illustration de: «Notre palais de Khatibâba».

Digitized by Google

elles deviennent même serviettes; mais le pain ainsi humecté perd de sa saveur et devient lourd.

Généralement les lavaschs ne sont pas suffisamment salées; et pourtant le sel n'est pas rare! Les sœurs tirent le leur de la montagne de sel que nous avons vue entre Khoï et Khosrâva; il est de couleur fort grise et très compact; on l'emploie à l'état brut. Les blocs de sel sont tout d'abord pilés dans un creuset en pierre avec de gros marteaux de bois; puis on moud les fragments.

Le moulin que l'on emploie à cet effet est uniformément répandu dans tout l'Orient et jusqu'aux Indes; une pierre *A* est



fixée au sol; elle porte un axe vertical *C*. La meule proprement dite *B* est percée à son centre d'un trou circulaire de 8 à 10 centimètres de diamètre. Deux femmes, se faisant vis-à-vis, la font tourner au moyen d'un manche en bois *D*, planté obliquement au deux tiers environ du rayon de la meule, vers la circonférence.

L'ouverture circulaire de la meule étant assez grande, le mouvement de rotation autour de l'axe *C* se fait toujours en excentrique, ce qui permet de développer une très grande force de friction et d'obtenir un sel très fin.

Pour Hyvernat, Khosrâva possédait un objet de grand intérêt, je veux dire son cimetière; il est relativement antique et ses inscriptions tombales en langue chaldéenne offrent de l'intérêt

Digitized by Google

aux linguistes. Les tombes sont généralement très simples ; la plupart ne sont que des monolithes à peine dégrossis ; quelques-unes reproduisent grossièrement la forme d'un bélier [1]. En dehors des anniversaires des défunts, les tombes sont assez délaissées.

Khosrâva est le siège d'un Archevêché chaldéen dont la juridiction s'étend sur une population très clairsemée. L'Archevêque, Monseigneur Augustin Bar-Schino, est un indigène, ancien élève de la Propagande ; c'est aujourd'hui un vieillard décrépit. Nous le trouvons couché sur un lit boiteux sous le porche de sa demeure, petite maison en pisé d'assez pauvre apparence ; l'entrevue fut courte, et visiblement le pauvre vieillard avait peine à soutenir la conversation.

Nous faisons aussi la connaissance des deux religieux arméniens mékhitaristes qui résident à Savoura et ont la charge spirituelle de leurs compatriotes disséminés dans le pays. Leur ministère auprès des Arméniens grégoriens promet d'être très fécond [2].

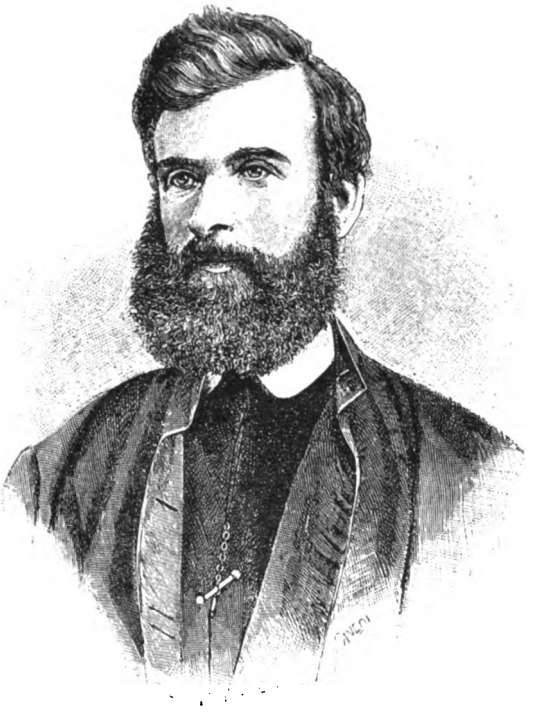
Aujourd'hui, dimanche, au moment où nous nous mettions à table, arrive le Consul russe de Van ; les Pères le retiennent à dîner. D'ici M. Koloubakine va passer trois jours à Ourmiah pour retourner ensuite directement à Van. 23 Septembre.

1 « Cet usage de mettre un bélier sur un tombeau tient à une superstition que « les prêtres tolèrent en mémoire des sacrifices de l'Ancien Testament, mais qui « n'est autre chose qu'un reste de paganisme et des agapes des funérailles « anciennes. Les parents, après avoir descendu le défunt dans sa dernière demeure, « égorgent sur la tombe un bélier qui est ensuite mangé en famille, en ayant « soin, toutefois, d'en envoyer une portion au prêtre qui a accompagné les funé- « railles. » Texier, Arménie, I, 63. Actuellement dans le pays d'Ourmiah et de Khosrâva ces usages ont disparu parmi les Catholiques.

2 Les PP. Mekhitaristes avaient réussi à ramener à l'unité catholique une partie des dissidents arméniens de Malhasa. Peu de temps après (4 janvier 1891) le Père Baronian tombait sous le poignard d'un Arménien dissident auquel il venait de donner l'hospitalité. Je n'ai pu savoir qui avait dirigé les coups de ce misérable ; mais comme en assassinant le Père il lui coupa une oreille, il est difficile de ne pas reconnaître dans cette mutilation la marque d'une œuvre de vengeance préméditée, et de ne pas soupçonner une coterie d'Arméniens grégoriens fanatiques. Au demeurant, on semble prendre goût à l'assassinat dans le pays. Dernièrement la femme d'un missionnaire américain fut assassinée par un maître d'école qui venait d'être renvoyé de la mission américaine.

Digitized by Google

Nous avions solennellement promis à nos familles de ne point nous exposer aux dangers d'un voyage au Kurdistan; promesse de Gascon, sans doute! Mais encore fallait-il un prétexte pour y manquer. Le prétexte me paraît tout trouvé dans la personne



Le P. Serapion Baronian, assassiné le 4 Janvier 1891.

du Consul de Russie. Pourquoi ne pas pousser en sa compagnie une pointe jusqu'à Van, pour reprendre ensuite notre itinéraire de Perse? Sans plus tarder, nous lui demandons la permission de le rejoindre à Ourmiah. Il nous faudra partir demain matin et marcher rondement.

24 Septembre. Nous avions compté sans les lenteurs orientales. Malgré tous les efforts des Pères, il fut impossible d'organiser le départ pour aujourd'hui; nous partirons donc pendant la nuit et ferons le

Digitized by Google

plus rapidement possible les 18 heures de chemin qui nous séparent d'Ourmiah. De cette ville nous gagnerons Van par le pays de Guiaver et d'Albâg; de Van nous retournerons à Khosrâva par Kotour pour pénétrer ensuite plus avant en Perse.

M. Nathanaël, qui n'a plus revu sa famille depuis 22 ans, désire rester à Khosrâva pendant cette excursion; il nous donne pour le remplacer son cousin Kascha Isaak, jeune prêtre chaldéen, élève de la Propagande, et charmant compagnon de voyage. Quant à Serghis, nous lui donnons congé pendant ce temps, comptant bien le «liquider» à notre retour de Van.

Comme guide dans cette excursion, les Pères nous recommandent un très honorable brigand «en retraite», Guégou surnommé Chaoudi (voleur de nuit). Ils nous en disent merveille, et je me réserve de rassembler dans le courant de l'excursion les matériaux d'une petite biographie du personnage.

25 Septembre. Départ à h. matin.

Nous nous mettons en marche à deux heures du matin; un des missionnaires, M. Massole, nous fait la conduite accompagné d'un *fidèle* de la mission, Jouhannah de Patavour. Jouhannah est une illustration du pays; tireur hors ligne, il a su se faire craindre des Kurdes dont il a «descendu» plus d'un maraudeur; grâce à lui, son village est à peu près exempt des incursions de ces incorrigibles brigands.

La marche au clair de lune est facile et a quelque chose de fantastique qui ne manque pas de charme. A hauteur des sources sulfureuses d'Issisou*, nous prenons congé de M. Massole et continuons sur Guiavilen en franchissant l'éperon montagneux de Karabagh**. Nous avons de ces hauteurs une première vue du lac d'Ourmiah; mais le soleil se reflète sur cette nappe salée avec une intensité qui donne au paysage des tons crus et désagréables.

* L'eau chaude.

** La vigne noire.

Le curé de Guiavilen nous reçoit fort aimablement. C'est un prêtre chaldéen catholique; suivant la discipline encore en vigueur dans l'Église chaldéenne, il est marié; comme c'est la

Digitized by Google

première fois que nous nous trouvons dans un intérieur ecclésiastique de ce genre, la chose ne laisse pas de nous paraître d'abord un peu singulière. Pendant que nous dînons chez cet excellent homme, arrive M. Reynard, ancien loupeur, aujourd'hui Vice-Consul de Turquie à Ourmiah [1].

Il prétend avoir rencontré Kérim sur le chemin; nous n'y croyons point d'abord, mais Guégou, qui est un bon ami de Kérim, confirme la chose en nous disant qu'il a lui-même parlé avec un homme de la bande. Kérim nous croyait Russes, et, avant de nous savoir sous la conduite de Guégou, voulait nous attaquer; mais Guégou nous a dépeints comme de «pauvres derviches français (meskin frengui baba dervisch)» et l'illustre brigand n'a pas voulu nous faire de mal. Décidément, Kérim n'est pas un mythe!

Pour tout le trajet entre Guiavilen et Ourmiah, la carte de Kiepert est assez fautive. Au moment où nous approchions du Küskalabourni et où j'aurais eu d'excellents points de repère pour la rectifier, nous sommes assaillis par une affreuse tourmente de poussière et de sable qui nous fait beaucoup souffrir. A certains moments les chevaux eux-mêmes ne veulent plus avancer, et une angoissante sensation d'étouffement fait paraître les minutes plus longues que des heures. Nous atteignons péniblement Saatloui à la nuit; après la fatigue de cette tempête, il ne peut plus être question de pousser jusqu'à Ourmiah.

Arrivée 7 h. soir.

26 Septembre. De Saatloui à Ourmiah on compte quatre heures de cheval à travers un pays bien cultivé, auquel il ne manque qu'un meilleur gouvernement pour devenir *très* riche. Nous franchissons le Nazlou-Tchaï, comme de juste à côté du pont; celui-ci est d'ailleurs un joli type d'architecture persane.

1 Les *loupes* (excroissances des noyers), sont très estimées dans l'ébénisterie; le Kurdistan en fournissait autrefois de très belles, et les loupeurs réalisaient de beaux bénéfices; actuellement le nombre de ces loupes a bien diminué. Les loupeurs menaient au Kurdistan une vie d'aventures fort semblable à celle des trappeurs américains.

Digitized by Google

Les poteaux du télégraphe qui relie Ourmiah à Tébriz ont été plantés «à la persane» au beau milieu du chemin! Pendant un temps de galop, mon cheval s'embrouille les jambes dans le fil télégraphique, coupé sans doute la nuit précédente et traînant à terre; comment ni mon cheval ni moi n'eûmes d'accident, c'est ce que je ne puis encore comprendre. Ces fils sont d'ailleurs très mal tendus et traînent souvent jusqu'à $1^{m},50$ du sol. Hier le Consul de Russie, étant au galop, a failli lui-même avoir la tête emportée par ce malencontreux fil.

La maison des Lazaristes étant située près des remparts, à l'autre extrémité de la ville, nous contournons, pour y arriver, les murs ruinés de cette place forte jadis célèbre.

Les missionnaires nous accueillent avec cette même hospitalité simple et prévenante que nous avions trouvée à Khosrâva.

Poignard kurde.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LE PAYS D'OURMIAH. — LA PERSE ET LE GOUVERNEMENT PERSAN

Ourmiah. Fertilité de son territoire, grâce à l'eau. Le Myr-Ab et la répartition des eaux. Les légumes, les arbres; production du raisin sec. Le vin d'Ourmiah. Pauvreté générale. Sa cause première dans le mauvais gouvernement. Les impôts. Mode de payement des fonctionnaires. L'instabilité des fonctions entraîne la corruption administrative et empêche toute amélioration. Rivalité princière et faiblesse gouvernementale. Faiblesse vis-à-vis des brigands. Dépendance vis-à-vis de la Russie. Le peuple généralement tranquille; liberté de parole. Rareté du numéraire et taux exorbitant de l'argent. Le vrai Persan plutôt opprimé. La dynastie des Kadjars d'origine Turkmène. Les Persans et leur caractère: sédentaires ou nomades. Nourriture. Riz. Pilau. Kebab. Les moutons de Perse; leur queue énorme. Perdrix choukârs. Yoghourt. Kaïmak. Habitations; leur mode de construction; leur ameublement. Voyages. Les Persans voyagent peu. Les Khâns. Chevaux, mulets, ânes, chameaux. Manière de voyager des femmes. Le Coulrouc. Le Tchapar. Sécurité du voyage en Perse.

Ourmiah est située à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de la « mer d'Ourmiah », à une altitude d'environ 1310 mètres. La ville compte à peu près 32,000 habitants, dont la majorité sont musulmans.

Je ne décrirai point Ourmiah, car toutes les villes d'Orient se ressemblent; et là où il n'y a pas de beaux monuments publics à signaler, toute ville n'est qu'un assemblage de ruelles mal tenues, bordées de murs pleins, derrière lesquels se cache toute la vie.

Le territoire d'Ourmiah a une juste réputation de fertilité; le

Digitized by Google

grand élément de la richesse agricole en Orient, l'eau, ne lui manque point. Les Persans ont eu de tout temps un remarquable talent pour l'irrigation des terres et pour l'utilisation la plus judicieuse de cette eau généralement si rare. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient employé ici, en dehors de la ville ou de ses environs immédiats, le coûteux système des canaux souterrains qui se rencontrent en d'autres endroits; sans doute, ils n'en avaient pas besoin.

La distribution des eaux est réglée par un fonctionnaire spécial appelé Myr-Ab (en persan, grand maître des eaux).

Ce fonctionnaire est nommé par le seigneur de l'endroit; il a sous sa juridiction, soit un seul village, si celui-ci est suffisamment important, soit les différents hameaux situés sur un même cours d'eau. Dans le pays d'Ourmiah l'usage des eaux d'irrigation est libre jusqu'au commencement de Mai; à partir de ce moment, chacun irrigue à tour de rôle. Un particulier veut-il arroser hors tour, le Myr-Ab lui vend ce droit d'eau supplémentaire. Cette vente ne doit avoir lieu que sur présentation d'un bon signé par le chef du village; mais, sans aucun doute, il est des accommodements. Parfois le *village* comme corps achète à un autre village situé au-dessus de lui le droit d'irrigation pour une période donnée.

Dans les villages à population mixte, le vendredi, jour de repos des Musulmans, est réservé aux Chrétiens et le dimanche aux Musulmans.

Le pays produit beaucoup de très beaux légumes, et nos choux d'Alsace feraient, dit-on, mauvaise figure auprès de ceux d'Ourmiah. Les melons, qui sont excellents, sont représentés par plusieurs variétés. Un des plus goûtés, le Guermek, est un melon jaune, très doux, qui mûrit en Juin et se conserve jusqu'en hiver. La pastèque ou kharpous atteint parfois le poids de 30 à 40 livres; elle mûrit en été et peut se conserver toute l'année. Son goût, si l'on veut, n'est pas fort délicat, mais c'est un fruit rafraîchissant et très sain.

Digitized by Google

Le schammâm est un tout petit melon qui n'est pas comestible, mais que l'on conserve pour son parfum délicat. Son nom figure très fréquemment dans la poésie persane. Les oisifs tuent le temps en humant le parfum d'un schammâm, qu'ils font gravement passer d'une main à l'autre.

Concombres et tomates atteignent de fort belles dimensions. Le pavot, le safran, le tabac, le coton, forment autant de branches importantes de la culture. Quant à l'huile, elle est généralement tirée du ricin, du lin et du colza.

Le blé de ces contrées est fort beau, et l'on en compte trois espèces. L'avoine n'est pas cultivée; elle est remplacée par l'orge (arpa). Le riz et le millet jouent un rôle important dans la consommation.

L'élève des vers à soie a donné un assez grand développement à la culture du mûrier.

Le platane, le saule, le peuplier, le mastiquier (celui-ci plus spécialement dans le territoire de Soldouz), l'amandier et le châtaignier sont aussi fort répandus; mais tous ces arbres ne poussent guère qu'à l'état de «culture». Le chêne à noix de galle pousse à l'état sauvage dans les montagnes.

Comme arbres fruitiers, l'abricotier, le grenadier, le poirier, le pommier, le cognassier, le prunier et le pistachier sont, avec le jujubier, les plus répandus.

Ourmiah est la terre classique des raisins secs. Dans les villages nous voyons partout d'immenses quantités de raisins en train de sécher au soleil. Les raisins ordinaires sont mis à sécher sans autre formalité; mais pour certaines espèces, dans le but de leur donner une belle couleur, on emploie un procédé curieux. L'on fait bouillir longtemps dans de l'eau des cendres de sarments de vigne ou bien aussi de certaines herbes des montagnes: le liquide jaunâtre, provenant de cette cuisson, est ensuite soigneusement décanté et versé dans une nouvelle chaudière, où il est une seconde fois porté à l'ébullition. L'on trempe brusquement, pendant une seconde à peine, les raisins dans cette solution

Digitized by Google

bouillante, et, de suite après, on les étend au soleil pour les sécher. L'on a soin, pour ces qualités de raisins, de préparer des surfaces soigneusement égalisées et recouvertes d'un gâchis de terre et de paille.

Le vin d'Ourmiah est excellent; le plus répandu est le vin blanc. Malheureusement, il est rare de voir du vin vieux de plus d'un an; les habitants donnent pour motif l'insuffisance de la production et la difficulté de conserver le vin, durant les chaleurs de l'été, dans des maisons sans caves. Tous ces motifs sont réels; mais, à mon avis, le vrai motif est à chercher dans la soif gloutonne de ces mêmes habitants qui boivent sans mesure tant que dure la provision. Lorsque, l'été venu, le vin est épuisé, « pour ne pas boire une eau que les irrigations rendent malsaine», ces pauvres gens se voient contraints d'étancher leur soif avec leur provision d'eau-de-vie! Boisson excellente par 35 degrés de chaleur à l'ombre!

L'usage universel des galettes combustibles porte évidemment un tort sérieux à l'agriculture; aux environs des villes on cherche à y remédier par l'emploi des détritus organiques. Ceux-ci sont soigneusement recueillis, puis mélangés avec de la terre; au bout de deux ans, ce terreau est répandu dans les jardins. La cendre des foyers est aussi employée comme engrais.

Malgré toutes ces richesses naturelles, le pays est pauvre.

La cause première de cet état de misère réside dans les vices du gouvernement; et ces vices eux-mêmes ont leur origine dans l'influence prolongée des principes de l'Islamisme.

Dans les temps anciens, la Perse était beaucoup plus peuplée et plus fertile. Mais dans ces pays, la *nature vierge* n'existe pas; toute la fertilité est un trésor accumulé par l'industrie humaine. Il suffit d'une série de guerres malheureuses et, plus encore, d'une série de mauvais gouvernants, pour dépeupler un pays; et en Perse, tout pays dépeuplé devient immédiatement aride. L'influence européenne sur le gouvernement persan se mani-

Digitized by Google

teste surtout dans les choses superficielles; mais elle n'a pas pénétré les parties vitales de son organisme, et tout marche d'après la vieille méthode.

La levée des impôts se fait par des fermiers sans conscience.

Les collecteurs, surtout dans les régions du Kurdistan, sont assistés par les soldats du Shah; ils s'installent dans un village et élèvent d'abord, comme taux d'impôt, les prétentions les plus exorbitantes. De là des discussions interminables. Pendant ce temps, eux et leur bande se livrent à tous les actes d'arbitraire, et dévorent la substance de ces pauvres gens, qui, de guerre lasse, payent beaucoup plus qu'ils ne doivent.

L'arbitraire est le même dans les questions de redevances seigneuriales; tel seigneur que je pourrais nommer, et qui paye 3000 krâns [1] au Shah, en soutire, sous ce prétexte, 10,000 à ses sujets. Les redevances sur les moissons donnent aussi lieu aux plus tristes chicanes. Souvent le blé battu reste pendant des semaines avant que le collecteur vienne prélever sa dîme; pendant ce temps, il est défendu d'enlever la moindre quantité de blé; on devine facilement combien l'on peut chicaner là-dessus.

La capitation est d'environ 5 krans par homme et trois jours de corvée.

Les employés royaux sont payés, non en numéraire, mais en assignations sur les provinces. Parmi ces assignations, les unes sont en terre; les autres sont des assignations sur les comptes des villages ou des cantons. Les intendants dressent les états d'imposition de chaque village et de chaque catégorie d'imposition, faisant pour chaque article un état séparé et en double. Ces états, arrêtés définitivement par le reys ou maire de l'endroit et scellés par lui et les principaux habitants, sont envoyés à la chambre des comptes. Ils en ressortent comme de vrais billets

1 Le Krân devrait valoir un franc; de fait il ne vaut guère plus de 70 à 80 centimes.

Digitized by Google

au porteur, que cette chambre remet aux employés à proportion du montant de leur traitement, leur laisssant ensuite le soin de se faire payer eux-mêmes par les villages sur lesquels ils sont assignés. Ce qui n'est pas absorbé de la sorte par les traitements des fonctionnaires, est perçu pour le compte du trésor royal. On concevra facilement à quels effroyables abus doit donner lieu ce système, où chaque employé, muni de son billet, se fait payer lui-même. Il a toute liberté d'extorquer bien au delà de son dû; car comme, du haut en bas de l'échelle administrative, chacun pressure de son mieux, aucune réclamation ne peut aboutir, étouffée qu'elle est par les intérêts coalisés des fonctionnaires.

Je crois que ce système, exposé tout au long par Chardin (Tome V, ch. 8), fonctionne actuellement sans modification appréciable. J'ai lu tout ce passage à un sujet de Sa Majesté le Shah, et il n'a rien trouvé à y relever.

L'instabilité des fonctions administratives, le manque complet de toute tradition gouvernementale, sont la source première de tous ces maux. Le plus haut fonctionnaire peut perdre sa tête, ou du moins être réduit à la misère, du jour au lendemain. Le Shah est, avant de monter sur le trône, tenu généralement en suspicion par son prédécesseur; on l'éloigne des affaires et rien ne le porte à s'instruire sérieusement. Devenu souverain, il est fatalement livré à ses favorites dont la fragile fortune amène presque toujours une promotion d'employés nouveaux qui n'ont d'autre mérite que de leur être apparentés; que la favorite soit disgraciée, ces employés perdent leur place sans aucune compensation. Aussi, chacun profite-t-il de son heure de bonne fortune pour amasser un pécule. Ce souci explique la rapacité avec laquelle les fonctionnaires cherchent à extorquer tous les pourboires possibles; nos difficultés à la douane de Khoï n'étaient, comme je l'ai dit, qu'une affaire de bakschich. Les gros employés vendent toutes les charges; un fils du Shah, ministre de la guerre, mettait ouvertement les grades à l'encan!

Voilà le spectacle en temps ordinaire. Mais les enfants du

Digitized by Google

Shah, issus de ses différentes femmes ou concubines, forment un nouvel élément de dissolution. Aspirant chacun, sinon au trône, du moins à une part d'influence, ils profitent de leurs emplois pour se créer à tout prix un parti; à la mort du Shah, la succession se règle difficilement sans luttes sanglantes. L'ancien système qui consistait à *supprimer* les princes de la famile royale, s'il était barbare, avait du moins son côté pratique!

L'on voit donc qu'aucun principe ne préside au gouvernement; chaque fonctionnaire est en quelque sorte un intrus, qui, sans aucune préparation, se trouve favorisé pour quelques instants d'une bonne mine à exploiter. Il ne peut être question d'améliorations sérieuses; les plus beaux projets ne survivent pas à celui qui les a lancés, en admettant, chose rare, qu'il les ait lancés dans un but sérieux et non pour pêcher en eau trouble.

Rien ne montre mieux la faiblesse du gouvernement que sa conduite vis-à-vis des brigands.

Un brigand kurde, Hassö, chef d'une bande bien organisée, a mis, il y a quelques années, tout le pays d'Ourmiah à contribution. Les 19 canons d'Ourmiah (combien sont en état de tirer?) ont été mis en ligne; toute l'armée de l'Aderbeidjan s'est ébranlée; Hassö s'en est moqué. Pendant que ses hommes battaient les troupes du Shah, lui-même venait tranquillement faire ses provisions à Ourmiah! De guerre lasse, le gouvernement persan donne à ce même Hassö, avec sa grâce, le titre de colonel et 11,000 krans de pension annuelle!

A peu de temps de là, un autre chef kurde, scheikh Mohammed Abdullah, mit tout le pays d'Ourmiah à feu et à sang et assiégea la ville [1]. Avec un peu plus de résolution, il l'eût prise sans coup férir. Personne n'était préparé à la résistance et la démoralisa-

[1] Je crois que l'expédition de Mohammed Abdullah remonte à 1880. Mohammed Abdullah habitait un donjon inaccessible du pays de Soldouz où, dit la voix populaire, les sentiers sont si escarpés que deux hommes résisteraient à une armée. Au lieu de faire une rapide razzia, il assiégea Ourmiah pendant deux mois, et le temps qu'il perdit ainsi permit aux Persans de le battre.

Digitized by Google

tion était complète. Sans l'énergie du Délégué Apostolique, Mgr Clusel, la partie eût été perdue. Mais, Musulmans et Chrétiens subissaient tous si complètement l'ascendant des vertus et du caractère de Mgr Clusel, que celui-ci put relever leur courage, organiser la résistance et donner aux troupes persanes le temps d'arriver. Le Shah apprécia si bien le rôle de Mgr Clusel qu'il lui envoya de Téhéran, avec toute la pompe possible, la plus haute décoration persane.

Telle est la faiblesse du gouvernement à l'intérieur. A l'extérieur, la situation politique de la Perse, sollicitée par les influences contraires de l'Angleterre et de la Russie, est fort difficile. L'Angleterre, étant la plus éloignée, est matériellement moins à craindre. Mais, réussit-elle à se faire concéder un privilège, l'Ours russe grince des dents et s'en adjuge de suite un plus grand.

L'Angleterre, au moment où nous étions en Perse, venait d'obtenir l'ouverture du fleuve Kharoun à une compagnie de navigation anglaise. Colère de la Russie! Lorsqu'en 1889 le Shah fit visite au Tzar, celui-ci le reçut comme un valet dont son maître est mécontent, et le força à signer un traité qui, spéculant sur les troubles probables à la mort de Nasr-Eddin, assure à la Russie, pour l'avenir, la possession du Khorassan. Les Russes, d'ailleurs, ne font pas mystère de leurs projets. Un haut fonctionnaire nous disait: *Il nous faut* le Khorassan comme centre d'opérations éventuelles contre l'Inde; c'est pour cela que nous avons construit notre chemin de fer Transcaspien contre la frontière de cette province; d'ici quatre ans, nous occuperons le Khorassan. En novembre 1890, les journaux annonçaient que la Russie s'était fait adjuger la concession d'un chemin de fer de Rescht à Téhéran. Le Shah, me disait ce même fonctionnaire, n'est que le lieutenant du Tzar!

Malgré tous ces abus et toute cette faiblesse du gouvernement, le peuple est généralement tranquille; une trop longue expérience lui a appris qu'en changeant de maître, il changeait seulement de tyran. Aussi, de ce côté, le gouvernement n'a-t-il

Digitized by Google

guère d'inquiétude, et laisse-t-il, en temps ordinaire, libre cours aux critiques. Dans les cafés toutes les nouvelles se débitent et les «politiques» critiquent le gouvernement en toute franchise; celui-ci, pourvu que le monde se laisse convenablement tondre, ne se met guère en peine de paroles, en quoi il fait preuve d'un grand bon sens.

L'argent est rare, dans les campagnes surtout; la plupart des transactions se font par des échanges, les uns, déterminés d'avance, les autres après coup, comme compensation en face d'une insolvabilité notoire. Le numéraire s'en va à l'étranger pour payer les importations, que les exportations sont loin de balancer.

Quant aux prêts d'argent, la rareté du numéraire et l'instabilité des conditions les mettent à des taux fantastiques. Dans le commerce le taux est de 12 à 24 %, et ces conditions sont jugées raisonnables; l'usure proprement dite ne commence qu'au delà de cette limite; elle s'élève jusqu'à 40 et 60 %, sans y comprendre les intérêts des intérêts, qui sont scrupuleusement comptés.

Nous n'avons guère vu les Persans proprement dits. Dans l'Aderbeidjan il y en a peu; les habitants sont de races mélangées: Kurdes, Turcs, Arméniens, Chaldéens, et la langue turque y est bien plus répandue que la persane. On peut dire que l'élément persan est en général plutôt opprimé; la dynastie des Aftchars (Nadir-Shah), ainsi que la dynastie actuelle des Kadjars ont une origine turkmène; mais la civilisation persane a pénétré ces éléments étrangers, bien que les vrais Persans ne soient guère concentrés que dans le Farsistan.

D'ailleurs, quand on parle de *race* fixe, il faut entendre le peuple; les seigneurs, et à plus forte raison les maisons souveraines perdent rapidement leur race par les croisements étrangers; les Géorgiennes ayant toujours passé pour les plus belles esclaves, il n'y a presque pas de famille princière qui n'ait du sang géorgien. Les Persans, en prenant ce terme comme syno-

Digitized by Google

nyme d'habitants musulmans de la Perse, sont en général braves et vifs et ont l'imagination féconde; voluptueux, ils le sont à l'excès, et le mariage chez eux est fort abaissé.

Naturellement ils sont fatalistes, moins que les Turcs, dit-on; leur superstition est grande, et les astrologues sont parmi eux de grands personnages. Ils sont dépensiers, et comme ils sont en même temps dissimulés et trompeurs, tous les moyens leur sont bons pour satisfaire leur luxe. Lorsqu'ils désirent une chose, fussent-ils des plus grands seigneurs, ils s'abaissent aux flatteries pour l'obtenir; ensuite, ils ne vous regardent plus. Il est naturel qu'avec ces défauts la générosité ne soit pas leur fort. Mais ils sont polis et beaucoup plus *traitables* pour les étrangers que les Turcs. Pour ce qui touche à la nourriture, le Persan se tient, il est vrai, plus que le Turc, à l'écart de l'infidèle; un bon Persan ne mangera jamais avec un Chrétien, et s'il a dû lui prêter un plat, il le brisera ensuite; mais généralement des idées de haine ou de mépris ont cessé d'être attachées à ces prescriptions rituelles. Mais, s'ils sont polis, il serait imprudent de faire grand fond sur cette politesse [1].

A l'opposé de la Turquie, il y a en Perse beaucoup de noblesse héréditaire [2].

La population de la Perse se partage en population sédentaire et en population nomade. La population nomade est la plus vigoureuse et la plus vaillante. Les Kadjars en forment la tribu la plus puissante; les grands emplois leur appartiennent comme de droit, puisque la dynastie actuelle est sortie de leurs rangs. Les Aftchars, qui ont eu aussi une dynastie, celle de Nadir-Shah, sont surtout cantonnés dans l'Aderbeidjan.

Toutefois, la séparation entre les nomades et les sédentaires (tadjiks) n'est pas une barrière; il se fait des alliances entre les

[1] Voir un excellent parallèle des Persans et des Turcs, Jaubert, ch. 35.

[2] Le terme de Mirza qui est un des plus fréquemment employés, lorsqu'il est placé devant le nom, indique la dignité de naissance et ne se donne qu'aux personnes de grande considération. Placé après le nom, il devient un simple qualificatif que prennent les gens de loi ou les écrivains.

Digitized by Google

deux. Lorsque le cultivateur est par trop opprimé, il fuit ses champs et entre dans la classe des nomades; pour peu qu'il ait de nouveau l'espoir d'un avenir plus heureux, il reprend ses travaux.

Les artisans sont fort habiles, mais routiniers. Ils fabriquent des objets ravissants avec un nombre d'outils incroyablement réduit; mais, une fois un modèle créé, il est indéfiniment répété.

Quant à la manière de vivre des Persans, nous n'avons pas eu occasion de l'observer de près, ayant presque toujours logé chez des Chrétiens, Chaldéens ou Arméniens.

La nourriture du pays, sans être fort variée, est excellente [1]. Le riz en fait le fond; les Kurdes le remplacent souvent par du millet, mais je n'en ai pas vu servir dans de bonnes maisons. On apprête le riz de mille manières différentes, mais, en général, la couleur ou quelques condiments accessoires différencient seuls ces préparations.

La manière la plus ordinaire d'apprêter le riz est d'en faire le *Pilau*, ce mets si exquis et si vanté des Orientaux. Pour ma part, je puis affirmer que je ne connais aucun mets à la fois aussi simple, aussi agréable et aussi sain que le pilau. On n'y peut employer que du riz de très bonne qualité et tel que nous en voyons rarement en Europe. On l'échaude d'abord, de façon à ramollir les grains; puis on le lave vigoureusement dans l'eau froide et on le laisse égoutter. Le fond de la casserole où doit se faire la cuisson, est garni de viande, généralement de mouton; le riz se met au-dessus; l'on verse sur le riz la quantité nécessaire de beurre, préalablement fondu; et la casserole bien fermée est posée sur un feu de braises, non de flammes. Une fois la cuisson terminée, on ajoute au pilau les condiments de circonstance, abricots secs, etc.

La cuisson du pilau est une besogne délicate et la réputation d'un cuisinier se mesure à sa science sur ce sujet; notre Guégou est un cuisinier hors ligne.

1 Herbert, *Voyage de Perse*, 383, donne une descripton assez originale des repas persans.

Digitized by Google

Dans l'Arménie turque et surtout dans le bassin du Tigre, nous avons vu fréquemment remplacer le pilau par le bourghoul. Le bourghoul est apprêté de la même façon que le pilau, sauf que l'on y emploie, au lieu de riz, du blé, échaudé au préalable et décortiqué dans un mortier avec un gros pilon de bois. Le kebâb ou grillade de mouton accompagne ordinairement le pilau. La viande, coupée en petits morceaux, est enfilée dans de longues brochettes et grillée au feu. Parfois le mouton est rôti en entier; mais il est rare que ce mets soit convenablement apprêté; certaines parties sont complètement carbonisées, tandis que d'autres restent à moitié crues.

Les moutons, aussi bien de Perse que d'Arménie, sont excellents. Leur chair est délicate et le manger presque quotidien de cette viande fatigue moins l'estomac que ne fait l'usage du bœuf dans nos pays. Ces moutons se distinguent par leur queue énorme, ou plutôt par une poche de graisse dans laquelle leur queue est noyée; ce sac de graisse pèse souvent de 10 à 12 kilos [1].

La perdrix choukâr est aussi très abondante et très estimée. Elle est beaucoup plus grosse que la perdrix de nos pays, et sa chair est fort délicate. Le poulet enfin entre pour beaucoup dans la consommation ordinaire; mais il ne vaut pas celui d'Europe, et l'on s'en fatigue encore plus vite.

Le yoghourt est une préparation de lait aigre des plus agréables. Après avoir cuit le lait, on y met, lorsqu'il est encore tiède, une petite quantité de ferment qui le fait prendre en lui donnant une légère saveur acide. En été c'est un des aliments les plus sains, et il n'est pas de maison si pauvre qui ne puisse en offrir. Le kaymak est une sorte de fromage dans lequel entre une grande quantité d'herbes odoriférantes; on ne peut le donner pour un manger délicat.

1 On peut avoir un beau mouton pour trois manètes (1 manète vaut 3 krans 10 shaï). Dans la montagne on a ce même mouton pour 25 piastres, à peu près 6 francs.

Digitized by Google

Les habitations sont, en général, fort simples. Les murs de clôture sont faits en pisé et les maisons elles-mêmes sont généralement en briques crues. La matière est toujours à portée, car ce n'est que de la terre; le premier endroit venu sert de carrière. Les maçons mêlent à la terre une certaine quantité de paille broyée et coupée menue, pour lui donner plus de consistance et empêcher les briques de casser. Cette terre est assez fortement humectée et les maçons la foulent soigneusement avec les pieds; puis elle est coulée dans des moules de bois mince qui ont environ 21 centimètres et demi de long sur 16 centim. de large et 6 centim. et demi de haut. Le moule rempli, le maçon en égalise la surface avec la main, puis le trempe rapidement dans un baquet d'eau mêlée de paille très menue qui se colle à la surface. On retire alors le moule et on laisse la brique commencer à sécher au soleil pendant quelques heures; après quoi les briques ainsi préparées sont rangées de champ les unes contre les autres et achèvent de sécher.

Quant à la couverture des maisons, dans le centre de la Perse, elle est le plus souvent en voûte; mais, dans l'Aderbeidjân, elle est ordinairement composée d'une terrasse plate, supportée par une charpente en bois de peuplier. Sur cette charpente l'on étend un clayonnage serré qui est recouvert ensuite d'une épaisse couche de pisé.

La confection de ces terrasses est évidemment la partie délicate de la construction; car il faut à la fois ne pas les faire trop lourdes, ne pas donner de pente assez forte pour exercer des pressions latérales sur les murs peu solides, suffisante cependant pour l'écoulement des eaux. Les pluies ne manquent pas de délayer à chaque fois une bonne partie de la terrasse; aussi bien est-ce la seule partie de l'habitation qui soit vraiment entretenue. Pour empêcher les vers de démolir les toitures, on répand du sel sur les poutrages et entre les différentes couches de pisé; j'ignore quelle est en réalité le degré d'efficacité de ce préservatif, mais je l'ai vu employer aussi bien dans le Kurdistan qu'en Perse.

Digitized by Google

Quant aux travaux de serrurerie, on peut simplement dire qu'ils n'existent pas dans une maison persane. Les portes sont toutes en bois et tournent sur un pivot de bois fixé dans deux entailles faites, l'une dans le linteau, l'autre dans le seuil de la porte. Pour fermeture un loquet auquel s'adapte une sorte de serrure en bois, parfois assez ingénieusement et savamment disposée. Tandis que des plafonds élégants masquent les clayonnages dans les maisons riches, ces portes grossières se rencontrent dans les plus belles demeures et l'on peut dire que leur usage est universel.

L'agencement des fenêtres est aussi très rudimentaire; des carreaux de papier huilé remplacent généralement les vitres.

Quant au mobilier, il est des plus simples; tout le luxe est dans les tapis. Dans la salle de réception court le long des murs un banc grossier, élevé de 15 à 25 centimètres au-dessus du sol. Ce banc assez large est recouvert de coussins et de tapis souvent fort riches. Les Persans, qui quittent toujours leur chaussure à la porte, s'accroupissent sur ce divan les jambes croisées et y passent ainsi leur journée. Ce soin d'enlever les chaussures permet de conserver très longtemps les tapis; j'ai vu dans une famille un superbe tapis du Khorassan qui avait deux siècles d'âge; il semblait que le temps n'eût fait qu'ajouter à la beauté de ses couleurs. Les murs des chambres sont généralement blanchis à la chaux et n'ont pour ornement que des niches à cadres découpés; les maisons «modernes» y ajoutent les plus horribles gravures d'Épinal. Les guéridons à fumer et les services à café sont généralement élégants.

Les Persans voyagent peu et seulement pour affaires ou dans un but religieux. Le voyage d'agrément, voire même, pour beaucoup d'entre eux, la simple promenade d'agrément, est une chose qui n'a pas de sens. Dans le monde de la cour, les voyages du Shah modifieront sans doute ces manières de voir, mais sans grand profit, je le crains, car les Persans ne viendront guère chercher en Europe qu'un nouveau contingent de mauvaises

Digitized by Google

habitudes à ajouter à leurs vices natifs, et ils n'en rapporteront que peu de science vraie.

Autrefois, les voyages étaient grandement facilités par le réseau des caravansérais ou khâns qui couvrait la Perse. Ces khâns étaient souvent des édifices grandioses élevés par les Shahs ou par de simples particuliers; des fondations en assuraient l'entretien; actuellement de toute cette organisation il ne reste que des vestiges.

Le Persan voyage à cheval. L'on trouve de fort bons chevaux en Perse; mais ceux des caravanes sont généralement mauvais marcheurs; les Persans les font travailler trop tôt et les usent vite. Les mules et les ânes sont très répandus; il est d'usage de fendre les narines à ceux-ci pour leur faciliter la respiration; et l'une des grandes vengeances que se permet un Persan, consiste à couper les oreilles à l'âne de son ennemi. A en juger par le nombre d'oreilles coupées que nous constatons, il faut croire que le Persan est très rancunier !

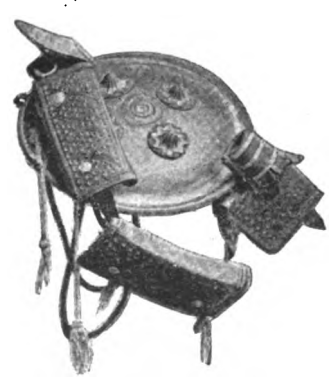
Les transports commerciaux se font à dos de chameau, et cet animal sert aussi à transporter les femmes. Comme celles-ci doivent voyager dans la plus stricte réclusion, on les renferme dans des espèces de niches appelées kadjawahs; un chameau porte deux de ces niches s'équilibrant mutuellement. Les grandes dames voyagent cependant de préférence en litière. Ces litières (takht-i-rewan) soigneusement grillagées sont portées par deux mulets. Les hommes de qualité s'en servent aussi parfois lorsqu'ils craignent la fatigue du voyage à cheval.

La rencontre d'une grande dame en voyage est généralement chose fort désagréable, surtout quand cette dame fait partie du harem royal. Un courrier, devançant la caravane, publie le «couïrouk», c'est-à-dire l'ordonnance enjoignant d'évacuer entièrement les endroits par où doit passer le cortège. Cette ordonnance doit s'exécuter avec une grande rapidité, et, autrefois surtout, l'on avait souvent à souffrir de la brutalité de ces courriers qui faisaient place nette à coups de trique.

Digitized by Google

L'on voyage ordinairement en caravane, louant ou achetant des chevaux selon son goût; il est naturellement plus agréable de former soi-même sa caravane plutôt que de se joindre à une société de marchands. Un voyageur pressé peut utiliser les chevaux de poste et voyager en «tchapar». La Perse a, en effet, le grand avantage d'avoir un réseau de relais de poste mieux organisé qu'en Turquie; moyennant une redevance proportionnée aux distances, l'on trouve à chaque relais un cheval de selle frais. Naturellement le maître de poste cherche à tromper le voyageur dans le calcul des distances; naturellement aussi, il cherche à se procurer le nombre de chevaux nécessaire, par les moyens les plus économiques; les courriers royaux, de leur côté, pratiquent sur une grande échelle le système des réquisitions forcées avec restitution des bêtes aux calendes grecques. Pour le voyageur pressé et portant avec lui une très petite quantité de bagage, le voyage en tchapar a ses avantages; mais pour un touriste qui veut «voir» le pays, il est entièrement à déconseiller.

En dehors de la zone frontière où les Kurdes font souvent des razzias, l'on s'accorde généralement à représenter le voyage en Perse comme exempt de tout danger. Un officier allemand qui avait longtemps parcouru le pays entièrement seul, m'assurait qu'un Européen, muni d'un bon fusil comme porte-respect, pouvait, surtout s'il ne faisait pas étalage de richesses, traverser la Perse d'un bout à l'autre, sans avoir à craindre aucune attaque.



Bouclier et cartouchière kurdes.

Digitized by Google

CHAPITRE X

LES MISSIONS D'OURMIAH. — LES ENVIRONS DE LA VILLE

Les Chrétiens du pays. Les Arméniens. Les Chaldéens; Nestoriens et leur origine. Rome et les Nestoriens. Fondation de la mission presbytérienne américaine. M. Boré. Établissement de la mission catholique. Ses tribulations. M. Perkins et sa mauvaise influence. Affaire de l'Église d'Ardischaï. Expulsion des missionnaires catholiques. M. de Sartiges. Mgr. Cluzel et son prestige. État actuel de la mission catholique d'Ourmiah; — de la mission américaine. La question de l'argent et du confort. La mission épiscopalienne anglaise. Environs d'Ourmiah. Le Bizaou-Dagh et ses traditions. Les églises et leurs portes basses. Guiey-Tapé. Quelques usages chaldéens. La jeune mariée. Horreur que l'on a des grenouilles. Les jeûnes. Les faux prêtres vagabonds.

Ourmiah peut être considéré comme le centre du catholicisme en Perse. C'est là que les Lazaristes ont leur principale mission et c'est là que réside le Délégué Apostolique.

Les chrétiens du pays sont Arméniens ou Chaldéens. Les premiers, bien que peut-être numériquement inférieurs, sont vraiment chez eux; les autres sont commè des colonies perdues des populations chaldéennes de Mésopotamie.

Celles-ci, déjà nestoriennes au moment de la conquête musulmane, durent, au bout de quelques siècles, fuir les plaines pour se soustraire aux persécutions de leurs conquérants. Elles trouvèrent dans les montagnes du Kurdistan un abri sûr, où elles maintinrent leur indépendance nationale et leur religion, grâce à leur orga-

Digitized by Google

nisation fortement hierarchisée, à leur groupement autour de leur chef religieux, de leur *Catholicos* qui résidait dans les inaccessibles défilés du Zab.

Une partie de ces Chaldéens nestoriens franchissant le faîte des montagnes, se répandit sur le haut plateau persan et s'y établit dans la partie occidentale de l'Aderbeidjân.

Rome ne cessa jamais d'avoir l'œil sur ces populations que l'hérésie nestorienne [1] et le schisme tenaient séparées d'elle.

Pendant longtemps les communications furent presqu'impossibles. Quand on put en établir, la constitution hiérarchique de ces populations imposait à Rome un plan tout tracé; commencer à évangéliser et relever directement quelques fractions du peuple, afin de pouvoir, sur ce début, pénétrer jusqu'aux chefs; essayer ensuite de ramener ceux-ci, et par eux la masse de la nation.

Ce souci d'atteindre les chefs, concentra les efforts de Rome dans le bassin du Tigre et du Zab, où les Dominicains sont établis depuis plus d'un siècle; la fraction des Chaldéens de Perse restait donc pour un certain temps en dehors de l'action *directe* de la mission de Môsoul, mais elle en recevait cependant une impulsion indirecte, comme on l'a vu à l'occasion du retour de Khosrâva à l'unité catholique.

C'est cette situation d'isolement dont l'*American board of Commissionners for foreign missions* prit occasion, lorsqu'il décida la fondation d'une mission presbytérienne à Ourmiah [2]. Les premiers missionnaires vinrent s'y établir en 1835.

A peu près en même temps un Catholique, alors encore laïque, chargé de missions scientifiques du gouvernement français,

[1] Comme on le sait, le système de Nestorius arrivait à supprimer en somme le mystère de l'Incarnation. Le Christ n'était plus une personne divine supportant une double nature; il n'était en réalité qu'un homme uni d'une façon purement morale à la divinité, participant ainsi à ses perfections. On ne pouvait donc dire dans sa théorie, que Dieu fut mort pour nous, que Marie fut la mère de Dieu, puisque la personne du Christ n'était plus la personne du Verbe divin fait chair. Nestorius fut condamné solennellement au Concile d'Éphèse 431.

[2] Voir l'appendice B.

Digitized by Google

M. Boré établissait de son initiative privée des écoles dans plusieurs villes de Perse [1].

L'établissement de cette mission protestante était pour les Catholiques un fait très grave. Au point de vue des croyances ils ne pouvaient voir avec plaisir s'établir des missionnaires dont

Montagnard du Kurdistan.

le christianisme tendait chaque jour davantage à un éclectisme bien voisin de l'anarchie dogmatique.

Au point de vue de la position acquise par le Catholicisme, au point de vue des fruits que les efforts de ses missionnaires avaient produits depuis un siècle, cet établissement constituait un danger. Vu le groupement des Nestoriens, les nouveaux missionnaires ne pouvaient agir sur une fraction de la nation sans s'adresser à la nation entière et leur action, même sans être influencée par des

[1] Il n'entra dans la congrégation des Lazaristes qu'en 1854.

Digitized by Google

sentiments hostiles au Catholicisme n'eut pu manquer de lui nuire sensiblement.

Il devenait donc indispensable d'établir une mission en Perse, sous peine de voir prendre à revers toute la mission de Mésopotamie et compromettre l'existence de la communauté catholique de Salmas et des quelques groupes catholiques des environs d'Ourmiah.

M. Boré qui avait déjà établi des écoles à Ourmiah et à Salmas, s'employa à cette nouvelle fondation. Grâce à ses efforts, arrivaient en 1840 les premiers missionnaires lazaristes [1]. Ils se concentrèrent à Ourmiah et (1841) à Tebriz, tout en continuant à diriger l'école que M. Boré avait fondée à Ispahan.

Bientôt commencèrent leurs tribulations, suscitées par les Arméniens schismatiques, qu'appuyait l'Ambassadeur de Russie, comte de Médem.

Celui-ci poussa le gouvernement persan à émettre un firman royal qui prohibait le prosélytisme. Tout étranger qui s'y livrait devait être expulsé; tout indigène subir des châtiments corporels et une amende. Le firman reçut un effet rétroactif et l'un des missionnaires, M. Fournier, fut expulsé de Perse.

Le firman, général dans ses termes, ne visait dans son application que les missionnaires catholiques. Les Américains à Ourmiah n'en furent jamais atteints et continuèrent leur œuvre sans être inquiétés. Les Lazaristes — deux missionnaires et un frère lai composaient alors tout leur personnel — se remirent bientôt, eux aussi, plus ou moins ouvertement à l'œuvre. Malgré leur petit nombre et leur manque de ressources, ils parvinrent à bâtir en 1843 une toute petite église. En même temps leur influence grandissait et s'étendait.

Il est possible qu'au début l'American Board ait organisé sa mission pour le seul but du prosélytisme, sans intention hostile contre les Catholiques et sans savoir qu'il empiéterait nécessaire-

[1] MM. Fournier, Darnis et Cluzel.

Digitized by Google

ment sur un terrain déjà arrosé des sueurs et même du sang des missionnaires catholiques.

Mais, une fois la mission établie, la situation devait, par la force des choses, devenir tendue entre les représentants des deux confessions.

Pour empêcher les frères séparés de devenir frères ennemis, il eut fallu de part et d'autre une prudence plus qu'ordinaire. Malheureusement, au zèle du fondateur de la mission américaine, le Révérend Perkins, se mêla dès le début une hostilité violente contre les Catholiques. Cette hostilité trouvait son aliment dans l'ignorance profonde où était Perkins de tout ce qui touchait au Catholicisme; elle parut bientôt devenir l'une de ses idées fixes.

On regrette d'en trouver la trace presque à chaque page de ses ouvrages, et l'on en est d'autant plus étonné, que les Américains se font gloire d'être toujours justes, *fair* envers leurs adversaires.

Je ne voudrais pas réveiller de vieilles querelles. Mais le livre de Perkins [1] sur la mission de Perse a été beaucoup lu; c'est pourquoi, afin de donner au lecteur l'idée de ce que l'on peut lui accorder comme valeur critique, j'ai cru devoir en extraire quelques appréciations. J'en passe et des plus curieuses.

Pour lui, entre le Pape et l'Antéchrist, la différence est à peine sensible, et il n'ose guère en parler, sans mettre sa conscience en repos par quelqu'apostrophe de ce genre: « Thou enemy of all righteousness! » (Toi l'ennemi de toute droiture).

Parti sur ce ton, il n'est pas étonnant que M. Perkins souffre aussi de la «*maladie jésuitique*». Ces «fils des ténèbres» n'eurent jamais affaire aux Nestoriens; mais Perkins éprouvait le besoin d'en voir partout. M. Boré, laïque, comme je l'ai dit, était un jésuite, un «child of the devil» (p. 396).

Plus loin, il raconte comment des émissaires du Pape — toujours des Jésuites, s'entend — ont été offrir à Mâr Schimoûn (le

[1] A Residence of eight years in Persia among the Nestorian christians.

Digitized by Google

Patriarche nestorien) de canoniser Nestorius (un hérésiarque solennellement anathématisé par un Concile !) si *lui* voulait reconnaître la suzeraineté de Rome !

Ces passages — et ils ne sont pas les plus violents — montrent jusqu'à quelles tristes aberrations peut conduire la passion greffée sur l'ignorance !

Ils permettent aussi de supposer que Perkins ne fut peut-être pas étranger à la promulgation du firman royal dont j'ai parlé, puisqu'il sut mettre sa mission à l'abri des mesures qu'il contenait. On peut appliquer ici, à l'état d'hypothèse, l'adage du droit : «*Is fecit cui prodest*».

Malheureusement Perkins ne devait pas s'arrêter là dans cette triste lutte. Il prit prétexte de la reconstruction d'une église qu'entreprenaient les Catholiques à Ardischaï, pour faire intenter aux missionnaires lazaristes un procès en usurpation par l'évêque du lieu. Le procès fut jugé en deux instances en faveur des Lazaristes. Perkins parvint à le faire casser et porter à Téhéran. Il s'y rendit lui-même, et, fort de l'appui du ministre de Russie, ennemi juré des Catholiques, parvint à faire condamner les missionnaires et à obtenir un firman contre eux. Les immeubles de la petite mission d'Ourmiah furent sauvés grâce à un Catholique de Tébriz qui s'en rendit acquéreur avant la promulgation du firman. L'un des missionnaires, M. Darnis, fut expulsé de fait; quant à M. Cluzel, il parvint à se cacher; aidé par un missionnaire, arrivé pendant le procès, dont le firman n'avait pas fait mention, il put exercer encore, au milieu de mille difficultés, quelqu'action sur ses Catholiques. Cet état de proscription dura jusqu'à l'arrivée de M. de Sartiges, chargé par la France d'une mission diplomatique à Téhéran. Celui-ci fit rendre la liberté aux missionnaires, mais l'église d'Ardischaï ne fit retour aux Catholiques que vingt ans plus tard, en 1866. L'ère des plus grandes difficultés était ainsi close.

Je ne pense pas qu'aucun Américain, à quelque dénomination qu'il appartienne, voulût, à l'heure actuelle, se rendre solidaire des procédés de Perkins. Celui-ci ne semble d'ailleurs pas avoir

Digitized by Google

laissé à ses successeurs le *complet* héritage de son esprit; mais des

Mgr. Clusel.

précédents de ce genre impriment à une œuvre des tendances contre lesquelles il est difficile de réagir, et leur influence se fait sentir longtemps.

Digitized by Google

Après l'exposé de ces faits, il est curieux de voir Perkins se donner pour l'agneau entouré de loups!

Quant aux accusations qu'il porte contre Mgr. Cluzel, d'abord simple missionnaire, plus tard Délégué Apostolique, sans vouloir les examiner en détail, je pense, qu'après tout ce que j'ai rapporté, elles perdent singulièrement de leur valeur. Au demeurant, nous avons ici une bonne réfutation — les faits — et il suffira de rappeler que dans une ville, aux trois quarts musulmane et dans un pays où le Chrétien est méprisé, Mgr Cluzel était arrivé à se faire estimer de tous. On l'honorait à l'égal d'un prince. Lorsqu'il quittait Ourmiah, son cortège, auquel les Musulmans eux-mêmes étaient fiers de se joindre, ressemblait à celui d'un des plus grands seigneurs. Revenait-il à sa résidence, le gouverneur envoyait à sa rencontre, à une ou deux lieues de la ville, une escorte et un cheval d'honneur. A sa mort, il eut des funérailles telles que jamais on n'en avait vues dans le pays.

Sous un régime où le fonctionnaire ne sait que voler, des gouverneurs en détresse empruntaient parfois l'argent de la délégation à Mgr. Cluzel et, j'ai ouï dire, qu'ils *le lui restituaient!*

Pour qui connaît l'Orient, ce trait, s'il est exact, donnerait le critérium de l'influence morale, qu'il avait atteinte [1]!

Actuellement la mission d'Ourmiah est assez considérable et prospère; 5 missionnaires et 7 sœurs de charité la dirigent.

L'église est, pour le pays, un monument remarquable. Le collège compte une centaine d'élèves, dont douze se préparent chaque année à entrer au séminaire de Khosrâva.

La mission entretient environ une cinquantaine d'orphelins et supporte les frais de 45 écoles dans les villages de la plaine d'Ourmiah. Les sœurs ont un dispensaire, une école, une salle d'asile, et visitent aussi les malades à domicile.

Pour faire vivre 12 Européens, les maîtres d'école d'Ourmiah, les orphelins, au delà de 50 prêtres indigènes, entretenir le dis-

1 Comme contre-partie l'on peut voir l'appréciation des moyens employés par Perkins, dans Flandin et Coste, *Voyage en Perse*, II, 411, 471.

Digitized by Google

pensaire, faire les frais des 45 écoles hors de la ville, subvenir aux misères les plus pressantes, la mission d'Ourmiah reçoit de la Propagation de la Foi et des Écoles d'Orient 15,500 francs; l'Autriche fournit, sous forme d'honoraires de messes, une somme à peu près équivalente et qui est destinée à faire vivre le clergé indigène.

Khosrâva avec toutes ses œuvres reçoit également 15,000 fr. Ce budget, auquel s'ajoute de temps en temps quelqu'aumône privée est bien maigre à côté des sommes, dépassant cent et même, m'a-t-on dit, cent cinquante mille francs, que les banquiers de Tebriz transmettent chaque année à la mission américaine.

Malgré la disproportion des ressources et bien que leur mission comprenne une aire plutôt supérieure à celle de la mission lazariste, bien que leurs postes soient plus nombreux, les Amériricains n'accusent que 2127 *communicants* dans leur rapport de 1890 [1].

La population catholique de la mission lazariste d'Ourmiah et Khosrâva est de 8974 âmes [2]. Cette population est en grande majorité composée de Nestoriens revenus au Catholicisme. Les prêtres nestoriens sont en général fort ignorants et, quand ils se convertissent, ils restent entièrement à la charge de la mission, étant incapables d'exercer un véritable ministère.

Grâce à leur isolement et à leur hiérarchie, on pourrait presque dire, grâce à leur ignorance même qui les faisait tenir, d'instinct et sans discernement, à tout ce qui leur venait des ancêtres, les Nestoriens ont gardé leur foi *à peu près* intacte, sauf les points qui les ont, dès l'origine, séparés de l'union catholique. Leur ignorance est extrême; pas un Nestorien, pas même le Patriarche n'avait la Bible complète en 1830 [3]! Ils seraient de tout temps revenus facilement à l'union catholique, n'était la question de leur Patriarchat héréditaire que Rome ne peut absolument pas admettre.

[1] 53th annual report of the Board of foreign missions of the Presbyterian Church, 1890. Persia.

[2] Voir l'Appendice B.

[3] Grant, *The Nestorians*, ch. VI.

Digitized by Google

Actuellement, plus on va, plus l'œuvre catholique parmi les Nestoriens devient difficile. Perkins a laissé sa trace; et les calomnies répandues par lui à profusion, ont engendré bien des préjugés et des haines.

De plus, la présence des deux missions, catholique et protestante, constitue une épreuve difficile pour les caractères. Outre qu'elle favorise le scepticisme, elle amène facilement les Nestoriens à faire des calculs d'intérêts, à régler leur manière d'être d'après les avantages qu'ils espèrent. Il est vrai que ceux qui font ces calculs, ne trouvent guère leur compte à venir frapper à la porte des Lazaristes, chez qui l'argent est rare et la dépense strictement réservée aux œuvres essentielles.

Toutefois, quelque pauvrement que vivent les Lazaristes qui ne touchent aucun traitement; quelque simple que soit leur installation, les traditions européennes y introduisent cependant un ordre, une organisation, des soins de détail, qui mettent leur établissement au-dessus des demeures du pays. C'est là la source d'un certain danger inévitable pour l'Oriental; le danger de la jalousie, et celui de l'imagination qui se représente des monceaux de richesses cachées derrière les murs de la mission!

Pour les Lazaristes, ce danger est réduit à son minimum. Mais il constitue, à mon sens, un des secrets de l'infécondité relative de la mission américaine. Sans doute, le premier motif est à chercher dans l'anarchie dogmatique, qui produit autant de Credos que de missionnaires; mais un motif au moins aussi puissant est le manque d'ascendant moral. Installés avec confort, vivant en famille, touchant un traitement fixe de 6 à 800 tomans qui, vu la valeur du numéraire en Perse, représente bien au delà de la valeur nominale (1 toman = 10 krans = environ 7 fr. 75); recevant une prime à la naissance de chaque enfant; demeurant en Perse un temps donné, après lequel les attend en Amérique une honorable retraite; ne gardant dans leur port absolument rien de *clérical,* ces missionnaires font plutôt la figure d'ouvriers philanthropiques, suivant une très honorable carrière, que de mission-

Digitized by Google

naires, obéissant à une vocation qui demanderait le sacrifice de l'avenir mondain et des agréments de la vie. Aussi bien leur influence, au point de vue *religieux*, au lieu d'être positive, aboutira-t-elle nécessairement aux plus tristes résultats; elle engendrera peu à peu l'indifférence et le scepticisme.

Je n'entends méconnaître ici ni la pureté d'intention des personnes, ni leur mérite, non plus que leur dévouement; je parle des choses telles qu'elles se présentent objectivement.

Au point de vue simplement *humanitaire*, la mission américaine a réalisé un bien incontestable — quand ce ne serait, par exemple, que d'avoir par ses sociétés de tempérance diminué l'ivrognerie, ce mal si universellement répandu dans le territoire d'Ourmiah.

Aujourd'hui, officiellement et extérieurement, les rapports entre la mission lazariste et les Américains sont assez bons. Ceux-ci nous reçurent fort aimablement dans leur bel établissement. Au fond, l'on voit bien encore l'influence des traditions de Perkins.

Je ne puis exposer en détail la tactique employée par les Américains pour gagner les Nestoriens [1]. En thèse générale on peut, je crois, dire que, mettant à profit leur syncrétisme religieux, ils commencent par se donner comme équivalemment Nestoriens, grands admirateurs de la pureté de foi de cette église qui ne reconnaît point le Pape et qui est quelque peu en défiance vis-à-vis de la Sainte Vierge. Puis, peu à peu, ils battent en brèche les « superstitions [2] » des Nestoriens et cherchent à introduire leur éclectisme passablement sentimental.

Aujourd'hui ils procèdent avec une certaine lenteur, car la rapidité avec laquelle ils agissaient au début, leur a coûté cher.

[1] « Wir legen es nicht darauf an, die bestehende Kirchenverfassung der Nestorianer umzustossen oder irgend andere Neuerungen bei ihnen einzuführen, ausser denen, welche unfehlbar aus allgemeiner Bildung und fleissigem Bibellesen hervorgehen ». Z. D. M. G. VIII, 847 (1854). Lettre de D. T. Stoddard au professeur Bernsteim. Cette « Kirchenverfassung » des Nestoriens est pourtant loin d'être presbytérienne.

[2] Parmi ces superstitions il en est un bon nombre — est-il besoin de le dire — qui méritent ce nom.

Digitized by Google

En juin 1846 ils avaient dans un synode nestorien proposé à brûle-pourpoint aux Évêques et aux notables de jeter par-dessus bord tout leur vieux bagage, et d'embrasser purement et simplement le Presbytérianisme. Mais l'assistance n'était pas mûre pour une semblable révolution. Les Nestoriens quittèrent le synode avec indignation, pour se jeter sur les écoles et les établissements américains et les mettre au pillage [1]. Depuis lors, on y va plus doucement.

Ces dernières années, pour porter le désarroi à son comble, s'est installée ici une mission anglicane (épiscopalienne). Offrant aux Nestoriens une Église hiérarchiquement constituée elle a quelque chance de réussir. Elle réussira surtout au point de vue politique. Jusqu'à cette heure, faute de mieux, l'Angleterre faisait plus ou moins des missionnaires américains les représentants de son influence. Maintenant que de vrais Anglais s'installent à Ourmiah, les faveurs de l'Angleterre seront pour eux, et les Américains verront peut-être pâlir leur étoile.

Cette mission en est à ses débuts. Ses membres appartiennent à la *high church*, à la *Very high church*. C'est chose curieuse de voir avec quel soin ils s'étudient à reprendre une à une toutes les habitudes catholiques, à se conformer à tous les rites de l'Église romaine. Parviendront-ils à comprendre que, si leurs ancêtres ont abandonné ces rites vénérables, parce qu'ils y voyaient la marque et l'affirmation constante de la suprématie romaine, eux ne peuvent les reprendre sans arriver logiquement à rentrer dans l'unité de cette même Église de Rome? Pour beaucoup d'entre eux, on peut l'espérer; car leur évolution liturgique est accompagnée d'études consciencieuses.

Leurs relations avec les Lazaristes sont assez cordiales; aussi bien ces Messieurs nous ont-ils accueillis avec grande amabilité et nous avons passé avec eux une charmante soirée. Le Consul

[1] Il est bon de remarquer qu'à cette date la mission catholique était dissoute, les missionnaires proscrits. — Ce n'est donc pas eux que Perkins peut rendre responsables de la révolte des Nestoriens.

Digitized by Google

de Russie en était — c'est certainement, de par sa position, leur plus grand ennemi.

Les Épiscopaliens se sont attachés à ne heurter en rien les croyances catholiques. Je sais de bonne source que leur catéchisme est très exactement un catéchisme catholique *incomplet.* Ils l'ont même communiqué au Délégué Apostolique.

Quel sera l'avenir de cette mission? Évidemment, il sera difficile que dans son œuvre quotidienne elle n'entre pas en compétition plus ou moins grave avec la mission catholique. Mais du moins a-t-elle l'avantage d'offrir aux Nestoriens un christianisme qui, quoique incomplet, est encore solide [1].

Après avoir visité les missions, il nous restait à compléter notre connaissance du pays; comme nous disposions de peu de temps, le plus simple était d'organiser une excursion qui nous permit d'avoir une vue d'ensemble du territoire d'Ourmiah. Le Bizaou-Dagh* était un but tout indiqué.

* Montagne du Veau.

28 Septembre
Dép. 7 h. et quart matin.

Cette montagne, ou, pour être plus véridique, cette colline rocheuse, s'élève isolée au bout de la plaine, sur le bord du lac qu'elle domine d'une centaine de mètres.

Il faut environ deux heures de cheval, d'Ourmiah jusqu'à un cirque rocheux situé à peu près à mi-côte du Bizaou-Dagh; il y coule une petite source qu'ombrage un bouquet de vrais arbres, poussant là par la grâce de Dieu et non par le soin des hommes! Il faut être dans ces pays pour apprendre à goûter toute la poésie d'un tronc noueux, tout le charme d'un dôme de verdure!

Pendant que nous contemplons l'oasis, arrive une nombreuse bande de cavaliers. C'est le Paraschbachi, domestique en chef du gouverneur, sorte de maire du palais. Le personnage est

[1] J'ai appris que depuis notre passage les Épiscopaliens avaient trop imprudemment mis en avant auprès des Nestoriens l'influence anglaise, et fait miroiter auprès d'eux des perspectives d'indépendance. La Turquie leur a interdit son territoire — probablement sous l'influence de la Russie. — Ils ont complété leur mission d'Ourmiah par l'installation d'une maison de *Sœurs* (Sœurs de Béthanie). C'est jusqu'au bout l'imitation du catholicisme.

Digitized by Google

important et 20 cavaliers lui font cortège. Le Paraschbachi vient faire un pèlerinage-partie de plaisir à un rocher situé encore un peu plus haut, dominant la rive droite du ruisseau.

Ce rocher est des plus saints, car Ali y laissa l'empreinte de sa main! Aussi bien, les Schiites viennent-ils souvent vénérer ce lieu. On prétend que plusieurs traditions relatives au Zend-Avesta se rattachent aussi à cette montagne.

Quant à nous, nous négligeons la visite de ce lieu vénérable, pour nous hisser, non sans quelque peine, au sommet du Bizaou-Dagh.

La vue y est admirable. D'un côté étincelle au soleil la surface métallique du lac; de l'autre, la plaine d'Ourmiah semble un tapis d'Orient où les oasis d'arbres, les vignes, les champs cultivés, les jachères, les flaques de sable, forment autant de dessins dont les tons ont d'harmonieux contrastes. Enfin, au fond de la plaine qu'elles dominent à l'Ouest se dressent les montagnes du Kurdistan, aux découpures hardies et aux reflets bleuâtres.

Du haut de cet observatoire j'ai pu relever plusieurs erreurs de la carte de Kiepert.

Redescendus à la source, nous trouvons nos Musulmans attablés. Ils nous offrent aimablement le thé, et la causerie se prolonge assez longtemps. Nos instruments, baromètres, longues-vues etc., piquent la curiosité et sont l'objet des remarques souvent les plus bizarres.

Au lieu de retourner directement à Ourmiah, nous faisons un assez grand détour pour visiter une vieille église sous le vocable des saints Pierre et Paul, mais qui en somme n'a rien de bien intéressant.

Les églises de ces pays sont toutes très pauvres, et on doit louer le zèle des habitants quand elles sont tenues à peu près proprement.

Toutes ont une porte ridiculement basse où ne peut passer qu'une personne à la fois, en se courbant en deux. L'on donne cet usage comme un signe de l'humilité qui doit caractériser le

Digitized by Google

chrétien et comme une traduction matérielle de la parole du Sauveur: «Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite»: c'est possible; mais j'avoue que je crois beaucoup plus à une préoccupation d'un tout autre genre. Dans les villages, l'église est la seule construction un peu solide. Sa terrasse peut servir de

Chrétiennes d'Ourmiah dans leur intérieur.

camp retranché; les femmes et les enfants peuvent se réfugier dans l'intérieur, et si la porte est bien basse et bien étroite, elle peut être barricadée solidement et à peu de frais. Dans des pays sans cesse exposés aux incursions des brigands, cette opération doit, et surtout a dû se pratiquer assez souvent; c'est à la préoccupation de la faciliter le plus possible que je suis tenté de rapporter l'usage dont je parle.

Nous faisons encore une petite excursion au village de Guieytapé à la recherche d'inscriptions que nous n'arrivons pas à découvrir.

Digitized by Google

Avant de quitter Ourmiah, je veux rapporter ici, sans ordre et au hasard, quelques usages auxquels on m'a rendu attentif.

Chez les Chaldéens, la nouvelle mariée reste voilée pendant deux ou trois ans. Pendant quatre ou cinq ans elle ne doit parler à sa belle-mère que par signes ou par l'intermédiaire des enfants de la famille. Jamais elle ne doit parler à son beau-père, tant que celui-ci ne lui en a pas donné l'ordre; il y a des vieilles femmes qui jamais n'ont parlé à leur beau-père. En dehors de ces deux personnes, la jeune mariée ne parle qu'aux enfants de la famille et jamais aux hommes faits. Ces usages qui paraissent singuliers ont, paraît-il, leur raison d'être assez justifiée.

On marie généralement les jeunes filles dès l'âge de 12 ans; mais les missionnaires réagissent contre cet usage, qui a de très mauvais résultats pour la race.

Les habitants d'Ourmiah ont une horreur superstitieuse des batraciens, et donnent aux catholiques le sobriquet de «mangeurs de grenouilles», parce qu'ils ne partagent pas cette aversion, et que quelques-uns même, à l'exemple des missionnaires, vont jusqu'à manger de cet animal. Ne serait-ce pas un reste des croyances mazdéennes qui considèrent la grenouille comme impure et devant être détruite [1]?

Les Chrétiens mangent en général plus de viande que les Musulmans de Perse. Cependant ils sont très sévères sur leurs jours de jeûne. Les œufs, le poisson, le beurre et le lait sont alors interdits, et ils se nourrissent de pain, de fèves, de quelques autres légumes et de fruits; toutefois ce jeûne est plutôt une très sévère abstinence, car les prescriptions relatives au temps ou à la quantité du manger, sont loin d'être aussi sévères qu'on le croit généralement.

Il est certains usages relatifs aux jours de jeûne, auxquels les Nestoriens tiennent fort. Un missionnaire, demandant à un prêtre nestorien pourquoi les siens ne se réunissaient pas aux Chaldéens

[1] Cf. Lenormand, *Hist. d'Orient*, V, 402.

Digitized by Google

pour ne former qu'une seule et même Église, ne fut pas peu étonné de recevoir pour réponse : « Vous autres Catholiques, vous fumez la pipe les jours de jeûne : c'est un grand péché [1] ! »

Les Chaldéens, les Nestoriens surtout, pratiquent en grand un singulier commerce, fort peu honnête, très lucratif, paraît-il, et que les missionnaires ont eu jusqu'ici assez de peine à combattre. Grâce à la légèreté avec laquelle les évêques nestoriens donnent des lettres testimoniales, un grand nombre de leurs fidèles s'en vont parcourir la Russie sous le déguisement de prêtres quêteurs. Les paysans russes, gens simples et naïfs s'y laissent prendre; ces faux prêtres sont appelés auprès des malades; l'un d'eux, retiré du métier, me racontait non sans fierté comment, ne sachant pas lire, il ouvrait gravement dans ces circonstances un bouquin quelconque, et marmottait, non point des prières, mais des injures à l'adresse de ces pauvres dupes naïves! Le métier est fort avantageux; on accuse un évêque nestorien d'avoir fait avec ces escrocs une véritable société en commandite, où il proportionne son gain au grade hiérarchique que reconnaissent ses lettres testimoniales.

Les Chaldéens sont d'ailleurs, pris dans leur ensemble, fort vagabonds. Ne trouvant pas de débouchés dans leur pays, ils vont chercher fortune à l'étranger. Ils en reviennent démoralisés; généralement leur argent ne leur profite guère, car ils se hâtent de le dévorer.

On cite comme une exception la tribu montagnarde des Tiari; elle n'est pas vagabonde et elle est renommée pour une honnêteté scrupuleuse et une grande pureté de mœurs.

[1] *Annales de la Prop. de la Foi*, III, 128.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XI

D'OURMIAH A VAN

Départ du Consul de Russie. Nous parvenons à trouver des Katerdjis. Notre départ d'Ourmiah. Nazi. *De Naẓi à Guiânguiâtchine;* trois arbres; campement kurde; le Nazlou-Tchaï; Guiânguiâtchine; notre hôte et sa demeure; charme des soirées; le collecteur d'impôts. *De Guiânguiâtchine à Diẓa*; j'achète un cheval; la frontière turque; vallée de Baradost; nous entrons dans le bassin du Zab; erreurs de Kiepert. Diza; Kascha Guiverghis; hospitalité antique. *De Diẓa à Pilounkiegh*; la douane et ses longueurs; incidents comiques; la vallée du Néhil-Tchaï; Pilounkiegh. *De Pilounkiegh à Khatibâba.* Grimpades interminables; toujours les brigands! Bovis; le grand Zab; contraste entre le caractère de cette vallée, en amont et en aval de Bovis; Khatibâba. *De Khatibâba à Bachekaleh*; Bachekaleh; Iskender-Effendi; travaux d'irrigation des Kurdes; je prends une photographie de Bachekaleh; difficultés qui en résultent; vieux mors du Guiaver; le pays d'Albagh. *De Bachekaleh à Mahmoudiyeh*; erreur de Kiepert; le lieu probable de l'assassinat de Schulz; Tchoukh; le col de Tchoukh; maigre repas; la forteresse de Mahmoudiyeh; mauvaise volonté des habitants; l'histoire de cette ville. *De Mahmoudiyeh à Van;* le pont sur le Kotour; Norkiegh; le col du Varak; Hurrah Van! rencontre du Père Duplan; des gendarmes, apposés pour nous attendre, veulent nous arrêter; nous résistons; intervention du Consul de Russie; soirée chez M. Koloubakine. Nous sommes hautement suspects; nous nous installons chez les Dominicains.

Comme le Consul de Russie était très pressé de rentrer à Van et que, de notre côté, nous n'arrivions pas à trouver de chevaux pour faire ce trajet peu fréquenté et peu sûr, nous sommes forcés de laisser partir M. Koloubakine. L'«occasion» qui justifiait la violation des promesses faites à nos familles nous échappe ainsi; mais nous sommes en route, notre honneur est engagé: en avant!

Digitized by Google

Nous parvenons enfin à trouver des chevaux, mais à de mauvaises conditions. Un chef de caravane de l'intérieur de la Perse, qui devait après un séjour à Ourmiah, gagner Tebriz par Dilmân, finit par nous louer les chevaux nécessaires; son fils, gamin de 15 ans et un domestique seront nos katerdjis. Quant au vieux Persan, il attendra à Dilmân notre retour de Van.

30 Septembre. Nous partons après le dîner pour aller coucher à Nazi, accompagnés par M. Montéty. Le chemin reste constamment dans une plaine légèrement ondulée jusqu'à ce petit village chaldéen qui est bâti sur la rive gauche du Nazlou-Tchaï. Nous sommes reçus chez le curé, jeune encore, veuf et surchargé d'enfants; naturellement il est pauvre. Comment, avec les soucis de sa famille peut-il s'occuper de son ministère? Aussi l'église est-elle d'une saleté révoltante. Le cimetière ne contient pas d'inscriptions intéressantes, contrairement aux indications qui nous avaient été données.

1er Octobre Nous nous séparons de M. Montéty et nous nous dirigeons
Dép. 8 h. et demie matin. vers le pays de Baradôst.

Le Nazlou-Tchaï arrose le pays de Baradôst en coulant du Nord au Sud, puis, passant à travers des défilés, il fait un coude brusque vers l'Est pour passer à Nazi et se diriger ensuite vers le lac. De Nazi à Guiänguiätchine nous coupons ce coude. Le chemin se traîne sur une sorte de plateau en terrasses, pays absolument nu et coupé de ravins dont les eaux sont tributaires du Nazlou-Tchaï. Au moment où, avant de franchir le dernier col qui nous sépare du Baradôst, nous faisons halte au bord du torrent, nous n'en pouvons croire nos yeux! Trois arbres poussent le long du chemin; et personne ne les a plantés! C'est une merveille! Sauf le petit bouqueteau du Bizaou-Dagh, ce sont les premiers arbres à l'état sauvage que nous ayons vus depuis trois semaines, c'est-à-dire depuis que nous avons franchi l'Echek-Meidan!

Digitized by Google

Le col est défendu par un poste interlope qui nous donne de sérieuses inquiétudes; ils nous attend sous les armes et nous dévisage de pied en cap. Est-ce un poste du gouvernement? est-ce un poste d'observation d'une bande kurde? L'un vaut l'autre au fond, et nous sommes bien contents de pouvoir exhiber nos fusils et passer la tête haute.

En retrouvant la vallée du Nazlou-Tchaï, avant d'arriver à Guiänguiätchine, nous passons devant un camp de nomades kurdes. Leurs grandes tentes, brun-noir, sont pittoresques, mais d'un aspect triste; elles n'ont absolument rien *d'engageant.*

La plaine de Guiänguiätchine me semble avoir été autrefois un lac qui aura brisé ses digues, et se sera vidé par les défilés que parcourt le Nazlou-Tchaï en sortant de la plaine?

Un Chrétien, notable du lieu, nous reçoit dans sa demeure. Arrivée 4 h. 35 soir. On y pénètre par un couloir qui sert en même temps d'écurie.

La maison proprement dite, est une salle rectangulaire ayant environ 8 mètres sur 6. Le toit n'est plus plat comme dans la plaine d'Ourmiah; quatre colonnes en bois, placées au quart de chaque diagonale de la salle, portent deux poutres, sur lesquelles posent à angle droit deux autres poutres; celles-ci, à leur tour, en portent deux autres, et ainsi de suite. Chaque assise étant en retrait sur l'assise inférieure, l'ensemble forme un échafaudage pyramidal qui est recouvert de clayonnage et sur lequel pose la toiture en pisé. Le sommet du toit est ouvert sur une largeur de deux pieds environ; cette ouverture sert à la fois de fenêtre et de cheminée; la nuit on la bouche.

La maison comprend bien encore quelques chambres accessoires, mais elles sont occupées par le collecteur d'impôts qui s'est installé dans le village et met le pays en coupe réglée. Cet honorable fonctionnaire, qui souffre des fièvres, vient immédiatement nous demander une consultation [1].

[1] On prétend (cf. Ritter's *Erdkunde*, IX, 746), que quand vers l'automne les nuits commencent à fraîchir, les fièvres intermittentes règnent dans tout le Kurdistan. Pour nous, nous n'en avons jamais souffert.

Digitized by Google

Toute la famille loge dans la grande chambre; on nous cède un des longs côtés du rectangle; à côté de nous s'établissent les hommes; en face de nous, arrivent à la nuit les femmes et les enfants; et enfin, pour compléter la famille, tout un troupeau de petits buffles vient s'installer paisiblement avec les enfants de la maison. L'odorat se fait rapidement aux senteurs un peu fortes de ces milieux rustiques. Elles ont bien leur charme, ces soirées où, après une journée de fatigues, vous savourez votre thé en compagnie des anciens du village qui sont venus *faire honneur* à l'étranger et satisfaire leur curiosité. Ce sont de vigoureux gaillards, brigands de nature; ils vous observent avec une curiosité toujours grave, daignent poser quelques questions et répondent par énigmes à celles que vous leur faites. A la lueur vacillante du foyer, quand le sommeil qui vous appesantit ne vous laisse plus qu'une demi-conscience des choses, ces silhouettes étranges, échangeant quelques mots à voix basse, immobiles et dédaigneuses, prennent des aspects fantastiques, et ce rêve éveillé vous laisse d'inoubliables souvenirs.

Mais la politesse de ces montagnards est parfois à charge. Ils ne quittent jamais la place, que nous ne soyons couchés et que nous ne ronflions. Dans les débuts, cela ne laissait pas que de nous ennuyer; à la longue nous nous sommes habitués à faire notre toilette la plus complète sans nous soucier des gens.

2 Octobre
Départ 7 h. matin.

Le maître de la maison nous accompagne jusqu'à la frontière turque, mais il ne la franchit pas, du moins pas par le chemin frayé, car il porte un fusil Martini provenant de l'armée turque, et le fusil lui serait confisqué à la douane.

La frontière coupe la vallée de Baradôst une demi-heure à peine après l'entrée en montagne. Le poste-frontière de Bazirka se trouve une heure plus avant dans la vallée; celle-ci est nue et sans grand intérêt; elle offre un terrain admirablement propice aux coupe-gorge.

Avant de nous séparer de notre hôte de Guiänguiätchine, j'achète à celui-ci pour 14 tomans (environ 100 francs) son cheval,

Digitized by Google

poulain de trois ans; il est de bonne race, au dire de Chaoudi, un peu fatigué maintenant, car il vient de passer dix jours sans voir l'écurie. Je le baptise Baradôst en souvenir de son pays natal. Le pas de cette bête était excellent, mais sa paresse extrême. Le terme injurieux de «djamoûch» (buffle) que je lui prodiguais, finit par lui rester.

Un peu plus tard, nous dépassons une petite troupe d'âniers kurdes qui importent en Turquie des raisins d'Ourmiah; ils nous en cèdent quelques livres, ce qui nous fait un agréable extra pour notre casse-croûte de midi. Le temps est très lourd et couvert; le ciel et la vallée forment un paysage gris sur gris, affreusement triste et désert.

Le chemin s'infléchit vers le Sud-Est. A l'endroit où, d'après Kiepert, il se détourne vers le Nord-Ouest pour gagner Koule-déré, nous le quittons complètement et, suivant un chemin qui semble beaucoup plus frayé, nous gagnons dans une direction sud le col de séparation entre le bassin d'Ourmiah et celui du Grand Zab.

Du col on a une très belle vue sur les montagnes neigeuses du Hakkiari, le cœur du Kurdistan. L'on peut très bien d'ici se rendre compte de l'élévation du plateau persan. Tandis que pour gagner le col, nous avions en somme très peu monté depuis Ourmiah, devant nous s'ouvraient des vallées profondément découpées, entaillant les montagnes de gigantesques fissures et descendant par une pente rapide jusqu'aux plaines de Mésopotamie. Nous gagnons une vallée déserte et bientôt nous passons auprès du premier village que nous ayons rencontré depuis Bazirka; Kiepert le nomme Saraï, mais les gens du pays l'appellent Serdjé-Kaleh (il est effectivement couronné par une petite forteresse, un kaleh).

Une heure et demie plus tard, à la tombée de la nuit, nous arrivons à Diza, là ou Kiepert place Serdjé-Kaleh. Kiepert marque Diza sur une autre rivière, exactement sur le 42e de longitude, et au Sud-Est du vrai Diza. Diza est situé au confluent de deux

Arrivée 6 h. 50 soir.

Digitized by Google

rivières; la rivière de droite est celle que nous avons descendue; la rivière de gauche, qui semble le bras le plus important du Nehil-Tchaï est celle sur laquelle Kiepert place le Diza de sa carte, à 28 kilomètres en amont.

Diza étalé en gradins autour d'une colline couronnée par une vieille citadelle, formait dans la pénombre du soir un très pittoresque tableau. Notre entrée dans la ville fut des plus amusantes. Nous avions demandé à Guégou s'il connaissait Diza; il nous avait répondu que non. Or, voici de tous côtés des types de brigands qui s'approchent avec un « heh Guégou! » tout à fait familier. Nous demandons des explications: « Mon père, dit Guégou en riant, c'est vrai, Chaoudi ne pas connaître Diza; mais — il accompagne son dire d'un geste significatif — Chaoudi très bien connaître *autour* »! Le vieux brigand avait « croisé » par ici dans son beau temps. Autre incident; les maisons sont adossées à la colline et sont même à moitié souterraines; leurs toits en terrasse prennent donc au ras du sol. Dans l'obscurité nos chevaux font à chaque instant d'involontaires promenades sur ces terrasses, au grand effroi des femmes.

Enfin nous arrivons chez le curé chaldéen, moine du couvent de Rabban-Hormez, Kascha-Guiverghis: la réception est toute patriarcale. Nous sommes logés dans la chambre même du curé, proprette et bien garnie de tapis. A peine sommes-nous assis, qu'arrive un domestique portant une belle aiguière persane; il s'agenouille, nous enlève nos chaussures et se met à nous laver les pieds. Cette opération, faite avec gravité et avec la conscience d'un devoir d'hospitalité rempli, nous rend tout rêveurs. Ne retrouvons-nous pas en plein XIXe siècle la forme même de la politesse hospitalière des temps d'Abraham?

3 Octobre. Aujourd'hui grasse matinée; il faut passer la douane, faire visite au Kaïmakan (chef du Kaza ou arrondissement de Guiavar), et aucun des fonctionnaires n'est pressé de se lever. Le Kaïmakan nous reçoit fort aimablement; mais la douane est restée *turque*.

Digitized by Google

Le Père nous avait prévenu des difficultés qu'on nous y ferait pour tous les imprimés; aussi nous offre-t-il charitablement de cacher chez lui nos livres; nous ne laissons dans nos malles que quelques livres de prière en chaldéen et de vieux journaux français.

Voici toute la douane en émoi! Les livres chaldéens peuvent bien passer sur la parole du Père, garantissant leur parfaite innocence: mais pour les journaux, impossible! Nous avons beau expliquer sous les allégories les plus transparentes les mille usages auxquels ces papiers peuvent servir en voyage, la chose est trop grave. Il faut les envoyer à Bachekaleh où ils seront examinés par un fonctionnaire qui sait le français. Puis, avec ces journaux se trouvait une lettre égarée, autre grave sujet d'inquiétude! Hyvernat, entendant parler de la lettre, la prend tranquillement et la déchire; désespoir du chef de douane! « Comment, vous déchirez cette lettre, et j'en ai déjà parlé dans mon rapport.... N'en auriez-vous peut-être pas une autre?» A cette demande naïve, Hyvernat d'en tirer gravement une de sa poche: «Pākei, pākei, très bien, très bien», s'écrie le chef de douane absolument ravi; il peut remplacer sa lettre déchirée; tout est bien et il ne songe pas à pousser plus loin la recherche de documents pourtant si compromettants!

La visite de la douane était officiellement terminée; mais le tout s'était fait sans bakschich et il fallait encore traiter incidemment cette question. Kascha-Guiverghis s'y emploie pour nous; mais toutes ces allées et venues, toutes ces visites où l'on traite le sujet après trois quarts d'heure de banalités nous avaient pris jusqu'à trois heures du soir. Enfin, à 3 heures nous nous mettons en marche accompagnés de deux zabtiés.

Départ 3 h. soir.

Pendant une heure et demie le Néhil Tchaï,* dont nous suivons les bords, est une rivière aux allures tranquilles; à un endroit même il forme une lagune très profonde entourée de roseaux et peuplée de sarcelles. Mais bientôt la rivière s'engage dans des défilés extrêmement étroits et escarpés. Pour franchir

*J'ignore la signification du mot.

Digitized by Google

les barrières de rochers, le chemin qui n'est qu'une sente, monte et descend de la façon la plus fantastique; il est simplement atroce, mais le coup d'œil est si admirable! Au fond de la gorge coule le Néhil-Tchaï dont les eaux sont d'un vert-émeraude; vers le Sud s'étage tout un chaos de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles. Le Toura-Galîla, le Toura Guelka sont dignes des Alpes et portent certainement des glaciers [1].

Arrivée 6 h. 40 soir. Après une forte grimpade nous atteignons le hameau de Pilounkiegh; il est situé au pied d'un rocher qui, dans la pénombre, ressemble étonnamment à un gigantesque lion couché. Pilounkiegh

A Pilounkiegh.

compte à peine quelques huttes; nous sommes logés dans le palais de l'endroit, une loggia bâtie sur une écurie, admirablement orientée pour jouir de la vue des montagnes, mais fermée de trois côtés seulement: nous complétons la fermeture tant bien que mal avec nos plaids.

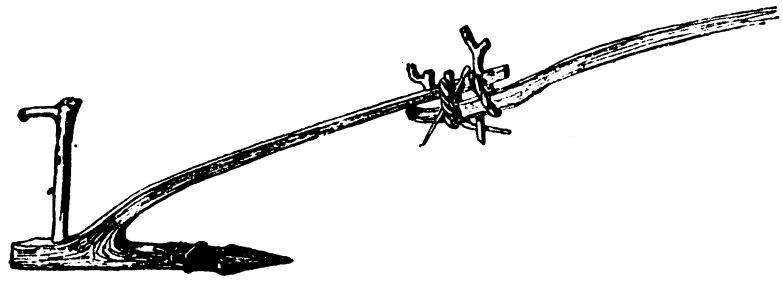
Après le souper, le Kurde maître de céans vient nous tenir compagnie. Nous sommes tout étonnés de voir arriver aussi sa femme; elle est sans voile; son profil est presque beau quoique trop dur; elle porte un diadème à la géorgienne et les loques voyantes, mais artistiques des kurdes, la drapent admirablement.

1 Cf. Tchihatcheff, *Asie mineure*, II, 294. Ainsworth, II ch. 38.

Digitized by Google

Elle passe toute la soirée avec nous; nous sommes bien loin de la réclusion des femmes persanes! On sent que cette femme, malgré la grande infériorité où elle reste vis-à-vis de son mari, est vraiment «maîtresse de maison». La petite fille, gamine de dix mois a déjà l'aspect déluré et sauvage [1].

Cette supériorité de la femme kurde a été constatée par presque tous les voyageurs. Ces populations menant une vie à demi-nomade, la femme participe à tous les dangers, à toutes les fatigues des hommes; souvent elle fait preuve d'un courage admirable, et ainsi peu à peu elle est arrivée à se créer dans la famille une situation assez relevée. Quant aux hommes, on peut



Charrue kurde.

appliquer à chacun d'entre eux le jeu de mot turc: «Kurd-Kurd» En turc le mot Kurd désigne à la fois le nom du peuple et le *loup;* la coïncidence est piquante entre les instincts rapaces de ce peuple et ceux du carnassier dont il porte le nom.

Pilounkiegh ne doit être qu'une station d'été, car l'importance des troupeaux qui se massent autour du hameau pendant la nuit, n'est nullement proportionnée aux dimensions des écuries et les demeures ne semblent pas faites pour l'hiver.

Notre journée débute par une dégringolade effroyable où nos chevaux manquent se tuer. Puis, ce ne sont que montées et descentes où nous sommes presque constamment à pied; car, 4 Octobre Départ 6 h. 30 matin.

1 E. Reclus, *Géogr.* IX, 446, donne une très bonne description des Kurdes.

Digitized by Google

notre direction étant le Nord, tandis que le Néhil-Tchaï tire à l'Ouest pour rejoindre le Zab à travers des gorges impraticables, nous devons quitter la vallée du Néhil, pour couper au plus court par les sommets. Vers 11 heures nous franchissons un affluent du Zab, pittoresquement encaissé et bordé d'arbres; les zabtiés ne veulent pas s'y arrêter, de peur des brigands. Une nouvelle grimpade nous mène sur un long plateau; quoique nous soyons déjà en Octobre, étant donnée la grande altitude où nous nous trouvons, les habitants commencent à peine la moisson. Au dire de nos zabtiés, un combat sanglant a eu lieu ici, il y a quelques jours, entre les brigands et les habitants du village voisin?

Nous descendons enfin dans une vallée assez large, pour faire halte au-dessous du village de Bovis, près d'une source d'eau médiocre; il est près de deux heures, et nous sommes affamés.

Bovis n'est qu'à une demi-heure du Grand Zab. Nous retrouvons de nouveau ici le cachet des hauts plateaux; en amont, c'est-à-dire au Nord de Bovis, le pays porte le nom d'Albâg; la vallée est large; les hauteurs qui la bordent, ressemblent plutôt à de hautes collines qu'à des montagnes; le Zab y coule lentement en décrivant les plus curieux méandres qui rappellent absolument en miniature ceux de la Theiss. Vers le Sud, au contraire, le contraste est frappant; le Zab s'engage dans d'étroits défilés; les montagnes prennent les formes les plus fantastiques; elles se dégagent à de grandes hauteurs au-dessus de la vallée où la rivière se précipite en rapides successifs. C'est là le pays de Djoulamérik, la citadelle du Kurdistan; les chemins y sont d'étroits sentiers, souvent construits avec des poutres surplombant l'abîme; c'est le pays des Kurdes les plus braves et des Nestoriens qui ne le leur cèdent pas en fierté et en esprit d'indépendance [1].

1 Le grand Zab prend sa source dans l'Albâg par 38°,25 de latitude à une altitude de 2286 mètres (Ritter's *Erdkunde*, IX, 641. — L'altitude indiquée doit, à mon sens, être trop faible d'au moins 2—300 mètres) et se jette dans le Tigre à 50 kilomètres au-dessous de Môsoul, exactement sur le 36e parallèle, à une altitude de 150 mètres environ. Sa direction générale est du Nord au Sud; son cours est toutefois plus long que ces données ne pourraient le faire supposer. En l'estimant à 450 kilomètres on sera, je crois, plutôt au-dessous de la vérité. En acceptant ce chiffre de

Digitized by Google

Tavernier avait visité ces contrées en se rendant de Tébriz à Djézireh ; depuis lui, quelques intrépides missionnaires s'y étaient seuls aventurés ; Schulz fut le premier qui les visita dans notre siècle.

Nous passons le Zab à gué, en face de Bovis, et remontons sa rive droite en suivant constamment la ligne télégraphique que le gouvernement turc a fait établir depuis Bachekaleh jusqu'à

Notre palais à Khatibâba.

Djoulamérik : chose curieuse, on me dit que les Kurdes dans les moments où ils sont « en froid » avec le gouvernement turc ne songent pas à couper la ligne télégraphiqne. Les Arabes de Mésopotamie sont plus malins, et commencent toujours leurs soulèvements par là. Nous rencontrons sur notre chemin des

450 kilom., on aurait une pente moyenne de $4^{m},77$ par kilomètre. Toutes ces données, est-il besoin de le dire, sont entièrement approximatives ; car s'il est difficile de visiter ces pays, il l'est encore davantage de prendre des relevés topographiques ; les habitants voient dans toutes ces opérations, les uns de la sorcellerie, les autres un espionnage dangereux ; dans les deux cas les Kurdes en tireraient une conclusion qui se résumerait généralement *à supprimer* l'espion ou le sorcier.

Digitized by Google

sources sulfureuses; le temps est désagréable et les chevaux traînent. Vers le soir nous remontons un petit affluent du Zab dont les méandres sont plus curieux encore que ceux de cette rivière et venons coucher à Khatibâba.

Arrivée 6 h. 15 soir.

La maison est très basse, mais assez grande; la chambre que l'on nous donne est désagréable; aucune ouverture, sinon la cheminée faisant face à la porte. Quand nous bouchons la cheminée, nous étouffons; la laissons-nous ouverte, le courant d'air est atroce; la chambre est au demeurant très «habitée». Après une journée fatigante, Hyvernat est gratifié d'une bonne migraine; Kascha-Isaac et moi, nous ne valons guère mieux; le pauvre Guégou qui était en veine et avait fait une délicieuse omelette aux tomates, ne peut se consoler du peu d'honneur que nous lui faisons!

5 Octobre

Départ 7 h. 30 matin.

Pour gagner Bachekaleh, qui est situé sur un affluent du Zab, il est inutile de rejoindre la grande vallée; nous prenons au plus court à travers les collines. Une pluie diluvienne nous surprend en chemin [1].

Arrivée 10 h. 45 matin.

A Bachekaleh nous sommes reçus d'une façon charmante par Iskender-Effendi, employé à la régie ottomane des tabacs. Il est Italien d'origine, et se morfond ici dans la monotonie de ce poste perdu et dans les agacements et les dangers d'une administration ottomane.

* La forteresse de la tête (des eaux).

Bachekaleh*, pittoresquement situé sur les flancs occidentaux des monts Ispiris (à 2000 mètres d'altitude — nos baromètres marquent 2140), s'étage en gradins que domine une vieille forteresse; c'est la ville la plus élevée de Turquie; ses étés sont beaux et tempérés; les hivers y sont longs et neigeux, plutôt que froids; le blé y pousse très bien ainsi que l'orge et le riz.

Il y a une trentaine d'années Bachekaleh n'était qu'un misé-

1 Il paraît que de fait la rivière de Bachekaleh, quoique très courte, est donnée pour le véritable Zab; son débit est sans doute plus considérable que celui de la rivière Zeï, beaucoup plus longue, venant du Nord et qui arrose l'Albâg.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

BACHEKALEH

(Vue prise du chemin de Khatibâba).

Digitized by Google

Digitized by Google

rable village; la formation du vilayet de Hakkiari, dont il devint la capitale, lui donna un certain essor. Le vilayet a de nouveau été supprimé et réuni à celui de Van; mais Bachekaleh gardera son importance, car il est un poste avancé dans le Kurdistan et pourra servir un jour de station de transit entre la Perse et la Turquie, si jamais le gouvernement turc arrive à rendre les routes sûres. Actuellement Bachekaleh est une station télégraphique importante sur la ligne turco-persane, comme point de départ de l'embranchement du Hakkiari.

L'on voit au sortir de la ville les *ruines* d'une route carrossable qui n'a pas été achevée et dont les ponts sont *à faire.*

Donc nous n'avons point rencontré de brigands sur notre route; mais nous avons vu de beaux types kurdes. Ces Kurdes ont fait dans les vallées que nous avons traversées, de remarquables travaux d'irrigation, prenant l'eau à des distances incroyables pour l'amener de niveau au sommet des collines, arroser un petit pré. Ces canaux sont faits sans instruments de nivellement, à l'œil. Malheureusement, il semble que les Kurdes ne tirent pas tout le parti possible de leurs travaux. Toujours la même répétition: une terre fertile, mal cultivée faute d'intelligence pratique, et surtout faute d'un bon gouvernement.

Vers trois heures du soir, je descends dans la plaine pour photographier la ville; au retour, je croise toute une bande de fonctionnaires, le vékil (suppléant) du Moutessarif en tête. Ces messieurs ne veulent pas avoir l'air de s'être mis en branle à cause de moi; ils s'éclipsent; mais à peine ai-je passé qu'ils appellent Guégou pour l'interroger — évidemment il se prépare quelque chose. Je rentre chez Iskender-Effendi; nous recevons la visite de Isaak-Khân, Consul de Perse, jeune homme d'un type très fin, parlant bien le français. A peine était-il parti, arrivent le chef de police et un capitaine. Le capitaine me demande assez grossièrement en vertu de quelle permission j'ai «osé» prendre la photographie de la ville. Je lui fais répondre que je l'ai prise sans penser à mal et parce que la vue me plai-

Digitized by Google

sait. Eux de répondre qu'il est défendu de prendre des photographies sans permission. En vertu de quelle loi, leur dis-je? les voici bien embarrassés de leur réponse. Comme ils ne cessaient de nous interroger et de nous ennuyer, à la fin, exaspérés, nous leur proposons de leur livrer la plaque de photographie *contre un reçu en forme de procès-verbal;* ils refusent de le donner. Nous demandons alors d'aller chez le Moutessarif. Précédés de nos intelligents fonctionnaires, nous nous mettons en marche, suivis de Guégou, qui portait l'appareil meurtrier.

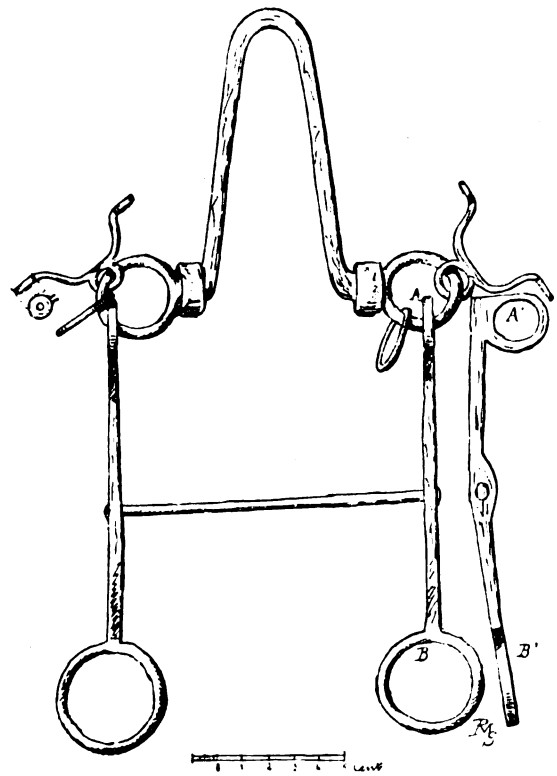
Le Moutessarif (chef du Sandjack ou province d'Albâg) étant absent, nous sommes reçus par son Vékil, vieux mollah à barbe blanche; c'est un beau type, à l'air parfaitement faux: il est élégamment drapé dans son manteau vert bordé de fourrure et porte le turban blanc.

Il débute, lui aussi, par nous dire qu'il est défendu de prendre une photographie; nous de réclamer le texte de la loi et d'offrir de nouveau de briser les plaques contre procès-verbal. Le vieux mollah recule devant cette extrémité, nous disant qu'il «pense» que la loi nous défend de prendre des photographies et qu'il voulait savoir si nous avions une permission. Nous lui répondons, et cette fois fort sèchement, qu'un mollah ne doit pas «penser» qu'il existe une loi, mais le «savoir». Cette réponse le pique au vif; il n'insiste plus et nous déclare seulement qu'il va prévenir le Vali (gouverneur) de Van; car enfin, ce que nous avons fait peut être fort grave et compromettre la sûreté de l'Empire ottoman! Nous nous inclinons devant cette haute prudence du mollah, et nous lui proposons de prendre sa photographie. Ici l'embarras du vieux est visible; il aurait bien envie d'accepter; mais il se défie de nous; bref, il refuse, en se retranchant derrière la prescription de la loi musulmane qui défend de se faire pourtraicturer, prescription que, comme Ulemah, il n'oserait violer. Nous terminons la séance en demandant des zabtiés pour le lendemain matin. On nous vise nos passe-ports avec la mention «venus de Hakkiari et partis pour Van». Notre soirée est

Digitized by Google

assombrie par le pressentiment de nouvelles difficultés avec cette stupide administration ottomane.

Iskender-Effendi me montre un beau mors trouvé sur un cheval dans une vieille tombe du *Guiavar,* près de Diza. Le squelette



du cheval était couché à côté d'un squelette humain et il paraît que l'endroit où l'on a fait cette trouvaille renferme un très grand nombre de tombes. Je n'ai malheureusement pas pu avoir de renseignements plus précis, et me borne à donner cette indication qui pourra un jour servir à guider quelqu'anthropologiste. Ce mors en fer forgé est extrêmement lourd; il pèse 5oo drames turques (environ $1^{kg}600^{gr}$).

Le pays d'Albâg dont Bachekaleh est aujourd'hui le centre

Digitized by Google

a joué un rôle important dans l'histoire chrétienne d'Arménie ; il faisait partie de la province de Vaspourakan et semble avoir été l'un des premiers à recevoir la lumière de l'Évangile. La tradition arménienne place le lieu du martyre de Saint-Barthélemy dans la vieille cité d'Albâg, et l'on montre son tombeau dans un monastère situé à 5 heures au Nord-Est de Bachekaleh ? La population du district est aujourd'hui en majorité musulmane, mais on y compte encore plus de mille familles arméniennes. Les pays nestoriens ne commencent guère qu'à partir de Kermi, au dessous du confluent du Néhil-Tchaï et du Grand Zab.

6 Octobre
Départ 7 h. 30 matin.

Au moment du départ arrivent nos deux zabtiés ; contrairement à tous les usages, ce sont des fantassins ; nous les congédions, ne voulant pas être retardés par eux. Iskender-Effendi nous donne pour guide un employé de la régie.

Le chemin ne se dirige pas directement de Bachekaleh à Tchoukh comme l'indique Kiepert ; il faudrait pour suivre cet itinéraire, franchir un col très raide avant d'arriver à Tchoukh. Pour l'éviter, le sentier contourne par le Nord-Est l'éperon montagneux qui sépare la vallée de Bachekaleh de celle de Tchoukh, et s'élève ainsi insensiblement au dessus de la plaine d'Albâg. Dans la plaine se cache le village de Kalaï-Kerari ; c'est probablement là que l'infortuné Schulz a été assassiné en Novembre 1829 [1]. Entreprenant, courageux, mais faisant trop montre de ses bagages et agissant trop en grand seigneur, il avait tenté la cupidité des Kurdes. Après avoir — le premier dans ce siècle — visité Djoulamérik, il fut traîtreusement assassiné par le chef kurde qui s'était fait son guide. Sa mort tragique augmenta singulièrement la mauvaise réputation du pays ; et les

1 Grant et Ainsworth désignent Kalaï-Kerari comme lieu de l'assassinat de Schulz ; le témoignage de Grant, missionnaire méthodiste, qui est arrivé à Ourmiah peu de temps après l'assassinat de Schulz doit être d'un grand poids (Grant ; the Nestorians, chap. IX. Ainsworth, II, 294).

Ritter donne, *Erdkunde*, IX, 647, les environs d'Arza-Atis à quelques heures plus au Sud, comme lieu probable du crime. Cf. H. Willock's letter, March 1834, in the journal of the Royal Asiatic Society. London, 1834, 8, n° 1. p. 134—137.)

Digitized by Google

habitants de leur côté, soupçonnant dans tout Européen un vengeur du meurtre commis, tinrent pendant longtemps leurs montagnes fermées aux explorateurs.

Bientôt le sentier tourne à l'Ouest et nous perdons de vue la vallée du Zab. Nos tchervadars persans sont des fainéants; l'un est un enfant sans expérience; l'autre un enragé fumeur d'opium. Pour les mettre en train, nous les poursuivons à coups de knout et nous constatons une fois de plus l'efficacité absolue de ce remède sur les Persans. A partir de ce moment ce sont les hommes les plus souples et les plus exacts; de grognons et moroses, ils deviennent gais et rieurs !

L'éperon montagneux contourné, le sentier descend dans la vallée de Tchoukh et franchit le ruisseau à quelque distance au dessous du village; puis commence une montée fort raide avant d'arriver au col qui sépare le bassin du Zab du bassin fermé du lac de Van. Nous atteignons le menzil (abri) du col à midi et demi. Nous voulons y déjeuner et nous régaler des abondantes provisions qu'Iskender-Effendi nous avait fait préparer. O déception! les domestiques d'Iskender en ont fait ripaille pendant la nuit, et il ne nous reste que quelques morceaux de pain mal cuit, trois ou quatre oignons et des os de mouton déjà furieusement nettoyés. Force est de nous en contenter; nous brisons les os pour en manger la moelle, comme de vrais troglodytes, et nous nous remettons en marche fort peu lestés.

Nous atteignons le col à une heure et demie; son altitude est d'à peu près 3000 mètres [1].

Au menzil du col se trouvait un poste de zabtiés; deux d'entre eux veulent à tout prix nous accompagner sous prétexte de danger; Guégou, qui connaît le pays, nous conseille d'accepter, et nous nous mettons en marche, avec ce renfort. Toute cette partie de montagnes abonde en roches d'apparence schisteuse et offrant les plus belles couleurs, rouge, verte, noire, grise;

1 Binder donne 3200. Nos baromètres marquent 2780.

Digitized by Google

le terrain se prête admirablement bien aux embuscades. En hiver il s'accumule auprès du col une énorme quantité de neige ; aussi le chemin est-il jalonné de grands monceaux de pierres qui doivent guider le voyageur.

A la descente dans la vallée de Koschâb, la vue sur les montagnes est fort belle ; la vallée elle-même offre peu de pittoresque.

Tout à coup, à un détour du chemin, dans le jour un peu fantastique d'une soirée d'orage, se présente devant nous, fièrement perchée sur son rocher inaccessible, la forteresse de Mahmoudiyeh. C'est l'immense ruine d'un château qui a dû être splendide ; du haut de son rocher, cette forteresse, comme un nid d'aigle, dominait et barrait entièrement la vallée. Comme ruine, c'est une des plus pittoresquement sauvages que l'on puisse voir [1].

Arrivée 5 h. 15 soir.

L'heure tardive et surtout le souvenir de Bachekaleh m'ont empêché de prendre une photographie.

* Koschâb, en persan « bonne eau ».

La ville est bâtie sur les deux rives du Koschâb* que réunit un beau pont. La population, entièrement musulmane, est très fanatique et montre la plus mauvaise volonté. Personne ne veut nous donner de gîte. Nous avisons enfin une maison toute neuve, encore inhabitée, et nous nous y installons sans plus de cérémonie, bouchant tant bien que mal les nombreuses ouvertures. Même difficulté pour les vivres. Heureusement Guégou avait encore quelques légumes et un peu de viande crue ; il trouve un combustible détestable dont on lui refuse d'ailleurs la quantité suffisante, une sorte de plante épineuse et rabougrie. Avec beaucoup de patience, il arrive à nous cuire un *bordj* à la russe dont nous avions bien besoin après notre journée.

Mamoudiyeh ou Koschâb fut longtemps le siège d'un Émir puissant qui maintenait son indépendance en s'alliant tantôt avec les Persans, tantôt avec les Turcs. Ces Émirs se donnaient comme

1 Binder en a une excellente photographie, p. 127.

Digitized by Google

descendants des Ommiyades. Le fondateur de leur dynastie, Sheikh Mahmoûd avait reçu du Khân du Mouton-Noir l'investiture de ces pays en récompense de sa bravoure. Il s'établit à Koschâb et son peuple prit le nom de Mahmoûdi; les Mahmoûdi étaient originairement yézidis; ils se convertirent à l'Islamisme sous Hassân-Beg leur neuvième Émir [1].

7 Octobre. Départ 5 h. 30 matin.

Nous avions promis le knout à nos tchervadars, s'ils n'étaient pas prêts à partir à 4 heures du matin; grâce à cette précaution, nous pouvons nous mettre en route à 5 heures et demie. Notre guide montre une peur atroce des brigands.

Pendant deux heures environ, le chemin reste sur la rive gauche du Koschâb; deux éperons rocheux barrent alors la la vallée, ne laissant qu'un étroit défilé, par où se coule la rivière. On a choisi cet endroit pour jeter sur le Koschâb un pont d'une seule arche, de construction hardie. Une fois franchi le pont qui aujourd'hui est réduit à l'état de casse-cou, il faut exécuter une bonne grimpée pour tourner l'éperon rocheux. Après ce défilé, la vallée du Koschâb est large et sans grand caractère; une forte chaleur d'orage rend la marche très pénible, et notre troupe se débande insensiblement. Laissant à notre gauche Hindostân, nous franchissons une colline et arrivons au petit village arménien de Norkiegh situé dans une vallée latérale du Koschâb. Le village est sale, mais nous trouvons cependant une maison plus convenable où nous reposer.

A midi et quart, nous nous mettons en marche pour grimper le col du Varak. A mesure que nous approchons du sommet, l'orage se fait plus menaçant; nous pressons nos chevaux; un bon temps de galop — hourra! voici devant nous un bout du lac

1 Barb, dreiunddreissig kurdische Fürstengeschlechter, 22. Jaubert dit avoir passé à Mahmoudiyeh en allant d'Erdschek à Kotoûr; Koschâb, dit-il, reste à 7 lieues à droite. Il donne donc probablement le nom de Mahmoudiyeh au village de Mollah-Hassân qui se trouve effectivement sur le chemin de Kotoûr; il n'aura sans doute jamais passé au vrai Mahmoudiyeh qui n'est autre que Koschâb. Jaubert, chap. XL, 318.

Digitized by Google

de Van ; au loin, la masse imposante du Sipan-Dagh et à nos pieds une grande tache verte ; c'est Van et ses jardins ! La vision dure un instant, puis l'orage se déchaîne, couvrant la montagne d'un léger manteau de neige.

A l'entrée de la plaine, nous tombons dans les bras du Père Duplan, un des missionnaires dominicains de Van, que nous avions prévenu par dépêche de notre arrivée ; le Père avait eu l'amabilité de venir lui-même à notre rencontre.

La vue de la plaine de Van est beaucoup plus grandiose que celle de la plaine d'Ourmiah ; la vallée montagneuse d'où nous sortons forme cadre ; de beaux bouquets d'arbres l'égayent ; le lac vu d'ici a une teinte métallique bleue-violette rappelant celle de l'acier fraîchement trempé ; enfin le paysage est fermé par le Sipan-Dagh qui ne peut certainement rivaliser avec l'Ararat, mais dont les lignes plus arrondies et le sommet neigeux forment encore un fond de tableau étonnamment beau. Tout ce bassin de Van est charmant par la grâce de ses contours. A Ourmiah, on se demande malgré soi *pourquoi* le lac est là ; à Van il est l'élément essentiel du paysage.

Arrivés à un ruisseau, presque à l'entrée des « jardins », nous nous voyons barrer la route par une troupe de gendarmes qui nous attendait ; le sous-officier nous somme de le suivre à l'Hekumète (bureau du gouvernement) ! Nous voulons lui montrer nos papiers ; il répond qu'il ne s'agit pas de papiers ; qu'il n'a qu'un ordre, nous amener au chef de police !

Devant ce procédé inqualifiable qui équivalait à une arrestation, nous refusons net d'obéir, montrant clairement aux gendarmes qu'ils auront à employer la force ; en même temps le Père Duplan dépêche son domestique au galop vers le Consul de Russie pour l'avertir de ce qui se passe. Pendant que nous sommes ainsi sur la défensive, les gendarmes se radoucissent singulièrement ; ils nous expriment tous leurs regrets d'être obligés d'exécuter des ordres si étranges — en attendant, ils ne les exécutent pas. De fait ils ont peur ; nous sommes Européens ; nous devons

Digitized by Google

voyager avec l'appui de notre gouvernement; si on nous arrête et qu'ensuite on soit obligé de nous relâcher avec excuses, le chef de police emploiera la vieille manœuvre turque, le désavœu; «il a été mal compris, ses ordres ont été outrepassés; comme preuve, il va donner une punition exemplaire à ces gendarmes mal élevés». Les gendarmes savent cela; ils temporisent donc, attendant le résultat de l'appel fait au Consul de Russie.

Le résultat ne se fait pas longtemps attendre; au bout de 20 minutes arrive ventre à terre le terrible Hadjik, kavas du Consul. Knout en main il ordonne aux gendarmes de se disperser; ceux-ci obéissent comme des moutons et se mettent à distance respectueuse. Mais leur respect devient de la soumission, lorsque quelques pas plus loin, nous rencontrons le Consul lui-même; il était en voiture avec sa femme et un de ses parents, M. Michel Kovadenski. M. Koloubakine fait monter Hyvernat en voiture; M. Michel prend le cheval d'Hyvernat, et notre cortège entre ainsi à Van en grande pompe. La voiture va droit au consulat; accompagné de M. Michel, je vais caser les bagages chez les missionnaires et, avec le Père Duplan, nous nous rendons à pied chez M. Koloubakine. Arrivée 5 h. soir.

Il nous faut pour gagner la maison du Consul, passer devant un poste où se trouve en ce moment le chef de police (le Tabour-Agassi). Celui-ci dépêche son second pour nous appeler; moitié intimidation, moitié persuasion, il cherche à nous faire entrer au poste; il veut nous parler, dit-il. La ruse est trop grossière pour que nous allions nous mettre dans le trou du renard! Le Père Duplan lui fait répondre que, s'il a à nous parler d'affaires, ce n'est pas dans un poste secondaire, dans une guinguette, mais au Konak que la question doit se traiter; que, s'il veut nous saluer par politesse, l'endroit qu'il choisit n'est digne, ni de lui, ni de nous. L'officier insistant encore, M. Michel intervient d'un ton impératif et nous conduit au consulat. Les policiers suivent, et le Consul est obligé d'aller les mettre à la porte.

Digitized by Google

Il paraît que notre présence inquiète énormément les Turcs, qui ont la manie de voir dans tout voyageur un espion. Nous sommes prêtres; or, la dernière lettre du Pape aux Arméniens a beaucoup remué le pays, et peut-être croit-on que notre présence a un rapport avec cette lettre. Nous avons avec nous Kascha-Isaac, qui est Chaldéen; or le Vali, grâce à de vilaines manœuvres où il s'était engagé de complicité avec les Kurdes, a en ce moment de grandes difficultés avec les Chrétiens du Hakkiari.

Scheikh-Hamid.

Enfin, nous sommes venus, guidés par un employé de la régie, qui est en même temps au service de Scheikh-Hamid, l'un des grands seigneurs du pays; or, celui-ci, nous l'ignorions absolument, est l'ennemi mortel du Vali. Nous sommes donc hautement suspects.

En attendant les événements, nous passons gaiement notre soirée au consulat. La maison est joliment arrangée; on sent le besoin de rappeler la patrie absente, par mille gravures et souvenirs patriotiques. Mme Koloubakine est une toute jeune femme à laquelle il faut une bonne dose de courage pour s'habituer à ce milieu où la société est presque nulle. Quant au Consul, c'est un homme énergique, jeune encore, et qui a certainement un grand avenir.

8 Octobre. Nous nous installons chez les Dominicains. Le Père Rhétoré et le Père Duplan nous reçoivent comme de vieux amis: on devient vite intimes dans ces lointains pays, lorsqu'on est exposé aux mêmes dangers, aux mêmes tracasseries, et qu'un même caractère sacerdotal vous réunit d'avance.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

NOS TRIBULATIONS A VAN

DU 7 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE

Gravité de la situation. Hyvernat réclame la protection russe par l'Ambassade de France. Le Consul de Russie nous prend sous sa protection provisoire. Dépêche insolente du Vali. Attitude indifférente de l'Ambassadeur de France. Le piano du consulat russe. Le Consul de Russie obligé de nous remettre aux Turcs. La fête du Shah de Perse; excursion à Toprak-Kaleh et grand dîner au consulat de Perse. Le Mektoubdji nous communique les «ordres sérieux» de Constantinople. Tout est à recommencer! Nous nous décidons à renoncer à la Perse pour essayer d'accomplir notre mission à Van et traverser ensuite le Kurdistan. Excursion avec M. Russell; espionnés par les policiers. Notre police secrète. Excursion de Delrmankeul. Joseph Grimaud. Départ de M. Koloubakine; ses inquiétudes à notre sujet. Joseph Grimaud manque d'être emprisonné. L'Ambassadeur de France «ne peut s'expliquer comment notre sûreté est menacée». Chérifoff; une soirée chez lui. Nouvelles difficultés! M. Nathanaël retenu à Bachekaleh; son passeport. Nos bagages en détresse. Départ du Consul d'Angleterre; excursion d'Erdjeck. M. Nathanaël emprisonné! Enfin nous recevons nos lettres vizirielles et la protection russe; mais celle-ci n'est qu'officieuse! Difficultés de copier les inscriptions cunéiformes par 10 degrés de froid. Retour du Vali; honte de sa réception. Le Vali, Khalil-Pacha. Nous lui faisons visite; péripéties de cette laborieuse entrevue; dure alternative; nous renonçons à la protection russe. Excursion vers Keschich-Gôl. Arrivée de M. Nathanaël. Visite des bagages. Comédie du Vali. Inventaire ennuyeux au bureau de police. Nous sommes obligés de nous séparer de M. Nathanaël.

Nous nous trouvons évidemment en face de difficultés qui menacent de devenir très graves. L'Arménie turque échappe en fait à tout contrôle sérieux de la Porte; ses Valis (gouverneurs) ont tout pouvoir et ils en abusent odieusement. Dans le cas présent, le Vali peut nous causer beaucoup d'ennuis.

Digitized by Google

Hyvernat avait, au début du voyage, demandé au gouvernement turc des lettres vizirielles qui, en mentionnant l'objet de sa mission, le recommandassent aux différents gouverneurs. Nos amis de Constantinople nous avaient, à notre arrivée, représenté ces lettres comme une pure formalité : quelques-uns même nous disaient qu'elles seraient plutôt un danger qu'un secours, en éveillant trop l'attention défiante des fonctionnaires turcs. Aussi n'en avais-je pas demandé de spéciales pour moi et avais-je seulement prié mes amis de me procurer le Teskéré ou laisser-passer qui est indispensable pour voyager dans l'intérieur de la Turquie.

Hyvernat avait demandé ses lettres par l'Ambassade de France. Lorsque nous voulûmes quitter Constantinople, elles n'étaient pas prêtes, et le Beïram qui commençait alors, menaçait de faire traîner la chose en longueur. Hyvernat se décida à partir, se fiant aux promesses qu'on lui faisait de lui expédier sans retard ces lettres à Tiflis. Malgré la durée de notre séjour en Russie, rien ne lui était parvenu, et nous étions rentrés sur le territoire turc sans avoir ces papiers; au fond, ils n'étaient nullement indispensables, chacun de nous ayant son Teskéré.

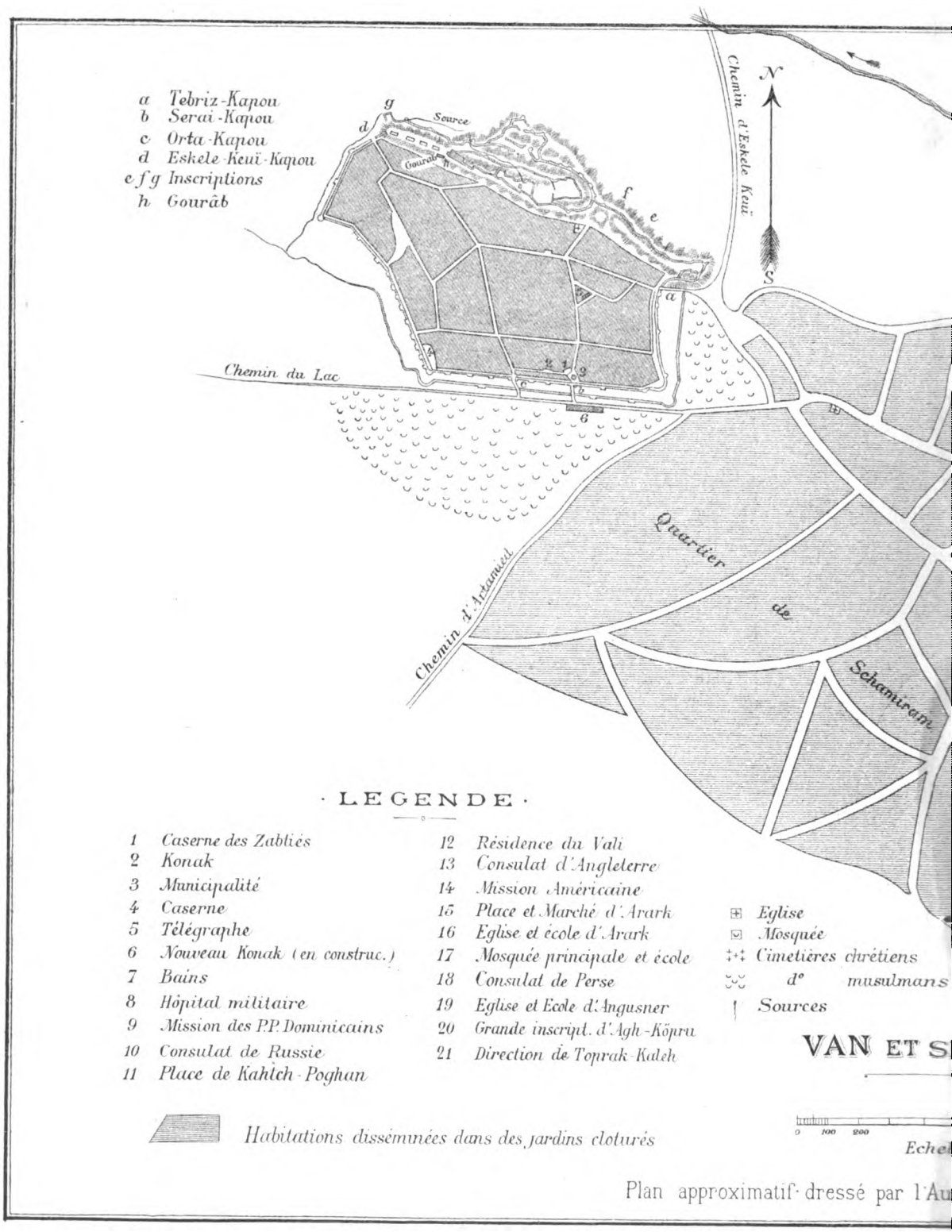
Mais, comme nous avons affaire à des gens de mauvaise foi, le Consul de Russie conseille à Hyvernat de télégraphier à l'Ambassadeur pour exposer les faits, et demander la protection russe.

Pour moi, la situation est plus compliquée. Je ne puis songer à recourir à l'Ambassadeur d'Allemagne; j'ai essayé, étant à Constantinople, de le voir à sa résidence d'été à Thérapia, mais je l'ai manqué; il ne me connaît donc pas; pour comble je n'ai même plus de passe-port; il est resté dans la bagarre du départ à Tiflis! Heureusement qu'à titre de missionnaire apostolique, j'avais reçu une recommandation spéciale de l'Ambassade de France auprès du Saint-Siège. Je puis donc m'en réclamer en m'effaçant toutefois le plus possible, et figurer comme secrétaire de la mission Hyvernat.

A tout prendre, ma situation n'est peut-être mauvaise qu'à

Digitized by Google

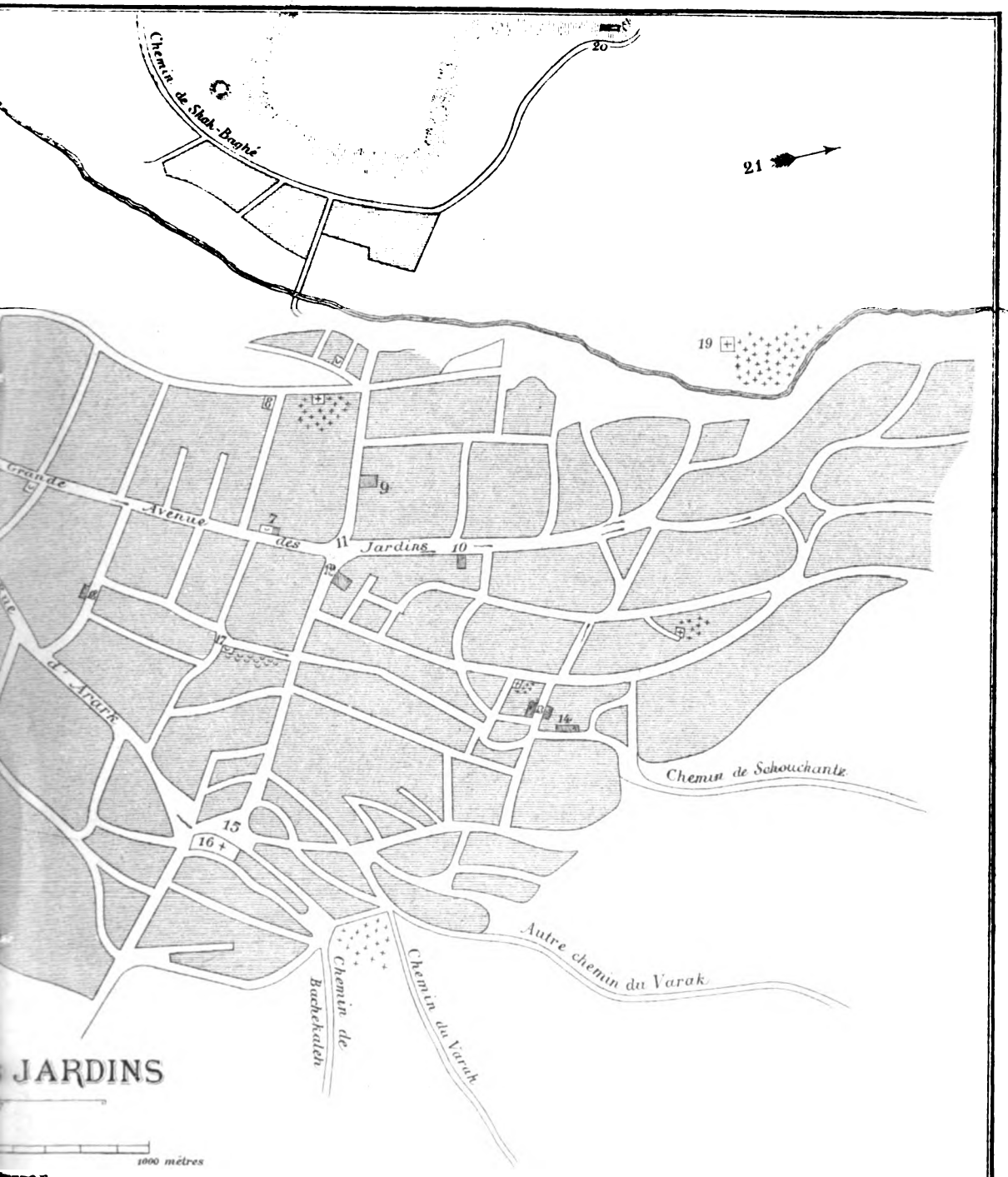
Digitized by Google



VAN ET S

Plan approximatif dressé par l'Au

Digitized by Google



ur d'après des documents originaux

Digitized by Google

Digitized by Google

demi; car avec les relations tendues de l'Allemagne et de la Russie, l'Ambassadeur d'Allemagne eut sans doute préféré à la protection du Consul russe, celle du Consul anglais — ce qui dans les circonstances actuelles équivalait à me livrer au Vali — car, en vertu des instructions de son gouvernement, le représentant de Sa Majesté Britannique à Van, n'est que le premier valet du gouverneur turc. Personnellement le Consul anglais est charmant et paraît honteux du rôle que le Foreign-Office lui fait jouer; mais il est obligé de se plier à tout, car, s'il se montrait fier, il serait désavoué.

Hyvernat télégraphie donc sans retard à l'Ambassadeur de France.

M. Koloubakine vient passer la soirée avec nous: sa conversation est aussi intéressante qu'instructive: il a été longtemps Consul sur la frontière chinoise et nous donne de curieux détails sur ces races du Céleste Empire dont la force d'expansion se manifeste par une invasion pacifique de tous les pays voisins. Il voit dans la Chine un grand danger pour l'avenir.

9 Octobre. Ce matin les Pères reçoivent une dépêche du Vali, qui est en ce moment au Hakkiari. Cette dépêche est un modèle de grossièreté insolente. Pour ce qui nous touche directement, Khalîl-Pacha reproche aux Pères de nous avoir soustraits à la juridiction turque et «de nous avoir empêchés de montrer nos papiers!»

L'Ambassadeur de France répond à la dépêche d'Hyvernat en annonçant que les lettres vizirielles ont été envoyées à Tiflis: il ne souffle mot de la protection russe. Le Consul engage Hyvernat à télégraphier de nouveau; la situation, en effet, devient grave. En face du danger que nous courions, M. Koloubakine nous a, de son initiative privée, pris sous sa protection provisoire pour deux jours, et il a signifié la chose à l'administration turque; mais il ne peut faire plus sans ordres de Constantinople. Passé ce délai, il est obligé de nous remettre au gouverneur.

Digitized by Google

Heureusement lui et le Consul anglais se réunissent pour nous donner leur parole d'honneur que, dans le cas où le Vali viendrait soit à violer le domicile des Pères, soit à nous arrêter, ils interviendraient tous deux, même sans ordres.

Nous pouvons donc nous croire à l'abri d'un *danger* sérieux, mais Dieu sait toutes les misères et toutes les chicanes que nous aurons à supporter !

Le soir nous dinons chez M. Koloubakine. Je ne saurais dire quel effet réconfortant firent sur nous quelques airs de piano joués par Mme Koloubakine ; c'était une soirée d'Europe dans ce coin perdu du monde !

Ce piano a toute une épopée. Le Consul jouit de la franchise douanière étant un *Consul politique ;* quand arriva le piano, fortement arrimé dans une solide caisse, les Turcs prirent le contenu de celle-ci pour un canon ; une autre caisse, remplie de tableaux, contenait les boulets ! Il n'y avait pas à hésiter — pour sauver l'Empire, on emmène de force ces objets à la douane. Celle-ci n'ose ouvrir les caisses, mais refuse de les livrer. Après plusieurs sommations inutiles, le Consul met tout son monde sur pied et, avec ses kawas, se rend à la douane ; une foule de badauds arméniens le suit ; il fait une sommation, à laquelle on répond par un refus. Alors, tirant son revolver, il met en joue le malheureux chef de douane tout épouvanté, et lui déclare que, si un de ses employés a le malheur de porter la main sur ses caisses, il lui brûlera la cervelle à lui, chef de douane ; en même temps il fait un signe, et tous les badauds, enchantés de l'affaire, s'attellent aux caisses et les traînent au consulat. Changeant alors d'argument, le Consul force le chef de douane à le suivre, fait déballer devant lui le fameux canon, puis, appelant sa femme : « Vous avez vu le canon, dit-il à l'employé ; maintenant voici l'artilleur ! » et séance tenante l'« artilleur » se mit à jouer l'hymne national russe !

10 Octobre. Craignant une visite domiciliaire, j'ai remis hier au Consul de Russie mon journal et quelques papiers.

Digitized by Google

Aucun ordre n'étant parvenu de Constantinople, le Consul de Russie, bien qu'il eût appris que son Ambassadeur était prêt à agir en notre faveur, dut annoncer la fin de sa protection. En conséquence nous allons nous présenter au Mektoubdji, remplaçant le gouverneur pendant son absence. Force lui fut de constater que nos papiers étaient parfaitement en règle.

11 Octobre. Une dépêche de l'Ambassade de France ne dit mot de la protection russe, mais annonce l'envoi d'ordres «sérieux»; nous n'y croyons pas. Cependant le Mektoubdji a dû recevoir quelques instructions, au moins vagues; car sans cela, après avoir voulu nous faire arrêter, après la dépêche insolente du Vali, il ne nous aurait certainement pas reçus aussi poliment.

12 Octobre. C'est aujourd'hui la fête du Shah de Perse et nous allons, avec les Pères, présenter à cette occasion nos hommages au Consul de Perse. Revêtu d'un uniforme du plus parfait clinquant, le Consul semble très persuadé de son importance et paraît souffrir d'une irrémédiable vanité. Il est dans une colère contenue, le Mektoubdji ayant eu l'insolence de venir le voir pour cette solennité, sans revêtir d'uniforme! Le Consul qui, si j'ai bonne souvenance, s'appelle Mahmoud-Khân parle assez bien le français.

Les Consuls de Russie et d'Angleterre ont eu l'amabilité, pour nous «poser» à Van, de nous faire inviter au grand dîner officiel qui se donne ce soir au consulat de Perse.

Nous profitons des premières heures de l'après-dîner pour visiter Toprak-Kaleh* [1]. Toprak-Kaleh est une vieille forteresse bâtie par les rois d'Arménie à l'époque de leurs luttes avec les Assyriens; elle occupe un plateau rocheux à l'Est de la ville. On avait, suivant la mode assyrienne, employé les briques crues pour les parties intérieures des murs; l'action du temps et des

*Le château de poussière.

1 Toprak-Kaleh est bâti sur un éperon du Zemzem-dagh; sur un des chemins de Toprak-Kaleh se trouve la fameuse inscription d'Agh-Keuprû. — Voir la notice historique d'Hyvernat sur l'Arménie, *Règne d'Ispuinis*.

Digitized by Google

pluies effrite ces briques; peu à peu tout s'écroule; aussi les ruines de Toprak-Kaleh comme celles de tous les anciens palais de la vallée du Tigre et de l'Euphrate ont-elles formé une butte de terre parfaitement régulière où un œil expérimenté pouvait seul deviner la présence d'un ancien monument. Des fouilles y ont été faites par MM. Chantre et Barry (?) ainsi que par des Anglais; actuellement les travaux sont suspendus, mais les tranchées d'exploration ne sont pas encore éboulées [1].

Du haut de Toprak-Kaleh, la vue sur Van et le lac est admirable.

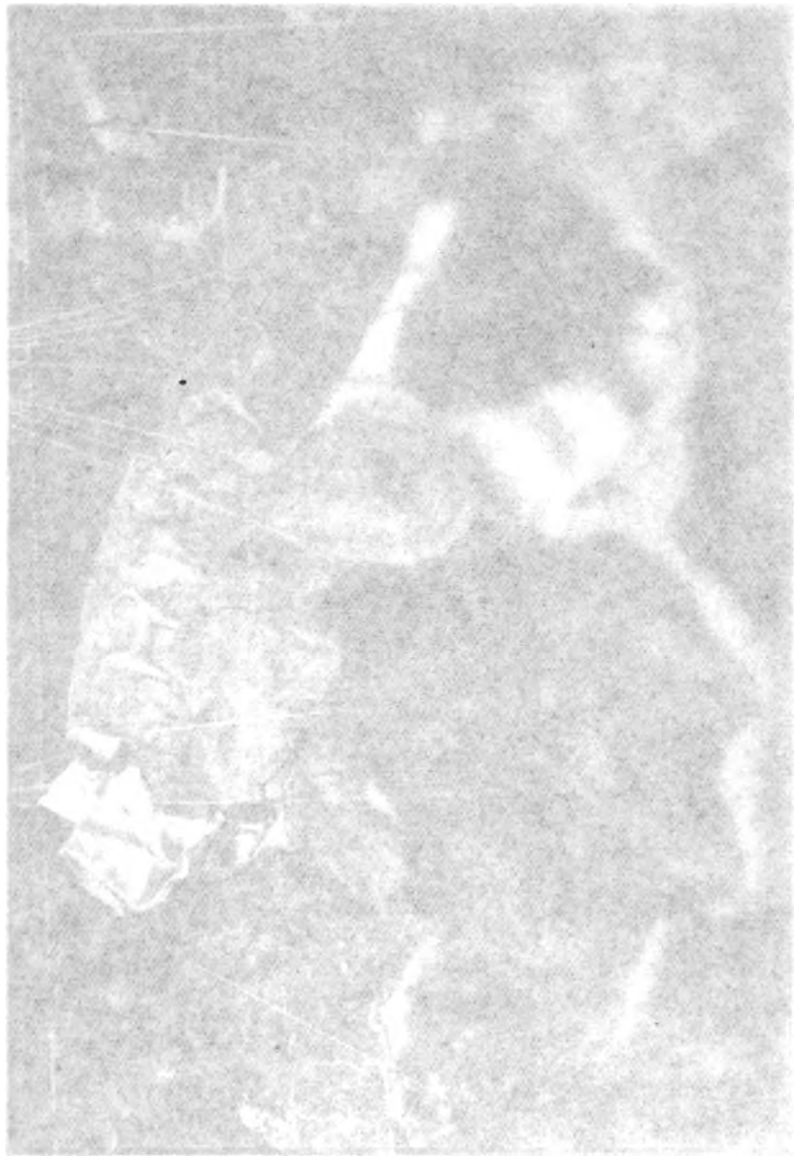
Les rochers qui forment le versant oriental de la butte sont fort raides; à l'angle Sud-Est s'ouvre, creusée dans le roc une galerie en pente taillée en gradins et aboutissant à une grande grotte; la paroi de cette galerie a parfois à peine un mètre d'épaisseur; trois fenêtres très endommagées lui donnent du jour. La grotte me semble, elle aussi, taillée de main d'homme [2]. Elle a longtemps servi de repaire aux brigands et jouit encore d'un fort mauvais renom dans le pays.

Nous rentrons juste à temps pour nous rendre au consulat de Perse. La société est déjà réunie dans le diwan. Sur un buffet sont étalés différents hors-d'œuvre, caviar, salade de tomates, harengs, etc. Ces hors-d'œuvre, assaisonnés de copieuses libations d'eau-de-vie, wodky ou arak, composent le zakouski. Le zakouski se prend en Russie avant tous les repas et cette habitude a passé en Perse et en Turquie. Chacun se sert à sa guise. Généralement chez le Consul de Perse ce prélude du dîner est fort long, et l'on ne se met à table qu'après deux ou trois heures

1 M. Reynolds, de la mission américaine, nous a gracieusement communiqué la photographie de différents objets en bronze trouvés, dit-on, dans les fouilles; quelques jours plus tard, Hyvernat put acheter un intéressant fragment d'un bouclier en bronze provenant également de Toprak-Kaleh. Élisée Reclus affirme dans sa Géographie que des fouilles ont été faites par M. Chantre. J'ignore à quelle époque ce put être, car dans sa relation de voyage (1881), M. Chantre (*Tour du Monde*, LVIII, 288) dit: « Je n'ai pu faire aucune fouille, faute de temps. »

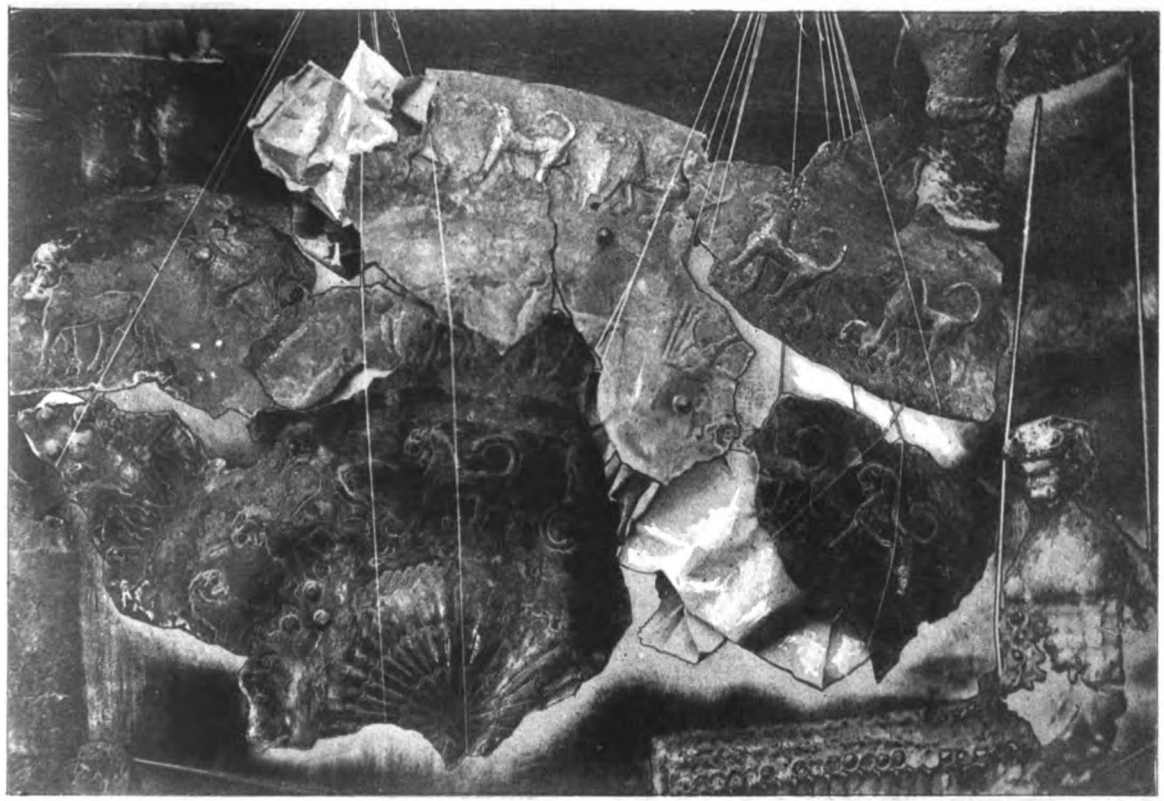
2 Texier qui appelle cette grotte la grotte de Zemzem, trouve que « rien n'y décèle le travail des hommes »: je n'ai remarqué ce passage qu'à mon retour d'Orient; mais il est en désaccord avec mes souvenirs les plus positifs. (Texier, *Arménie*, II, 17.)

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

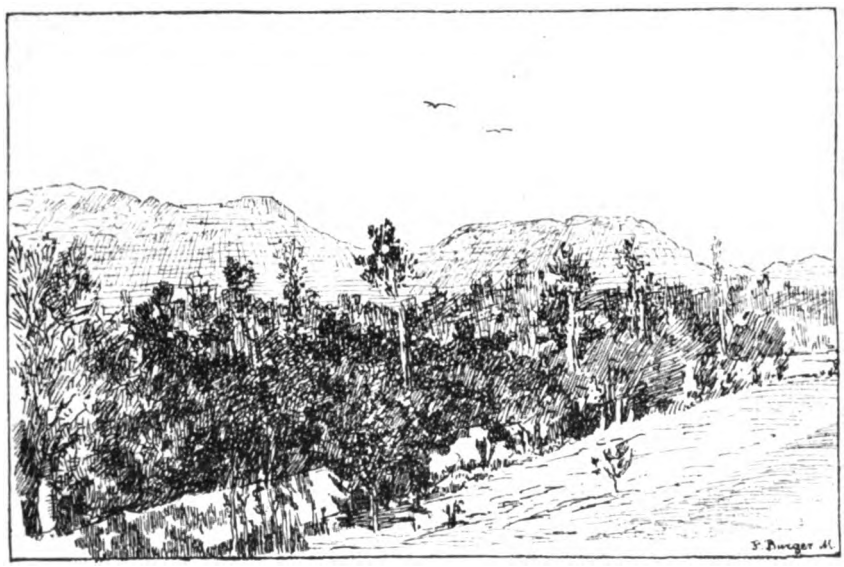
OBJETS EN BRONZE

(Trouvés dans les fouilles de Toprak-Kaleh?).

Digitized by Google

Digitized by Google

de libations. Mais quand le Consul de Russie est présent, la chose se passe plus lestement; ennuyé de toutes ces longueurs, il avait déclaré que si le zakouski durait plus d'une heure, il se retirerait. On eut soin de commencer la fête avant son arrivée; et ainsi l'on put, après un zakouski d'une heure et demie, se mettre à table. Les têtes commençaient déjà à chauffer. Naturel-



Toprak-Kaleh [1].

lement, il n'est plus question de l'antique service à la Persane; le dîner est servi sur une table et les convives sont assis à l'Européenne.

J'ai vainement essayé de retenir exactement le menu. Le dîner organisé «alla franca» était bon, mais trop abondant; soupe, mouton, poulet au riz, pâtisseries douces, pâté, ragoût aux tomates, ragoût aux aubergines, plat doux à la gelée, pilau, se sont succédé de façon à intercaler un plat sucré entre chaque service. Le vin ordinaire était bon, mais l'extra était de pure fabrique.

[1] Vue prise de la terrasse des Dominicains.

Digitized by Google

Les toasts officiels ont eu peine à trouver leur place, car un Arménien qui était constitué porteur de santés, et surtout le Moudir du télégraphe, ivres tous deux à des degrés divers, ne tarissaient pas; inutile de dire que leurs toasts étaient absolument stupides et n'avaient d'autre but que de faire boire à tout prix. Le Consul de Russie «dominait» la situation; le pauvre Consul de Perse, voyant la mauvaise humeur de son collègue, cherchait à excuser de son mieux ces stupides santés. On en arriva à boire à la santé de l'univers et enfin à la santé de «Personne».

Le trait caractéristique de ce dîner, outre une vulgaire bestialité chez plusieurs des convives, m'a paru être l'absence totale de conversation générale. Tout est tellement livré aux intrigues et les têtes sont si vides d'instruction que, quand les obscénités courantes ont été débitées, personne ne sait plus que dire.

13 Octobre. Nous sommes convoqués par le Mektoubdji pour recevoir communication des fameux «ordres sérieux» qui sont arrivés de Constantinople. Comme de juste, la visite commence par le long silence préparatoire, cigarettes et café. Enfin le Mektoubdji veut nous lire la dépêche; impossible de la trouver! Scène haut genre avec les employés; une demi-heure se passe ainsi. Enfin, voici la dépêche! Elle prescrit de nous «honorer» et de se conformer aux lettres du 28 Août. Ce sont les lettres vizirielles qui se promènent actuellement Dieu sait où. Naturellement, on s'est bien gardé de faire la moindre allusion au contenu de ces lettres; le Mektoubdji ne le connaît pas; en conséquence il nous «honorera»; mais quant à laisser Hyvernat accomplir sa mission, copier ou photographier les inscriptions cunéiformes, la chose est de toute impossibilité!

Tout est donc à recommencer. Nouvelle dépêche à Constantinople; c'est énervant au possible!

Une visite à Mounir-Pacha, commandant militaire de Van nous remet en meilleure humeur. C'est un ami des Pères; aussi

Digitized by Google

cet excellent homme nous reçoit-il à la caserne d'une façon charmante; il fait jouer la musique militaire du régiment en notre honneur. Un puriste y aurait trouvé à redire; mais à Van, joués par des Kurdes, ces airs nous paraissent admirables. Mounir-Pacha est adoré de ses soldats.

14 Octobre. En face des difficultés qui nous retiennent à Van, et qui menacent de devenir interminables, nous délibérions depuis hier sur l'opportunité qu'il pourrait y avoir de renoncer à notre itinéraire de Perse; cet itinéraire, très chargé, ne comportait pas de retards; notre arrêt forcé à Van nous amenait en plein hiver sur les hauts plateaux de Perse. Ne valait-il pas mieux, une fois les difficultés aplanies, faire notre besogne à Van et gagner ensuite Môsoul par les montagnes du Kurdistan? Dans ce cas, Kascha-Isaak rentrerait à Khosrâva et nous enverrait M. Nathanaël avec le gros de notre bagage. L'occasion d'une caravane de marchands persans rentrant à Salmas nous fait décider la chose; Kascha-Isaak accompagnera cette caravane et nous, nous renoncerons à la Perse.

15 Octobre. La journée d'hier, Dimanche, s'est passée entièrement en visites; ce que cela représente comme absorption de café est effrayant. Ce matin les marchands se sont mis en marche de bonne heure et nous avons ainsi perdu notre Kascha, si serviable, si pratique aussi; c'était un agréable compagnon de voyage.

18 Octobre. Trois jours passés dans une inaction complète! Aux dépêches d'Hyvernat l'Ambassadeur de France répond qu'il ne peut nous donner de meilleur conseil que d'attendre les lettres vizirielles; quant à la protection russe, il n'en souffle mot!

Le Consul anglais, M. Russell, nous invite aujourd'hui à une partie de chasse à mi-chemin du lac d'Erdjeck; le but est un grand marais situé à deux heures de marche de Van. Les canards y

Digitized by Google

pullulent, mais sans barque et sans chiens, il est impossible de les atteindre. M. Koloubakine nous rejoint pour le casse-croûte, et après une journée fort gaie nous regagnons Van par un beau clair de lune.

19 Octobre. Des policiers nous ont suivis pendant toute l'excursion d'hier, se tenant cachés derrière les rochers. Nous l'apprenons par un individu de la bande qui — la chose est bien turque — se charge à la fois de nous espionner pour le compte du gouvernement et d'espionner le gouvernement pour notre compte. Je dois dire que, quelque singulier que cela soit, il nous a toujours très honnêtement prévenus de toutes les machinations qui se préparaient contre nous. Il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, car le Tabour-Agassi n'ayant pu tirer de ses policiers un rapport défavorable sur notre excursion d'hier, les a accusés de trahison et confiera probablement à des gens plus dociles le soin de nous surveiller la prochaine fois.

21 Octobre. Un certain Arménien rénégat, Simon Ferdjulian nous avait annoncé des inscriptions cunéiformes aux environs de Van. Les photographier, nous n'y pouvons songer, mais nous pensons pouvoir chercher à nous renseigner sur leur existence sans compromettre la sûreté du Sultan. Aussi organisons-nous une petite expédition en compagnie de M. Joseph Grimaud, conducteur des ponts et chaussées [1].

Au lieu de faire l'excursion à cheval, nous nous laissons tenter par une machine singulière portant le nom de coupé et représentant le dernier mot de la carrosserie vanliote. La forme imite grossièrement celle d'un coupé européen ; de vitres, point; elles sont replacées par des volets, dont aucun d'ailleurs n'est

1 M. Joseph Grimaud était originaire de Provence; il se morfondait à Van comme conducteur de ponts qui n'existent pas et de chaussées à venir. En 1889, s'étant fiancé avec une jeune fille de Constantinople il va la chercher à Trébizonde. Arrivé dans cette ville, il est subitement emporté par une hémorrhagie le 11 Août, et sa fiancée débarque le lendemain de son enterrement!

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

ARABAH ARMÉNIENNE

Digitized by Google

Digitized by Google

d'aplomb; une seule porte fonctionne. Dans un but que je je n'ai pu deviner, on a eu soin de faire les sièges en pente; les ressorts ont les formes les plus fantastiques et il y entre plus de ligatures de cordes que de métal. Mais tout cela n'est rien à côté du cheval de droite! Dès le départ, il nous témoigne son mécontentement par force coups de pieds; nous arrivons cependant tant bien que mal au village de Sighkeh [1]. Là nous trouvons deux fragments d'inscriptions cunéiformes au bas des deux chambranles de la porte qui donne accès dans l'atrium de l'église; dans l'atrium même se trouve un autre fragment, par terre. Ils sont tous trois en bon état et leurs caractères sont fort beaux. Le fond d'une niche, à droite de la porte de l'église, est formé par une autre inscription très mutilée. L'église est ancienne.

Au sortir du village, le chemin domine un petit ravin; notre fameux cheval, qui choisit ces endroits pour faire ses plus belles résistances, nous oblige à descendre deux ou trois fois de voiture, si bien qu'à la fin nous campons là notre carrosse et nous nous juchons sur une arabah à buffles qui se trouvait à portée; cela grimpe lentement, mais du moins sûrement.

Les buffles ne marchent guère qu'au son de la voix et le conducteur fredonne constamment une chanson sur un air triste et monotone.

L'arabah est un char de la construction la plus primitive; les deux roues sont pleines et font corps avec un gros essieu en bois; le bâti de l'arabah pose sur l'essieu sans autre coussinet que des branches de saule fraîches qui s'usent au frottement et font office de graisse.

A mesure que nous grimpons, la masse sombre et rocheuse du Varak qui se dresse à notre droite, donne au paysage des aspects très sauvages. Le village de Tchoravantz [2] reste à notre gauche. Avant d'arriver à Deïrmankeuï nous déballons nos provisions près d'une source de bonne eau fraîche. A Deïrmankeuï

[1] Prononcez Sirket.
[2] Sur Tchoravantz ou Tsoravankh, voir Dulaurier, Chronique 396.

Digitized by Google

nous trouvons dans la petite cour d'une masure de paysan une pierre ronde, probablement la base d'une ancienne colonne, portant une inscription de deux lignes dont le texte se répète deux fois. Nous revenons à pied à Tchoravantz, où quelques fouilles superficielles ont été faites sur le monticule qui domine le village; là ont été trouvées avec quelques antiquités, des pointes de flèches que possède M. Reynolds, et les deux fûts de colonnes qui se trouvent dans la maison de Ferdjulian.

Notre infernale voiture nous rejoint de nouveau; Grimaud monte sur le siège; mais malgré trois triques qu'il casse sur le dos du cheval récalcitrant, il est impossible d'avancer; nous abandonnons de nouveau le « coupé » à son triste sort et revenons à pied au clair de lune, fort gaiement d'ailleurs.

Les terrains que nous avons traversés aujourd'hui, sont très curieux par le mélange de calcaires extrêmement variés et de produits volcaniques.

Mauvaise nouvelle. — M. Koloubakine va être obligé de partir pour faire un voyage d'affaire à Kars; c'est un homme extrêmement occupé et, de Van lui ou son second M. Chérifoff, rayonnent constamment. Ce qu'ils peuvent bien faire, je ne le sais exactement: en tous cas, ils font voir la casquette russe, écoutent les doléances des uns et des autres, intimident parfois les fonctionnaires turcs toujours prêts aux exactions, et étendent peu à peu le prestige et l'influence morale de la Russie sur ces contrées qu'elle espère bien s'annexer un jour.

Pendant la visite d'adieu que nous faisons au Consul, celui-ci ne nous cache pas ses inquiétudes à notre sujet; il craint fort que le gouverneur turc ne nous fasse dévaliser après notre départ de Van. La chose n'aurait rien d'extraordinaire, car le Consul anglais en se rendant de Môsoul à Van a été dévalisé sur l'instigation d'un Pacha; une tentative du même genre, heureusement éventée, avait été projetée il y a peu de temps contre M. Koloubakine par des Kurdes que soudoyait, assure-t-on, le Vali de Van.

Digitized by Google

M. Grimaud, comme je l'ai déjà dit, nous avait accompagnés pour notre excursion de Deïrmankeuï. Le Tabour-Agassi le fait appeler et lui demande pourquoi il avait été avec «ces gens-là». Grimaud de répondre qu'il était dans son droit en accompagnant des compatriotes; le Tabour-Agassi furieux donne, séance tenante, ordre de l'arrêter. Grimaud ne se laisse pas intimider, et finit à force de présence d'esprit par sortir indemme du bureau de police. Mais, une heure après, le Mektoubdji le fait appeler et lui enjoint avec les formes les plus grossières, d'avoir à quitter Van le lendemain, pour gagner son nouveau poste de Bachekaleh; Grimaud déclare qu'il ne partira pas qu'il n'ait reçu ses arriérés de traitement. 22 Octobre.

Les choses en étaient là ce matin. Mais, craignant d'être arrêté ici, et plus encore d'être pris en trahison à Bachekaleh, Grimaud vient apporter tous ses papiers au consulat de Russie et rédiger, en cas de malheur, une demande de protection au Consul russe. Voilà la sécurité dont nous jouissons! Voilà les circonstances dans lesquelles l'Ambassadeur de France répond aujourd'hui aux réclamations d'Hyvernat : « Je ne puis m'expliquer comment votre sécurité est menacée; donnez explications par dépêche.» Comme si, avec la haute surveillance dont nous sommes l'objet, Hyvernat pouvait donner des détails sans crainte de voir sa dépêche ou mutilée ou confisquée et sans provoquer de suite mille contre-rapports mensongers de la part des Turcs; comme si, en définitive, un Ambassadeur avait le droit de laisser sans protection un missionnaire de son gouvernement qui lui affirme, pour la quatrième fois, que sa sûreté est menacée! 23 Octobre.

Hier nous avons eu une charmante soirée chez M. Chérifoff.

M. Chérifoff est le second du Consul de Russie; c'est un Caucausien, musulman, mais élevé à l'Européenne. Jeune, brave, généreux, bouillant de caractère, «adorateur» de la Russie, il se distingua par sa belle conduite dans le Turkestan où il était

Digitized by Google

chargé de réprimer l'esclavage. Le Tzar pour le récompenser, le décora de l'ordre de Saint-Vladimir. Chérifoff, pour récompense de sa conduite, ne demandait qu'une faveur au Tzar ; pouvoir épouser une jeune Russe qu'il aimait depuis son enfance. Le Tzar le lui accorda, à condition que ses enfants fussent élevés dans la religion orthodoxe.

Après le dîner nous eûmes plusieurs spécimens de danses, russes, géorgiennes, arméniennes et kurdes. Les deux premières étaient gracieuses ; la danse kurde avait un certain charme dans sa sauvagerie ; quant à la danse arménienne, elle ressemblait à s'y méprendre à une danse d'ours ; tout y était, le rythme gracieux de cet animal, voire même son grognement, car l'accompagnement ne méritait pas d'autre nom. Quatre ou cinq danseurs se tiennent réciproquement par les épaules ; les danseurs placés aux extrémités, ont un foulard en main. Toute la danse consiste à se déplacer successivement, le plus lourdement possible, d'un pied sur l'autre, sans faire aucune figure, agitant simplement les foulards et grognant en mesure. Les danseurs semblent prendre un grand plaisir à cet exercice fort peu esthétique.

24 Octobre. Grimaud, se sentant plus fort depuis qu'il a pris les précautions dont j'ai parlé, vient de déclarer au Tabour-Agassi, Dervisch-Agha, qu'il allait le poursuivre pour atteinte à son honneur.

Dervisch-Agha a un dossier fort chargé ; malgré plusieurs crimes pendables, il s'est maintenu en place jusqu'ici, grâce à l'appui du Vali, pour qui il est un auxiliaire inappréciable toutes les fois qu'une besogne malpropre est à faire ; mais des réclamations bien appuyées viennent d'être faites à Constantinople. Dervisch-Agha commence à prendre peur, il vient trouver Grimaud chez lui et lui fait les plus maladroites excuses, allant jusqu'à prétendre qu'il avait voulu le faire arrêter, uniquement pour son bien !

Faire des excuses qui ne coûtent rien à des gens sans honneur, quitte à continuer de plus belle ensuite leurs intrigues

Digitized by Google

détournées, voilà bien le procédé ordinaire des Turcs, auquel les Européens se laissent trop naïvement prendre.

Au milieu de toutes ces tracasseries, les splendeurs de la nature sont une bonne diversion; aujourd'hui la journée est admirable; les tons d'automne aux arbres, l'air frais et vivifiant m'apportent je ne sais quel parfum d'Alsace qui avec tout son charme me donne un vrai mal du pays.

25 Octobre. La neige qui ce matin recouvrait le Varak, annonce l'approche des temps froids. Mais quand pourrons-nous partir?

29 Octobre. Encore de nouvelles difficultés! M. Nathanaël que nous attendions d'un jour à l'autre, nous télégraphie aujourd'hui de Bachekaleh; tous nos bagages ont été fouillés; poudre, cartouches et livres ont été sequestrés; son passe-port a été confisqué!

Que veut dire tout cela? La mention du passe-port nous inquiète surtout; en effet, en quittant Khosrâva pour nous accompagner à Van, Kascha-Isaak n'avait pas de Teskéré turc; à Ourmiah nous en avions demandé pour lui au Vice-Consul de Turquie. Celui-ci nous avait déclaré que la formalité était parfaitement inutile; que le Teskeré de M. Nathanaël pouvait très bien servir pour Kascha-Isaak, et il l'avait visé en conséquence. A Bachekaleh le Vékil du Mutessarif y avait apposé la mention «venu de Hakkiari et parti pour Van». Ce passeport ne pouvait donc plus servir dans les circonstances actuelles, et à quinze jours d'intervalle, à M. Nathanaël; aussi lui avions-nous fait dire de se procurer, soit un passeport persan, comme sujet persan, soit par le Consul de France à Tebriz, un passeport français, comme missionnaire. N'aurait-il peut-être tenu aucun compte de nos instructions? Dans ce cas, notre position deviendrait très grave, car on pourrait arguer contre nous d'une fraude.

En tous cas, il faut agir; M. Chérifoff nous engage à lui remettre une déclaration réclamant officiellement sa protection.

Digitized by Google

30 Octobre. Nouvelle dépêche de M. Nathanaël; les bagages ont été tous visités à Bachekaleh et sont expédiés sur Van; une des caisses est scellée. Pour lui, il est retenu à Bachekaleh à cause de son passeport. Évidemment, il aura donné dans le panneau et n'aura pas tenu compte de nos conseils.

31 Octobre. Nous avons enfin quelques détails sur les affaires de Bachekaleh par le Moudir de la régie des tabacs, arrivé aujourd'hui.

Déjà notre passage à Bachekaleh avait eu des suites fort désagréables; Iskender-Effendi avait failli être arrêté et on avait menacé de fouiller sa maison de fond en comble.

Quant aux difficultés présentes, il paraît que les bagages ont été saisis avant Bachekaleh, immédiatement après la frontière. Ils ont été visités à Bachekaleh, bien que M. Nathanaël et Iskender-Effendi aient protesté que ces bagages nous appartenant ne devaient être visités qu'à Van. Toutes les plaques photographiques sont parait-il perdues. Quant à M. Nathanaël, il a en effet présenté son Teskéré turc, celui-là même qui avait été visé quinze jours auparavant par le Moutessarif de Bachekaleh; il comptait se tirer d'affaire en faisant valoir ses relations avec le Grand-Vizir: mais du bureau du Grand-Vizir à Bachekaleh il y a loin!

Iskender-Effendi est dans des transes; il n'a pas osé loger M. Nathanaël.

2 Novembre. Aujourd'hui, Jour des Morts, nous nous mettons en marche après notre messe pour accompagner jusqu'à Artchag [1] le Consul anglais, M. Russell, qui quitte Van pour aller occuper le poste des Dardanelles. Son remplaçant, M. Davy, est arrivé il y a quelques jours; il est de la partie avec M. Chérifoff, M. Michel et le Père Duplan, sans compter un certain nombre de notables, ainsi que tous les kawas et les domestiques; l'ensemble forme une belle cavalcade.

[1] Artchag en arménien; en turc, Erdjeck.

Digitized by Google

On recommence une petite chasse de marais après laquelle M. Chérifoff offre le déjeuner sur les mêmes rochers où nous avions cassé la croûte dans notre précédente partie avec M. Russell; puis, en marche pour Artchag.

Le déjeuner avait été bien arrosé, les têtes étaient gaies; peu à peu on commence à accélérer l'allure des chevaux; à un moment donné l'on part au galop, et sur un bon terrain, commence une charge à fond de train. Arrive un fossé bourbeux; mon cheval prend mal son élan, pique une tête, fait panache complet et nous voilà tous deux par terre, moi sous ma bête. Heureusement mon cheval est resté immobile d'ahurissement, et j'ai pu me dégager sans mal, mais non sans crotte; le cheval aussi était indemme.

Nous n'arrivons à Artchag qu'à la nuit noire après une halte pittoresque auprès d'un feu de marchands d'arpous, un vrai feu de bois bien pétillant, en plein air, et qui donnait une délicieuse impression de bien être après tous ces feux de bouse de vache et d'épines qui sont l'ordinaire en Orient. Nous sommes logés, les uns chez le Curé, les autres dans la maison voisine. Le dîner que M. Russell nous fait servir est «pur Orient» et les doigts y ont selon l'étiquette antique, le rôle principal. Un mouton rôti tout entier est la pièce de résistance, et il n'est certes pas facile d'en avoir raison! Le lendemain matin nous prenons congé de M. Russell qui continue sur Bayazid, tandis que nous reprenons le chemin de Van.

Le lac d'Artchag dont le chemin de Van longe les bords n'a aucune grâce dans ses contours; ses eaux sont encore plus salées que celles de Van. Autrefois le lac était coupé en deux parties par une barre peu élevée [1]. Son altitude est d'environ 1800 mètres.

Après trois journées d'attente énervante, voici au moins une partie de notre monde! Guégou-Chaoudi arrive, amenant avec lui Houchannah et Lazare. Ce dernier est un voyageur surnumé- 4 Novembre.

[1] Hommaire de Hell, I, 517.

Digitized by Google

raire; c'est le petit sacristain de Khosrâva; il doit se rendre au séminaire syro-chaldéen de Môsoul et les missionnaires de Khosrâva nous l'ont confié. Houchannah est un jeune Chaldéen de Guiey-Tapé que j'ai accepté d'emmener en Europe pour lui faire apprendre un métier.

Quant à notre bagage, il nous arrive, diminué de nos deux grandes caisses qui ont été retenues à Bachekaleh avec une masse d'autres objets.

La petite caravane a en effet été arrêtée à trois heures de marche de Bachekaleh, le bagage fouillé sur place; à la vue de nos cartouches de chasse les douaniers sont saisis d'épouvante; M. Nathanaël est enfermé dans une chambre avec une sentinelle de planton. Un peu plus tard toute la caravane est menée de force à Bachekaleh qui n'était pas sur son itinéraire. M. Nathanaël qui avait suivi notre conseil et s'était procuré un passeport persan, commet l'imprudence d'exhiber au moment critique le mauvais passeport; de là les méchantes histoires où nous sommes engagés en ce moment. A Bachekaleh, nouvelle visite des bagages; il paraît que ces intelligents douaniers n'ont ouvert que trois paquets de plaques photographiques: mon «Star-mill» a été pris pour des plaques photographiques et a donné lieu aux pourparlers les plus graves et les plus philosophiques!

Hyvernat télégraphie derechef à l'Ambassade de France. Comme nous apprenons que l'Ambassadeur part en congé, nous nous prenons à espérer que son remplaçant prendra les choses un peu moins à la légère.

5 Novembre. Hier matin, une dépêche de M. Nathanaël nous annonce qu'il a été mis en prison avant-hier samedi, pendant cinq heures de temps et que, provisoirement relâché, il allait subir son interrogatoire pendant la journée! En allant au télégraphe pour avertir l'Ambassade de cette nouvelle ignominie, nous trouvons une dépêche de M. Imbert, remplaçant M. de Montebello pendant son congé. Il annonçait enfin la protection russe! nos pressentiments

Digitized by Google

étaient justifiés! En même temps l'Ambassadeur russe, M. Néli-doff télégraphiait au consulat russe; et la veille le ministre turc avait dû télégraphier au Vali.

Malheureusement l'Ambassade russe qui s'était montrée si bien disposée au début de notre séjour à Van, a sans doute été froissée par la mauvaise grâce avec laquelle l'Ambassade française recourait à elle; aussi ne nous donne-t-elle plus qu'une protection «officieuse». La dépêche a été adressée au *Consul.* Chérifoff qui le remplace parvient à peine à se faire remettre la dépêche par Mme Koloubakine. Cette manière de faire nous inquiète; les relations entre Chérifoff et le consulat sont tendues. Nous voyons dans ce procédé comme une marque de défiance envers Chérifoff et un avertissement. Nous savons en effet qu'il a été plusieurs fois réprimandé et «lâché» pour avoir montré trop d'énergie vis-à-vis du gouvernement turc. Sera-t-il, cette fois encore, désavoué s'il intervient fermement?

Aussi, nous commençons à craindre que cette protection officieuse ne s'évanouisse, elle aussi, en fumée; Chérifoff lui-même, qui montre beaucoup de zèle pour nous, semble agité et inquiet [1].

Heureusement, hier nous étaient enfin parvenues, après un mois d'attente, les fameuses lettres vizirielles! Elles avaient été de Constantinople à Tiflis, d'où elles étaient venues à Van par Batoûm, Odessa, Constantinople, Trébizonde!

Hyvernat étant souffrant, le Père Duplan et moi nous allons les présenter aujourd'hui au Mektoubdji. Celui-ci semblait avoir déjà reçu la dépêche du ministre, car il nous accueillit très aimablement et nous demanda seulement un rapport écrit sur les travaux que nous comptions faire. Nous le lui envoyâmes dès le soir en lui demandant en même temps des zabtiés pour nous

[1] Je n'avais pas tort en soupçonnant la position de Chérifoff d'être compromise. Peu de temps après notre départ, il s'est produit une rupture ouverte entre le Consul et lui. Cet excellent Chérifoff a été disgracié et je n'ai jamais pu savoir où il avait été envoyé. La pensée que sa bonne volonté pour nous ait pu précipiter sa disgrâce, est pour nous un vrai chagrin.

Digitized by Google

accompagner. Chérifoff se propose de sommer l'autorité de nous envoyer, sous quatre jours, le bagage encore retenu à Bachekaleh.

Le soir nous recevons une dépêche de M. Nathanaël annonçant que son affaire personnelle est finie, mais qu'on demande des droits exorbitants pour la poudre et les cartouches. Évidemment à Bachekaleh ils calent, puisque les choses en sont descendues à une question de droits, c'est-à-dire de bakschich !

7 Novembre. Aujourd'hui un mois que nous sommes à Van !

Forts de nos lettres vizirielles, nous nous sommes mis en campagne pour prendre des photographies. Il a donc fallu un mois de luttes et d'attentes souvent angoissantes pour en arriver à ce résultat si inoffensif: pouvoir photographier des inscriptions cunéiformes !

Je ne donnerai point ici le détail de nos travaux, Hyvernat se proposant de faire un rapport spécial sur ce sujet; nous cherchons à rattraper le temps perdu, mais la chose est difficile ; beaucoup d'inscriptions demanderaient à être copiées, ne pouvant être photographiées à cause de leur position défavorable ; au moins leur texte, là où il est publié, demanderait-il à être revu pour pouvoir corriger les nombreuses fautes de transcription. Mais allez, avec dix degrés de froid et en pleine bise de montagne, copier des inscriptions cunéiformes, longues parfois de plusieurs centaines de lignes ! Au bout d'un quart d'heure on est transi de froid; le crayon vous tombe des mains et tout effort d'attention devient impossible.

Aujourd'hui arrivent de Bachekaleh les lettres qui nous avaient été adressées d'Europe à Tebriz et à Khosrâva. Ce courrier est accompagné d'une lettre lamentatoire de M. Nathanaël. Le Vékil du Moutessarif lui a débité sur notre compte les plus odieux mensonges ; nous avons fui de Bachekaleh pendant la nuit; nous avons commis les plus noirs forfaits: et si M. Nathanaël a été emprisonné, c'est uniquement parce qu'il se trouve en

Digitized by Google

rapport avec des gens qui, en bonne justice, méritent tout simplement d'être pendus haut et court; dont les affaires au demeurant sont si mauvaises, que l'Ambassade de France, ordinairement si jalouse des intérêts de ses nationaux, n'a pas voulu s'en mêler! Il n'est pas étonnant qu'au milieu des difficultés qu'il rencontrait, M. Nathanaël ait été impressionné par ces mensonges et y ait partiellement ajouté foi.

Au demeurant, je ne puis m'empêcher d'admirer la canaillerie de calcul du Vékil: il voulait par ses brutalités, intimider M. Nathanaël; par ses récits, l'irriter contre nous; et par la combinaison de ces deux impressions, l'amener à parler d'une façon qu'on pût exploiter contre nous. Et ce sera bien du bonheur si ce calcul ne réussit pas, car il n'en faut pas beaucoup aux Turcs pour déduire de noires conséquences!

Hier le Vali de Van est revenu de sa tournée en Hakkiari. Il a eu une réception digne de la platitude arménienne; et, ce qui est plus honteux, afin d'exécuter les ordres de son gouvernement, le pauvre Consul anglais qui ne connaît pas encore le Vali, a dû, au lieu d'attendre une occasion officielle pour faire sa première visite, se mêler aujourd'hui à la foule et faire le pied de grue dans la neige, en dehors de la ville, pendant deux heures, afin de pouvoir, lui représentant de l'Angleterre, prostituer au nom de son gouvernement l'honneur de son pays aux pieds d'un simple gouverneur turc! 8 Novembre.

Ce matin Hyvernat a fait porter sa carte au Vali en lui faisant demander à quelle heure il serait reçu; le Vali fait répondre qu'il nous recevrait à une heure au Konak (bureau du gouvernement) — Hyvernat avait fait demander à quelle heure il le recevrait à son domicile. — En arrivant au Konak, nous y trouvons le Consul de Perse, ce qui nous vaut une longue conversation sur des sujets de lieux communs.

Le Vali, Khalîl-Pacha, est un homme d'âge moyen, petit de taille, et assez trapu; une figure beaucoup plus européenne que

Digitized by Google

turque; barbe et cheveux blonds, air commun et regard faux; il porte un fez très large, tombant jusque par-dessus les oreilles, ce qui ne fait qu'augmenter son air tartufe. Khalîl-Pacha a été attaché d'Ambassade en Europe et parle très bien le français.

Il est difficile de donner un compte rendu exact de notre conversation qui s'est faite très à bâtons rompus; le Vali y a déployé la plus grande impudeur de mensonge avec la brutalité de l'homme mal élevé qui se sent matériellement fort et qui cherche à nuire. Tout d'abord il nous demande si notre voyage «continue» à être bon. A quoi nous répliquons, en regrettant l'absence prolongée du Pacha qui, par sa présence, nous eût épargné bien des désagréments.

Le Vali commence alors par répéter toutes les absurdités du Vékil du Moutessarif de Bachekaleh; quand nous lui disons que nous étions prêts à livrer contre reçu la photographie que nous avions prise de Bachekaleh, il nous dit que nous n'avions pas de droit à ce reçu; il prétendait qu'il n'existait en effet aucune loi ni ordonnance défendant de prendre des photographies; mais que les Valis avaient des instructions particulières; que *l'importance* de la position frontière de Bachekaleh (il n'y a pas de fortification) et la situation actuelle lui imposaient des mesures de rigueur. Fort bien, disons-nous; mais nous ne pouvons deviner les instructions secrètes données aux Valis, et par conséquent nous ne pouvons être considérés comme «coupables» pour les avoir peut-être, matériellement transgressées. — Mais si on vous avait laissé prendre la photographie de Bachekaleh qui est en effet un point d'importance *absolument nulle* (sic !) rien ne prouve que vous n'auriez pas photographié d'autres points importants. Enfin il nous répète cette fable de notre fuite nocturne de Bachekaleh, prétendant que le Vékil nous avait ordonné de revenir le voir — alors que celui-ci avait visé notre passeport avec la mention «partis pour Van»; alors que nous avions demandé des zabtiés, et que le lendemain matin, au moment de partir à

Digitized by Google

7 heures et demie, nous avions congédié les zabtiés à pied, que nous supposions devoir nous retarder!

Nouveau crime! nous avons télégraphié au Père Rhétoré de venir à notre rencontre hors de la ville (nous avions télégraphié d'*envoyer* à notre rencontre). C'est un complot préparé, une conspiration! impossible de faire entendre au Vali que nous avions télégraphié uniquement afin d'avoir un guide pour nous conduire à travers les jardins de Van et ne pas nous égarer, comme avait fait M. Binder [1].

Troisième crime: Alors que le gouvernement, par une attention délicate, avait envoyé quatre zabtiés et un sergent pour nous conduire au poste, nous avions résisté! Nous nous efforçons d'expliquer qu'en aucun pays civilisé on n'envoie à un voyageur pourvu de papiers en règle et muni d'une mission de son gouvernement, cinq gendarmes hors de la ville, pour le conduire au gouvernement, c'est-à-dire au poste, *avant* qu'il n'ait gagné son domicile. Que si on nous avait fait attendre par un zabtié qui, après nous avoir accompagné à domicile, nous aurait informés d'avoir à nous présenter immédiatement au gouvernement, tout aurait été bien.

Enfin arrive la question de la protection russe!

Là le Vali ne garde plus aucune mesure et parle comme un énergumène. Comme toutes les dépêches arrivant à Van lui sont communiquées, il sait que nous n'avons qu'une protection officieuse; il est plus ou moins au courant des difficultés entre le Consul et Chérifoff; aussi a-t-il la partie belle, et il en profite!

Il accuse les Pères de rébellion et les menace de leur faire sentir sa colère à l'avenir. «Si vous continuez à garder vis-à-vis de moi une attitude offensante, je me vengerai; et ce que je ne pourrai vous faire payer, les Pères le payeront pour vous!» Cette phrase nous remplit d'angoisse; car les Pères ont déjà

[1] Binder, P. 132.

Digitized by Google

essuyé toutes les avanies possibles, et ils ne peuvent plus rien payer qu'en subissant une expulsion ou quelque chose de pis encore [1].

« Vous n'aviez pas de Consul ici ; par conséquent vous n'aviez en aucune façon le droit d'invoquer la protection d'un Consul étranger (et les Capitulations, qu'en fait-on ?) ; c'est le gouvernement turc qui est votre « protecteur ». Quant à la protection russe qui vient de vous être accordée, je n'ai reçu aucun ordre. D'ailleurs, cette protection ne pouvait vous être accordée que sur mon avis préalable (!) ; et quand bien même j'aurais reçu des ordres à ce sujet, *je suis maître de ne pas les exécuter*. Votre Ambassade n'avait pas le droit de vous mettre sous la protection russe !

Puis, par une contradiction manifeste, il ajoute : « Si on vous avait donné la protection d'un autre consulat (anglais), j'aurais pu accepter. Mais quant au consulat russe, le Consul est absent ; je suis d'ailleurs en mauvais termes avec lui ; quant à Chérifoff, c'est « un homme en révolte contre son propre Consul ». Jamais je ne donnerai aucune réponse à cet homme-là, auquel je ne reconnais aucun droit et aucun titre à se mêler, non seulement de vos affaires, mais même des affaires russes. Je n'accepte pas son intervention, et si vous continuez à vous adresser à lui, je saurai, non seulement entraver votre mission, mais vous empêcher de sortir de chez vous, vous empêcher de partir ; et si peut-être vous pouvez quitter Van malgré moi, *je saurai dans la suite entraver votre voyage, et si vous êtes arrêtés, vous saurez à qui vous le devrez.* (Comme je l'ai déjà dit plus haut, Khalil-Pacha n'en est pas à ses débuts dans ce genre d'exploits.) Si Chérifoff envoie un kawas à Bachekaleh pour chercher votre bagage, je le ferai arrêter et votre bagage ne vous parviendra pas ; si vous partez de Van avec un kawas, je vous ferai arrêter en route ! *Ou vous vous confierez entièrement à moi, renonçant à*

[1] Depuis notre passage la situation des missionnaires s'est paraît-il améliorée, et le Vali a reconnu, dit-on, l'injustice de ses défiances à leur égard.

Digitized by Google

la protection russe, ou je saurai vous créer toutes les difficultés et tous les dangers!

Notre position était difficile; de toutes ces menaces une bonne moitié au moins était de la vantardise; mais le reste était assez sérieux pour nous faire réfléchir.

Les menaces contre les Pères n'étaient que l'expression d'un mauvais vouloir qui, jusqu'ici, n'avait été que trop efficacement prouvé. Pour nous, nous abandonner à cet homme connu par sa mauvaise foi et son antipathie envers les étrangers, nous semblait peu sûr, malgré les admonestations que nous savions qu'il avait reçues de Constantinople à notre sujet. D'autre part, il nous semblait tout aussi dangereux de nous abandonner à Chérifoff; il aurait dû, lui représentant de l'orthodoxe Russie, entamer pour nous, prêtres catholiques, une guerre à mort contre le Vali; or, avec la position ébranlée de Chérifoff, le mot de *protection officieuse* constituait une instruction bien vague pour se lancer ainsi; ne risquions-nous pas de nous trouver au moment le plus critique *entre deux chaises?*

Dans cette grande perplexité, Hyvernat faisait une renonciation avec restrictions, réservant toujours le consentement de l'Ambassade. Le Vali ne voulait rien entendre; tout ou rien, et tout de suite.

J'ai alors poussé Hyvernat à renoncer purement et simplement à la protection russe. Nous avions maintenant nos lettres vizirielles et le Vali avait reçu des avertissements de Constantinople; il ne pouvait donc plus nous susciter d'entraves *officielles;* quant à nous prendre *en traître*, il le pouvait toujours, en dépit de toute la protection russe. Je me disais qu'au fond, ce à quoi il tenait le plus, c'était de faire échec au consulat russe; et puisqu'en somme l'Ambassade russe avait jugé à propos de ne nous donner qu'une protection inefficace, je ne voyais pas de motif à nous mettre en danger pour lui épargner cet échec. Il me semblait plus prudent de nous abandonner au Vali; notre tête valait bien une satisfaction d'orgueil accordée à Khalil-Pacha — la suite montra que mon raisonnement était juste.

Digitized by Google

Nous renonçons donc à la protection russe.

Cette grosse détermination prise, le Vali nous offre, en réponse à notre demande de zabtiés, un officier de sa maison pour nous *guider* et nous demande la liste des endroits que nous voulions visiter. «Si vous aviez dit que votre but était de photographier des inscriptions cunéiformes, jamais personne ne vous en aurait empêché». Est-ce assez canaille? Ne l'avions-nous pas suffisamment dit et redit?

En somme, le Vali voulait écarter le Consul de Russie et se venger sur nous par ses menaces et ses grossièretés, des réprimandes qu'il avait reçues de Constantinople; il a atteint son but; reste à savoir comment il exécutera maintenant ses promesses.

Quant aux affaires de passeport de M. Nathanaël, nous expliquons sans détour ce qu'il en est, dégageant notre responsabilité, comme nous en avions le droit. Si le passeport de M. Nathanaël a servi à Kascha-Isaak, la faute en est au Vice-Consul de Turquie, et non pas à nous.

A propos de notre bagage, le Vali nous affirme, qu'à quatre dépêches envoyées par lui on avait invariablement répondu, que nous avions plus de dix ocques (12 kilos) de poudre, un nombre considérable de cartouches et un nombre infini d'appareils de photographie. Or nous avons 2500 grammes de poudre destinés à des cadeaux aux chefs Kurdes qui nous donneraient l'hospitalité! Il faut donc que les douaniers soient de fieffés menteurs, ou de grands imbéciles qui auront pris nos boîtes de conserves alimentaires pour des boîtes de poudre, ou qu'enfin, pour nous jouer un mauvais tour, on ait réellement fourré dans notre bagage cette quantité de poudre — à moins, ce qui est encore possible, que toute cette histoire ne soit qu'une maladroite invention du Vali, pour essayer de justifier ainsi les mesures qu'il a prises contre nous. Nous déclarons au Vali que nous avons 2500 grammes de poudre et quelques centaines de cartouches; tout ce qu'on trouvera en plus ne nous appartient pas. Il déclare alors qu'il va

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

LE MONT VARAK

Vue prise de la mission américaine.

Digitized by Google

Digitized by Google

télégraphier immédiatement à Bachekaleh pour faire venir le bagage, accompagné de M. Nathanaël. Ainsi se termina cette séance affreusement énervante.

Il était deux heures passées; nous étions invités à dîner pour une heure et demie chez M. Chérifoff; on eut l'amabilité de nous attendre jusqu'à trois heures. Le Consul anglais, qui venait faire une visite, fut invité à partager notre repas. En sa présence nous ne pouvions nous expliquer avec Chérifoff, et le dîner fort contraint nous parut interminable. Lorsque, après le départ du Consul anglais, nous expliquâmes nos affaires à Chérifoff, il me sembla qu'au fond il n'était pas fâché d'échapper aux difficultés d'une intervention active; il se réservait toujours d'intervenir si nous venions à courir de nouveaux dangers.

9 Novembre. Dervisch-Agha [1], l'officier que le Vali nous destine comme «garde d'honneur», arrive de bon matin; il semble brave homme, ce qui d'ailleurs est la caractéristique assez générale du militaire turc mis en parallèle avec le fonctionnaire civil. Nous lui donnons rendez-vous à Tebriz-Kapou pour visiter les églises de Van, et pendant toute la journée nous le traînons d'inscription en inscription par un froid intense.

10 Novembre. Comme on nous signale des inscriptions cunéiformes dans la vallée de Kéchiche-Göl, et que M. Nathanaël ne peut encore arriver aujourd'hui, nous nous mettons en campagne, escortés de notre officier et de trois zabtiés. Nous reprenons d'abord le chemin de Koschâb jusqu'au pied de la grande montée du Varak; là nous enfilons la vallée qui remonte à gauche, contournant le sommet principal de la chaîne du Varak. A partir de ce moment nous sommes dans la neige.

Bientôt le paysage revêt les aspects les plus sauvages; c'est un entassement de rochers fantastiques se détachant en noir sur le fond de neige fraîche, une solitude absolue. Nous montons

[1] Ne pas confondre avec son homonyme le Tabour-Agassi.

Digitized by Google

ainsi jusqu'à une portion plus plane de la vallée; là les Vanlis ont installé un barrage pour la réserve de leurs eaux d'irrigation; ce barrage est déjà fort loin de Van; mais il n'est lui-même que le collecteur de tout un système de canaux très habilement amenés de plus haut. Ces canaux, contournant les pentes brusques de la montagne, témoignent souvent d'un travail sérieux; malheureusement tout se fait à la turque, et ces travaux qui ont dû être si coûteux, sont mal entretenus.

Après trois heures de marche, nous atteignons Toni, petit village caché dans un recoin de la montagne. On nous prépare la maison d'un notable; ce n'est qu'une chambre, c'est-à-dire un terre-plein, ménagé sur le côté d'une grande écurie et séparé de celle-ci par une balustrade.

Pendant le repas nous demandons des renseignements; l'inscription cunéiforme existe; mais quant à indiquer exactement sa position, ou bien le temps nécessaire pour s'y rendre, nul n'en est capable; elle est à portée de fusil, dit l'un; il faut deux heures pour y aller, reprend un autre; on peut encore faire l'excursion cet après-midi, prétend un troisième; point du tout, lui répond-on, il faut toute une journée. Tous cependant s'accordent à dire qu'une partie de l'inscription est engagée sous des décombres; le sol est gelé et recouvert de neige; le travail de déblaiement serait impossible, personne n'ayant de pic. En prenant la moyenne de tous les renseignements contradictoires, il semble résulter que la visite de l'inscription prendrait, aller et retour, une demi-journée depuis Toni. Comme nous n'avons pas les vêtements nécessaires pour coucher à pareille altitude et que le temps est très menaçant, nous décidons de battre en retraite. Après avoir essuyé un ouragan de neige, nous rentrons ainsi bredouilles à Van.

Pour ces ouragans, la bourka circassienne que j'ai achetée à Wladikavkaz est d'un grand secours; c'est une sorte de grande chape en feutre à longs poils, tombant jusqu'à terre; on la tourne de façon à avoir toujours l'ouverture, du côté opposé au vent, et l'on se trouve ainsi parfaitement à l'abri.

Digitized by Google

Ce matin arrive enfin M. Nathanaël, conduisant le reste de notre bagage! Le Vali nous fait appeler pendant que nous étions au bazar. Il tient à ce que nos deux caisses soient ouvertes devant lui, dans la grande salle du Konak, se croyant fort d'y trouver, non seulement les dix ocques de poudre, mais encore un plein sac « d'une poudre blanche du caractère le plus suspect; « elle ne prend pas feu quand on en approche une allumette; ce « doit donc être de la nitro-glycérine! » Aussi, les employés ouvrent-ils les caisses avec une secrète frayeur; sur toutes les figures se peint une attente inquiète; tous les paquets sont déballés les uns après les autres avec les plus grandes mesures de prudence; la scène commençait à devenir du plus haut comique. 11 Novembre.

Quand il ne resta plus rien dans les caisses: « Où sont les « dix ocques de poudre », s'écrie le Vali? « Iock, Effendi! ». Il n'y a plus rien, lui répond-on. En effet, nous n'avions même pas toute la quantité annoncée par nous; quant à la nitro-glycérine, c'était ..... un petit sac de farine blanche que l'on nous envoyait de Khosrâva! Les douaniers, habitués à la farine brunâtre de la montagne, s'étaient perdus en conjectures tragiques sur la nature de ce terrible produit! Le Vali, passez-moi l'expression, fait tête de bois; et prenant un air contrarié et furieux: « Puisque c'est ainsi qu'on m'a trompé, c'est une affaire entre moi et mes employés de Bachekaleh! Que l'on mène ces voyageurs à la police, pour y faire dresser un inventaire exact de toutes leurs affaires et j'agirai ensuite! » « J'agirai ensuite! » Je n'en crois pas le premier mot; je suis convaincu que, si le Vali n'a pas positivement suscité celles de nos difficultés qui ont le caractère le plus stupide, il a du moins été enchanté de les exploiter; ce qu'il fait maintenant n'est qu'une comédie, destinée à nous donner le change et à nous faire croire à sa parfaite innocence.

Nous allons donc au bureau de police; là, nouvelle et ennuyeuse formalité. Tout est examiné, pesé et soupesé; le Tabour-Agassi considère un à un tous nos papiers. La façon fort gauche

Digitized by Google

dont il manœuvre certains papiers turcs tendrait à me faire admettre la réalité du bruit public qui l'accuse de ne pas même savoir lire.

Il me manque une masse d'objets qui ont dû être « subtilisés » en route.

La séance finie et le bagage rechargé sur nos bêtes, nous quittons l'antre du Tabour-Agassi, passant au travers d'une foule de badauds que notre « cas » avait rassemblés ; malgré la garantie de tant de visites douanières, notre bagage semble encore suspect et l'on s'en écarte avec un respect comique. Craint-on peut-être le mauvais œil ?

M. Nathanaël nous répète tout le récit de ses déboires ; un *comble* turc mérite encore d'être signalé. Nous avions dans nos bagages 75 cartouches de revolver ; le cas était grave ; aussi à la première visite des bagages, le préposé de la douane s'empresse-t-il de télégraphier à ses supérieurs ; mais comme c'est, paraît-il, un homme très économe, il veut épargner un mot dans sa dépêche, et jugeant que la suppression du mot cartouche ferait très bien, au lieu d'annoncer à son chef la découverte de 75 cartouches de revolver (jetmisch besch revolver fischenk), il annonce..... *soixante quinze revolvers* (jetmisch besch revolver) ! et cela, si j'ai bonne souvenance, à deux reprises ! Je prie le lecteur de remarquer qu'il n'y a ici aucune figure de rhétorique ; l'histoire est purement et simplement authentique.

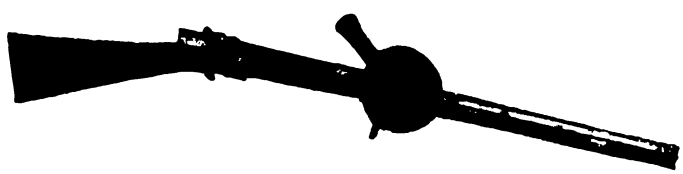
Le Vali nous fait encore revenir et déclare les difficultés relatives à M. Nathanaël terminées, moyennant qu'Hyvernat et moi nous nous portions garants de *l'honorabilité* de M. Nathanaël, ce que naturellement nous nous empressons de faire.

Néanmoins les amis que nous nous étions faits à Van nous conseillent presque tous la défiance. « Cette garantie est un traquenard ; M. Nathanaël est Chaldéen et Missionnaire ; il est donc dans les circonstances actuelles, doublement suspect ; qu'il fasse la moindre démarche, la plus inoffensive, les Turcs la déclareront contraire à l'« honorabilité » et vous courrez de nouveaux dan-

Digitized by Google

gers. » Ces conseils nous donnent à réfléchir ; nous allions pénétrer dans des régions qui échappent complètement à l'influence des Consuls européens et qui ne sont même qu'à demi soumises au Sultan ; qui sait les difficultés que nous rencontrerons ? Comme M. Nathanaël, a en somme, atteint le but principal de son voyage, qui était de revoir Khosrâva, nous finissons par nous décider à nous séparer de lui : nous courrons seuls nos chances dans les montagnes du Kurdistan ; lui retournera à Constantinople par la Perse et la Russie ; en quarante-huit heures il sera hors de l'atteinte des employés turcs de Van !

Et ainsi nous quitta ce bon ami ; son retour à Constantinople fut d'ailleurs très pacifique, et il put même passer encore un certain temps à Tiflis, à la barbe des Russes, auprès de sa sœur.



Fusil et poire à poudre kurdes.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

VAN : LES JARDINS — LES HOMMES ET LES CHOSES.

Les *jardins* de Van; leurs avenues; leurs habitations. La mission des Dominicains. Le P. Rhetoré, le P. Duplan. La fondation de la mission. Les difficultés; persécution. La mission américaine; le Dr Reynolds. Nous employons nos loisirs forcés à étudier les hommes et les choses. Le *vieux* et le *jeune* Turc. Les fonctionnaires de Van et leur caractère: l'affaire des Nestoriens du Zab; la *conspiration* arménienne; le Tabour-Agassi: une haute fantaisie judiciaire; Luigi d'Amato; le photographe Patedjan. Importance des Consuls: la politique russe et la politique anglaise. Mounir-Pacha. Les Arméniens de Van et leurs mœurs.

A peine entrés à Van, nous nous étions, comme on l'a vu, trouvés aux prises avec les difficultés les plus incroyables.

Comme toutes ces difficultés se suivaient et s'enchaînaient avec une impitoyable logique, absorbant le meilleur de notre temps et de notre attention, et reléguant tout le reste au second plan, j'ai cru devoir en ramasser le récit en un même chapitre et lui donner la première place, quitte à faire faire au lecteur une très tardive connaissance avec le pays où nous devions séjourner si longtemps. C'était pour moi le seul moyen de donner une certaine unité à mon récit. Nous allons donc retourner en arrière; nous sommes au 7 Octobre et nous arrivons à Van.

Le voyageur qui vient de Bachekaleh pénètre d'abord dans ce qu'on appelle «les Jardins».

Digitized by Google

Presque toutes les villes d'Orient que nous avons visitées sont rigoureusement délimitées par leurs remparts. Ceux-ci ont beau tomber en ruines : ils forment encore une barrière généralement respectée et que les brigands ne franchissent point à l'ordinaire dans leurs expéditions de pillage. A l'abri de ses remparts, le citadin ne se trouve aux prises qu'avec le gouvernement et ses employés ; engeance qui pourrait, il est vrai, faire regretter les brigands.

Autour des remparts s'étendent des vergers ; leurs cultures arrivent parfois à maturité, sans que les pillards aient prélevé une trop forte dîme ; mais ces vergers sont rarement habités ; des razzias y sont trop à craindre.

Ici il en est autrement.

La forteresse de Van est un rocher isolé au milieu de la plaine, un excellent donjon naturel d'où l'on peut surveiller tous les environs ; il suffit donc d'une petite garnison pour défendre la banlieue. La population vanliote, composée en majeure partie d'Arméniens, gens intelligents, actifs, souvent riches, a mis à profit cette situation.

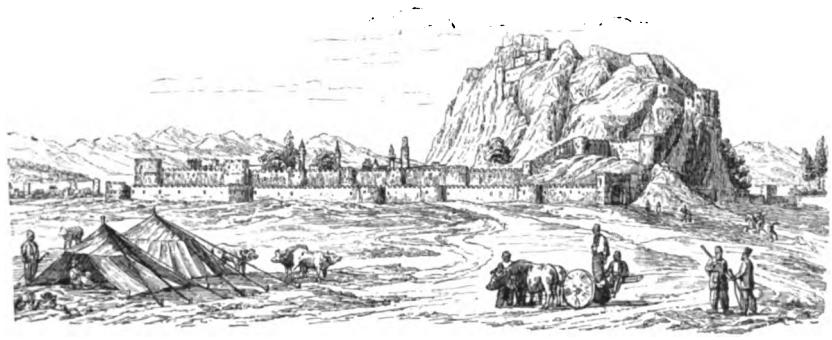
Confiant aux remparts de la ville le soin d'abriter dans des ruelles tortueuses les bazars où s'entassent leurs marchandises, les Vanliotes se sont plu à bâtir leurs demeures dans la campagne où ils trouvaient l'air et l'espace. Ainsi se sont peu à peu formés les « jardins ». Les *avenues* en étaient toutes tracées par les vieux sentiers qui des différents points de la plaine aboutissaient aux portes de la ville, et quelques petits hameaux formaient comme les centres de rayonnement de ces nouveaux quartiers.

Enserrés dans des ruelles étroites à l'intérieur de leurs remparts, les Vanliotes ont par une réaction naturelle donné aux avenues des jardins une grande largeur. De nombreuses sources étaient à leur disposition ; ils les ont utilisées pour l'irrigation et partout l'on voit couler sur les côtés des avenues, des ruisseaux d'eau vive dont les bords sont plantés de rangées de saules ou de peupliers. Parfois l'avenue compte de quatre à six rangées d'arbres.

Digitized by Google

Derrière ces arbres se cachent les longs murs de pisé qui abritent le verger du Vanliote et dans le verger, sa deme ure Les plus «modernes» ont dédaigné le jaloux abri des murs de clôture et ont bâti leur maison sur l'avenue même. Les plus hardis ont élevé des maisons d'un et deux étages sur rez-de-chaussée. Je dis «les plus hardis», car ces maisons sont construites en briques crues, et il me semble bien imprudent d'élever, avec de pareils matériaux, des murs d'une certaine hauteur.

Dans bien des demeures l'antique «moucharabi», le jaloux



La forteresse de Van, vue des Jardins.

treillis de bois, destiné à cacher à tout regard profane l'intérieur de l'habitation, a disparu.

Quand le temps est beau et le feuillage aux arbres, ces avenues que parcourt le soir une foule bigarrée, heureuse de laisser derrière les remparts le soin des affaires et la cohue des entassements de ville, offrent un spectacle charmant; chaque marchand aisé revient trottinant sur son cheval; à l'occasion il donne à quelque ami une place à califourchon sur sa bête. D'autres reviennent plus modestement sur leur bourricaud; bien peu vont à pied. Les distances d'ailleurs sont grandes. Il faut près d'une demi-heure pour gagner le bazar depuis la maison des Dominicains.

Le progrès à Van est allé si loin, que çà et là vous voyez des essais de macadam; mais ne vous y fiez pas; la première pluie

Digitized by Google

se charge de transformer les avenues en mares de boue, et alors, adieu toute poésie !

J'ai nommé la mission des Dominicains; il est bien juste que je commence par elle et ses habitants, puisque c'est là que pendant tout notre séjour nous avons trouvé abri et affection.

La maison de la mission est construite sur le modèle d'une modeste habitation vanliote. Au rez-de-chaussée, une chambre bien simplement ornée sert de chapelle; au premier, deux chambres, une pour chaque missionnaire, et un assez grand divan. Ces trois pièces donnent sur une véranda que surplombe le toit plat, mais qui, par les côtés, est ouverte à tous les vents; en hiver cette installation est bien primitive.

Pour nous donner l'hospitalité, il a fallu se mettre à l'étroit; mais les Pères l'ont fait de si bonne grâce !

L'installation est provisoire; elle répond à la maigreur du budget et aux incertitudes de la position. Si l'horizon s'éclaircit plus tard, on a la place pour un plus grand établissement, car derrière la maison s'étend un beau jardin. Les produits en sont, il est vrai, assez limités. L'hiver est long à Van, et quand vient le printemps, son action est si soudaine que la végétation *s'emporte!* Impossible d'en contenir l'essor; en quelques semaines tous les légumes montent en graines. Aussi le jardinier est désespéré.

Le jardinier, c'est le Père Duplan.

Le Père Rhétoré, supérieur de la mission, et le Père Duplan, son second, chers et excellents amis, cœurs d'or s'il en fut !

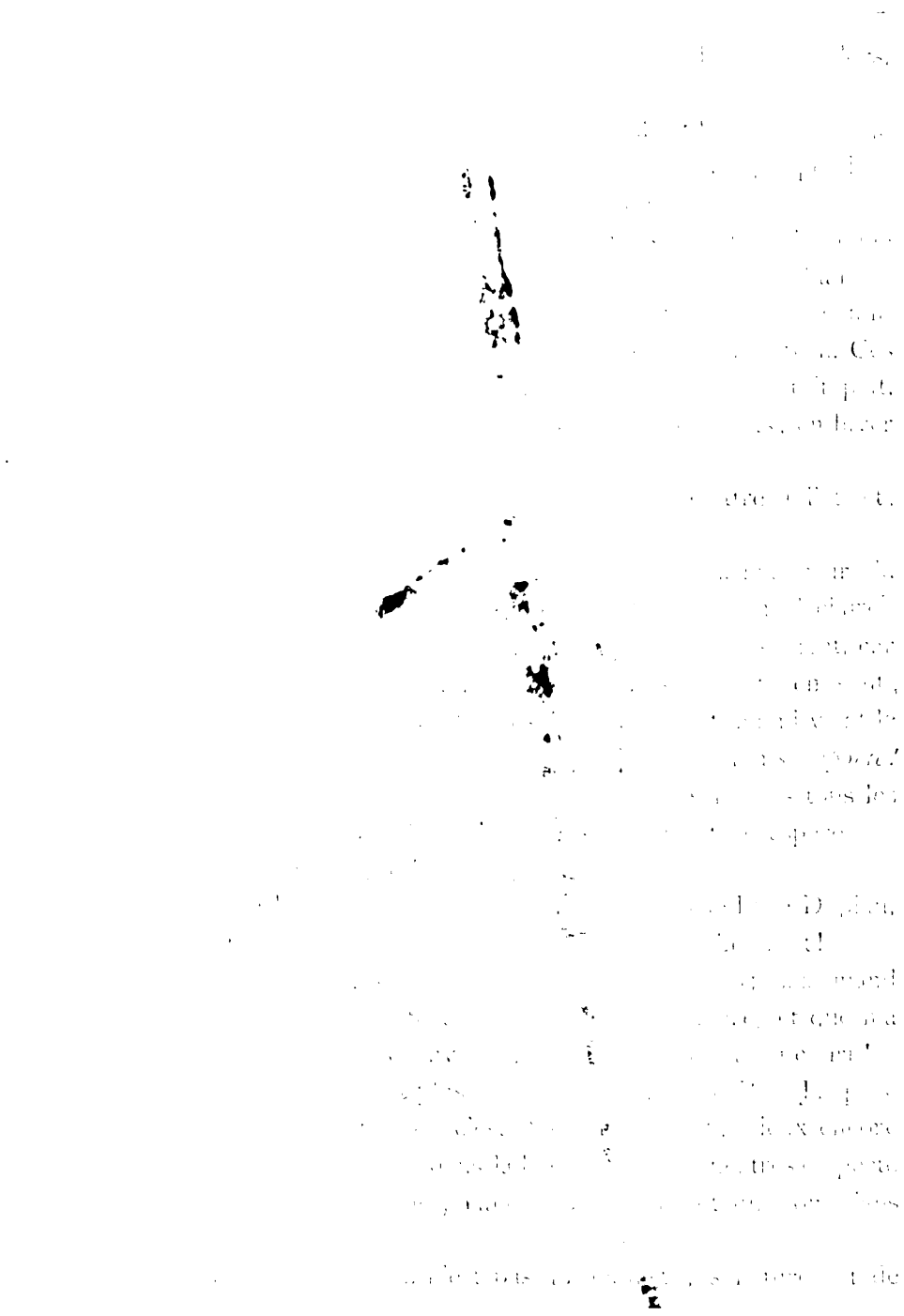
Nos sept semaines de séjour ont été bien longues; mais quand aujourd'hui je me reporte à cette modeste demeure, et que ma pensée en retrouve les souvenirs, ce temps me paraît si court !

Le Père Rhétoré est plus connu sous le nom de Père Jacques. Dans les pays nestoriens c'est Aboûna Yakoub, mieux encore Yakoub-Beg. Très versé dans la langue chaldéenne, très respecté des Nestoriens eux-mêmes, Yakoub-Beg s'est fait un nom dans la montagne.

Le Père Duplan, lui, n'est pas un linguiste; son turc est de

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

MAISON DES P. P. DOMINICAINS A VAN

Digitized by Google

Digitized by Google

haute fantaisie ; mais c'est l'homme d'action. Il a tous ces talents si utiles dans une mission ; architecte, peintre ou jardinier, il est tout cela ; tout cela, il l'est avec zèle et feu.

Sortie de la mission dominicaine de Môsoul, la mission de Van en est l'avant-garde. Elle en est plutôt un poste perdu ; car Saïrd, la mission voisine, est à près de huit jours de voyage.

Les Pères Dominicains de Van et les voyageurs.

L'idée qui a présidé à la fondation de Van semblait heureuse. Van est un grand centre arménien ; en s'y établissant, on pouvait donc espérer entamer le schisme arménien ; Van est en même temps la ville principale du haut Kurdistan ; elle pourrait servir avantageusement de base d'opération à une action qui aurait pour but de pénétrer les pays nestoriens du Zab par le Nord, comme la mission de Môsoul cherche à les pénétrer par le Sud ; c'est ce qui explique la présence, dans un milieu arménien tel

Digitized by Google

que Van, d'un homme comme Abouna Yakoub, qui s'est toujours occupé d'évangéliser les Chaldéens.

Malheureusement, les Pères qui sont ici depuis 1881, n'ont guère eu depuis leur arrivée, que difficultés et déboires.

Pour ramener les Arméniens à l'unité catholiqne, il faudrait deux choses : une école et, au moins, *un* prêtre arménien. L'école, indépendamment de toute considération religieuse, serait un bienfait pour le pays ; mais on se heurte à un mauvais vouloir obstiné de la part des Valis. Les Pères avaient commencé à réunir de jeunes Arméniens pour leur apprendre le français ; immédiatement les tracasseries, les menaces même ont commencé. Le gouverneur n'osa pourtant pas interdire officiellement les cours ; il employa le procédé turc ; des policiers furent appostés aux coins des rues. Lorsqu'ils voyaient un jeune homme se diriger vers la maison des Pères, ils l'arrêtaient : tout d'abord ils cherchaient à l'éloigner des Pères par des calomnies ; ne réussissaient-ils pas, ils employaient la menace : « Si tu continues à aller chez les Frenghuis, tu le payeras ; tu seras mis en prison » — et, l'un après l'autre, ces jeunes gens redoutant un danger qui n'était que trop réel, devaient abandonner la mission. Actuellement les Pères donnent quelques leçons de français aux officiers turcs ; on ne peut espérer grands résultats de ce travail, mais on peut toujours faire pénétrer ainsi quelques bonnes pensées dans ces âmes assez généralement droites, et ces officiers sont des amis qui peuvent être utiles à un moment donné.

Quant à un prêtre arménien, il est simplement indispensable. L'Église arménienne schismatique (grégorienne) et l'Église arménienne catholique forment chacune un corps à la fois civil et religieux, dont les privilèges et les droits s'incarnent dans la personne du Patriarche assisté de son conseil. Restant dans l'un ou l'autre corps, l'Arménien jouit d'avantages sérieux et parvient en temps ordinaire à échapper aux mesures les plus vexatoires que peut inspirer le fanatisme musulman. Pour que des Arméniens schismatiques deviennent catholiques, sans perdre leurs

Digitized by Google

privilèges, il faut donc qu'ils passent dans le corps religieux des Arméniens catholiques. Or, si les Pères sont seuls à Van, sans un représentant du Patriarche arménien catholique qui reçoive en son nom les abjurations des schismatiques, les prosélytes des missionnaires perdront aux yeux des Turcs leur qualité d'Arméniens. Ils n'appartiendront plus à aucune corporation privilégiée; ils deviendront de pauvres Chrétiens sans défense, exposés aux avanies aussi bien des Musulmans que des Schismatiques irrités. Perdus au fond de l'Arménie, ils n'auront à espérer l'appui d'aucun représentant politique d'une nation catholique. Les Pères se trouvent donc impuissants à commencer leur œuvre auprès des Arméniens. Les moments les plus favorables ont été perdus; des mouvements de retour, franchement accentués, n'ont point abouti, et cela uniquement par le manque d'un prêtre arménien. Hélas en Orient, plus encore qu'en Occident, les plus grandes œuvres échouent souvent devant une question de détail; et c'est pour une question de l'ordre le plus infime que les Pères n'arrivent pas à obtenir ce prêtre.

Melcon, domestique de la mission de Van.

Surveillés dans toutes leurs démarches, entravés ainsi dans toutes leurs entreprises, séquestrés pour ainsi dire dans leur maison sans pouvoir presque en sortir, soumis jusque dans ce dernier asile à des perquisitions et à des vexations odieuses, les Pères ont enfin vu un jour leurs noms inscrits sur des listes de proscriptions. Ils n'ont échappé à ce dernier malheur que par une vraie merveille.

Digitized by Google

La position des deux missionnaires est donc bien dure. Ils occupent la place ; cela est beaucoup, car on pourra ainsi profiter des éclaircies de l'horizon ; cela est beaucoup, car c'est une prise de possession et tout mouvement de retraite briserait sans doute l'avenir de la mission : mais c'est bien peu pour deux âmes de missionnaires qui voudraient agir et se dépenser.

Ce qui rend encore plus incompréhensible les difficultés faites aux missionnaires, c'est que l'élément Arménien catholique est éminemment *loyaliste* vis-à-vis du Sultan, tandis que les Arméniens schismatiques sont susceptibles d'obéir, dans une forte mesure, à des impulsions venues d'Etchmyadzine et tournant au profit de l'influence russe !

La Société des missions protestantes d'Amérique, qui a des établissements si importants dans l'Asie Mineure et la Perse, a aussi une mission fortement organisée à Van. Cette mission s'est heurtée dans ces derniers temps à des difficultés très grandes et son action est en ce moment bien enrayée. Les écoles sont menacées et son prosélytisme réduit. Elle a toutefois, en face de la mission catholique, deux avantages ; l'argent et la protection du Consul anglais. Cette protection, si l'on veut, est peu de chose ; mais elle est *officielle,* ce qui est une garantie morale pour les Américains.

Le chef de cette mission, le Dr Reynolds, est un vrai type d'Américain ; c'est un excellent homme, original et bon *à froid ;* malgré de longues années de résidence en Orient, son parler turc n'a pas perdu une seule des intonations anglaises.

Le Dr Reynolds est un excellent médecin et, comme tel, il faisait beaucoup de bien. Le Vali lui a dernièrement interdit de visiter les malades ; rien ne peut justifier cette défense à la fois bête et méchante.

Nous eûmes d'agréables rapports avec le Dr Reynolds et sa femme pendant notre séjour à Van. Comme tant d'Américains, M. Reynolds est *teatotaler ;* le vin ne paraît jamais sur sa table. Lorsqu'il nous invita chez lui, nous étions à l'époque des vendanges ; il fit à cette occasion une gracieuse exception en notre

Digitized by Google

faveur — exception n'est pas le mot, c'est une interprétation casuistique qu'il faut dire — il nous servit du vin doux; n'étant pas encore fermenté, ce n'était pas du vin — le principe était sauf!

Les difficultés que nous rencontrions à Van étaient pour nous toujours un ennui, parfois un danger; mais nous pouvions du moins, ne sachant souvent comment employer nos loisirs forcés, faire des visites; nous avons ainsi appris bien des détails sur les hommes et les choses. Les moindres ruelles des jardins nous sont devenues familières, et nous gardons le souvenir de plus d'un intérieur qui s'est aimablement ouvert pour nous.

Le lecteur a vu comment les Turcs agissaient envers nous; aussi n'aura-t-il, je pense, pas de peine à croire que le dessous des cartes de l'administration ottomane réserve souvent d'édifiants spectacles.

Ce qu'on appelle le «Vieux Turc» forme une catégorie assez sympathique. Elle est composée de Musulmans croyants, généralement ignorants, quelquefois intolérants, franchement routiniers, mais loyaux et ayant un vrai sentiment de la justice; leur amitié est difficile à obtenir, mais elle est sûre. Cette catégorie d'hommes est fortement représentée parmi le peuple; dans le monde des employés le *vieux Turc* se fait rare; il est évincé par la Jeune Turquie.

La Jeune Turquie, sur laquelle reposaient au début tant d'espérances, est le dernier produit de l'Islamisme mis en contact avec la civilisation.

Nos sociétés chrétiennes peuvent aujourd'hui encore supporter leurs vices, à cause de l'influence latente que le Christianisme conserve sur ceux mêmes d'entre nous qui en semblent le plus éloignés; à cause surtout de la marque profonde qu'il a imprimée sur toutes nos *institutions sociales*. Quand des nations qui sont en dehors du Christianisme se trouvent en contact avec notre civilisation, elles n'aperçoivent pas l'élément caché qui la fait vivre et durer; elles n'en voient que l'écorce, et elles n'en prennent que l'écorce, c'est-à-dire les vices.

Digitized by Google

Tel est le cas de la *jeune Turquie*. Le fonctionnaire « Jeune Turquie », sait le français; souvent il a été en Europe; il a un certain vernis d'instruction, quoique au fond il reste ignorant; il a gardé tous les vices inhérents à la société musulmane; il nous a emprunté tous les nôtres. Il est suffisant, faux, dépravé. Généralement sa foi musulmane s'en est allée en scepticisme; il voit le vieil Empire turc tomber en ruines; mais il ne sait rien faire pour le relever; piller, et piller toujours, d'autant plus qu'il a agrandi davantage le cercle de ses passions et par conséquent de ses besoins, voilà tout ce dont il est capable.

Quelques-uns, revenus d'Europe, et voyant l'abîme infranchissable qui sépare la civilisation européenne de l'Islamisme, subissent dans leur esprit une réaction profonde. Ils redeviennent Musulmans fanatiques; ils n'ont plus aucune qualité du *Vieux Turc;* personnellement ils sont gâtés; mais ils ne voient plus de salut pour la Turquie que dans un fanatisme sauvage, une lutte à tout prix; et l'on voit ainsi ces Turcs européanisés, devenir les représentants des tendances musulmanes les plus farouches [1].

D'autres en arrivent à reprendre le programme le plus arriéré et le plus fanatique, sans obéir à aucune conviction positive autre que la *jalousie* rageuse et impuissante en face de la supériorité chrétienne.

La plupart des fonctionnaires civils de Van sont « Jeune Turquie ». Quelques faits pourront utilement illustrer leur caractère.

Les Nestoriens de la vallée du Zab, longtemps indépendants, sont astreints maintenant à payer à la Turquie un tribut qui est versé par leur Patriarche, Mar-Chimoûn. Depuis quelques années ils s'en dispensaient; mais la Turquie ne faisait pas mine de vouloir employer quelque argument convaincant pour réclamer son argent.

Les tribus kurdes qui entourent les Nestoriens sont constamment en hostilités plus ou moins ouvertes avec eux; elles ne demandaient qu'un signe pour les attaquer.

[1] Oppert. *Exp. de Mésopotamie*, I, 89, confirme entièrement cette manière de voir.

Digitized by Google

Tout à coup l'on apprend qu'elles se sont coalisées et, qu'avec des forces très supérieures elles se préparent à assaillir les Nestoriens pour les piller et les massacrer. Elles font leurs préparatifs tout au vu et au su du Vali de Van. Le monde accuse celui-ci d'appuyer les Kurdes pour se venger, par cette expédition de pillage et de massacre, des difficultés que lui causent les Nestoriens. Heureusement l'opinion publique en Angleterre s'émeut tout à coup, et le gouvernement anglais qui s'est obligé par les derniers traités à protéger les Chrétiens d'Asie et qui cherche d'ailleurs à contrebalancer l'influence russe auprès des Nestoriens, se voit cette fois forcé d'intervenir efficacement. La Turquie est obligée d'envoyer des troupes pour arrêter les préparatifs des Kurdes; au moment où nous arrivions à Van, le Vali avait précisément dû accompagner ces troupes en Hakkiari, pour réprimer ces mêmes Kurdes qu'il avait encouragés d'abord! Position désagréable s'il en fut! Néanmoins l'on dit que la considération de Khalîl-Pacha auprès du Sultan n'en a nullement souffert.

Avoir le mérite de découvrir et réprimer une conspiration arménienne semblait avec raison au Vali le *summum* de la gloire à laquelle il pouvait atteindre. De véritable conspiration, il n'en était nullement besoin. Il *fallait* au Vali une conspiration; il l'invente un beau jour; des listes de suspects sont dressées; des malheureux sont emprisonnés. Mais la présence des Consuls gêne le Vali dans ses machinations; il faut essayer de s'en débarrasser. Il réunit donc quelques notables arméniens, et par intimidation les force à rédiger une pétition au Sultan pour se plaindre des Consuls et demander leur suppression. Ces notables acceptent la lâche mission de tromper le peuple, en lui faisant croire que la pétition a pour but de demander la mise en liberté des détenus politiques. Le peuple, sur la foi de ses notables, vient signer en masse, sans lire. Mais un petit Arménien, plus défiant que les autres, parvient à lire à la dérobée les passages les plus intéressants; il en comprend le vrai sens et dévoile

Digitized by Google

l'infamie. Voilà le peuple soulevé d'indignation; des désordres graves sont à craindre. Chérifoff alors entre en scène (le Consul russe était absent). Escorté de ses hommes il va menacer le Vali, calmer et rassurer la population; puis il met en circulation une contre-pétition, qui est bientôt couverte de signatures et qu'il fait parvenir à Constantinople.

Le Vali eut peur, mais par quelques acrobaties de mensonges il se remit vite en selle. Aucun des détenus ne fut relâché; des mois et des mois s'écoulent sans qu'ils soient jugés. Un malheureux jeune homme est mis en croix pendant quarante-huit heures, boulets aux pieds pour le forcer à avouer une conspiration imaginaire; un prêtre arménien est, au milieu de l'hiver, plongé pendant des heures dans l'eau glacée; un autre jeune homme est presque assommé à coups de crosse par le Tabour-Agassi. Ces infamies s'apprennent; le peuple s'ameute de nouveau; mais de nouveau le Vali se tire d'affaire à force de mensonges. Pendant tous ces troubles il s'en fallut de peu que les employés du gouvernement ne lançassent les Kurdes de la montagne au massacre des Chrétiens; seule la présence des Consuls empêcha la chose.

J'ai déjà eu occasion de parler du digne acolyte du Vali, Dervisch-Agha, Tabour-Agassi, ou chef de police. Je ne l'ai point flatté; mais franchement il ne le mérite pas. Tête bestiale, pommettes saillantes, front fuyant, yeux gris et regardant sans cesse de côté, voilà le portrait du personnage au physique.

Au moral: il est bien difficile de le peindre honnêtement. Les fameuses conspirations arméniennes furent pour lui une aubaine. Sous prétexte de perquisitions il va fouiller les maisons arméniennes, et pour prix de leur liberté, force les Arméniens à lui livrer leurs femmes! Et ceci n'est pas un cas exceptionnel de son dossier, c'est un fait fréquent! Et dire qu'il ne s'est encore trouvé aucun Arménien pour flanquer une balle à cette canaille! Bien pis: bon nombre d'entre eux achètent son amitié en lui faisant les avances dans ce honteux trafic.

Digitized by Google

Tant que Dervisch-Agha s'en tenait à l'élément arménien, le jeu n'était pas très dangereux. Mais il prenait goût à la chose, et peu de temps avant notre arrivée il venait de déshonorer la femme d'un officier turc. Cette fois-ci l'affaire tourna mal. Dervisch-Agha étant lui-même officier, va passer en conseil de guerre, et *il se peut* que justice soit faite. En tout cas, il est inquiet, et c'est grâce à sa peur, que, comme je l'ai dit plus haut, Joseph Grimaud échappe à la prison.

Au demeurant, dans ses fonctions de chef de police il a pris l'habitude d'ouvrir ou de fermer l'œil suivant les circonstances. Pour les Arméniens, c'est la vigilance; pour les Kurdes le pauvre Dervisch-Agha est poursuivi par la fatalité: ces jours-ci, par un curieux hasard, dix prisonniers kurdes se sont échappés, et, chose plus curieuse encore, la cassette de Dervisch-Agha s'en est, dit-on, trouvée du coup alourdie de deux cents livres!

On nous cite une haute fantaisie judiciaire sur laquelle je ne veux point trop insister, car les Russes en font autant.

La mission protestante avait à Erzeroum un vieux maître d'école arménien. Un jeune Arménien, de 18 ans environ, fait une poésie où il donne libre expression à des présages trop hardis sur l'avenir de l'Arménie. Le vieux maître lui corrige son œuvre, biffe les passages les plus compromettants et les remplace par des vers anodins. Peu après, le jeune homme quitte Erzeroum; en route il est arrêté, fouillé, trouvé porteur de cette poésie; il est immédiatement emprisonné, ainsi que son maître. Il meurt en prison avant jugement, des mauvais traitements qu'il avait essuyés; le maître est condamné à l'exil pour la vie!

Un jeune Maltais, sujet anglais, Luigi d'Amato, avait à Van une petite pharmacie bien achalandée. Un haut fonctionnaire turc vient lui demander un remède qui ne pouvait servir qu'à provoquer un avortement. D'Amato refuse de le livrer; le fonctionnaire l'accuse immédiatement de crimes imaginaires auprès

Digitized by Google

du Vali de Van, le prédécesseur de Khalil-Pacha. Le Vali fait venir d'Amato; et après une bourrade d'injures, lui ordonne de s'expliquer. Le Vali, homme de la vieille Turquie entendant le vrai exposé des choses, admire d'Amato et lui donne son amitié. Peu de temps après il meurt; il avait plus de 80 ans et était criblé de maladies.

Tout à coup, après avoir attendu assez longtemps pour que, vu les moyens dont on disposait à Van, des constatations judiciaires sur le cadavre du Vali ne fussent plus possibles, le fonctionnaire qui avait été éconduit par d'Amato accuse celui-ci d'avoir empoisonnné le Vali. Sur cette simple accusation, sans aucune preuve, d'Amato est arrêté: six mois de prison préventive: sa pharmacie est fermée et livrée au pillage. Au bout de six mois le Consul anglais parvient à le faire mettre en liberté provisoire; mais nul ne sait quand il sera jugé; et voilà sur un simple soupçon un pauvre homme ruiné!

Un photographe arménien, au service de la mission protestante, M. Patedjan, avait depuis quelque temps pris des photographies de la ville et de la forteresse de Van, ainsi que d'une ou deux inscriptions cunéiformes. Tout d'un coup le voilà suspect; on lui saisit, à l'heure qu'il est, ses clichés, et l'on va sans doute lui briser ses appareils. Pendant la perquisition faite chez lui, un officier supérieur examine ses photographies. Il prend le minaret dominant la forteresse de Van, pour un Pacha — impossible de le détromper! — Le fait est authentique; aussi bien, le pauvre photographe est dans des transes; bêtise et méchanceté réunies font dangereux ménage!

Tous ces faits montrent bien, ce me semble, combien il est important d'avoir à Van des Consuls pour protéger les quelques Européens qui y habitent, et donner secours aux populations chrétiennes. La Russie a bien compris tout l'avantage qu'elle pourrait tirer de cette situation. Aussi son Consul a-t-il les in-

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TYPES ARMÉNIENS DE VAN

Digitized by Google

Digitized by Google

structions les plus larges. Il agit en toutes circonstances avec énergie, et, appliquant l'excellent principe de traiter les Turcs en valets, il se fait craindre et respecter.

Dans une circonstance critique où un sujet russe avait été arrêté, le Consul arme ses hommes, plante ses kawas en sentinelle, monte chez le Vali et le menace, s'il ne lui livre pas le prisonnier sous dix minutes, de se saisir de sa propre personne! Ces coups d'audace sont le seul secret du succès auprès des Turcs.

Toute autre est la conduite de l'Angleterre. Son Consul ne semble avoir pour mission que de l'instruire des agissements du Consul russe. Un Consul anglais reste rarement plus d'un an à Van; il n'y a aucune autorité. Ses instructions l'empêchent d'en prendre. Le Vali de Van n'a pas daigné hisser le drapeau turc pour les fêtes jubilaires de la Reine d'Angleterre. Or le Consul de Sa Gracieuse Majesté a ordre de hisser le drapeau britannique tous les Vendredis! J'ai dit l'attitude servile qui avait été imposée au nouveau Consul anglais au retour du Vali. Eh bien, malgré tous ces aplatissements, l'Angleterre n'arrive à rien; il a fallu six mois d'humbles instances pour obtenir seulement la mise en liberté provisoire de d'Amato.

Nous aimions à trouver, comme contraste de toutes les vilenies de l'administration civile, la figure sympathique et franche de Mounir-Pacha.

Mounir-Pacha est gouverneur militaire de Van. C'est un homme grand, bien taillé; belle figure de soldat. Il a fait ses premières armes en Crimée et a gagné ses grades à la pointe de son épée. Son instruction est bornée; mais sa personne porte le charme de la droiture et de la loyauté. Il perça de suite à jour le vrai mobile de toutes les chicanes qui nous étaient faites et, dès notre arrivée, comme s'il eût voulu en réparer la honte, il nous donna son amitié. Pendant que le Vali et sa bande faisaient mine de sauver la Turquie en nous empêchant de copier des inscriptions cunéiformes, lui nous donnait accès

Digitized by Google

dans tous les terrains qui relevaient de sa juridiction. Tous ses officiers d'ailleurs furent, dès le premier jour, nos meilleurs amis. Aussi bien, Vali, Tabour-Agassi et Cie ont-ils déjà fait tout pour perdre un homme qui, par sa droiture, déjouerait tous leurs calculs, si malheureusement il n'était un peu faible de caractère.

Nous avons connu à Van quelques excellentes et dignes familles arméniennes catholiques, venues pour la plupart de Constantinople.

Quant aux Arméniens de Van, aux Grégoriens surtout, ils n'ont qu'une bien douteuse réputation et n'en méritent pas d'autre. Trop de persécutions et d'oppressions ont passé sur eux pour n'avoir point abaissé leur caractère. Ils sont lâches et faux, au point que les Consuls eux-mêmes étaient obligés de nous avouer qu'ils préferaient les «vieux Turcs» aux Arméniens. La corruption des mœurs est profonde dans ce milieu. J'ai dit la facilité avec laquelle les Arméniens laissaient déshonorer leurs femmes par le Tabour-Agassi. La peur en est grandement la cause; mais il faut aussi en chercher le motif dans l'absence totale de tout sentiment élevé. Des viveurs s'organisent en bande et font de vraies chasses à la femme. Une quinzaine de ces chenapans ont dernièrement enlevé une pauvre malheureuse qui, pendant trois jours, a été leur jouet. Quand ensuite, à moitié morte, elle a pu regagner sa maison, le mari a dû se taire pour ne pas compromettre sa vie. Pareils enlèvements sont fréquents, et l'on n'y recule devant aucune violence. Au demeurant, l'immoralité ne s'arrête pas là et les crimes contre nature sont à l'ordre du jour. Les Osmanlis, il faut le dire, donnent ici le ton.

Lorsque les Pères ont ouvert leur école, leurs ennemis ont immédiatement commencé à répandre les bruits les plus infâmes; ils ont si bien trouvé créance, qu'une enquête judiciaire eut lieu et que beaucoup de gens furent tout étonnés de la voir tourner à la honte des accusateurs.

Digitized by Google

On comprendra que bien des faits relevés dans mon journal de voyage ne puissent trouver place dans ce livre; ce que j'en ai dit peut suffire. Cet état de choses réagit fortement sur la morale publique, telle qu'elle est prêchée et contrôlée par le clergé arménien-grégorien [1].

Intellectuellement les Arméniens sont fort bien doués. Comme commerçants ils n'ont pas leurs pareils. Tournefort disait déjà d'eux que «non seulement ils sont les maîtres du commerce du «Levant, mais qu'ils ont encore beaucoup de part à celui des «plus grandes villes d'Europe.» Cela est plus vrai aujourd'hui que jamais.

Sans doute, les Arméniens perdus dans l'intérieur de la Turquie sont loin de traiter les affaires sur une aussi grande échelle que leurs compatriotes de Constantinople ou de l'étranger, mais ils font admirablement fructifier leur petit capital.

A Van «tous les industriels et la plus grande partie des «ouvriers de la campagne sont des Arméniens. Les Turcs ne «sont que marchands de fruits, et encore y en a-t-il très peu. «Parmi les Mahométans il n'y a non seulement pas de maîtres, «mais même très peu de manouvriers. Les Arméniens sont un «peuple travailleur; les Turcs sont le contraire. Autrefois ils «vivaient du revenu de leurs terres ou étaient fonctionnaires «du gouvernement. Maintenant encore ils ne peuvent renoncer «à jouer aux Aghas et tuent le temps en flânant dans les cafés «et les auberges. Les Musulmans (Turcs et Kurdes) mènent une «vie sans souci: mais il faut espérer qu'ils commenceront à «travailler le jour où ils s'apercevront du vide d'une telle «existence [2].»

Ce témoignage d'un fonctionnaire turc, mahométan si j'ai bonne mémoire, est précieux.

On prétend que les Turcs n'ont gardé à Van que le monopole

[1] D'anciens auteurs, comme Le Bruyn (IV, 220 etc.) tracent déjà un portrait peu flatteur des mœurs arméniennes. Tournefort, il est vrai, se fait leur avocat. (Lettre 20e).

[2] Churchid Effendi, cité par Arzruni. Les Arméniens en Turquie, 16.

Digitized by Google

de la tannerie et, dans une certaine mesure, celui de la fabrication des armes. Mais tous leurs produits sont grossiers.

L'Arménien, même perdu dans les centres les plus lointains, aux Indes, en Autriche, en France, en Amérique, garde toujours très vivace le sentiment de sa nationalité. A mesure que les communications devenaient plus faciles; que les Arméniens restés au pays étaient instruits des avantages dont jouissaient les peuples civilisés; à mesure que les Arméniens de la Diaspora apprenaient plus de détails sur la misérable condition de leurs frères, ce sentiment de nationalité devenait plus profond; des deux côtés on se tenda it la main; et quand éclata la dernière guerre russo-turque, les Arméniens caressèrent le rêve d'une Arménie indépendante.

Mais ce rêve ne s'est pas réalisé. Il n'eût pas suffi d'arracher à la Turquie les provinces arméniennes qu'elle possédait [1]; la Russie eût été obligée d'abandonner toute la vallée de l'Araxe, car une Arménie sans l'Ararat et Etchmiadzine n'avait pas de sens.

La Russie n'a pas eu cette générosité, et s'y fût-elle offerte, les autres puissances auraient peut-être reculé devant les risques d'une si grande entreprise.

L'Arménie indépendante eût été une auxiliaire, une vassale de la Russie. Celle-ci a préféré garder sous sa dépendance directe Etchmiadzine, le centre religieux de l'Arménie, pour pouvoir continuer à exercer sur l'Arménie turque un haut patronage de surveillance. Mais la désillusion a été grande, et les Arméniens sont aujourd'hui bien loin de regarder le protectorat russe avec l'enthousiasme d'autrefois. Ils voient que la Russie n'a en vue que son profit; qu'elle veut les absorber, annihiler leur nationalité et leur Église; ils sont en défiance, et les Arméniens de Russie s'apprêtent à devenir l'élément d'opposition, les «Polonais du Sud». Pour les Arméniens de Turquie, Etchmiadzine

[1] Elles correspondent aux vilayets de Van, Bitlis, Darsim, Erzeroum et à une partie des vilayets de Diarbekr et Kharpoût.

Digitized by Google

a perdu de son prestige ; la main du Tzar s'y fait trop sentir et

Arménienne de Van.

le Patriarcat de Constantinople prend de jour en jour plus d'importance.

Digitized by Google

La Russie et l'Europe n'ont donc pas eu la générosité de refaire une Arménie; peut-être aussi l'entreprise eût-elle échoué. Les riches, les intelligents, les entreprenants de la nation vivent tous loin de l'Arménie proprement dite. La constitution d'une Arménie indépendante ne les eût sans doute pas rappelés dans le vieux pays, et l'élément pauvre et ignorant s'y fût trouvé seul aux prises avec les difficultés inhérentes à la création d'une nation. Puis, même dans leur vieux pays, les Arméniens qui ont la supériorité morale, n'ont pas celle du nombre; les populations turques et kurdes, depuis longtemps habituées à dominer, y sont trop nombreuses pour se soumettre sans lutte à un pouvoir nouveau, représenté par leurs anciens esclaves [1].

Livrés à eux-mêmes, les Arméniens auraient probablement succombé, et les difficultés de leur situation n'auraient fait qu'embrouiller encore davantage la question d'Orient.

On peut donc avec apparence de raison ranger l'idée de l'Arménie indépendante parmi les chimères, et en prédisant à la *race* arménienne le plus brillant avenir, douter qu'elle puisse jamais se reformer en nation.

D'ailleurs, un des plus grands obstacles à la constitution d'une nationalité arménienne vient peut-être du caractère même des Arméniens. «Malgré leur supériorité, ils ont de grands «défauts tels que la désunion, l'irréconciliabilité, la rancune, «l'envie — ce sont là toutefois les fruits et les suites de siècles «d'esclavage sous la domination mahométane [2]»; mais est-on fondé à espérer que de pareils défauts, passés dans le sang, et que l'on peut suivre à la trace à travers toute l'histoire d'Arménie disparaîtront jamais?

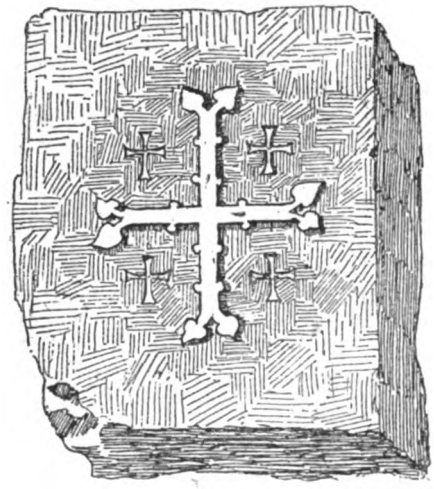
1 La dispersion du peuple arménien rend sa statistique difficile à faire. Les uns estiment la population arménienne *totale* à 2 1/2 millions d'âmes; d'autres doublent et triplent ce chiffre. Il paraît cependant probable que le nombre des Arméniens *sujets turcs* monte à 7 ou 800,000. Ils ne formeraient donc ainsi dans leur propre pays qu'une minorité, relativement aux différentes races musulmanes qui s'y sont successivement installées et qui représentent presque le double de ce chiffre.

2 Arzruni, *Les Arméniens en Turquie*, 19.

Digitized by Google

Physiquement, l'Arménien de Van est lourd, peu gracieux de forme, mais vigoureux.

Quittons maintenant les jardins de Van et leurs habitants pour nous rendre à la vieille ville.



Croix tombale arménienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

LA VILLE DE VAN, SON CLIMAT, SON LAC

Les remparts. Le bazar. Kapamadjan. La citadelle de Van. Amabilité de Mounir-Pacha. Visite à la citadelle. Nature de la roche. Le donjon. Les inscriptions cunéiformes. Le puits de bitume. La grotte de Gour-ab. Escaliers, restes de fondations en redent. La ville de Sémiramis et ses merveilles : pauvre Sémiramis! La citadelle de Van et Tamerlan. La mosquée du donjon ; panorama de Van et ses environs. Fertilité du terroir de Van ; état de l'agriculture. Climat. «Van dans ce monde, et le paradis dans l'autre»! Le lac de Van ; ses changements de niveau ; ses rives. Analyse de ses eaux. Le poisson tekrit ; ses mœurs et la vérité probable sur ce sujet. La navigation.

La ville de Van s'appuie à l'immense rocher que couronne sa forteresse ; elle en occupe le côté Sud et y est rattachée par une enceinte construite en pierres de taille. Naturellement cette enceinte est mal entretenue, mais la qualité de ses matériaux assure encore sa durée pour de longues années.

Les *jardins* s'arrêtent à quelques centaines de mètres des remparts laissant ainsi un espace libre, une sorte de grande esplanade où campent les visiteurs nomades.

L'intérieur de la ville est assez sale ; ses ruelles sont étroites et tortueuses ; de ses quinze mosquées (?) pas une ne vaut une visite ; les églises arméniennes ne seraient guère plus intéressantes pour nous, si des inscriptions cunéiformes encastrées dans leurs murs n'attiraient Hyvernat [1].

[1] Voir la *Notice historique sur l'Arménie*, IIe partie.

Digitized by Google

Toute la vie de Van est concentrée dans son bazar dont le plan est des plus irréguliers; ici de misérables échoppes en plein vent bordent les ruelles; ailleurs un khân sert de centre à toute une ramification d'avenues couvertes; c'est le quartier aristocratique du bazar. Le marchand aisé venu chaque matin de sa demeure des jardins va remiser sa monture dans les écuries du khân, avant de s'installer à son magasin. Dans ces avenues, aucune devanture n'est fermée: tout ouvre directement sur la rue. La foule, les jours de pluie surtout, y est compacte.

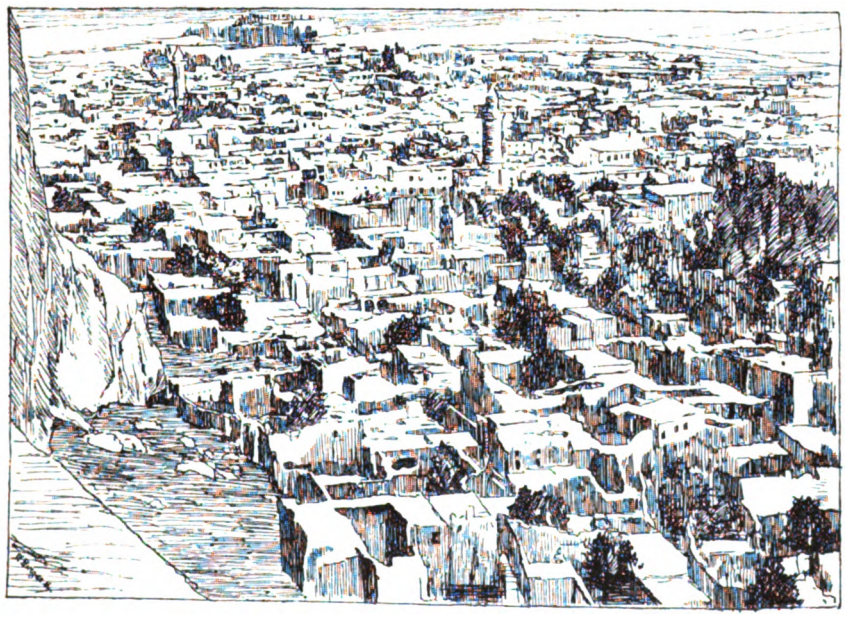
Nous allions souvent y flâner et nous asseoir sur les banquettes qui bordent les magasins. Nous devenions immédiatement le centre d'un groupe; les premiers à accourir étaient les gamins — ils ont ici la spécialité des vieilles monnaies — après eux quelque marchand venait nous inviter à visiter son fond «où nous ne manquerions pas de trouver mille objets à notre convenance». N'ayant rien de mieux à faire, nous suivions généralement le solliciteur; c'était un bien malhabile homme, si après une heure de causerie et de discussion il ne parvenait pas à alléger traîtreusement notre bourse en faveur de sa caisse! Mais aussi, comme on achète avec plaisir quand dans la nonchalance du far-niente on voit fabriquer de toutes pièces sous ses yeux de charmants ouvrages de niellure; ou qu'étalant devant vous un superbe manteau de beg kurde, le fripier arménien vous raconte tout au long les tribulations du chef prodigue, qui ayant fait passer le plus clair de son argent en broderies, est obligé de liquider une à une toutes ses nippes! Ce superbe manteau — est-il besoin de le dire, n'a pas tardé à venir grossir mon bagage.

Mais notre centre était à la boutique de l'illustre Kapamadjan. Arménien, c'est tout dire, Kapamadjan est passé maître en affaires. Il a des correspondants dans tous les pays avec lesquels Van trafique, à Bitlis, à Erzeroum, en Perse ou à Constantinople. Son grand magasin est à lui seul un bazar; aussi y faisons-nous de longues stations. Banquier, Kapamadjan nous escomptait avec

Digitized by Google

plaisir nos traites sur Constantinople — bref, il était tout à nos ordres et n'y perdait rien [1].

L'endroit le plus célèbre de Van, et à bon droit, c'est sa cidatelle qui, comme une immense muraille, couvre la ville vers le Nord en la dominant à pic. Son orientation est de 65° Ouest. Du



Van (la ville vue de la citadelle).

côté de la ville elle est entièrement inaccessible. Le versant Nord est un peu moins abrupt, mais il défierait, je crois, l'escalade et ses murailles délabrées ne céderaient que devant deux ou trois décharges d'artillerie.

Pratiquement on n'y peut monter que par l'extrémité Nord-Ouest, où un chemin couvert mène au donjon.

[1] Au moment de notre passage, le bazar de Van était très bien fourni. On y trouvait de la lingerie européenne et jusqu'à des conserves alimentaires et du fromage de Hollande. Mais d'une année à l'autre il peut y avoir de grands écarts dans les ressources de ces bazars.

Digitized by Google

Au moment où arrivant à Van, nous nous heurtions aux misérables difficultés dont j'ai parlé, nos regards se portaient avec mélancolie vers cette citadelle où nous n'espérions plus pouvoir pénétrer. Mais ici commande Mounir-Pacha, et j'ai dit avec quelle amabilité il nous accueillit; aussi nous donna-t-il immédiatement les autorisations les plus larges. Nous tenions cependant, plutôt pour lui que pour nous, à ne pas les mettre à profit avant que notre situation ne fût à peu près éclaircie.

Enfin, le 1er Novembre, rendez-vous fut pris avec le capitaine de garde pour visiter la citadelle.

Les remparts qui la défendent et entre lesquels se glisse le chemin d'approche sont, vus de près, bien misérables.

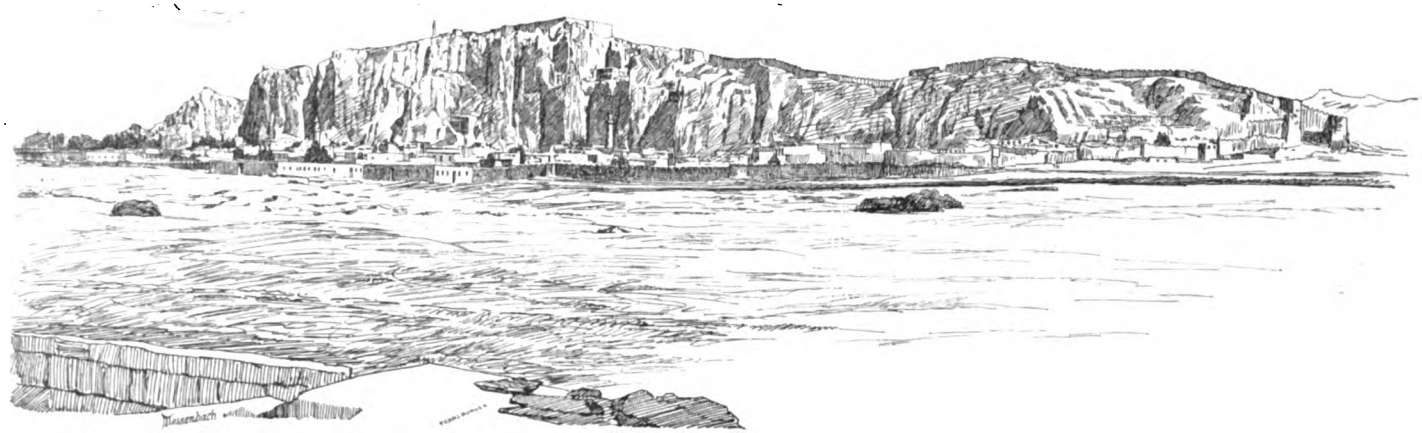
L'immense rocher qui porte la citadelle n'est qu'une seule masse de calcaire nummulitique de la plus incroyable dureté. Sa partie centrale, qui est aussi la plus élevée, forme un plateau inégal où sont construits le donjon et ses dépendances; ce plateau se rattache à la plaine vers le Nord par un talus *relativement* aisé, coupé en plusieurs terrasses. Celles-ci sont garnies d'artillerie — entendons-nous; ce sont de vieilles pièces persanes, enclouées depuis des siècles; les unes gisant à terre, d'autres juchées sur des affûts comme en pouvaient connaître nos forteresses du XVe siècle. Le donjon contient un dépôt de pièces de campagne représentant en somme le seul moyen de défense de la place.

Des deux côtés de cette plateforme centrale le rocher s'abaisse un peu, mais formant partout au-dessus de la ville un effroyable à-pic; aussi bien, aucune muraille ne le défend-il de ce côté. Vers le Sud-Est une dernière petite plateforme fortifiée domine la *porte de Tebriz* (Tebriz-Kapou).

Au-dessous de cette plateforme une grande niche taillée dans le roc contenait une inscription cunéiforme que des mains barbares ont entièrement mutilée.

Les inscriptions forment pour le savant l'attrait principal de Van et de ses environs. Rédigées toutes en caractères cunéiformes, suivant le syllabaire assyrien, elles ont jusqu'ici mis les interprètes

Digitized by Google



Citadelle de Van (vue du chemin d'Artamied).

Digitized by Google

Digitized by Google

à la torture; leur lecture *matérielle* était relativement facile, mais leur interprétation était restée jusqu'à ces dernières années un problème, vu le peu de données que l'on possédait sur la langue de ces documents. On est convenu d'appeler ces inscriptions *vanniques* ou *alarodiennes*.

Mais je m'arrête, car cette question n'est pas de mon ressort et Hyvernat prépare un appendice sur les inscriptions de Van [1].

Je ne parlerai donc pas de l'inscription taillée dans le roc juste au-dessous du donjon; passons de suite à l'extrémité Nord-Ouest de la forteresse. En chemin, une première surprise nous attend. — Presqu'au sommet du rocher suinte une source de bitume! Pour une source, l'endroit est tout au moins bizarre!

Cette portion Nord-Ouest de la forteresse renferme la fameuse grotte de Khorkôr, au-dessus du quartier de Gourâb; elle est taillée dans le rocher à pic qui domine la ville; un petit escalier quelque peu vertigineux y conduit. Les encadrements de l'entrée sont entièrement couverts d'inscriptions cunéiformes: le poli des parties planes est encore parfait; les caractères des inscriptions ont gardé une netteté et une acuité d'angles admirables; n'étaient quelques éclats que le canon y a jadis enlevés, on les dirait gravés d'hier et cependant leur auteur, le roi Argistis Ier vivait au VIIIe siècle avant l'Ère chrétienne!

L'intérieur de cette grotte — évidemment une grotte funéraire — se compose d'une grande salle rectangulaire de 4^{m},50 sur 10^{m}, avec laquelle communiquent quatre cellules. La grande salle est ornée d'une sorte de corniche, et le long des murs se remarquent plusieurs niches carrées de 30 centimètres de profondeur environ; et de distance en distance des trous à peu près cruciformes, très soigneusement faits et qui me paraissent avoir été destinés à recevoir des ornements en métal. Gravés sur les parois de la grotte, se lisent les noms de Texier [2], de Laval, de

[1] Voir plus loin *Notices géographiques et historiques sur l'Arménie*, 2e partie.
[2] Voir Texier, *Arménie*, II, 11, suiv.

Digitized by Google

la Guiche, de Roger, etc. Van étant encore bien peu fréquenté [1], nous nous croyons autorisés à laisser à notre tour dans le Khorkôr une preuve de notre passage. — Mais nos efforts sont inutiles: pour graver nos noms, il faudrait un burin d'acier de la meilleure trempe, et nos poinçons n'arrivent même pas à mordre sur ce calcaire dur comme du fer. Quel effroyable travail ce dût être de creuser de pareilles chambres!

Au-dessous de la grotte que nous avons visitée s'en trouve une autre sans aucun accès. Deyrolle — non sans danger — s'y est fait descendre, attaché à une corde, mais nous n'avons nulle envie de tenter l'expérience.

Les rochers au-dessus de la grotte de Khorkôr sont taillés en forme d'escaliers. Les rois de Van, dit la légende, les firent ainsi tailler pour venir s'asseoir sur ces gradins et de là contempler l'admirable panorama de leurs domaines! La vérité me semble plus prosaïque, et pour moi, ces gradins n'étaient que des fondations à redents destinées à porter les premières assises des fameuses constructions de la ville de Sémiramis.

Quelques assises de blocs gigantesques en subsistent encore à l'extrémité Nord-Ouest de la forteresse (*g* du plan); c'est absolument tout ce qui reste de la splendeur des temps anciens; et cependant, écoutons ce qu'était alors Van.

D'après Moïse de Khorèn, Sémiramis après avoir achevé la conquête de l'Arménie se trouvait avec son armée sur les bords du lac de Van. Charmée de l'aspect enchanteur, de la douce température, de la riche verdure et de la bonté des eaux du pays qui s'étend sur la côte orientale de ce lac, elle résolut d'y fonder une résidence royale et d'en faire son séjour d'été.

Elle choisit un bel emplacement sur la côte Sud-Est, doucement incliné vers le Nord, et vers le Midi effroyablement à pic.

Elle fit venir de l'Assyrie 42,000 ouvriers qui furent dirigés

[1] Comme visiteurs de Van, nous succédions immédiatement à M. Binder qui y avait passé plus de deux ans avant nous.

Digitized by Google

dans leurs travaux par 600 architectes, artistes habiles à tailler le bois et la pierre et à travailler le fer et l'airain; on commença par élever une immense esplanade, formée avec d'énormes quartiers de roche unis par un ciment de chaux et de sable. Cette construction était si solide, qu'elle était encore intacte du temps de l'historien arménien (Ve siècle). On n'aurait pu, ajoute-t-il, en détacher une seule pierre tant le ciment était tenace. Les pierres étaient si bien polies et lisses, qu'elles n'avaient rien perdu de leur éclat.

Cette esplanade, sous laquelle on avait ménagé de vastes cavernes qui, au temps de Moïse de Khorèn, servaient de refuge aux brigands du pays, se prolongeait l'espace de plusieurs stades jusqu'au lieu où était l'emplacement de la ville qu'on devait fonder. Cette cité fut achevée dans l'espace de quelques années, environnée de fortes murailles et ornée de portes d'airain; on y construisit plusieurs palais bâtis en pierres de différentes couleurs, couverts de belles terrasses; on y joignit des places publiques, des bains en quantité suffisante; des canaux distribuaient dans différents quartiers et dans les jardins les eaux du voisinage; beaucoup de bourgs furent élevés à droite et à gauche dans la campagne; on y fit de belles plantations en arbres fruitiers et en vignes, et l'on y attira une multitude d'habitants.

L'historien arménien dit qu'il lui est impossible de décrire toutes les merveilles de cette ville. Il revient ensuite à la vaste esplanade dont il a déjà parlé. Il dit qu'après l'avoir environnée des plus fortes défenses, Sémiramis y fit construire les demeures royales; elle en rendit l'entrée et la sortie d'un difficile accès; on n'y pénétrait qu'à travers d'épouvantables cavernes. Moïse de Khorèn ne sait pas comment ont pu être faites toutes ces constructions; mais c'est, ajoute-t-il, le plus beau et le plus grand monument des rois. La matière, continue-t-il, qui forme la face méridionale du monument est si dure, qu'il est impossible de l'entamer avec le fer. Là se trouvent des temples, de vastes appartements, des lieux propres à déposer des trésors, d'immenses souterrains; on

Digitized by Google

y voit une multitude d'inscriptions qui, à elles seules, sont un objet d'admiration. Il semble que pour les tracer, on ait connu le secret de rendre la pierre aussi molle que la cire.

Sémiramis fit aussi élever des colonnes en son honneur; elle en fit placer dans beaucoup d'endroits de l'Arménie [1].

Pauvre Sémiramis! Non seulement il ne reste rien des merveilleux édifices qu'elle a dû faire construire, mais elle-même, dépouillée de sa gloire par l'impitoyable histoire, a été définitivement rejetée dans le domaine de la légende!

C'est aux rois Sarduris, Minuas, Argistis, dont les inscriptions portent les noms, qu'il faut sans doute rapporter le mérite des constructions que nous décrit Moïse de Khorèn — si mérite il y a à faire mourir des milliers d'hommes à la peine comme avaient coutume de faire ces «grands Rois» lorsqu'ils construisaient leurs palais!

L'historien a mis sans doute beaucoup de poésie dans son récit; mais il en ressort cependant ce fait que de son temps les ruines des constructions royales étaient encore considérables et assez bien conservées; elles pouvaient, avec raison, passer pour une merveille, car les travaux exécutés dans le calcaire nummulitique de la forteresse correspondent à des difficultés d'exécution inouïes.

Quant à la ville populaire, il est naturel qu'au bout de peu de siècles il n'en soit rien resté, car les maisons étaient certainement bâties en terre.

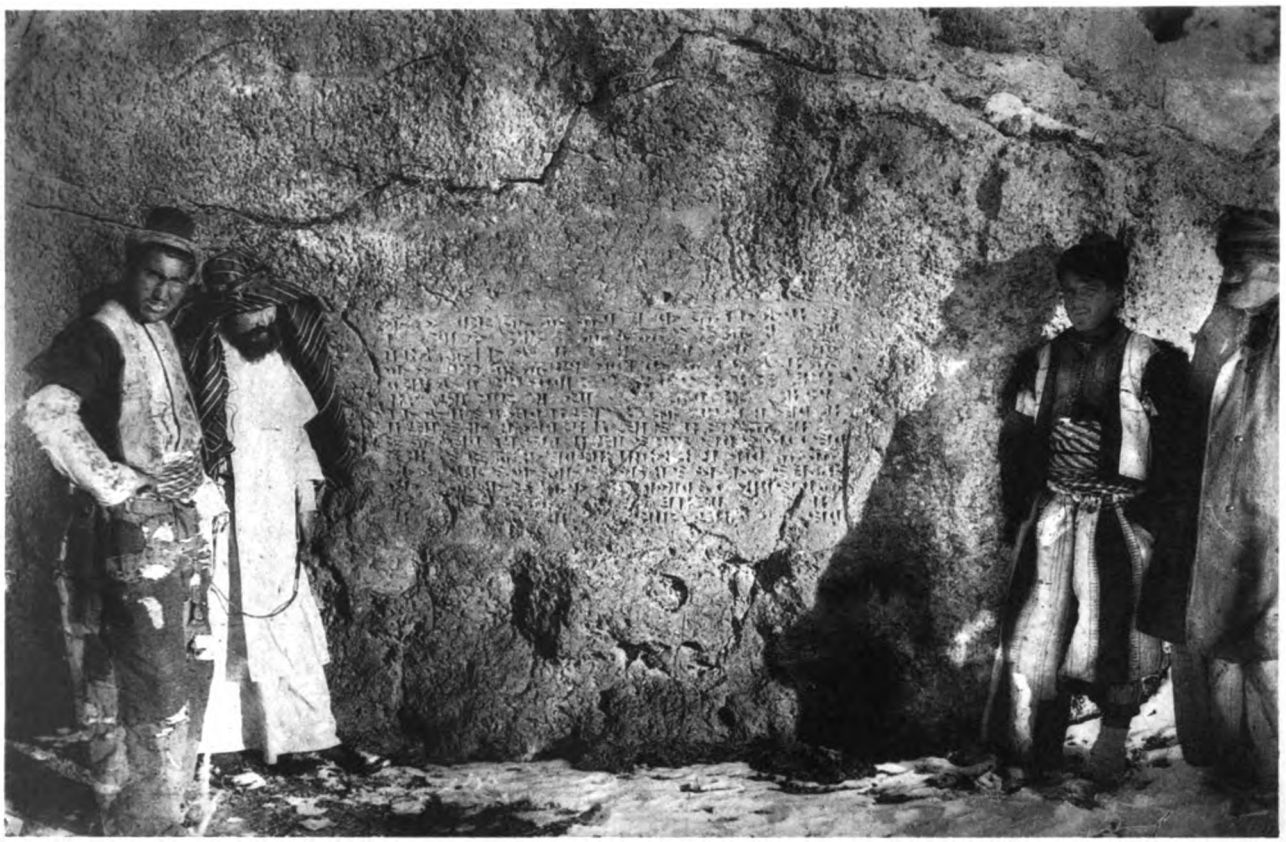
Pour les murs de la citadelle et des autres édifices royaux, la tradition en attribue la démolition à Timour-leng qui, furieux de la résistance désespérée de Van (1392), s'acharna à renverser une à une les assises dont la solidité lassa à la fin la rage des destructeurs.

[1] Traduction libre de Moïse de Khorèn. Vivien de Saint-Martin, *Notice sur Schultz* P. 8. Consulter *Mosis Chorenensis Historia Armen.* L. I, c. 15 p. 43 et suiv. Edition Whiston. En lisant le texte complet, on voit clairement qu'il s'agit de la *forteresse* de Van.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

INSCRIPTION CUNÉIFORME PRÈS DU SCHAMIRAM-SOU

(Artamied ; voir p. 270).

Digitized by Google

Digitized by Google

Depuis lors la citadelle appartient presque toujours à des Pachas héréditaires qui recevaient l'investiture par un firman de la Porte et relevaient nominalement du Pacha d'Erzeroum. A la suite d'une révolte ouverte du Pacha de Van en 1831, l'hérédité fut supprimée et la Porte soumit le pays à son gouvernement immédiat.

Mais, revenons au donjon; il renferme une petite mosquée dont le minaret est un admirable belvédère; de cet observatoire on peut se rendre compte de toute la configuration du terrain.

La forteresse est entièrement isolée au milieu de la plaine. A nos pieds, comme au fond d'un abîme, le fouillis des maisons de Van; plus loin, vers l'Est, s'étale la forêt de verdure des jardins.

Van occupe l'extrémité Nord d'une grande plaine que protège un amphithéâtre de montagnes. Cet amphithéâtre commence à deux kilomètres environ à l'Est de la forteresse qui en semble comme la sentinelle avancée. Ces premières collines, les hauteurs du Zemzem-dagh rejoignent par une grande courbe assez irrégulière la montagne de Varak qui, à son tour, s'infléchit vers le Sud-Ouest, pour venir se perdre dans le lac un peu au delà d'Artamied. Ce cirque, bien protégé, paraît une petite Provence; il est encore libre de neige, tandis que tout autour, plaines et montagnes en sont déjà recouvertes. La vue est enchanteresse. Au Sud-Ouest, des montagnes aux pentes escarpées et aux dentelures profondes viennent plonger dans le lac [1]; vers l'Ouest, l'horizon se confond presque avec la ligne des eaux, tandis qu'un peu plus vers le Nord, le Sipan-Dagh domine majestueusement le paysage.

Cette plaine de Van est admirablement fertile et bien arrosée;

1 Pendant presque toute la durée de notre séjour à Van, le ciel derrière ces montagnes était sombre et menaçant, tandis que sur tout le bassin de Van sa pureté était admirable. Nous ne devions que trop bien apprendre dans la suite ce que le commencement de l'hiver peut réserver de pluie aux voyageurs sur le versant sud des monts du Kurdistan!

Digitized by Google

j'ai déjà cité les importants travaux exécutés dans les hautes vallées du Varak pour y amasser des réserves d'eau; nous aurons occasion, pendant notre séjour, de voir encore d'autres travaux de canalisation.

Il y a quelques années un conférencier arménien, Arzruni, parlait en ces termes du haut pays d'Arménie: «Quoique l'Ar-«ménie soit mal gouvernée et entièrement séparée du monde «civilisé, l'économie rurale y est dans une situation relativement «très florissante, en raison de la fertilité du sol et de l'activité «travailleuse de la population arménienne.

«L'agriculture proprement dite, ainsi que l'arboriculture, la «viticulture, le jardinage, l'élève des vers-à-soie et des abeilles y «prospèrent et y sont presqu'exclusivement entre les mains des «Arméniens. Le territoire de Van et la plaine d'Alaschkert sont «plantés de blé et d'orge; ils fournissent toute la Turquie et «pourraient alimenter de bien plus grands pays encore si les «moyens de trafic existaient. Van produit aussi du vin et des «fruits admirables. On cite ses grenades très estimées à la table «des Sultans. (?) On y trouve une espèce de grosse pomme, dite «pomme du Roi, dont les pepins n'adhèrent pas à la chair et «résonnent à l'intérieur quand on remue le fruit. Il pousse à «Alaschkert de la sésame, de la noix de galle et du lin. Bitlis «est connu pour son tabac et Much plus encore [1].»

Arzruni trace naturellement de l'Arménie et des Arméniens un tableau flatteur; mais dans l'ensemble, il a raison; et certainement le manque de moyens de transports est le seul obstacle au développement de l'agriculture dans le pays de Van.

Au couvent des Sept-Églises, sur le Varak, dont je parlerai bientôt, j'ai vu des machines agricoles. L'essai était malheureux; car dans un pays où l'ensemble des procédés de culture est encore si primitif, il eût fallu commencer par améliorer les instruments

[1] Arzruni. *Les Arméniens en Turquie*, 12. — Tout en faisant dans cette description la part de l'exagération, je crois devoir partiellement retirer le reproche que je faisais aux Arméniens de la Transcaucasie, d'être «aussi mauvais cultivateurs que bons commerçants.»

Digitized by Google

les plus indispensables. Au lieu de cela, on s'est *lancé* de suite, et une moissonneuse abandonnée témoignait de l'insuccès de l'entreprise. Mais, fût-elle une ruine, une machine agricole perdue au fond de l'Arménie est un signe des temps, et pour l'avenir on peut espérer un bon résultat de nouveaux essais mieux conduits.

Van a évidemment le climat des hauts plateaux. Dès Novembre le froid y est piquant; la neige recouvre la plaine d'une façon *continue* vers Janvier et se maintient jusqu'en Avril. Le ciel est alors généralement d'une pureté admirable et le thermomètre descend souvent pendant la nuit à — 25°. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, le soleil a une puissance de pénétration extraordinaire et, même en hiver, la différence de température entre la nuit et le jour est très considérable. On dit que c'est alors l'époque des maladies.

Le printemps succède très rapidement à l'hiver et en trois semaines on est presque en été. Cette saison est d'ailleurs assez chaude.

Le proverbe arménien dit, avec une petite pointe de fierté nationale, mais non sans raison: «Van dans ce monde, et le paradis dans l'autre!»

La ville de Van n'est pas construite sur les bords du lac fameux, auquel elle donne aujourd'hui son nom [1]; elle en est à une distance d'environ trois kilomètres [2]. Et c'est bonne mesure de précaution, car ce lac formant un bassin fermé est loin de garder un niveau constant, et la plaine de Van, se perdant sous les eaux par une pente presque insensible, risque d'être inondée sur un assez grand espace au moindre changement de niveau.

Le *fait* de ces changements est incontestable; nous en trouverons nous-mêmes dans la suite de notre voyage des preuves irrécusables.

[1] Le vieux nom arménien est Tosp, d'où est venu le nom latin *Thospitis*. Voir plus loin *Notices géogr. et histor. sur l'Arménie.*

[2] La moyenne de 68 observations barométriques me donne pour la maison des Dominicains, située à environ six kilomètres du lac, une altitude de 1705 mètres.

Digitized by Google

L'explication en est beaucoup plus difficile à donner. Pour les gens du pays, les uns prétendent qu'un déversoir souterrain est obstrué ; d'autres soutiennent que le niveau monte pendant sept ans, baisse ensuite pendant sept autres années, pour retrouver après une période égale sa cote première.

Tout cela semble bien fantaisiste et, étant donnée la nature de ce bassin fermé, on pourrait peut-être avec plus de probabilité rattacher la variation de son niveau à des variations de conditions atmosphériques, à des séries d'années tantôt sèches, tantôt pluvieuses. Toute la côte nord étant de nature volcanique, on pourrait aussi, à tout le moins pour les changements de niveau plus anciens, admettre des oscillations du rivage lui-même, fait qui s'est produit en plusieurs endroits de l'Europe, à Pouzzoles par exemple.

En tous cas, les variations de niveau semblent ne se produire qu'à des périodes plus ou moins irrégulières. Au commencement du siècle, Jaubert rapporte que les faubourgs de Van étaient menacés. De 1838 à 1840 le lac monta de 3 à 4 mètres. En 1848, Hommaire de Hell constate plutôt un léger abaissement de niveau. Un officier turc de nos amis nous disait qu'il y a un certain nombre d'années, les ruines d'Ardjîch étaient tout entourées d'eau ; aujourd'hui elles sont de nouveau en terre ferme. Il semble donc bien difficile de déterminer si la résultante de toutes ces variations de niveau indique une marche déterminée vers un agrandissement définitif du lac, ou si ces variations se balancent à peu près [1].

1 Altitude du lac de Van :

Texier donne	1629m,9
Dickson	1666m,34 (5130 pieds de Paris)
Reclus (d'après Monteith)	1625m,—
Kiepert	1650m,—
La moyenne de nos 10 observations	1628m,—

Mes 10 observations ont été faites pendant notre voyage *autour* du lac. Comme je l'ai dit dans une note précédente, la moyenne de 68 observations barométriques me donnait pour la maison des dominicains une altitude de 1705 mètres ; lors de notre première excursion aux bords du lac, j'ai constaté entre la maison des Dominicains et le lac une différence barométrique de 7 millimètres, correspondant à peu près à 80—90m de différence de niveau, ce qui ne donnerait que 1615 mètres pour l'altitude du lac.

Digitized by Google

On estime la superficie du lac à 3690 kilomètres carrés (lac de Genève 573 kilomètres carrés). Il est curieux — soit dit en passant — de voir combien sur nos cartes géographiques ses contours sont restés longtemps des plus fantaisistes; leur forme ne se dessine guère avec quelque netteté avant la période de 1840—48. Dubois de Montpéreux lui donne encore une forme absolument conventionnelle [1].

La côte nord est — ainsi que je l'ai déjà dit — entièrement volcanique et se rattache au cratère du Sipan-Dagh, éteint aujourd'hui. Ce terrain volcanique s'arrête à la vallée du Bendi-mahi-tchaï, et toute la côte orientale et sud est de formation calcaire. L'on y constate toutefois, presque partout, quelque trace de l'activité volcanique.

L'eau du lac de Van est extrêmement remarquable. A notre première excursion sur ses bords, nous voulûmes nous laver le visage, mais nous voici en moins de rien tout couverts d'une abondante écume, savonneuse et douce; situation comique au possible, car plus nous frottions, plus nous nous barbouillions! Et de fait, c'était bien du savon, car l'on peut définir le lac de Van un lac d'eau de savon. Les riverains en retirent une soude excellente qui, avec de meilleurs débouchés, pourrait donner lieu à un commerce très important.

La saveur de cette eau est fadasse avec un arrière-goût d'œufs pourris.

J'en ai rapporté quelques bouteilles et voici le résultat d'une analyse très minutieuse, faite avec le plus grand soin par le Dr Serda de l'Université de Strasbourg [2].

[1] Tavernier parcourut les bords du lac de Van au XVIIe siècle; à cette époque, le mouvement des caravanes par le pays de Van était très considérable. Depuis lors, la région devint presqu'entièrement inaccessible au voyageurs; les premiers explorateurs de ce siècle (1806-1838) furent Jaubert, Kinneir, Schulz, Monteith, Fowler, Schiel, Wilbraham, Brant, et le récit de leurs aventures offre tout l'intérêt d'un roman. Jaubert est longtemps maintenu prisonnier à Bayazid; Fowler est à Melez-guerd le héros de véritables drames. Quant à Schulz, tout le monde connaît sa triste fin.

[2] Voir Appendice *C*: l'analyse des eaux minérales d'Ilidja.

Digitized by Google

Sur 10,000 parties d'eau en poids :

$Fe(HCO_3)_2$	Carbonate de fer	0,0488
$Mn(HCO_3)_2$	Carbonate de manganèse . .	0,0360
$Mg(HCO_3)_2$	Carbonate de magnésie . . .	5,7308
$Ca(HCO_3)_2$	Carbonate de chaux . . .	0,4692
Na_2CO_3	Carbonate de soude . . .	71,4426
$SrSO_4$	Sulfate de strontium . . .	0,0111
$CaSO_4$	Sulfate de chaux	0,5928
K_2SO_4	Sulfate de potasse.	9,7655
Na_2SO_4	Sulfate de soude	26,6527
NH_4Cl	Chlorure d'ammonium . . .	0,1699
$NaCl$	Chlorure de sodium	95,3835
$Ca_3(PO_4)_2$	Phosphate de chaux	0,0319
SiO_2	Silice	0,7284
Al_2O_3	Alumine	0,0347
		211,0979

Plus une petite quantité de substances organiques.

Le lac ne renferme qu'une espèce de poisson, le Tekrit [1].

C'est une sorte de grande ablette, ayant environ 20 centimètres de long; la hauteur du corps est, proportionnellement à sa longueur, moins grande que chez l'ablette de nos rivières et les écailles m'ont aussi paru plus petites.

Les mœurs de ce poisson ont donné lieu à une foule de versions contradictoires.

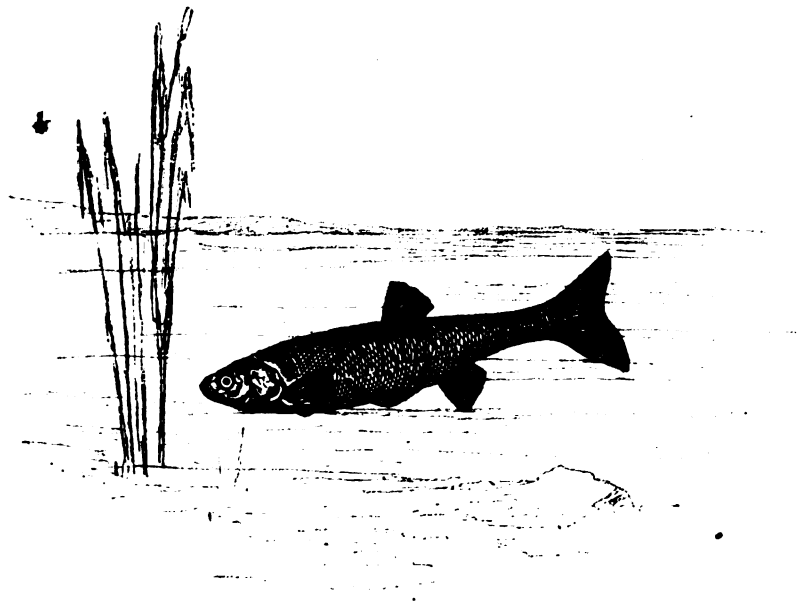
Le fait certain, c'est que pendant la plus grande partie de l'année on n'en pêche pas un seul exemplaire. Au printemps, vers le 20 mars, quand commence la saison du frai, on en voit des bandes innombrables remonter les cours d'eaux tributaires du lac; la pêche en est des plus simples : derrière de petits barrages on dispose des paniers; arrivées devant l'obstacle, les bandes de Tekrit essayent de le sauter et tombent dans les paniers

[1] Certains auteurs le nomment *Tarikh*. De ces deux noms je ne sais quel est le plus *authentique*. Mon journal de voyage porte partout Tekrit.

Digitized by Google

où l'on n'a que la peine de les ramasser. Cette saison de pêche dure un peu plus d'un mois; Jaubert en estimait le produit à 50 ou 60,000 piastres (la piastre valait alors 70 centimes).

Les poissons sont séchés et conservés dans la salure et peuvent ainsi se transporter fort loin. La chair du Tekrit, rouge et fade, est un manger détestable.



Poisson du lac de Van.

Où se tient le Tekrit pendant le reste de l'année? Au fond du lac, ont toujours répondu, sans hésiter, les gens du pays, et ont répété après eux plusieurs voyageurs.

Pour ma part, j'avoue qu'il m'est difficile d'admettre qu'un poisson puisse vivre dans des eaux ayant la salure de celles de Van. Je croirais plutôt que les cours d'eau tributaires mêlent très lentement leurs eaux avec celles du lac et tracent à sa surface de longues traînées d'eau relativement douce, dans lesquelles vivrait le Tékrit.

Digitized by Google

Le Dr Reynolds étant monté sur un rocher aux environs d'Artamied (assez près par conséquent de l'embouchure du Koschâb), a cru ne pouvoir expliquer certains scintillements de la surface des eaux, que par la présence de bandes de poissons. Les bords du lac sont fréquentés par de très nombreuses bandes de mouettes; or, le lac ne contenant pas de coquillages [1], comment ces mouettes trouveraient-elles leur nourriture, si pendant toute l'année aucun poisson ne vivait à la surface des eaux?

On prétend que les poissons pêchés du côté d'Akhlât sont d'une espèce différente; mais nous n'avons pu nous en assurer.

Au fond, tant que la navigation ne sera pas plus développée, il sera fort difficile d'éclaircir cette question. Or, la navigation sur le lac de Van est, à l'heure actuelle, tombée à rien. A en croire Tavernier, elle a dû être autrefois beaucoup plus active [2].

«L'Échelle» ou port de Van se trouve au petit village d'Avantz (son nom turc est Iskele-Keuï, village de l'Échelle). Le port est défendu par une jetée de roches naturelle, mais ce n'est qu'un misérable abri sans eaux profondes [3]; il suffit pour les quelques barques, plus misérables encore qui y accostent. Ce sont des chaloupes en bois de peuplier de la construction la plus grossière; leur seule vue suffirait à dégoûter de la navigation. En portant à 10 ou 15 barques la flotte du lac, on serait, je crois, plutôt au-dessus qu'en deçà de la vérité.

Les missionnaires américains avaient, en 1879, lancé une chaloupe à vapeur; mais leur machine était sans condensateur, et, comme on ne pouvait employer l'eau du lac dont les sels abîment les chaudières, il fallait à chaque fois charger la quantité d'eau douce nécessaire au voyage. L'entretien de ce bateau devint bientôt onéreux pour la mission, et elle en vendit la ma-

1 Hommaire de Hell, IV, 100.

2 Tavernier, L. III, ch. 3.

3 Sous l'abri immédiat des rochers l'eau est assez profonde pour le faible tirant d'eau des barques, et l'on maintient une espèce de chenal d'approche. Tout à côté de *l'Échelle* on a pied jusqu'à 150 mètres du rivage. Au milieu de la jetée rocheuse jaillit une source d'eau douce.

Digitized by Google

chine à la régie des tabacs. Celle-ci, pour l'utiliser, fait maintenant construire une chaloupe à quille; mais le plan en est si insensé, et l'on accumule tant de bêtises dans la construction, que je confierais plus volontiers ma personne aux mauvaises barques de peuplier qu'à cette machine perfectionnée.

Chef de brigands kurde des environs de Van.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

MONASTÈRE DE SOURP-KIRIKOR

Digitized by Google

CHAPITRE [illegible]

LES ENVIRONS

Aghtamar. Lesk. [illegible] Vanik ; un petit [illegible]
[illegible] Sourp-Kirik [illegible] Artamied. Le [illegible]

Pendant notre long séjour à Van, nous a[illegible] ve-
nient peu d'excursions. [illegible] que nous étions en [illegible] nte
suspicion, chaque prom[illegible] donnait lieu à [illegible] ts
[illegible] grabiés, voire dangereux, [illegible] n'eussions alors
[illegible] d'Aghtamar et son couv[illegible] si célèbre. C[illegible]
[illegible] nationaux de l'Arménie [illegible]
[illegible] compte cette visite eut [illegible]
[illegible] tard, libres de nos [illegible]
forç[illegible] tout précipiter pour pou[illegible]
[illegible] être bloqués par les n[illegible]

C'est [illegible], qu'à notre grand [illegible]
com[illegible] de notre p[illegible]

Je [illegible] ici, par ordre [illegible]
dont je n'ai pas [illegible] amené à [illegible]
[illegible]

Promenade [illegible] Lesk[illegible]

C'est un petit village arménien situé à une heure et [illegible]
N[illegible] de Van. Il est [illegible] sur le flanc d'une haute [illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LES ENVIRONS DE VAN

Aghtamar. Lesk. Yedi-Kilissa (Varak); un petit chapitre d'histoire contemporaine. Schouchantz. Sourp-Kirikor. Artamied. Le canal de Sémiramis.

Pendant notre long séjour à Van, nous avons fait relativement peu d'excursions. Tant que nous étions en état de haute suspicion, chaque promenade donnait lieu à des incidents désagréables, voire dangereux ; nous n'eussions alors osé visiter l'île d'Aghtamar et son couvent jadis si célèbre. C'est un des centres nationaux de l'Arménie et vous voyez d'ici de quels sinistres complots cette visite eût été le signal !

Plus tard, libres de nos entraves, la saison avancée nous forçait à tout précipiter pour pouvoir quitter le bassin de Van avant d'y être bloqués par les neiges.

C'est ainsi, qu'à notre grand regret, Aghtamar finit par être complétement rayé de notre programme.

Je rapporte ici, par ordre de date, les quelques excursions dont je n'ai pas été amené à parler dans les chapitres précédents.

Promenade d'après-midi à Lesk [1].

C'est un petit village arménien situé à une heure et demie au Nord de Van. Il est bâti sur le flanc d'une haute colline et 29 Octobre.

[1] Sur l'identification de Lesk avec Kaladjick, voir l'Appendice géographique.

Digitized by Google

ses maisons se groupent autour d'un rocher escarpé qui forme comme leur centre. Le rocher est couronné d'une misérable chapelle dédiée au Saint-Sauveur. Ce sanctuaire, pauvre d'ornements, car trop de brigands veillent aux alentours, est riche de souvenirs plus humbles de la piété des fidèles; les pèlerins ont depuis plusieurs générations gravé leurs noms sur la chaux des murs. Les noms les plus anciens sont presque une confession de foi ; les plus récents ne sont trop souvent que le souvenir de vulgaires pique-niques — car les parties de plaisir commencent à être en vogue à Van.

Du haut du rocher la vue est admirable; ce soir elle était pleine de contrastes. Au Sud les montagnes perdaient leurs sommets dans des nuages sombres qui donnaient au lac une teinte bleu-vert, foncée et métallique, d'aspect sinistre. Au Nord, au contraire, le ciel clair de ce bleu pâle des soirs d'automne, le lac à la fois gai et majestueux, formaient cadre au Sipan-Dagh dont le sommet émergeait d'une légère couronne de nuages.

A Van nous nous débattions alors encore au milieu de nos difficultés : aussi ai-je contemplé avec délices ce spectacle dont la beauté reposait de la vilenie des hommes !

Au retour nous faisons un petit détour par Shahbaghy (vigne, jardin du Shah), village situé au pied des collines de Toprak-Kaleh, mais du côté nord. Si j'ai bonne souvenance, la tradition donne ce village comme-quartier général de Shah-Abbas lorsqu'il assiégeait Van, d'où lui serait venu le nom de «jardin du Shah» ?

Pauvre forteresse de Van ! Vues de Lesk, les murailles qui la défendent au Nord, font bonne figure; mais le jour où une batterie russe s'installera sur les hauteurs qui couronnent ce village, elles tomberont à la première décharge !

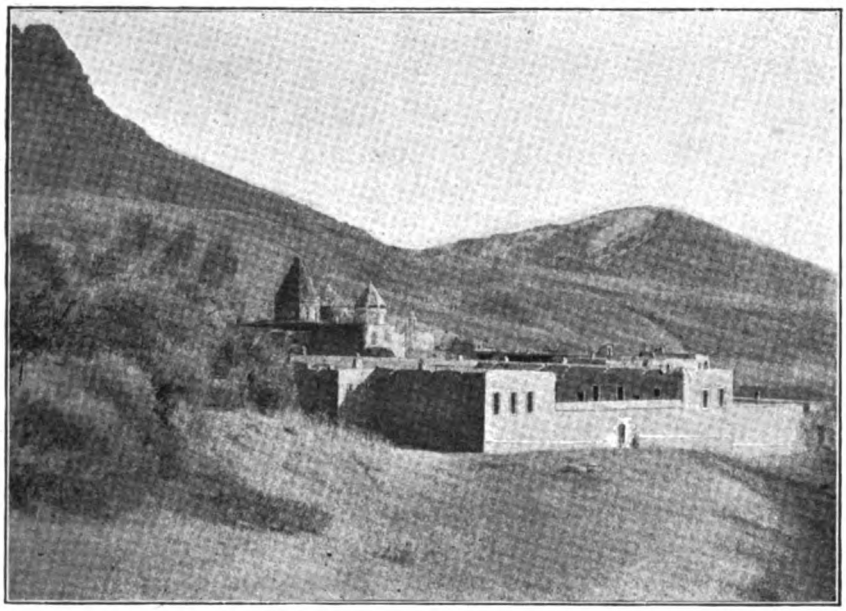
7 Novembre. Excursion au Varak.

Notre but est le couvent des Sept-Églises (Yedi-Kilissa), situé à deux heures et demie environ de Van. Bien qu'il y ait plusieurs

Digitized by Google

couvents bâtis sur les flancs du Varak, celui-ci est appelé par excellence « couvent du Varak », car il est le plus important de tous. Jaubert l'avait visité au commencement de ce siècle; chose curieuse, Texier n'a pas su l'identifier et le transporte à Merik sur les bords du lac [1].

Au sortir de la ville, on traverse d'abord la grande plaine de Van; la montée ne commence que quelques instants avant



Le couvent des Sept-Églises (Yedi-Kilissa) sur le Varak.

d'atteindre le petit village de Schouchantz, comme Lesk, pittoresquement groupé autour d'un rocher. De là, par un chemin facile, nous côtoyons en montant la montagne du Varak, jusqu'au couvent, caché dans un repli de terrain que dominent d'arides et sauvages parois de rochers.

L'aspect du couvent est agréable; les vieilles coupoles armé-

[1] Texier, *Arménie*, II, 5.

Digitized by Google

niennes des églises lui donnent un cachet antique, tandis que la note moderne est fournie par des bâtiments d'école encore inachevés. Le couvent proprement dit est bien en décadence; il ne renferme que quelques religieux qui ont l'air fort «brave homme», mais peu cultivés; ils nous reçoivent très aimablement sans être le moins du monde effarouchés de notre qualité de prêtres catholiques et partagent très volontiers notre repas.

D'après son nom, le monastère doit contenir sept églises; avec un peu de bonne volonté on arrive à ce nombre; mais la plupart sont en ruines.

L'église principale est assez jolie; comme presque toutes les églises arméniennes, elle se compose de deux parties très distinctes reliées par une porte. De ces deux parties, le sanctuaire est le plus délabré; l'église des fidèles est en meilleur état, et sa coupole se dégage des piliers d'une façon fort élégante. Des peintures d'aspect très antique, à demi-perdues dans l'obscurité, attirent mon attention, et je me mets à les étudier; quel n'est pas mon effroi en voyant se dégager de l'ensemble des perruques et des jabots Louis XV! Il n'y avait qu'une chose d'antique: la grossièreté de l'exécution!

Le couvent conserve avec soin le trône en bois du roi Sennachérib!

A la première annonce de cette merveille, j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. La chose est peut-être moins risible qu'elle ne paraît — il ne s'agit sans doute pas du fameux monarque assyrien, mais d'un Senek'harim, qui était roi de Vaspourakhan au XIe siècle [1]. C'est probablement celui dont les moines prétendent, à tort ou à raison, posséder le trône. En tout cas, ce fauteuil est un très bel échantillon du vieil art arménien.

Hyvernat note plusieurs inscriptions cunéiformes encastrées dans les murs.

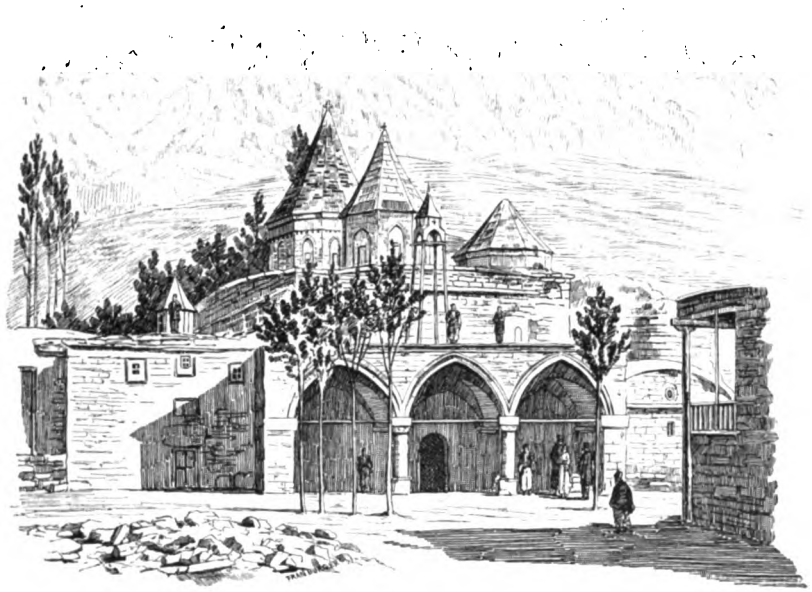
Une de ces inscriptions, une fort belle stèle, sert de linteau à la

1 Ritter's *Erdkunde*, IX, 662.

Digitized by Google

porte extérieure de la bibliothèque [1]. A notre grand étonnement cette porte est scellée; aussi bien, pendant qu'Hyvernat, grimpé sur un échafaudage improvisé, copie l'inscription, je me fais réciter un petit chapitre d'histoire moderne dont voici le résumé.

Dans le grand mouvement national qui travaille les Arméniens, les écoles, les couvents, éveillent naturellement tout spécialement la défiance du gouvernement.



Église du Monastère de Yedi-Kilissa (Varak).

Il y a trois ou quatre mois, alors que le Vali «arrangeait» sa conspiration arménienne, la police, sous ce beau prétexte, vient un beau jour envahir le Varak, pénètre dans l'église, démolit jusqu'aux fondements l'autel de pierre, espérant y trouver des armes cachées. Déçue dans son attente, elle se rabat sur la bibliothèque, enlève tous les livres modernes et les presses du couvent, et appose les scellés.

[1] Le bâtiment qui sur l'illustration ci-haut se voit à la gauche de l'église est la bibliothèque.

Digitized by Google

Bien que menée aussi secrètement que possible, l'affaire fit du bruit. Pour faire une enquête sans éclat, le Consul russe organise bientôt après une partie de plaisir au Varak. — Les dégâts causés par la police dans l'église étaient à peine réparés; la trace s'en voyait distinctement; la bibliothèque était fermée. La présence du Consul de Russie eût dû paraître aux moines une bonne occasion de se chercher un protecteur. Eh bien, le supérieur (actuellement à Van), interrogé par le Consul eut une telle peur de se compromettre vis-à-vis du gouvernement turc, qu'il nia effrontément perquisitions et dégâts!

Ce sont malheureusement là des traits trop fréquents dans le caractère arménien, et qui seront un grand obstacle à l'émancipation de ce peuple.

Revenons à Hyvernat. Il était en train de copier son inscription, quand soudain un craquement se fait entendre. — Merveilleux hasard — la porte de la bibliothèque, *à laquelle Hyvernat n'avait pas touché*, s'abat comme par enchantement! Les pauvres religieux, un moment épouvantés, ne se tiennent maintenant plus de joie! Ils peuvent de nouveau pénétrer dans leur bibliothèque et essayer d'y remettre de l'ordre — chose bien nécessaire — car la police a ouvert toutes les armoires, jeté les livres pêle-mêle dans tous les coins de la salle; démoli à moitié la toiture, et ensuite, sans plus de cérémonie, fermé la porte, laissant la pluie et les rats achever son œuvre de destruction.

Innocents coupables d'une violation de scellés, nous allons tous vite en besogne, les moines à ranger leurs livres et nous à les examiner. Ils ont environ 150 manuscrits qu'ils disent fort précieux; ils paraissent en effet assez anciens autant que notre rapide examen nous permet d'en juger.

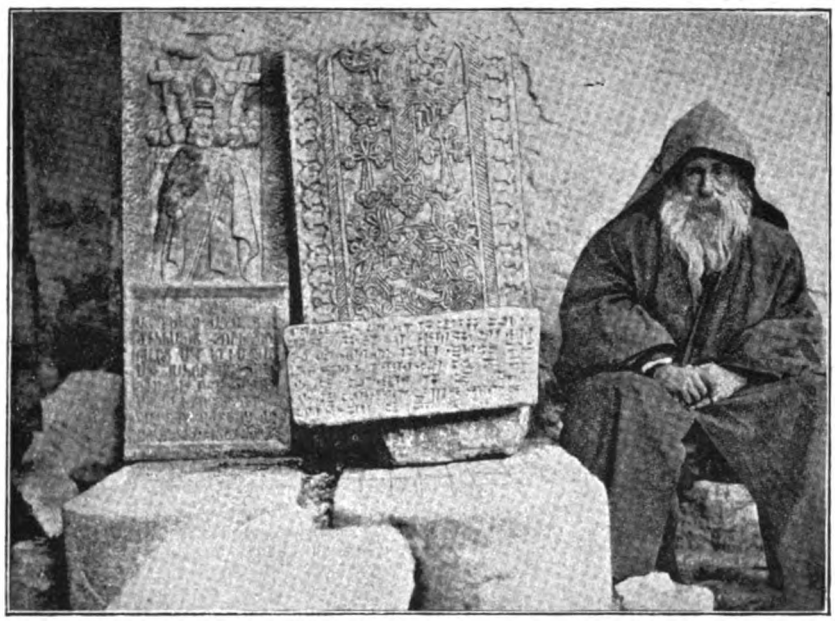
Dans un coin je vois les débris de la moissonneuse dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

La visite terminée, nous réussissons heureusement à remettre la porte en place, sans laisser aucune trace de notre passage.

Au retour, nous passons par le vieux couvent de Schouchantz,

Digitized by Google

où il semble n'y avoir d'autre habitant qu'un vieil « Épiscopos », sorte de régisseur à touche fort peu épiscopale. Hyvernat trouve plusieurs inscriptions; pour ma part, j'achète pour un medjidié quatre pointes de lances et flèches assyriennes. Elles ont été, m'assure-t-on, trouvées sur l'emplacement même du couvent qu'occupait une forteresse dans ces temps reculés. L'Épiscopos nous accompagne jusqu'à la limite de son diocèse — cinquante pas.



Au monastère de Schouchantz.

Le ciel est des plus menaçants et nous rentrons à Van à la lueur des éclairs. Au dernier moment — fort heureusement — nous sommes assaillis par une grêle horrible qui tomba pendant presque toute la nuit. (Notez que nous sommes au 7 Novembre.)

Promenade à Sourp-Kirikor (Saint-Grégoire) [1].

16 Novembre.

Le Varak forme comme deux immenses vagues que relie un col. De Van on n'aperçoit que la première masse, la pre-

[1] Que Deyrolle appelle aussi Kopans-Kalé. T. d. M. XXXI, 388.

Digitized by Google

mière vague; elle masque la seconde. Le monastère de Sourp-Kirikor où nous nous rendons aujourd'hui est situé dans le creux de ces deux massifs du Varak, diamétralement à l'opposé des Sept-Églises, dans une gorge entourée de rochers sauvages. L'unique prêtre qui le desservait étant mort quelques jours auparavant, son fils avait, sans plus de façon, emporté la clef de l'église à Van; par conséquent impossible d'y entrer pour copier l'inscription cunéiforme qui doit s'y trouver. Nous revenons bredouilles par un froid piquant.

L'excursion prend une *forte* après dîner.

17 Novembre. Excursion d'Artamied.

Il faut un peu moins de trois heures pour gagner ce village, qui est situé dans de grands jardins beaucoup plus pittoresques que ceux de Van. Un rocher domine le village et porte l'église. De cette plateforme naturelle, nous jouissons d'une vue incomparable. A nos pieds les jardins formaient un charmant premier plan; séparé de nous par la nappe bleue du lac, le Sipan, aujourd'hui dégagé de tout nuage, se dressait à l'horizon, scintillant au soleil sous sa robe de neige immaculée. C'est toujours le même paysage, ce sont toujours les mêmes lignes et cependant, c'est toujours une beauté nouvelle!

L'on croirait toucher le Sipan dont en réalité plus de 80 kilomètres nous séparent; mais l'atmosphère est sur ces hauts plateaux, à cette saison surtout, d'une limpidité sans égale [1].

Nous poussons encore à trois quarts d'heure au delà d'Artamied, jusqu'à un endroit où le «canal de Sémiramis» (Schamiram-Sou) est soutenu par de grandes substructions du caractère le plus ancien. Ce canal détourne les eaux du Koschâb, pour les amener fertiliser la plaine de Van. Construit sans doute ou du

1 La reproduction de ce paysage n'en peut donner que l'idée la plus vague; les admirables effets de profondeurs sont en particulier, impossible à rendre; pour y réussir quelque peu, mon artiste a dû *foncer* le ciel afin de reculer le fond; mais on supprime ainsi l'un des plus beaux éléments du panorama; la limpidité de l'atmosphère.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

LE LAC DE VAN ET LE SIPAN-DAGH

(Vue prise d'Artamied).

Digitized by Google

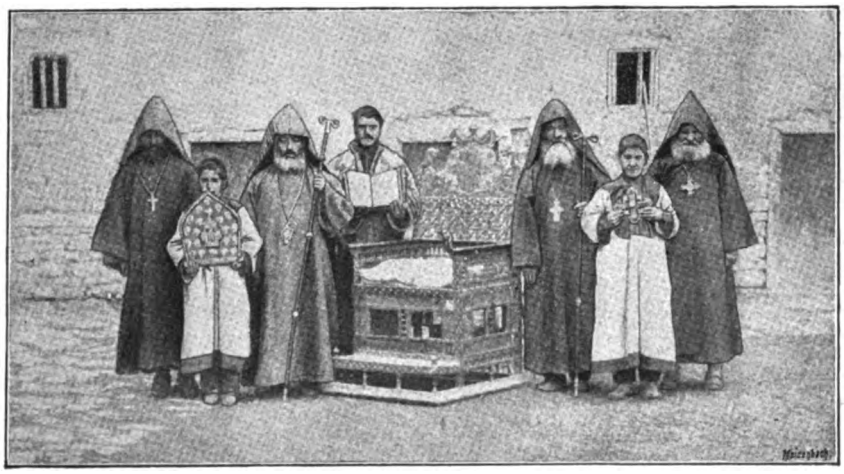
Digitized by Google

moins restauré par le roi Minuas (IXe siècle avant J.-C.) dont trois inscriptions mentionnent ici le nom, ce canal sert encore aujourd'hui à l'irrigation [1].

Une autre inscription se trouve, dit-on, dans un champ plus près d'Artamied, mais nous ne pûmes la trouver.

Sauf les environs immédiats de Van jusqu'à la distance d'une heure de marche, tout est maintenant couvert de neige.

[1] Voir la notice historique d'Hyvernat, *Règne de Minuas*.



Les moines des Sept-Églises et le fauteuil de Sennachérib.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

DE VAN A AGANTZ

Le départ approche. Notre caravane; Guégou-Chaoûdi, son histoire; Sahto. Notre bagage. La question de l'argent. Les chevaux de charge. Nos katerdjis. Bekir-Agha; Réchid-Agha. La question des armes; fusil ou revolver? Le teskéré pour nos armes. Le Bouyouroudou; difficulté imprévue. La question de l'itinéraire de Van à Bitlis; nous tournerons le lac par le Nord. Le départ. *De Van à Derlachenne. De Derlachenne à Mérik;* Shahgueldi; rencontre de M. Koloubakine; histoire de Kerim; Mérik. *De Mérik à Karakhán;* le lac d'Ardjîch; visite à Khorzot; la vallée du Bendimahi-Tchaï; coucher du soleil admirable; Karakhân; une stèle du roi Minuas; son déblaiement. *De Karakhán à Agantz.* Agantz. L'Ilân-dagh ou montagne des serpents. Inscriptions de Sarduris II. La grotte aux serpents. Les serpents y sont! ce ne sont en réalité que des sauriens; leur légende. La vieille Ardjîch; changement de niveau des eaux.

Le départ approche — non qu'Hyvernat ait pu terminer sa mission et relever les inscriptions du territoire de Van — loin de là; mais l'hiver est commencé; déjà une caravane attendue depuis plusieurs jours est en détresse dans les neiges fraîchement tombées. Il faut partir au plus tôt ou nous condamner à un rude hivernage de six mois. Aussi bien nous *accélérons* nos préparatifs de départ.

Il est temps, ami lecteur, de te faire faire plus ample connaissance avec le personnage le plus important de notre troupe, l'arbitre de nos destinées, car il est à la fois cuisinier et drogman, Guégou-Chaoûdi.

Digitized by Google

Nous l'avons vu, Guégou est un ancien brigand. Qui dira jamais son histoire, qui devinera, derrière les récits qu'il fait, tous les exploits qu'il cache ! Son âge, il est bien difficile de le déterminer, car il n'en est pas bien sûr lui-même. Les aventures l'ont prématurément vieilli. Donnons-lui quarante ans. Chaldéen catholique, il a fait comme tant d'autres de ses compatriotes; il s'est expatrié pour chercher fortune. Saint-Pétersbourg et Moscou l'ont vu marchand ambulant; il exerça son industrie à Bucharest; plus tard il vint à Constantinople, le refuge des pécheurs. Là il eut quelques démêlés avec la police et comme il lui déplaisait de se laisser coffrer, il résista; cela lui valut de recevoir une balle dans le cou de pied et d'échanger provisoirement la prison contre l'hôpital. Un carabin en quête d'opérations déclare son état des plus graves et réclame une amputation pour le lendemain. Guégou qui comprend le français fait le mort pendant la dissertation du carabin; une amputation ! allons donc ! Le soir venu, il se lève de sa couchette, parvient à sortir à cloche-pied de l'hôpital sans éveiller l'attention, et se réfugie dans un bois. Il y fait un dur séjour; quand il en sort, la balle est encore dans le pied, mais la plaie est fermée et Guégou clopine.

Constantinople n'avait plus de charmes pour mon héros; il en sort en qualité de chauffeur sur un bateau à vapeur de la mer Noire. Chauffeur de bateau à vapeur, vous comprenez bien que ce n'est pas la vocation de Guégou; aussi, bientôt le retrouvons-nous montreur de singes à Erzeroum. Plus tard il est courrier de la poste en Perse.

Mais comment aurait-il résisté à la tentation de devenir brigand ? Brigand, il l'était déjà par hérédité; dans sa vie vagabonde, que de coups fourrés il avait dû faire ! comment ensuite reprendre une vie terre à terre ? Aussi bien, quand ses pérégrinations l'eurent rapproché de son pays, et qu'enrichi des expériences de la vie il se retrouva dans ces montagnes qui commandent si admirablement la triple frontière de Russie, de Turquie et de Perse, son choix était tout fait, et en bien peu de temps il était

Digitized by Google

chef de brigands. Le brigand d'ailleurs, c'est dans ces pays la véritable personnification de *l'homme*. D'un côté vous avez le peuple, misérable et opprimé; de l'autre le fonctionnaire, pillard et éhonté. Le brigand, c'est le justicier. Au pauvre diable il *empruntera* aujourd'hui un cheval pour fuir, demain un mouton pour vivre; mais gare au fonctionnaire ! Il lui fera rendre gorge de la belle façon.

C'est, je le veux bien, une justice quelque peu arbitraire, mais c'est du moins une révolte contre un mauvais gouvernement, une preuve de « *smartness* » pour parler américain, et voilà pourquoi le brigand est un *être supérieur*. Le plus à plaindre c'est le marchand dont les caravanes sont souvent d'aussi bonne prise que les coffres des employés.

Quand le pillage d'une caravane *donne* bien, les brigands se livrent souvent aux plus curieuses extravagances de dépenses et d'orgies. Une fois la bande de Guégou jeta toute une cargaison de sucre dans le bassin d'une source pour se payer le luxe de faire boire à ses chevaux de l'eau sucrée !

Guégou était brigand, mais il avait conscience de remplir une mission honnête; aussi quel ne fut pas son étonnement quand un jour, mis en rapport avec les Lazaristes de Khosrâva, il les entendit condamner sa conduite ! « Mais mon Père, moi ne jamais faire mal; ne pas tuer hommes (chrétiens); tuer seulement chiens (musulmans). » Le raisonnement était profond, mais il n'eut pas le don de convaincre les missionnaires: ceux-ci insistent; et comme Guégou était au fond un bon chrétien, il fait de solennelles promesses et se retire du métier. Il avait au demeurant bien droit au repos, car il a trois balles dans le corps et il ne compte plus celles qu'il a extirpées !

Pendant ses voyages il a appris beaucoup; il ne serait, sans doute, reçu académicien dans aucun pays; mais il *parle* russe, arménien, turc, persan, chaldéen, kurde et français. C'est donc un savant. C'est surtout un philosophe, et ses aperçus sous leur forme naïve sont parfois bien profonds.

Digitized by Google

Ayant donné sa démission de brigand, Guégou était devenu *l'homme* des Pères, aussi franchement dévoué qu'il avait été franchement brigand. Mgr Cluzel était en train de bâtir l'église d'Ourmiah au moment où Mohammed Abdoullah vint assiéger la ville. La misère était grande et les ouvriers demandaient à être payés. Mais, où prendre l'argent? Le banquier habitait Tebriz et les Kurdes tenaient la campagne, rançonnant et pillant avec toute la science qui les distingue. C'est alors que Guégou s'offrit à chercher de l'argent et se rendit à Tebriz. Chargé de mille tomans (près de 8000 francs) en espèces sonnantes, il revint seul à Ourmiah, traversant toutes les lignes kurdes sans être arrêté. C'est à mon sens le plus beau coup d'adresse et de courage que Guégou ait à son actif.

Un beau jour, ayant amassé un petit pécule, il se sent chatouillé par l'ambition, et le voilà qui achète les droits de Seigneur héréditaire du village de Tcharra, à deux heures au-dessus de Khosrâva. L'endroit est bien choisi; de là il commande la plaine et tend la main à ses vieux amis, les Kurdes de la montagne. Son village est même exclusivement habité par des Kurdes qui reconnaissent d'ailleurs très volontiers la suzeraineté de ce Chrétien; il a l'auréole du brigand, cela suffit.

Qui sait ce que la tentation eût fait de notre homme en si stratégique position? On ne lui laissa pas le temps d'y songer; devenu chef de village, Guégou connut les tristesses des honneurs.

Les Kurdes acceptaient volontiers la suzeraineté d'un correligionnaire en brigandage; mais il n'en était pas de même des Musulmans de la plaine, parmi lesquels se recrutent les fonctionnaires persans. Ils étaient jaloux de voir un Chrétien devenir seigneur; dans un cas pareil, une coalition est vite faite. Aussi bien, Guégou se vit bientôt réclamer des arriérés par ci, des droits supplémentaires par là, des bakschichs à toute occasion; à force de chicanes et d'ennuis, sa position financière devint assez mauvaise. C'est alors que nous passons à Khosrâva

Digitized by Google

et qu'il accepte, sur un signe des Pères, de devenir notre guide. Nous ne pouvions trouver mieux et je dois dire que Guégou a été la providence de notre voyage.

Quand nous arrivions le soir dans un village, il savait choisir le meilleur gîte, et, accompagné du zabtié, il faisait faire place nette, en vertu de ce principe d'hospitalité transcendantale que l'Orient seul applique encore. Puis, le cuisinier se révélait. De rien, il tirait les apprêts d'un succulent souper. Par exemple c'était un cuisinier susceptible et mystérieux, et, nous n'avions pas de meilleur moyen de gâter notre dîner que de nous en occuper. Souvent nous eussions préféré faire, sans plus tarder, un peu maigre chère et nous aller coucher; mais quand Guégou était en veine, il fallait attendre que ses plats perfectionnés fussent prêts et parfois nous ne soupions qu'entre 9 et 10 heures du soir.

Tout en apprêtant le repas, Guégou allumait le samovar et nous dégustions bientôt quelques verres de ce thé à la Russe, si savoureux et si réconfortant au soir d'une journée de fatigues. A ce moment, le propriétaire de notre gîte que nous avions expulsé sans cérémonie, venait, accompagné des anciens du village, faire *visite* à ses hôtes dans sa propre maison! Lorsqu'ils s'étaient accroupis, nous leur offrions quelques cigarettes et Guégou leur servait du thé; nous *tenions salon.*

Sans quitter sa cuisine, Guégou prenait part à la conversation; comme ancien brigand, il se sentait frère et cousin de tous ces montagnards et l'intimité était vite établie.

Il en profitait pour faire, en parfait gascon, notre apologie. Comme nous ne comprenions mot à son parler kurde, il avait toute liberté pour nous *habiller* de cent manières différentes, suivant que nous logions chez d'inoffensifs cultivateurs ou de peu sûrs brigands. Je suis convaincu que nous devons, à nos politesses du soir qui *honoraient* ces rudes montagnards, et à la *blague* de Guégou, d'avoir traversé sans encombre les pays kurdes.

Le matin il nous était encore plus précieux. Il fallait payer les provisions et *reconnaître* l'hospitalité. Livrés à nos propres

Digitized by Google

ressources, nous aurions été écorchés et, quoi que nous eussions fait, nous eussions toujours mécontenté et froissé les gens. Guégou alors nous expédiait avec le bagage et commençait le règlement des comptes. Au bout de cinq minutes nous entendions des cris et des disputes épouvantables, où dominait la voix de notre homme lançant des «fils de chien» en toute générosité. Il payait enfin, piquait des deux et était accompagné — non plus des malédictions, mais des rires et des souhaits de ses antagonistes, parfaitement satisfaits de notre générosité!

Allez donc vous tirer d'affaire dans des cas pareils, si vous n'êtes pas un initié!

Pour mettre le comble à notre chance, nous avions en Guégou, non seulement un vieux madré qui nous épargnait la peine, mais en même temps un honnête homme qui nous épargnait l'argent.

Parfois il s'amusait à nous jouer quelques bonnes farces de brigand. Un jour, Hyvernat cheminait pédestrement et mélancoliquement, le bras passé dans la bride de son cheval; la bête suivait docilement sans se faire traîner. Hyvernat voulant remonter à cheval se retourne: plus de cheval!... il remorquait depuis un quart d'heure, non plus sa bête, mais bien sa bride, traînant à terre! La surprise était désagréable. Où est le voleur? Au bout de cinq minutes le mystère s'explique; Guégou, riant aux éclats, arrive à fond de train, monté sur le cheval qu'il avait sournoisement débridé et dérobé sans qu'Hyvernat s'en doutât. Une autre fois, Guégou dit à Hyvernat: «Mon Père, je parie de vous voler votre montre avant dix minutes». Le pari est accepté. Dix minutes n'étaient pas écoulées que Guégou demande: «Mon Père, quelle heure est-il?» Hyvernat fouille son gousset... La montre a disparu! Et notez qu'elle était attachée au gilet par un anneau de sûreté et que nous étions avertis de nous tenir sur nos gardes!

Hyvernat et moi nous avions chacun notre cheval; il nous fallait quelqu'un pour en prendre soin. Sahto fit notre affaire.

Sahto est aussi un *type*. Enfant trouvé, élevé par les mission-

Digitized by Google

naires, c'est à l'heure actuelle un grand diable d'une trentaine d'années, sauvage comme un Kurde, insouciant, naïf. Ne le mettez pas en colère, car il deviendrait bête fauve. Son bonheur est de jouer des farces un peu à tout le monde. Il parle français *à sa façon*. Il a remarqué que l'on disait *du* pain, *du* vin, *de* l'eau, et en a conclu au rôle prépondérant de ces sons *du* et *de*; il les met à toute sauce: «Mon Père, de conduire de cheval d'écurie; de donner de manger?» ce qui veut dire: faut-il conduire le cheval à à l'écurie pour lui donner à manger?

Restait le bagage. Composition et arrimage étaient choses également difficiles. Nous avions acheté de rencontre à Tiflis une fort jolie tente; jamais elle ne nous avait servi. Dans les affreux sentiers de chèvre du Kurdistan, son transport eut immobilisé un cheval et occasionné tous les ennuis; nous nous décidons à l'abandonner à Van. En revanche nous nous faisons confectionner deux chaises-pliants et une petite table de voyage.

Nous avions deux caisses destinées aux munitions, aux provisions et aux ustensiles de cuisine. Les provisions furent savamment arrimées et nous leur consacrâmes même une caisse supplémentaire; mais les ustensiles de cuisine furent ignominieusement expulsés.

Ils avaient beau venir en droite ligne de Paris; Guégou n'en voulait pas, donnant ainsi pleinement raison au Dr Euting qui m'avait déconseillé tout ustensile de cuisine européen. Des bidons en fer-blanc trouvèrent seuls grâce et furent remplis d'huile. Quant aux casseroles, Guégou les fit faire à sa fantaisie [1]. La fameuse outre achetée à Tiflis et que Guégou appelait tendrement «sa mère», reçut une nouvelle provision de vin, et, en vue du froid, la réserve d'eau-de-vie fut doublée. Au demeurant, il faut dire que Guégou, laissé à son instinct, se surpassa dans la composition de la caisse-cuisine. Elle devint une caisse à surprises d'où sortaient, à temps voulu, d'excellentes provisions de renfort.

[1] Voir aux renseignements pratiques.

Digitized by Google

Quoique nous fussions assez bien équipés comme vêtements, nous n'étions pas préparés à affronter l'hiver tel qu'il s'annonçait. Heureusement le bazar de Van est assez bien fourni. On y trouve un tailleur à l'européenne et l'on y peut acheter des effets de laine. En faisant de savantes combinaisons d'habillement nous arrivons à nous munir contre le froid. Nos casques Stanley sont remisés au fond des caisses; ils sont désormais, non seulement inutiles, mais même dangereux, car ils nous signaleraient trop à l'attention des montagnards. Nous les remplaçons par le fez turc, auquel nous ajoutons pour les temps froids, la lesghienne, excellent capuchon se terminant par deux longues bandes qui peuvent se nouer en cache-nez ou se disposer en turban.

Pour garantir mes genoux contre le froid, la neige, et la pluie je me fais confectionner des pantalons en peau de bique, poil en dedans. Le fond est absent; c'est à peu près l'accoutrement du *vaccaro* de la campagne romaine et pour une expédition à cheval au milieu de l'hiver, c'est délicieux. Notre literie s'augmente de deux énormes couvertures piquées commandées *ad hoc;* quelles bonnes nuits nous avons ronflé sur nos lits de camp, confortablement roulés dans ces couvertures ! De grosses bottes kurdes et des bas tricotés à la façon de fourrures complètent l'accoutrement. Ce dernier article nous servit peu, nos bottes européennes nous protégeant suffisamment contre le froid.

Mais notre bagage constitué, nos provisions faites, restaient deux grandes difficultés; nous procurer la possibilité de trouver de l'argent, d'ici à Môsoul; puis, louer des chevaux de charge et des guides.

La première question fut facilement résolue, grâce à M. Kapamadjan. Nous lui donnions des traites sur Constantinople ce qui pour lui était une aubaine; lui, nous remettait un effet sur son correspondant de Bitlis. Nous pouvions ainsi quitter Van sans emporter trop d'espèces sonnantes, ce qui eût été un dangereux bagage.

La location des chevaux de charge était chose beaucoup plus

Digitized by Google

difficile. Vu la saison avancée, il n'était pas sûr que nous pussions franchir les montagnes. En tout cas, en admettant que nous arrivions sans encombre à Môsoul, les Katerdjis seraient obligés de revenir à Van à vide, au milieu de l'hiver, ou d'attendre le printemps pour trouver un chargement de retour. Puis, on sentait que nous étions pressés. Aussi les premiers pourparlers furent-ils sans résultat. Enfin les Pères purent «*faire bazar*» (conclure marché) avec un de leurs voisins, Bekir-Agha. Il nous fallait sept chevaux de bagage; les conditions furent un peu draconiennes; un medjidié par jour et par cheval plus une taxe supplémentaire d'un medjidié par jour, à répartir entre les trois katerdjis pour leur nourriture.

Bekir-Agha.

Ces katerdjis étaient: Bekir-Agha, grand diable maigre, et efflanqué, à demi brigand, à demi citadin, assez joyeux compère, et coureur hors ligne; il tenait tête à nos chevaux au trot, jusqu'à les lasser.

Venait ensuite Reschid-Agha, fils. Le père est un notable kurde, et le fils chasse de race; il est hautain, dur, ne reculant, ni devant un coup de couteau, ni devant un coup de fusil, la plus franche figure de chenapan, la figure du métier d'ailleurs, car il est connu comme un dangereux personnage. Au demeurant il soigne bien ses chevaux; et sa présence dans notre bande nous est utile, car sur presque tout l'itinéraire que nous allons suivre, son père est considéré. A condition de ne pas le froisser et de le prendre à ses

Digitized by Google

bons moments pour lui faire une observation, il nous rendra service.

Le troisième katerdji est un frère de Bekir-Agha, brave homme, sans note caractéristique.

Nous étions bien loin des Tchervadars persans et de la recette du knout! Mais en revanche, avec leur sauvagerie un peu hautaine, ces katerdjis kurdes étaient des figures sympathiques et nous fûmes bientôt de véritables amis — un peu amis de circonstance, il est vrai.

Restait la question des armes. A en croire certaines personnes, il faut voyager armé jusqu'aux dents; pour d'autres, les armes sont absolument inutiles — les deux théories sont justes, à condition de les expliquer et de les compléter l'une par l'autre! Il est certainement indispensable d'être très bien armé et d'avoir des fusils à longue portée; car le Kurde, qui a souvent d'excellentes carabines Martini, n'attaque que lorsqu'il est sûr d'avoir le dessus. Il est donc très utile de pouvoir lui en imposer par votre armement, et il faut le proportionner à l'importance de votre bagage.

D'un autre côté, il est parfaitement certain que, généralement, l'on n'aura pas *à se servir* de ses armes. En effet, ou vous n'êtes pas attaqué — c'est que les Kurdes auront jugé votre armement trop fort et la partie trop dangereuse — ou vous êtes attaqué — c'est qu'alors ils auront flairé un bon butin, et, en gens prudents, tellement pris leurs précautions, que tous les avantages seront de leur côté et que la résistance sera impossible.

Quand les Kurdes combinent le pillage d'une caravane, ils choisissent un défilé propice; chaque rocher cache un homme bien armé; le sentier reste libre, et sur le sentier un Kurde fume négligemment sa pipe. Arrive la caravane; le Kurde, de la façon la plus polie, prie le chef de caravane de vouloir bien lui remettre, suivant le cas, partie ou totalité du chargement. Si le chef de caravane regimbe, le Kurde lui montre tout un cercle de carabines brusquement démasquées et braquées sur lui. Que faire?

Digitized by Google

Il faut s'exécuter; on est surpris; on sait que le moindre geste suspect attirerait une balle; on sait aussi que les Kurdes n'en veulent point à votre vie; on se rachète donc en abandonnant son chargement.

Si vous avez eu antérieurement des disputes avec les Kurdes, vous pouvez craindre qu'on n'en veuille à votre peau et le meilleur alors est de vendre votre vie le plus cher possible.

En somme, les armes sont donc un *porte-respect,* et voilà pourquoi un fusil vaut toujours mieux qu'un revolver; car cette arme mignonne qui n'en impose pas fascine le Kurde et il sera capable de vous assassiner par trahison pour s'en rendre maître.

Afin de concrétiser ces principes, nous complétons notre armement. Hyvernat avait un fusil lisse à deux coups. Moi j'avais une excellente carabine Hammerless de Piper de Liège. Nous achetons à un Vanliote, presqu'au poids de l'or, une carabine Berdan pour Guégou, et pour Sahto un vieux Lefaucheux, transformé par un amateur en percussion centrale. Nous devions avoir deux zabtiés. Cela faisait six fusils; c'était respectable.

Voulant éviter, autant que possible, toute difficulté ultérieure avec le gouvernement turc, nous prenons un teskéré-port d'arme pour nos fusils. Nous voulions prendre un teskéré de la douane, constatant la composition de notre bagage. Mais ici nous retrouvons la Turquie! Le Vali avait déclaré nos appareils de photographie exempts de droits et nous pouvions ainsi les transporter sans crainte dans tout le territoire soumis à sa juridiction; mais cela ne faisait pas l'affaire de l'administration douanière. Aussi refuse-t-elle de nous donner un teskéré, à moins que nous ne payions 130 piastres pour notre appareil. Dans ces conditions, nous préférons nous passer de teskéré.

Le Vali nous avait promis pour le moment de notre départ un *bouyourouldou,* autre sorte de passeport intérieur. Mais voici qu'en le demandant, nous voyons surgir une nouvelle difficulté! Le Vali se renseigne sur les excursions que nous avons faites, les inscriptions que nous avions copiées; puis, tirant de ses

Digitized by Google

paperasses la liste qu'il avait exigée de nous, mentionnant les localités que nous désirions visiter, il fait une confrontation; par une singulière interversion des rôles, il prend tout d'un coup le plus tendre intérêt à la mission d'Hyvernat, déclare que nous n'avons pas fait tous les travaux annoncés et qu'il ne peut nous laisser partir avant l'achèvement de la mission! Nous nous débattons comme de beaux diables. Nous sommes au 20 Novembre; la moitié des localités indiquées par nous sont perdues dans la montagne et actuellement inaccessibles; il est trop tard pour le Vali de déployer son zèle; nous ne pouvons consentir à hiverner à Van, et il ne peut plus échapper au reproche qu'il voulait éviter, d'avoir rendu l'accomplissement de la mission impossible! A force de discuter, nous le faisons capituler; à vrai dire, il n'ose pas trop insister et il nous donne non seulement notre bouyourouldou, mais une lettre de recommandation pour le Vali de Bitlis.

Mais, quel chemin prendre?

L'itinéraire ordinaire de Van à Bitlis suit la rive sud du lac jusqu'à Tadwân. Or les dernières nouvelles annoncent que cette route est rendue impraticable par les neiges; les montagnes y plongent presque à pic dans le lac et la rive est orientée plein Nord. Aussi les neiges s'y accumulent-elles très tôt. La caravane dont j'ai parlé n'est toujours point annoncée et l'on n'est pas sans inquiétude à son sujet.

Il nous faut donc chercher une autre route; elle est toute trouvée, c'est celle qui fait tout le tour du lac par le Nord, passant à Ardjîch et Akhlât. Elle est beaucoup plus longue, mais les montagnes moins abruptes y sont exposées au midi; le pays est intéressant, peu visité — bref, nous sommes très contents d'être *obligés* d'allonger ainsi notre voyage. Au demeurant, nous ne sommes pas entièrement sûrs de pouvoir gagner Bitlis, car notre route rejoint le sentier ordinaire à Tadwân, et l'endroit où les neiges s'accumulent le plus se trouve précisément entre Tadwân et Bitlis, au plateau qui sépare le bassin du lac de Van

Digitized by Google

du Bitlis-Tchaï. — Mais que faire? Nous irons au petit bonheur.

La dernière semaine de notre séjour à Van fut attristée par une violente et très douloureuse indisposition du P. Rhétoré.

Heureusement qu'au jour du départ il est à peu près remis; il veut même nous donner conduite.

Nous partons aujourd'hui. Le diwan ne désemplit pas toute la matinée; il n'est pas une de nos connaissances vanliotes qui ne tienne à nous souhaiter bon voyage. Les derniers préparatifs matériels sont difficiles à faire dans ces conditions. Enfin à midi, par un splendide soleil d'hiver qui donne au paysage de Van ses tons les plus charmants, nous quittons cette hospitalière petite maison des Dominicains accompagnés de toute une cavalcade d'amis. 21 Novembre.

Nous nous dirigeons sur Avantz et au sortir du village nous faisons une dernière agape fraternelle. Puis le P. Rhétoré, M. Michel et nos autres amis regagnent la ville; le P. Duplan veut encore partager notre premier gîte.

Oiseaux de passage;, nous ne reverrons sans doute plus ces lieux; retrouverons-nous sur notre chemin l'un ou l'autre des amis qui nous ont si bien accueillis? En faisant nos adieux à Van, nous ne pouvons nous défendre d'un profond sentiment de tristesse, tant il est vrai que nulle part l'homme ne laisse autant de son être et de son cœur, que là où il a dû lutter et se raidir contre les obstacles, là où l'amitié lui est d'abord apparu sous son plus beau côté, l'hospitalité dévouée et généreuse en terre étrangère! Encore un souhait échangé de loin et nos deux troupes se perdent de vue.

Bientôt nous sortons de la zone si curieusement abritée dont Van occupe le centre et retrouvons une neige assez épaisse. L'aspect du ciel semble annoncer un changement de temps; les montagnes de Bitlis, auxquelles nous tournons provisoirement le dos, sont enveloppées d'épais nuages; ils y traînent depuis quinze jours et s'avancent maintenant vers Van.

Digitized by Google

Le hameau de Derlachenne où nous cherchons abri pour la nuit est fort pauvre; Van nous aurait-il gâtés? nous trouvons qu'une écurie est un pauvre gîte!

22 Novembre
Départ 8 h. matin.

Le Père Duplan nous quitte pour rentrer à Van; est-ce au revoir, est-ce adieu?

A 8 heures, en marche. Le terrain forme une sorte de plateau ondulé; partout une nappe indéfinie de neige, à laquelle un ciel couvert donne des reflets sinistres [1].

Au sortir de Schahgueldi, nous croisons M. Koloubakine, qui revient de Kars. Sa figure, pelée par le froid et le soleil, nous ouvre de peu agréables perspectives!

Le Consul nous donne des nouvelles de Kérim. A la fin de notre séjour à Van, le bruit courait que ce fameux brigand avait été fait prisonnier; nous en plaisantions un peu avec son ami Guégou; mais Guégou nous répondait en secouant la tête: «Kérim ne pas pris; ne jamais prendre Kérim», et il accompagnait sa phrase d'un sourire de dédain. Guégou avait raison! Kérim vient de faire un coup de maître. Cerné dans la montagne par un détachement de cavalerie et 300 fantassins, il a, avec cinq hommes, tenu tête tout un jour à ces troupes; trois de ses hommes furent tués, lui-même fut blessé. N'importe, il parvint avec son fameux associé Ibrahim à franchir les lignes ennemies et à passer en Perse. Il va devenir plus légendaire que jamais!

Quelque temps auparavant, on l'avait cerné dans une maison: on se croyait sûr de le prendre; mais, pendant la nuit, il découpe avec son kindjar une ouverture dans le mur en terre de la maison où il est cerné, et comme il aurait eu honte de s'esquiver en vulgaire fugitif, il poignarde cinq hommes et file avec leurs munitions.

Au demeurant, Kerim est galant homme. Lorsqu'il *pratiquait* encore aux environs de Tiflis, sa bande arrêta une société de

[1] Texier, qui a parcouru ce chemin à une meilleure saison, dit: «Tout le terrain que nous parcourons est inculte; il est formé de collines arrondies appartenant toutes à la formation de craie.» Texier, *Arménie*, II, 5.

Digitized by Google

Russes en partie de plaisir et la dépouilla; une dame à laquelle on avait ainsi enlevé de très riches bijoux, pleure amèrement. «Comment donc, s'écrie Kérim, je ferais pleurer des femmes!». et il fait restituer les bijoux à l'élégante éplorée!

Kérim a des amis partout; les uns le craignent, beaucoup l'aiment; tous l'admirent. Sa tête est mise à prix depuis des années, mais il s'en moque; c'est un demi-dieu et la trahison aura seule raison de lui.

Bientôt après avoir pris congé de M. Koloubakine, nous retrouvons les bords du lac que nous avions quittés depuis Van. Le lac forme ici un golfe profond et gracieusement encadré, que l'on nomme généralement lac d'Ardjîch.

Le village arménien de Mérik (ou Merek), que nous atteignons vers le soir, est pittoresquement construit sur le flanc d'une colline que domine une vieille église très fréquentée comme lieu de pèlerinage [1].

Le chef du village nous donne l'hospitalité dans sa demeure où nous occupons une bonne chambre assez grande et suffisamment isolée de l'écurie.

23 Novembre
Départ 7 h. 30 matin.

En quittant Mérik, nous nous rapprochons du lac par un sentier que la glace transforme en un abominable casse-cou. Plus nous avançons, plus le «lac d'Ardjîch» devient beau. A l'œil il forme, non plus un golfe du lac de Van, mais un lac à part que le Sipan-Dagh ferme admirablement à l'Ouest, de sa masse imposante. Il est difficile d'imaginer une plus grandiose solitude que celle de ce lac bleu avec sa ceinture de montagnes blanches où se joue le soleil; on s'y sent vraiment seul à seul avec Dieu, et il semble que cette austère nature vous grandisse et vous élève.

Arrivés au fond du golfe d'Ardjîch, nous laissons le bagage gagner directement Karakhân et obliquons à l'Est pour visiter le

[1] Texier donne comme altitude de Mérik 1712m,7. La moyenne de nos baromètres (2 observations) donnerait 1850m. Texier confond l'église de Mérik avec le monastère du mont Varak (II, 5).

Digitized by Google

village arménien de Khorzot, où tout le monde nous annonçait la présence d'inscriptions cunéiformes. Le panorama est superbe.

La vallée du Bendimahi-Tchaï, profondément entaillée dans les montagnes, forme un beau premier plan, au-dessus duquel se dresse, vers le Nord-Est, le puissant massif du Tandoûreck, tandis qu'en face de nous (à l'Est) scintille au soleil le pic escarpé et neigeux du Pir-Rischid (nos hommes l'appellent Aghte-Dagh [1].

Khorzot, pittoresquement perché sur un petit éperon montagneux, semble moins misérable que la moyenne des villages arméniens. Personne à Khorzot n'a jamais entendu parler d'inscriptions cunéiformes; nous mettons tout le village en émoi; les anciens évoquent leurs souvenirs, mais les conciliabules restent infructueux. L'on nous conduit enfin au cimetière où nous examinons, une à une, toutes les pierres tombales, mais sans résultat. Les tombes sont presque toutes ornées d'une grande pierre plate, basaltique, posée de champ et portant, sculptée parfois avec beaucoup de soin, l'une ou l'autre des croix ornementales si classiques dans le style géorgien ou arménien [2].

Pour gagner Karakhân, il nous faut traverser la vallée du Bendimahi-Tchaï.

L'action combinée, du lac de Van dont le niveau est variable, et du Bendimahi-Tchaï qui charrie ses apports, fait de la partie basse de cette vallée une sorte de delta fangeux où la marche est difficile. Aussi bien, le sentier remonte-t-il assez haut pour trouver un passage un peu moins marécageux et utiliser un vieux pont.

Ici, ami lecteur, si je te dois compte de mes impressions les plus profondes, il me faudrait te décrire encore un coucher de soleil; mais comment reproduire l'admirable variété que Dieu met dans ses spectacles! Le Sipan-Dagh est devant nous, fermant l'horizon; pour rehausser sa grandeur, une légère bande de

1 Voir l'appendice géographique.

2 C'est dans ce cimetière que j'ai pris le dessin des deux croix arméniennes qui sont reproduites dans cet ouvrage.

Digitized by Google

nuages empourprés lui fait une ceinture de gaze, tandis que sa cime neigeuse, reflétant les tons du soir, s'harmonise avec ces fonds où l'azur vient se perdre en une teinte d'émeraude. Pas un bruit; près de nous, un berger rentrant son troupeau; au loin un vol de grands oiseaux blancs.

Nous voici au pont du Bendimahi-Tchaï; il est vieux, un peu délabré, mais il date du temps où dans ce pays on savait encore construire élégamment et solidement.

Le Sipan-Dagh vu du delta du Bendimahi-Tchaï.

Ce pont sert à la *route carrossable* de Van à Erzéroum.

Oui, une route carrossable! Elle est telle, à en juger du moins par les chiffres pour lesquels elle émarge au budget du Sultan! La réalité est un peu différente. Au sortir de Van, le désarroi commence dès le second ponceau, qui est écroulé. Plus loin, il n'est plus question de ponceaux ni de ponts; les premiers terrassements sont faits, mais les travaux ultérieurs seront exécutés, Dieu sait quand! La raison en est bien simple; il fallait une route; le Sultan donne le crédit, et les travaux sont commencés; mais quand, à force de se partager des pots de vins sur le budget accordé, les Valis et leurs acolytes ont mis la bourse à sec, on cesse tous travaux; la route est déclarée *faite*, et tout est bien.

A Bachekaleh nous avons vu une route de montagne commencée dans les mêmes conditions. Aussi bien, personne ne se fait illusion; personne n'attend l'achèvement de la route. Depuis Van nous en suivons le tracé visible, sous la nappe de neige; mais pas un voyageur n'y passe. Piétons et arabahs suivent le

Digitized by Google

vieux sentier, et qui sait si le chemin d'arabahs qui relie Van à Erzéroum sera jamais remplacé par une route réelle ? Peut-être, quand les Russes occuperont le pays !

Arrivée 6 heures soir. Le village de Karakhân, bâti sur une levée de terrain naturelle, est presque entouré par les méandres marécageux du Bendimahi-Tchaï. Ils forment une série d'étangs où fourmille le gibier d'eau. Jamais ces animaux n'ont été chassés. Six coups de fusils tirés sur une bande de canards sauvages n'arrivent pas à lui faire prendre son vol. Les bécassines se laissent tirer au posé, mais cette chasse est généralement peu fructueuse. N'ayant pas de chien, il est impossible de s'emparer du gibier tué. Un canard, toutefois, vient mourir plus près de la rive et Sahto se dévoue à prendre un bain glacé pour le plus grand bien du garde-manger.

Karakhân est un village kurde; les types sont presque fins; ils contrastent en tout cas avec le type plus vulgaire des Arméniens.

Je me mets à rédiger fort à la hâte le journal de la journée ; nos hôtes me regardent avec stupéfaction ; ils ne peuvent comprendre que j'écrive si vite, ni surtout que je puisse écrire une page entière en ne recourant qu'une fois à mon encrier (avec l'encre orientale, très grasse et peu fluide, on ne peut écrire plus d'une ligne sans tremper sa plume dans l'encrier). Ils me contemplent en silence, penchés sur mon journal; puis se relèvent, font entendre en claquant de la langue le signe de l'étonnement *t' t' t'* et sourient en ayant l'air de dire : « C'est un sorcier. » C'est mon premier succès en tachygraphie et j'en suis fier !

24 Novembre. Nous tenons une inscription cunéiforme ! Pendant qu'au lever du jour je tiraillais dans le marais, Hyvernat inspectait le village et il vient de trouver une belle stèle [1]. Malheureusement elle est renversée, l'inscription tournée vers terre. Avec le sol gelé, il faudra bien du temps pour la dégager. Nous décidons d'envoyer le bagage en avant sur Ardjîch et nous dirigeons les travaux des

[1] Nous avons su plus tard qu'elle n'était pas inédite. Voir catalogue des inscript., n° XXVII.

Digitized by Google

villageois, nos terrassiers improvisés. Ils rient, ils crient et se démènent; mais la besogne avance peu. Enfin la stèle est dégagée; Hyvernat en copie le texte. J'essaye d'en prendre une photographie, mais il est presque impossible de disposer l'appareil d'une façon satisfaisante. C'est une stèle du roi Minuas. Hyvernat trouve encore un fragment d'inscription encastré dans le chambranle d'une porte.

Nos Terrassiers à Karakhân.

Pendant que je prenais mes photographies, les Kurdes me regardaient avec une curiosité extrême. L'idée me vient de photographier nos terrassiers. Mais cet objectif braqué sur eux les intimide. Pour les rassurer, j'en fis venir un, puis l'autre et, l'introduisant sous le voile noir, je le laisse deviner le secret de la terrible machine. Chacun se retire en éclatant de rire et faisant la mimique la plus comique pour exprimer son étonnement de voir les objets reproduits renversés, et avec leurs couleurs!

Vers onze heures nous nous mettons en marche. Départ 11 heures.

Nous longeons maintenant la rive septentrionale du lac. Comme je l'ai dit, le Bendimahi-Tchaï forme une séparation

Digitized by Google

géologique importante; nous l'avons franchie et nous entrons désormais dans la région volcanique, dont le Sipan-Dagh est le centre. La nature volcanique du terrain et l'exposition des pentes au midi, donnent à cette rive du lac un climat beaucoup plus doux qu'à la rive sud. La neige a presque complètement disparu; nous ne sommes plus en hiver, c'est encore l'automne.

Partout les perdrix rappellent, et un chasseur serait en pays de Cocagne.

Nous traverserons d'abord le *pays* d'Arnis, où plusieurs villages se cachent au pied de la montagne. Puis nous franchissons une rivière et une demi-heure après, laissons à notre droite, perché sur une colline, le village de Haidarbeg. Marchant d'une bonne allure, nous avons bientôt rattrapé notre bagage.

Arrivée 6 heures soir.

A notre grand étonnement, la plaine d'Ardjîch qui s'étend à nos pieds est couverte d'une neige épaisse. Sa vallée est sans doute assez ouverte aux courants du Nord et, partant, plus froide. La nouvelle Ardjîch, ou pour parler plus exactement, Agantz, est une petite ville bâtie à une heure et demie environ du lac et entourée d'une ceinture de villages. L'endroit, assez animé, a de l'importance comme relais sur le chemin de Van à Erzeroum. Les maisons y ont un *certain* confort; ainsi nous occupons une assez grande chambre éclairée par des fenêtres à carreaux de papier huilé. La misère y semble toutefois extrême, car je vois courir dans les rues, presque nus et grelottants par un froid piquant, des enfants de 12 à 15 ans.

Agantz a une petite garnison turque et nous y retrouvons un de nos amis de Van, Khalil-Effendi, parent de Mounir-Pacha. Il nous confirme les récits merveilleux que l'on nous avait faits sur l'Ilân-Dagh, ou montagne des serpents. Cette montagne, très célèbre dans tout le pays, mérite plutôt le nom de colline; elle domine le chemin de Haidarbeg à Agantz; nous y avons donc passé ce matin sans nous en douter.

Des grottes naturelles s'ouvrent au pied des rochers, et dans les fissures de ces grottes, logent de grands serpents; ils y sont

Digitized by Google

prisonniers et n'en peuvent sortir, mais on les voit remuer; ils y sont depuis des temps immémoriaux et c'est leur présence qui a donné son nom à la montagne.

Brrr... je n'aime pas les serpents, mais cela vaut la peine d'être vu!

Ce matin nous allons visiter ces fameuses grottes. Elles sont à une demi-heure d'Agantz. Les rochers volcaniques forment une sorte de grande muraille brisée, dominant le chemin. Le roi Sarduris II y fit creuser deux niches dont le fond porte des inscriptions cunéiformes datant de son règne. Une troisième niche est veuve d'inscription: ou bien elle n'en a jamais porté, ou bien, ce qui est possible, l'inscription aura été, à une époque postérieure, soigneusement grattée. 25 Novembre.

Près de ces niches s'ouvre une petite grotte où l'on peut pénétrer en se courbant en deux. Au fond, le rocher présente une longue fente; l'on voit distinctement qu'une masse grisâtre la remplit. Le guide touche cette masse avec sa baguette et la voici qui se contracte et remue! Le serpent n'est donc pas un mythe! J'ai toujours eu (je dois avouer mes faiblesses) une peur nerveuse des serpents, et il me faut réveiller tout mon courage pour examiner de plus près ce phénomène. Ce n'est pas *un* serpent, c'est toute une bande d'animaux rampants: on voit des queues trapues et des pattes très courtes; toutes les têtes sont tournées vers l'intérieur de la fente; il est donc impossible de déterminer l'espèce de ces animaux. Ce sont certainement des reptiles (sauriens) et ils rentrent probablement dans une catégorie inoffensive. Leur dimension paraît être de 30 à 40 centimètres. Il eût été facile de se renseigner plus pleinement en tirant de force un de ces animaux hors de sa cachette; mais aucun de nos hommes ne voulait tenter la chose, et je ne me sentais qu'une envie: sortir de là le plus vite possible. La tradition veut que ces animaux soient captifs dans cette faille. La chose n'est peut-être pas inadmissible *à priori;* car on a constaté de très curieux phé-

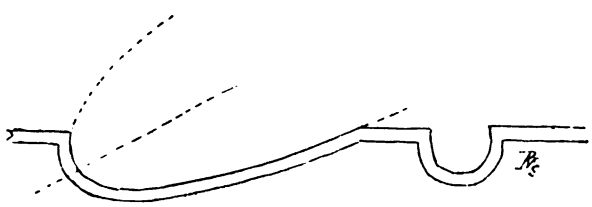
Digitized by Google

nomènes de ce genre, concernant des crapauds; pourquoi la chose serait-elle impossible pour les bêtes que nous avons ici? Beaucoup plus probablement, ces animaux ont tout simplement, de générations en générations, choisi leurs quartiers d'hiver dans cette grotte, et ainsi se sera consacré le nom d'Ilan-Dagh, montagne des serpents, nom que cette colline porte depuis les temps les plus reculés.

Comme nous avions invité Khalil-Effendi à partager notre dîner, nous nous hâtons de regagner Agantz. Guégou a été à la hauteur de sa réputation culinaire.

Nous tenons essentiellement à visiter la vieille Ardjîch, et Khalil-Effendi s'offre à nous guider.

La vieille Ardjîch ou Eski-Scheïr est aussi parfois appelée



Jeckmâl [1]. Située sur les bords du lac, à l'extrémité d'une plaine fertile, et au point où le chemin d'Erzeroum touche le lac de Van, Ardjîch a eu un brillant passé.

Sous les rois arméniens elle était une des plus grandes cités du Royaume; les premières invasions tartares lui laissèrent son importance. Marco Polo la mentionne immédiatement après Erzéroum [2]. Aujourd'hui il n'en reste que des ruines.

Au sortir d'Agantz on traverse quelques villages entourés de bosquets d'arbres, puis de grands espaces labourés où les sillons doivent être très profonds, car ils plissent l'épaisse couche de neige. Peu à peu la plaine devient humide, marécageuse et les

1 Du moins notre hôte arménien nous l'affirme.

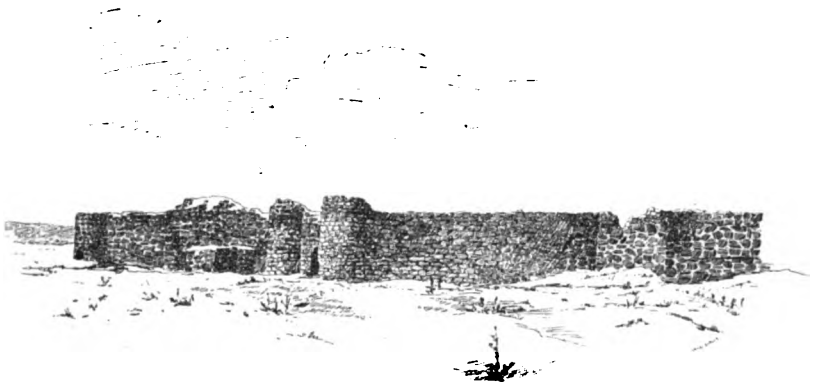
2 Hermenia... is a great country... the noblest of their cities is Arzinga (Erzingian) and then Erzéroum and Arzizi (Ardjîch) Marco Polo, by Col. Yule. I, 45.

Digitized by Google

chevaux avancent avec hésitation. Khalil qui monte une superbe bête, nous nargue amicalement.

Une assez grande ruine attire d'abord les regards; c'est une curieuse citadelle, où à côté de tours proprement dites, les murs s'infléchissent à certains endroits en arc de parabole. Le croquis que j'en donne, tout grossier qu'il est, fera comprendre cette disposition qui me semble assez rare.

A côté de la citadelle, deux mosquées ruinées. Toutes deux ont dû être primitivement des églises, à en juger par le style et



Forteresse d'Ardjich [1].

les nombreuses croix arméniennes que l'on trouve sur les murs. Toutes ces constructions ont, sur un massif de maçonnerie ordinaire, un revêtement de calcaire fort dur, assemblé dans la perfection. Le style est très pur et ces monuments remontent certainement à une époque de grand art. Du reste, de la ville il ne subsiste que des tertres: tout est inhabité.

Khalil nous affirme avoir vu il y a neuf ans Ardjîch entièrement entourée par les eaux du lac. Aujourd'hui l'on voit encore de vieux remparts se prolonger assez avant sous l'eau. Un pont

[1] Ce dessin a été fait par M. Burger, d'après une de nos photographies, assez voilée. Je me suis aperçu trop tard que l'appareil des murs n'est pas bien rendu. Ceux-ci, au lieu d'être en pierres frustes, sont au contraire construits en blocs de maçonnerie soigneusement taillés.

Digitized by Google

franchissait, dit-on, autrefois le lac d'Ardjîch, entre cette ville et Haidarbeg. Quand le niveau du lac est bas, on peut, paraît-il, voir encore les piles du pont sous les eaux.

Nous rentrons à Agantz à la tombée de la nuit; à peine sommes-nous dans nos appartements, qu'arrive un pauvre vieux Kurde, artiste-mendiant. C'est un beau type régulier, distingué et fier. Il s'accroupit, et, tirant une sorte de clarinette à embouchure ronde, il l'applique *au coin* de la bouche et nous sert tout son répertoire d'airs nationaux. La variété y manquait peut-être, mais elle était rachetée par une charmante couleur locale.

Bouclier et poire à poudre kurdes.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

LE SIPAN-DAGH — AKHLAT — D'AKHLAT A BITLIS

Le Sipan-Dagh. Les Yezidis. *D'Agantz à Norchèn*; Aghsraù; Norchèn. *De Norchèn à Adeldjivas.* Adeldjivas; une bonne farce de Sahto. *D'Adeldjivas à Akhlât;* Donouz. Akhlât; aspect général; notre grotte. Histoire d'Akhlât. Aventure tragi-comique avec notre hôte. Respect naïf pour le Saint-Évangile. Les ruines d'Akhlât; la vallée de Matavantz; les Turbehs. Soirée musicale. *D'Akhlât à Tadwân;* le Nimroud-Dagh; Quezwâk; Tadwân. *De Tadwân à Bitlis;* le seuil du lac de Van; hypothèse sur la formation du lac de Van; les khâns du col; Bitlis.

Pour gagner Adeldjivas, nous aurons à franchir, non pas des chaînons secondaires du Sipan-Dagh, car la montagne forme une seule masse baignant dans le lac, mais bien les contreforts largement plissés du volcan. Ces contreforts ont généralement l'orientation de rayons partant du sommet de la montagne comme centre commun. 26 Novembre.

Le Sipan-Dagh qui coupe à peu près en deux portions égales la côte septentrionale du lac de Van, forme en même temps le centre pittoresque de toute la région. Il a la pureté et l'austérité de lignes qu'affectent généralement les volcans.

Ses feux, éteints depuis longtemps, ont laissé des souvenirs profonds dans les légendes du pays; là où s'élève aujourd'hui la montagne, vivait jadis un peuple impie. Allah le châtia en donnant aux feux souterrains leur terrible essor et faisant jaillir de

Digitized by Google

terre trois énormes montagnes [1]. Mais cet autrefois doit se reculer dans la nuit des temps, car les Kurdes racontent, comment aux jours du déluge, avant de s'aller reposer sur l'Ararat, l'arche vint donner contre le sommet du Sipan. A ce signe du prochain apaisement de la colère divine, Noé s'écria: «Soub'han-Allah», Grâces soient à Dieu, d'où vint le nom de Soubhan ou Sipan-Dagh [2].

L'altitude absolue du Sipan-Dagh n'est que de 3353 mètres [3]; mais son isolement dégage ses lignes, et son reflet, brillant dans les eaux tranquilles du lac, le grandit immensément; aussi le colonel Shiel qui avait si longtemps résidé au pied du Demavend, croyait-il le Sipan aussi haut que ce Père des montagnes. La première ascension du Sipan-Dagh fut faite par Brant en 1838 [4].

Aux environs du Sipan-Dagh habitent, dit-on, quelques hordes Yezidis. Ces adorateurs du diable, quoique abhorrés des Kurdes, étaient, dit Jaubert [5], à cause de leur bravoure, ménagés par les princes kurdes qui cherchaient même à les attirer dans leurs domaines. Leur nombre a dû bien diminuer, car Mehemed-Reschid-Pacha leur fit une guerre d'extermination [6]. Le seul village yezidi qu'on nous ait positivement signalé jusqu'ici est celui de Pischikümbète, sur la gauche du chemin de Khorzot à Karakhân.

Départ 7 heures matin. Au sortir d'Agantz, l'on traverse jusqu'aux premiers contreforts du Sipan, la même plaine d'Ardjîch dont j'ai déjà parlé;

1 Le Nimroud et le Sipan, tous deux puissants volcans éteints, sont certainement deux des montagnes visées par la légende. Quelle est la troisième? Peut-être le Bingöl-Dagh?

2 Légende rapportée par Wilbraham (*Cap Wilbrahams Travels*, p. 341, 348). Ritter's *Erdk.* Theil IX, p. 976.

3 Texier, *Arménie*, I, XLV.

4 Le Demavend a 5630 mètres d'altitude, par conséquent près de 2500 mètres de plus que le Sipan. Brant; *Notes of a journey through a part of Kurdestan*, 1838. *Journal of the Geogr. Soc. of London*, 1841, vol. X, part. III, p. 409.

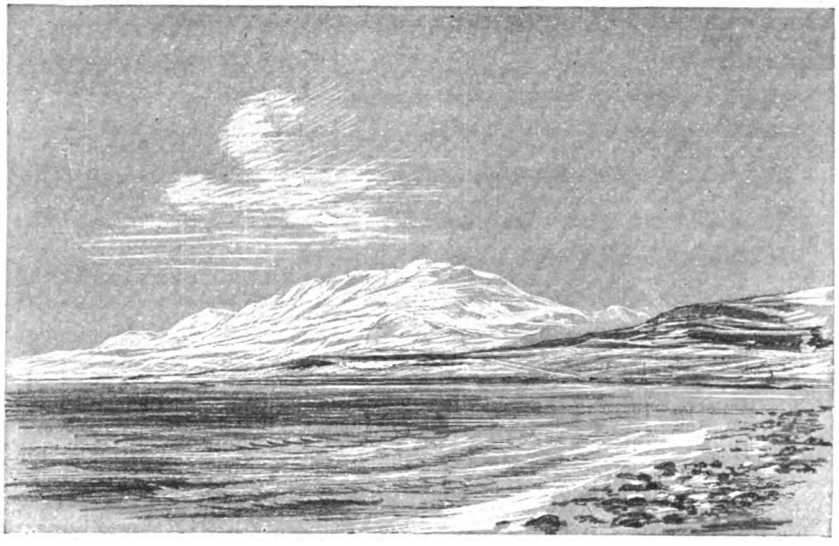
5 Jaubert, ch. XIV, p. 109.

6 D'après Texier, *Arménie*, I, 133, Reschid-Pacha en aurait, dans sa campagne du Kurdistan, exterminé 40,000.

Digitized by Google

elle est partout cultivée, et autant que la neige permet d'en juger, il semble que les labourés alternent avec des jachères. D'ailleurs, dans un pays où tout l'engrais passe en combustible, ce mode de culture doit être le seul qui n'épuise pas la terre.

Les contreforts largement ondulés où se faufile le chemin, masquent le Sipan. Vers onze heures nous faisons une courte halte au petit village d'Aghsraù, caché dans un pli de terrain; de là nous redescendons vers la rive du lac et longeons les



Le Sipan-Dagh (vue prise entre Aghsraù et Norchèn).

bords d'un ravissant petit golfe où le Sipan apparaît dans toute sa splendeur [1]. Après avoir franchi une rivière assez considérable, mais toute gelée, nous atteignons le village arménien de Norchèn [2], bâti sur le flanc d'une colline. Cette colline est des plus curieuses: elle n'est composée que de cailloux roulés, de nature volcanique. Je cherche vainement l'explication de ce fait. A simple titre d'indi-

Arrivée 3 h. 30 soir.

[1] J'ai pris un assez grand nombre de photographies du Sipan-Dagh. Malheureusement toutes ont manqué. Les dessins que j'en donne sont la reproduction de vagues contours devinés sur mes plaques, ou de croquis faits au galop. J'ai longtemps hésité à publier ces dessins, car ils sont presque une injure à cette belle nature.

[2] Ou mieux Norachèn.

Digitized by Google

cation, je note que le sommet de cette colline est à peu près à la même hauteur au-dessus du niveau du lac que le seuil de Tadwân.

27 Novembre
Départ 7 h. 30 matin.

Plus nous avançons vers la zone que la masse du Sipan défend des vents du Nord-Est, plus la neige se fait rare. La marche sur un terrain sablonneux est facile et le chemin s'élève peu à peu jusqu'à l'une des terrasses formant les assises de la montagne. Nous laissons à notre gauche, à une assez grande distance, et beaucoup plus bas que nous, l'étang de Khorantz; il nous est impossible de juger si c'est un ancien cratère ou une lagune détachée du lac. Un autre étang, sur les bords duquel Kiepert marque le village de Sipan nous reste invisible; il est à notre droite et plus haut que nous. Il doit sans doute occuper la cavité d'un ancien cratère et les énormes moraines que nous longeons, sont peut-être les moraines frontales de sa dernière coulée de laves.

Le ciel, d'abord sinistre, nous découvre vers midi de ravissants aperçus sur le lac.

Au sommet d'une colline, les ruines d'un vieux caravanséraï, solide construction à trois nefs, restent comme les témoins des temps de prospérité: un petit village est bâti auprès.

Arrivée 2 h. 30 soir

Bientôt le chemin s'infléchit vers une fraîche vallée où s'abritent les premières maisons d'Adeldjivas [1]; le ruisseau franchi, on pénètre dans la petite ville coquettement accrochée à un éperon montagneux que couronne une vieille forteresse ruinée. De ce Kaleh partent, s'écartant en éventail, les murs de la ville. Comme ceux d'Ardjîch, ils plongent assez avant dans le lac.

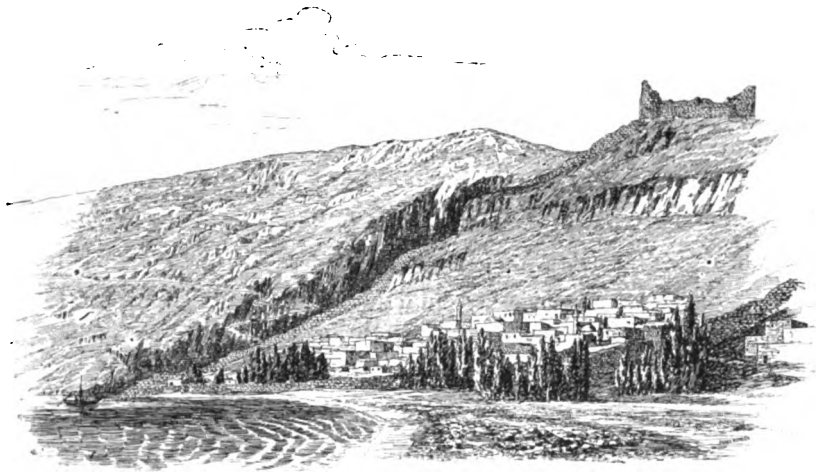
Adeldjivas forme donc une sorte de demi-cône, dont le sommet est au Kaleh, dont la base commence à l'Est au petit ruisseau que nous venons de franchir et s'arrête à l'Ouest au vallon profondément encaissé, dont les eaux drainent le petit lac de Dil-Göl. C'est vers ce vallon que les habitations se sont groupées de

1 Dans le langage populaire le nom d'Adeldjivas est contracté en Aldjivas. Le nom arménien est Ardzgué.

Digitized by Google

préférence; elles débordent même les remparts. La portion Est de la petite ville est plutôt un quartier de «jardins», comme une miniature des jardins de Van.

Cette ruine au sommet, ces murs descendant comme de grands bras, ces vergers, ces masures; sur la plage le léger claplotement des eaux du lac, cet aspect calme et insouciant des habitants, tout cela est d'une ravissante poésie. Adeldjivas est comme le pendant d'Artamied.



Adeldjivas.

Notre demeure domine le chemin et, par-dessus les toits plats, la «mer». Une vieille mosquée ruinée forme premier plan. Nous occupons une grande chambre dont les fenêtres portent l'habituel carreau de papier huilé. Nous demandons au propriétaire d'aérer un peu la chambre; il s'approche de la fenêtre et, sans plus de façon, crève deux ou trois de ses carreaux. Le procédé est assez primitif!

En se promenant sur le rivage, nos Chaldéens aperçoivent une misérable embarcation, l'un des rares bateaux qui croisent sur le lac de Van. Elle est construite en bois de peuplier et son aspect est des moins rassurants. «Mon Père, s'écrie l'un deux,

Digitized by Google

aurons-nous d'aussi grands bateaux que celui-là sur la mer?» La naïveté était charmante et nous en rîmes un bon coup.

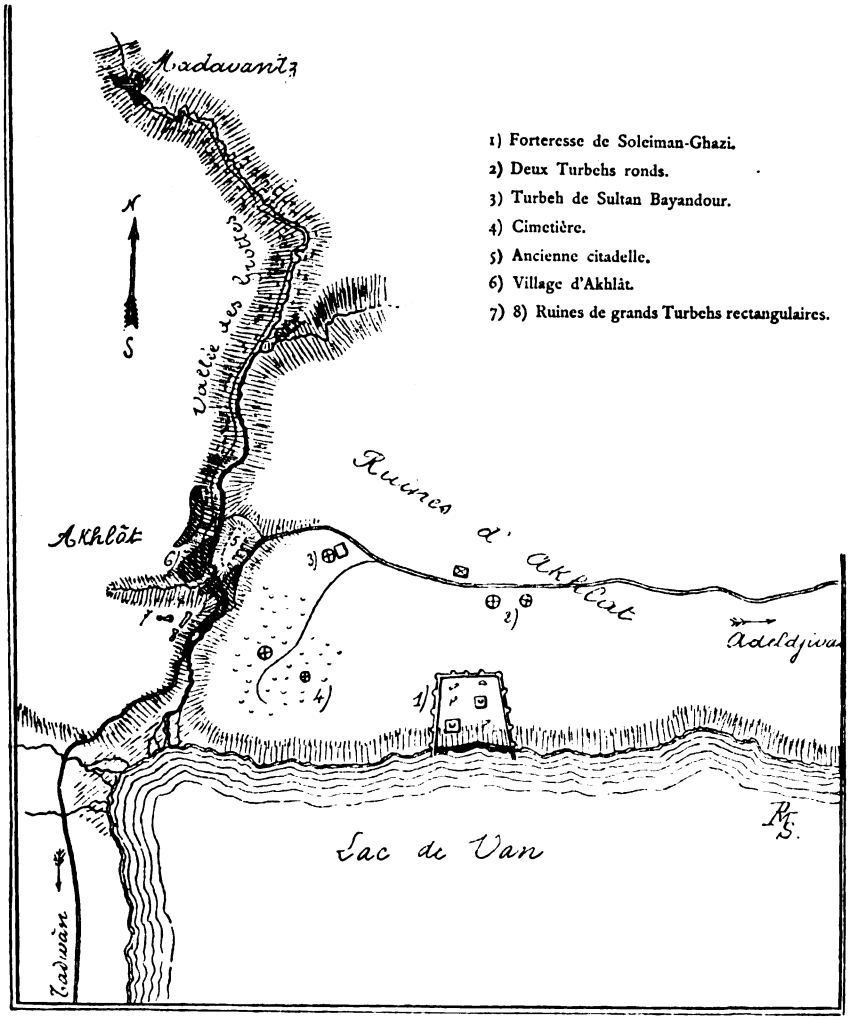
28 Novembre. Cette nuit, à trois heures du matin, pendant que nous dormions du sommeil des justes, nos katerdjis arrivent, faisant un train d'enfer, et tout étonnés de ne pas nous voir prêts à partir; nous leur avons, disent-ils, commandé le branle-bas pour cette heure; ils sont à nos ordres. Tout ahuris, nous cherchons à rassembler nos pensées et nous arrivons à conclure que, soit nos katerdjis, soit nos respectables personnes, ont été le jouet d'une hallucination; nous entendons dormir notre nuit, et nous renvoyons nos hommes. Sans trop maugréer, ils vont s'installer sur la terrasse d'une maison voisine que dominait le chemin et chacun reprend son sommeil interrompu, cherchant le mot de l'énigme. Pendant ce temps Sahto ronflait: il ronflait, faisant des rêves d'or, avec la douce satisfaction d'avoir joué «de bonne farce»! Notre drôle avait, à la nuit, pris ses quartiers dans l'écurie. Or un bœuf, son voisin, mécontent d'être dérangé, venait à tout instant envahir le domaine de Sahto. Celui-ci, agacé, fait d'abord passer sa mauvaise humeur en rossant les bêtes. A la longue, n'arrivant pas à dormir, il lui vient une idée sublime: «Je ne dors pas: il n'est pas juste que les autres passent une bonne nuit: et le drôle court d'un pied léger réveiller les katerdjis, leur annonçant que nous voulons partir tout de suite, *tchapoûck, tchapoûck!* Puis il retourne s'étendre auprès de son bœuf devenu plus calme, et ronfle béatement. Sa mauvaise farce est bientôt éventée. Personne ne s'en fâcha trop; il en fut quitte pour recevoir une amicale raclée de ses compagnons.

Départ 7 heures. Nous partons à sept heures.

Pendant une heure, grimpant et dégringolant, le chemin s'accroche aux rochers qui plongent à pic dans les eaux bleu-intense du lac. Les sommets dentelés de la rive sud, neigeux et brillant au soleil, viennent se raccorder aux pentes moins escarpées du Nimroud-Dagh et forment un admirable golfe digne des

Digitized by Google

rives de la Provence. Puis, la plage s'abaisse et s'échancre en anses gracieuses. Plus de neige; la douce chaleur d'un au-



Plan approximatif des ruines d'Akhlât.

tomne d'Italie. Au fond d'une de ces anses, une charmante oasis de noyers séculaires et d'arbres fruitiers encore couverts de leurs feuilles, cache le petit village de Donouz.

A Donouz commence le « pays » compris sous la dénomination

Digitized by Google

d'Akhlât. Donouz s'appelle même Akhlât-birindji ou la première Akhlât. Ce dut être autrefois comme un faubourg de la grande ville; car partout l'on trouve les vestiges d'une ancienne splendeur. Les maisons ne sont le plus souvent que les restes de constructions en pierre de taille, d'un fort beau style; les étages supérieurs sont tombés en ruines et les rez-de-chaussée ont été adaptés aux besoins de la population pauvre qui occupe aujourd'hui ces lieux. Dans la campagne sont disséminés de grands bâtiments ruinés, des turbehs [1] élégants; sur la rive du lac s'élève une forteresse (n° 1 du plan); un peu plus loin un grand cimetière (4). Le sentier passe près d'un admirable turbeh circulaire (3), puis, longeant la base d'un plateau autrefois fortifié (5), descend dans une vallée profondément encaissée. Un beau pont d'une arche, aujourd'hui à demi ruiné, est jeté sur le torrent.

Trois groupes de masures, du plus misérable aspect, s'accrochent aux flancs de la vallée; c'est l'Akhlât d'aujourd'hui [2]. La gorge est froide et austère, les aspects fantastiques et sauvages; nous venions de parcourir les idylliques paysages de Claude Lorrain; c'est ici l'âpre domaine de Salvator Rosa.

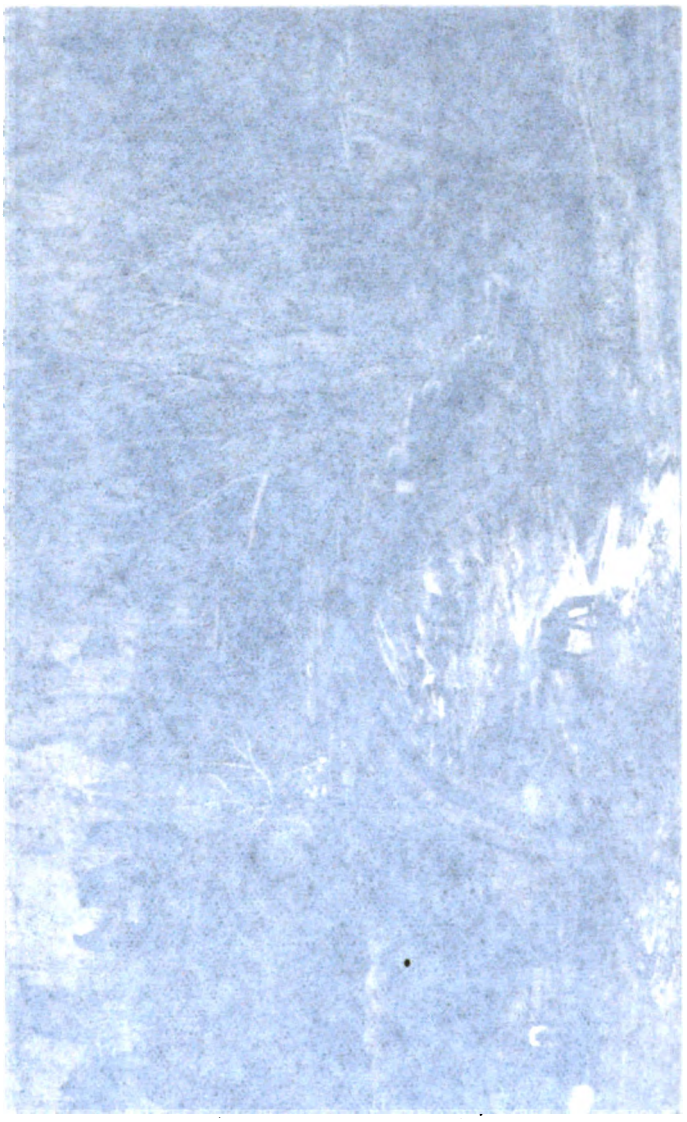
Les flancs du plateau fortifié sont creusés de grandes grottes à demi effondrées. Les masures parmi lesquelles nous cherchons notre abri ne sont que la devanture de grottes analogues. Un Arménien nous offre sa demeure; elle paraît presque plus misérable que les autres; mais l'étroit couloir ouvre dans une vaste grotte. C'est un grand rectangle dont un des côtés longs se prolonge plus avant dans la montagne, formant ainsi l'écurie.

Au fond de la grotte, une grande huche en pierre volcanique contient la provision de farine; à côté, un escalier conduit à une plate-forme qui mène elle-même à des réduits mystérieux où nous ne pénétrons pas. Contre les parois de la grotte sont disposés quelques pauvres ustensiles de ménage. Le tandoûr occupe le centre de la demeure; nous nous installons tout auprès. La voûte

[1] Turbeh, mausolée princier.

[2] Appelée aussi Akhlât-ikindji ou la seconde Akhlât par opposition à Donouz.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

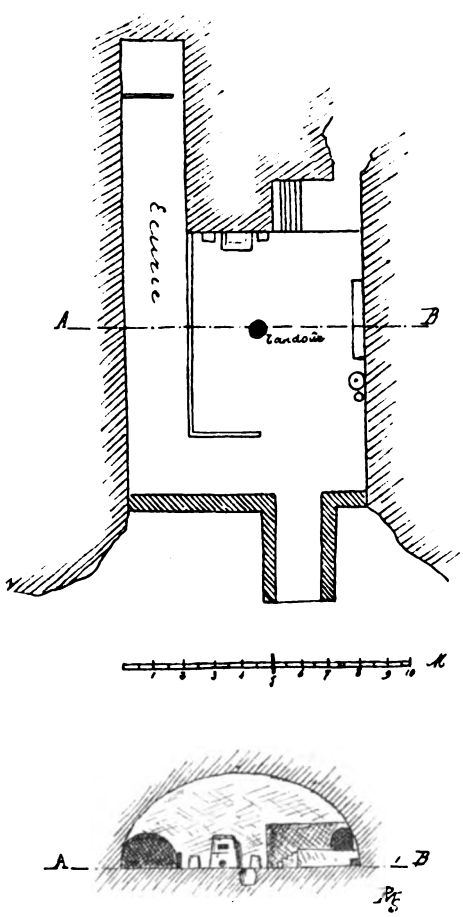
AKHLAT

Digitized by Google

Digitized by Google

de la grotte forme un demi-cylindre elliptique. L'atmosphère y est chaude, étouffée, riche en senteurs.

Akhlât est un des plus pauvres villages que nous ayons vus jusqu'ici. La population arménienne est misérable. Des jeunes filles de quinze ans sont presques nues; personne ne put nous fournir la moindre provision. Et pourtant Akhlât est dans une situation privilégiée. En dehors de la gorge étroite où le soleil pénètre peu en hiver, le climat du territoire d'Akhlât est très doux. Les jardins y produisent des fruits renommés. Les pêches et les pommes y atteignent de très belles dimensions; elles étaient autrefois connues jusque dans l'Aderbeidjân [1].



Plan et coupe de notre grotte d'Akhlât.

Deyrolle qui traversa au milieu de l'été le plateau de Prkouz à Akhlât, dit: «Après un «court repos au village «de P(ou)rkouz, nous nous dirigeâmes vers Akhlât à tra- «vers un plateau admirablement cultivé où le froment était «si beau et si admirablement semé, que j'aurais pu me «croire dans l'un des plus riches endroits de la Beauce sur

[1] Barb, nach Scheref. Heft von Juli 1859, Seite 18.

Digitized by Google

« le territoire d'une ferme-école, au milieu d'une culture per-« fectionnée » [1].

Que sert, hélas! à un pays toute sa fertilité quand les récoltes, qui aujourd'hui sont semées et rentrées en paix, sont ensuite pendant des années livrées au pillage! Depuis le passage de Deyrolle, des tribus kurdes ont dû comprendre Akhlât dans l'aire de leurs razzias et amener ainsi la population à ne plus cultiver que dans la stricte limite des plus urgents besoins.

Géographiquement, Akhlât, situé à l'angle du lac, tendant la main à Bitlis, Moûch et Melezguerd, devrait, comme par la force des choses, être un entrepôt commercial au lieu d'un désert.

Aussi bien, Akhlât a joué dans l'antiquité un rôle considérable.

Il est impossible de déterminer l'époque de sa fondation; on sait seulement par le témoignage des historiens orientaux qu'elle était comprise dans le district arménien de Peznouni (Deyrolle écrit Keznouris et Texier Pernouni). Le nom arménien était Khlât, mais le nom arabe et turc est Challath, ou mieux Akhlât.

C'est sous ce nom que la ville est le plus connue, car son développement historique se rattache aux invasions musulmanes. Les Khalifes, dont les armées avaient subjugué toute la petite Arménie jusqu'à Melitène (Malatiyeh) et s'étaient avancées dans toutes les vallées communiquant avec le lac de Van, s'emparèrent d'Akhlât au neuvième siècle.

Les empereurs byzantins finirent par en chasser les Musulmans (993) et ils conservèrent cette place pendant quelques années. Mais ils ne purent s'y maintenir contre les attaques des princes indigènes, soutenus sans doute par les Seldjoukides, et Akhlât devint l'apanage de princes kurdes qui y fondèrent de passagères dynasties. L'une d'elles, la dynastie des Merwanides, régnait à la fois à Diarbekr et à Akhlât. Sa tyrannie finit par devenir si insupportable aux habitants d'Akhlât, qu'ils pré-

[1] *Tour du monde*, XXX, 286.

Digitized by Google

férèrent se jeter entre les bras des Turcs; ils se livrèrent à Sokmân-el-Cothbi, un des chefs mamelouks du Seljoukide Kouthb-ed-din-Ismaël. Sokmân-el-Cothbi chassa les Merwanides et en 1099 se fit proclamer roi d'Akhlât, avec le titre de Shah-Arman, roi d'Arménie.

Akhlât devint ainsi pendant un siècle la capitale d'une dynastie improprement appelée seldjoukide. C'était au temps où les Khalifes, réduits à l'impuissance, voyaient partout s'élever à leurs dépens de semblables dynasties. C'était une époque de luttes où tout pouvoir était incertain; aussi bien les Seldjoukides d'Akhlât furent-ils constamment en guerre avec leurs voisins. Mais ces guerres ne les empêchèrent pas de porter leur capitale à un haut degré de splendeur. Les monuments dont on admire aujourd'hui les ruines remontent à cette époque; ils sont donc à peu près contemporains de ceux d'Ani; ils portent d'ailleurs très distinctement la marque d'une même influence artistique.

En 1207 un prince kurde de la famille de Saladin, Malek-el-Auhad-Ayoub, renversa la dynastie seldjoukide dont il occupa le trône avec valeur.

Bientôt Akhlât eut à repousser les attaques du terrible Djelal-ed-din-Charezm-Shah, qui l'assiégea deux fois sans succès.

En 1229 (626 de l'Hégire), il revint une troisième fois à la charge; le siège fut terrible. Le blocus dura tout l'hiver; vingt machines de guerre attaquèrent les murs du côté du lac; mais pour abattre le courage des défenseurs, il fallut la famine; le pain se vendit au poids de l'or et l'on dût manger les chiens. Épuisés par les privations, les défenseurs d'Akhlât furent débordés; Djelal-ed-din emporta la ville d'assaut. Les hordes Djingiskhanides la lui arrachèrent en 1245. C'est alors qu'Akhlât devint l'apanage d'une princesse géorgienne, mariée à un prince de la famille de Saladin. La guerre avait sans doute déjà causé bien des ruines. En 1247, un tremblement de terre détruisit une grande partie des monuments. Enfin en 1548 (955 de l'Hégire),

Digitized by Google

le Shah de Perse s'empara d'Akhlât et fit complètement raser la forteresse (n° 5 du plan). Plus tard, Soleiman-Ghazi fonda une nouvelle forteresse au bord du lac; elle n'eut jamais une grande prospérité (n° 1) [1].

Mais revenons à notre grotte. Il est trop tard pour aller visiter les ruines; nous leur consacrerons la journée de demain.

Nous espérions occuper seuls notre demeure, et ce n'est pas sans défiance que nous constatons qu'on ne nous en cède qu'une partie, la meilleure, il est vrai. Nous nous installons auprès du tandoûr; je commence à écrire mon journal et à faire un relevé barométrique. Pendant ce temps Hyvernat se fait enlever ses bottes par notre petit chaldéen, Lazare; celui-ci remplit si gauchement son office, que le voici tout d'un coup les quatre fers en l'air, entraînant dans sa chute table, encriers, baromètres, bousculant tout notre ménage. Chacun nous aide au milieu de l'hilarité générale à remettre notre installation en ordre. Au bout de cinq minutes je veux rentrer mes baromètres dans leur étui. Impossible de retrouver l'un deux! Je le cherche partout, même dans le tandoûr, tout est inutile.

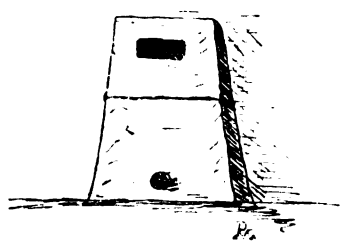
Pendant ce temps se déroule au bout de la grotte une petite scène typique. Le maître de céans tire Houchannah à part et lui dit en grand mystère que, moyennant un bon bakschîch, il nous ferait retrouver notre baromètre. Houchannah, devinant de quoi il s'agit, promet en souriant. Le maître lui montre alors du doigt son frère, dissimulé sur la plate-forme au fond de la grotte, en train de cacher le baromètre dans une caisse. Pour le coup, voici un vol manifeste, d'autant plus grave, qu'on nous a *offert* l'hospitalité! Le gredin avait vu tomber le baromètre dans le tandoûr et, rapide comme un voleur, s'en était emparé avant que nous eussions le temps de nous en apercevoir; il prenait le cuivre de la monture pour de l'or, et s'en promettait merveilles! Nous exigeons impérieusement et avec courroux la remise de notre

[1] Cf. Barb, 33 *Kurdendynastien*. Heft von Juli 1859, S. 18. Ritter's *Erdkunde*, T. X, p. 326. Texier, *Arménie*, II, 1. Deyrolle, *Tour du monde*, XXX, 287.

Digitized by Google

baromètre. Je m'en saisis, et tout entier au soin de constater les dégâts que la cendre et la chaleur du tandoûr lui ont causés, j'oublie le voleur, laissant ainsi à Hyvernat le rôle de justicier.

Il commençait à le remplir en bourrant le voleur, quand entre un de nos zabtiés. A peine au courant du fait, il bondit sur notre individu, et, aidé de nos hommes, commence à le rouer de coups. Son frère, notre hôte, à la naïveté de choisir ce moment pour réclamer son bakschîch et excuser le voleur par ce singulier raisonnement que « *le baromètre leur appartenait du moment qu'il était tombé dans le tandoûr* »! Le zabtié pour lui apprendre les lois de l'hospitalité, lui assène un grand coup sur la tête; puis, aidé de nos hommes, il expulse à coups de trique le voleur et notre hôte, qui crient tous deux à tue-tête: « Tandoura düchti, tandoura düchti », c'était tombé dans le tandoûr, c'était tombé dans le tandoûr!



Huche à farine (hauteur 1m,75).

L'exécution eût été suffisante; mais nos hommes étaient furieux; les zabtiés voulaient témoigner du zèle et, une fois la rossée commencée, nous sommes impuissants à l'arrêter. Le voleur est conduit à notre autre zabtié qui a le grade de schiaoûch (sergent); il ne veut pas être en reste, et rosse de plus belle le malheureux qu'il fait coucher à côté de lui en le garrottant solidement. Le pauvre diable a été si malmené que son ventre en est enflé. Ce sont des procédés brutaux. Mais ils rentrent tellement dans les mœurs, que celui qui n'y aurait pas recours dans une certaine mesure se ferait mépriser et voler en détail. Au demeurant, notre voleur sera relâché demain et pour un Arménien, habitué à être malmené à plaisir par les Turcs, il trouvera encore qu'il en est quitte à bon marché!

Pour nous, nous exhibons nos revolvers et nous déclarons solennellement que le premier qui aura le malheur d'entrer dans

Digitized by Google

notre grotte, recevra une balle dans la tête; puis nous nous préparons à nous aller coucher.

Nouvel incident: Hyvernat tombe dans le tandoûr! l'incident n'est heureusement que risible.

Avant la scène du baromètre, notre hôte nous avait apporté un paquet dont il voulait, dit-il, nous montrer le contenu. Il s'accroupit devant nous, prend un air grave et commence à défaire l'enveloppe du paquet. Il déplie avec une lenteur solennelle, et s'interrompant à chaque fois, un, deux, trois, quatre, cinq..... dix-neuf mouchoirs, et du dix-neuvième nous tire un évangéliaire de l'édition princeps des Méchitaristes de Venise. Ce respect avait son côté touchant, mais les dix-neuf mouchoirs mirent notre sérieux à une terrible épreuve! Inutile de dire que cet évangéliaire n'est jamais feuilleté, son propriétaire ne sachant pas lire.

29 Novembre. Nous consacrons la journée à la visite des ruines éparses aux alentours.

Le matin nous remontons la vallée jusqu'au village de Matawantz [1] qui est à une demi-heure de chemin d'Akhlât. La vallée n'est qu'une gorge assez étroite où l'impétuosité du torrent et les grands éboulements de roches volcaniques donnent souvent au tableau des aspects grandioses. Mais l'intérêt de la promenade est dans le nombre incalculable de grottes taillées dans le rocher. Beaucoup sont à peu près éboulées et leur dimension est très variable. On est peut-être en droit de considérer ces habitations, aujourd'hui désertes, comme le noyau le plus ancien de la ville d'Akhlât; mais ce serait une erreur de reculer l'époque où l'ensemble de ces demeures a été creusé jusque dans les temps préhistoriques. On connaît plusieurs villes souterraines dans ces régions. Ani a son quartier de grottes, et en Géorgie l'on rencontre, près de Gori et ailleurs encore, des villes souterraines

[1] Matawantz ou mieux Matnavantz.

Digitized by Google

abandonnées dont les restes témoignent souvent d'un art décoratif assez avancé. Je crois qu'il faut chercher la raison d'être de ce genre d'habitations dans les conditions de climat et de terrain, et non dans les traditions de peuplades troglodytes. Entre la grotte naturelle où se réfugie le troglodyte et ces demeures souterraines, soigneusement travaillées, il y a tout l'intervalle qui sépare l'état social le plus sauvage d'une haute civilisation.

Quant aux conditions de terrain et de climat, j'y attache la la plus grande importance. Rome, avec son sous-sol de tuf, tout à la fois aisé à travailler et solide, a vu se ramifier un réseau souterrain de catacombes, d'un développement de plusieurs centaines de kilomètres. Il me semble naturel que dans un pays où les hivers sont rigoureux et les étés très chauds, et où le bois a dû d'assez bonne heure être rare, on ait été amené très rapidement à se creuser des habitations d'une éternelle solidité dans une roche dont le noyau, assez facile à entamer, durcissait ensuite au contact de l'air. On avait ainsi des demeures où, de fait, la température se maintenait constante, tandis que les écarts de température de l'extérieur la faisaient paraître chaude en hiver, fraîche en été.

Les habitations de Matavantz, échelonnées en gradins sur les flancs de la gorge, sont presque toutes souterraines. Une vieille église arménienne, pittoresquement accrochée au rocher, surplombe la rive gauche du torrent. Elle aussi est, en très grande partie, creusée dans le roc.

Au retour de Matavantz, nous escaladons le plateau (5 du plan) dont j'ai déjà parlé. Il domine la jonction de la vallée principale et d'un petit vallon sans eaux, dans lequel descend le sentier qui vient d'Adeldjivas. Au Nord il est séparé du plateau supérieur par une légère dépression, peut-être artificielle. C'est là que s'élevait la forteresse, et sans doute aussi le palais des Sultans d'Akhlât. Le Shah de Perse, qui fit raser ces constructions en 1548, n'y laissa pas pierre sur pierre, et aujourd'hui ce n'est qu'un champ labouré.

Digitized by Google

Il est probable qu'Akhlât devait avoir, comme Van aujourd'hui, un grand «quartier de jardins» non fortifié et avec habitations très disséminées. C'est du moins l'hypothèse qui me semble la plus probable, car nulle part je n'ai vu la moindre trace de l'enceinte qui aurait dû contenir la vieille Akhlât [1].

Entre cette ancienne forteresse et la «mer» s'étend un vaste cimetière musulman. Le champ des morts a été plus respecté que la demeure des vivants, et l'on éprouve une impression étrange à ne retrouver intactes, au milieu de ces dévastations, que les tombes. D'Akhlât, en effet, il ne reste que des sépultures.

Ici d'abord le grand cimetière du peuple (4); les pierres tombales hautes de plus de deux mètres, couvertes de belles inscriptions, sont d'une uniformité remarquable; le caractère de l'histoire d'Akhlât s'y retrouve tout entier; une grande splendeur, mais concentrée en une seule période très courte. Au milieu de ces tombes se trouvent deux mausolées (turbehs).

Mais les turbehs de beaucoup les plus beaux bordent le sentier d'Adeljivas. Le tombeau du sultan Bayandoûr, l'un des chefs tartares qui s'emparèrent d'Akhlat au XVe siècle (n° 3 du plan) est un vrai bijou. Devant un bâtiment rectangulaire de forme austère s'élève un édicule cylindrique. Il est presque entièrement à jour. D'élégantes colonnettes portent un tambour assez court au-dessus duquel règne une corniche composite du travail le plus fin. L'édicule est couronné par un toit de pierre, de forme conique. Le temps a donné à la pierre, d'un rouge-brun et d'un grain très fin, des tons

[1] Je serais porté à étendre la disposition en «Jardins» à des villes beaucoup plus anciennes, comme Ninive, par exemple. Quelque part que l'on fasse à l'emphase orientale dans les descriptions qui nous ont été laissées de Ninive, il semble absolument impossible d'admettre que la ville ait tenu dans l'enceinte encore si visible de «Kouyoundjîk». Cette enceinte devait délimiter la Ville royale; et, comme on n'a pas trouvé d'autre enceinte, la Ville du peuple était sans doute sans fortifications, et partant, couvrait de ses jardins un très grand espace de terrain. Babylone était toute entière entourée de murs. Mais le développement prodigieux de ces fortifications (elles entouraient une véritable province de 500 kilom. carrés de superficie) montre bien qu'elles ont protégé, non pas seulement une ville dans le sens strict du mot, mais toute cette immense agglomération de *jardins*. C'est d'ailleurs une opinion très généralement admise.

Digitized by Google

chauds qui rehaussent admirablement toute la beauté du travail.

Turbeh du sultan Bayandoûr.

Sur la rive droite du torrent (7 et 8) s'élèvent les ruines de deux turbehs. Ils étaient de forme carrée et beaucoup plus grands que celui dont je viens de faire la description. L'un

Digitized by Google

d'entre eux (n° 7) est appelé par les habitants turbeh de Hassân Padichah [1]. La ville fortifiée (1), bâtie sur les bords du lac, est, comme nous l'avons vu, plus moderne; elle fut fondée par le Sultan Soleiman Ghazi (975 de l'Hégire = 1564). Il est probable qu'à l'époque troublée où cette forteresse fut bâtie, le système des «jardins» parut trop dangereux et que l'enceinte fut destinée à abriter la majorité des habitants. Bien que son périmètre fût assez petit, il devait suffire à contenir une population décimée par les guerres.

Aujourd'hui quelques pauvres familles habitent seules ces ruines. L'enceinte renferme deux mosquées. L'une d'elle est une construction carrée surmontée d'une coupole cylindrique, raccordée au carré par des arcs en ogive. Son portique est assez ruiné. La seconde mosquée a une coupole octogone à l'extérieur et cylindrique à l'intérieur. Son portique est mieux conservé. Les deux mosquées sont assez pauvres en ornements.

Vers le soir nous retournons à notre grotte. Le maître de maison a gardé de la scène d'hier un trop cuisant souvenir, et il nous laisse aujourd'hui seuls maîtres et seigneurs de sa demeure.

Après le souper se présentent des musiciens kurdes, accompagnés de deux jeunes danseurs. Les musiciens se servent de la kiamantcha ou viole kurde et du tambourin. Les danseurs ont chacun des castagnettes. Ce sont des garçons de 10 à 12 ans habillés de longues robes. Leur danse est assez variée, mais le chant qui l'accompagne est monotone. A côté de trémoussements passablement sauvages et de goût douteux, ils ont des mouvements d'une grâce et d'une agilité parfaites. Cette musique barbare, renforcée par l'écho de la grotte, cette danse qu'éclairait une

[1] Je donne un dessin du turbeh n° 3, d'après une photographie. Malheureusement l'humidité a abimé la plaque et mon dessinateur n'a pu y trouver que des indications beaucoup trop vagues pour pouvoir reconstituer d'une façon nette les charmants motifs de décor. Je n'étais pas capable de déchiffrer les inscriptions des différents turbehs, et Deyrolle (*Tour du monde*, XXX, 287), qui donne les noms des Sultans enterrés sous ces monuments, ne donne point de plan d'Akhlât, de telle sorte que je n'ai pu établir l'identité des tombes. J'ai identifié le Turbeh n° 3 d'après Layard qui le reproduit: Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon, p. 25.

Digitized by Google

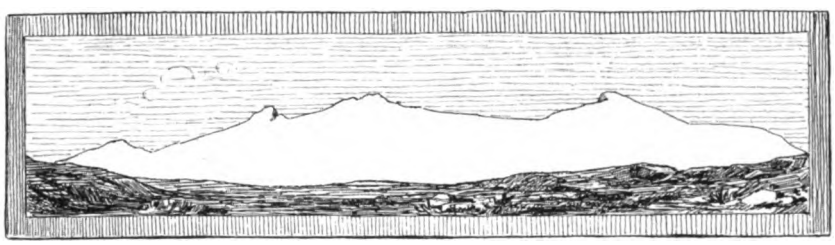
lumière vacillante, composaient un spectacle étrange et artistique.

Mais à la réflexion tout le charme disparaît pour faire place à une profonde tristesse, car l'immoralité des mœurs musulmanes fait à ces enfants une honteuse condition et les rend le jouet des plus ignobles passions.

30 Novembre
Départ 7 h. 45 matin.

Ce matin le ciel est couvert et la température douce, ce qui ne nous présage rien de bon.

D'Akhlât à Tadvân on ne compte guère que six heures de marche. Le chemin est excellent, actuellement libre de neige, et



Nimroud-dagh.

l'on n'y rencontre d'autres obstacles qu'un certain nombre de cours d'eau assez importants, mais guéables.

Pendant la première moitié du trajet on reste dans une plaine étroite et sans caractère; à l'Est on aperçoit les rives du lac, plates et marécageuses; le Nimroud ferme le paysage à l'Ouest.

Il domine le lac d'à peu près mille mètres; sa masse est lourde et disgracieuse, mais on peut très distinctement se rendre compte de l'immense étendue de son cratère, qui passe pour le second en superficie sur la surface terrestre.

Comme le Sipan, le Nimroud-dagh a sa légende. Nemrod, le puissant chasseur, avait établi sa résidence d'hiver à Roha (?) et pour échapper aux chaleurs de l'été, s'était construit au sommet du Nimroud un admirable château. Mais son orgueil provoqua la colère de Dieu; sur l'ordre d'Allah le sommet de la montagne s'affaissa, engloutissant le château royal et ses habitants, et formant

Digitized by Google

un lac de 1500 coudées de profondeur et de 3000 (??) parasanges [1] de tour !

Après quatre heures de marche, nous touchons à une charmante anse que domine au Nord un promontoire rocheux, isolé. Le village de Quezwâk fait pendant au promontoire sur la rive sud de cette petite baie. Il semble prospère. Nous retrouvons ici pour la première fois depuis Guänguätchinne les toits de pisé pointus au lieu de terrasses plates.

Quezwâk a une église arménienne assez ancienne et de jolie construction. C'est un carré inscrivant une croix grecque que surmonte une coupole ; les bas-côtés sont voûtés en plein cintre et viennent tous s'appuyer sur les quatre piliers qui portent la coupole.

Pendant que nous examinons l'église, survient un Arménien habillé à l'européenne et se disant ministre anglais. La modestie n'est pas son fort, car il nous assomme du récit des œuvres méritoires qu'il a faites ; il finit enfin par où nous lui eussions permis de commencer — par nous proposer un marché. Il a à notre disposition un cheval, un fusil et maints autres articles dont nous n'avons nul besoin. Nous plantons là ce singulier personnage et continuons notre chemin.

La dernière partie de la route est bien plus pittoresque, mais aussi plus difficile. Ce ne sont que petites montées et descentes. Partout où le chemin est creux, de grands amoncellements de neige forcent à des détours ; heureux que le dégel nous ait dégagé le reste du chemin, car il y a huit jours, il devait être presque impraticable.

Le Nimroud-Dagh devient plus majestueux à mesure que l'on

[1] Le parasange, sur la valeur duquel on n'est pas toujours d'accord, représente *grosso modo* l'espace qu'un homme parcourt au pas pendant une heure, soit 4 à 5 kilomètres. Il ne serait peut-être pas impossible de tirer de cette légende quelques données sur la formation du lac de Van. Strecker-Pacha dans son remarquable travail sur la retraite des Dix-mille donne constamment aux parasanges indiqués par Xénophon la valeur d'une mesure représentant un *temps* de marche, beaucoup plus qu'un espace déterminé parcouru par ses troupes. Représentant la marche d'une armée, en pays montagneux et ennemi, le parasange de Xénophon doit être comme mesure de distance, très faible.

Digitized by Google

approche de la baie de Tadwân, dont le gracieux ovale forme ici l'extrémité du lac. On aperçoit très bien le seuil de séparation du bassin de Van et du bassin du Tigre. Il est si peu élevé, il est si peu *à sa place,* que malgré soi l'on y cherche une fissure par où s'échappent les eaux du lac de Van.

Tadwân, petit village arménien, bâti tout près du lac, est Arrivée 2 h. 30 soir.

Notre demeure à Tadwân.

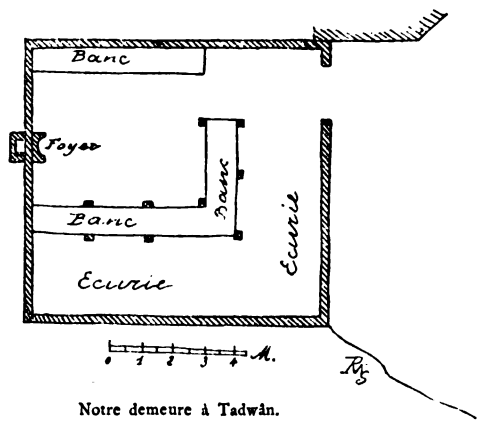
dominé au Sud par un promontoire rocheux que couronnait jadis une forteresse. Le temps est malheureusement couvert; mais par un ciel clair la vue du haut de ce rocher doit être admirable, embrassant une grande partie du lac de Van dont les rives viennent converger ici [1]; puis se reposant sur les deux

1 Tadwân est le point où se séparent: la route de Bitlis à Van par le Sud du lac, et la route de Bitlis à Van par le Nord du lac. Cette dernière a seule gardé des ruines de caravansérais. Du temps de Tavernier, le voyage se faisait toujours par Tadwân, Akhlât, Ardjîch, et Tavernier ne semble pas supposer qu'on puisse gagner Van par un autre chemin, puisqu'il compte 6 jours de marche de Tadwân à Van (probablement qu'on s'embarquait à Ardjîch pour n'avoir pas à tourner le lac d'Ardjîch). Cf. Tavernier, L. III, c. 3.

Digitized by Google

géants, les gardiens et, le mot est absolument exact, les pères du lac, le Nimroud et le Sipan.

A quelques minutes du village, un bois d'ormes abrite un antique cimetière arménien. Il semble qu'entre les générations qui y reposent et celle qui mène dans le hameau sa misérable existence, il n'y ait point de liens; car ce cimetière est comme un lieu néfaste, abandonné des hommes. La nature y reprend ses droits et les ormes, poussant leurs racines entre les tombeaux, en



Notre demeure à Tadwân.

font l'une après l'autre tomber les pierres. Ce cimetière doit être très ancien, car ses croix ornées et ses sarcophages sont d'un type qui s'écarte très sensiblement de tous ceux que nous avons vus jusqu'ici.

Il dégèle et les ruelles de Tadwân sont transformées en infects bourbiers ; quant à notre demeure, elle reproduit le type invariable de la maison-écurie. Un banc s'appuyant à des « colonnes » de bois qui soutiennent le toit, délimite la « maison » et son dossier forme la clôture de l'écurie. Les bêtes sont attachées à ce dossier. Lorsqu'il leur prend fantaisie de causer familièrement avec leur maître, il leur suffit de passer la tête entre les barreaux largement espacés de la clôture. Mon cheval Djamoûch est d'humeur fort causante; il est vrai que son principal mobile est

Digitized by Google

une insatiable gourmandise; il se saisit de tout ce qui lui tombe sous la dent, et je le surprends s'attaquant à mon lit de camp!

Journée désagréable: il dégèle et l'atmosphère est imprégnée d'une humidité froide et pénétrante. Une heure à peine et nous aurons quitté pour toujours ces rives charmantes et pour nous si pleines de souvenirs du lac de Van! Est-ce cette pensée, est-ce le temps, ou plutôt la combinaison de ces deux éléments, bref, nous sommes d'humeur triste et montons mélancoliquement la pente douce qui mène au seuil de Tadwân. Il faut environ une heure pour y arriver, et le baromètre lui donne à peine cent mètres d'élévation [1] au-dessus du niveau du lac. 1er Décembre Départ 7 h. 45 matin

Ce seuil est un grand plateau dominé par de hautes montagnes qui forment comme trois couloirs où il se perd; le plus large est celui par lequel le plateau s'infléchit vers le lac; le couloir du Nord, par lequel il va se perdre dans la vallée du Kara-Sou (qui arrose le district de Mouch), est plus étroit; le plus étroit de tous est la vallée du Bitlis-Tchaï orientée vers le Sud

La neige empêche de reconnaître la nature du terrain, mais plus bas, là où elle a disparu, on reconnaît distinctement des coulées volcaniques occupant le fond de la vallée.

Tout en n'étant pas géologue, je ne puis résister à la tentation de donner ici ma petite théorie.

Pour moi, à l'époque de la plus grande activité volcanique du Nimroud et du Sipan-Dagh, le lac de Van devait être une nappe d'eau d'assez petites dimensions, se déversant à hauteur de Tadwân dans le Bitlis-Tchaï; peut-être même le lac n'existait-il pas; et la vallée du Bitlis-Tchaï, libre encore des obstructions volcaniques, beaucoup plus profonde par conséquent, se raccordait-elle directement avec la vallée du Bendimahi-Tchaï et du Koschâb. Puis un jour, le Nimroud-Dagh intercepta de ses laves la vallée du Bitlis-Tchaï, la coupant complètement par le seuil

[1] Hauteur barométrique: à Tadwân 618mm,5
» » au col 610mm

Digitized by Google

de Tadwân, modifiant profondément son relief en aval par les grandes coulées qu'il envoyait vers Bitlis et emprisonnant toutes les eaux d'amont dans un bassin fermé qui devint le lac de Van, et reçut de l'action volcanique sa salure spéciale.

Cette hypothèse me sourirait beaucoup, car il me semble impossible de n'être pas frappé de la forme allongée qu'affecte le lac, depuis l'embouchure du Bendimahi-Tchaï jusqu'au seuil de Tadwân, et de la manière dont cet axe du lac se raccorde avec les axes du Bitlis-Tchaï et du Bendimahi-Tchaï. Il semblerait qu'on pût suivre au fond du lac l'ancienne vallée comblée par les eaux. Il n'est pas jusqu'au grand golfe dont Van occupe le fond qui ne puisse représenter une portion submergée des vallées du Koschâb et du Marmed Tchaï. Les portions de vallées aujourd'hui submergées avaient sans doute ces aspects de hauts plateaux qui sont si frappants dans la vallée supérieure du Zab (Albâg), ce qui expliquerait la grande largeur qu'a pu prendre le lac en les comblant.

Les eaux que cette digue emprisonnait ainsi n'ont pas été assez abondantes pour remplir l'immense bassin, monter jusqu'au seuil de Tadwân et reprendre leur ancien cours par le Bitlis-Tchaï. La forte évaporation de l'été, peut-être l'un ou l'autre déversoir souterrain [1], suffisent à contrebalancer leurs apports, et ainsi le niveau du lac s'est maintenu à peu près à cent mètres au-dessous du seuil de Tadwân ; mais comme ce niveau dépend de l'évaporation, des modifications climatériques plus ou moins stables, apportant plus de pluie et moins de chaleur ou inversement, auront suffi à produire, et ceci dans les temps actuels, les changements de niveau plus ou moins périodiques dont les traces se retrouvent sur les

[1] L'hypothèse des déversoirs souterrains est jusqu'ici purement gratuite. La salure toute spéciale des eaux du lac, qui devra tout naturellement se retrouver dans les eaux de l'émissaire, fournit le meilleur moyen d'identification. Mais, précisément, l'on ne connaît jusqu'ici aucun ruisseau dont la salure rappelle celle du lac de Van. Layard, qui a remarqué le très fort débit des sources du Meuks-Sou, ne dit pas et ne laisse pas supposer qu'elles soient salines. Discoveries in the ruins of Niniveh and Babylon, p. 416.

Digitized by Google

bords du lac et que l'affirmation constante des riverains ne permet d'ailleurs pas de nier.

Je ne prétends naturellement pas imposer cette théorie à mes lecteurs; mais je dois dire qu'elle me satisfait pleinement.

Sur ce, retournons au seuil de Tadwân.

Ce plateau, dominé par de hautes montagnes formant les trois couloirs dont j'ai parlé, est exposé à toute la rage des vents, et c'est ici la fameuse plaine dont on nous a fait si peur à Van. La neige s'y accumule, dit-on, jusqu'à des hauteurs de quatre et cinq mètres. De fait, malgré le dégel qui a rendu praticable la plus grande partie du chemin, on est encore exposé à de désagréables surprises. Sous une couche de neige, d'apparence uniforme, se cachent des trous profonds, et il faut choisir sa route avec prudence pour n'y pas tomber. On compte depuis Tadwân environ trois heures pour franchir ce plateau. Il n'en faut pas tant à un ouragan pour soulever des tourbillons de neige et ensevelir une caravane. Aussi bien, ce passage mérite-t-il sa mauvaise réputation; et, au temps où dans ces pays l'on s'occupait des voyageurs, on leur a préparé sur ce plateau inhospitalier des khâns confortables et élégants.

Le premier est à une heure et demie environ de Tadwân, un peu après la ligne de faîte [1]. La légende populaire en fait remonter la construction à quelque 400 ans et l'attribue à un certain Khosroû-Pacha. C'est une véritable forteresse, une magnifique construction en pierre de taille. L'intérieur se compose de grandes galeries parallèles à voûtes ogivales dont les retombées portent sur des piliers qui sont, parallèlement aux axes des galeries, reliés les uns aux autres par des arcs également ogivaux. Ce khân est muni d'un nombre considérable de cheminées. On voit que tout était organisé pour fournir un assez long asile aux voyageurs; aujourd'hui tout tombe lentement en ruines, mais malgré son état de délabrement, le khân reste encore

[1] Ainsworth, II, 373 donne à ce khân une altitude de 5690′ = 1734m,50 et, il l'appelle Bache-Khân (Khân à la tête [des eaux]).

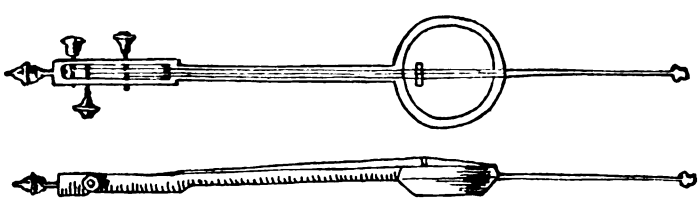
Digitized by Google

un précieux refuge pour les caravanes qui y sont souvent bloquées par les neiges pendant des semaines.

C'est de ce khân que le Nimroud-Dagh se présente sous ses aspects les plus majestueux; on le voit *de profil;* ses pentes sont abruptes et déchiquetées; il n'a plus rien de ces formes lourdes et écrasées que présente son versant Est.

On compte environ une heure de marche entre Bache-Khân et le second khân dont la construction est à peu près la même, sauf qu'il ne contient pas de cheminées.

Ici commence la vallée de Bitlis; le torrent y roule entre des roches basaltiques; une heure encore et nous touchons un troisième khân, bâti sur le bord de la rivière. Plus loin, un tronçon de route carrossable annonce le voisinage de Bitlis; elle passe sur des couches de roches volcaniques toutes noires et d'une remarquable sonorité. Des ponts à peine construits et déjà menaçant ruine, franchissent les ravins; enfin, voici Bitlis!



Kiamantcha kurde.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

BITLIS — SAÏRD — LE BOGHTAN

Bitlis, sa situation, son cachet. Un dimanche à Bitlis; genre des constructions de la ville; les bas quartiers; la forteresse et son histoire. *De Bitlis à notre campement.* Curieux éperon rocheux produit par des concrétions calcaires; la vallée du Bitlis-Tchaï; mode d'exploitation des forêts; une rencontre de brigands; ancienne importance commerciale de la route du Bitlis-Tchaï. Doukhân; impossible d'y passer la nuit; nous poussons de l'avant; campement à la belle étoile. *De notre campement à Saïrd;* journée atroce; difficulté de la marche sur des pentes de glaise détrempée; abondance des perdrix; toujours la pluie; débandade; Saïrd! Saïrd; la mission dominicaine; les Chrétiens de Saïrd; Le *pays* de Boghtân, ses ressources naturelles, sa misère; abus honteux dans l'assiette et la collection des impôts. Une famille patriarcale. Nouvelle formalité de police! Excursion au couvent de Deïr-Mar-Yakoub. Village abandonné aux portes de Saïrd: la *vieille ville* (Hadarouisse). Grève des zabtiés, ses motifs.

Arrivée 3 heures soir.

Jamais on ne s'attendrait à trouver une ville dans ces gorges étroites où les pentes raides et escarpées des montagnes viennent resserrer le lit du torrent. Mais Bitlis est la capitale[1] du Kurdistan; il est donc juste qu'elle aussi porte le cachet étrange du peuple d'aventuriers et de bandits qui l'habite.

Un rocher volcanique, une sorte d'immense bloc erratique, barre la vallée; la rivière l'entoure presque complètement, le transformant en une presqu'île qui ne communique avec le reste

1 Il est presque inutile de remarquer que j'emploie ici le mot *capitale* pour désigner la *ville principale*. Jamais les Kurdes, divisés en mille tribus, n'ont eu une capitale proprement dite.

Digitized by Google

de la ville que par une étroite langue de terre. Ce rocher porte la forteresse, aujourd'hui une ruine délabrée. Dominé de tous côtés par les montagnes, ce château serait une triste défense contre l'artillerie; mais protégé par son torrent et par l'escarpement de ses abords, il devait être un redoutable obstacle dans le «bon vieux temps».

Xénophon y passe avec ses Dix mille; mais, si j'ai bonne souvenance, il ne mentionne pas de forteresse à Bitlis. La légende en attribue la fondation à Alexandre; elle nomme même celui de ses lieutenants qui en eut la garde [1] (??).

Ce château est le point central de la ville. Un peu en amont et sur la rive droite du Bitlis-Tchaï débouche un vallon aux pentes assez douces [2]. Les habitations y sont disséminées dans des jardins; c'est comme un faubourg de Bitlis; mais la vraie ville se groupe autour du château et en aval, surplombant le précipice, escaladant les pentes rocheuses, offrant partout à l'œil des ruelles en casse-cou, des perspectives invraisemblables, des fouillis de maisons échafaudées les unes sur les autres.

Restant encore sur la rive droite du Bitlis-Tchaï, nous débutons par escalader un promontoire rocheux qui domine toute la ville; il porte l'ancien palais des Begs kurdes, transformé aujourd'hui en konak, en préfecture si vous voulez [3]. Le Vali y demeure et c'est à lui que nous voulons faire notre première visite pour lui remettre nos lettres et éviter ainsi toute difficulté. Le Tabour-Agassi nous introduit.

Le Vali est un personnage d'une cinquantaine d'années; il ne parle pas français, mais heureusement nous trouvons chez lui un Levantin, ingénieur des ponts et chaussées à Bitlis, M. X..., qui veut bien nous servir d'interprète. La visite fut des plus cordiales

1 Barb, d'après le 4e livre de Schéref, *Phil. hist. Classe der Kais. Ak. der Wiss.* Wien, Heft von Juli 1859, 4.

2 On voit très distinctement ce vallon sur la vue de Bitlis.

3 Ainsworth donne comme altitude du Konak 5470′ d'après ses observations barométriques; 5000′ à l'hypsomètre; moyennne 5235′ = 1595m environ. (Ainsworth, II, 372.)

Digitized by Google

et le Vali se mit tout à notre disposition. Détail caractéristique; il nous offre des cigarettes — *de contrebande.*

Reste à découvrir notre logement. Sahto connaît une bonne famille arménienne catholique; il va nous conduire chez elle. Il faut à cet effet passer sur la rive gauche, ce qui veut dire exécuter dans la rue principale de Bitlis une effrayante dégringolade à laquelle succède de l'autre côté du pont une marche pénible à travers les ruelles du bazar, puis une non moins abracadabrante montée. Elle aboutit à une sorte de longue terrasse et nous découvrons enfin notre gîte. Il est sur le chemin de Saïrd, tout au bout, presqu'en dehors de la ville. On nous reçoit fort aimablement et on nous loge dans un grand divan qui n'a qu'un inconvénient, celui d'être trop grand, partant assez froid.

Il est à peine trois heures; nous profitons de notre soirée pour aller porter aux missionnaires américains les lettres du Dr Reynolds. Ces messieurs nous reçoivent fort bien, mais avec cette amabilité de glace qui leur est propre. Ils regrettent de ne pouvoir nous inviter à dîner pour le lendemain dimanche: le repos du Sabbath les en empêche. La conversation très réservée ne nous apprit rien de neuf.

Nous commençons notre journée par assister à l'office divin dans la petite chapelle des Arméniens catholiques; à peine rentrés chez nous, arrive un aide de camp du Vali, que celui-ci envoie nous saluer et s'informer de nos besoins. Comme je désire prendre quelques photographies de la ville, je prie l'officier de faire mettre à ma disposition un policier pour me guider et écarter la foule. 2 Décembre.

Puis, ô merveille, voici les Américains! Après mûre délibération, ces messieurs avaient conclu que de rendre visite à des étrangers, hôtes d'un jour à Bitlis, ne serait point violer trop gravement le repos du Sabbath. Connaissant la rigidité un peu pharisaïque des observances américaines, nous leur savons vraiment gré de l'exception faite en notre faveur.

Digitized by Google

M. X..., dont j'ai parlé, et M. Z..., Moudir (chef) de la régie des tabacs, tous deux Européens d'origine, nous ont invités à déjeuner. Le repas est simple, mais très gai. Ces messieurs ont si rarement occasion de causer de l'Europe ou tout au moins des rives du Bosphore, l'avant-poste de l'Europe ! Ils sont ici dans un véritable lieu d'exil. Ils sont en quelque sorte internés dans la ville, car pour de hauts fonctionnaires les environs mêmes de Bitlis sont très dangereux; on ne peut y faire de promenade hygiénique que sous bonne escorte ! Quant au travail administratif, il se perd en questions de pots-de-vin; les routes de M. X... sont aussi imaginaires que la fameuse route de Van à Erzeroûm; quant à M. Z..., comment défendra-t-il les intérêts de la régie des tabacs quand le Vali lui-même offre à ses visiteurs du tabac de contrebande ? Au demeurant, allez imposer le monopole aux tribus kurdes quand vous pouvez à peine obtenir d'elles la rentrée d'un impôt !

Nous avions déjeuné à la régie; près de là se trouve un vieux cimetière d'où la vue d'ensemble sur Bitlis est ravissante. C'est de là que j'ai pris la photographie dont j'offre au lecteur la reproduction [1]. Si imparfaite soit-elle, elle donne du moins une vague idée de cette ville à laquelle non seulement sa disposition si pittoresque, mais aussi le genre de construction de ses maisons donnent un cachet tout particulier.

Il n'est plus question d'habitation en terre comme à Van. Le pays fournit en abondance une pierre volcanique [2] d'un brun-rouge clair; cette pierre, au moment où on la tire de la carrière, se laisse aisément débiter à la hachette, mais durcit ensuite à l'air. Elle est employée dans la construction de toutes les maisons, et ses blocs régulièrement taillés donnent aux habitations

[1] J'ai fait exécuter une aquarelle d'après cette photographie qui, fort endommagée par le voyage, n'a pu donner à l'artiste toutes les indications désirables; en particulier elle ne rendait plus aucunement les effets plongeants qui sont la caractéristique de Bitlis.

[2] Je ne sais comment Brant et Southgate (cités par Ritter's *Erdkunde*, X, 686) donnent cette pierre comme une pierre de grès.

Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

BITLIS

Digitized by Google

Digitized by Google

un aspect riche et coquet. Les fenêtres, souvent en ogive et donnant sur la voie publique, se rencontrent plus fréquemment que dans d'autres villes, ce qui enlève à la rue son aspect mort. Malheureusement cette pierre volcanique est très hydrophile, et l'humidité qu'elle absorbe rend facilement les habitations malsaines. Elle ne semble pas non plus d'une résistance à toute épreuve, car je remarque dans la plupart des constructions des longerons de bois intercalés à intervalles donnés entre les assises de pierre; ils sont destinés sans doute à éviter les tassements. Une promenade dans les bas quartiers de Bitlis est des plus charmantes. De nombreux ponts d'une construction hardie franchissent le torrent qui bondit étroitement encaissé entre ses berges rocheuses; des moulins, de petites mosquées, quelques églises arméniennes le bordent, utilisant la moindre surface plane; et au-dessus de nos têtes, alternant avec d'impraticables à-pics de roches, émergeant de bouquets d'arbres, dominant l'abîme, les maisons de Bitlis, jetées çà et là dans le plus artistique désordre. Dans de pareilles gorges on rêverait à peine un village, quelque «castello» italien de la Sabine ou des Abruzzes; mais nous avons ici bien vraiment une ville, et même pour la Turquie une ville importante, car on lui donne environ 30,000 habitants.

Comme on compte par foyers, le nombre exact des habitants est impossible à déterminer. L'élément kurde domine de beaucoup, car sur 6000 maisons, 5000 sont kurdes, 1000 arméniennes (parmi lesquelles une trentaine catholiques). La population *turque* ne compte qu'une vingtaine de maisons [1].

La fondation de Bitlis par Alexandre ne repose probablement sur aucun fondement historique. Toujours est-il que sa forteresse eut de bonne heure une grande importance. Les armées d'Omar

1 Au point de vue commercial, Bitlis est une place assez importante; elle exporte une assez grande quantité d'étoffes (cotonnades et laines) teintes en rouge. Cette teinture à la garance est une des spécialités de Bitlis. Aux environs l'on trouve aussi en grande quantité l'orpiment ($As_2 S_3$) qui sert pour la teinture en jaune. Je cite — pour mémoire, car il n'est pas question de les exploiter — de riches mines de cuivre, découvertes il y a quelques années entre Bitlis et Diarbekr.

Digitized by Google

l'arrachèrent aux Byzantins en 648. Mais bientôt Bitlis devint la capitale d'une principauté kurde; ses Begs profitèrent, comme tant d'autres, de la décadence du Khalifat pour affermir leur indépendance. Tavernier dit à leur sujet : « Bitlis est la ville prin-« cipale d'un Beg ou prince du pays, le plus puissant et le plus « considérable de tous, parce qu'il ne reconnaît ni le Grand Sei-« gneur ni le roi de Perse. Le Beg ou prince qui commande en ce « lieu, outre qu'il se tient fort de ces passages qu'on ne peut « forcer, peut mettre sur pied 20 à 25,000 chevaux et quantité de « très bonne infanterie, composée de bergers du pays qui sont « toujours prêts au premier commandement [1].»

Cependant, lorsque le Sultan Mourad IV eut arraché en 1638 Érivan et Baghdad aux Persans, le Beg de Bitlis jugea plus prudent de se soumettre à la Sublime Porte. Au demeurant, profitant de tous les embarras des Sultans, ses successeurs continuaient à se maintenir plus ou moins indépendants; la Turquie n'exerça sur Bitlis un pouvoir direct en substituant aux Begs ses Valis, qu'après la dure campagne du Kurdistan, que termina en 1847 la défaite de Mahmoud, Beg de Van.

3 Décembre
Départ 7 h. 50 matin.

Toujours la même difficulté à obtenir des renseignements exacts! Personne ne peut nous indiquer le temps nécessaire pour gagner Saïrd, la ville la plus voisine! Les appréciations varient du simple au double. Généralement on s'accorde à nous dire qu'il ne faut qu'une journée; dans ce cas, la carte est bien fautive! Nous nous mettons en marche au petit bonheur.

Au sortir de Bitlis l'on suit d'abord la route « carrossable » de Bitlis à Saïrd; au bout de cent mètres elle est déjà impraticable; après un quart d'heure de marche, on la perd complètement pour retrouver l'antique sentier.

A l'endroit où finit la route, coule une petite source d'eau thermale; au sortir même de la ville, nous avons remarqué deux

[1] Tavernier, L. III, ch. 3.

Digitized by Google

sources sulfuro-ferrugineuses. On en compte une multitude dans le pays, mais personne ne songe à les utiliser.

Le chemin qui jusqu'à Doukhân restera sur la rive droite du Bitlis-Tchaï se transforme rapidement en sentier de chèvres. A environ une heure et demie de distance de Bitlis, il se heurte à un grand éperon rocheux qui, parti d'assez haut, va plonger jusque dans le lit du torrent. Cet éperon barre entièrement le passage. Ce n'est autre chose qu'un gigantesque dépôt calcaire. La source qui par son travail incessant a élevé cette muraille continue toujours son œuvre et on la voit par endroit suinter doucement à travers la roche. Cet éperon a de six à dix mètres de hauteur et presque la même largeur. Pour frayer un passage au sentier, l'on a, dans des temps sans doute très reculés, percé à travers ces dépôts calcaires une galerie transversale. Sur la rive gauche du torrent, un village kurde, dont les solides constructions de pierre [1] ressemblent à une forteresse, fait face à ce curieux éperon : bâti sur une terrasse aux parois abruptes, il domine de bien haut la gorge et le torrent.

Dans la vallée il n'y a plus trace de neige; seuls les pics escarpés qui la dominent détachent encore l'éclatante blancheur de leurs sommets sur l'azur du ciel. Les lignes du paysage rappellent étonnamment le Tyrol.

Ce n'est plus le haut plateau d'Arménie avec ses paysages dénudés : ici la vallée est boisée et riante dans sa sauvagerie; cette végétation est d'ailleurs étrange dans ses formes. Comme la rareté de la population rendrait improductive l'exploitation des bois de charpente, et que d'ailleurs l'absence de chemins opposerait un obstacle presque insurmontable à leur transport, les gens du pays ne recherchent que le bois de chauffage et le charbon qu'ils transportent jusqu'au cœur du haut plateau arménien. Aussi exploitent-ils tous leurs arbres en têtards. Les vieux troncs décapités s'obstinant, depuis des siècles peut-être, à pousser sans

[1] Probablement le village de Parkhand.

Digitized by Google

cesse de nouveaux rejets, prennent les formes les plus noueuses, les plus fantastiques. A côté de ces vétérans se groupe la jeunesse: chênes, chataigniers, frênes, lauriers, mûriers, puis maintes espèces que je ne connais pas. Tout cela pousse en désordre, accroché aux rochers, luttant contre les lianes et entremêlé d'une foule d'arbrisseaux épineux.

Vers dix heures nous sommes rattrapés par un officier supérieur de gendarmerie, qui, accompagné d'un zabtié, se rend à Saïrd: nous ferons route ensemble.

Je vois tout à coup Guégou examiner avec soin sa carabine, enlever un tampon de graisse qu'il y avait coulé pour la protéger de l'humidité, et y glisser une balle. Il a sans doute vu un gibier; et je ne prête pas grande attention à sa manœuvre. Mais une heure plus tard nous apercevons, campés sur un rocher à quelque hauteur au-dessus du chemin, quatre Kurdes. Ils sont armés de bons fusils et, au moment où nous arrivons à portée, ils affectent très ostensiblement de les charger; nous en faisons autant de notre côté et, dans cette attitude guerrière, continuons d'avancer. Ils nous épiaient depuis longtemps et Guégou les avait vus prendre les devants dans les rochers; mais ces braves Kurdes avaient compté sans l'officier de gendarmerie et son zabtié qui nous avaient rejoints entre temps. Ce renfort ne faisait pas leur affaire!

Nous passons sans broncher au pied de leur rocher pour faire halte quelques pas plus loin sur une petite pelouse. Notre manœuvre force les Kurdes à se prononcer; ils se prononcent pour la paix et, prenant un air indifférent, se défilent en passant devant nous. Nous leur souhaitons bon voyage, et comme l'endroit est charmant, nous y faisons une petite halte et invitons l'officier à partager notre déjeuner.

Cinq minutes après, nous ne pensions plus à nos Kurdes, tant l'insouciance et les charmes du voyage font vite oublier le danger!

Bientôt le sentier devient de plus en plus casse-cou; il faut

Digitized by Google

aux chevaux des jarrets d'acier pour y résister; à chaque instant il nous faut mettre pied à terre.

Cette vallée étroite est cependant l'une des plus accessibles du Kurdistan et l'on voit qu'autrefois le trafic dut y être important; ici ce sont des khâns ruinés qui en témoignent; un peu plus loin ce sont les restes d'un pont qui franchissait jadis la vallée, d'une seule arche de la construction la plus hardie [1]; aujourd'hui il n'en subsiste que quelques assises.

Enfin, vers trois heures, nous atteignons Doukhân. Un pont franchit la rivière et de l'autre côté se trouve le khân, la première demeure que nous ayons rencontrée d'aujourd'hui. Il est bondé de soldats se rendant à Bitlis; beaucoup sont malades; il n'y a plus de place pour nous et nos 12 chevaux; la société d'ailleurs n'a rien d'engageant; nous pousserons encore de l'avant et coucherons où nous pourrons. Pendant notre courte délibération l'officier de gendarmerie disparaît; nous n'en entendîmes plus parler.

A Doukhân bifurquent les chemins, de Bitlis à Diarbekr, et de Bitlis à Môsoul par Saïrd. Le premier suit encore la vallée du Bitlis-Tchaï jusqu'à Ziaret; le nôtre la quitte ici pour franchir un col et parcourir ensuite des vallées tributaires du Boghtân-Sou.

Nous rencontrons après Doukhân, échelonnés le long du chemin, quantité de traînards dont plusieurs paraissent moribonds. La grimpée est atrocement raide. Mais l'on marche à travers bois; et sur la vallée principale que nous dominons maintenant, s'ouvrent d'admirables échappées. Le torrent semble toujours couler dans une gorge profonde; mais au-dessus, les pentes des montagnes prennent des lignes plus douces, plus larges: ce sont de grands chaînons latéraux, couverts de végétation, se croisant en dents de scie et se perdant dans une lointaine perspective. La régularité de ces croisements de montagnes, la végétation qui les

[1] Plusieurs voyageurs donnent toute une nomenclature de villages situés sur ce parcours. Il n'en reste plus rien aujourd'hui. Ils étaient probablement groupés autour des Khâns. Cf. Ritter's *Erdkunde*, XI, 96-98.

Digitized by Google

recouvre, notre propre caravane grimpant lentement à travers bois, me reportent à certaines aquarelles de Paul Marcoy dans son «voyage à travers les Sierras»; autrefois je le traitais de farceur, mais je lui fais maintenant amende honorable; il avait sans doute raison dans sa manière de rendre le paysage.

J'ai dit que les habitants exploitaient leurs forêts pour la production du charbon; ils emploient à cet effet un procédé absolument kurde. Un vieux tronc se lasse-t-il enfin de produire des rejets, on en fera du charbon; mais l'abattre, le débiter, le mettre en charbonnière demande bien trop de soin. N'est-il pas beaucoup plus simple de mettre le feu au tronc et de le laisser se consumer? on en perdra, il est vrai, les trois quarts, mais on aura ainsi du charbon qui n'aura coûté que bien peu de peine; c'est l'essentiel. Nous voyons ainsi flamber plusieurs de ces torches géantes. Que de cette façon il se produise souvent des dégâts considérables, peu leur importe! D'ailleurs, l'écartement des arbres diminue beaucoup le danger.

Dans cette pénible montée notre caravane traîne et se débande. Quand à la tombée de la nuit elle arrive au col, les zabtiés nous déclarent que nous ne sommes qu'à mi-chemin entre Doukhân et le prochain village! Impossible avec nos bêtes fatiguées de pousser plus loin dans l'obscurité; nous nous perdrions sûrement. Nous ferons donc halte au prochain endroit propice. Le temps est beau: bien que nous soyons en Décembre et à près de 2000 mètres d'altitude, une nuit à la belle étoile n'aura rien de terrible, tout au contraire.

Arrivée 6 heures soir.

Nous trouvons bientôt dans un fond boisé une petite source [1], et pour comble de bonheur une grande provision de bois préparée par un pauvre Kurde. Devenant Kurdes nous-mêmes, nous confisquons sans le moindre remords le bien d'autrui. Il faut dire que dans ce pays les titres de propriété sont si douteux! Puis, nécessité fait loi!

1 Ainsworth, II, 366, se rendant de Saïrd à Bitlis, dut camper au même endroit, non sans grande crainte des Kurdes.

Digitized by Google

Notre terrain de campement est en pente douce ; Guégou, en capitaine expérimenté, a rapidement pris ses dispositions ; le bagage, réuni en demi-cercle, formera un retranchement au haut de la pente ; nous campons tout auprès ; nos hommes en dessous de nous, et tout en bas, mais à portée de la main, et un peu plus loin du feu, les chevaux, eux aussi disposés en demi-cercle. Bientôt deux énormes feux sont allumés, l'un pour nous, l'autre pour nos hommes. Ceux-ci sont d'une gaîté exubérante. Leur nature vagabonde est tout émoustillée à l'idée d'un campement à la belle étoile ; Guégou se multiplie. La soirée est des plus animées et ce n'est qu'à onze heures que nous gagnons nos lits de camp. Nous les avions dressés, pieds au feu ; enroulés dans nos couvertures, la lesghienne rabattue jusqu'au menton, nos fusils entre les jambes, nous dormons bientôt profondément et sans soucis. Et pourtant nous sommes dans une des parties les plus dangereuses du Kurdistan !

Dominés de tous côtés, bien éclairés par nos feux, nous fournirions à des brigands une cible immanquable et nous serions «descendus» avant d'avoir seulement pu tirer un coup de fusil ! Mais nous sommes si entièrement au charme de notre campement que nous oublions tout et le matin je suis bien étonné de voir que Guégou, mieux au fait des mœurs du pays, n'a pas fermé l'œil et a passé toute la nuit accroupi près du feu.

4 Décembre
Départ 7 h. 30 matin.

Vers quatre heures du matin il commence à bruiner. Pendant que nous faisons notre toilette, une grande compagnie de perdrix, attirée par la clarté du feu, vient bruyamment voler à travers notre campement ; mais naturellement elle est bien loin avant que les fusils soient prêts !

Hélas ! la bruine du matin devient bientôt une pluie fine qui ne nous quittera plus un instant jusqu'au soir. Le chemin, toujours aussi casse-cou et rempli de cailloux, franchit les pentes supérieures de plusieurs vallées dont les eaux se dirigent vers le Nord-Est. La carte n'en fait aucune mention ; pour moi, ces cours

Digitized by Google

d'eau doivent se réunir tous en une grande vallée qui, au bout d'un certain temps, doit tourner au Sud pour rejoindre la rivière principale, le Khazer-Sou, qui se jette dans le Boghtân-Sou au-dessous de Saïrd.

Jusqu'à Saïrd le chemin ne traverse aucun village, et je ne puis identifier Varkhân.

Peu de temps après avoir quitté notre campement, une nouvelle difficulté vient s'ajouter à celle des cailloux : le terrain est formé de schistes décomposés qui sous la pluie donnent une glaise affreusement collante et glissante. Pour éviter de dangereuses dégringolades, nous sommes souvent forcés de mettre pied à terre, quittes à patauger horriblement dans cette boue gluante.

Par un beau temps le paysage doit être magnifique ; le sentier franchit trois ou quatre cols pour couper ensuite des vallées où coulent d'assez fortes rivières. L'une d'entre elles a même un passage à gué assez difficile. Je les tiens toutes pour des affluents du Khazer-Sou.

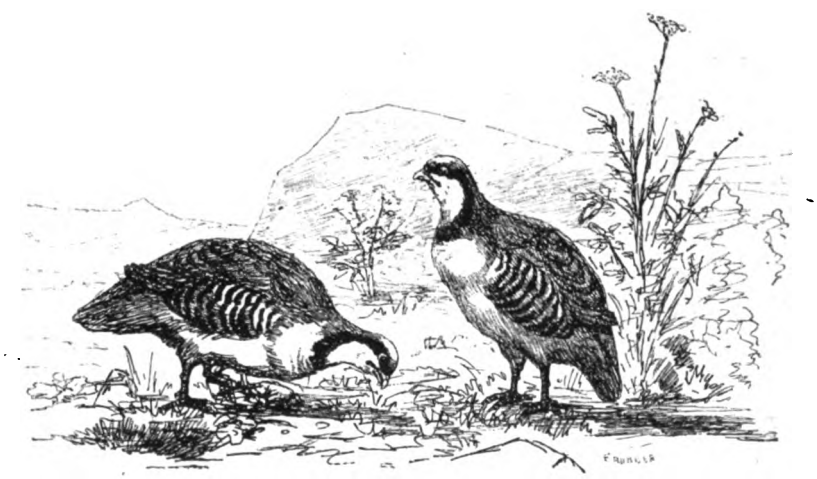
Pendant que nous cheminons mélancoliquement, un des zabtiés a la mauvaise idée de faire de la fantasia. Voici que les chevaux de bagage, agacés par la pluie, trouvent la diversion charmante et n'ont rien de plus pressé que de se lancer à la suite du zabtié dans un galop à fond de train ; en un instant, une charge par ci, une autre par là, un cheval par terre, un éparpillement de bagages, une confusion complète ! Dans la boue et sous la pluie, le rechargement manque absolument de charmes !

Arrivés au bas d'une de ces pentes glissantes, que nous-mêmes avons descendue un peu plus vite que nous ne l'eussions voulu, nous ne pouvons nous empêcher de rire de bon cœur en voyant le bon sens des bêtes de charge qui débouchent à ce moment au sommet de la pente. Elles envisagent un instant bien en face la difficulté qui les attend, entament philosophiquement la descente, puis, comme à un signal donné, s'asseyent sur leur train de derrière, écartent les jambes de devant et, arc-boutées

Digitized by Google

ainsi, dégringolent suivant les lois de l'accélération jusqu'au bas de la pente!

Sur tout le parcours, le genévrier abonde; aussi rencontrons-nous une quantité incroyable de perdrix. Je crois que, sans exagération, nous en avons fait lever plus de deux cents. Je suis trop agacé par la pluie pour songer à la chasse et laisse ce soin à Guégou. Il a un art consommé pour deviner la perdrix, courir à



Perdrix choukâr.

fond de train vers la compagnie, puis se tapir, avancer sans plus de bruit qu'un chien d'arrêt et parvenir ainsi tout près du gibier.

Cette perdrix choukâr est notablement plus grosse que notre perdrix commune; elle a le bec et les pattes rouges, un collier noirâtre et un plumage assez varié; son fumet me semble aussi beaucoup plus fort; c'est un manger peut-être plus délicat que notre perdrix.

La journée s'avance, et rien n'annonce Saïrd; cependant, si nous voulons un gîte, il *faut* y arriver; chacun se presse de son mieux. Démoralisés par la faim, car nous avons à peine pu manger, par la pluie, car elle tombe sans cesse, nous oublions toute mesure de précaution, et, au risque de se perdre ou d'être

Digitized by Google

dévalisée, notre caravane s'échelonne misérablement, parfois sur plus d'un kilomètre de long. L'obscurité se fait, et rien, toujours rien, sinon l'averse. Enfin, nous voyons poindre au loin une lumière, puis une autre; un quart d'heure encore et voici Saïrd!

Mais il faut trouver la maison des Pères. Chacun est retiré chez soi et personne ne veut nous guider.

Nous errons dans les ruelles étroites, nous heurtant aux auvents de chaume du bazar, buttant et barbotant dans le ruisseau. Nous découvrons avec beaucoup de peine la demeure
Arrivée 8 h. 10 soir. des missionnaires. Le P. Defrance et le P. Le Crosnier ne nous attendaient plus.

5 Décembre. Tout le bagage est trempé et nous sommes heureux de pouvoir nous sécher, nous et nos hardes. La pluie continue d'ailleurs à tomber à torrents. Sous le toit hospitalier des missionnaires le temps passe en agréables causeries soit avec eux, soit avec les notables chrétiens de la ville.

Saïrd se trouve à peu près à mi-chemin entre Môsoul et Van; par la bonne saison il faut environ huit jours de marche pour gagner l'une ou l'autre de ces deux villes.

Sa situation est fort agréable. La ville s'étage en gradins sur le flanc des collines qui la séparent du Boghtân-Sou. Autour de Saïrd ces collines s'abaissent en une large vallée dont les eaux sont tributaires du Khazer-Sou, affluent du Boghtân. L'on dit son climat très sain.

Sa population est estimée à 12 ou 15,000 âmes, dont 3 à 4 mille Chrétiens [1].

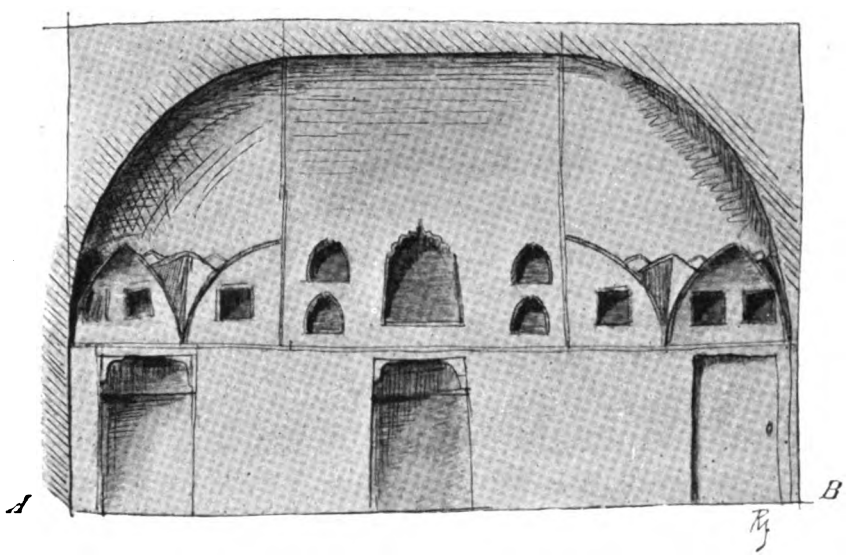
1 D'après les renseignements d'un notable, Saïrd compte :

250	maisons	d'Arméniens grégoriens;
4	»	d'Arméniens catholiques;
99	»	Chaldéens catholiques;
50	»	Syriens jacobites;
8	»	Syriens catholiques;
30	»	Protestants;
1400	»	Musulmans.
1841		

Digitized by Google

Saïrd est le siège d'un évêché chaldéen qui a sous sa juridiction, outre les Chaldéens de la ville même, 33 villages formant une population de 3500 à 4000 âmes.

Lorsque les Dominicains de Môsoul fondèrent le poste avancé de Van, ils reconnurent la nécessité de le relier au centre de leur mission par des postes intermédiaires; la fondation du poste de Saïrd en 1882 fut le premier acheminement vers



Coupe longitudinale de la salle à manger des Dominicains à Saïrd[1]. Échelle 1/100.

l'exécution de ce plan. Deux missionnaires Dominicains y furent envoyés. De Saïrd où ils sont établis, ils rayonnent dans les environs, soit dans le Boghtân, soit dans le Berouali, et jusqu'à Redwân. Dans la ville même ils dirigent une petite école de français et

[1] Je donne ce croquis — coupe longitudinale de la salle à manger des Dominicains — comme un type de l'architecture mixte, mi-persane, mi-arabe que l'on rencontre dans ce pays. La chambre occupe toute la profondeur du bâtiment : les fenêtres, très basses, ouvrent dans les deux côtés étroits; les murs sont ornés de fausses portes et de niches. Jusqu'à hauteur d'homme la salle est rectangulaire; sur ce rectangle se pose une voûte ellipsoïdale à laquelle les coins du rectangle se raccordent par des arcs ogivaux. La salle est badigeonnée à la chaux. Toutes les ornementations, quoique fort simples, sont de très bon goût.

Digitized by Google

entretiennent deux écoles dans la communauté chaldéenne. Ils ont un dispensaire de pharmacie où plus de 6000 personnes reçoivent annuellement des consultations et des remèdes gratuits.

En dehors des Chaldéens, le pays de Saïrd compte environ 6000 familles arméniennes schismatiques, établies pour la plupart au Nord de la ville, dans des villages populeux (environ 30,000 âmes).

Les Syriens jacobites ont environ 25 villages avec une population approximative de 4000 âmes.

Le reste des habitants du Sandjack de Saïrd se compose de Kurdes, de Musulmans et de Yezidis.

Près de Saïrd se trouve le «pays» du Boghtân qu'arrose «l'eau du Boghtân», Boghtân-Sou. Ce «pays» compte 300 villages avec une population totale d'une quarantaine de mille âmes, composée de Musulmans, de Chaldéens et d'Arméniens [1]. Ses principales sources de revenus sont l'élevage des troupeaux et la culture de la terre [2]: avec une bonne administration les habitants devraient être riches; ils meurent de faim.

Puisque j'entame ce sujet, je préfère, bien qu'ils ne soient point à leur place chronologique, rapporter ici les renseignements que j'ai recueillis dans le pays, notamment dans les villages que nous avons traversés en quittant Saïrd.

La crainte des exactions et du pillage amène les villageois à ne cultiver que dans la stricte mesure de leurs besoins; le mouvement commercial est par conséquent borné, et le système primitif des *échanges* en nature suffit souvent aux transactions; le numéraire est donc très rare.

[1] Il est à peine besoin de dire que tous les chiffres statistiques sont *approximatifs*.

[2] Ses principales productions consistent en blé, orge, millet, coton, noix de galle, garance (Bitlis a la spécialité de la teinture rouge dont le Boghtân et d'autres cantons fournissent la matière), raisins, figues, amandes et autres espèces de fruits. Le pays nourrit des moutons et des chèvres; on en exporte des peaux de panthères, de renards, de chèvres sauvages, etc. Toutes ces productions sont maintenues à leur minimum, par suite de la mauvaise administration.

Digitized by Google

Survienne une mauvaise récolte, la famine s'ensuit, puisqu'on n'a ni argent pour payer un blé étranger, ni produits à échanger contre lui. Au demeurant, avec les mauvaises communications l'importation d'une quantité considérable de céréales serait chose très difficile.

Le Boghtân souffrit d'une famine horrible pendant les années 1879 et 1880. La population fut décimée: dans les déplorables conditions économiques où elle se trouvait, elle eût eu besoin pour pouvoir se relever, d'un régime très doux.

Au lieu de cela, le Boghtân doit en ce moment un arriéré d'impôts de 19 millions de piastres (environ 4,180,000 francs) et cependant il a payé trois fois la valeur totale de l'impôt! L'explication de cet affreux état de choses est bien simple. Supposons qu'un contribuable (le cas serait le même si au lieu d'un particulier nous prenions un village), doive une dîme de 100 piastres. Il les apporte au collecteur. Celui-ci lui fait un reçu à-compte de 40 piastres et en empoche personnellement 60. Le contribuable n'ose protester, car l'employé le renverrait avec son argent, quitte à le faire ensuite poursuivre pour refus de payement d'impôt, ce qui veut dire prison et confiscation. Il se retire donc avec son reçu; quelques jours plus tard on lui fait sommation d'avoir à payer les 60 piastres restantes, pour lesquelles il n'aura de nouveau qu'un reçu de 30 piastres; la sinistre comédie continuera jusqu'à ce qu'il ait enfin son reçu de 100 piastres. Il l'aura donc payé de 2 à 300!

Encore suppose-t-on dans le cas présent que le contribuable a réellement en main le numéraire suffisant. Mais le numéraire étant rare, souvent quand vient le moment de payer, le contribuable est à court d'argent; on fait marcher le gendarme: c'est une nouvelle source de dépenses, car pour gagner du temps, le contribuable «graisse la patte» à celui-ci.

Dans le Boghtân ruiné, grâce à ces coulages éhontés, les impôts ne rentraient plus; les gendarmes ne suffisaient plus; on a envoyé la troupe; on a saisi ustensiles, meubles, troupeaux et on

Digitized by Google

en a fait argent à des prix ridicules. Il y a eu de cette façon un peu moins de coulage; mais le pays a été irrémédiablement ruiné et le passage des troupes a été signalé par des attentats constants aux mœurs.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de la dîme; mais l'État a frappé un impôt foncier de 4 pour mille. Or on a vu des propriétés achetées à l'État lui-même *3000 piastres* être inscrites sur les rôles d'impôts à un capital de *175,000* piastres et taxées sur cette base. Ajoutez à cette monstruosité le fait de l'impôt payé deux ou trois fois et voyez où vous arrivez. Les Aghas ou *chefs* qui sont exploités par le gouvernement se rattrapent encore sur le dos du pauvre cultivateur en prélevant arbitrairement des taxes en nature sur les récoltes.

Les malheureux habitants voudraient abandonner en masse leurs terres pour aller chercher fortune ailleurs; mais on les force à rester.

Supposez que par une rare merveille un homme parvienne à amasser quelque argent; il est sûr qu'on saura lui susciter mille chicanes pour l'en dépouiller; il ne sera pas cité au baladiet (mairie) pour le plus futile motif sans être obligé de payer un fort bakschîch.

Malgré l'éloignement de ces pays, la situation désolante du Boghtân a finie par être connue; on a fait des plaintes à Constantinople; elles ont abouti à de très sérieux rapports qui ont été très sérieusement mis au panier. Tout le monde mangeant, chacun soutient son compère.

Dernièrement à Bitlis un individu, pour recevoir la mission d'aller lever 300 piastres d'impôts, a payé 800 piastres de pots-de-vin au Vali!

Toutes les charges sont vendues au plus offrant, qui doit se dédommager ensuite aux dépens du contribuable.

Je dois citer encore une cause de ruine pour les villages situés sur les chemins fréquentés; c'est le passage des employés qui se font grassement héberger, eux et leur suite, généralement sans

Digitized by Google

rien payer [1]. Aussi bien ne compte-t-on plus les villages qui sont aujourd'hui des ruines.

Le lecteur aura peine à croire mon récit. Il n'est malheureusement que trop vrai; les renseignements que j'ai donnés m'ont pour la plupart été fournis par des personnes sérieuses, par des employés mêmes; les villageois, trop timides, ont été les plus réservés. Voulût-on même appliquer à ces données un fort coefficient d'exagération, il reste encore une réalité *misérable.*

7 Décembre. Nous faisons visite à une famille patriarcale; elle compte près de soixante membres tous réunis autour du chef de clan. La famille Dgibro (abréviation de Dgibraïl, Gabriel) est la plus considérée parmi les familles chaldéennes de Saïrd; autrefois elle fut une puissance comme richesses et sa demeure était presque un palais; aujourd'hui c'est délabrement et décadence. La négligence a tout perdu. Ici on ne tient pas de registres. Les comptes particuliers sont inscrits sur des chiffons de papier et renfermés dans un sac. Pour tirer au clair une situation, il faut collationner tous ces papiers; la besogne est ennuyeuse; on la remet jusqu'au jour où l'on sent que les choses vont mal; mais alors il est souvent trop tard. Cette grandeur déchue fait peine.

Nouvelle formalité turque! — Au départ de Van, le Vali nous avait déclaré qu'ayant un bouyourouldou pour nous, il n'était besoin d'aucun téskéré pour nos katerdjis, non plus que pour nos domestiques. Ici on nous les réclame et on nous force à les prendre pour le reste du voyage. Heureusement l'on n'y met point de mauvaise volonté; ce n'est qu'une question de medjidiés à empocher.

[1] Autrefois, quand les employés ou les soldats prenaient leurs quartiers dans des maisons chrétiennes, non seulement ils faisaient grande chère, non seulement ils violaient régulièrement les femmes; mais au départ, au lieu d'indemniser les malheureux, ils en extorquaient encore l'*impôt de la bouche*, c'est-à-dire, *se faisaient payer pour l'honneur qu'ils avaient fait à des chiens de manger leurs provisions!* Je cite ces faits en note, car ils m'ont été certifiés à propos de la Bulgarie; mais évidemment ils devaient se reproduire dans les autres parties de l'Empire ottoman.

Digitized by Google

Le temps s'étant un peu remis au beau, nous en profitons pour aller visiter le couvent de Deïr-Mar-Yâkoub; il est à une heure de distance de Saïrd et domine la vallée du Boghtân. Son nom lui vient d'un moine chaldéen Mar-Yâkoub, personnage fort vénéré dont on y garde le tombeau. Le couvent lui-même est très simple de construction, pauvre, à peine habité. On nous y montre entre autres manuscrits une très belle bible chaldéenne du IXe ou Xe siècle.

A quelques minutes du couvent, la «pierre du lion» domine à pic, de près de 300 mètres de hauteur, la vallée du Boghtân. Le panorama y est superbe. Le Boghtân-Sou, dominé par de hautes falaises rocheuses, paraît s'engager en aval dans d'étroits défilés, tandis que son cours supérieur arrose une vallée plus large et fertile.

Près du courant poussent quelques beaux térébinthes [1].

Entre Deïr-Mar-Yâkoub et Saïrd se trouvent les restes d'un village abandonné depuis deux ou trois ans. Les Kurdes y faisaient tant d'incursions que la position n'était plus tenable. Aux plaintes des habitants l'autorité répondait: «Connaissez-vous les coupables? *Amenez-les nous* avec vos témoins et nous les emprisonnerons.» Comme si ce n'était point demander à l'agneau d'aller s'emparer du loup pour l'amener au berger! Et notez que ce village est aux portes de Saïrd! Cela en dit long sur la situation des localités éloignées.

Entre Saïrd et Deïr-Mar-Yâkoub l'on voit également les ruines d'un village ou plutôt d'une ville dont la destruction remonte certainement à une époque assez reculée. La tradition qui nomme cet endroit Hadarouisse, raconte, que c'était jadis la résidence d'un Émir puissant. La ville aurait été détruite il y a 5 ou 600 ans au milieu des guerres dont le pays fut le théâtre.

[1] Le térébinthe produit une amande dont on tire de l'huile, et qui sert aussi à la fabrication du savon. L'arbre a à peu près le port du noyer; mais les petites branches sont plus contournées et, proportionnellement à leur longueur, plus grosses que celles du noyer.

Digitized by Google

On assure qu'on y a trouvé beaucoup d'antiquités, des idoles et des médailles grecques. Il serait fort intéressant de faire des fouilles, et peut-être pourrait-on retrouver ici l'une de ces cités énigmatiques dont les géographes gréco-romains nous ont transmis les noms.

Nous voulons quitter Saïrd demain, mais voici une grosse difficulté. Il est peu sûr de voyager sans zabtiés. Or, les braves gendarmes de la garnison de Saïrd sont en grève. Leur solde n'a plus été payée depuis longtemps, et ils refusent de faire aucun service avant d'avoir reçu au moins un à-compte. Le zabtié à cheval a *droit* à une solde de 310 piastres par mois; le zabtié à pied a *droit* à 145 piastres. Or, généralement lorsqu'ils arrivent à la caisse, munis de leur bon de payement, la réponse stéréotypée du caissier est: «La Caisse est vide; je n'ai pas d'argent,». Parfois cela est vrai, souvent cela est faux. Le zabtié, espérant toujours, se contente de cette réponse pendant quelque temps; à la longue, pour ne pas mourir de faim, il vend son bon de payement à un intermédiaire, pour la moitié de sa valeur. C'est là tout ce que voulait le caissier, qui reçoit ensuite la visite de l'intermédiaire; il découvre immédiatement dans la caisse l'argent nécessaire; le bon est payé, mais la différence se partage entre le caissier et son compère!

Le système est ingénieux: aussi bien est-il très répandu. A Bitlis M. X... nous disait avoir souvent été obligé de vendre à un entremetteur kurde ses bons de payement de 1000 piastres pour 700 piastres!

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

DE SAÏRD A DJÉZIREH

De Saïrd à Bâlak. — Départ de Saïrd : descente dans la vallée du Boghtân-Sou; la vallée du Boghtân; difficile passage de cette rivière; souvenirs de Xénophon; Bâlâk. *De Bâlak à Bisina.* Toujours la pluie! Le Tigre! Un pont *turc*. Les défilés du Tigre. Nous perdons nos bagages; Bisina. Nos bagages retrouvés. *De Bisina à Fenndûck.* Khesta; nous rejoignons notre bagage; grimpée de Khesta à Fenndûck; déluge. Fenndûck. *De Fenndûck à Mansouriyeh;* une éclaircie; dégringolade insensée; la végétation; vue sur la plaine de Mésopotamie; oasis de lauriers-roses; le caractère de la végétation change; nous rejoignons le Tigre; Finnik; le delta du Tchamezeitoûn; Mansouriyeh. *De Mansouriyeh à Djézireh;* de nouveau la pluie; le khân de Djézireh; le pont de bateaux ramené à la rive; vaine attente; le bac se décide à passer.

8 Décembre
Départ 8 h. 50 matin.

Hier, assez avant dans la nuit, on est venu nous annoncer que nous pourrions avoir des zabtiés.

Ce matin, fête de l'Immaculée Conception; nous nous levons de très bonne heure pour pouvoir célébrer la Sainte Messe avant de quitter Saïrd.

Au jour arrivent nos deux zabtiés. Le plus vieux, Hadji-Ali, est une sorte de mulâtre dont l'intelligence paraît assez bornée. Au moment du départ, le Moutessarif envoie deux officiers nous présenter ses compliments.

Le temps, magnifique hier, s'est de nouveau fait menaçant. Mais nous sommes à la mauvaise saison : il faut partir quand même.

Le chemin s'élève d'abord doucement jusqu'au sommet des

Digitized by Google

collines qui séparent Saïrd du Boghtân-Sou. La descente commence à trois quarts d'heure environ de la ville. Comme les collines plongent à pic dans la vallée, cette descente est un casse-cou ; elle a nom Akrâbi ou le scorpion. Le chemin en zigzag est fort bien tracé; il s'accroche au rocher, et l'on a dû pour l'établir, exécuter d'assez grands travaux d'art. Mais, comme rien n'est entretenu, il s'est transformé en un abominable casse-cou.

La vallée du Boghtân, dont nous longeons la rive droite, est magnifique; elle rappelle tout d'abord, avec un cadre plus grandiose, les défilés du Doubs entre Montbéliard et Besançon; mais ici c'est l'immense solitude, ce grand et si éloquent silence de la nature. Bientôt le défilé se fait encore plus étroit, le chemin plus mauvais; à certains passages, une prévoyante administration a même dû — il y a longtemps sans doute — creuser des trous dans la roche, pour permettre aux chevaux de poser sûrement leurs pieds sans glisser sur la pierre que les siècles ont polie. Le long du sentier poussent des figuiers rabougris, des buissons de térébinthe et quelques grenadiers sauvages.

A trois heures de Saïrd, notre caravane fait une petite halte dans une grande grotte creusée dans un massif de calcaire fort semblable à du travertin. La grotte reproduit le plan ordinaire des maisons kurdes; une plateforme centrale servant d'habitation et entourée d'une écurie. Elle est abandonnée; peut-être a-t-elle été creusée pour servir de khân.

A quelque distance de cette grotte la vallée s'élargit et le Boghtân reçoit un affluent de rive gauche. La composition du terrain change aussi complètement: les berges de la rivière sont formées de conglomérats très grossiers, dont les couches supérieures reposent en général sur des assises assez désagrégées; la décomposition de ces assises inférieures produit en certains endroits de grandes grottes naturelles; ailleurs, la décomposition étant plus complète, la couche supérieure des rochers s'est brisée et a formé des éboulis

Digitized by Google

Passage du Boghtân-Sou.

Digitized by Google

Digitized by Google

aux contours étranges dans lesquels l'œil croit distinguer les ruines d'une ancienne cité [1].

Vers deux heures et demie nos guides nous font gagner le bord de la rivière où un misérable bateau attend les voyageurs; car c'est ici qu'il faut franchir le Boghtân-Sou. La rivière assez large et profonde, a fort peu de gués. Xénophon, qui dût la passer avec ses Dix mille, tout en combattant contre les sauvages montagnards, eût grand' peine à tirer son armée de ce mauvais passage. Ces classiques souvenirs remontent nos courages et nous entamons philosophiquement l'ennuyeuse besogne; il faut d'abord décharger les bêtes et faire passer le bagage, puis, amener nos chevaux qui n'ont nullement le pied marin, à entrer dans le bac. Or ceci est une entreprise des plus difficiles: le fond de la barque se relève aux extrémités, et reste au moins à 60 centimètres au-dessus du sol; il n'est pas question de passerelle pour y faire monter doucement les chevaux; nos bêtes doivent donc de bonne grâce — tel est du moins le programme — prendre leur élan et sauter dans la barque. Mais aucune ne veut tenter l'expérience; toutes s'effrayent, se cabrent et ruent; il faut enfin, à force de patience, amener doucement la bête tout près de la barque, lui poser un pied sur le rebord de celle-ci; à ce moment, user subitement a *posteriori* de tous les argments frappants, pendant qu'a *priori* un homme, monté dans la barque, tire sur le licou de toutes ses forces. Au troisième ou quatrième essai infructueux la bête se décide à sauter. Répétez l'opération pour douze chevaux, vous arriverez à une jolie somme d'agacement. Pour augmenter l'agrément, il bruine légèrement. Enfin, après quatre voyages, hommes et bêtes ont passé et il ne s'agit plus que de recharger le bagage. Je dois rendre aux passeurs le témoignage qu'en dépit

[1] Ces assises de poudingues se retrouvent aussi sur les rives du Tigre, jusqu'à Djézireh et au delà. Elles dominent les rives du fleuve de 20 à 30 mètres; ces roches étant de désagrégation facile, les cailloux roulés que cimentait la gangue se sont en maints endroits détachés de celle-ci, pour former sur les bords du Tigre de véritables plages de galets, où la marche devient fort difficile.

Digitized by Google

de la rusticité de leur embarcation et de leurs rames, ils manœuvrent fort bien.

L'eau du Boghtân est ici très fortement sulfurée.

La rive gauche, où nous nous trouvons maintenant, est plate; une grande falaise de poudingue surplombe la rive droite; un peu en aval se dessinent, accentuées par les reflets de la rivière, les ruines d'un beau pont qui franchissait jadis le Boghtân-Sou. Autant qu'on peut en juger d'ici, il devait avoir huit arches.

Peu de temps après avoir franchi la rivière nous en quittons les bords et apercevons d'assez loin son confluent avec le Bitlis-Tchaï. Le sentier coupe droit à travers un maquis de buissons épineux qu'Hyvernat range parmi les cystes. Leur végétation rabougrie est tout à la fois inhospitalière et très triste d'aspect.

Un peu plus loin le sentier retrouve la rivière; c'est maintenant un fleuve aussi large que la Seine, et assez rapide.

Au crépuscule nous nous engageons dans une véritable forêt de grandes herbes, longues et minces dont le stype, gracieusement couronné en thyrse, s'élève à près de 3 mètres de haut. Nous
Arrivée 6 heures soir. arrivons enfin à Bâlak, notre gîte de nuit; c'est un petit village kurde, sur les bords du Boghtân-Sou.

Demain nous verrons les rives du Tigre! Une heure à peine nous en sépare et nous apercevons très distinctement la profonde fissure dans laquelle coule le fleuve. La vallée du Tigre, avec ses souvenirs bibliques, est pour moi comme le *desideratum* suprême de mon voyage, et cette dernière soirée est toute remplie d'une poétique attente.

9 Décembre
Départ 9 heures. Hélas! la nuit a emporté toute la poésie dans les torrents d'une pluie diluvienne! Vers 9 heures une petite accalmie nous tente, et nous nous mettons en marche.

Le chemin, montant légèrement, permet de deviner le confluent du Tigre et du Boghtân. Comme immédiatement après ce confluent le Tigre fait un grand coude, le sentier, au lieu de rejoindre directement le fleuve, coupe ce coude en franchissant

Digitized by Google

une rangée de collines. Le sentier n'est qu'une mare de boue semée de cailloux où les chevaux butent à plaisir.

Enfin voici à nos pieds, étroitement encaissé entre des falaises de roches, le Tigre dont les eaux roulent en grondant. Ce fleuve torrentueux est chargé de limon et sa couleur est aussi foncée que la terre de Sienne.

Il faut, pour gagner ses bords, descendre une difficile coulée de rochers. Un petit khân s'abrite dans un recoin des falaises [1]; quelques pas plus loin un torrent aux eaux toutes jaunes et gonflées par les pluies se jette dans le fleuve. Je commençais à me demander avec inquiétude comment nous passerions, lorsque j'aperçois, à demi masqué par les rochers, un pont en excellent état de conservation. « On n'y passe point, déclarent laconiquement les zabtiés » Pourquoi? Ils sourient pour toute réponse, et dirigent notre caravane sur le bord du torrent; nous le franchissons à gué, non sans peine. Arrivé sur l'autre rive, j'ai l'explication du mystère! Le pont, accessible de ce côté, vient sur la rive droite buter contre une paroi de rochers absolument verticale; pas trace de chemin pour y arriver; nos hommes, qui pour éviter de se mouiller veulent utiliser le pont, doivent par un grand détour, gagner d'abord le sommet des falaises et faire ensuite la courte échelle pour descendre jusqu'au pont. Explique qui pourra la raison d'être de cette construction stupide: pour moi, j'y renonce.

La pluie continue sans rémission!

Deux sentiers longent le fleuve: l'un, le sentier des hautes eaux, garde la hauteur, embrassant en zigzags fantastiques les contours de la montagne; l'autre, celui des basses eaux, longe la berge du Tigre; nous pouvons, paraît-il, nous risquer à le prendre, car le fleuve est à hauteur moyenne. Les crues du Tigre doivent être terribles, à en juger par les débris qu'elles ont laissés

[1] Ce khân est sans doute khân-Schébelé. Kiepert l'indique comme un village. Or, d'un village de ce nom je n'ai vu nulle trace.

Digitized by Google

accrochés aux buissons à plus de dix mètres au-dessus de nos têtes.

Moins large que le Rhin dans les défilés de Bingen, le fleuve se coule entre de grandes falaises calcaires, où pousse une abondante végétation de broussailles. La piste variant d'un jour à l'autre, suivant les caprices de l'eau, n'est qu'un horrible sentier de chèvres où les pierres semblent semées à dessein.

A hauteur de Tchellek qui, sur la rive droite, groupe pittoresquement ses masures au pied des rochers, le fleuve est moins encaissé; sur notre rive un khân à demi ruiné nous abrite durant quelques instants contre la pluie; en face de nous se dessinent vaguement dans la brume des amoncellements de montagnes aux formes bizarres; ce sont les derniers contreforts du Masius qui viennent mourir au fleuve en puissantes murailles de roches à pic.

Le Tigre a un peu monté ces jours-ci; à un moment donné la piste se perd dans l'eau pour reparaître quelques centaines de mètres plus loin. Bekir-Agha se dévoue bravement pour sonder le terrain; impossible de passer sans danger; il faut retourner sur nos pas et chercher un autre sentier qui, par une vigoureuse grimpée atteint le sommet d'un éperon rocheux, pour regagner ensuite le fleuve par une dégringolade insensée. Ici on a creusé des trous pour les pieds des chevaux, ailleurs taillé des marches; mais le tout est si raide, si glissant par la pluie, les charges heurtent si bien de côté et d'autre contre la roche que c'est merveille d'arriver en bas sans avoir ni homme ni cheval tué. Une de nos bêtes a manqué des quatre fers; heureusement deux roches complaisantes ont arrêté les caisses; celles-ci bien arrimées ont maintenu le cheval en l'air et nos hommes ont pu le remettre sur ses jambes. Sans ces bienheureuses roches, nous aurions eu un grave accident.

Le soir approche: pendant toute la journée nous avons voyagé dans le désert. La rive droite du fleuve offrait bien quelques villages cachés dans les rochers; la nôtre, digne du Kur-

Digitized by Google

distan n'avait que des ruines. Dans ce silence absolu l'on n'entendait que le roulement du fleuve; le moindre bruit, une parole, se répercutait puissamment d'une falaise à l'autre. Ce paysage, désert et morne auprès d'un fleuve qui semblerait devoir appeler la vie, est saisissant; c'est tout à la fois grandiose et triste.

Mais quand se fait la nuit, se présente aussi une question pratique des plus graves. Où coucher? Fenndück est « au diable » et les zabtiés se montrent profondément ignorants du chemin. Nous prenons avec le vieux Hadji-Ali la tête de la caravane et, pataugeant, grimpant, marchant toujours, nous arrivons enfin, sans nous en douter, au misérable petit hameau de Bisina, perché sur un promontoire rocheux. A peine daigne-t-on nous recevoir; nous sommes au milieu de vrais sauvages; le chef a l'air le plus froidement cruel, le plus *kurde* que l'on puisse voir. Tout trempés, nous nous séchons à son foyer pendant que, fumant gravement sa pipe en face de nous, il nous observe d'un air hautain. Arrivée 6 h. soir.

Notre bagage n'arrive pas; une heure s'écoule; la chose devient inquiétante; il s'est égaré ou a été dévalisé! Nous envoyons des hommes du village à sa recherche; partis de mauvaise grâce, il reviennent bientôt sans avoir rien trouvé; ils me paraissent bien peu trempés, et je les soupçonne fort de n'avoir pas poussé leurs recherches au delà des dernières masures du hameau.

Que faire? Malgré notre inquiétude il faut prendre patience jusqu'au jour et, en attendant, essayer de trouver de la nourriture pour nos bêtes et pour nous. Après mille pourparlers, le chef se décide à donner de l'orge à nos chevaux et à nous servir — je copie ici textuellement mon journal — « un fromage en « miettes dans lequel les Kurdes ont l'air de s'être nettoyé les « doigts, du pain et une sorte de raisiné qui serait excellent si on « pouvait le soupçonner d'avoir été fait proprement! Pour comble « d'infortune, nous n'avons pas de tabac »!

Nous nous étendons les pieds au feu et dormons tant bien

Digitized by Google

que mal. Vers minuit arrive enfin une estafette d'Houchannah ! Notre caravane s'est fourvoyée et est arrivée, elle aussi, sans s'en douter, à un village voisin. Elle est en sûreté, tout est bien ; nous la rejoindrons demain matin.

10 Décembre. Au point du jour nous rejoignons notre caravane à trois quarts d'heure au-dessous de Bisina. Le village de Khesta, où elle a trouvé asile, est bâti sur les bords du Tigre. Il a l'air assez important, et nos hommes ont eu une excellente demeure pour la nuit.

N'étant pas sur le sentier fréquenté, Khesta voit rarement des hôtes de notre distinction ; aussi faisons-nous sensation. Tout le monde s'attroupe pour observer nos moindres gestes ; les habitants se montrent fort avenants ; les types sont beaux, quelques-uns même très fins ; les hommes, tous bien découplés, et les femmes ont un air distingué et *digne*. Je serais tenté d'attribuer la prospérité *relative* du village à son isolement qui le préserve des charges onéreuses qu'imposent les employés dans leurs voyages.

Le Tigre doit sans doute, sur un espace de plusieurs lieues, couler dans des défilés impraticables, car au lieu de continuer à longer ses rives, il faut aller chercher bien haut dans la montagne le village de Fenndück, pour ne retrouver le fleuve qu'à Finnick.

Départ 10 h. 15. Notre caravane retourne d'abord jusqu'au hameau de Bisina et après une longue grimpée à travers champs rejoint le sentier de Fenndück.

Comme pour gagner ce village, il faut remonter jusqu'à sa naissance une petite vallée très encaissée et coupée de ravins latéraux, le sentier, pour les éviter, prend très haut dans la montagne. Il se fait d'ailleurs plus abominable que jamais ; aussi, nos charges ont bien des misères ; le cheval d'Houchannah manque dégringoler dans un ravin, et son cavalier démonté par un vigoureux effort de la bête, pique une tête *a parte post*, heureusement

Digitized by Google

sans grand mal. Les arbres sont toujours clairsemés et l'on voit de nombreuses traces de travaux de culture abandonnés; ils annonçaient un village. Bientôt, en effet, nous passons près des ruines de Khouâran [1]. Guégou, qui s'était mis à la poursuite d'une compagnie de perdrix, perd son cheval. Pendant qu'il court à sa recherche avec les zabtiés, nous continuons à grimper; le paysage serait admirable, n'était la pluie qui tombe sans rémission.

Le sentier, après avoir atteint le col, contourne encore le haut d'un vallon et entre enfin dans la vallée de Fenndück. Le village est situé au fond d'un splendide cirque de rochers que couronne une légère couche de neige.

La maison du chef, qui nous sert de demeure, est bonne. Arrivée 3 h. soir.
Mais les zabtiés, après avoir retrouvé le cheval de Guégou, ne nous avaient rejoint qu'à l'entrée du village; nous n'étions donc pas annoncés, le feu ne flambait point; on l'allume en notre présence. Or, allumer un feu de fagots mouillés dans une chambre qui a pour toute cheminée un trou dans le toit, veut dire en bon français enfumer un renard dans son terrier. On ne peut y tenir qu'en se couchant à plat ventre. Au bout de dix minutes le courant s'établit, la flamme pétille et nous pouvons enfin nous sécher et commencer la causette avec nos hôtes.

Ce doivent être des gens aguerris, car il ne fait pas chaud, et leur costume est fort léger; pantalons de toile blanche, par-dessus lequel retombe la chemise dont les extrémités ainsi que les manches finissent en longues pointes; elle est assez ouverte sur la poitrine; le dos et les épaules sont, il est vrai, protégés par une veste en peau de chèvre, poil en dehors. Les enfants portent le koullak, bonnet de feutre blanc qui les fait ressembler à des pierrots; les hommes ajoutent au koullak un turban; pour le chef, notre hôte, superbe gaillard au demeurant, le turban atteint des proportions exubérantes.

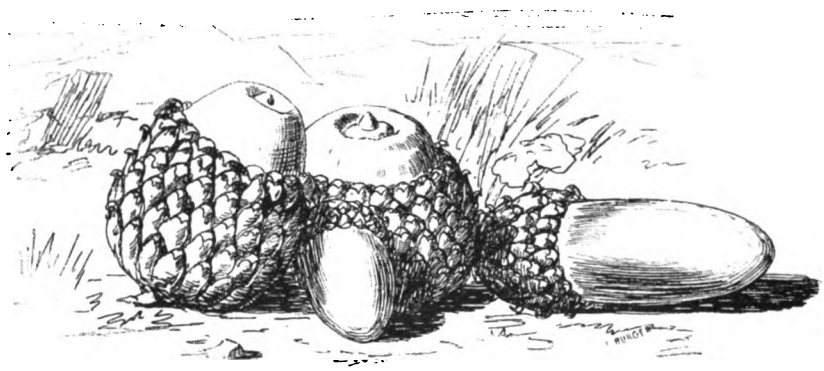
[1] Ainsworth parle de *nombreux* villages sur ce trajet. Que sont-ils devenus? Ainsworth, II, 352.

Digitized by Google

11 Décembre. Le baromètre a monté de 5 millimètres pendant la nuit, la neige est tombée sur les hauteurs et le temps s'annonce passable.

Nos katerdjis sont de nouveau en retard, mais il faut leur passer ce défaut, car dans les mauvais chemins ils sont parfaits.

Départ 8 heures. Pendant trois heures, à partir de Fenndück, nous avons presque sans interruption la plus atroce dégringolade qui se puisse voir; parfois il y a un essai de sentier; mais, en général,



ce n'est qu'une piste au milieu de rochers. Il est impossible de songer seulement à faire ce trajet à cheval.

La végétation est toujours composée d'arbustes isolés; l'espèce qui domine est le chêne du Kurdistan (Quercus oophora); son feuillage ressemble à celui du châtaigner; ses glands sont énormes; j'ai mesuré l'un d'eux: son grand diamètre était de 55 millimètres et son petit diamètre de 35 millimètres. On dit que les Kurdes, qui appellent ces glands hakraâri, les recueillent avec soin et les mangent en hiver en guise de pain [1].

Le sentier est assez fréquenté. Le ciel, d'abord couvert, se met peu à peu au beau, et de la hauteur nous avons une première admirable échappée sur la plaine de Mésopotamie; à

1 Deyrolle, *Tour du Monde*, XXXI, 375.

Digitized by Google

l'horizon, noyée dans le soleil, et se confondant avec le ciel dont elle a les reflets, une mer bleue : c'est le désert ; à nos pieds, la dernière portion de notre formidable descente ; puis, raccordant le désert aux sauvages défilés du Tigre, les premières assises de montagnes se perdant au loin en longues ondulations.

Au bout de notre descente se trouve une grande grotte, sinon creusée, à tout le moins remaniée de main d'homme ; le sentier contourne plusieurs vallons, où la végétation de montagne se fait déjà plus rare. A un tournant du chemin nous ne pouvons retenir un cri d'admiration ! Dans un vallon abrité des vents, le sentier se faufile presque invisible à travers d'épais buissons de lauriers-roses ; un ruisseau limpide s'y glisse en cascatelles étincelantes au soleil ; une arche de pont ruinée se cache dans le petit bois ; charme poétique, avant-goût du midi, délicieuse surprise !

Le caractère de la végétation change complètement ; le laurier abonde dans les fonds, mais la montagne se dénude.

Bientôt le sentier rejoint les bords du Tigre, qui, n'étant plus enserré dans ses défilés, coule paresseusement. Nous demandons à notre vieux zabtié la distance de Djézireh. *Iki boutchouk saat :* Deux heures et demie, dit-il. Deux heures et demie, c'est dans ces pays une réponse invariable qu'il faut interpréter par : « Je ne sais pas. »

Une heure plus tard, un homme répond à la même question en indiquant *quatre* heures de marche. Un Kurde seul nous donne une réponse raisonnable : « Je n'ai pas de montre, dit-il, comment voulez-vous que je vous indique une distance en heures » ?

Finnik est pittoresquement situé sur les bords du Tigre dans un terroir d'une fertilité admirable ; des ruines assez considérables semblent indiquer qu'il y eût ici autrefois une ville ; Ainsworth croit pouvoir identifier ces ruines avec celles de l'ancienne Phœnica mentionnée par Ammien Marcellin [1].

[1] Ainsworth, II, 348. Ritter, *Erdk.* XI, 122, se range à l'avis d'Ainsworth.

Digitized by Google

Avant d'arriver à Mansouriyeh, il faut franchir à gué le delta du Tchamezeitoûn (Eau des oliviers) composé de six canaux, tous d'un fort débit; sa vallée paraît très importante et je suis convaincu que la rivière a un cours plus considérable que ne l'indique Kiepert.

Mansouriyeh est un assez gros village, presque entièrement chaldéen, pittoresquement perché sur une falaise qui domine à pic le Tigre, à une demi-heure environ du Tchamezeitoûn.

Quelle douce sensation qu'une belle journée de marche par un
Arrivée 5 h. 50 soir. beau soleil après les déluges des jours précédents!

12 Décembre. La journée d'hier n'a été qu'une éclaircie; déjà vers onze heures du soir le ciel se couvrait de nuages floconneux de mauvais augure, et vers le matin l'averse a recommencé. Comme le curé chaldéen du village nous affirme que Djézireh n'est plus qu'à une heure de chemin, nous ne nous pressons pas, espérant une accalmie.

Pendant ce temps nous faisons une plus ample connaissance avec le midi — je veux dire avec sa vermine! En arrivant hier, nous avions mis nos imperméables à sécher sur deux huches à farine; ce matin nous les retirons, littéralement couverts d'insectes oblongs, assez gros et de couleur blanchâtre. On nous dit que ce sont des poux de poulets. Vite, une chasse en règle — les gens nous regardent faire en se demandant sans doute comment de si inoffensifs animaux peuvent nous effrayer de la sorte.

Départ 8 h. 30 matin. Le ciel ne se découvrant pas, nous nous décidons à partir quand même. Au bout d'une heure et demie de marche, par une
Arrivée 10 h. matin. pluie battante, nous atteignons tout trempés, le khân délabré, qui, perché sur la falaise fait face à Djézireh [1].

Djézireh, bâti sur la rive droite du Tigre, était autrefois réuni à la rive gauche par un pont dont il reste à peine trace;

[1] La carte de Kiepert, de Saïrd à Djézireh est très fautive. Voir l'*Appendice géographique*.

Digitized by Google

à quelque distance au-dessous de la ville un autre grand pont franchissait le fleuve ; il en subsiste quelques arches. Aujourd'hui la communication se fait par un pont de bateaux ; mais dès que le fleuve monte quelque peu, on ramène le pont à la rive — c'est le cas actuellement. Comment passer ? Pas trace de bac, et la barque qui, nous dit-on, fait le service, est absolument invisible. Nous crions, tirons des coups de fusil, tout est inutile. Et cependant il faut nous arrêter à Djézireh ; nous n'avons plus de provisions ; nous devons changer nos zabtiés, et surtout nous avons besoin de nous sécher. Nous prenons donc patience, grelottant dans le khân qui est un bouge, sans avoir rien à mettre sous la dent.

Enfin, voici une petite caravane qui sort de la ville pour gagner la rive gauche ; la barque paraît : nous pouvons espérer passer le fleuve aujourd'hui ; mais l'entreprise est longue : il faut pour chaque passage haler la barque à une grande distance en amont (A du plan), afin que le courant ne l'entraîne point au delà du point où l'on veut aborder. Le passage lui-même ne manque pas d'un certain piquant, car le fleuve est rapide et la manœuvre difficile.

Pistolet et cartouchière kurdes.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XX

DJEZIREH — DE DJÉZIREH A MOSOUL

L'Évêque chaldéen. La ville de Djézireh et son histoire. — Faux départ; ses péripéties; bloqués par la pluie; nous décidons de gagner Môsoul en kellek; nous congédions les katerdjis; transport de notre *maison* sur le radeau. Départ. Mauvais passage au grand pont de Djézireh; Roubahi; tourmente de neige. Quelques mots sur les Kurdes et le Kurdistan. Feischaboûr: en détresse dans les rapides. Karatchôk-Dagh; campement arabe; nuit glaciale. Le Boutma-Dagh; nouveaux rapides. Eski-Môsoul; course de kelleks; Môsoul.

Nous comptions demander l'hospitalité au P. Galland, mission- 12 Décembre.
naire dominicain en station ici. Il est absent; nous allons frapper à la porte de l'Évêque chaldéen, qui nous reçoit avec la plus grande amabilité. Sa maison est neuve et propre; malheureusement c'est une maison de pays chauds, ce qui veut dire qu'avec ses fenêtres à carreaux de papier qui joignent mal, avec ses portes organisées pour donner d'agréables courants d'air en été, avec l'absence de tout moyen de chauffage, on est admirablement installé pour geler en hiver.

L'Évêque, encore jeune, est grand et de manières distinguées; il a été quelque temps chez les Chaldéens du Malabar et comprend un peu l'anglais. Comme la plupart des Évêques orientaux, il est pauvre; les Chaldéens, ses ouailles, sont de malheureux

Digitized by Google

cultivateurs sans ressources; ils forment une population excessivement clairsemée [1]

L'Evêque nous reçoit dans son diwan qui est immédiatement envahi par les notables venant souhaiter la bienvenue aux nobles étrangers. Transis de froid, ne désirant qu'une chose, pouvoir changer de vêtements en paix, nous sentons bien qu'il faut d'abord nous soumettre à cette corvée de société. Mais au bout d'une heure le diwan ne désemplit pas! Nous voulions nous retirer pour procéder à notre toilette quand on nous fit comprendre que, la maison étant fort petite, le diwan devenait notre chambre où nous étions maîtres et seigneurs! Il ne nous restait qu'à agir comme tels et nous commençons à procéder à notre toilette — personne ne bouge. Que faire? nous en prenons notre parti et faisons toilette complète devant l'Évêque et les notables. La chose leur paraît toute naturelle, et nous aurions pu nous croire Louis XIV à son lever!

13 Décembre. La pluie tombant à torrents, la journée se passe en causeries et en petites promenades entre deux ondées.

Djézireh peut se définir une *ruine*. Son nom complet, Djézireh-ibn-Omar, l'Ile du fils d'Omar, en lui donnant une origine musulmane, en ferait une ville relativement moderne. On admet cependant généralement que la fondation de la ville est bien antérieure à l'Islam. Elle occupe une terrasse naturelle, séparée des collines par une plaine étroite que le Tigre inonde facilement. On eut sans doute très tôt la pensée de faire du plateau de Djézireh une île, en détournant par un canal les eaux du fleuve. Ce canal est à peu près à sec en temps ordinaire; un pont, construit par les Atabegs, le franchit en aval de la ville. Actuellement ce pont est dans un état lamentable; de ses voûtes il ne

[1] D'après l'Évêque lui-même, le diocèse *chaldéen* de Djézireh ne compte que 4555 catholiques du rit chaldéen. Géographiquement le diocèse est une sorte de trapèze irrégulier dont la petite base s'appuie au Tigre (Fenndûck au Nord appartient déjà à Saird; Nahravân forme la limite au Sud) et qui va ensuite s'élargissant jusqu'au cœur des montagnes de Hakkiari. Bachekaleh dépend de Djézireh.

Digitized by Google

reste rien; plusieurs de ses piles ont considérablement dévié de la verticale, mais on les a utilisées telles quelles en y jetant un tablier branlant, composé de pièces de bois mal jointes. On n'y passe qu'avec crainte, et pourtant c'est la seule voie qui réunisse Djézireh à la terre ferme!

La légende populaire attribue la construction de la forteresse de Djézireh aux Gênois, comme elle fait pour presque tous les vieux châteaux de l'Asie mineure; en réalité, forteresse et murs ont été bâtis, dit-on, par Omar ben Abdolazis, huitième Khalife Ommïade [1]; ils ne sont plus qu'une ruine délabrée; mais leurs assises, alternées de basalte noir et de calcaire blanc, donnent encore aujourd'hui à Djézireh je ne sais quel aspect coquet et artistique.

Des princes de la famille des Ommïades, profitant de l'affaiblissement du pouvoir des Khalifes, furent les premiers à faire de Djézireh une capitale [2]. Après mille vicissitudes, après avoir été prise et saccagée par Timour, elle devint le repaire de l'Émir kurde du Boghtân.

A cheval entre les pachaliks de Diarbekr et de Môsoul dont il commandait presque absolument les communications, l'Émir de Djézireh donna force tablature à la Sublime Porte. Celle-ci, à bout de patience, finit par prendre des mesures énergiques, et Réchid-Pacha s'empara de la ville en 1836. Il en fit un monceau de ruines. La ville actuelle n'est en somme qu'un grand village bâti dans des décombres. On n'y compte que 800 maisons parmi lesquelles 120 chrétiennes [3].

Ce matin le ciel s'est découvert et, sur cette belle promesse, nous commandons le branle-bas. Mais notre caravane n'est prête qu'à midi, et à midi déjà le ciel s'est refait menaçant. 14 Décembre.

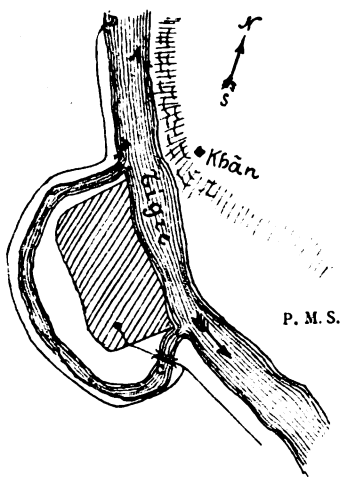
1 Barb, nach Scheref. *Phil. hist. Classe der Kais. Ak. der Wiss.* Wien, 1859, Heft vom Jan., 30.

2 Barb, 33 *Kurdendynastien*, 9.

3 Dont: 55 chaldéennes, 15 syriennes, 40 jacobites, 10 arméniennes-grégoriennes.

Digitized by Google

Il nous faut donc franchir de nouveau le Tigre; le point de débarquement ordinaire est la berge au-dessous du khân; pour que les eaux, gonflées par les pluies, n'emportent point la barque préhistorique au delà de l'endroit voulu, il faut reporter son point de départ bien au-dessus de la ville (D). Le système est déjà fort primitif: il n'y aurait que demi mal si, du moins, nous pouvions suivre la ligne droite pour gagner de la maison de l'Évêque le lieu d'embarquement. Mais ici la Turquie se révèle toute entière.



Djèzireh.

Avant-hier, le canal qui entoure Djézireh était presque à sec, et l'on pouvait facilement le franchir à gué; aujourd'hui les eaux l'ont envahi et il n'est plus question d'y passer. Comme l'on est en train de hâler péniblement l'unique barque de la ville, jusqu'au point d'embarquement, force nous est de franchir le canal par le pont branlant dont j'ai parlé, puis de le contourner en pataugeant dans la boue pour gagner ainsi, par un immense détour, le «quai d'embarquement».

Pendant ce trajet qui prend une bonne heure, la pluie recommence à tomber et un vent violent se lève. Nos cinq bateliers nous attendaient transis de froid; ils avaient dû peiner dur dans l'eau glacée pour hâler la barque.

Mais nous voici en face d'une difficulté insoluble. La caravane est trop importante pour pouvoir être passée en une fois. «Nous pouvons, disent les bateliers, passer soit vos chevaux, soit vos bagages et vos personnes, mais avec l'état du fleuve et le vent qu'il fait, il nous sera impossible de faire un second voyage aujourd'hui». Ils ne disaient que trop vrai, car le vent faisait rage et le fleuve grondait terriblement. Que faire? Passer

Digitized by Google

les bagages? mais, si, comme il est probable, le fleuve monte encore pendant la nuit et rend impossible tout passage demain, que ferons-nous dans un khân infect, sans moyens de transports? Après trois quarts d'heure de criailleries, de délibérations, le tout sous une pluie battante, on se range au parti le plus sage — battre en retraite. Et nous faisons bien; car pendant nos délibérations auprès de la barque, le fleuve a monté assez pour nous cerner; l'obstacle est facile à passer; mais il en dit long sur les intentions du Tigre.

Donc nous battons en retraite; mais cette fois la barque, redescendue au canal (B), nous épargne le long détour dont j'ai parlé; les bagages et les chevaux de selle confiés à nos hommes feront seuls cette désagréable promenade. Houchannah, monté sur Djamoûch, veut franchir une flaque d'eau — cheval et cavalier disparaissent tout entiers dans un éclaboussement jaunâtre! La flaque est un trou profond; tous deux en sont quittes pour l'émotion du bain et s'en tirent sans grand mal. Houchannah portait ma sacoche avec tous mes papiers; le plus beau de l'affaire est que pas une goutte d'eau n'y entra! Par contre, l'un de mes baromètres qui se trouvait dans une fonte de ma selle — le même qui était tombé dans le tandoûr à Akhlât -- y rendit l'âme.

Nous voici revenus chez cet excellent Évêque; c'est une vraie retraite de Russie.

On nous annonce une bonne nouvelle: le P. Galland vient de rentrer à Djézireh; il est, il est vrai, à moitié mort, ayant failli se noyer dans une fondrière [1].

15 et 16 Décembre.

Pris dans une souricière! Impossible de gagner Môsoul par la rive droite; c'est le désert, et à cette saison il est impraticable; impossible de passer le Tigre, et quand nous pourrions le fran-

[1] Le P. Galland qui est spécialement chargé du district de Médeat fut dévalisé par les Kurdes en se rendant de Médeat à Djézireh le 17 Juin 1889 (Missions cath. 1890, 134.)

Digitized by Google

chir, nous aurions ensuite la perspective de quatre à cinq journées de «pataugement» dans une plaine de glaise détrempée par la pluie ! Dans ces tristes alternatives la lumière se fait soudain; descendons le fleuve en kellek ! Aussitôt proposé, aussitôt adopté.

Nous n'aurons, sans doute, pas un kellek de première classe, car les «ports» d'où ces engins partent en général, sont Diarbekr à certaines saisons, et Môsoul toute l'année. A Djézireh on ne fait guère que des kelleks de marchandise. N'importe, nous arrangerons la chose au mieux. Nous faisons donc «bazar» pour un kellek de 162 outres.

Le kellek est un radeau composé d'outres en peau de mouton, gonflées d'air. Nos outres seront disposées dans le sens de la longueur sur neuf rangées de dix-huit outres chacune. Ces outres sont attachées avec des cordes à de très légères perches qui posent elles-mêmes à angle droit sur cinq pièces de bois disposées dans le sens de la longueur. Ceci forme la *base* du kellek; il n'y entre pas un clou; tout est maintenu par des cordes, mieux encore pas des ligatures de saules. Il s'agit maintenant de mettre sur cette charpente à claire-voie un plancher; la chose est bien simple — on dispose tout uniment des rondins de bois, les uns à côté des autres; ils ne sont pas reliés entre eux, car il faut pouvoir les déplacer pour surveiller les outres. Cela donne un plancher fort primitif, où l'on ne peut circuler qu'en faisant de la gymnastique et qui permet de prendre gratis un nombre considérable de bains de pieds.

Les outres ayant un poids négligeable et déplaçant un très grand volume d'eau, la charpente étant très légère, le tirant d'eau du kellek est extrêmement faible; et l'on peut y charger une grande quantité de marchandises.

Il s'agissait maintenant, étant donné le kellek proprement dit, de nous y organiser un abri. L'Évêque se multiplie, car naturellement nous sommes profondément ignorants en ce genre de locomotion.

Quel n'est point notre étonnement de voir que notre demeure

Digitized by Google

sera confectionnée, non point au bord du fleuve, mais dans la cour de l'Évêque ! Nous aurons une vraie maisonnette ; l'ossature sera en bois léger et les parois en épais tapis de feutre grossier. La maison aura une longueur de 4 archines [1] (2m,75), sur une largeur de 3 1/2 (2m,40) ; l'arrête du toit sera à une hauteur de 1m,80. Le plancher sera composé de vieux débris de caisses ; sur le côté de la maisonnette l'on installera même un appendice, un réduit intime, qui communiquera directement avec les eaux du fleuve.

Une fois la base de la maison et le plancher terminés, on les les fait passer, sans plus de façon, par-dessus les murs de l'Évêché pour achever la construction dans le prochain terrain vague.

Il est très intéressant de voir travailler les charpentiers. La paresse, c'est-à-dire le désir de se reposer le plus vite possible, les fait travailler avec rage ; ils crient, se demènent et se pressent ; à les voir, vous les prendriez pour les gens les plus actifs du monde ; mais tout ce zèle n'a qu'un but : pouvoir plus rapidement faire *kief* et fumer une pipe.

La charpente terminée, un pauvre diable, à demi-nu et grelottant de froid, la recouvre de gros tapis de feutre kurde ; il nous en faut dix-sept.

Pendant qu'il fait ce travail, nous congédions nos katerdjis. Ils étaient engagés à *tant par jour*, avec obligation de nous conduire jusqu'à Môsoul. Naturellement ils commencent par réclamer le prix des journées de Djézireh à Môsoul. Nous y consentons, à condition qu'ils prennent la peine de venir se faire payer à Môsoul. Réflexion faite, ils préfèrent n'être payés que jusqu'à Djézireh et retourner le plus vite possible à Van. Ils n'ont, à cette saison, aucune chance de pouvoir former une caravane de retour et plus ils attendront, plus ils auront à craindre les neiges ; au demeurant, nous leur donnons encore un bon bakschîch et ils se retirent fort satisfaits. Nous n'avons, vraiment, pas eu à nous plaindre

[1] 1 archine *turque* = 0m,685. Voir plus loin le dessin du kellek beaucoup plus perfectionné sur lequel nous fîmes le trajet de Môsoul à Baghdâd.

Digitized by Google

d'eux : ce sont des Kurdes, et, en les prenant pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des brigands, ils nous ont très bien servis.

Sahto, accompagné de Lazare, amènera nos chevaux de selle à Môsoul, quand les chemins seront praticables.

Cependant notre demeure étant confectionnée, tous les feutres bien cousus, il s'agit de la transporter jusqu'au kellek. C'est aujourd'hui 16, à 11 heures du matin, que l'on procède à cette grave opération.

Une quinzaine de hammâls (porteurs), se mettent à l'œuvre ; à l'Orientale, criant et commandant tous à la fois, ils soulèvent péniblement la bâtisse et la chargent sur leurs épaules. On eût cru voir s'avancer la fameuse litière de Richelieu, mais il y manquait un public silencieux et courbé ; car ici toute la population est gaiement rassemblée, et nos hammâls marchent au milieu des lazzis et de l'hilarité générale ; c'est une vraie fête.

Voici un mauvais passage ; une rue bordée de maisons des deux côtés ! Vlan, notre demeure accroche et démolit un auvent à droite ! *Jallah !* par réaction, la voici qui enlève un bout de toit à gauche ! On crie bien un peu, mais sans oser trop réclamer. Arrive l'endroit le plus difficile : le chemin, pour gagner la rive, passe par une brêche des murailles ; le raidillon est pierreux et escarpé ; toute la bâtisse gémit et craque ; elle passe cependant. Nous voici à la rive ; sans plus de façon on pose la maison toute faite sur le kellek et tout est dit !

17 Décembre
Départ 1 h. 30 soir.

Vite on transporte bagage et provisions, et vers une heure et quart nous pouvons démarrer. L'Évêque nous accompagne jusqu'au village de Roubahi.

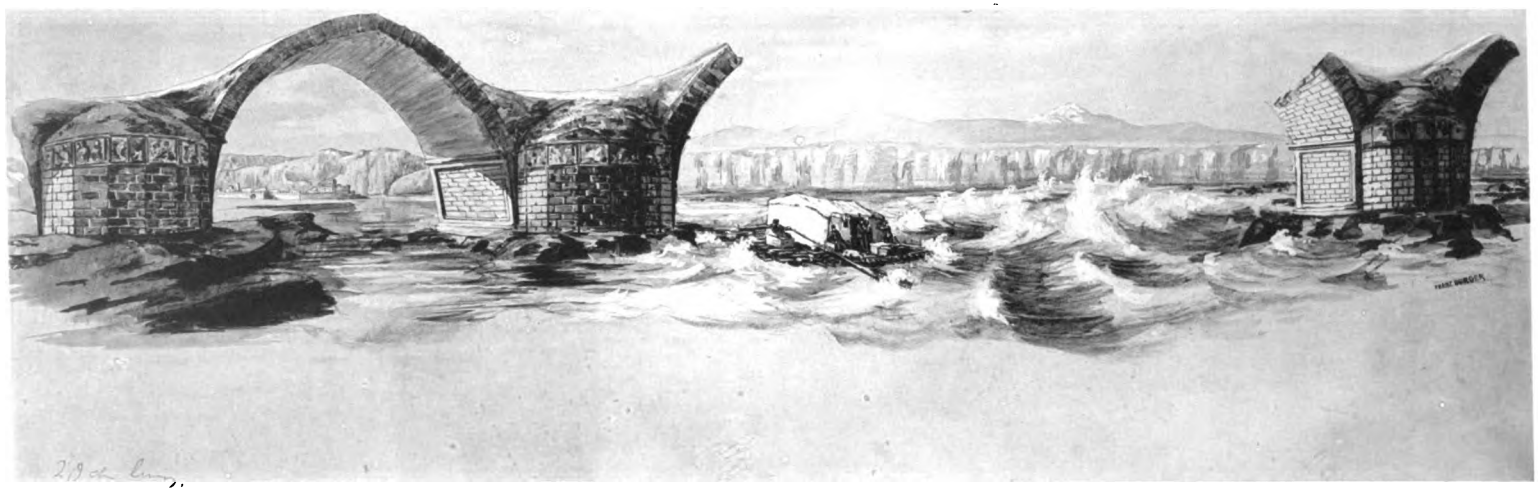
Entraîné par le courant, le kellek s'approche rapidement des ruines du grand pont. Il reste aujourd'hui une arche complète et un pilier, entre lesquels les débris d'une pile, cachés sous l'eau causent un gros remous. Le courant y est en même temps très fort et change brusquement de direction.

Le maréchal de Moltke, alors au service de la Turquie, fit ici

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

DJÉZIREH-IBN-OMAR

Un mauvais passage.

Digitized by Google

Digitized by Google

naufrage en 1838. Son kellek, entraîné par le remous de la pile, fut balayé complètement par les eaux [1].

Ce souvenir et l'allure désordonnée que prend notre radeau ne sont pas sans nous donner un petit frisson de peur; le kellekdji — nous n'en n'avions qu'un seul, ce qui était une imprudence — fait force de rames; nous passons comme un trait, juste au bord du remous; au lieu de nous attirer, par un mouvement de tangente, il nous repousse violemment contre l'arche du pont; le mauvais pas est franchi! Nous respirons, mais je crois que nous étions un peu pâles.

Nous songeons alors à jeter un coup d'œil sur les ruines du pont dont le courant nous éloigne rapidement. La construction en est superbe: les assises de pierre sont, alternativement, de basalte noir et de calcaire blanc. L'arche qui subsiste et qui est d'un dessein très beau et très hardi, porte des bas-reliefs représentant les signes du zodiaque. La construction de ce pont semble remonter au temps des monarques Sassanides [2].

La distance qui sépare ce pont de Djézireh, fait supposer qu'il ne fut pas construit pour cette ville. Oppert suppose qu'à cet endroit se trouvait « Bezabdé » ou la ville double dont parlent les textes cunéiformes.

Les rives du Tigre sont peu élevées; à certains endroits cependant, les collines viennent baigner dans le fleuve; les villages, assez nombreux, sont du plus misérable aspect; la même famine qui a désolé le Boghtân, les a décimés, et depuis ils ont sans doute souffert les mêmes exactions.

Voici Roubahi. Notre hospitalier Évêque nous quitte pour visiter ses villages. Arrivée 4 h. 30 soir.

O dérision! il souffle pendant toute la journée une tourmente de vent et de neige, venant du Sud-Ouest. 18 Décembre.

[1] *Briefe über... die Türkei*, S. 237.

[2] C'est ce que me dit M. Sioufi, Consul de France à Môsoul. Cf. Oppert. *Expédition*, I, 64, et *Atlas*, 3e livr.

Digitized by Google

Il est impossible de marcher; car, avec le faible tirant d'eau du kellek et la grande surface que notre maison offre au vent, la tourmente nous empêcherait d'avancer. De plus, le kellek ne gouverne pas; les rames ne servent qu'à le maintenir dans le bon courant; elles ne pourraient pas contrebalancer l'action du vent s'il nous portait contre des écueils. Il faut rester en panne, pénétrés par une humidité froide. Tous les vêtements d'hiver les plus extravagants, qui ne nous avaient jamais servi sur les bords du lac de Van, sont tirés des malles et nous protègent à peine.

Nos hommes, transis de froid, ont perdu toute énergie. La neige, devenue pluie, commence à percer les feutres. Il suffirait pour nous préserver du déluge de coudre ensemble nos deux grands prélards imperméables et de les étendre sur notre maison. Mais, quand nous voulons nous mettre à l'œuvre, impossible de faire bouger nos hommes! Nous avons beau leur expliquer l'utilité de la précaution que nous voulons prendre: ils sont aussi fatalistes que le plus enragé Musulman. Il est écrit que nous serons mouillés, pourquoi essayer de lutter! Nous sommes donc, Hyvernat et moi, sous une neige fondante qui nous gèle les doigts, réduits à coudre nous-mêmes les prélards et à les jeter tant bien que mal sur notre maison; mais le vent menace de les emporter; il faut les assujettir aux parois de feutre — la besogne est dure pour des novices et nous nous y mettons les doigts en sang; mais du moins serons-nous préservés de la pluie.

Un pauvre Kurde, tremblant la fièvre, vient d'un village voisin nous trouver par ce temps horrible; il souffre affreusement — probablement d'une maladie de la moelle épinière. Il a vu Sahto; celui-ci lui a conté comme quoi nous l'avions merveilleusement guéri d'un mal analogue — il avait eu une courbature dont un sinapisme avait triomphé! Et, sur cette parole, le pauvre malade se traîne jusqu'ici, plein de confiance en sa guérison! Nous sommes obligés de faire honneur à notre réputation de médecins: se déclarer incompétent, serait aux yeux des Kurdes faire acte de mauvais vouloir et les froisser profondément; aussi décou-

Digitized by Google

vrons-nous à notre homme, sans hésitation, une maladie quelconque; mais nous avons soin d'ajouter qu'elle est de guérison longue et difficile et que nous ne pouvons lui confier les remèdes appropriés; ils sont trop dangereux et il ne saurait point s'en

Mendiant Kurde.

servir! Nous lui donnons de la quinine; elle coupera peut-être un peu sa fièvre. Pauvre homme, il n'ira pas loin, sans doute!

Demain, s'il plaît au vent, nous allons entrer dans une zone mixte où Nomades arabes, Kurdes et Chaldéens se coudoient; ce ne sera plus le vrai Kurdistan; aussi bien, pendant que la tempête fait rage, parlons un peu de ces terribles Kurdes.

A vrai dire, j'ai recueilli peu de renseignements sur leur compte. Arméniens ou Chaldéens ont avec les Européens la religion pour point de contact; missionnaires et voyageurs les ont

Digitized by Google

étudiés de près; beaucoup d'entre eux parlent l'une ou l'autre langue européenne; il est donc relativement facile de les connaître.

Le Kurde, au contraire est un être *renfermé*; comme brigand il n'est pas de ceux qu'on aime à fréquenter de trop près; lui-même, pour garder ses coudées franches n'aime pas entrer en rapports avec l'étranger.

Je ne dirai rien de l'origine du peuple kurde, car les avis sont à ce sujet fort partagés. Je crois toutefois qu'on peut, sans se compromettre, donner les Kurdes pour un produit mélangé de plusieurs races différentes.

Le Kurde est éminemment *brigand*; il a par conséquent les défauts et les qualités du métier; tant qu'un voyageur n'est pas devenu officiellement l'hôte du Kurde, il reste à ses yeux un être suspect, une proie bonne à saisir, et, dans ce cas, le Kurde ne se gène guère d'employer la tromperie et de voiler des parjures sous des expressions à double sens. Une fois reçu comme allié, le voyageur est en sûreté dans le territoire de la tribu. Mais — la nature humaine a parfois ses faiblesses; les droits d'hospitalité ne sont strictement sacrés que sur le territoire même de la tribu, et il n'est pas sans exemple qu'en vertu de ce principe un Kurde pousse une pointe sur le territoire voisin pour dépouiller celui-là même qu'il a hébergé sous son toit!

Le Kurde est musulman, fort peu zélé toutefois.

Le rang que la femme occupe dans la famille kurde est un témoignage en faveur de cette race; il prouve que l'Islamisme n'a pas pu pervertir un ancien fond de noblesse et de pureté morale.

Physiquement les Kurdes sont bien bâtis; ils ont des traits réguliers, parfois même un profil presque grec. Ils portent généralement moustaches; les vieillards seuls laissent pousser leur barbe. Leurs vêtements sont très simples et je crois inutile de les décrire, car ils figurent trop souvent sur les illustrations de cet ouvrage. Autrefois leurs armes offensives étaient l'arc, le

Digitized by Google

javelot, la lance, la massue; aujourd'hui ils gardent encore la lance et le petit bouclier rond en peau de buffle ou d'éléphant; mais l'arc est remplacé par d'excellents fusils, souvent par des carabines toutes modernes, achetées en contrebande. Les pâtres portent encore la massue qui est dans leurs mains une arme assez redoutable. Je ne parle pas du poignard: il est naturellement inséparable du Kurde.

Les voyageurs qui ont étudié de plus près les Kurdes les divisent en deux catégories: les Assirètes et les Gouranes. Les Assirètes représentent la caste guerrière, rude de mœurs et même de formes; les Gouranes, plus pacifiques, sont agriculteurs et forment dans chaque tribu comme un clan inférieur sous la domination des Assirètes. Nous n'avons pas fréquenté ces peuples assez longtemps pour pouvoir porter un jugement sur cette classification.

Géographiquement le domaine des Kurdes n'a pas de limites bien fixes, ce qui est une conséquence du caractère semi-nomade de la plupart des tribus; partout il se confond avec le domaine occupé par d'autres populations sédentaires. Le vrai milieu de leur territoire se trouve toutefois sur le plateau de Van; mais leur terrain de parcours est immense. La zone qu'ils occupent presque sans solution de continuité, du voisinage de Hamadan à Aïntab, n'a pas moins de mille kilomètres, sur une largeur moyenne de deux cent cinquante.

Dans les vallées où ils sont groupés en tribus compactes, notamment dans le bassin du grand Zab, ils constituent une nationalité assez puissante pour avoir l'ambition de former un état distinct [1]. Mais leur division en clans, leurs habitudes aventureuses, la configuration même de leur terrain s'opposent à la

[1] Populations kurdes (approximativement):

Kurdistan turc et Asie Mineure	1,300,000
Perse	500,000
Afghanistan et Beloutchistan	5,000
Transcaucasie russe	13,000
(E. Reclus, Géogr., IX, 342.)	1,818,000

Digitized by Google

formation d'une véritable *nation* kurde. Chaque tribu jalouse sa voisine, et si un clan plus puissant réussit à exercer son influence sur quelques autres clans, cette confédération est toujours précaire; elle ne se forme et ne se dissout guère qu'à la suite de guerres intestines. Aussi bien l'impuissance radicale du gouvernement turc explique-t-elle seule la grande indépendance que gardent encore bon nombre de ces tribus.

La classification des tribus kurdes est fort incertaine, leur nom même n'est pas toujours fixe; il suffit parfois qu'un chef s'acquière un renom particulier pour que son nom passe à la tribu, d'où résultent de grandes confusions. Des missionnaires qui ont longtemps séjourné dans le pays, ont tenté cette classification. Le P. Garzoni divisait les Kurdes en cinq grandes branches:

1° Kurdes de Bitlis (Bitlisi);
2° » de Djézireh (Boghtân);
3° » d'Ahmadiah (Bahdinan);
4° » Djoulamérik (Schamto, Hakkiari);
5° » de Karak'olan (Suleimanieh, Sorân) [1].

Les expéditions militaires des Turcs dans le Kurdistan de 1820 à 1840 semblent avoir brisé la puissance kurde comme puissance envahissante; mais dans les limites du domaine géographique que j'ai indiqué, petites guerres et razzias se font encore à la barbe du Sultan. La Turquie a ébauché la soumission des Kurdes; mais elle n'a pas eu l'énergie de *l'achever*.

19 Décembre
Départ 6 h. 30 matin.

La tempête s'est calmée pendant la nuit et, aidés par une bise fraîche, nous pouvons démarrer au lever du jour. Le soleil irise délicieusement de ses premières teintes les sommets neigeux du Djoudi-Dagh. Ces montagnes, à peu près inconnues des Européens, sont vénérées par les gens du pays qui y localisent les souvenirs bibliques du déluge; un de leurs sommets, le Nizir, fait concurrence à l'Ararat.

Deux heures après avoir quitté Roubahi, nous passons au

[1] Ritter's *Erdkunde*, IX, 630.

Digitized by Google

confluent du Khaboûr. Grossi de cette rivière assez importante, le Tigre devient un beau fleuve; il a à peu près la largeur et l'impétuosité du Rhône à Lyon.

Feischaboûr où nous arrivons à 9 heures, est bâti sur une haute falaise de poudingue, un des derniers contreforts du Zakho-Dagh; le village domine pittoresquement le fleuve et une gracieuse cascatelle égaye le tableau.

Nous nous arrêtons quelques instants pour acheter des œufs; on nous en promet, mais personne ne venant, nous perdons patience et démarrons; à peine en marche, voici déboucher à toutes jambes un gamin portant nos provisions. Le kellekdji serre de près la rive rocheuse espérant trouver un point où aborder pour prendre les provisions. Il n'y réussit pas, et, chose plus grave, il s'aperçoit trop tard que le courant s'accélère et nous porte droit sur de grands rapides; le chenal est vers l'autre rive du fleuve. Il faut l'atteindre à tout prix ou nous serons mis en miettes! Le kellekdji rame en désespéré; dix mètres encore et nous atteindrions le chenal quand brusquement le kellek est entraîné par une vague; elle nous porte droit sur une roche aiguë, soulève encore l'avant de notre radeau, puis s'affaisse; les outres crèvent avec bruit; — toute la bâtisse gémit, nous sommes empalés sur la roche — heureusement pour nous! car si notre course folle eut continué, nous crevions toutes nos outres et faisions un misérable naufrage.

La situation n'en est, il est vrai, pas beaucoup plus gaie; il s'agit de dégager le kellek et d'essayer de gagner le chenal en passant entre deux roches: comme nous n'avons plus de vitesse initiale la chose sera peut-être possible.

Le kellekdji se met à l'eau, soulève, non sans peine, l'arrière du radeau; nous démarrons en crevant quelques outres; notre homme donne encore par côté une vigoureuse poussée au kellek, puis bondit sur ses rames; nous passons comme un éclair entre les roches; le remous nous pousse dans le chenal; nous sommes sauvés! Grâce à Dieu tout est passé; mais le quart d'heure fut désagréable.

Digitized by Google

Guégou, si sûr de lui sur terre, a complètement perdu contenance ; il tremble comme une feuille. Notre pauvre maison me donne de fortes inquiétudes, car à tous les passages un peu difficiles elle craque affreusement ; c'est le cas d'avoir confiance en l'élasticité de la matière !

Nous n'avons qu'une vingtaine d'outres crevées ; le kellekdji les répare rapidement ; il a un talent incroyable pour les gonfler en un clin d'œil.

Le Karatchôk-Dagh qui court parallèlement au Tigre n'est qu'une chaîne insignifiante ; mais la tempête d'hier l'a couvert de neige ainsi que le Zakho-Dagh.

Les rives du fleuve sont tantôt des berges terreuses assez raides et hautes de deux à trois mètres, tantôt des bancs de gravier ; la profondeur semble excessivement variable. Grâce à son faible tirant d'eau (20 centimètres à peine), le kellek passe à peu près partout.

Vers midi nous courons d'une allure assez rapide dans de beaux défilés, entre des falaises de calcaire aux assises parfaitement horizontales.

Notre journée finit dès quatre heures et demie ; le kellekdji a
Halte 4 h. 30. trouvé une plage douce où aborder, et il prétend que plus loin les rives ne fournissent plus d'atterrissage propice. Nous profitons des dernières heures du jour pour faire une petite promenade sur la terre de Mésopotamie ; elle est ici couverte de roseaux-cannes et de fourrés de tamarix. Nous découvrons un campement de nomades arabes ; leur attention a dû être éveillée par nos fusillades sur perdrix et alouettes ; il faudra être sur ses gardes cette nuit.

Notre zabtié — est-ce l'effet de l'alerte de Feischabour — a ce soir un violent accès de fièvre.

20 Décembre
Départ 6 h. 30 matin. Le clair de lune fut admirable, mais la nuit glaciale ; la peau des outres était gelée ; une épaisse couche de givre recouvrait tente et coffres ; l'eau des cruches était gelée ! O climats chauds !

Digitized by Google

Nous ne pouvons démarrer qu'au jour, au moment où le soleil commença à dégeler nos outres, car le kellekdji déclare que des outres gelées ne résisteraient pas à des vagues un peu fortes.

Pendant toute la journée nous contournerons le Boutma-Dagh ; le Tigre souvent fort majestueux fait mille détours que la carte ne laisse pas même soupçonner. Il se rapproche très sensiblement du Zakhô-Dagh ; d'ailleurs, même sur la rive de Mésopotamie les collines se font plus hautes. Un assez grand nombre de villages se groupent sur les rives ; mais il est impossible de

Tente arabe.

les identifier, comme d'ailleurs il est très difficile de s'orienter. Pour les noms de montagnes, le kellekdji, qui ne parle que kurde, n'est jamais d'accord avec la carte. Bientôt le Boutma-Dagh et les contreforts du Zakhô-Dagh resserrent le fleuve et forment (vers trois heures) de beaux défilés où le courant est assez rapide.

Nous sortons de plus en plus des régions kurdes, car le kellekdji donne maintenant comme arabes un grand nombre de villages situés sur la rive gauche.

Vers quatre heures et demie nous franchissons de très forts rapides juste au pied d'une falaise que couronnement deux grands villages (rive droite), et avançons encore dans les défilés du Boutma-Dagh jusque vers cinq heures et demie. Le fleuve doit avoir ici une très grande profondeur, car il est fort étroit et cependant le courant est à peine sensible. Le kellek atterrit à une plage de sable. Dans cette solitude que pas un bruit ne trouble, le soir est d'un charme profond ; la lune se réflétant dans les

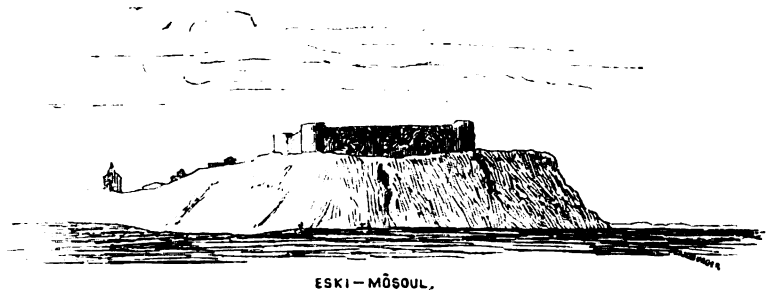
Digitized by Google

eaux calmes du fleuve découpe sur les hautes falaises de grandes ombres et des jours étranges. Au-dessus de nos têtes le ciel de Mésopotamie a des transparences admirables.

21 Décembre
Départ 5 h. 30 matin.

En route à 5 heures et demie malgré un léger brouillard. Vers 8 heures nous dépassons Eski-Môsoul dont il ne reste guère qu'un château-fort perché sur une colline. Le courant est trop violent pour permettre d'aborder.

Un peu plus tard, nous apercevons six kelleks chargés de marchandises. Ils viennent de Djézireh et ont une bonne avance



ESKI-MÔSOUL.

sur nous. Notre kellekdji piqué d'honneur tient à les dépasser; mais l'action des rames est bien faible; aussi peine-t-il longtemps et ne peut-il prendre la tête qu'après trois heures d'efforts.

Un peu plus tard les collines s'abaissent et ne sont plus que de longues ondulations.

Enfin, vers deux heures, nous apercevons un château ruiné, un peu plus loin un minaret; c'est Môsoul. Nous sommes au terme de notre premier voyage en kellek; il a eu ses péripéties, mais nous nous en sommes heureusement tirés.

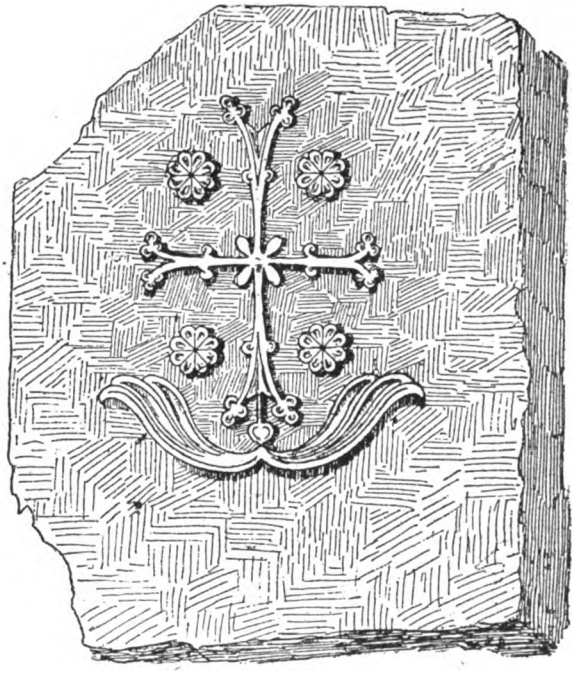
Il faudrait bien peu de dépenses pour enlever tout danger à la navigation des kelleks, entre Djézireh et Môsoul.

Môsoul se présente assez fièrement au voyageur. Au haut de la ville, la berge du fleuve se relève brusquement pour former une terrasse assez élevée, couronnée de remparts et de grandes constructions ruinées. Cette terrasse forme le point extrême de

Digitized by Google

la ville vers le Nord. A partir de là courent le long du fleuve des remparts délabrés. Le kellek aborde à l'une des portes, non loin d'un grand pont de pierre qui — ai-je une hallucination — me fait l'effet d'être sur terre ferme!

Le piéton n'est guère respecté en Orient; aussi bien n'est-ce pas petite affaire de nous frayer un passage au milieu de la cohue qui se presse aux abords du pont et dans les étroits carrefours du bazar. Nous arrivons enfin à la mission des Dominicains où nous étions déjà annoncés.



Croix tombale arménienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Photogravure J.B.Obernetter Munich.

ECOLE DES FILLES À MÔSOUL

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

MOSOUL — LA VILLE — LES CHRÉTIENS D'ORIENT — LA MISSION DOMINICAINE

La neige à Môsoul! La ville; le *clou* de Môsoul, son pont; historique de Môsoul; Importance de sa position géographique. Ruines de Ninive; Kouyoudjik; Nebi-Younès; les fouilles. Môsoul au point de vue social; le Consul de France; histoire d'un jardin public; le Vali; Mgr Benham-Benni et l'Église syrienne. L'Église chaldéenne et son histoire; le schisme de Mellous. Les Chrétiens d'Orient; leurs défauts; leur excuse; notre injustice; caractère des Églises orientales, rôle du Patriarche. La mission dominicaine; son histoire; l'imprimerie; le séminaire; visite au Vali. Les Iwâns. Le jour de Noël.

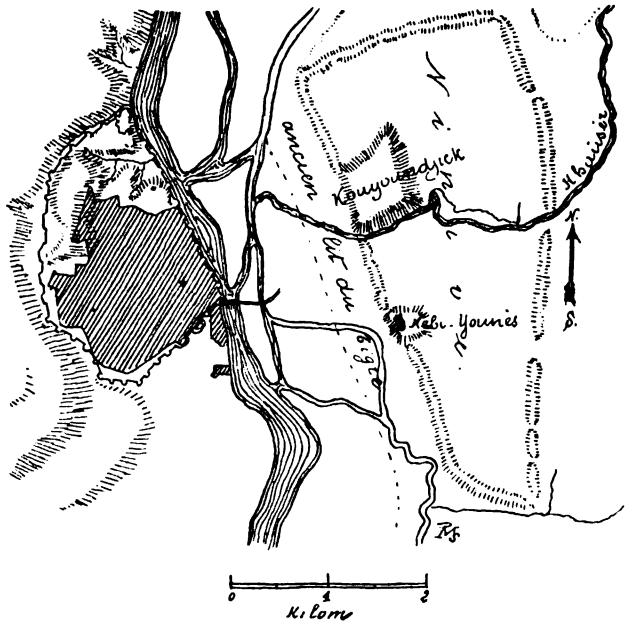
Dès notre arrivée, visites, réceptions, promenades absorbent si bien notre temps, que de la grande mission des Dominicains, où l'on nous prodigue la plus charmante hospitalité, nous ne voyons presque rien.

Môsoul est pour l'Européen une des reines du désert, la dernière étape entre les âpres montagnes kurdes et les plaines arabes; il n'y voit que palmier, sol brûlant, atmosphère vibrant au soleil — nous, nous y trouvons la neige! ce n'est, il est vrai, qu'un hôte passager; bientôt le soleil reprend victorieusement ses droits; et, quand vient l'été, les chaleurs sont horribles; mais enfin, nous avons vu Môsoul par la neige [1]!

1 Tandis que la moyenne hivernale de Môsoul correspond à celle de Rome (moyenne 8°,27. Mois le plus froid 6°,78), la moyenne de ses étés est supérieure à celle que l'on trouve dans la plupart des localités réputées les plus chaudes du globe (moyenne de l'été 32°,73; du mois le plus chaud 35°,67, maximum absolu 54°,44), Madras, Maracaïbo, Singapore ne dépassent pas 30° comme moyenne estivale;

Digitized by Google

La ville, déchue et délabrée comme toutes les villes d'Orient, garde toutefois encore un aspect royal. Les derniers contreforts du Sindjâr, qui viennent doucement mourir au Tigre, forment un amphithéâtre naturel, sur lequel se groupent pittoresquement les maisons. Fidèles aux traditions orientales, les Mossouliotes ont massé leurs demeures, resserré leurs ruelles, comme s'ils eussent craint de manquer de place; et pourtant la ville n'occupe que la moitié de l'espace qu'entourent ses remparts!



Môsoul et Ninive.

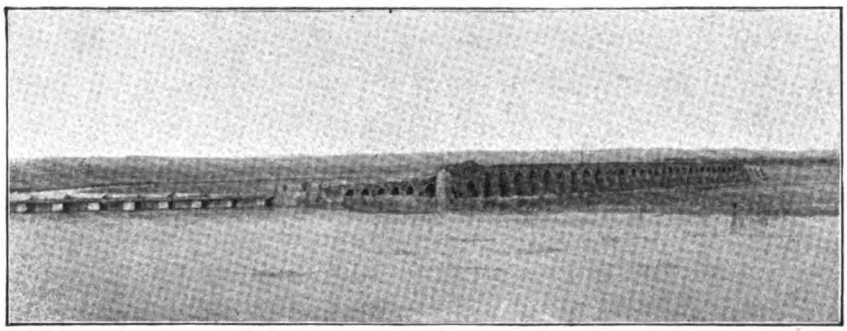
L'enceinte fortifiée, qui a près de dix kilomètres de tour, est aujourd'hui à demi-ruinée; elle court d'abord le long du fleuve sur lequel n'ouvrent que quelques portes; puis elle va, s'élevant

Abouchehcr cependant arrive à 33°,3o et Massaouah à 33°,8. Sous le rapport des extrêmes, Môsoul offre donc avec Érivan les caractères d'un des climats les plus excessifs que nous connaissions, tandis que le chiffre de sa *moyenne* annuelle (11°,4) n'est pas beaucoup plus élevé que celui des localités situées en Europe sous le même parallèle (36°,25 lat. N.). Cf. Tchihatcheff, *Asie Mineure*, II, 277.

Digitized by Google

jusqu'au sommet de l'amphithéâtre et se termine au Nord de la ville sur le plateau fortifié qui le premier signale Môsoul au voyageur venant de Djézireh.

Ce plateau porte les ruines du palais du Sultan Loulou II [1], les ruines en elles-mêmes sont insignifiantes; mais tout auprès, entre le palais de Loulou et la ville, dominant le fleuve, s'élève une petite mosquée — jadis, dit-on, une église. — Son style est à la fois simple et gracieux et sa façade conserve quelques restes d'une ornementation de faïences dont les tons bleus sont d'une profondeur admirable [2].



Le pont de Môsoul.

Du haut de la terrasse de Loulou, le regard embrasse très distinctement les ruines de Ninive, la plaine, et au delà les hardis contours du Djebel-Makloûb.

Le bazar de Môsoul semble bien moins fourni que celui de Van; en revanche, il est franchement oriental, pur de ces aspects demi-européens qui gâtent le pittoresque; l'on s'y bouscule à plaisir.

Près du fleuve les tanneurs ont accaparé tout un quartier.

1 Bedreddin Loulou, d'abord tuteur d'un rejeton mineur des Atabegs, prit plus tard (1222-1259) le titre de Sultan de Môsul. Cf. Oppert, *Exp.*, I, 74.

2 On peut distinguer cette mosquée sur la photographie de Binder (226); d'ailleurs, les vues qu'il donne de Môsoul (215-230) sont assez bonnes. Au pied de la terrasse et tout près du fleuve, jaillit une source sulfureuse.

Digitized by Google

Bien que nous soyons en hiver, les odeurs y sont infectes ; ici les gens tiennent ces émanations pour salutaires et portent souvent leurs malades respirer cet air.

Il me reste à parler du « clou » de Môsoul, de son pont.

Un beau jour il fut décidé dans les conseils de la Sublime Porte qu'un pont en maçonnerie devait remplacer le vulgaire pont de bateaux qui jusqu'alors reliait Môsoul à la rive gauche du fleuve. On se met à l'œuvre et, comme le Tigre a des crues très fortes, l'on commence à construire le pont sur les terrains ordinairement à sec, et que le fleuve n'envahit qu'aux hautes eaux.

La construction s'avance d'abord sans difficultés, et le pont, déjà de fort belles dimensions, semble annoncer un monument digne de la Turquie régénérée. Les travaux se poussent jusqu'au lit où coule le fleuve en temps ordinaire. Arrivés là, les ingénieurs s'arrêtent net ; au lieu de pousser le pont jusque dans les eaux du Tigre, ils adaptent à la dernière des arches jusque-là construites, un plan incliné, auquel ils raccordent le vieux pont de bateaux. — Tout est dit : le pont de Môsoul est construit, les récompenses sans doute sont données ; on ne parle plus de rien.

Voici donc un pont splendide bâti sur terre ferme, et sur le fleuve, un fragile pont de bateaux. Est-ce assez turc !

L'hypothèse naturelle serait d'admettre que les fonds gaspillés en pots de vin, ont manqué au moment critique.

Nul n'exclut cette hypothèse, mais cependant une personne fort sérieuse m'a soutenu que jamais l'on avait eu l'intention de pousser le pont jusqu'au lit du fleuve. Le pont de maçonnerie ne devait servir que pour les hautes eaux ! Dans ce cas, je ne sais quel qualificatif employer, car, quand viennent les hautes eaux, le courant du fleuve devient impétueux ; par précaution, le pont de bateaux est ramené à la rive, et le pont de pierre, rendu ainsi inutile, reste comme une épave perdue au milieu de l'inondation — au demeurant, il ne prend pas même à la limite des crues ordinaires et le plus souvent les hautes eaux le cernent complètement.

Digitized by Google

Il ne sert que dans la courte période qui sépare le moment où l'on rétablit le pont de bateaux de celui où le Tigre reprend son lit habituel.

Il est presque inutile d'ajouter que le pont, bâti en belle maçonnerie de briques, n'est nullement entretenu ; il est peut-être vieux de vingt ans et déjà menace ruine.

Quand aux abords du pont se pressent les caravanes de chameaux et les nombreux troupeaux de moutons ; quand aux bousculades des uns et à l'effarement stupide des autres se mêlent toutes les complications du péage, la confusion est indescriptible ; d'autant qu'en quittant le pont, l'on entre dans les quartiers commerçants et ouvriers où se pressent autour des bazars les demeures des artisans ; la foule y est donc toujours compacte.

Vers le haut de la ville, les rues sont plus calmes ; souvent même elles paraissent mortes, car les maisons qui les bordent ne présentent que de grands murs percés à de rares intervalles d'une fenêtre que défend sévèrement son moucharabi. C'est le quartier aristocratique ; il a ses jardins où jaillissent des eaux thermales ; mais ce sont sanctuaires interdits aux profanes.

Les maisons, rachètent leur tristesse par un grand air qu'elles doivent à la beauté de leurs matériaux ; presque toutes sont en « marbre de Môsoul. » Ce marbre ou plutôt cet albâtre se tire des carrières du Djebel-Makloûb. Malheureusement il ne résiste pas à l'action du temps.

Historiquement, Môsoul, considérée comme un faubourg de Ninive remonte à la même antiquité que cette cité de brigands et dût en partager la ruine. Comme ville distincte, Môsoul passe pour relativement moderne, puisqu'on la trouve mentionnée pour la première fois sous la domination musulmane. Cependant son origine doit remonter plus haut ; car les conditions géographiques qui avaient tant contribué à donner à la capitale de l'Assyrie sa splendeur, font de l'existence d'une ville aux environs de la vieille Ninive une nécessité. En effet, la voie naturelle qui de la Méditerranée gagne l'Euphrate en contour-

Digitized by Google

nant le désert et longeant ensuite la base méridionale des avant-monts du Kurdistan, atteint le Tigre à Môsoul ou dans le voisinage de cette ville et se dirige vers le Zagros pour s'élever sur le plateau de l'Irân par le « chemin royal » ; même pour se rendre d'Halep à Baghdad, les caravanes passent à Môsoul afin d'éviter le territoire occupé par les tribus pillardes du désert [1].

Aussi bien, Môsoul est-elle la seule ville importante sur le cours moyen du Tigre.

Elle dut sa période de splendeur au prince seldjoukide Malek-Shah (1073-1093) qui la choisit pour base de ses opérations contre Baghdad, alors encore soumise au sceptre des Abbassides. Devenue la capitale d'un royaume indépendant, Môsoul résista à deux reprises aux attaques de Saladin (1182 et 1185).

Quand les hordes d'Houlagou envahirent ces régions, le sultan Loulou sut se concilier la faveur du conquérant, mais son fils Malek-Saleh qui se révolta contre le terrible Mogol (1261), perdit le royaume et la vie; Môsoul fut prise, pillée et incendiée [2]. Au XVIe siècle les Ottomans s'en emparèrent ; les Iraniens l'occupèrent momentanément au commencement du XVIIe siècle, mais Mourad IV la reconquit définitivement. Môsoul dut encore subir au siècle dernier un siège terrible dirigé par Nadir-Shah (1743).

Toutes ces péripéties politiques ont enlevé à Môsoul son ancienne splendeur et son importance au point de vue industriel. Loin d'exporter comme aux temps des khalifes ou de ses rois, la « mousseline » tissée d'or ou de soie [3], elle achète presque toutes ses étoffes à l'étranger. Mais elle a gardé l'importance qu'on ne pouvait lui enlever, celle de station naturelle pour le transit [4].

1 Reclus, *Geogr.*, IX, 423.

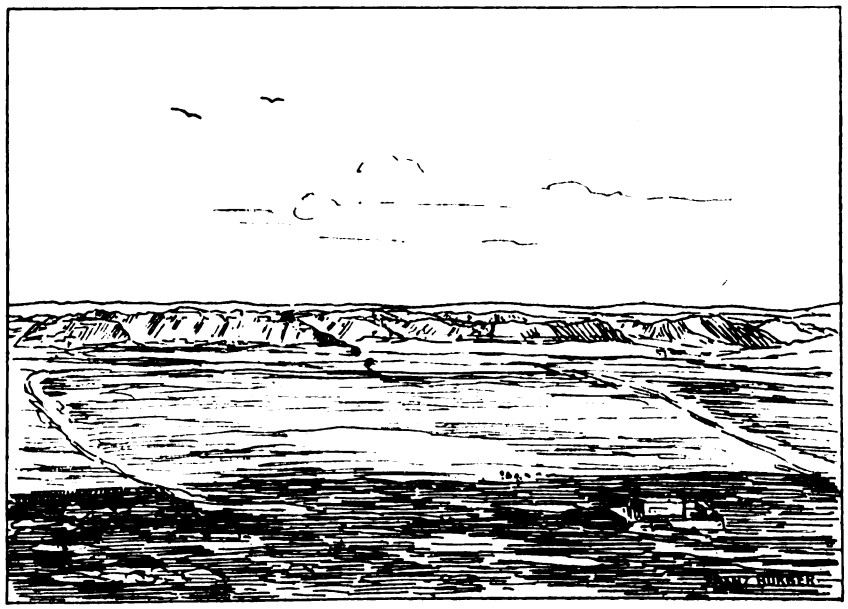
2 Oppert, *Exp.*, I, 74, croit peu probable qu'il reste à Môsoul des monuments antérieurs au sac d'Houlagou.

3 All the cloths of gold and silk that are called Mosolins are made in this country and those great merchants called Mosolins who carry for sale such quantities of spicery and pearls and cloths of silk and gold are also from this kingdom (Marco Polo's... by Col. Yule, I, ch. V, p. 37).

4 On compte à Môsoul (population mâle seulement) 12,095 Musulmans et 4011 non Musulmans. La population totale doit atteindre au moins le triple de ce chiffre.

Digitized by Google

Elle reste aussi un centre d'élevage très important. Certains Mossouliotes possèdent, dit-on, jusqu'à 25,000 moutons; en tous cas, plusieurs négociants en ont certainement de 14 à 15,000. Les troupeaux appartenant aux Mossouliotes s'élèvent au bas mot à un million de têtes — d'aucuns disent deux et même trois millions. On les nourrit dans le désert pendant la saison humide, et en



Ninive (Kouyoundjik). Vue de la mosquée du sultan Loulou.

montagnes pendant l'été. Une brebis adulte coûte en moyenne 20 francs: en deux ans elle est payée par ses produits. L'élevage serait une grande source de richesses si l'Oriental vivait moins au jour le jour et économisait dans les bonnes années pour faire face aux pertes imprévues. (Les neiges subites causent parfois une assez grande mortalité.)

En face de Môsoul, sur la rive gauche du fleuve, s'élèvent deux grandes buttes de terre; l'une, celle de Kouyoundjîk, l'autre, celle de Nebi-Younès, couronnée par le village de ce nom; elles s'appuient toutes deux à une longue levée de terre, formant une

Digitized by Google

enceinte fermée d'une quinzaine de kilomètres de tour. Ce sont là les ruines de Ninive ou plutôt le linceul qui les recouvre. La brique cuite qui formait le revêtement des palais, s'est effondrée; la brique crue qui en formait les murs s'est dissoute sous l'action des pluies, recouvrant les plaques de marbre qui ornaient les appartements, les monstres ailés qui en défendaient l'entrée, ensevelissant, mais protégeant aussi le peu qui eût échappé aux mains avides des soldats de Cyaxare et de Nabopolassar [1] (625 ans environ avant J.-Ch.).

Ces deux buttes portaient les palais des rois d'Assyrie. Kouyoundjik, fouillé par Botta, mais surtout par Layard, Smith et Rassam, a livré bien des trésors; on y a pu retracer en partie le plan des palais, on a découvert une foule d'inscriptions et surtout la fameuse bibliothèque d'Assour-bani-abal. Mais la butte de Kouyoundjik est une immense masse de briques et de terre évaluée à plus de 14 millions de tonnes. Il faudrait enlever près de la moitié de cette masse énorme pour dégager complètement les palais qui s'élevaient sur une terrasse artificielle en briques crues. Jusqu'ici on n'a fait que des fouilles très partielles et sans un plan nettement tracé. Mais ce qu'on a trouvé fait encore espérer bien des richesses.

Aujourd'hui le laboureur pousse sa charrue sur les ruines des palais des Sennachérib et des Assurbanipal.

J'ai constaté à certains endroits dans les tranchées de fouilles à demi-éboulées un fait très curieux — une légère couche de cailloux roulés et d'autres débris fluviaux intercalée au milieu des masses de terre effondrée. Comment en expliquer la présence? Une inondation pour atteindre à pareille hauteur — 20 mètres environ au-dessus du niveau du Tigre — eut eu les proportions d'un déluge. D'un autre côté, comment admettre que cette couche friable eût trouvé, par une bizarrerie quelconque, sa place dans les constructions — et, en supposant qu'elle l'eût trouvée,

[1] Voir Lenormant et Babelon, *Hist. anc.*, IV, 381.

Digitized by Google

comment admettre que son horizontalité n'eût pas été brisée par les éboulements? Je crois qu'il faut forcément admettre une inondation, un vrai déluge. Retrouverions-nous ainsi la trace palpable de la grande inondation qui fit crouler une partie des remparts de Ninive et la livra aux conquérants mèdes et babyloniens?

Une bicoque carrée, *sans aucune entrée,* occupe le sommet de la butte de Kouyoundjîk: c'est le *Musée britannique,* vide sans doute, mais enfin, c'est le *signe* de la prise de possession par l'Angleterre.

La vue sur Môsoul, de la butte de Kouyoundjîk est fort belle.

Nebi-Younès vu depuis Môsoul.

Le «village du Prophète Jonas», Nebi-Younès (en turc Younes Peïgamber), est perché sur la seconde butte ninivite, et groupe ses maisons autour de la mosquée où repose le Prophète (?). La mosquée est sans aucun doute une ancienne église chrétienne.

«Les habitants, dit Mgr Coupperie, me montrèrent une grosse «pierre plate qui est d'un granit rouge. Ils me dirent fort sérieu-«sement: «C'est ici et sur cette pierre que Jonas fut rejeté par le «poisson qui l'avait avalé, et, depuis ce temps-là, cette pierre a «la vertu de guérir tous les rhumatismes. Il suffit d'y faire toucher «le membre malade et l'on se trouve mieux à l'instant. Nous «devons cette faveur au saint Prophète dont nous possédons les «cendres». Je leur dis: «Vous possédez ici un précieux trésor; «conservez-le bien». Ils me répondirent: «Tous les habitants de «ce lieu mourraient plutôt que de permettre qu'il nous fut enlevé.»

Digitized by Google

« En tout cela, la vérité est que c'est un couvent bâti dans le « IVe siècle par un disciple de saint Aonès, qui fut lui-même « disciple de saint Antoine. Ces saints moines vinrent dans la « Mésopotamie et l'Assyrie faire des établissements, tels qu'ils en « avaient vus dans l'Égypte, et le premier fondateur de ce cou- « vent lui donna le nom de Jonas en l'honneur de ce saint Pro- « phète qui y fut invoqué comme le protecteur spécial [1]. »

Quant au tombeau du Prophète, il est jalousement gardé par les Musulmans. Grâce au Consul de France dont le Kavas nous accompagne, nous pouvons y pénétrer sans difficulté. Il n'a, au demeurant, rien de remarquable. Ce n'est qu'un sarcophage recouvert de tapis orientaux, orné, si j'ai bonne souvenance, de l'inévitable turban planté sur un piquet et flanqué d'énormes cierges.

Jusqu'ici on n'a pu faire de fouilles sérieuses dans la butte de Nebi-Younès. On eut pu, sans trop de difficultés, transporter plus loin le village, comme cela s'est fait pour Khorsabâd, mais il était impossible de toucher à la mosquée.

Le gouvernement turc y voulut faire lui-même des fouilles. On trouva plusieurs taureaux ailés et des bas-reliefs; mais à peine mis au jour — comme ils étaient d'un transport difficile, on les a de nouveau recouverts de terre. L'année dernière on découvrit encore d'autres taureaux ailés; mais les habitants les ont brisés pour en faire du plâtre. A plusieurs endroits nous avons vu les traces de ce vandalisme. L'intérêt y engage les gens, car ces colosses de marbre donnent d'excellent plâtre; le fanatisme musulman les y pousse, car ces vieilles idoles heurtent directement les préceptes du Koran.

Plusieurs personnes ont accusé les Anglais d'avoir brisé un certain nombre de statues qu'ils ne pouvaient emporter; les gens

[1] Mgr Coupperie, *Prop. de la foi*, III, 126, et IV, 45. Comme un moine Jonas fonda à la même époque plusieurs monastères dans la Mésopotamie et l'Assyrie, il est possible qu'il ait été le fondateur de celui-ci et que son tombeau ait été identifié avec celui du Prophète Jonas.

Digitized by Google

les plus sérieux nient le fait et disent que les Anglais ont tout simplement enfoui de nouveau les objets trop pesants pour être enlevés — ceci n'est que simple prudence et il est à croire que les endroits auront été soigneusement notés.

Les remparts, le pont, les buttes de Ninive, c'est à peu près tout ce qu'il y a d'intéressant à Môsoul.

Mais Môsoul est intéressante au point de vue social, car les éléments les plus divers s'y rencontrent. L'Europe officielle n'est aujourd'hui représentée à Môsoul que par le Consul de France, M. Sioufi. Originaire d'Haleb (ou de Damas?) M. Sioufi accompagna Abd-el-Kader en France en qualité d'interprète lorsque l'Émir vint faire visite à Napoléon III. M. Sioufi fut à cette occasion naturalisé Français; bientôt après il obtint le grade de Consul. Oriental lui-même, ses connaissances spéciales sur le pays et les hommes le mettent à même de rendre beaucoup de services. Madame Sioufi et lui furent pleins d'amabilité à notre égard.

M. Sioufi demanda pour nous audience chez le Vali et, sur le rendez-vous donné, eut la gracieuseté de nous introduire lui-même.

Pour donner à notre visite le cachet de dignité qui lui convient, nous organisons une cavalcade et, traversant les ruelles de la ville, gagnons le konak. C'est une immense bâtisse, en dehors des remparts, dominant le fleuve — naturellement très délabrée. Administration du vilayet, caserne, tout y est concentré; il s'y presse une foule compacte de solliciteurs au milieu desquels circule l'employé turc, le pauvre et éternel affamé.

Dans ce pays si dépourvu d'arbres, un ingénieur avait eu l'heureuse idée de transformer en promenade le grand espace libre qui existe entre les remparts et le konak. Une allée d'arbres bordait l'avenue, et un jardin public commençait à se former. Mais la population n'était pas mûre pour ces innovations; jamais les fleurs n'eurent le temps de prendre racine; l'une après l'autre elles disparaissaient pour aller trouver un meilleur sol dans les

Digitized by Google

jardins des particuliers! Tant que l'ingénieur resta à Môsoul, l'allée d'arbres fut à peu près respectée, mais, après son départ, le pillage commença. N'était-il pas plus simple de chercher à se chauffer gratis, au lieu d'acheter fort cher le bois que les kelleks apportent des montagnes?

Le Vali, Fahid-Pacha est déjà âgé. C'est un homme «vieille Turquie», d'apparence insignifiante. Il nous reçoit fort aimablement, mais comme il ne parle pas français, toute la conversation se fait par l'intermédiaire du Consul.

Le colonel de gendarmerie se trouvant là, M. Sioufi en profite pour traiter la question du ou des zabtiés qui devront nous accompagner de Môsoul à Baghdad. Le trajet se faisant en kellek, le zabtié devra revenir à pied; il lui faudra dix jours de voyage; il n'aura pas de cheval à sa disposition — la chose, dit le colonel, est de toute impossibilité. Après maints pourparlers, le Consul amène enfin le grand argument: «Soit, dit-il, vous ne donnerez point de zabtiés, mais alors vous allez vous porter garant de la sécurité du trajet et prendre sur vous la responsabilité de tout accident qui pourrait arriver à ces Messieurs.» La garantie était difficile à donner, car un kellek avait était pillé fort peu de temps auparavant! Pour ne pas capituler sans honneur, le colonel demande à voir les lettres vizirielles d'Hyvernat; il les parcourt gravement, en commente chaque mot, et finit par reconnaître qu'elles font de nous des personnages assez importants pour mériter un zabtié.

La question réglée, le Vali nous invite à dîner, séance tenante. Vous ne pouvez refuser, nous dit M. Sioufi — nous passons donc à la salle à manger, pensant trouver un repas improvisé; un festin était préparé. Mais alors pourquoi nous avoir invités au dernier moment? Est-ce peut-être une particularité des mœurs turques? Le dîner fut plantureux; dix plats au moins, tantôt doux, tantôt salés, tous fort bien apprêtés, s'y succèdent. Musulman rigide, Fahid-Pacha n'admet point de vin sur sa table; nous sommes loin de Van où Khalîl-Pacha met à sec tous les marchands de vin du bazar, quand il donne un repas!

Digitized by Google

La conversation, naturellement fort languissante, nous fait paraître le dîner terriblement long. A midi nous nous retirons pour laisser le Vali faire sa prière.

Mgr Benham-Benni, l'Évêque syrien-catholique est l'une des personnalités les plus remarquables de Môsoul. Homme d'une foi profonde et très instruit, Mgr Benni est de plus un causeur charmant.

Voici en quelques mots l'origine de cette Église syrienne dont il est un des Évêques les plus distingués. Les Monophysites [1], adversaires du concile de Chalcédoine s'étaient, au VIe siècle, formés en Syrie, sous l'impulsion de Jacques Baradaï, en églises dissidentes, absolument séparées des églises orthodoxes et pourvues d'une hiérarchie complète depuis le Patriarche d'Antioche jusqu'aux ordres inférieurs. Ces communautés se maintinrent en face des églises officielles (impériales, melkites) et, surtout depuis l'invasion musulmane, atteignirent parfois à un haut degré de prospérité. Elles existent encore et sont disséminées sur une zone géographique assez étendue, dans la Syrie, le massif du Masius et le bassin moyen et inférieur du Tigre et de l'Euphrate.

Depuis la fin du XVIIIe siècle un bon nombre de Monophysites sont revenus à l'orthodoxie en se rattachant à l'Église romaine; de là deux groupes de «Syriens»: les Syriens Jacobites ou Monophysites, et les Syriens Catholiques. Le Patriarche syrien catholique [2], Mgr Schelhot, réside à Haleb. Son Église paraît jouir d'une assez grande prospérité.

[1] Adversaire de Nestorius, Eutychès exagéra la doctrine de l'unité du Christ; Nestorius en arrivait à une double personnalité; Eutychès non content de confesser l'unité de personne dans le Christ, enseignait la *confusion* des deux natures pour arriver en fin de compte à un Christ qui n'était ni Dieu ni homme. Condamné au concile de Chalcédoine en 451, Eutychès se vit soutenu par un très puissant parti; la Syrie et l'Égypte surtout lui fournirent le plus grand nombre d'adhérents.

[2] Le véritable successeur des anciens *patriarches* d'Antioche est le patriarche grec Melchite; le patriarcat syrien a une origine schismatique, et comme telle illégitime; mais lorsqu'une portion des Syriens fit retour au Catholicisme, il eut été impossible de soumettre au Patriarcat melchite une Église ayant depuis si longtemps sa hiérarchie et sa langue liturgique. Rome accepta donc le fait accompli et reconnut un Patriarche syrien catholique.

Digitized by Google

Les relations entre Syriens catholiques et Syriens jacobites ne sont pas toujours faciles. Une question pendante entre les deux communautés, vraiment turque dans ses péripéties, pourra en donner la preuve.

Une des églises syriennes de Môsoul est mixte; un mur la séparait en deux parties; les Jacobites possédaient l'une, les Catholiques l'autre. Un beau jour les Jacobites font crouler le mur de séparation et s'emparent de toute l'église. Mgr Benni va à Constantinople et grâce à la manière dont les Jacobites s'étaient mis dans leur tort, obtient un firman, lui donnant jouissance de *toute* l'église. Il n'est pas plutôt revenu à Môsoul que les Jacobites à leur tour vont à Constantinople d'où ils reviennent triomphants, munis d'un firman contraire à celui de Mgr. Benni! Forts de cette pièce, ils expulsent de nouveau les Catholiques. Mgr. Benni est je crois en train de faire annuler le firman jacobite; mais la comédie durera sans doute longtemps car, à chaque firman correspondent de bons bakschîchs et les ministères ont tout intérêt à les multiplier!

La communauté chrétienne la plus nombreuse est la communauté chaldéenne [1].

L'Église chaldéenne existait déjà vers le déclin du IIe siècle. Elle avait reçu son évangélisation d'Antioche et son chef qui résidait à Séleucie était en conséquence considéré comme un *vassal* du Patriarche d'Antioche. C'était au reste une véritable Église *nationale*, l'Église des Chrétiens du royaume de Perse. A

[1] La population syrienne de Môsoul et des environs se répartit à peu près dans les proportions suivantes :

	Môsoul.	Environs.	Total.
Syrien catholiques	2000	2150	4150
Syriens jacobites	2000	1300	3300
	4000	3450	7450

La population chaldéenne était, au moment de notre passage, représentée à peu près par les chiffres suivants :

	Môsoul.	Environs.	Total.
Chaldéens catholiques	2000	9400	11,400
Dissidents (schisme de Mellous)	250	1200	1450
	2250	10,600	12,850

Actuellement (mai 1891) tous les dissidents sont rentrés dans l'Unité catholique.

Digitized by Google

peu près tolérée par les rois Parthes, l'Église chaldéenne fut souvent persécutée sous les Sassanides. Ses rapports avec Antioche devinrent de plus en plus difficiles. Quand vers la fin du Ve siècle les Nestoriens furent proscrits et chassés de l'Empire romain, ils se réfugièrent au delà de la frontière perse; grâce au relâchement des liens entre Séleucie et Antioche, ils firent assez rapidement pénétrer leurs doctrines dans l'Église chaldéenne, et le nestorianisme inculqué par eux, devint comme une religion nationale pour les Chrétiens du royaume Sassanide.

Cette circonstance qui élevait une barrière religieuse entre eux et le monde romain, leur valut une plus grande tolérance de la part des rois de Perse: ils en profitèrent pour fonder jusqu'en Chine des églises dont on retrouve encore aujourd'hui quelque trace; leurs fondations au Malabar se sont maintenues, jusqu'à nos jours.

Lorsque l'invasion musulmane eût renversé le trône sassanide, les Khalifes se montrèrent d'abord tolérants envers les Nestoriens [1].

Mais leur intervention dans les affaires intérieures de cette Église, la simonie, grâce à laquelle le Patriarchat se vendait au plus offrant, les guerres terribles qui désolèrent ces contrées, amenèrent bientôt la décadence. Les Nestoriens durent abandonner les plaines de la Mésopotamie et transporter leur centre dans les parties les plus inaccessibles des montagnes.

Séparée matériellement et moralement de l'union catholique, l'Église nestorienne restait à tous points de vue livrée à elle-même, et cet isolement faisait sa ruine. Il semble que les Patriarches [2] aient compris la nécessité de rentrer dans l'union; car les rares voya-

1 Les Nestoriens jouirent pendant quelque temps d'une véritable *faveur* auprès des Khalifes; elle a peut-être sa source dans l'influence que les doctrines nestoriennes exercèrent sur Mahomet lorsqu'il composait le Koran. (Boré, *Corr.* II, 219 et suiv.)

2 Le chef de l'Église chaldéenne est, comme chef d'une église nationale, un *Catholicos*; mais il n'est nullement un *Patriarche*, car il n'est à aucun degré successeur du Patriarche d'Antioche dont il n'a jamais été que le vassal. L'usage cependant a introduit le titre de *Patriarche* et cet usage est accepté.

Digitized by Google

geurs européens qui pénétrèrent dans ces pays durant le moyen âge, Plan-Carpin, Rubruquis, Marco Polo, et quelques religieux, réussirent à établir un commencement d'union entre les Nestoriens et Rome. Le Catholicos Jaballahah III envoie sa profession de foi au Pape (1304). Mais vers cette époque s'introduisit dans l'Église nestorienne l'abus qui devait lui être le plus fatal. La dignité patriarcale devint héréditaire, se transmettant d'oncle à neveu, tombant ainsi souvent en partage à des enfants ou à des indignes [1]. En 1551 les Chaldéens voulurent réagir contre cet abus; ils élurent un Patriarche et l'envoyèrent se faire sacrer à Rome. L'élu, Jean Soulaka, fut bientôt assassiné par ses adversaires; ses successeurs, d'abord fidèles à l'union, retombèrent ensuite dans le schisme et l'un d'eux rétablit l'hérédité. C'est à sa famille qu'appartient encore Mar Schimoûn, le Patriarche des Nestoriens qui réside à Kotchannès près de Djoulamérik dans la vallée du Zab.

Cependant Rome ne cessait d'entretenir des relations avec la Chaldée; mais ses efforts ne furent pas toujours couronnés de succès et l'on se trouva bientôt en face de plusieurs séries de Patriarches tantôt unis, tantôt schismatiques. A la fin du siècle dernier trois séries étaient en présence; l'une représentée par le Patriarche de Djoulamerik, franchement nestorienne — elle sub-

1 C'est sans doute à cette époque que les Patriarches répandirent à leur profit une légende qui, toute absurde qu'elle soit, n'est pas sans intérêt au point de vue catholique.

Saint Pierre, dans sa Ire Épître (V, 13), dit: «Salutat vos Ecclesia quæ est in Babylone coelecta.» Cette Babylone, ici comme dans l'Apocalypse, en tant qu'elle désigne une ville, a toujours été prise pour Rome. De la vieille Babylone au demeurant, il ne restait du temps de saint Pierre que des buttes de terre. Les Nestoriens, s'emparant de ce texte, l'interprétèrent de la façon suivante: Saint Pierre ayant été marié, sa famille, restée d'abord à Jérusalem, en fut chassée par la persécution; elle se réfugia à Babylone, c'est-à-dire à Baghdad. Depuis lors on choisit toujours le Patriarche chaldéen dans son sein, par vénération pour saint Pierre, de sorte que Mar-Schimoûn est un descendant direct de saint Pierre par le sang. Si l'église patriarcale est bâtie sur un rocher, c'est pour rappeler la promesse de notre Seigneur: «Super hanc petram ædificato Ecclesiam meam» Cette légende comme on le voit venait à point pour consacrer l'hérédité patriarcale, cette institution si contraire à toute tradition chrétienne!

Digitized by Google

siste encore aujourd'hui [1] : la seconde, catholique d'abord, était devenue schismatique; c'était la série des Élias; la dernière enfin, la série des Joseph, avait été créée au moment du schisme des Élias. En 1781 le dernier descendant des Élias, Mar Hanna, se fit catholique; on avait donc ainsi deux Patriarches catholiques en présence; mais quand le représentant de la série des Joseph, Joseph VI, mourut en 1830, Mar Hanna fut nommé seul Patriarche catholique; il mourut en 1838 et à partir de là, la succession patriarcale cessa définitivement d'être héréditaire [2]. Le titulaire actuel Mgr Élias Abolianan réside à Môsoul. En ce moment il est en tournée à Baghdad.

J'ai eu occasion de parler des Nestoriens au sujet de la mission lazariste d'Ourmiah.

Dans les environs de Môsoul il n'y en a plus. Mais l'Église chaldéenne catholique a passé pendant ces dernières années par une crise redoutable. Pie IX par la Bulle «Reversurus», modifiait dans un sens «centralisateur» les usages relatifs à la nomination des Évêques; cette bulle produisit dans l'Église arménienne le schisme dirigé par Mgr Coupelian — dans l'Église chaldéenne le schisme de Mellous. On espère que le Saint-Siège terminera la question pour l'Église chaldéenne comme il l'a fait pour l'Église arménienne [3].

Tous ces schismes, toutes ces querelles jettent un jour défavorable sur les Orientaux, et nous sommes très prompts à les les condamner en bloc. Nous autres Occidentaux nous sommes fiers de notre civilisation, fiers de notre caractère et de la dignité introduite dans nos mœurs par les institutions chrétiennes, appuyées sur la liberté. Cet orgueil est légitime, tant qu'il ne

1 Au moment de livrer cet ouvrage à l'impression, je reçois de plusieurs côtés la nouvelle d'un grand mouvement de retour des Nestoriens vers l'Unité catholique. Il est bien difficile de prédire quel en sera le résultat. Manquât-il de sincérité dans ses motifs, et ne dût-il aboutir qu'à *ouvrir* le pays nestorien, ce serait déjà beaucoup.

2 Voir Martin, *La Chaldée* passim.

3 Grâce au zèle habile de sa Béatitude, Mgr Abalianan, le schisme chaldéen s'est terminé en 1890 et Mgr Mellous est rentré dans la communion du Saint-Siège.

Digitized by Google

devient pas un orgueil de *comparaison*. Malheureusement, nous comparons et nous regardons de haut les Chrétiens d'Orient. Nous nous souvenons des torts des Églises orientales avant l'Ère musulmane; nous nous souvenons de leur vieux penchant au schisme et à l'hérésie — et pour juger les Orientaux d'aujourd'hui, nous nous reportons instinctivement et sans transition à cette époque. Nous oublions que depuis le Khalife Omar, treize siècles d'oppression ont pesé sur l'Orient; nous oublions que si la bataille de Poitiers a sauvé une première fois l'Europe; si les murs de Vienne ont arrêté les derniers flots des hordes asiatiques, c'est que l'Orient entier était devenu la proie définitive des conquérants. Ils y avaient trouvé une terre promise où ils pouvaient assouvir leurs convoitises; si de là ils s'élançaient sur l'Europe, leur premier élan était brisé; ce n'étaient plus des hordes venues tout droit du désert; si terribles qu'elles fussent encore, elles s'étaient déjà arrêtées pour se repaître et avaient émoussé leur première énergie. Le courage des Francs a fait leur victoire sur le champ de bataille; mais c'est la ruine de l'Orient qui a donné à ces victoires leur valeur décisive. L'Orient, devenu esclave et pâture, a été le prix de la liberté de l'Europe.

Les conquérants arabes ou turcs reconnurent souvent l'utilité, la nécessité même, de se montrer tolérants envers les Chrétiens. A cette pensée se rattache la reconnaissance officielle des différentes Églises chrétiennes et les pouvoirs étendus donnés à leurs chefs religieux [1]. Mais dans tous les pays musulmans, il y a loin

1 « Pour ce qui regarde les mariages, les successions, les dispositions testamentaires, les différends qui s'élèvent entre eux, les Chaldéens peuvent terminer tout cela sans l'intervention du magistrat; ils peuvent aller s'arranger devant leurs prêtres ou devant quelqu'ancien de leur nation; on prend des témoins ou bien on passe un écrit auquel plusieurs personnes apposent leur cachet et la chose est finie. Le gouvernement au besoin approuve toutes ces transactions, de manière que, s'ils étaient bien raisonnables, il ne se mêlerait point de leurs affaires; mais comme ils ne le sont pas toujours, il s'ensuit que le gouvernement s'en mêle souvent, et toujours à leur détriment.» (Monseigneur Coupperie: *Notice sur les Chaldéens. Prop. de la Foi*, V, 564). Voir l'Appendice D. Firman du Patriarche chaldéen.

Digitized by Google

de la loi à son observation. D'ailleurs cette reconnaissance des communautés chrétiennes n'enlevait rien au mépris de la loi elle-même vis-à-vis des Chrétiens, ni à la marque de flétrissure qu'elle leur infligeait. Jusqu'au Tanzimat (1839), disons mieux, jusqu'au Traité de Berlin (1878), le témoignage d'aucun Chrétien n'était admis devant les tribunaux.

L'un d'entre eux y était-il cité, il devait acheter des témoins musulmans. Cet état de choses a été modifié théoriquement; pratiquement la question dépend, même aujourd'hui, beaucoup de l'arbitraire des juges. Il y a cinquante ans, un Chrétien ne pouvait porter de beaux habits dans la rue sans risquer de voir le premier Musulman venu lui ordonner de les quitter et de les lui donner; il lui était défendu de porter de la soie; d'aller à cheval dans l'intérieur des villes; faisait-il un achat au bazar, il lui était interdit de toucher aucun objet pour l'examiner de plus près; tout objet touché par lui devenait impur et il était forcé de l'acheter; on devine à quelle exploitation éhontée cette prescription légale donnait lieu. Beaucoup de métiers étaient, sinon théoriquement, du moins pratiquement, interdits aux Chrétiens. Tous les emplois leur étaient fermés. Un Musulman frappait-il un Chrétien, il fallait que celui-ci le souffrit, parce qu'il lui était défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

Quant aux garanties de vie ou de propriété, les massacres du Liban et plus récemment ceux de Bulgarie ont montré à l'Europe épouvantée ce qu'elles pouvaient devenir quand le fanatisme était excité.

Les massacres du Liban ont soulevé l'Europe grâce à leurs proportions gigantesques et grâce à la proximité de leur théâtre; la dernière guerre russo-turque a été une réponse aux massacres de Bulgarie. Mais des excès analogues n'étaient pas rares dans l'intérieur de l'Empire. Mohammed, Beg de Revandoûz, envahit le territoire de Môsoul vers 1841, brûle et massacre tout ce qui est Chrétien, détruit de fond en comble le monastère de Rabban-Hormez. La Porte est forcée d'envoyer les Pachas de Diarbekr

Digitized by Google

et de Baghdad contre Mohammed; mais si celui-ci est châtié, c'est comme vassal insoumis, non comme persécuteur; les Chrétiens n'en tirent presqu'aucun avantage; la plupart des prisonniers du Beg ne font que changer de maître [1].

Pendant un certain temps il était interdit aux Chrétiens de Môsoul de franchir les portes de la ville. Le Pacha les y retenait prisonniers de peur qu'ils ne lui échappassent par une fuite ou une émigration volontaire, tant ils étaient opprimés [2].

En 1844 les Musulmans de Môsoul, fanatisés par leurs mollahs démolissent et saccagent les maisons des missionnaires. Le Consul de France, M. Botta, manque d'être tué. Le P. Valerga, plus tard Patriarche de Jérusalem, reçoit un coup de poignard [3].

Le gouvernement turc — je parle des cent dernières années — a parfois essayé de réagir contre cet état de choses; mais le fanatisme d'une part, d'autre part l'incurable faiblesse du gouvernement et son manque de suite, ont trop souvent arrêté les réformes. Un chemin immense a été toutefois parcouru; mais parmi les vieillards l'on en trouve encore beaucoup qui ont vu les jours les plus durs de ces temps d'oppression.

Faut-il s'étonner alors de rencontrer si fréquemment en Orient des traits de caractère qui nous choquent? On reproche souvent au Chrétien d'Orient d'être menteur, dissimulé, timide ou même lâche; malhonnête dans les questions d'argent; fertile en expédients. On relève ces défauts dans toutes les classes de la société; on trouve la preuve palpable de cette malhonnêteté financière chez tel ou tel personnnage qu'il serait facile de nommer et que son caractère et sa position sembleraient devoir élever au-dessus de ces bassesses! Soit, cela est vrai, et cela est triste. Mais ici, comme partout ailleurs, c'est le mal qui frappe; le bien passe inaperçu: nous relevons les vilaines actions, et nous passons distraits à côté de personnalités qui s'affirment dans des milieux

1 Lettre de Mgr Isaïa, Patriarche chaldéen, *Prop. de la Foi*, XIV, 128.
2 *Prop. de la Foi*, XV, 387.
3 *Prop. de la Foi*, XVI, 522.

Digitized by Google

si défavorables, à côté de maintes vies toutes de dévouement et de vertu. Puis, répétons-le encore, si la persécution qui fait des martyrs, élève et ennoblit les caractères, le régime politique qui fait des parias, les brise et les ravale.

L'Oriental a depuis des siècles perdu sa dignité sociale; sa dignité personnelle a été pendant des siècles foulée aux pieds; elle en est sortie déflorée et amoindrie. Elle se relèvera peut-être sous l'influence de la liberté, mais les blessures faites à la dignité humaine sont les plus longues à guérir.

Elles sont aussi les plus difficiles à traiter, et les Occidentaux qui s'y emploient le savent bien. Je ne parle pas de ceux qui, jetant le gant à la religion, veulent relever l'Orient, comme ils veulent faire l'Occident: ceux-là plongeront l'Occident dans la boue; que pourraient-ils faire pour l'Orient?

Je veux parler de ceux qui s'inspirent de la religion — soit qu'ils travaillent dans le domaine strictement social: ceux-là malheureusement sont rares — soit qu'ils se consacrent plus spécialement au domaine religieux. L'obstacle le plus grand que rencontre cet ouvrier occidental est aussi le plus insaisissable, car il est entièrement d'ordre psychologique: c'est l'orgueil.

Il s'attaque aux deux parties: l'Occidental, à moins d'une lutte constante contre lui-même, n'échappe pas à l'orgueil de comparaison; il se sent supérieur et il est obligé de se tenir à quatre pour ne pas *faire sentir* sa supériorité; instinctivement il identifie la civilisation avec l'Occident; il ne dira pas: «un homme civilisé doit agir de telle ou telle façon», il dira: «Un *Européen* agirait ainsi».

Cet orgueil se retrouve dans l'Oriental sous forme de vanité. L'oppression dont il a tant souffert, a développé en lui beaucoup des caractères de l'enfant, et l'un de ceux-ci est de se raidir intérieurement contre l'acceptation d'une supériorité morale; naturellement cette vanité est en même temps jalouse et susceptible. L'Oriental acceptera tous les enseignements, tous les conseils, mais à une condition, c'est qu'une charité poussée aux derniers

Digitized by Google

degrés de délicatesse lui laisse pour ainsi dire croire que ces enseignements, il les a devinés: qu'au lieu d'être élève, il est en quelque sorte maître; que ces conseils, on vient plutôt les chercher chez lui que les lui donner. Comme en même temps il faut savoir, au moment voulu, être *ferme et énergique* envers lui, on concédera volontiers que la méthode est hérissée de difficultés. Mais — la chose est bien significative — ces difficultés se rencontrent, les mêmes et peut-être plus grandes, chez un peuple que la puissance d'expansion inouïe de ses forces intérieures assimile à un peuple enfant, je veux dire chez le Japonais. Il est impossible de rien faire avec lui, à moins de tenir compte des faits psychologiques que j'ai rapportés.

L'Oriental a un défaut qui, lui aussi, est une conséquence immédiate de l'oppression; il ignore absolument l'art d'employer l'argent. Des gens habitués à se voir piller à merci, n'ont que deux manières de traiter l'argent: l'une, qui est de l'enfouir; l'autre, qui est de le dépenser le plus vite possible, au jour le jour. Ces deux tendances ont passé dans le sang; elles se retrouvent dans la vie privée; on les touche du doigt dans la vie publique.

Là où un Occidental, disposant d'un très petit capital, établira une œuvre solide, construira par exemple une église, un Oriental qui aura entre les mains un capital cinq fois supérieur en restera aux fondements — uniquement parce que du jour où il aura de l'argent entre les mains, il ne résistera pas au besoin de le gaspiller en *faisant grand.*

L'Oriental ne voit pas la raison d'être de ce contraste dans ses propres défauts; il arrive rapidement à s'imaginer que, si les Occidentaux réussissent mieux, ils le doivent à des richesses illimitées. Cette manière de voir constitue un danger; car, souvent, là où l'Oriental aura senti sa vanité blessée, au lieu de se retirer, il restera attaché à l'Occidental, continuera en apparence à être son ami — mais la vanité blessée aura rompu le lien de confiance; il ne restera plus que le lien d'intérêt, soigneusement

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

LA SALLE D'ASILE A MOSOUL

(Voir p. 408).

Digitized by Google

Digitized by Google

dissimulé, et l'Oriental ne verra plus dans l'Occidental que «son banquier», duquel il espère tirer secours. Là est l'explication de maintes douloureuses défections; là est aussi une des raisons de l'infériorité des missions protestantes américaines — elles ont trop d'argent.

Catholiques, nous reprochons parfois aux Orientaux de n'être pas assez catholiques; et ce reproche que nous ne précisons ni n'approfondissons, nous rend souvent injustes.

A mesure que la primitive Église se développait, les conditions géographiques, ethnographiques ou historiques, créaient des groupements particuliers. Rome restait le centre; le Pape, le chef suprême; mais l'on avait par exemple le Patriarcat d'Alexandrie avec sa sphère très déterminée; le Patriarcat d'Antioche avec la sienne; tous deux, comme des imitations, des préfaces de Rome. Dans les pays plus lointains, on eut les Églises nationales que la langue liturgique isolait, mais que l'obédience rattachait à l'un ou l'autre grand centre. Enfin vint le *Patriarcat* de Constantinople, fondation d'une légitimité fort douteuse; dès son origine, rival de Rome; bientôt dangereusement séparatiste, enfin schismatique.

Partout en Orient l'évangélisation était partie de centres différents; le Chrétien ne remontait jusqu'à Rome que par des intermédiaires; ses rites, sa langue liturgique, son administration ecclésiastique ordinaire, tout cela avait un caractère *particulier*. En était-il moins Catholique? Nullement, mais cet état de choses recélait des dangers.

En Occident, au contraire, l'évangélisation procéda de Rome [1]; les groupements locaux, ou n'existèrent pas, ou, comme dans l'Église franque, furent constamment modifiés. Là même où, comme en Espagne, le groupement fut solide, la langue liturgique était la même qu'à Rome, les rites, à quelques particularités près, les mêmes. On ne connut donc pas en Occident de centre vrai-

[1] Voir Duchesne. *Origines du culte chrétien.*

Digitized by Google

ment puissant et durable qui dût servir d'intermédiaire entre les Églises particulières et le centre du catholicisme. Le Pape était à la fois chef suprême de l'Église et Patriarche de l'Occident; il atteignait donc doublement les peuples occidentaux; pour eux, non seulement point de différences entre leur Patriarche et le Souverain Pontife, mais identité de langue, identité d'histoire, analogie de rites. Il n'y eut donc logiquement en Occident *qu'un seul loyalisme* et il allait directement à Rome.

Que cet état de choses ait exercé une influence puissante sur les instincts religieux; qu'il ait non seulement maintenu toute la valeur dogmatique de l'union au centre, mais lui ait donné sa vitalité et sa chaleur, quoi d'étonnant?

Peut-on, une fois sauvegardé *le fond*, demander aux Orientaux la même chaleur, les mêmes formes dans l'expression de leur catholicité? En équité, non; ce serait supprimer le rôle des facteurs historiques dans l'Église que de vouloir faire table rase du double loyalisme oriental. En opportunité, non, car ce serait tenter l'impossible. Que ce double loyalisme ait des dangers; qu'il ait écrit dans l'Histoire de l'Église bien des pages douloureuses, qui le niera? mais cette histoire n'est-elle pas semée de douleurs à chaque page?

Un des caractères les plus curieux de ces Églises nationales fut leur force de résistance en face des conquérants musulmans. Schismatiques pour la plupart au moment de la conquête, toute leur vie religieuse était *nationale*. Le besoin, la lutte pour l'existence groupèrent bientôt toutes les forces autour du Catholicos, du Patriarche. Celui-ci devenait donc vis-à-vis des conquérants un personnage important, comme un grand chef de tribu; il représentait sa nation; on avait intérêt à le ménager dans une certaine limite et à s'assurer, par lui, de la soumission de la nation. Vainqueurs et vaincus avaient donc égal intérêt à augmenter les pouvoirs du Patriarche. C'est ainsi qu'il devint presqu'autant chef politique que chef religieux; presque rien dans la vie sociale intérieure de sa nation n'échappait à son contrôle.

Digitized by Google

Mariages, testaments, contrats mêmes, partout il avait son mot à dire. Ceci explique la puissance de ce loyalisme national que l'Oriental maintient si jalousement.

Mais cet état de choses a fait dans bien des cas la faiblesse des Patriarches au point de vue religieux. En prenant un rôle si important dans les affaires civiles, ils devaient nécessairement compter avec les grands de la nation; ceux-ci ne se sont pas fait faute de se tailler la plus large part possible, et les *Saura* chez les Chaldéens, les *Eretsphokhan* chez les Arméniens se sont faits de grands inquisiteurs laïques.

Vigoureusement combattue chez les Catholiques, cette prépondérance laïque joue encore un assez grand rôle. A Môsoul la voix publique indique deux grandes familles chaldéennes comme empêchant par leur seule rivalité la cessation du schisme de Mellous.

Le voyageur qui traverse l'Orient remarque rapidement un certain air de défiance entre l'Oriental et l'Occidental. Souvent c'est un fruit de la vanité blessée; j'ai dit comment ces froissements se produisaient en Orient même. En Occident, à Rome, les bureaux — ceux de l'administration pontificale partagent la condition commune — ont leurs ennuis, leurs rebuffades. Un évêque latin, généralement, passera outre; un évêque oriental s'en froissera facilement, car il verra dans ces ennuis l'intention de l'humilier. De là à concevoir de la défiance il n'y a pas loin.

De plus, l'Oriental a très facilement vis-à-vis de Rome des appréhensions d'ordre disciplinaire. Relativement aux dogmes, l'Oriental fera peu de difficultés; mais quand surgit une question de discipline, son vieil instinct se réveille; son loyalisme national s'alarme et il craint des empiétements. L'espace, la langue, les coutumes, le mettent bien loin de Rome: un malentendu est des plus faciles; il ne tarde pas à porter ses fruits. De plus les missions protestantes veillent, attentives à répandre dans le peuple l'idée que Rome n'a qu'un but: rester jusqu'au bout «l'ogre de Rome» et tout absorber, tout unifier. Elles peuvent citer à l'appui

Digitized by Google

quelque texte, quelque théorie de l'un ou l'autre zélote latin, ignorant les conditions de l'Orient; cela suffit pour semer la défiance, et à l'heure actuelle l'une des choses, les plus difficiles mais les plus essentielles, est de convaincre l'Oriental de la *loyaute* du Saint-Siège.

Pour cimenter l'Union entre l'Orient et Rome, les Souverains Pontifes ont depuis longtemps ouvert le collège de la Propagande aux jeunes séminaristes de l'Orient. J'ai entendu apprécier fort différemment le résultat de cette méthode. Beaucoup d'Orientaux reviennent de Rome, pleins d'un loyal attachement au Saint-Siège; beaucoup d'autres semblent profiter surtout de leur séjour à la Propagande pour étudier et explorer tous les chemins détournés par lesquels ils pourront plus tard satisfaire leur ambition; d'autres enfin, froissés dans leur vanité par le contraste entre la prospérité de l'Église latine et l'état précaire de leur Église, retournent en Orient pleins d'un dépit jaloux – à la première occasion ils deviennent les dissidents les plus irréconciliables. — Des personnes très au fait se demandent si on n'attacherait pas plus sûrement les Orientaux à Rome en ne les sortant pas de leur milieu; en venant leur porter en Orient même les bienfaits de l'éducation et de l'Instruction?

Dans cet ordre d'idées, la mission des Dominicains de Môsoul constitue l'une des plus grandes ressources mises à la disposition des Chrétiens de ces pays.

Fondée en 1750 par Benoît XIV, elle fut d'abord confiée aux Dominicains italiens. Ce furent eux qui les premiers pénétrèrent vraiment au cœur de ces fières populations montagnardes. Le Père Soldini était tué à Zakho (1779), après dix-neuf ans de travaux.

Le P. Garzoni, le plus connu de ces courageux missionnaires, resta 28 ans à Ahmediyah et, le premier, publia une grammaire kurde († 1792).

La mission se maintint et se développa au milieu de mille tribulations. En 1859 elle était officiellement confiée à la province

Digitized by Google

dominicaine de France et le P. Besson en prenait la direction. Depuis cette époque elle n'a cessé de prospérer; elle compte aujourd'hui, à Môsoul même, dix religieux dominicains.

Le P. Duval en est le supérieur; — belle figure de missionnaire que trente-deux ans de travaux ont vieilli plus que l'âge; mais son esprit conserve toute sa verve et sa volonté toute son

Les P. P. Dominicains de Môsoul.

énergie. Il parle fort bien arabe et connaît l'Orient à fond.

Son second, Hollandais, ancien zouave pontifical, le P. Dumini, est tout feu et tout zèle. C'est lui qui dirige l'imprimerie, l'une des œuvres les plus importantes de la mission.

Les écoles étaient absolument dépourvues de tout livre classique; les églises étaient des plus pauvres en livres liturgiques. Il fallait combler cette lacune et Mgr Amanton, Délégué Apostolique de Mésopotamie, se mit courageusement à l'œuvre en 1860. Telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, cette imprimerie représente des prodiges de patience. Il a fallu commander les presses sur un modèle particulier, afin de pouvoir les démonter entièrement pour

Digitized by Google

la traversée du désert, et leur transport représentait une somme très élevée. La fonte des caractères présentait une grande difficulté; on la résolut audacieusement en les fondant sur place; plusieurs machines accessoires furent faites à Môsoul même. Aujourd'hui l'imprimerie comprend un atelier complet d'imprimerie, de stéréotypie, de galvanoplastie, de gravure et de reliure.

On y peut imprimer en Arabe, en Turc, en Chaldéen, en Syriaque, en Français [1]. L'imprimerie a déjà rendu d'immenses services.

L'œuvre la plus importante à côté de l'imprimerie, est le séminaire syro-chaldéen. Disséminés sur une très grande zone, et en même temps pauvres, les Évêques ne pouvaient pourvoir à l'éducation de leurs prêtres. Autrefois, quand un Évêque avait besoin d'un prêtre, il choisissait un père de famille artisan, jouissant d'une bonne réputation. On lui enseignait pendant quelques semaines à dire la messe, après quoi il était ordonné, puis, livré à lui-même, à ses propres ressources; il s'en tirait comme il pouvait [2]. Ce système avait évidemment besoin de réforme. Le séminaire, où trente-deux élèves font leurs études, est en train d'y pourvoir et ses résultats sont jusqu'à présent fort satisfaisants.

Le Patriarche chaldéen a fondé de son côté à Môsoul un séminaire exclusivement chaldéen, imitation de celui des missionnaires; les études y sont poussées moins loin.

Je passe bien d'autres œuvres; celui qui s'y intéresse les trouvera dans le rapport du P. Duval.

Une mission n'est pas complète sans une congrégation de femmes, dépensant son dévouement et parlant par son exemple au cœur des Chrétiens. Les sœurs de la Présentation de Tours accomplissent cette œuvre à Môsoul. Orphelinat, écoles de filles, hospice, vestiaire, salle d'asile, ouvroir, dispensaire, voilà certes de quoi absorber l'activité de douze sœurs.

[1] Voir *La Mission dominicaine de Mósoul*, p. 16 et suiv.
[2] Mgr Coupperie, *Prop. de la Foi*, V, 260.

Digitized by Google

Pendant notre séjour à Môsoul, nous vîmes les écoles de la mission dans leur plus belle tenue de fête. Le Vali venait les visiter ! Cette visite est un événement. Le Vali, Musulman rigide et sans doute fort dédaigneux des Chrétiens, n'avait encore jamais mis les pieds à la mission. Mais dernièrement une intrigue de

Mission de Môsoul. — L'école dominicale des garçons.

cour avait amené sa destitution; le Consul de France avait intercédé avec succès en sa faveur; le Vali venait de recevoir la nouvelle de sa rentrée en grâce; devant cette fortune due à un Chrétien, il crut bien faire en donnant aux Chrétiens un témoignage public de sa considération.

Reçu par la fanfare de la mission, il a tout visité, imprimerie et écoles. Les garçons et les filles lui ont successivement lu une adresse.

Fahid-Pacha est de langue arabe; mais le turc étant la langue officielle, il dut dans sa réponse employer le turc, qu'il parle

Digitized by Google

assez mal, laissant à M. Sioufi le soin de traduire successivement chacune de ses phrases.

A l'asile, les petits enfants étaient vêtus de leurs robes les plus voyantes; l'école des filles était distribuée en groupes fort pittoresques. Toutes avaient exhibé leurs plus beaux colliers de bijoux,

Un Iwân.

ou simplement de vieilles monnaies attachées à une chaînette; leurs plus beaux bracelets et leurs plus beaux diadèmes; elles ne pouvaient bouger sans produire un concert dont je vanterais l'harmonie, si j'étais poète, mais que je préfère prosaïquement appeler un bruit de ferrailles.

Les sœurs ont dans leurs cours de très beaux *Iwâns*. L'iwan est une grande baie ouvrant sur la cour; elle occupe en général le milieu des bâtiments dont elle prend toute la hauteur; elle se termine en arc ogival. C'est le salon des beaux jours. L'albâtre de Môsoul fournit à bon marché de fort belles plaques pour en

Digitized by Google

orner les parois. L'ancienne salle du trône du palais des Sassanides à Ctésiphon n'était autre chose que le plus colossal Iwân qui ait jamais été rêvé.

Le jour de Noël est ici le grand jour de réception. Le diwan de la mission ne suffit plus alors, et le grand couloir est transformé en salon où les visiteurs se succèdent sans interruption. A Noël on n'offre point le café: les sucreries le remplacent; mais l'épreuve n'en est que plus dure; et quand, le soir venu, on a satisfait aux convenances de la politesse, l'estomac est en détresse! Depuis quelque temps le 1er Janvier est aussi devenu jour de réception, mais sans préjudice du jour de Noël.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

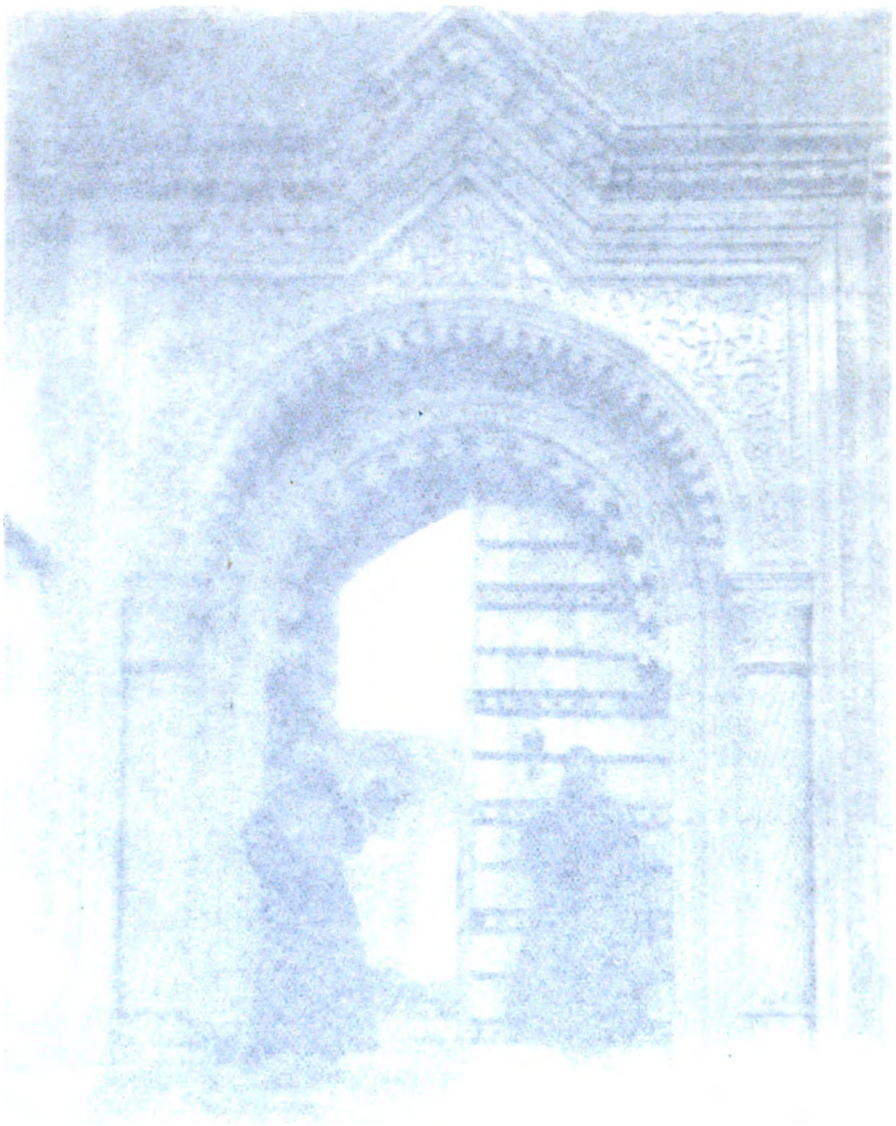
Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

PORTE D'ENTRÉE

du nouveau couvent de Rabban-Hormez.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE XXII

KHORSABAD — RABBAN-HORMEZ
REMARQUES DIVERSES

Khorsâbâd; les ruines; le village. Les Yezidis. *De Khorsâbâd à Rabban-Hormez*. Le couvent de la Vierge. La gorge et le vieux couvent de Rabbân-Hormez. *Retour à Môsoul.* 1er Janvier 1889; la messe consulaire. Notre nouveau kellek. Môsoul éclairée au pétrole. Voile ridicule des femmes. Importance des «faits accomplis». Répartition des métiers. La «hapta», maladie de la peur. La manne.

28 Décembre
Départ 10 heures matin.

Nous partons aujourd'hui pour visiter Khorsâbâd et Alkôsch, accompagnés d'un des missionnaires, le P. Biguet.

De Môsoul à Khorsâbâd, la route manque d'intérêt; les lignes du paysage rappellent la campagne romaine, mais les montagnes, étant plus éloignées, paraissent moins majestueuses. A l'œil, la plaine est unie; en réalité elle est coupée de beaucoup de vallonnements.

Arrivée 3 heures soir.

Les ruines de Khorsâbâd, le Versailles du roi Sargon, sont, comme celles de Ninive, enfouies sous la terre; une immense butte carrée portait le palais d'où partait la longue ligne des remparts qui formaient une enceinte rectangulaire. Ce plan général est encore parfaitement indiqué par le relief du terrain, ligne des remparts, restes des tours, portes écroulées. La brique crue est redevenue terre et les paysans poussent leur charrue sur les remparts et dans le palais du terrible monarque assyrien.

Digitized by Google

En arrivant de Môsoul, un grand tumulus, situé à main droite, attire l'attention du voyageur; ce sont là les restes d'une des tours de l'enceinte, et probablement d'une de ses portes principales; des monstres ailés devaient l'orner, car nous y trouvons un grand amas de gypse concassé où il est facile de reconnaître les fragments d'un colosse. La statue aura sans doute été, après l'abandon des fouilles, mise en pièces par les habitants. Derrière ces débris s'ouvre une sorte de grotte pratiquée pour les fouilles et dont la voûte de terre repose sur une grande pierre calcaire posée de champ; elle porte une longue inscription cunéiforme incomplètement déblayée.

C'est en somme tout ce que nous avons vu des ruines de Khorsâbâd, car sur la butte qui portait le palais, les tranchées de fouilles ont été complètement comblées et je n'ai fait avec ces ruines une connaissance intelligente qu'à mon retour, assis au coin de mon feu, et feuilletant le bel ouvrage de Botta [1].

Aussi me contenterai-je d'y renvoyer le lecteur.

Le village de Khorsâbâd était bâti sur la butte royale; afin d'y pouvoir faire des fouilles, on construisit aux habitants un nouveau village quelque cent mètres plus loin et sans plus de façon l'on démolit l'ancien.

Un villageois nous vend deux briques portant l'estampille de Sargon.

Le gibier de plume est ici d'une confiance inouïe; du seuil de notre maison je tire des bécassines et un autre petit oiseau qui barbotte dans les mares du village.

29 Décembre

Nous voulions aller aujourd'hui à Scheikh-'Adi, le sanctuaire de Yezidis; mais nous sommes mal montés pour une expédition et tout le monde s'accorde à dire que nous ne trouverons aucune ressource sur notre chemin. Nous abandonnons donc Scheikh-'Adi et les Yezidis pour nous rabattre sur Alkôsch.

[1] Botta, *Les Monuments de Ninive.*

Digitized by Google

Ce que sont les Yezidis, nul je crois ne le sait bien exactement, car leur doctrine est traditionnelle et pour la plupart, ils sont extrêmement ignorants.

On rattache, peut-être avec raison, les Yezidis aux Manichéens; en tous cas, ils donnent, comme ceux-ci, une importance exceptionnelle au Principe mauvais, et ils sont en vérité adorateurs du diable. De Dieu ils ne se soucient guère. Dieu disent-ils est le bon Principe, par conséquent il ne saurait nous faire du mal et nous pouvons le laisser en paix. Mais quant au mauvais Principe, il demande à être ménagé et apaisé. Actuellement ennemi de Dieu, il rentrera en grâce à la fin des siècles et se vengera terriblement de tous ceux qui l'auront méprisé.

Aussi bien les Yezidis lui rendent un culte assidu et le redoutent-ils extrêmement. Ils évitent, paraît-il, de prononcer aucun mot commençant par un Schin, l'initiale du mot Scheïtan, tant ils craignent de manquer de révérence au diable.

Un certain nombre de statuettes en cuivre, représentant un coq, jouent dans leur religion un rôle fort important, mais peu éclairci.

Ils se réunissent, une fois par an, dans leur sanctuaire de Scheikh-'Adi, une ancienne église chrétienne. Après des sacrifices d'œufs, de poulets, et mille superstitions, on éteint toutes les lumières et il se passe d'abominables orgies dignes du culte satanique.

Abhorrés des Musulmans, les Yezidis se sont souvent vu décimer par eux. Pendant son expédition en Kurdistan, Mehemet-Reschid-Pacha en extermina, dit-on, 40,000. Aussi rendent-ils aux Mahométans haine pour mépris; une communauté de persécution et de souffrance rend leurs relations avec les Chrétiens un peu moins difficiles. Mais ce sont toujours de désagréables voisins.

En route pour Rabban-Hormez. — Le temps est couvert et une bise d'Est, froide et âpre, nous accompagne pendant tout le trajet. Départ 7 h. 45 matin.

Partout la terre semble très fertile; on l'irriguerait à peu de frais; mais les bras manquent et sans cesse l'on voit des traces de villages ruinés.

Digitized by Google

La marche, sur ce terrain de nature glaiseuse, est fort désagréable, car les chevaux enfoncent souvent dans des trous invisibles recouverts d'une légère couche de terre. Je suppose que ces cavités souterraines sont produites par les grandes pluies dont les eaux, en filtrant au-dessous du sol, déplacent les portions les plus friables du terrain, laissant ainsi sans appui la couche supérieure que maintiennent les racines d'herbe. En tous cas il faut marcher avec précaution, et on ne peut prendre de grandes allures, sans s'exposer à ruiner ses chevaux.

Nous franchissons bientôt une rangée de collines — les dernières ondulations du Djebel-Makloûb, puis encore une assez longue plaine, et atteignons le couvent de la Vierge, situé à trois quarts d'heure environ à l'Est d'Alkôsch.

Arrivée 2 h. 15 soir.

Le couvent, assez beau, très beau même pour l'Orient est de construction ou plutôt de reconstruction fort récente, car en 1842 il fut saccagé par les hordes kurdes de ce Mohammed, Beg de Revandoûz dont j'ai parlé plus haut; tout ce qu'il contenait fut pillé ou détruit; plusieurs religieux moururent en prison à Ahmediyah.

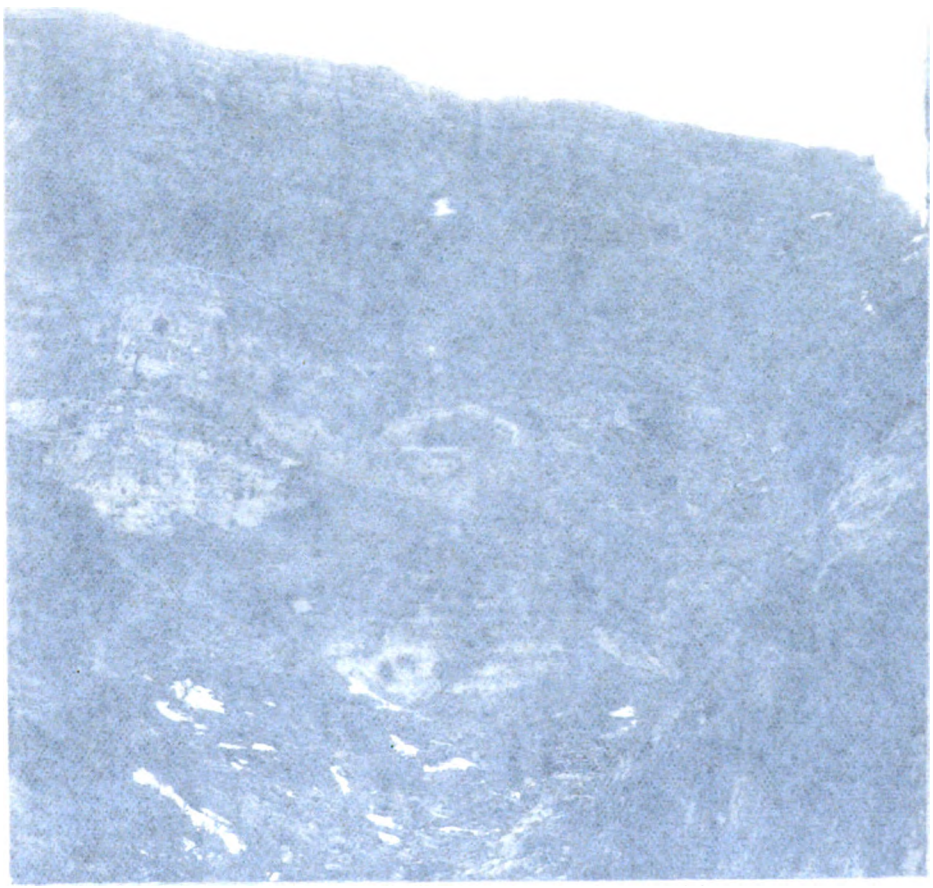
Le portail du couvent est un beau spécimen de style ornemental moderne; le cloître intérieur forme un grand carré d'environ vingt-cinq mètres de côté, dont les galeries sont à colonnes hexagones massives et à cintres gothiques. L'église ouvre sur le cloître par un grand portique en forme d'Iwân.

Les religieux appartiennent à la congrégation de saint Hormisdas, la seule du rit chaldéen. Éteinte pendant trois siècles, cette congrégation se reforma vers 1808; elle rend beaucoup de services pour l'évangélisation des parties les plus abandonnées du pays nestorien.

30 Décembre. Le couvent de la Vierge est situé à l'entrée d'une gorge sauvage, profondément encaissée, et où le silence n'est interrompu que par des échos d'une puissance extraordinaire. Au fond de cette gorge, à trente-cinq minutes de chemin environ, se trouve le vrai monastère de Rabban-Hormez.

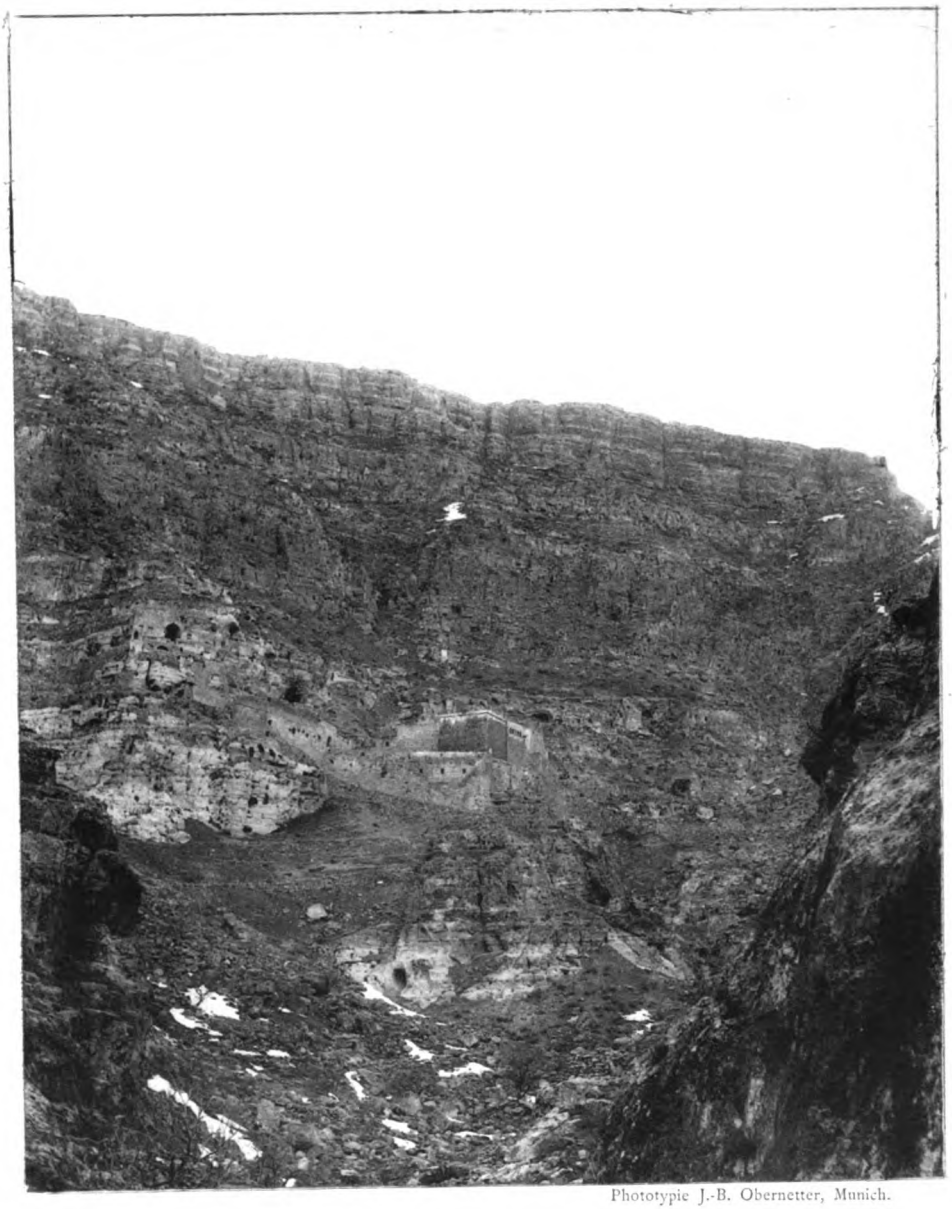
Perchée sur un promontoire rocheux, au pied d'une falaise

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

LA GORGE ET LE COUVENT DE RABBAN-HORMEZ

Digitized by Google

Digitized by Google

abrupte, l'église, bâtiment carré plus semblable à une forteresse qu'à un sanctuaire, attire seule les regards. Le monastère ne se devine qu'au dernier moment, car il est tout entier souterrain.

Au temps de sa splendeur [1] il comptait trois cents cellules, — la légende dit, je crois, trois mille — toutes creusées dans le roc et qui communiquaient avec l'église par des terrasses accrochées aux flancs de la montagne. Aujourd'hui la plus grande partie de ces cellules est effondrée, mais sur tout le pourtour de l'amphithéâtre de rochers on en voit encore les traces.

Cette ruche humaine est presqu'abondonnée; seuls quelques religieux en habitent encore les grottes et desservent l'église dans laquelle repose toute une série de Patriarches chaldéens, nestoriens ou catholiques.

Entre les cellules, les perdrix rappellent; au loin le regard se perd sur l'immense plaine de Môsoul et cette solitude rappelle, mais sur une plus grande échelle, le Sagro Speco de Subiaco.

Les moines nous offrent un frugal repas dans leur réfectoire — une grande grotte que le temps a enfumée.

Nous avions à moitié l'intention de nous rendre à Mar-Yakoub, couvent des Dominicains situé près de Dehok; mais le temps est pluvieux et nous préférons rentrer à Môsoul pour y fêter le premier de l'an. 31 Décembre 1888. Départ 7 heures matin.

Le chemin suit pendant assez longtemps un vallon encaissé, puis débouche dans la plaine, passant par les villages chaldéens de Tell-Ouskof [2] et Tell-Keif; le terrain de cette plaine est

1 Le monastère fut fondé au commencement du Ve siècle; les Patriarches chaldéens y ont longtemps séjourné après avoir quitté Baghdad. Annales de la *Prop. de la Foi*, V, 244.

2 A propos de Tell-Ouskof, Oppert (*Exp. de Mésop.* I, 66), raconte une anecdote charmante:

«Tout à coup quelques familles se souvinrent des anciens rois d'Assyrie; et «une jeune femme native de ce pays a recueilli, surtout en Angleterre, beaucoup «d'argent en se présentant comme descendante des Sennachérib et des Sardana-«pale. Elle avait cru pouvoir faire graver à Paris des cartes de visite sur lesquelles «on lisait en langue française : «Marie T. E. Princesse d'Assyrie.»

«Quelqu'incroyable que le fait puisse paraître, elle trouva des personnes qui la «reçurent en qualité de princesse assyrienne et s'intéressèrent à elle!»

Digitized by Google

plissé en grandes ondulations dont les axes se dirigent vers le Tigre.

Chaque village a sa mare artificielle où l'on recueille les eaux de pluie; on boit cette eau de préférence à celle des puits, qui est plus ou moins salée.

Tout le monde est en fête pour le dernier jour de l'année — car on suit ici notre calendrier grégorien — et les villageois dans leurs plus beaux atours flânent sur les places publiques.

1889.

1er Janvier 1889. Il fait bon se retrouver dans un cercle d'amis pour échanger des souhaits qui, au milieu d'un voyage comme le nôtre, n'ont plus rien des banales formules de politesse!

Le 1er Janvier les Dominicains chantent une grand'messe *consulaire;* le Consul est reçu solennellement au portail et conduit à son prie-Dieu, tout comme un Vice-Roi. Je disais ma messe au moment de son entrée, et quand tout à coup éclata l'hymne des Girondins, joué par la fanfare du séminaire, je ne pus me défendre d'une profonde émotion. Solennité d'apparat, si l'on veut; mais elle frappe et réveille une foule d'idées auxquelles l'esprit n'est plus habitué après des mois de voyages en pleine sauvagerie!

Notre départ approche. Le kellek a été complètement démonté; un brave Chaldéen [1], l'homme de confiance des missionnaires, surveille la confection d'une nouvelle demeure bien plus perfectionnée. Le radeau sera plus grand; notre maison aura deux chambres: l'une pour nous, l'autre pour nos hommes.

Un mouton, une oie, dix poulets, de formidables provisions de pain, de riz, de charbon vont s'entasser sur notre radeau; car le trajet d'ici à Baghdâd offre bien peu de ressources; et si, à la saison des hautes eaux le kellek file comme une flèche, par les moyennes eaux de Janvier la durée du voyage peut varier du

1 Ce Chaldéen est véritablement un homme de confiance, un factotum ***absolument gratuit***, et son dévouement désintéressé mérite d'être mentionné.

Digitized by Google

simple au double et un vent contraire peut vous forcer à rester en panne pendant plusieurs jours.

Au moment des hautes eaux [1], il arrive parfois de voir un Arabe enfourcher une ou deux outres gonflées et gagner ainsi à la nage Baghdâd en deux jours !

Pendant que les préparatifs de notre départ s'achèvent, nous faisons nos visites d'adieu.

Je vais rapporter ici au hasard renseignements ou observations tels que je les ai notés sur mon journal de voyage, sans suite, à bâtons rompus.

Môsoul est une ville avancée en civilisation; elle est éclairée au pétrole ! Le nombre des lampions est fort modeste; mais enfin l'institution fonctionne, et Môsoul est plus heureuse que Van où l'on avait installé le même éclairage; mais à Van, un lampion disparaissait après l'autre; les zabtiés tout les premiers en volaient les verres.

Rien de plus comique que de voir circuler les femmes dans les rues de Mosoûl; au lieu du grand voile répandu dans tout l'Orient, elles portent un treillage de bois fixé au front et masquant toute la figure; on ne peut rien voir de plus franchement laid [2].

Le fait accompli joue ici un rôle important. Les Dominicains ayant développé leur mission, se trouvaient avoir leurs différentes maisons séparées par des rues. Ils demandent au «maire» l'autorisation de relier leurs maisons par des ponts jetés par-dessus les rues — système qui jusqu'ici s'était pratiqué sur une grande

1 Généralement les pluies de Novembre amènent une crue considérable du Tigre, après quoi le niveau de la rivière reste assez variable jusqu'au moment où les froids de Janvier font geler la plupart des affluents dans les montagnes kurdes. Vers le milieu de Mars le dégel commence à faire gonfler les eaux du Tigre qui atteignent généralement leur maximum vers la fin de Mai (à ce moment la vitesse des eaux est de plus de sept pieds à la seconde à Baghdad). D'Août à Novembre les eaux sont les plus basses. Cf. Chesney, *Expédition*, I, ch. 2.

2 Le dessin que j'en donne est *flatté*. Le treillage est en réalité plus long et surtout moins transparent.

Digitized by Google

échelle à Môsoul: — vous donner la permission répond le maire, est chose impossible; bâtissez; si la chance veut que personne ne réclame pendant la construction, on fermera les yeux. Une fois les ponts bâtis, la municipalité réclamera pour la forme; mais on ne saurait faire démolir des constructions terminées.

Les métiers sont ici pour ainsi dire répartis par religions; tous les maçons sont chrétiens; tous les perruquiers musulmans. A Baghdàd, paraît-il, ainsi qu'à Khosrâva, il n'y a pas un seul maçon chrétien.

Une maladie fort curieuse, mais très répandue dans le pays, c'est la «hapta» ou maladie de la peur. Sous l'influence, soit du climat, soit de la nourriture, le système nerveux des habitants est des plus délicats; une taloche donnée par derrière à un enfant qui ne s'y attend pas, un rien en un mot, provoque cette maladie; les hommes eux-mêmes y sont sujets, bien que moins fréquemment que les femmes. Le malade est saisi d'un accès de peur effroyable pendant lequel il s'affaiblit, *se fond* littéralement; la mort s'ensuit souvent. Il paraît que, prise à temps, la hapta peut se guérir en provoquant chez le malade, dans certaines conditions, un nouvel accès de peur; on prend par exemple une étoupe que l'on allume avec les plus grands préparatifs possibles sous les yeux du malade, et très gravement, très solennellement on lui fait une légère brûlure. Cette opération provoque un paroxisme de peur et la réaction est souvent salutaire.

La *manne* de Mésopotamie est un des produits les plus cèlèbres du pays; sa consistance est sirupeuse et son goût sucré; on la rencontre dans le commerce en galettes verdâtres.

Son origine a donné lieu aux hypothèses les plus contradictoires. Voici ce que les personnes les plus sérieuses nous ont rapporté sur ce produit extraordinaire.

La manne serait un précipité atmosphérique, une sorte de rosée; elle se dépose sur les feuilles d'arbres, voire sur les rochers. Elle tombe plus particulièrement en Juillet, dans les montagnes du Kurdistan; plus rarement à Môsoul. On attribue,

Digitized by Google

dans sa production, une grande part aux éclairs de chaleur qui à cette saison de l'année se succèdent presque sans interruption pendant la soirée.

La manne fondant au lever du soleil, on est obligé de la récolter en grande hâte; aussi en la recueillant, arrache-t-on souvent une certaine quantité de feuilles qui restent mélangées à la manne et lui donnent sa couleur verdâtre; celle qui est recueillie sur les rochers est presque blanche.

La manne constitue un article de commerce assez important dans l'Arménie, le Kurdistan, la Mésopotamie et l'Irâk-Arabi. A Môsoul on en fait, en la mélangeant à d'autres ingrédients, des gâteaux que l'on dit excellents et légèrement purgatifs. Certaines personnes font de ces gâteaux le fond de leur nourriture pendant le carême.

Les Turcs appellent la manne kouderat-halouasi, la douceur de la Puissance (divine); les Arabes la nomment mann-assama; on lui donne à Baghdâd le nom de gazenguăvil (corruption du persan güzengübing).

Les Mossouliotes redoutent beaucoup de voir tomber la manne dans leurs jardins, car, s'attachant aux plantes délicates, elle arrête leur respiration et les fait périr.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

DE MOSOUL A BAGHDAD

Départ. Hammâm-'Ali. Barrage au-dessus de Nimroûd. Ruines de Nimroûd. Second barrage. Le grand Zab. Notre échouage; le renflouement. Kalaât-Scherkat. Kalaât-Makhoûl. Le Djebel-Hamrîn. La Porte de Chaldée; Arabes Schammârs. Le Djebel-Hamrîn, barrière climatérique. Manière de nager des kellekdjis. Les machines à puiser l'eau. La grotte du Djebel-Makhoûl. Tekrît. Sâmarra; la ville, la mosquée sainte, les pèlerins; les ruines. Le tchiboukh. Le pont de Kadhméin. Baghdâd.

4 Janvier
Départ 2 heures soir

Nous voici au bout de notre charmant, mais trop court séjour à Môsoul. Ce sont plus que des hôtes d'un jour; ce sont déjà des amis que nous quittons; ils nous font cortège jusqu'à notre kellek : quelques chaleureuses poignées de mains, et nous voici, dérivant lentement au gré du fleuve. L'un après l'autre les minarets de Môsoul s'effacent à l'horizon et à la nuit tombante le kellek attérit à Hammâm-'Ali.

Arrivée 6 h. 30 soir.

5 Janvier

Hammâm-'Ali est une station thermale dont les émanations imprègnent l'atmosphère sur un rayon très étendu. Aux approches de l'été, les Mossouliotes y viennent en foule; un village bâti tout auprès de la source devait autrefois largement profiter de la *saison*; il n'en reste aujourd'hui que des ruines et les baigneurs sont réduits à loger sous la tente. Et pourtant cette station thermale n'est qu'à quatre heures de chemin de Môsoul. Ces ruines en disent long sur la sécurité du pays !

Digitized by Google

La source sulfureuse jaillit au milieu de l'établissement de bains dans un petit renfoncement communiquant avec un grand bassin circulaire qu'entourent des salles à coupoles, des diwans, etc. Le tout est mal entretenu, à moitié abandonné, fort primitif.

En même temps que son eau sulfureuse, la source déverse une assez grande quantité de goudron qui, flottant à la surface de la piscine, lui donne un aspect fort dégoûtant; à cela près, celle-ci est assez bien organisée, *pour le pays,* car elle a un écoulement continu. Quelques malades, la plupart souffrant de maladies de peau, s'y baignent au moment de notre visite; le thermomètre marque + 45° dans la piscine. La température à la source même doit être de quelques degrés supérieure; mais comme les abords en étaient fort glissants, je n'ai pas jugé à propos de m'exposer à prendre un bain involontaire.

Départ 7 heures matin. Une heure et demie après avoir quitté Hammam-'Ali, nous franchissons un barrage à demi-ruiné, très probablement d'origine assyrienne [1]. Par de très basses eaux le passage doit être fort difficile, et l'on y peut aisément crever bon nombre d'outres; actuellement ce n'est qu'un jeu d'enfant agrémenté de quelqu'émotion; et c'est plaisir à défiler comme une flèche sur ce plan incliné dont les remous font, il est vrai, craquer terriblement la charpente du kellek.

Au loin dans la plaine se détache une pyramide régulière; ce sont les ruines de l'ancienne tour à étages, du *Zigurrat* de Nimroûd, la seconde capitale des rois d'Assyrie. Nous atterrissons bientôt (9 heures 45 minutes) et en une demi-heure atteignons la butte de Nimroûd, après avoir traversé, à quelques minutes du fleuve, le village de ce nom.

La première dynastie assyrienne avait régné à Kalaât-Scherkat (Ellassar).' Elle fut renversée, sans doute par une conspiration

1 Chesney appelle ce barrage Zikru-l-awaz. Il le place à 28 milles anglais de Môsoul par la rivière, 20 milles en ligne directe et 12° Est. Le second barrage, à 7 milles plus bas, s'appelle Zikr-Ismael. Nimroûd est à 2 3/4 milles Sud-Est du premier barrage et à 4 1/2 milles Nord-Nord-Est du second. (1 mille anglais = 1609m,32.) Chesney, *Expédition*, I, ch. 2.

Digitized by Google

de palais; et Salmanassar II, un des premiers rois de la nouvelle dynastie, transporta sa capitale à Kalah ou Nimroûd (vers l'an 1000 avant J. Ch.). Les souvenirs des anciens rois, partout écrits sur les murs des palais d'Ellassar importunaient sans doute Salmanassar; mais en transportant sa capitale, il obéissait aussi à une raison stratégique. Ellassar était trop exposé aux coups de main des Babyloniens que les troubles de l'Assyrie avaient rendus plus forts. Kalah, au confluent du Zab supérieur et du Tigre, un peu en aval de Ninive, outre qu'elle était bien plus éloignée de

Kalah (Nimroûd).

la frontière, se trouvait mieux défendue qu'Ellassar par sa position naturelle; le Tigre qui s'est aujourd'hui éloigné de ses remparts, coulait autrefois à leur pied; le Zab la protégeait au Sud; les collines sur lesquelles était bâtie la ville, rendaient un siège difficile; et du côté du Nord, de solides remparts la défendaient contre toute surprise.

L'un des plus farouches descendants de Salmanassar, Assurnazirpal (882 à 857) après avoir d'abord fait de Ninive le quartier général d'où il fondait avec ses troupes sur tous les pays de l'Asie antérieure pour y faire d'horribles expéditions de pillage, repu de victoires et de sang, conçut le projet de bâtir un palais qui surpassât tout ce que ses prédécesseurs avaient pu rêver, et il en fixa l'emplacement dans la ville de Kalah, qui était plus spécialement la ville de sa dynastie.

Les archéologues anglais qui ont particulièrement exploré les ruines de Kalah, émerveillés des richesses qu'ils ont trouvées enfouies sous les tumulus de Nimroûd, ont essayé de reconstituer par

Digitized by Google

la pensée et d'après les documents l'aspect général de la ville au temps d'Assurnazirpal qui y a semé partout son nom et ses inscriptions. « La nouvelle capitale qui grandissait de jour en jour, dit « G. Rawlinson, était assise dans un site salubre et naturellement « fortifié, sur un petit éperon du Djebel-Makloûb protégé de part et « d'autre par un fleuve. Palais après palais s'éleva sur la haute « plateforme, chacun somptueusement décoré de boiseries ouvra- « gées, de lames d'or, de peintures, de sculptures, d'ouvrages « émaillés; chacun rivalisant de splendeur avec les palais déjà « construits par les anciens rois. Des lions de pierre, des sphinx, « des obélisques, des sanctuaires, des tours sacrées embellissaient « la scène et en rompaient la monotonie par leur variété. La grande « pyramide ou Zigurrat [1], annexée au temple d'Adar, dominait « toute la ville et ralliait autour d'elle toute cette vaste forêt de « palais et d'édifices sacrés. Le Tigre qui baignait à l'Ouest le « pied de la terrasse, reflétait la ville dans ses eaux, et, doublant « la hauteur apparente des murailles, dissimulait un peu l'écrase- « ment qui était le défaut de cette architecture; quand le soleil « couchant dardait ses rayons obliques sur tout cet ensemble il se « formait des teintes éclatantes qu'on ne voit que sous le ciel « d'Orient, et Kalah devait sembler une vision féerique au voya- « geur qui l'apercevait pour la première fois [2]. »

Les explorateurs qui ont interrogé une à une toutes les pierres de ces ruines les ont ainsi fait revivre dans leur imagination; pour le voyageur qui passe, Nimroud n'est qu'une butte de terre que domine sa pyramide; il ne retrouve les traces des anciens palais que par hasard, là où les tranchées de fouilles n'ont pas encore été comblées.

[1] Ces pyramides à étages semblent avoir été avant tout le lieu où les devins se tenaient en observation pour tirer les horoscopes. A côté de cette vaine observation des astres, les Chaldéo-Assyriens étaient, on le sait, arrivés à une connaissance très avancée de l'astronomie proprement dite. Ces tours sacrées imitaient aussi la forme de la demeure des dieux qui habitaient sur une montagne de l'Orient ou montagne des Pays. Cf. Lenormand et Babelon, V, 172.

[2] Rawlinson. The five Great Monarchies, II, 99. Lenormant et Babelon, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, t. IV, passim.

Digitized by Google

Les ruines semblent avoir été soigneusement fouillées; près de la pyramide l'on voit encore deux taureaux ailés dont les têtes seules sont dégagées. En beaucoup d'endroits les plaques de marbre qui ornaient les murs des chambres sont restées debout à leur place primitive et l'on peut ainsi à peu près reconstituer le plan de ces appartements qui paraissent avoir été généralement assez étroits. Presque tous les angles des chambres ont pour ornement l'arbre sacré. Un peu plus loin on voit encore deux paires de taureaux ailés et une statue colossale à demi enterrée.

Les décombres de la pyramide forment un cône assez élevé [1]. Les assises inférieures en beaux blocs de pierre de taille sont encore très visibles grâce aux galeries de fouille.

A midi et demi nous nous remettons en marche. Vers 2 heures et demie il nous faut franchir un second barrage, le Zikr-Ismael, beaucoup plus important que le premier; longtemps avant d'y atteindre on entend déjà le bruit de la chute. C'est un très gros rapide à forts remous, mais qu'un kellek bien construit franchit aisément. En somme ces deux barrages me semblent beaucoup moins dangereux que les mauvais passages que nous avons franchis entre Djézireh et Môsoul.

Vers quatre heures nous passons le confluent du Grand Zab dont les eaux impétueuses, d'une belle teinte verte, refoulent les eaux troubles du Tigre [2] et leur donnent une teinte un peu moins sale. Sur la rive gauche du Zab une colline isolée portait autrefois une forteresse.

Le pays devient plus plat; cependant quelques rangées de collines viennent mourir sur les bords du fleuve.

Nous marchions encore à nuit noire, lorsque nous entendons tout à coup ce bruit significatif des outres qui frottent contre les

1 D'après Chesney ce cône aurait 35 mètres de haut et 237 mètres de tour.

2 On vante beaucoup l'eau du Nil. Pour moi, après comparaison faite, je trouve que l'eau du Tigre lui est infiniment supérieure. C'est certainement la meilleure que j'aie jamais bue. Il faut seulement la laisser un peu reposer pour donner aux matières en suspens le temps de se déposer.

Digitized by Google

galets; puis brusquement tout s'arrête — nous sommes échoués
7 heures soir. sur un bas-fond au milieu de la rivière !

Les kellekdjis essayent d'abord, mais sans succès, de renflouer le radeau, puis font une exploration des environs; le bas-fonds s'étend assez loin, et comme le kellek est solidement échoué, le plus prudent est de ne rien tenter avant le jour et de dormir tranquilles.

6 Janvier
Départ 7 h. 30 matin. Au jour on se met à l'œuvre. Le plancher du kellek — un plancher volant — est composé de demi-rondins fort lourds; c'est une spéculation des kellekdjis qui, rendus à Baghdad, vendront très cher ce bois de chauffage. Il faut, pour renflouer le kellek, l'alléger le plus possible; nous avisons un endroit propice sur la limite du bas-fonds, et nous y transportons un certain nombre de rondins, de façon à faire un échafaudage sur lequel sont déposées les pièces les plus lourdes du bagage. Cela fait, les kellekdjis tentent le renflouement. Comme l'opération traîne en longueur, j'installe mon appareil de photographie sur la pile de bagages et me prépare à photographier toute la scène.

« Hallo, hallo, à la rescousse, me crie tout à coup Hyvernat ! voilà le kellek qui file ! » Adieu la photographie ! Il faut maintenant faire des efforts désespérés pour maintenir le radeau et l'empêcher d'aller à la dérive. Nous serions bien logés, notre kellek perdu, abandonnés au milieu du fleuve ! Hyvernat, Houchannah et moi nous nous cramponnons au radeau, tandis que les autres rechargent le bagage. L'eau nous monte à peine au-dessus des chevilles et je me demande comment, même délesté, le kellek peut flotter.

Nous voici heureusement renfloués, mais non sans un grand nombre d'outres crevées; le kellekdji met plus de cinq heures à les réparer. C'était un charmant incident de voyage qui aurait bien pu devenir un *accident*.

Autre grand émoi. Notre oie, effrayée par toutes ces manœuvres de sauvetage a réussi à s'échapper de sa cage ! Elle

Digitized by Google

s'éloigne en nageant, remontant le fleuve fort heureusement. Un bon coup de longueur en a raison, et nous ralentissons la marche pour attendre que le courant nous l'amène à portée.

A 11 heures nous dépassons, rive gauche, Tell Hadji-'Ali, et un peu après, rive droite, Argoûba. Le temps est couvert, et il pleut légèrement.

A 5 heures et demie nous nous amarrons en vue de Kalaât-Scherkat.

Pendant toute cette journée le Tigre a coulé dans une plaine, entre des berges généralement assez élevées; la vue était par conséquent des plus bornées. Arrivée 5 h. 30 soir

Nous débutons par un tout petit trajet en kellek pour aller aborder en dessous des ruines de Kalaât-Scherkat; mais l'atterrissage y est fort difficile et nous coûte de nouveau quelques outres. L'amarre se rompt! Sans la présence d'esprit d'Houchannah qui se jette à l'eau avec une corde de secours, notre kellek, emporté par le courant, nous échappait! En grimpant la colline de poudingue sur laquelle était bâtie Kalaât-Scherkat nous faisons détaler un beau sanglier, mais hors de portée. 7 Janvier.

En somme, de Kalaât-Scherkat il ne reste rien de visible, en dehors d'une pyramide de terre, débris du zigurrat qui couronnait le sommet de la colline.

Celle-ci plonge par une pente très escarpée dans la Ouadi-Meheih [1]; le paysage de cette large vallée sauvage où pousse une végétation de broussailles et d'épines, est extrêmement mélancolique, mais grandiose. Sur la colline les trous de fouille sont assez nombreux; mais tous les marbres que nous voyons ne sont que des débris informes.

Près de là se trouve une ferme appartenant à Farhan-Pacha: elle semble abandonnée, ou du moins ne paraît fréquentée que par des maraudeurs — un parti de ces honorables sires y a campé cette nuit et leur feu est à peine éteint.

1 La Ouadi-Meheih aboutit aux ruines d'el-Hadr (Hatra).

Digitized by Google

Dans la cour nous trouvons un fragment de colonne portant une inscription pehlvi en quatre lignes.

Départ 8 h. 40. A 8 heures 40 minutes, en marche. — Le temps est très couvert et lourd. Nous longeons d'abord, rive droite, une rangée de collines, tombant à pic dans le fleuve, et présentant, surtout vers midi, de fort beaux aspects. Une haute pyramide de roches porte, fièrement perchée sur son sommet, une forteresse ruinée, Kalaât-Makhoûl.

Ces collines portent le nom de Djebel-Khanouka.

La rive gauche restant toujours plus plate, nous longeons, rive droite des falaises assez élevées dont les assises inférieures sont composées de poudingue, tandis que les couches supérieures ont une apparence terreuse.

A 2 heures et demie nous passons au confluent du petit Zab; il est beaucoup moins rapide et beaucoup moins limpide que le grand Zab, mais apporte, lui aussi un beau contingent d'eau.

Jusqu'au Zab, le Tigre coulait tranquille entre ses falaises silencieuses et désertes où quelques oiseaux apportaient seuls une note vivante; après le confluent de cette rivière, nous nous rapprochons du Djebel-Hamrîn [1], chaîne de collines élevées et rocheuses — ou, si vous voulez, de montagnes, aux contours étranges et aux vallons fantastiquement découpés. Le Tigre s'est ouvert à travers cette barrière de roches une tranchée où son lit se fait plus resserré et son cours plus rapide; le paysage est très beau et très pur de lignes.

Ces défilés forment la «Porte de Chaldée.» Comme nous tenions beaucoup à la franchir de jour, le kellekdji cherche à la tombée de la nuit un endroit propice à l'abordage; mais entre les falaises les plages sont rares; nous n'en trouvons qu'une; elle est occupée par un campement d'Arabes Schammârs auxquels il ne fait pas bon avoir à faire; bon gré mal gré il nous faut fran-

[1] Le zabtié donne à la portion de cette chaîne située sur la rive droite du fleuve le nom de Djebel-Makhoûl.

Digitized by Google

chir la Porte de Chaldée par l'obscurité et amarrer le kellek à une lieue environ en aval. 8 heures et demie.

La soirée d'ailleurs avait un délicieux charme poétique; au bord du fleuve les feux des nomades projetaient leurs lueurs indécises sur les falaises du Djebel-Hamrîn dont les sommets se détachaient en noir sur un ciel étincelant d'étoiles; les kellekdjis accompagnaient leur manœuvre d'un rythme mélancolique et doux, dont la répétition uniforme, loin de lasser, finissait par porter à une rêverie en parfaite harmonie avec la nature [1].

Le zabtié avait veillé toute la nuit par crainte des Arabes. 8 Janvier.

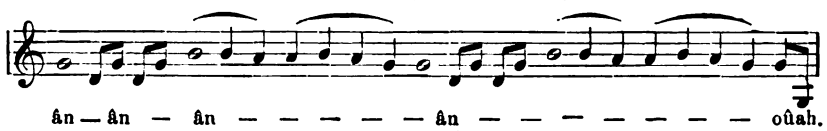
Ces intrépides maraudeurs emploient pour piller les kelleks un procédé fort ingénieux; lorsque la nuit est bien noire un Arabe, entrant dans le fleuve à une certaine distance en amont du kellek, enfourche une paire d'outres, et se courbant le plus possible vers la surface de l'eau, nage en silence vers le radeau; au moment de l'atteindre, il plonge doucement et, passant sous le kellek, crève à l'aide d'un poignard le plus d'outres possibles, puis se sauve.

Le kellek commence à sombrer; s'il est en marche, il est forcé d'aborder pour réparer ses avaries; s'il est amarré, il ne peut reprendre le fleuve avant plusieurs heures; il est à la merci des Arabes qui accourent alors au pillage.

A deux heures du matin, un coup de feu nous donne l'alarme — ce n'est rien; le zabtié a manqué un beau sanglier qui venait à l'abreuvoir.

Vers le matin, le temps se met définitivement au beau. Au départ de Môsoul on nous avait prévenus qu'à partir de Tékrît, Départ 6 heures matin.

[1] Voici ce rythme, pour autant que je puis me le rappeler.



La syllabe ân doit être traînée et presqu'entièrement chantée du nez. Il n'est pas question de *mesure* proprement dite.

Digitized by Google

nous trouverions un autre climat; en réalité, la véritable limite climatologique se trouve à la Porte de Chaldée; elle est formée par le Djebel-Hamrîn, dont les arêtes rocheuses découpent au milieu du désert leur silhouette dénudée et paraissent former une barrière continue qui protège la Chaldée contre l'action refroidissante des vents venus des montagnes kurdes et du haut plateau persan. Aussi bien, avons-nous aujourd'hui un vrai ciel et un vrai soleil d'Orient; le thermomètre monte à + 25°.

Le climat de Môsoul quoiqu'excessivement chaud en été, a des hivers relativement froids, humides, et l'on y voit, quoique rarement, tomber la neige; le palmier n'y vient que dans des cours bien abritées; désormais nous allons entrer dans son vrai domaine.

Le paysage continue à être fort pittoresque; le Djebel-Makhoûl détache vers le Sud une longue ramification aux pentes assez abruptes dont le fleuve longe la base; vers le désert de Mésopotamie, ces collines semblent s'abaisser doucement.

Les rives s'animent aussi davantage; l'on voit de temps en temps quelques kelleks amarrés au bords du fleuve; les uns font provision de menu bois destiné à Baghdâd; d'autres recueillent des racines de la réglisse qui pousse en abondance le long du Tigre. Il semble que les kellekdjis qui descendent de Môsoul emportent, de fondation, des vivres pour leurs confrères, car presque chacun de ces kelleks marchands nous détachait un homme qui venait renouveler la provision de pain auprès de nos rameurs.

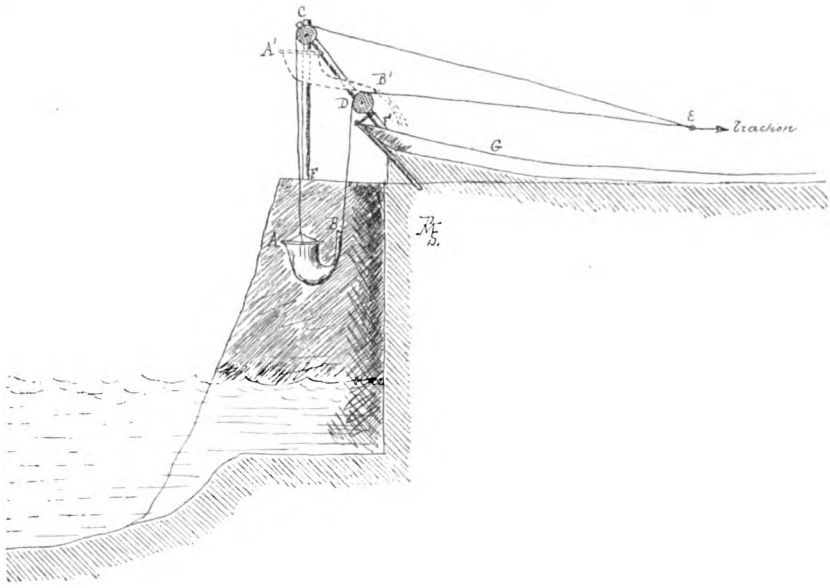
Ces gens nagent en s'appuyant sur deux outres accouplées; remontant leur chemise jusqu'aux aisselles et faisant du reste de leur habillement un turban qu'ils roulent autour de leur tête, ils s'appuient avec les bras sur les outres, ne se dirigeant qu'avec les pieds; bien qu'à cette saison les eaux du Tigre soient glaciales, ils y restent impunément plongés pendant des heures.

A mesure que nous approchons de Tekrît, la rive gauche paraît cultivée; nous n'en voyons rien à cause de l'élevation des

Digitized by Google

berges ; mais le nombre considérable des machines à puiser l'eau, installées le long du fleuve, nous en donne la preuve.

Presque partout les berges hautes de 3 à 5 mètres font de l'installation de canaux d'irrigation un problème assez compliqué. Les monarchies antérieures à l'Islam, l'avaient cependant toutes heureusement résolu, et les restes des anciens canaux, *Nahr* ou *Schatt*



témoignent encore des travaux colossaux qu'elles avaient exécutés. Aujourd'hui ces canaux, détruits ou obstrués, ne rendent presque plus aucun service, et ce n'est pas du gouvernement turc qu'on peut espérer les voir rétablir.

Pour suppléer à leur absence, les habitants ont imaginé un mode d'irrigation fort ingénieux, dont je veux essayer de faire comprendre ici le mécanisme.

Ils creusent dans la berge du fleuve une tranchée profonde de 2 à 3 mètres et large d'autant (mon croquis étant une coupe perpendiculaire au fleuve, on ne voit qu'une des parois latérales de la tranchée, la paroi du fond est en coupe. Au dessus de cette tranchée l'on installe, posées sur un bâtis de poutres CFF'

Digitized by Google

(auquel correspond naturellement, en avant du plan de coupe, un second bâtis symétrique) deux treuils grossiers ou mieux deux poulies C, D.

L'appareil avec lequel on puise l'eau est une sorte de grand entonnoir en cuir A, B. Cet entonnoir est soutenu par des cordes qui passent sur les treuils et se réunissent ensuite (E). Veut-on puiser de l'eau, on laisse l'entonnoir s'abaisser jusqu'au fleuve. Tant que cet entonnoir se trouve entre les poulies et le niveau de l'eau, grâce à la disposition des poulies et des cordes, son extrémité étroite B se trouve relevée au niveau du grand orifice A, transformant ainsi l'entonnoir en un vase en U. Lorsque le vase est rempli d'eau un bœuf attelé en E tire sur les cordes. Grâce à la différence de niveau des poulies, au moment où l'extrémité B atteint la poulie D, sa marche verticale est transformée en marche horizontale (B') tandis que la portion A monte encore vers la poulie C; autrement dit le vase en U se transforme de nouveau en entonnoir et toute l'eau s'échappe par l'orifice B' dans le canal G.

L'eau déversée, on fait revenir le bœuf sur ses pas; l'entonnoir redevient de nouveau vase en U, se remplit au fleuve, et la manœuvre se renouvelle indéfiniment.

L'on aurait plaisir à rencontrer sur les rives du fleuve ces signes de vie, si les poulies en bois de ces rudimentaires machines, tournant dans des coussinets également en bois, ne faisaient entendre sans interruption les plus effroyables grincements.

Une heure environ au-dessus de Tekrît s'ouvre dans les hautes falaises de la rive droite une grotte inaccessible. D'après la légende elle servait autrefois de repaire à un monstre aquatique malfaisant; un héros dont on n'a pu nous dire le nom en purgea la terre; en souvenir de sa victoire, il est d'usage que chaque voyageur tire un coup de feu vers la grotte — tradition à laquelle nous nous conformons scrupuleusement.

Tekrît est bâti sur la rive droite du fleuve, sur une falaise à pic, faisant partie de cette ramification du Djebel-Makhoûl dont

Digitized by Google

j'ai déjà parlé. Vu du fleuve, l'aspect en est fort pittoresque; comme partout en Orient les rues en sont monotones.

Pour agrémenter davantage notre visite, les habitants qui sont inhospitaliers et fanatiques détachent à nos trousses des bandes de gamins qui ne cessent de nous accompagner de leurs insultes et de leurs moqueries.

Tekrît fut autrefois une ville importante et célèbre dans les

Notre kellek à Tekrit.

annales chrétiennes de la Chaldée. On voit encore au sommet de la ville des ruines d'églises, et une mosquée couvre l'emplacement d'une basilique chrétienne, dédiée aux «40 martyrs». Ils furent martyrisés sous Sapor ainsi que le rapporte l'historien. Maruthas, évêque de Tekrît; les Musulmans eux-mêmes honorent encore aujourd'hui leur mémoire. Ce même évêque Maruthas rassembla un si grand nombre de reliques des martyrs (la plupart persans) que Tékrît, pendant un temps s'appela Martyropolis [1] ?

[1] *Prop. de la Foi*, III, 138.

Digitized by Google

Plus tard, Tekrît eut l'honneur de donner le jour au terrible Saladin.

Aujourd'hui la ville partage la décadence générale de tout le pays; notre kellekdji lui donne 1200 maisons, ce qui représenterait une population de 8 à 10,000 âmes.

Les habitants, outre leur réputation de malveillance, ont encore celle d'être les pires voleurs du pays; le zabtié nous conjure de ne pas passer la nuit sur la plage de Tekrît. Comme nous n'avons aucun souci d'être dévalisés, nous nous préparons à suivre son conseil.

Mais auparavant, je veux profiter de la disposition favorable de la plage pour photographier le kellek. Un instant je désespérai d'en venir à bout, car toute une nuée d'Arabes, moitié par curiosité, moitié par malveillance se pressait autour de mon appareil, touchant et bousculant tout. Il fallut, pour les faire battre en retraite, employer des menaces sérieuses.

Puis nous quittons ce trou de voleurs.

La nuit promet d'être très claire, et comme à partir de Tekrît le cours du Tigre est beaucoup plus tranquille, nous en profiterons pour marcher sans interruption jusqu'à Sâmarra.

A neuf heures du soir nous donnons de nouveau contre un bas-fond au milieu du fleuve; mais les kellekdjis parviennent à à nous remettre à flot.

9 Janvier. A quatre heures du matin le kellek s'arrête en vue de Sâmarra. La nuit a été très fraîche et le thermomètre est descendu à + 2°. Sâmarra est, à je ne sais plus quel titre, l'une des villes saintes des Musulmans Schiites. Aussi tenons-nous à la visiter, pour autant que le permettra le fanatisme de ses habitants dont on nous fait une très sombre peinture.

La ville est bâtie à un quart d'heure environ du fleuve, à la lisière du désert; ses murailles, qui paraissent assez neuves, ont un aspect agréable; mais aux premiers rayons du soleil levant, un seul objet attire et fascine le regard: c'est la coupole

Digitized by Google

de la mosquée Sainte. Elle a la forme des *coupoles-tulipes* [1], commune à tous les monuments musulmans de style indo-persan. Lorsque Nasr-ed-dinne-Shah vint faire son pèlerinage à Sâmarra, il voulut laisser une marque de sa munificence en faisant restaurer la Mosquée; coupole et tambour sont entièrement recouverts de tuiles dorées, qui scintillent au soleil. Le grand portique, l'atrium, le portique extérieur et les deux minarets sont décorés de charmantes faïences, un peu criardes parfois, mais dont les teintes s'harmonisent très bien avec les tons si chauds de la lumière d'Orient.

Sâmarra.

Un habitant se met fort aimablement à notre disposition pour nous guider; un Imâm nous fait même une demi-invite à visiter la mosquée; décidément le fanatisme des habitants n'est pas si redoutable! mais celui des pèlerins l'est probablement davantage, et nous jugeons plus prudent de ne pas aller troubler leurs dévotions.

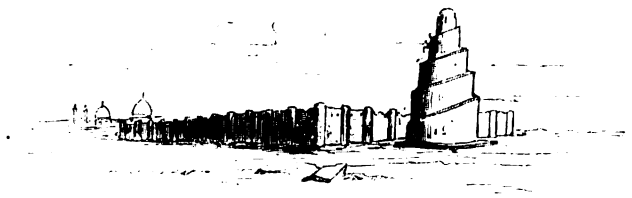
A côté de la grande mosquée s'en trouve une autre plus petite, orientée en sens contraire; elle est ancienne; malheureusement son dôme recouvert d'admirables faïences, s'en va en ruines; personne ne s'en soucie. La mosquée restaurée par Nasr-ed-dinne-Shah aura bientôt le même sort, car ici jamais rien n'est entretenu.

[1] C'est-à-dire la forme d'un oignon de tulipe.

Digitized by Google

Sur un grand terrain vague, à l'intérieur des remparts, campe une caravane de pèlerins persans. Au centre, sur un tertre, sont plantés les étendards; les *kadjavas* (litières des femmes) sont disposées en un grand rond qui délimite le campement et lui fait en même temps un retranchement. Dans ce cercle grouillent pêle-mêle, hommes, femmes et chameaux. Ceux-ci sont, avec le plus grand ordre, rangés en cercle autour de tas de paille, par groupes de huit à dix bêtes; ils mangent paisiblement et n'interrompent leur besogne que pour pousser leur cri discordant.

Au rapport de l'habitant de Sâmarra, qui nous guide, la ville compte 1000 maisons dont 400 persanes.



L'observatoire (?) de Sâmarra.

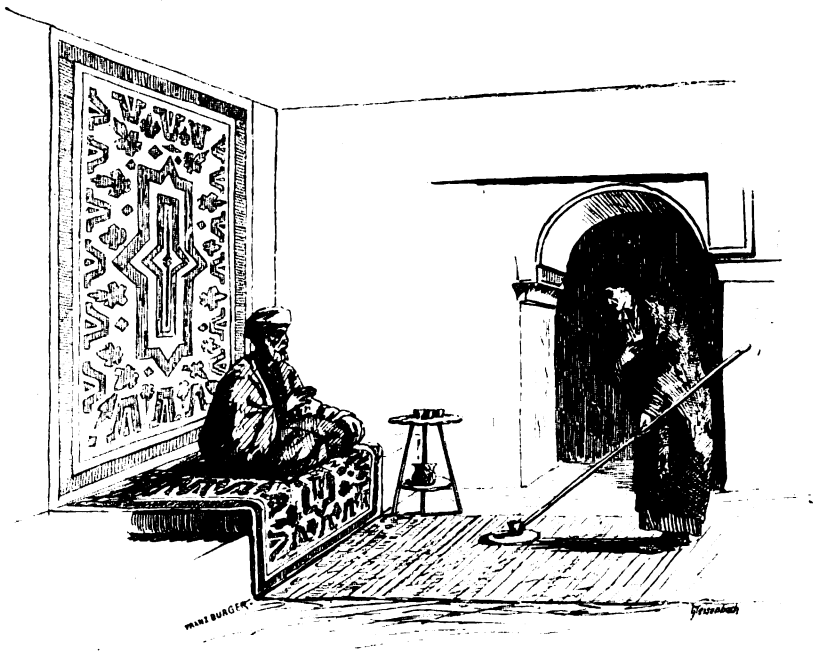
Au dehors de la ville, à quelque distance au Nord-Est, se trouvent des ruines très curieuses. C'est d'abord un grand rectangle de murailles élevées, orné de demi-tours en saillie; puis derrière ce rectangle, mais complètement isolée, une grande tour à spires coniques. La base de la tour est carrée et, autant que j'ai pu en juger sans ma boussole, orientée normalement aux quatre points cardinaux; les spires elles-mêmes sont légèrement aplaties sur leurs faces Nord et Sud, par conséquent ont une section elliptique. L'aspect de ce monument est on ne peut plus curieux et je me demande vainement quelle a pu être sa destination; je serais tenté d'y voir les ruines d'un observatoire du temps des Khalifes.

Notre visite terminée, au kellek!

Le temps est superbe; le fleuve coule lentement et majestueusement au milieu d'une grande plaine où le paysage est, si l'on

Digitized by Google

veut, monotone, mais, avec le soleil, d'une de ces monotonies grandioses qui ne fatlguent point. Pendant la nuit le temps s'est gâté, et sous un ciel gris qui de temps en temps nous gratifie d'une averse, la journée est d'un ennui désespérant. 10 Janvier.



Présentation du Tchiboukh.

En pareil cas on n'a d'autre consolation que de fumer un tchiboukh après l'autre.

Nos tchiboukhs de voyage n'ont guère que 40 centimètres de longueur. Mais dans un diwan on aurait honte d'en offrir qui eussent moins d'un mètre cinquante. Le tuyau de ces tchiboukhs de ville est recouvert de cotonnade voyante ou de soie; il se termine par une énorme embouchure d'ambre contre laquelle on appuie simplement les lèvres pour aspirer la fumée.

Le grand talent d'un serviteur est de présenter correctement le tchiboukh. Il s'approche gravement, tenant la pipe obliquement, le fourneau tourné du côté du fumeur; il pose ce fourneau

Digitized by Google

par terre sur une petite soucoupe; puis, il doit, d'un mouvement tournant exécuté avec rapidité et grâce, présenter l'embouchure de la pipe exactement aux lèvres du fumeur. Cela demande un certain coup d'œil.

Le vieux domestique des Dominicains à Môsoul accomplissait cette opération avec un talent hors ligne; quand dans le diwan il avait ainsi offert une dizaine de tchiboukhs, notre réunion présentait l'aspect de la plus vénérable et la plus grave assemblée.

On emploie pour le tchiboukh du tabac presqu'en poudre; comme il brûlerait mal, on laisse toujours sur le fourneau de la pipe un petit morceau de charbon allumé.

Le tchiboukh est une distraction excellente en Orient; de dimension fort encombrante et de manœuvre difficile, il absorbe toute l'attention et les heures se passent dans un far-niente (kief) où l'on n'a d'autre occupation que de contempler les nuages de sa fumée.

Les machines à élever l'eau viennent seules, avec leur infernal grincement, rompre la monotonie de la journée; elles se font innombrables; nous en avons souvent jusqu'à vingt-cinq en vue. Les berges, toujours élevées, masquent la vue. Nous longeons quelques beaux bois de palmier; mais sans le soleil pour l'animer, cet arbre est laid. Pour comble d'ennui, le kellek avance depuis hier soir avec une lenteur désespérante, car le courant est très faible et le vent contraire.

12 Janvier. Nous rencontrons vers le soir une barque à voiles, remontant le fleuve — la première que nous voyions. Nous nous réveillons ce matin, amarrés au pont de bateaux de Kadhméin, à 2 heures au-dessus de Baghdad; l'endroit est charmant; des jardins de palmiers avec un sous-bois de grenadiers et d'orangers bordent le fleuve. Sur le pont la circulation est très animée; sur l'eau se pressent les kouffehs, engins curieux s'il en fût. Faute de meilleure expression je définirai le kouffeh une barque: en réalité c'est un grand panier tout rond, fait de fibres de palmier, et

Digitized by Google

soigneusement enduit de bitume [1]. La machine est extrêmement légère, mais, vu sa forme, très difficile à diriger; les bateliers sont obligés de déployer une grande activité pour la faire avancer; et ils doivent faire de savantes combinaisons de mouvement pour l'empêcher de tourner constamment sur elle-même.

A partir de Kadhméin des bois de palmiers bordent les rives presque sans interruption. Enfin, nous voici au terme de notre navigation et à un dernier détour du fleuve, le charmant panorama

Kouffeh.

de Baghdâd reflétant ses minarets et ses palmiers dans les eaux du Tigre, s'offre à nos yeux !

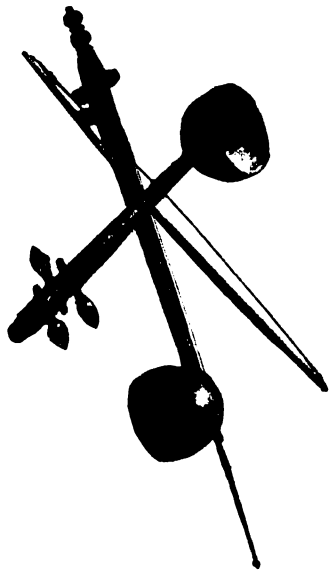
La ville baigne absolument dans le fleuve, d'où elle s'élève en pente douce; le port est animé, les costumes pittoresques; et le débarquement se fait au milieu de la cohue des kouffehs dont chacun porte un importun solliciteur.

J'éprouve en pénétrant dans Baghdad moins de déception qu'il n'est de règle dans les autres villes d'Orient. On se sent dans un centre, dans une ancienne capitale; les bazars, aujourd'hui peu animés à cause du vendredi, sont fort beaux.

[1] Hérodote décrit déjà les kouffehs; le kellek, lui aussi était un des engins de navigation des Assyriens. A côté des kelieks, ils employaient toutefois des barques beaucoup plus perfectionnées marchant à la rame et à la voile. Cf. Lenormand-Babelon, V, 133. Botta, *Les Monuments de Ninive*, I, Pl. 33, 34, etc. D'après Hérodote il semblerait que les kouffehs aient été en usage même dans la haute vallée du Tigre, tandis que nous avons vu les premiers à Sâmarra.

Digitized by Google

Les Pères Carmes, prévenus de notre arrivée, nous offrent une hospitalité charmante; quel que soit le pittoresque du voyage en kellek, après huit jours de *traversée* on est heureux de retrouver la terre ferme.



Kiamantchas du Kurdistan méridional.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

BABYLONE

Les anciens canaux d'irrigation. Khân Mahmoudiyeh. La coloquinte et les moutons. La plaine. Khân-Mahaouîl. Babîl. La prophétie de Jérémie. El-Kasr. Amrân. Disparition de Babylone. Hilleh. Les jardins de Hilleh et le changement du cours de l'Euphrate. Birs-Nimroûd. Le Nâhr-Hindiyeh. Ibrahim-Khalîl. Retour à Baghdad.

14 Janvier
Départ midi.

A peine arrivés, nous organisons une excursion à Babylone. Un des Pères et le Chorévêque Basile (une de nos connaissances de Rome), nous accompagnent.

De Baghdad à Hilleh le chemin, gardant constamment la direction Sud, traverse une plaine terreuse qui serait admirablement fertile, si les anciens canaux d'irrigation, dont ou peut partout suivre les traces, fonctionnaient encore. Généralement, au lieu d'être creusés en terre, leur fond était élevé au-dessus du sol et leurs parois se composaient de hautes digues, où l'ouverture de saignées d'irrigation devait être très facile. Ce mode d'établissement des canaux est encore usité en Italie, notamment aux environs de Pise.

Il semble qu'avec bien peu de travail on pourrait remettre en état la plupart de ces vieux canaux et rouvrir ainsi à l'agriculture des provinces entières.

Coucher au khân Mohmoudiyeh, autour duquel se groupent

Arrivée 6 h. soir.

Digitized by Google

quelques maisons. Ce relais, se trouvant sur la route de Kerbela est très fréquenté.

15 Janvier
Départ 7 h. 45 matin.

Les katerdjis arabes sont, comme traînards, cent fois pires que les Kurdes !

Le temps est superbe ; bien que le fond de l'air reste frais pendant toute la journée, le soleil a une puissance de pénétration extraordinaire.

La plaine est couverte de coloquintes rampantes (citrillus). Je vois à mon grand étonnement des moutons manger les parties molles de ce petit melon affreusement amer et vénéneux [1].

Ces moutons sont fort curieux. Assez petits de taille, ils possèdent en revanche des oreilles démesurément longues ; quand ils pâturent, ces disgracieux appendices traînent près de dix centimètres sur le sol.

Dans la plaine on voit parfois une antilope ; près des marais pélicans et grues abondent. Vers le soir, nous avons le spectacle d'un immense vol d'oiseaux qui, prenant au loin ses ébats en décrivant mille courbes différentes, fait à chaque changement de direction briller au soleil comme de grands reflets d'argent. Pendant toute l'après-midi le soleil a produit sur la surface monotone du désert de continuels effets de mirage.

Arrivée 4 heures.

Vers quatre heures nous atteignons khân Mahaouîl qu'entoure un bouquet de palmiers, tout auprès d'un vieux et profond canal d'irrigation (celui-ci *creusé* en terre).

Le khân, comme la plupart de ceux qui sont échelonnés sur la route de Baghdad aux sanctuaires schiites de Kerbela et de Mesched-'Ali, a été construit par quelque généreux persan. Il a la forme d'un rectangle ; à l'extérieur c'est une vraie forteresse, n'ayant pour toute ouverture que le grand portique d'entrée dominé par une tour.

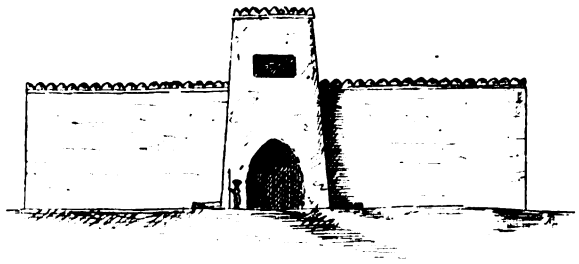
Par ce portique l'on pénètre dans une grande cour que les

1 Je me demande, en rédigeant définitivement ce récit, si je n'ai pas été victime d'une illusion ; cependant mon journal de voyage est formel sur ce point.

Digitized by Google

logements du khân entourent complètement; les logements d'été donnent sur la cour elle-même. Ce sont des niches, des cases, ouvertes sur le devant; elles ont environ trois mètres de large, sur autant de profondeur, sont élevées d'un mètre au-dessus du sol et se terminant en arc d'ogive.

Entre ces cases et les murs extérieurs du khân se trouvent les logements d'hiver et les écuries. Le tout se compose d'un grand corridor, courant dans le sens de la longueur et éclairé par quelques jours ménagés dans la voûte; le corridor lui-même sert d'écurie et, des deux côtés sont disposées des niches exactement semblables à celles de la cour. La lumière y manque un peu; on y est assez au chaud et l'installation serait assez confor-



Khân Mahaouil.

table, si les pèlerins à destination de Mesched-'Ali ne faisaient un insupportable vacarme. Tout l'ensemble du khân est d'un style sévère, mais de bon goût.

16 Janvier
Départ 7 h. 40 matin.

Une heure environ, après avoir quitté le khân, nous passons au pied du Tell-el-Kreni, monticule assez important et bien fouillé. Bientôt nous apercevons une grande butte, une vraie colline. «Mais, s'écrie Hyvernat, voilà Babîl! nous parcourons depuis plus de deux heures les ruines de Babylone!» Pour le coup, lui répondons-nous, vous vous moquez de nous; où voyez-vous que depuis Tell-el-Kreni nous ayons trouvé la moindre trace d'une ruine?»

Digitized by Google

Et pourtant Hyvernat avait raison — et nous, nous commentions sans nous en douter la prophétie de Jérémie : «Sous le poids «de la colère du Seigneur, Babylone n'aura plus d'habitants; elle «sera toute transformée en une solitude; quiconque passera par «Babylone sera saisi d'étonnement et se rira de ses malheurs (L. 13). «Et Babylone ne sera que tombeaux (que monceaux de pierres «— *erit in tumulos*); elle deviendra la demeure des bêtes fauves «(*draconum*), l'étonnement et la risée seront sur elle, car elle «n'aura plus d'habitants.» (LI, 37).

Babil.

Il est inconcevable que de cette immense cité, qui entourait de ses remparts une véritable province de près de 500 kilomètres carrés (près de quatre fois la superficie de Londres), il soit resté si peu de chose; les maisons des pauvres, bâties en terre se sont écroulées, et l'Euphrate, qu'aucune digue ne retenait plus, aura par ses inondations successives nivelé la plaine; seuls les palais, construits sur leurs monticules artificiels, ont formé en s'écroulant, des collines que le fleuve n'a pu emporter.

La première de ces collines, Babîl, est une immense butte artificielle, recouvrant sans doute les débris du temple ou de la pyramide de Bélus; on y voit encore quelques pans de mur,

Digitized by Google

notamment ceux qui formaient deux des côtés d'une grande salle, probablement la salle centrale.

Les briques que nous trouvons portent le cachet de Nabuchodonosor; elles sont carrées, à peu près deux fois aussi épaisses que nos briques modernes. Dans ce monument elles sont assemblées avec du bitume; mais, comme sans doute, employé seul, il eut offert trop peu de résistance aux glissements latéraux, on a noyé dans la couche de bitume de légères nattes de roseaux ou de fibres de palmiers. Nous voyons encore une de ces nattes sur une portion de mur fraîchement écroulée.

A onze heures nous quittons ces ruines d'où tout objet intéressant a disparu depuis des siècles et qui n'attirent que par leur indicible mélancolie et les souvenirs qu'elles évoquent.

El-Kasr est une autre colline, débris du palais de Nabuchodonosor; c'est là que vint mourir Alexandre le Grand (323); plus loin enfin, la colline d'Amran, où l'on croit reconnaître les jardins suspendus. Et c'est là tout ce qui reste de Babylone! Certes, en parcourant ces monticules, en songeant aux constructions gigantesques que la volonté de fer et l'orgueil d'un seul homme, Nabuchodonosor avaient accumulées ici, l'on peut sans lieu commun, parler de la vanité des choses humaines!

Babylone, maudite par les Prophètes, n'a pas comme Ninive, sombré dans le cataclysme d'une conquête barbare. Elle eut une lente agonie. Cyrus, en s'en emparant (538), ménagea la ville et les habitants. Xerxès (518) porta le premier grand coup à sa prospérité, lorsque pour châtier une révolte des Babyloniens, il fit raser les remparts et décimer les habitants. Alexandre conçut le projet de faire de Babylone la capitale du monde; mais sa mort, (323) fut le signal de la ruine définitive de la ville; car les Séleucides bâtirent leur capitale, Séleucie, sur le Tigre, à quelques heures au Nord de Babylone.

L'une après l'autre les demeures de la vieille capitale furent abandonnées. Les habitants en quittant ainsi successivement et systématiquement Babylone, durent emporter avec soin toutes

Digitized by Google

leurs richesses, ce qui explique que les fouilles n'aient mis à jour qu'un nombre comparativement minime d'objets intéressants.

Aussi bien n'essaierai-je pas une description de cette immense cité; ce serait faire une œuvre d'archéologue où je ne pourrais être que plagiaire, et je préfère renvoyer le lecteur aux descriptions des fouilles exécutées à Babylone [1].

De grands bois de palmiers bordent les rives de l'Euphrate à partir du monticule d'El-Kasr. Près d'Hilleh, ils se groupent en une charmante oasis.

Hilleh est bâtie sur la rive droite de l'Euphrate; les tuileries du grand roi Nabuchodonosor, rois des rois, ont fait à peu près tous les frais des matériaux de la ville, et l'on y peut voir des appartements où sur chaque dalle du parquet se trouvent gravés les titres pompeux du monarque babylonien [2].

Hilleh est une ville intéressante par l'animation qui règne dans ses bazars. On est à l'entrée des immenses déserts d'Arabie; c'est donc dans toute l'acception du mot une ville frontière où se coudoient l'Arabe sédentaire et le nomade, et où l'employé osmanli est un intrus mal vu. On compte 6 à 8000 maisons dans la ville [3].

Hilleh est entourée de grands et fertiles jardins; mais aujourd'hui leur existence est menacée. Pour s'emparer de Babylone, Cyrus détourna pour quelques jours le lit de l'Euphrate dans le canal de l'Hindiyeh; depuis trois ans les eaux du fleuve se sont d'elles-mêmes brusquement rejetées dans ce canal et le débit du véritable Euphrate a diminué de plus de moitié. Naturellement le gouvernement ne se hâte point de faire rentrer le fleuve dans

1 Cf. Rich. *Memoirs on the ruins of B.* (Lond., 1839). Layard, *Discoveries in the Ruins of Niniveh. and B.* (Lond., 1853). Oppert, *Expédition en Mésopotamie* (Paris, 1857-64). Kiepert, *Karte der Ruinenfelder von Babylonien.* Berlin, 1883.

2 Presque toutes ces briques portent comme inscription :

« Nabou-Koudourri-ouçour, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, Roi de Babylone, moi.» (Oppert, Tome I, 142.)

La dimension ordinaire de ces briques est de 0,32 × 0,35 × 0,075.

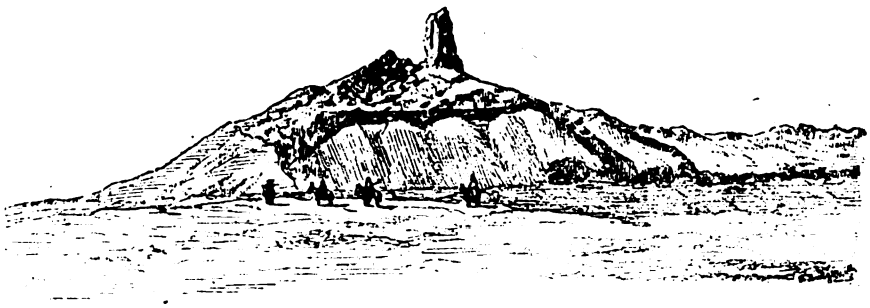
3 Hilleh, en arabe Hellath-el-feithà (Hellah la vaste) fut fondée par Seiffeddaulet vers l'an 1100. Elle comptait 30,000 habitants avant la peste de 1831 qui y exerça de grands ravages. (Oppert.)

Digitized by Google

son lit; plus on attendra, plus l'entreprise sera difficile et je ne serais point étonné de voir Hilleh diminuer peu à peu d'importance et disparaître, comme a disparu Koufa, comme ont disparu tant d'autres villes de cette contrée.

Excursion à Birs-Nimroud. Il faut depuis Hilleh deux heures de marche à bonne allure pour atteindre Birs qui, de fort loin, découpe sur l'horizon monotone de la plaine sa silhouette hardie. 17 Janvier.

Birs-Nimroud est l'ancienne Borsippa; ses ruines forment deux grosses collines à base rectangulaire; l'une semble avoir



Birs-Nimroud.

été autrefois un immense palais; aujourd'hui une petite mosquée, Ibrahim-Khalîl, occupe le sommet de la montagne de débris.

L'autre colline portait la célèbre tour de Borsippa, l'un des monuments les plus antiques de la Chaldée, l'un de ceux où l'on a voulu voir les restes de la tour de Babel. Nabuchodonosor nous a laissé gravée en caractères cunéiformes l'historique de cette tour et la description des travaux gigantesques qu'il y fit exécuter pour la relever de ses ruines et lui donner une nouvelle splendeur.

Un talus de décombres terreux a recouvert en grande partie les murs formant les premières assises de cette tour à étages; au sommet de ce talus s'élève un grand pan de mur extrêmement

Digitized by Google

épais et haut d'une dizaine de mètres. Il est composé de briques cuites, assemblées au mortier et non plus au bitume [1].

Au pied de cette muraille se trouve un amoncellement de rochers; en les examinant de plus près, on voit que ce sont des fragments de murs qui ont subi une action ignée d'une puissance terrible. Les briques sont, sans le moindre indice de cassure, complètement tordues et paraissent avoir subi une véritable fusion. Une grande partie de leur surface extérieure est recouverte d'une sorte de vernis. Hyvernat y voit l'effet d'un incendie; mais pour moi, je me refuse à croire qu'un incendie, si violent qu'on le suppose, puisse fondre de pareilles masses de briques et j'y verrais beaucoup plus l'action de la foudre qui, dans ces plaines sans fin, doit frapper de préférence le sommet du Birs?

En parcourant les ruines, nous faisons déguerpir un chacal qui détale à pleine carrière dans le désert, salué bien inutilement d'une décharge de nos fusils.

Nous nous installons pour déjeuner au bord du marais. Les changements du cours de l'Euphrate en ont considéralement augmenté l'étendue, si bien qu'il est devenu impossible de se rendre directement de Birs à Kerbela.

Aujourd'hui le marais commence à 200 mètres à peine des ruines. Lors de l'expédition de Chesney, le Nahr-Hindiyeh n'avait pas cinq milles de long et ses bords étaient à plus de sept milles de Birs-Nimroud. Sa profondeur est très faible, car un de nos guides y fait — sans même avoir d'eau jusqu'à la ceinture — près d'un kilomètre à la poursuite d'un oiseau que j'avais blessé.

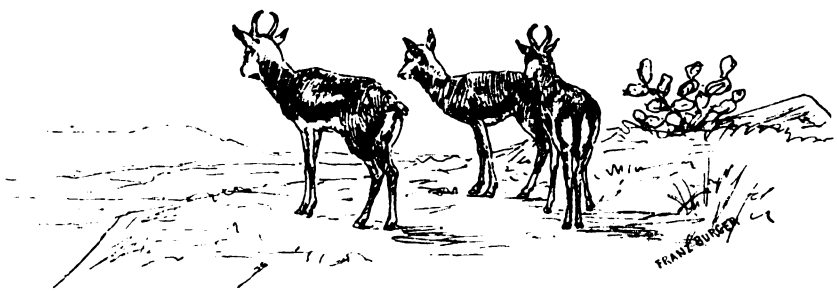
En visitant le colline d'Ibrahim-Khalîl, nous découvrons le squelette de l'Imâm du lieu, assassiné il y a trois ans. Le sque-

1 Strabon donnait à ce temple à étages 1 stade (185 mètres) de hauteur et autant de côté. D'après Flandrin et Coste, la base de Birs mesure $154^{m} \times 194$. Quant à la hauteur actuelle des ruines, les chiffres donnés par les explorateurs sont peu concordants. Lenormant (V, 295) et Rich donnent 71 mètres, Flandrin et Coste $70^{m},50$, tandis qu'Oppert n'estime la hauteur qu'à 46 mètres. Le grand pan de mur est de distance en distance percé de part en part par des trous horizontaux de $0,22 \times 0,12$ dont on a vainement cherché la raison d'être.

Digitized by Google

lette a été réduit à sa plus simple expression par les chacals, ces fossoyeurs du désert; mais le crâne est assez intact; je l'emporte comme souvenir de la « Tour de Babel ».

Le retour à Baghdad s'effectue sans encombre pendant les journées du 18 et 19.



Antilopes.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

BAGHDAD

Baghdad, sa fondation, son histoire; Houlagou; Timour-leng; la domination turque. Les bazars; les murailles, histoire de leur destruction. La mission des Carmes; le P. Marie-Joseph; le couvent. Les Serdâbs. L'Église des Carmes. La nouvelle législation turque sur les fouilles; les antiquités babyloniennes, contracts, cylindres de fondation. Les Juifs de Baghdad et les questions de change. La question de notre retour en Europe; nous nous décidons pour la route de Bassorah et des Indes. Nous congédions Guégou. Renseignements divers; la maladie de la peur; traitement des rhumatismes au pétrole. Remède arabe contre le cancer. Le *bouton* de Baghdad. Le palmier.

Au seul nom de Baghdad l'imagination se représente la glorieuse ville des Khalifes dans sa gloire et ses richesses. Hélas! ici aussi tout n'est plus qu'un souvenir et des palais de Haroûn-al-Raschid il n'est pas resté pierre sur pierre. Depuis les Khalifes, la ville a même changé de place; ce qui n'était qu'un faubourg sur la rive gauche du fleuve, est devenu la Baghdad d'aujourd'hui et l'ancienne ville de la rive droite a été remplacée par le pauvre faubourg de Karchiaka. Au-delà, isolé dans la campagne, le tombeau de Zobéide, l'épouse préférée d'Haroûn a seul défié le temps et les destructeurs.

Al-Mansor, le second des Abbassides, fonda Baghdad vers 765. Devenue capitale de l'empire arabe, Baghdad suivit toutes

Digitized by Google

les vissicitudes de la fortune des Khalifes. Arrivée à une splendeur dont les historiens arabes nous ont laissé des descriptions enthousiastes, elle compta, dit-on, deux millions d'habitants (??) En 1258, le terrible Mogol Houlagou, héritier de Djenghis-Khân, anéantissait le pouvoir des Khalifes et réduisait la ville en cendres.

Les avantages géographiques, qui dans un si petit rayon, avaient successivement amené la prospérité de Babylone, Séleucie, Ctésiphon et Baghdad, permirent à cette dernière de se relever de ses ruines; mais ce n'était qu'une trève; et en 1401 Timourleng semait de nouveau la dévastation dans ses murs. Aucune personne de marque ne fut alors épargnée, et, quand l'horrible massacre fut achevé, le conquérant fit ramasser les têtes de ses 90,000 victimes et en érigea de sanglants trophées en forme de tours.

Baghdad se releva néanmoins, mais lentement, car elle devint bientôt un enjeu terriblement disputé entre la Turquie et la Perse. La Turquie n'en devint définitivement maîtresse qu'en 1638.

La domination turque ne fut longtemps que nominale. Le Pachalîk de Baghdad, qui s'étendait de Bassorah jusqu'à Orfah, de Scheikrezour jusqu'à Babylone, comprenait ainsi une aire très vaste et fertile. Se trouvant à l'extrémité de l'Empire ottoman, le Pacha ne pouvait guère être contrôlé par la Porte; à même de mettre sur pied plus de 50,000 hommes de guerre, il était un vassal dangereux. Aussi bien, sa dépendance le gênait-elle fort peu; il allait même jusqu'à prendre le titre de Khalife. La porte n'avait guère qu'un moyen de mettre à la raison les Pachas trop dangereux: le poignard ou le poison.

Baghdad n'est devenue entièrement *turque* (politiquement parlant), que depuis une quarantaine d'années, grâce au démembrement du Pachalîk.

Lors de la conquête turque, la ville comptait à peine 15,000 âmes. Vers 1830, sa population était montée au chiffre de 150,000. Mais en 1831, le choléra emporta en moins de six semaines près des deux tiers des habitants.

Digitized by Google

A l'heure actuelle on estime très approximativement la population de Baghdad à 100,000 âmes, parmi lesquelles 20,000 Juifs et 3000 Chrétiens [1] ?

Les rues sont, comme de règle, fort irrégulières et étroites. En revanche, les bazars avec leurs belles avenues voûtées ont grand air. Malheureusement la prospérité semble bien tombée, car un très grand nombre de boutiques sont vides.

Une enceinte de murailles construites en briques, flanquée de belles tours semi-circulaires et protégée par un fossé, décrit, ou plutôt *décrivait* autour de Baghdad une ligne de défense de près de 14 kilomètres.

Je dis *décrivait*, car la plus grande partie de ces remparts a disparu d'une façon absolument *turque*. Un Vali s'était lancé dans de grandes entreprises; un beau jour, plus d'argent en caisse; le Vali paye d'abord les créanciers, fonctionnaires, etc. en bons sur le blé, l'avoine et les dattes de la dîme. Quand toutes ces ressources furent épuisées, il eut une idée sublime — apparemment peu du goût des créanciers, mais on n'y regarda pas

1 En 1889 le choléra exerça de grands ravages à Baghdad. Les Chrétiens qui avaient eu la précaution d'aller camper au désert ne perdirent guère qu'une centaine des leurs. On évalue le nombre des morts à plus de 10,000. A Bassorah et à Hilleh le fléau a fait proportionnellement plus de ravages.

Les chiffres suivants pourront donner une idée de *l'approximation* de la plupart des données statistiques en Orient. J'indique pour Baghdad le chiffre de 100,000 âmes d'après le témoignage d'un notable. Élisée Reclus, *Géogr.* IX. 439 ne donne que 80,000. Enfin un *statisticien* de Baghdad me fournit les chiffres suivants :

Musulmans			176,000
Israélites			47,000
Chrétiens catholiques.			
Latins	600		
Chaldéens	1500		
Syriens	1200		
Grecs et Arméniens	1000		
		4300	
Arméniens-Grégoriens	2500		
Grecs, Protestants, etc.	200		
		2700	
		7000	7000
Total.			230,000

Il a soin toutefois d'ajouter « Tous ces chiffres sont approximatifs, car il n'y a jamais eu de recensement véridique jusqu'à ce jour! »

Digitized by Google

de si près. — Il se mit à délivrer des bons sur tant et tant de charges de briques des remparts. Il faut croire que le cours de ces bons était très bas et leur circulation formidable, car on n'alla pas de main morte dans ce nouveau genre de payement! « Se non è vero è ben trovato! »

La ville ne remplit guère que la moitié de son enceinte; du haut des tours qui ont échappé *aux traites* du Vali, Baghdad laissant émerger de sa forêt de palmiers les coupoles et les minarets de ses mosquées où montent toutes les différentes gammes du vert et du bleu, forme au soleil couchant, alors que l'invisible poussière du désert se transforme en nuages dorés, un tableau aux tons les plus délicats.

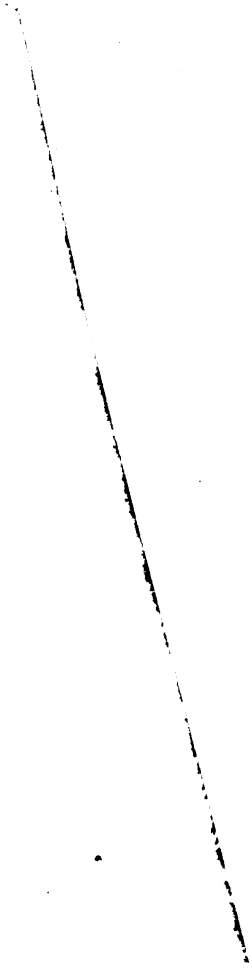
La ville, quoiqu'extrêmement orientale et franchement *arabe* au fond, a, sous bien des rapports, un cachet cosmopolite; des bateaux à vapeur la mettent en relation avec Bassorah, les Indes et l'Europe; un «Résident anglais» à la solde du gouvernement des Indes y mène grand train; la France est représentée par un Consul; la mission des Carmes y occupe une place importante; les commerçants enfin, sont fortement européanisés.

La mission des Carmes est très ancienne. En 1640 une dame française, Mme de Gué-Bagnols fit une fondation de 66,000 livres pour l'établissement d'un évêché latin à Babylone, sous la condition que le titulaire fut toujours un Français, à la nomination de la Propagande. Le premier évêque fut un Carme déchaussé, le P. Bernard; après un laborieux séjour à Baghdad, il vint fonder à Paris un établissement destiné au recrutement de sa mission, établissement qui donna son nom à la rue de Babylone et devint plus tard le Séminaire des missions étrangères. Les successeurs du P. Bernard continuèrent son œuvre au milieu des plus grandes difficultés.

En 1825, Mgr Coupperie [1] parvint à fonder une école de garçons et de filles. Ce fut le commencement de la grande œuvre,

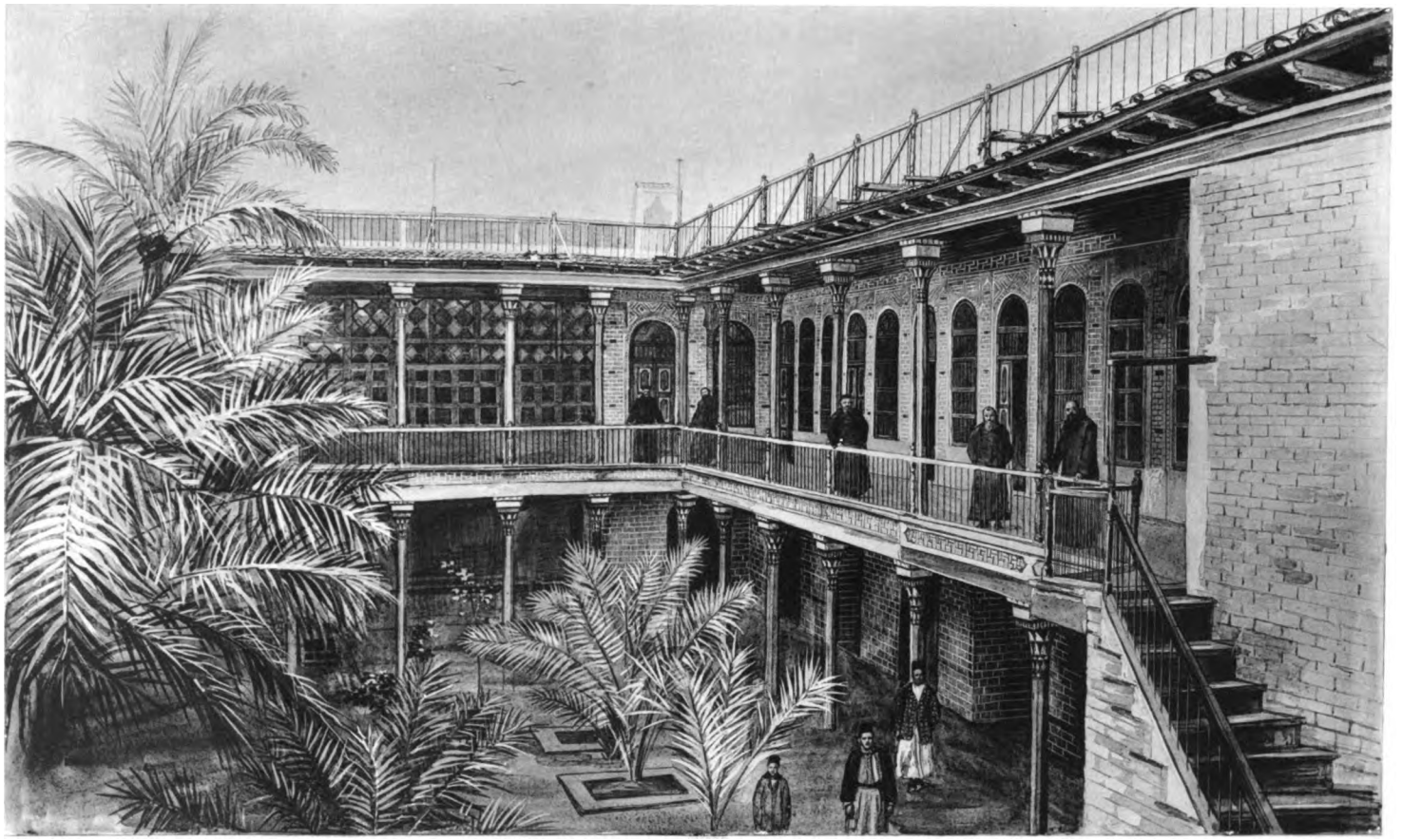
[1] Évêque de Babylone en 1820; mort du choléra à Baghdad en 1831.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

LE COUVENT DES CARMES

à Baghdâd.

Digitized by Google

Digitized by Google

connue aujourd'hui sous le nom d'*École française-arabe.* Cette école s'est développée malgré sa pauvreté; ses bâtiments irréguliers où tous les recoins sont utilisés, disent assez son histoire en même temps qu'ils témoignent de sa popularité. Tous les Baghdadiens parlant français — et ils sont nombreux — ont été élevés à cette école; beaucoup ont pu, grâce à l'instruction qu'ils y ont reçue, s'élever à des positions honorables.

L'école est divisée en deux branches: une école élémentaire avec trois classes; et une école moyenne comprenant cinq classes.

Celle-ci vise à l'enseignement secondaire spécial. Son programme comprend: l'étude des langues modernes utiles dans ce pays: Arabe, Français, Anglais, Turc; celle des mathématiques et de la géographie.

Quand le budget le permettra, on établira un cours supérieur où l'on enseignera la tenue des livres, la géométrie, l'histoire, etc.

Outre la difficulté financière, le plus grand obstacle à l'exécution de ce plan vient du côté des parents qui veulent tuer la poule aux œufs d'or et retirent leurs enfants dès qu'ils sont capables de gagner quelques sous.

L'école compte 152 élèves appartenant à tous les rites chrétiens et quelques Musulmans [1]. Ces élèves sont pleins d'entrain; le directeur, un alsacien, le P. Polycarpe, organisa une séance littéraire en notre honneur; et vraiment, sauf une certaine exagération emphatique, les acteurs remplirent parfaitement leurs rôles.

La fanfare de l'école, qui contribue beaucoup à son prestige, se pose presque en rivale de la musique militaire.

[1] On ne peut admettre ceux-ci qu'avec de grandes précautions; la situation des missionnaires est très délicate à leur endroit: aucune propagande n'est possible; car un Musulman ne peut se convertir sans risquer sa vie; et une pareille conversion serait en même temps le signal de mort pour la mission. Un Musulman qui a le désir de se convertir est forcément obligé de s'expatrier et de faire son abjuration dans un pays où il est entièrement inconnu. La mission a des devoirs trop tracés envers les Chrétiens pour se risquer vis-à-vis des Musulmans à un apostolat, probablement très peu fécond, et dont les conséquences seraient désastreuses.

Digitized by Google

J'ajouterai enfin, qu'à l'école tout est gratuit.

Cinq missionnaires Carmes dirigent mission et école, aidés de sept professeurs. C'est fort peu pour la somme de travail qu'il faut fournir.

Un *cercle* est annexé au couvent des Carmes; il est très fréquenté par les anciens élèves sur lesquels les missionnaires peuvent exercer ainsi leur salutaire influence.

Le supérieur, le P. Marie-Joseph, Gascon de Gasgogne est l'homme entreprenant que rien n'arrête ni ne décourage. Lorsque, il y a plus de 30 ans, il arriva dans la mission, tout y était pauvreté et misère. En peu de temps il en arriva à devenir la cheville ouvrière et s'assimila si parfaitement la langue arabe, que les Musulmans eux-mêmes venaient à ses prédications, pour jouir de son éloquence. Il eut même avec les mollahs des discussions publiques qui firent grand bruit. Nommé supérieur, il se vit bientôt sans subordonnés; l'âge et la maladie les emportaient l'un après l'autre. Il écrit lettre sur lettre à son général à Rome, le conjurant de lui envoyer des hommes. « Je n'en ai point fut la réponse; si vous en voulez, venez en chercher. »

Le P. Marie-Joseph prend son supérieur au mot; pauvre comme Job, il emprunte l'argent nécessaire pour louer un chameau, et seul, avec un Arabe, n'ayant pour provision que son outre d'eau et un sac de dattes, il prend le chemin d'Haleb par le désert. Une première fois des Arabes l'arrêtent pour le dévaliser; son éloquence le sauve: une autre fois, il parvient à saisir les cordes d'une tente avant d'être vu des Bédouins, et, fort du droit d'hospitalité qu'il acquérait ainsi, se tire d'affaire. Il arrive à Haleb et enfin à Rome auprès de son supérieur qui, étonné et ému de tant d'audace, lui trouve cette fois des hommes [1].

Parmi ces hommes, il ramenait un ancien médecin, le Père

[1] Depuis notre passage le P. Marie-Joseph a été éloigné de Baghdad. J'ignore les causes de cette disgrâce; une querelle de clocher, je crois; voilà, à mon avis, une mission découronnée.

Digitized by Google

Damien, qui devint bientôt la providence de tous les malheureux. Rien n'est touchant comme de voir le respect que chacun témoigne à cet humble religieux; chaque jour on fait queue à la porte de sa salle de consultation.

Le couvent des Carmes est de pur style arabe: maison rectangulaire dont toutes les chambres ouvrent sur une cour intérieure plantée de palmiers. Tout est fort simple; mais les piliers en bois, supportant les galeries qui courent tout autour de la cour, ont de jolis chapiteaux arabes; les portes et les fenêtres ont des encadrements gracieux, formés uniquement de briques disposées suivant différents dessins géométriques.

Enfin le couvent a ses serdâbs. — Le serdâb est une des particularités de Baghdad. En été, la chaleur sèche, et par conséquent assez saine, est effrayante. Grâce à la sécheresse parfaite de l'atmosphère on a pu, sans prendre la moindre précaution, passer la nuit sur les terrasses. Au jour, l'on rentre dans les appartements; mais vers dix heures la température y est insoutenable; c'est alors qu'on a recours au serdâb.

C'est un appartement en sous-sol, une cave plus ou moins élégante. Dans une maison bien organisée on a jusqu'à deux et trois serdâbs, s'enfonçant de plus en plus dans le sol, par conséquent de plus en plus frais. Dès dix heures, tous les habitants s'installent dans le premier serdâb. A mesure que la chaleur du jour augmente, ils s'enfoncent davantage dans leurs souterrains pour les quitter vers le soir par un mouvement correspondant de progression rétrograde. On arrive ainsi, paraît-il, à supporter assez bien les étés de Baghdad.

Les serdâbs des Carmes sont fort beaux; les voûtes sont en un endroit absolument planes; ailleurs, toujours très surbaissées, et construites en briques, disposées en facettes élégantes. Ce travail difficile est fait par des ouvriers qui n'ont *aucune* connaissance technique.

L'église des Carmes qui doit en même temps servir de cathé-

Digitized by Google

drale à l'évêque de Babylone [1], est la plus belle de Baghdad; elle est l'œuvre du Père Marie-Joseph. La décoration intérieure laisse à désirer au point de vue du goût; mais la coupole qui s'élève à près de 36 mètres de hauteur, est, pour le pays un fort bel ouvrage. Elle a été construite (comme, paraît-il, toutes les coupoles du pays) sans le moindre échafaudage. A mesure qu'une brique est posée suivant l'inclinaison voulue, un enfant la maintient quelques instants avec les mains; le mortier, grâce à la sécheresse de l'atmosphère, durcit presque instantanément et l'on peut continuer sans interruption le travail. N'ayant pas vu travailler ainsi sous mes yeux, j'étais d'abord fort enclin au scepticisme; mais la chose m'a été si positivement affirmée par les gens les plus sérieux que je l'enregistre ici sans commentaires.

Nous fîmes à Baghdad la connaissance de Sa Béatitude le patriarche chaldéen Mgr Élias Abolianan. C'est un homme encore dans la force de l'âge, de belle stature et de manières distinguées. Sa conversation est très intéressante; mais on sent à la réserve dans laquelle il se tient tout d'abord, qu'il est habitué à rencontrer dans son ministère de grandes difficultés. Actuellement la question des dissidents le préoccupe beaucoup [2]. Au bout de quelques jours il s'ouvrit beaucoup plus avec nous, et nous quittâmes Baghdad charmés de son accueil.

Le Consul de France M. de Sarzec est absent; les affaires du consulat sont expédiées par son suppléant, M. Poignon.

Assyriologue distingué, M. Poignon est tout désigné pour le poste de Consul à Baghdad [3], et il y rendra les plus grands services à la science. Malheureusement la belle période pour les fouilles est passée. Poussée par un sentiment d'émulation ou de jalousie, la Turquie a décrété que désormais les explorateurs auxquels un firman permettrait de faire des fouilles, n'auraient plus la permis-

[1] Actuellement le Délégué Apostolique de Môsoul, Mgr Altmeyer est en même temps évêque de Babylone.

[2] Comme je l'ai dit dans une note précédente, cette question a été depuis heureusement résolue, grâce au zèle habile du Patriarche.

[3] Il fut, en effet, depuis nommé Consul titulaire à Baghdad.

Digitized by Google

sion d'emporter en Europe les objets découverts par eux. Ils pourront en prendre des moulages, mais les originaux devront être transportés au musée de Constantinople.

Nous avons vu ce musée au Vieux Sérail; le commencement en a été bon; mais maintenant les bâtiments ne suffisent plus; l'argent manque pour en construire de nouveaux, et les envois les plus récents gisent pêle-mêle dans les cours, fort exposés à se détériorer et à se perdre.

Au demeurant la loi n'a, dans la pratique, que partiellement restreint l'exportation d'antiquités. Dans certains cas on a fait un compromis avec le gouvernement, lui abandonnant les objets *en apparence* les plus importants, c'est-à-dire les plus gros, et emportant le reste; dans d'autres cas, et c'est l'ordinaire, tout se réduit à une question de bakschîch. Les Anglais surtout ont la partie belle. Leur Résident a une canonnière attachée à son service et dernièrement elle a transporté en fraude une pleine cargaison d'antiquités.

M. Poignon nous fut d'un grand secours pour l'achat d'antiquités babyloniennes. L'art de la contrefaçon a atteint ici la perfection. L'Oriental, extrêmement habile et patient, réussit d'une manière surprenante à faire des faux ou à reproduire sur moulages des pièces authentiques; et il faut toute la pratique de M. Poignon pour ne pas s'y laisser prendre.

Nous pûmes ainsi acheter un assez grand nombre de contrats notariés, dont quelques-uns ont 3000 ans d'âge. Ces contrats sont faits sur briques rectangulaires des dimensions les plus variables. L'acte était gravé au poinçon sur la brique crue — opération que la nature des caractères *cunéiformes* rendait très facile; les témoins apposaient sur la tranche de la tablette l'empreinte de leur sceau s'ils en avaient un, l'empreinte de leur pouce s'ils étaient trop pauvres pour avoir un cachet en pierre dure; puis l'acte était soumis à l'action du feu. Cette première opération terminée, on retirait du four le gâteau durci comme la brique, on l'enveloppait d'une mince couche d'argile molle et l'on répétait sur

Digitized by Google

cette enveloppe extérieure le contenu du contrat avec les mêmes formalités; après quoi le monument subissait une seconde cuisson. Les contrats étaient donc ainsi rédigés en double; un texte invisible et inaltérable, soit par la fraude, soit par une cause accidentelle, et un texte extérieur auquel les parties pouvaient toujours avoir recours. S'il survenait contestation, altération, ou soupçon relativement au libellé de l'acte, le juge brisait la première enveloppe, et l'on pouvait ainsi se reporter au texte intérieur qui n'avait pu être atteint par des modifications ou des surcharges de quelque nature qu'elles fussent.

Pour les textes racontant des faits historiques ou rapportant la fondation de temples ou de palais, on se servait généralement de cylindres de terre cuite ayant la forme de petits barils; ils étaient déposés dans une cavité ou cachette ménagée dans le mur de fondation des édifices et c'est là que les explorateurs les retrouvent presque à coup sûr [1].

On nous apporta l'un de ces cylindres, admirablement conservé. M. Poignon y reconnut de suite un texte des plus importants; il ne pouvait y avoir de *faux;* il était impossible de trouver le *moindre indice* de moulage; cependant comment s'expliquer qu'une pièce de cette valeur (on nous en demandait 100 Livres turques), n'eût jamais été présentée au Consulat? Enfin, à force de chercher, M. Poignon retrouva le texte intégral dans Rawlinson! C'était bien en effet un moulage d'une perfection absolue; mais sans le texte de Rawlinson, il eut été impossible de n'y être pas pris. Le marchand, mis au pied du mur, avoua en riant sa manœuvre; à titre de curiosité nous achetâmes ce baril pour le vingtième du prix demandé.

J'ai dit que Baghdad compte une population de 20,000 Juifs. Faut-il s'étonner alors que les questions de change, si agaçantes dans toute la Turquie, deviennent ici un problème insoluble?

Gouverneurs et Juifs s'entendent comme larrons en foire; au

[1] Lenormant et Babelon, V, 140.

Digitized by Google

lieu d'une bourse sur les *valeurs,* on a une bourse sur les *monnaies.* Le médjidié au lieu de 20 piastres en vaut ici 19; le *quart* de médjidié n'en vaut que 3, encore ne l'accepte-t-on pas toujours. On prétend que cette dépréciation de l'argent est causée par la rareté de l'or, et que pour la pièce du *quart* de médjidié, elle est justifiée par son mauvais titre. La monnaie de cuivre a son cours ordinaire. Il circule de plus quantité de monnaies persanes sans compter les roupies indiennes.

Cette dépréciation de l'argent forme la base des jeux de bourse. (Il faut remarquer que le billet de banque est chose inconnue à Baghdad.) Les Juifs monopolisent successivement sur le marché toutes les pièces d'une même espèce, jusqu'à ce que leur rareté en ait fait remonter le taux. A ce moment, ils les mettent de nouveau en circulation; comme les fluctuations de taux ne sont pas réglées à une véritable *bourse,* elles se produisent assez lentement, et les fils d'Israël ont le temps d'écouler tout leur stock avant qu'il ne soit déprécié — le tour est joué. Mais pendant la rareté des pièces sur lesquelles on opérait, les autres ont subi par réaction une certaine dépréciation, et, au moment où les joueurs réalisent leur stock, ils s'entendent pour se pourvoir immédiatement d'autres pièces d'un type donné qui sont à la baisse, et sur lesquelles ils commenceront immédiatement une nouvelle opération d'accaparement.

Ces jeux réussissent surtout sur les monnaies étrangères, roupies des Indes ou krâns persans.

Les roupies sont en ce moment en baisse de 25 %. Sous prétexte de faire rentrer l'or, le Vali a décrété, en Juillet 1888, que la roupie au lieu de valoir 11 piastres *bonnes* [1] n'en vaudrait plus que 7 $^1/_2$, donnant à son ordonnance la sanction de la prison. Il a, suivant le terme arabe, *cassé* la roupie (de fait, on brise, paraît-il, les roupies introduites après l'ordonnance).

[1] On compte ici généralement en *piastres mauvaises,* à quatre pour la bonne piastre, c'est-à-dire en pièces de dix paras (appelées Kamaris) [La piastre vaut à peu près 0 fr. 227.]

Digitized by Google

On me donna encore mille explications auxquelles je n'ai compris goutte.

Il s'agit maintenant pour nous de prendre le chemin le plus direct pour rentrer en Europe.

Théoriquement nous avons le choix entre trois routes: nous pouvons regagner Môsoul et de là, par Diarbekr et Halep, aboutir à Alexandrette; mais en plein hiver, ce voyage est à peine possible. Gagner directement Damas par le désert, n'est pas davantage faisable en cette saison; aucune caravane ne partira, d'ici longtemps; et comme les Arabes sont «en froid» avec le gouvernement, des voyageurs isolés seraient exposés à de grands dangers. Il ne nous reste donc qu'une chose à faire: gagner Bassorah et là nous embarquer sur un paquebot anglais qui touchera aux Indes et nous mènera à Suez; outre la sécurité, nous avons encore l'avantage de gagner du temps.

Mais il faut alors nous séparer de Guégou. Ce brave bandit est devenu notre meilleur ami, et c'est le cœur gros que nous lui disons adieu. Nous récompensons très largement ses services; quand après un long voyage à travers le Kurdistan perse, il aura regagné son pays, puisse-t-il y faire longtemps figure comme Agha de Tcharra [1]!

Mais Guégou en vrai brigand est dépensier et se défie de lui; il nous demande de faire tenir directement son argent aux missionnaires de Khosrâva, craignant de n'en pas rapporter une piastre, s'il l'empoche aujourd'hui. Nous nous procurons aussitôt une traite sur Tebriz et expliquons à notre brigand comme quoi, confiée à la poste, elle arrivera à Khosrâva bien avant lui.

Mais ici se place un incident typique.

Nous montrons la traite à Guégou; à peine l'a-t-il prise en mains, voici sa figure qui s'allonge — il balbutie des paroles inintelligibles d'où ressort cependant une chose: il n'est pas

[1] Au moment de livrer cet ouvrage à l'impression, j'apprends que notre pauvre Guégou, usé avant l'âge par toutes ses expéditions aventureuses, a succombé dans les premiers jours de 1891.

Digitized by Google

satisfait... Guégou, l'homme si honnête et si dévoué voudrait-il nous exploiter !

Guégou-Chaoûdi.

Parbleu, dis-je tout à coup à Hyvernat, nous avons été des imbéciles; cette traite représentât-elle cent mille francs, elle n'est pour Guégou qu'un morceau de papier qui ne vaut pas même

Digitized by Google

une piastre! Si nous voulons le satisfaire, il faut lui compter une à une les pièces d'or dans une main et lui mettre la traite dans l'autre. Il comprendra alors l'opération.»

Nous appliquons le procédé; succès complet! La moitié des pièces d'or destinées à Guégou n'avait pas encore glissé dans sa main que son front se déridait, et que, de mécontent il devenait un homme ravi! Ayant vu et palpé son or, la traite prenait désormais à ses yeux sa vraie valeur.

Nous lui donnons encore le plus clair de nos défroques les plus belliqueuses, et congédions ainsi, bien nanti et content, cet inappréciable compagnon de voyage qui était devenu pour nous un véritable ami.

Tout en faisant nos malles, nous recevons quantités de visites qui nous apprennent encore plusieurs détails intéressants.

La maladie de la peur est aussi commune à Baghdad qu'à Môsoul. On l'appelle ici Fezzat. Ses symptômes sont les mêmes: faiblesse subite, grande inappétence; véritable désagrégation et décomposition du sang. Les Européens eux-mêmes y sont sujets, quoique moins facilement que les indigènes. Un jeune homme qui avait été dévalisé par les Kurdes, à peine rentré à Baghdad, mourut de peur.

Comme à Môsoul, on cherche à guérir la peur par la peur; mais on emploie aussi un remède *arabe:* il consiste en une mixture de *ruta,* de vin et d'urine d'enfant, que le malade doit avaler à intervalles fixes pendant trois ou quatre jours!

Les rhumatismes musculaires, lumbagos, sciatiques, se guérissent au pétrole. Pendant trois jours le malade boit, à jeun, au moment de se coucher, une cuillerée à soupe de pétrole. Le Père Marie-Joseph qui faillit mourir de rhumatismes, fut sauvé de la sorte. Trois heures après avoir pris la première cuillerée, il sentait déjà un mieux sensible.

Les Arabes prétendent guérir le cancer par le remède suivant: on prend des tiques de chiens (en arabe *tabó*) lorsqu'elles sont gorgées de sang; on les pile dans un mortier en y mélan-

Digitized by Google

geant une petite quantité de lait, de manière à former un cataplasme gluant. Si le cataplasme *prend,* le malade est sauvé; le cataplasme reste collé solidement à la plaie et ne tombe qu'à la guérison. L'on compose parfois un remède analogue en prenant des mouches et du miel.

Le Père Damien ne pense pas que ces remèdes puissent guérir le véritable cancer; mais leur efficacité est incontestable pour les ulcères malins.

Le mal le plus répandu et le plus désagréable dans ces pays, c'est le *bouton de Baghdad;* ailleurs il s'appelle bouton d'Haleb, rose de Diarbekr. Il se forme d'abord sur la peau un point blanchâtre légèrement douloureux, qui prend bientôt les dimensions d'un gros clou, sans causer pourtant de fortes douleurs. Le bouton met exactement douze mois à se développer, suppurer et disparaître. Le plus ennuyeux de l'affaire, c'est qu'il n'existe qu'un seul remède, *la patience.* Tout au plus peut-on laver à l'eau fraîche l'endroit atteint; mais tous les autres remèdes ont les conséquences les plus désagréables. Tourmente-t-on un bouton, il s'en forme immédiatement un autre; plus souvent encore, pour se venger, le bouton se transforme en *bouton femelle;* celui-ci se multiplie à l'infini et par ses agacements épuise le malade. Des médecins européens se sont livrés aux études les plus minutieuses; mais jamais, je crois, l'on n'a bien pu déterminer la nature de ce mal, ni surtout lui trouver aucun remède.

Un des missionnaires avait au moment de notre arrivée trois boutons; l'un d'entre eux qui lui défigurait complètement une oreille, était à son douzième mois; le Père crut pouvoir, par égard pour nous, cacher le vilain aspect de sa plaie en la couvrant d'un simple taffetas — le lendemain un autre bouton lui poussait au genou.

Les gens du pays ont presque tous au visage des cicatrices parfois fort laides; car, pour la plupart, ils ont eu le bouton dans leur enfance, et chez les enfants, il s'attaque presque toujours à la figure. Naturellement ces pauvres petits n'ont garde de laisser

Digitized by Google

en repos leur hôte incommode; et, en l'irritant, ils l'empêchent de se cicatriser convenablement. Les Européens établis à Baghdad ont rarement le bouton au visage, mais souvent dans le cuir chevelu. Traité avec respect, il disparaît sans presque laisser de traces. Il est à peu près sans exemple qu'un Européen ait demeuré longtemps à Baghdad sans avoir le bouton. Souvent il en reste indemne pendant son séjour à Baghdad pour l'attraper plusieurs années après son retour en Europe. Les médecins européens ne connaissant pas la nature du mal, s'empressent de le traiter avec force remèdes qui produisent à l'envi les effets les plus déplorables.

On a essayé d'expliquer l'origine de ce bouton de mille manières. On a parlé de l'eau; mais, pour ne prendre que les rives du Tigre, tout le monde y boit l'eau du fleuve; or le bouton est inconnu dans certains villages construits tout au bord de l'eau. Je serais porté à croire que les dattes sont la cause ou le véhicule de ce mal. On prétend que le bouton se déclare surtout à la saison de leur cueillette. La datte forme, à ce moment-là surtout, la nourriture presqu'exclusive des indigènes; or, bien que la datte soit en elle-même une excellente nourriture, elle contient une trop forte proportion de sucre; à la longue elle irrite et fatigue.

Ce que la datte est pour la nourriture de l'Arabe, le palmier l'est pour ses usages domestiques, et à Baghdad l'on peut déjà comprendre le rôle immense qu'il joue dans le pays. Les kouffehs sont faits de fibres de palmier tressées et enduites de bitume. Les bois de lit, chaises, diwans, berceaux, cages; bref, tout l'ameublement des maisons est fait avec les nervures médianes des feuilles de palmier. Elles sont fort légères, relativement flexibles, très difficiles à fendre et d'une très grande résistance. Le tronc du palmier sert de poutres; mais celles-ci se gâtent, paraît-il, assez rapidement et ont le grand inconvénient d'offrir à la vermine un excellent asile.

Je ne parle que de l'arbre, et sans doute j'ignore encore beau-

Digitized by Google

coup de ses usages. Je crois que les fibres de son tronc (monocotylédone) fournissent des tissus grossiers. Quant à son fruit que je viens de citer, on ne peut séparer l'idée de pays arabe de l'idée de datte.

H. Hyvernat.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI

DE BAGHDAD AU GOLFE PERSIQUE
RÉFLEXIONS SUR LA TURQUIE

La douane de sortie. Euphrates and Tigris Steam Navigation Company. Départ. Le Khalifah; difficulté de la navigation sur le Tigre. Tak-i-Kesra; un abordage manqué. Les rives du Tigre. Échange des eaux entre le Tigre et l'Euphrate. Amara. Territoire des Abou-Mohammed; mœurs arabes. El-Ozeïr. Korna. Bassorah. M. G. Asfar. Bassorah-settlement. Le Schatt-el-Arab. Bassorah-ville. L'Arabia. Coup d'œil rétrospectif sur la Turquie et son gouvernement; la vénalité des charges; impossibilité de mener à bout une entreprise sérieuse. Abd-ul-Hamid; son impuissance; ses dépenses; ses acquisitions de terres; *leur taux*. Les exactions. Les Kurdes; les Arabes; affaire de Scheikh-Sayhoûd. *L'homme malade;* la grosse part de sa succession appartiendra malheureusement à la Russie. Départ de Bassorah; le Karoûn; Mohammereh, fanatisme schiite. Le golfe Persique; tempête. Retour en Europe par les Indes.

Le vapeur anglais *Khalifah* quittera Baghdad demain dès l'aube. 24 Janvier.

Toute notre journée se passe en adieux; vers le soir nous transportons nos bagages à bord. Il faut au préalable subir à la douane une visite de sortie. La cohue est indescriptible, et si nous avions dû ouvrir nos malles, Dieu sait combien de menus objets auraient disparu! Heureusement quatre roupies ont raison des scrupules du contrôleur. A peine sur le bateau, voici venir cet honorable fonctionnaire; il est pris du regret de

Digitized by Google

ne pas nous avoir taxés assez haut et vient réclamer un complément de deux roupies!

Le bagage casé, Hyvernat retourne au couvent et aidé par un jeune Syrien, apporte, cachées sous ses habits, les antiquités les moins volumineuses. La nuit venue, un kouffeh nous transporte au bateau toute une caisse de contrebande — le factionnaire dort sur un modeste bakschîch. Presque tous nos amis nous ont accompagnés à bord; l'on se quitte après un adieu cordial.

Impossible de dormir; les portefaix arabes, les pèlerins per-
25 Janvier. sans, font un vacarme infernal. A cinq heures du matin le *Khalifah* lève l'ancre.

Des Anglais entreprenants ont fondé il y a assez grand nombre d'années « The Euphrates Steam Navigation Company.»

Le firman du Sultan donnait à la compagnie le droit de navigation sur le Schatt-el-Arab et l'Euphrate, en limitant la flotte à deux bateaux. Une compagnie turque devait faire le service sur le Tigre. Mais bientôt l'on reconnût que la navigation sur l'Euphrate était à la fois dangereuse et sans profit, et un beau jour les bateaux anglais remontèrent le Tigre et vinrent s'amarrer à Baghdad pendant que la compagnie s'intitulait «*Euphrates and Tigris* S. N. C.» Les réclamations turques furent étouffées, fut-ce par l'intimidation ou le bakschîch, je l'ignore. La limite de deux bateaux fut toutefois sévèrement maintenue [1].

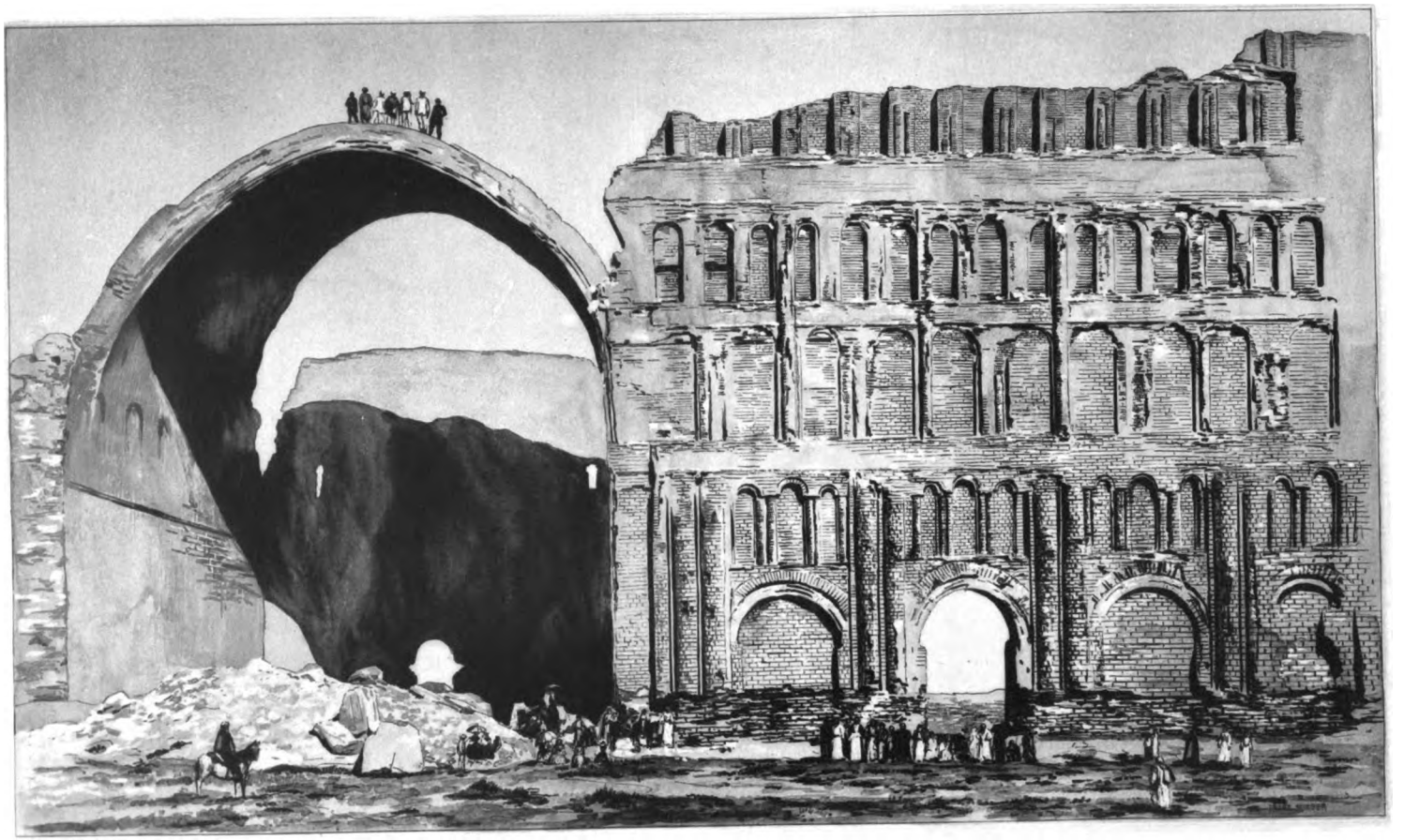
Pour tourner la difficulté la compagnie construisit des bateaux énormes. Le *Khalifah* est un steamer à roues, à fond plat, de 215 pieds de long sur 32 de large, jaugeant 400 tonnes *volume* (300 poids). A vide il ne tire que deux pieds d'eau; en charge il en peut tirer cinq et demi. L'aménagement est bien conçu; les quelques cabines destinées aux voyageurs distingués sont grandes et confortables. Les officiers sont charmants. Tous les matelots sont des Chaldéens de Tell-Keïf.

1 La Compagnie fait des affaires splendides; on nous dit que ses dividendes varient de 12 à 25 %. Les actions sont aux mains de quelques négociants de Baghdad et de quelques entrepreneurs anglais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

TAK-I-KESRA

(Ctésiphon).

Digitized by Google

Digitized by Google

A partir de Baghdad le Tigre a des tournants très raides, beaucoup d'îles et de bas-fonds; aussi la navigation pour un bateau de la dimension du *Khalifah* n'est-elle pas facile; les échouages sont fréquents; en été il faut souvent décharger toute la cargaison pour se remettre à flot en tirant sur les ancres.

Peu de temps après avoir quitté Baghdad nous passons au confluent de la Diyala, et bientôt après, les ruines admirables du palais de Khosroès, Tak-i-Kesra, — les seuls restes de Ctésiphon, sont en vue.

Le Tigre décrit autour de Ctésiphon une courbe extrêmement allongée et très étroite; les voyageurs qui remontent le fleuve peuvent quitter le bateau, visiter les ruines et se rembarquer à l'extrémité de la courbe. Mais la chose n'est pas possible en descendant le fleuve. Il nous faut donc contempler de loin cette colossale façade, au centre de laquelle s'ouvre un Iwân, l'ancienne salle du trône de Chosroès, la voûte la plus hardie qui, dit-on, ait jamais été construite. Jusqu'à ces dernières années la façade était presque intacte. Aujourd'hui toute la portion de gauche (relativement au spectateur) s'est écroulée; cette admirable voûte, privée de son contrefort est, ainsi menacée de s'affaisser, elle aussi, dans un avenir peu éloigné.

L'atmosphère est si sèche que des fragments du poutrage en cèdre du Liban se sont conservés presque intacts. M. H. Svoboda, caissier du *Khalifah* a l'amabilité de nous faire cadeau d'un morceau de ces vénérables antiquités.

La journée, assez bonne au départ de Baghdad, devient bientôt maussade; les berges élevées cachent la vue de la plaine.

Le *Khalifah* touche fond deux fois et jette l'ancre au soir.

Le vent a soufflé en tempête toute la matinée; croisé le second bateau anglais, le *Medjidié*, remontant à Baghdad. Des troupeaux de chameaux venant à l'abreuvoir, rompent seuls la monotonie du paysage. Échoué une troisième fois. 26 Janvier.

Digitized by Google

La nuit tombée, nous croisons le bateau turc [1]; une mauvaise manœuvre de l'officier de quart nous fait presque couper en deux le pauvre steamer où tout le monde crie et semble avoir perdu la tête.

Vers une heure du matin, nouvel échouage. On stoppe jusqu'à six heures.

27 Janvier. Les rives deviennent plus plates, et de la passerelle on domine le désert; par un temps plus clair on aurait une très belle vue sur les montagnes du Louristan dont nous ne devinons que quelques vagues et fantastiques contours. Le fleuve se fait beaucoup plus étroit et plus profond; un des coudes est si raide, que le *Khalifah* ne peut le tourner qu'en jetant deux ancres et virant au cabestan.

Il est à remarquer que le Tigre, jusqu'à hauteur de Baghdad, reçoit les eaux de l'Euphrate déversées par plusieurs canaux. A partir de Kout-el-Amara c'est au contraire le Tigre qui déverse dans l'Euphrate une portion des siennes.

Ces échanges réciproques entre les deux grands fleuves devaient être autrefois d'une ressource inappréciable pour la culture. Aujourd'hui les vieux canaux sont à demi obstrués; leur apport d'eau est des plus variables; seules les hautes eaux les dégagent; mais c'est alors pour former des marais pestilentiels.

Une colonie de Tell-Keïfiens s'est installée sur la rive droite du Tigre un peu au-dessus d'Amara; elle compte des amis, sans doute aussi des parents, parmi les matelots du *Khalifah*; aussi, en y passant le steamer ralentit sa marche et s'approche de terre.

Des colloques animés s'engagent; tout à coup, comme à un signal donné, les matelots ouvrent contre leurs compatriotes un feu roulant d'oranges et de grenades — nouveau genre de combat qui se poursuit au milieu des lazzis et où les colons sont enchantés d'être les vaincus, les bombardés. Au milieu du

[1] La Compagnie turque a trois bateaux sales et dégoûtants.

Digitized by Google

silence de ces rives désertes cette scène bruyante devient un épisode charmant.

Voici enfin Amara: quelques jardins; des arbrisseaux et des palmiers se reflétant dans le fleuve, uni comme un lac; quelques bateaux, quelques maisons à demi-perdues dans la brume du soir.

Amara est une ville de création toute récente. Il y a une trentaine d'années, les Arabes Moûntefiks avaient subjugé les Maadans qui habitaient le pays d'Amara; un Maadan, Feyssal, presqu'un homme de génie, releva sa tribu, repoussa les Moûntefiks et tint même tête aux Turcs. Mais il mourut jeune, sans successeur digne de lui. Les Turcs en profitèrent pour s'emparer du pays; ils établirent le poste d'Amara autour duquel se construisit bientôt une petite ville. Elle est située à l'embouchure d'une rivière assez importante, mais dont le cours est presque entièrement inconnu; on dit qu'elle prend sa source aux environs de Schouschter.

A l'arrivée du bateau, les habitants se ruent littéralement sur les passerelles, se bousculant, se flanquant mutuellement à l'eau; c'est à qui arrivera le premier pour venir offrir, qui un poulet, qui des légumes; d'autres bousculent pour le plaisir de bousculer, car une fois sur le bateau, ils ne font qu'y flâner.

Amara compte une quarantaine de familles catholiques; elles sont sans église et sans prêtre. Le P. Marie-Joseph avait acheté un terrain pour y construire une chapelle et avait obtenu le firman indispensable; mais, grâce à la sourde hostilité des Musulmans, il n'a pu, jusqu'ici, mettre la main à l'œuvre. Ayant, je ne sais comment, été informés de notre présence à bord, les notables chrétiens viennent nous saluer.

Au-dessous d'Amara commence une région extrêmement marécageuse, territoire des Arabes Abou-Mohammed. Ce sont de fort pauvres gens, à peu près sédentaires et cultivateurs; l'humidité de leur territoire ne leur permet guère que la culture du

Digitized by Google

riz. Les tribus nomades les méprisent et leur attribuent, à tort ou à raison, je ne sais, de fort mauvaises mœurs.

On nous dit qu'en général les Arabes sont très rigides au point de vue de la morale. Malheureusement, quand une histoire scandaleuse se passe, c'est toujours la femme qui paye les pots cassés. En thèse générale, toute femme soupçonnée *disparaît*

Grues.

quand elle n'est pas ouvertement tuée. A son dernier voyage, le *Médjidieh,* en levant l'ancre à Baghdad, amena un sac qui contenait le cadavre d'une femme arabe, probablement justiciée de la sorte !

28 Janvier. Ce matin, obligés de stopper plusieurs heures à cause du brouillard.

Les rives du fleuve se font de plus en plus marécageuses ; on voit souvent des Abou-Mohammed, occupés à des travaux

Digitized by Google

de drainage. Ce sont de beaux hommes, à demi-nus, aux formes assez classiques.

Du pont du *Khalifah* nous apercevons de nombreuses bandes de sangliers. Une monstrueuse laie, suivie de ses marcassins, fait assaut de vitesse avec le steamer; un feu roulant reste, ô honte, sans résultat — le bateau roule évidemment trop! Au loin, l'on voit des vols de grues et d'autres oiseaux aquatiques.

Vers midi apparaît à un tournant du fleuve la ravissante oasis d'el-'Ozeïr; une petite mosquée à coupole de faïences vertes, se mirant dans le fleuve, au milieu d'un bois de palmier. C'est le tombeau présumé d'Esdras?

A Korna (l'on prononce ici Gorna), au milieu de bois de palmiers, le Tigre et l'Euphrate se rejoignent pour former le Schatt-el-Arab. Les deux rivières se réunissent en un fleuve majestueux, large et profond. Le Schatt n'a presqu'aucune pente, et la marée monte au-delà de Korna. En ce moment le reflux nous aide et nous marchons rondement.

Arrivée à Bassorah à 9 heures du soir.

29 Janvier.

Ce matin, Monsieur Djaboury (Gabriel) Asfar vient nous chercher à bord. Nous avons vu sa famille à Baghdad et il veut nous faire jouir de sa généreuse hospitalité bien connue de tous les voyageurs qui ont passé à Bassorah. Mr Asfar a reçu son éducation chez les Carmes à Baghdad. C'est un chrétien fervent et un commerçant de premier ordre. Il n'a jamais été en Europe, mais connaît admirablement bien les affaires. Chaque année il affrête un grand nombre de navires, soit pour transporter ses propres marchandises, soit pour la commission. A la cueillette des dattes, il emploie pendant deux mois jusqu'à 2000 ouvriers.

La maison est fort grande; le rez-de-chaussée sert d'entrepôt et les ouvriers travaillent dans la cour à mettre les dattes en caisse. Chaque nuit une dizaine d'hommes, bien armés, font la ronde autour de ses magasins, car les voleurs abondent.

Digitized by Google

Bassorah se compose de deux parties absolument distinctes: la ville, située à trois quarts d'heure du Schatt-el-Arab, sur un canal latéral, et les établissements commerciaux bâtis sur le fleuve même. La ville a un climat épouvantable, une eau détestable et les fièvres en permanence. Il n'y a rien là que de très naturel, car tout le pays n'est qu'un immense marécage, planté de palmiers et fourmillant de grenouilles qui font un vacarme affreux.

Pour construire les maisons des commerçants sur le bord du fleuve il a fallu exécuter de grands travaux d'empierrements et de pilotis, et rapporter des terres pour refouler les marais.

Grâce à sa position sur le fleuve, grâce au mouvement du flux et du reflux, à l'air, à l'eau puisée au fleuve même, le *settlement* de la nouvelle Bassorah est beaucoup plus sain que la ville.

En ce moment la température y est fort agréable; mais en été la chaleur y est terrible. Le thermomètre monte moins haut qu'à Baghdad; mais la grande humidité rend la chaleur suffocante; comme il est impossible de construire des serdâbs, on ne peut trouver de fraîcheur pendant le jour; quand, la nuit venue, on s'installe sur les terrasses, il faut s'abriter sous des tentures très épaisses que la rosée perce encore parfois. Il paraît que le soleil est beaucoup plus *mauvais* qu'à Baghdad et que les congestions sont assez à craindre.

On m'a prétendu très sérieusement que beaucoup de poissons crevaient de chaleur dans le Schatt?

Le Schatt-el-Arab est un magnifique fleuve dont j'estime la largeur à 4 ou 500 mètres. Les navires de 19 pieds de tirant d'eau peuvent, à marée haute, franchir la barre à son embouchure [1]; le fleuve lui-même serait, jusqu'à Korna, navigable pour les navires du plus fort tirant.

Sous un autre gouvernement, Bassorah qui, par la force des

[1] Rien ne serait plus facile que de draguer la barre; mais..... nous sommes en Turquie.

Digitized by Google

choses, a acquis une grande importance depuis l'ouverture du canal de Suez, deviendrait un entrepôt de premier ordre. Rien qu'en fait de dattes, on a expédié l'année dernière 21,000 tonnes de dattes en caisses pour l'Europe, et 30,000 tonnes de dattes dans des paniers ou des outres pour l'Asie.

Les dattes de Bassorah sont renommées, car ses palmiers réalisent les conditions du proverbe arabe: «Le pied dans l'eau, la tête dans le feu».

Outre les dattes, on exporte la laine, la gomme arabique, la graine de Sésame, la réglisse, etc.

Rien de pittoresque comme le panorama du settlement. On n'y trouve point l'encombrement tumultueux des grands ports: mais sur ce beau fleuve, dans le cadre calme et majestueux des bois de palmiers, sont à l'ancre cinq ou six steamers, assez espacés pour former autant de plans du paysage; autour d'eux se groupent les chalands; plus loin, ce sont les bateaux de la navigation fluviale proprement dite; au bord, les maisons des commerçants émergent du milieu des dattiers; puis, sillonnant le fleuve, une foule de *belems,* longues et élégantes pirogues, effilées des deux bouts [1]. Deux Arabes, vêtus d'une tunique rayée — le costume national — les dirigent; ils rament au profond; mais ils se tiennent de préférence près des rives, et là, manœuvrent avec une grâce et une aisance qui feraient rêver un sculpteur, de longues gaffes en tige de bambou. Tout ce paysage est charmant pour le voyageur qui passe; à la longue, le séjour y doit être monotone.

J'ai été ce matin visiter la vieille ville — une promenade inoubliable! 1er Février.

Il est impossible de rien rêver de plus pittoresque que le trajet, du fleuve à Bassorah, lorsque la marée est haute et l'heure matinale. J'étais seul dans mon bélem; en face de moi était assis un domestique de M. Asfar, Arabe un peu mêlé de sang nègre; figure bronzée, expression impassible, férocement têtue.

[1] Elles ont environ 1 mètre de large sur 10 de long.

Digitized by Google

Le bélem filait silencieusement entre les deux rives couvertes de palmiers. Les plus vieux penchaient leur cime sur le canal ; au-dessous d'eux, jeunes palmiers, grenadiers, orangers et mille arbres exotiques formaient un épais sous-bois, Ils se reflétaient tous dans les eaux et le soleil, à peine à l'horizon, dessinait dans leurs profondeurs d'admirables lumières. Quand passant à côté des ponceaux qui franchissent les canaux d'irrigation, j'avais par-dessous leurs arcades sombres une longue échappée sur ces ruisseaux qu'éclairait joyeusement une lumière mystérieuse, je croyais rêver, tant étaient incomparables ces harmonies de la nature!

L'ensemble me rappelait la « fuite en Égypte », de Claude Lorrain, à la galerie Doria ; mon paysage était infiniment plus beau ; mais Claude avait eu le génie de deviner l'Orient [1] !

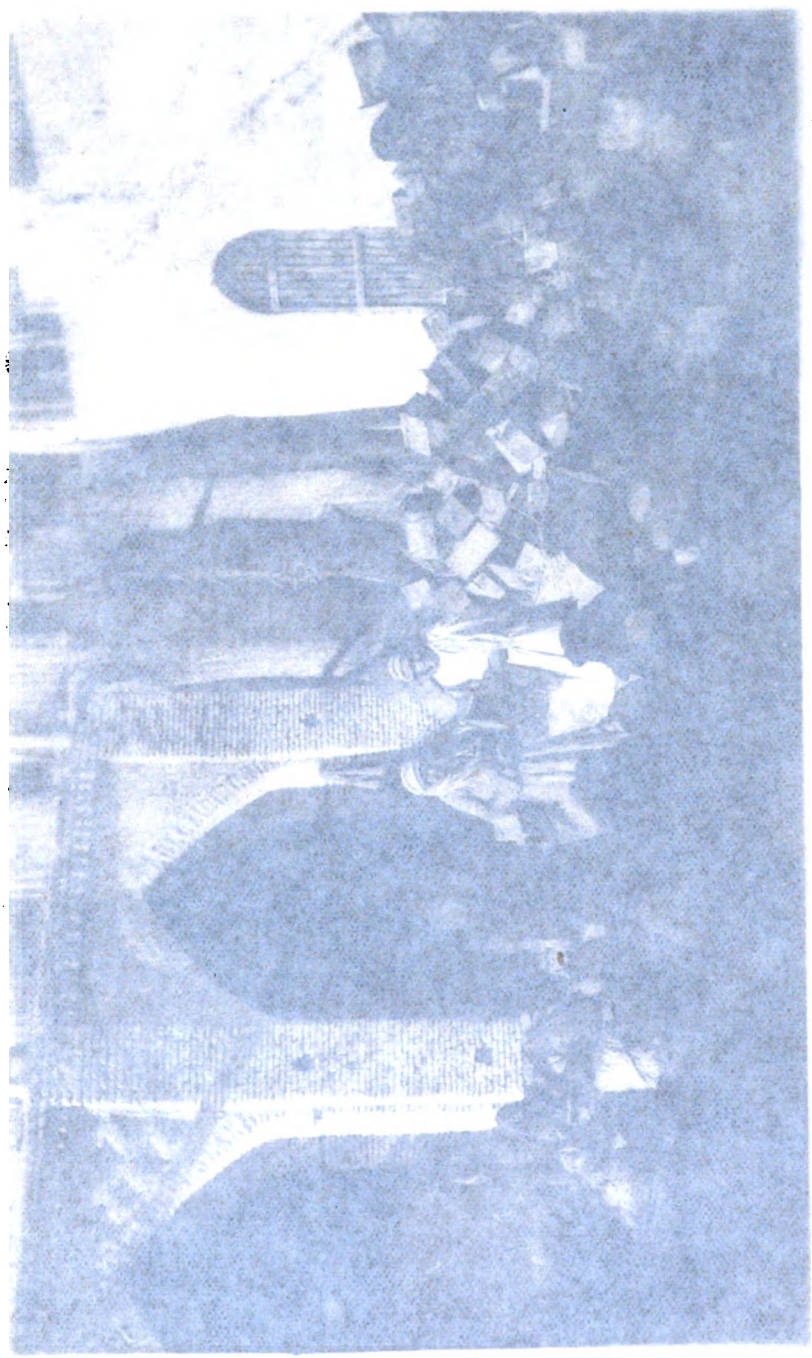
La ville de Bassorah est sans grand intérêt et bien déchue de son importance. Mon but est l'église, bâtie par les premiers missionnaires carmes au XVIIe siècle ; ruinée depuis, elle a été restaurée par le P. Marie-Joseph. Un prêtre syrien la dessert actuellement et dirige une école.

C'est vraiment merveille de voir tout ce que les missionnaires peuvent faire avec si peu d'argent! En dehors des offrandes de quelques rares Chrétiens de Baghdad, riches et généreux comme les Asfar, la mission, tout compté, ne dispose pas de 10,000 francs par an, avec lesquels il faut faire face à toutes les dépenses!

A Bassorah, des jalousies entre le rit chaldéen et le rit syrien ont amené un état de gêne fort regrettable ; les Chrétiens sont à peine assez nombreux pour remplir une église et une école ; les deux communautés ont tiré chacune de leur côté, ou, pour être plus exact, les Chaldéens ont fait bande à part et construit pour eux seuls une église et une école. Avec le peu de ressources dont on

1 Oppert a dans l'atlas de son expédition en Mésopotamie une gravure représentant une mosquée à Bassorah, qui peut donner une pâle idée du charme de ce paysage.
Au demeurant, à la marée basse, toute la poésie a disparu, car le canal n'est plus alors qu'un bourbier.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Phototypie J.-B. Obernetter, Munich.

CHEZ M. ASFAR

(Bassorah).

Digitized by Google

Digitized by Google

dispose, c'est un gaspillage déplorable; c'est malheureusement là un des traits du caractère oriental: le séparatisme.

Le steamer qui nous transportera à Bombay, l'*Arabia,* appartient à la Compagnie de British India. Il est vieux, de petit modèle, mais construit à une époque où l'on songeait plutôt à bien loger les passagers qu'à en loger beaucoup.

Pendant qu'il complète sa cargaison, revenons encore une fois un peu en arrière pour rassembler quelques souvenirs épars et parler du gouvernement.

Un des plus grands vices du gouvernement turc, c'est la vénalité des charges. Elles sont toutes achetées, non pas officiellement, mais sous main; premier mal.

En second lieu, les fonctionnaires n'ont aucun avenir assuré; un caprice les fait destituer sans rémission.

Aussi bien, soit pour rattraper les nombreuses avances de fonds qu'ils ont dû faire sous forme de pots de vin, soit pour suppléer à leur traitement, la plupart du temps arriéré, soit pour se faire une réserve contre la mauvaise fortune, ils sont presque forcés de devenir concussionnaires. Prenons pour exemple le Vali de Môsoul, qui passe pour fort honnête homme. Il a dû payer très gros pour obtenir sa charge; huit mois après, il est destitué sans avoir droit à aucune retraite, pas même à une indemnité de retour jusqu'à Constantinople. Tout le monde dit que pendant ces huit mois il est rentré dans ses frais, et a même commencé à faire quelques petites économies, très peu cependant!

Tout fonctionnaire est sous le coup des mêmes menaces de destitution; il s'empresse donc de faire argent de tout; une fois l'habitude prise, pourquoi cesserait-il; ne vaut-il pas mieux s'arrondir en continuant le métier le plus longtemps possible; d'autant que les protecteurs qui ont procuré au fonctionnaire sa charge connaissent les ressources de la vache à lait, et font de temps en temps à leur protégé de transparentes allusions auxquelles répond l'envoi de bakschîchs rondelets.

J'ai déjà dit combien toute entreprise sérieuse était impossible

Digitized by Google

en Turquie; il en a été et il en sera toujours ainsi; le Turc a été grand conquérant, mais n'a jamais eu le moindre sens de l'administration. La machine gouvernementale a toujours été rouillée; il faut un Sultan de génie pour la faire à peu près fonctionner et, lui disparu, tout retombe dans la vieille routine.

La *route* de Môsoul à Diarbekr a eu le même sort que celle de Van à Erzeroum; quelques kilomètres achevés, on fit une inauguration solennelle, de beaux rapports bien ronflants, justifiant de l'emploi des fonds, et tout en resta là. L'argent était dûment sorti des caisses du Sultan, mais pour passer dans les poches de ses fonctionnaires!

Le Sultan actuel, Abdul-Hamid est, dit-on très actif et s'occupe de tout. Son intention est bonne; mais, bien qu'intelligent, il manque du fondement le plus indispensable; l'éducation première. Comme tous les Sultans, il a été, avant de monter sur le trône, tenu à l'écart, espionné; peut-être même la jalousie de ses prédécesseurs a-t-elle mis plus d'une fois ses jours en danger. Il n'est donc pas préparé à occuper utilement sa position et à y faire valoir les talents naturels qu'il peut posséder. Puis, que peut faire un souverain qui n'a comme instrument qu'une administration entièrement gangrenée à quelques personnalités près [1]?

Outre la corruption *à l'intérieur,* l'administration turque est minée par l'influence corruptrice de la Russie qui cherche à gagner les hauts fonctionnaires, et y procède avec le plus grand cynisme. J'ai connu à Constantinople un Européen, occupant un poste très important dans l'armée. Les Russes tentèrent vainement de le gagner à prix d'argent; ils s'adressèrent alors à sa

1 Les Reschid, les Ali, les Fuad voulaient sincèrement le progrès; mais pouvaient-ils réussir sans l'appui quotidien, sans la collaboration active d'agents capables, voués à leur cause? Ceux dont ils s'entouraient par nécessité qu'étaient-ils le plus souvent? De prétendus élèves des écoles occidentales, natures équivoques, indifférentes, corrompues, qui, à de rares exceptions près, n'avaient rapporté de leur contact avec la civilisation qu'un scepticisme inintelligent et le sentiment de leur infériorité relative, doublé de toutes les haines que leur inspirait la supériorité européenne. Engelhard, *La Turquie*, 254.

Digitized by Google

femme, à qui ils promirent argent et toilettes. Celle-ci repoussa avec indignation l'émissaire russe. « Fort bien, lui répondit-il, « vous ne voulez pas nous aider, eh bien! vous apprendrez à vos « dépens comment nous savons noircir et perdre ceux qui nous « gênent! » Et de fait, à partir de ce jour, ce fut un déluge de calomnies et d'accusations!

Que dans des conditions pareilles, Abd-ul-Hamid soit impuissant, quoi d'étonnant? Ses prédécesseurs l'ont déjà été autant que lui.

Sultan Mahmoûd qui avait du génie, avait entrepris de grandes réformes et débarrassé l'Empire du plus dangereux élément de désordre, les Janissaires. Son successeur Abd-ul-Medjid fut faible; Abd-ul-Azis, après avoir bien commencé, s'est abâtardi dans la vie de harem et a fini par consacrer son temps à assister à des combats de coqs et à décorer des poules! Mourad n'a fait que passer sur le trône. Abd-ul-Hamid, lui-même, est enchaîné à son harem où il s'abâtardit au moral et au physique, et dont les exigences paralysent toutes les tentatives de réformes.

« En additionnant toutes les personnes attachées au sérail, « tous les officiers, favoris, fonctionnaires, domestiques, au service « du Sultan, on calcule qu'Abd-ul-Hamid a 6000 personnes à « nourrir par jour [1]. On ne sera donc pas étonné que dans les « palais impériaux il soit consommé ou gaspillé chaque jour 2 à « 3000 livres de poisson, près de 18,000 livres de pain, 2000 livres « de riz pour préparer l'inévitable pillau, 600 livres de sucre, « sans parler de la viande, de l'épicerie, des légumes, des fruits « secs ou frais, des gâteaux et des bonbons. Ces quelques dé- « tails expliquent comment une liste civile de cent millions « suffit à peine aux besoins du Sultan [2]. »

A côté des dépenses de son harem, le Sultan qui est généreux avec prodigalité, dépense en cadeaux et en bonnes œuvres

[1] 6000 personnes à nourrir *officiellement*. En réalité on calcule que plus de 20,000 personnes n'ont pas d'autre cuisine que celle du Sultan.

[2] *Correspondant*, 10 mars 1891, p. 845.

Digitized by Google

des sommes énormes. Aussi, pour faire face à toutes ces exigences, est-il obligé de faire flèche de tout bois, et accepte-t-il de ses sujets des cadeaux qui sont à tout le moins compromettants pour un souverain.

Afin d'augmenter leurs ressources, les derniers Sultans, mais Abd-ul-Hamid surtout, ont cherché à arrondir les domaines impériaux par des acquisitions *avantageuses*, et il faut reconnaître qu'ils y ont réussi à souhait. Sa Majesté désire faire un achat; un sujet dévoué peut-il hésiter un instant à faire à son gracieux souverain les meilleures conditions, surtout quand ce gracieux souverain est, au fond, maître de s'approprier le tout sans payer?

Aussi bien, ces domaines se sont-ils démesurément agrandis; dans le seul vilayet de Môsoul, les revenus en dépassent 800,000 fr. On estime que la moitié du vilayet de Baghdad appartient au Sultan en propriété privée. On a eu soin de choisir partout les meilleures terres, et, — la chose est à noter — les revenus de ces domaines rentrent beaucoup plus exactement que ceux de l'Empire. Malheureusement ils vont tous à la caisse privée du Sultan, appauvrissant d'autant le Trésor.

Quant aux conditions d'achat, elles touchent à l'invraisemblable. On estime qu'en thèse générale, le prix d'achat des terres représente *la moitié du revenu d'une année,* autrement dit, une terre rapportant mille francs par an, est achetée pour un *capital* de cinq cents francs! voici textuellement ce que m'écrit un de mes correspondants, homme très sérieux: «Relativement aux «propriétés achetées par Sa Majesté notre auguste Souverain le «Sultan Abd-ul-Hamid-Khân, il est très difficile d'en savoir le «nombre ou les recettes qu'elles donnent, pas plus que les «sommes auxquelles elles ont été achetées. Je vous donnerai «seulement un exemple connu de tout le monde, duquel vous «pourrez en juger. La propriété, dite El-Djehalla, située dans le «Sandschak d'Amara, dépendant du vilayet de Bassorah a été «achetée, dit-on, au prix de 5000 livres turques. Cette propriété

Digitized by Google

« rapporte annuellement 25,000 livres turques. Bien d'autres pro-« priétés ont été améliorées après leur achat, mais ne donnent pas « encore de si brillants résultats.» On prétend que les propriétaires qui, après la *vente* (*??*) de leurs terres, y restent comme fermiers, ne se trouvent pas trop mal du changement; car, devenus tenanciers directs du Sultan, ils sont moins qu'auparavant taillables et corvéables à merci !

Ce point est important, car les *exactions* forment le plus lourd impôt du sujet turc. J'ai eu occasion de parler de ces exactions à propos du Boghtan. Ici, sous une forme peut-être un peu moins crue, les mêmes plaintes se font partout entendre. La prospérité agricole est impossible; car le petit propriétaire est pressuré par les fonctionnaires et, dès qu'il semble un peu à flot, littéralement mis à sec. Les grands propriétaires, s'ils ne sont pas en même temps chefs politiques d'un clan puissant, ne sont guère mieux partagés; ils ont à payer de plus forts bakschichs que le vulgaire; et si de ce côté on hésite, à cause de leur influence, à les pressurer outre mesure, ils ont à subir toutes les tricheries des fermiers qui cherchent à regagner, aux dépens de leurs maîtres, tout ce qu'ils ont été obligés de payer indûment aux fonctionnaires publics.

Quant aux grands chefs indigènes kurdes ou arabes, le gouvernement n'en est que bien imparfaitement maître. Il a pu établir une ligne télégraphique au cœur du Kurdistan; c'est quelque chose; mais le seul moyen de dominer entièrement ces sauvages montagnes, eût été de construire quelques routes maîtresses, défendues par des postes fortifiés; de jeter sur le Tigre quelques ponts pour faciliter les communications. Or, on a vu comment se construisent les routes en Turquie! Quant aux ponts, il n'y en a point de sérieux de Diarbekr à Môsoul — il est vrai qu'en revanche celui de Môsoul est un chef-d'œuvre! Il faudrait avec cela une administration à la main de fer, intelligente et honnête; — autant de conditions, autant d'impossibilités; aussi bien, si les Kurdes savaient s'entendre et se donner un chef, les Turcs

Digitized by Google

seraient du coup rejetés hors du Kurdistan et auraient peut-être plus de peine à y rentrer qu'il y a cinquante ans.

Les Arabes, défendus par le désert, imposent pratiquement leurs conditions au gouvernement. Pendant ce siècle ils ont plusieurs fois rançonné Baghdad.

Il y a huit ans, Sayhoûd, Scheikh d'une tribu cantonnée entre Amara et Korna, fatigué d'avoir à débourser sans cesse de nouveaux bakschichs au Moutessarif d'Amara sans obtenir ce qu'il demandait, prit un parti radical; puisque la persuasion ne réussissait point, il emploierait l'intimidation. Il commença d'abord par tirer quelques balles sur le steamer turc. Comme on n'y prêtait aucune attention, il fit mieux; un beau jour il posta une soixantaine de tireurs en embuscade à un coude du fleuve que les gros bateaux anglais ont toujours peine à tourner; quand le *Khalifah* vint à passer, il l'accueillit par une fusillade terrible et commanda l'assaut. Le capitaine grièvement blessé, abandonné de son équipage qui avait perdu la tête, eut assez de sang-froid pour sauter à la roue et mettre son navire hors de l'atteinte des Arabes — aujourd'hui encore le *Khalifah* garde les traces des balles. Mais l'Angleterre ne fut pas d'aussi bonne composition que la Turquie, et l'affaire parut d'abord devenir mauvaise pour le Scheikh, qui dut se sauver; la Turquie le fit *soigneusement* poursuivre; fit construire quelques fortins sur le territoire de la tribu; pendant six mois les bateaux furent accompagnés par une canonnière.

Au fond, le Scheikh avait cependant fait un bon calcul; il avait été condamné par contumace; l'Angleterre exigeait qu'il lui fut livré; mais il fallait le trouver et décidément l'entreprise était impossible! Or, il se tenait caché à une heure d'Amara et recevait même dans sa retraite la visite des fonctionnaires! On admit donc au bout d'un certain temps que Sayhoûd était introuvable, et on n'en parla plus; mais le gouvernement avait compris la leçon; quelques mois plus tard, son fils recevait en cadeau un grand terrain qu'il fait valoir actuellement; son frère, Ouadi, homme très riche, était nommé Scheikh d'un important

Digitized by Google

territoire, juste en face d'Amara! Sayhoûd lui-même, tout en gardant encore quelques précautions, ne tarda pas à avoir plus d'influence que jamais!

La Turquie est donc d'un bout à l'autre ruine et désolation; l'«*homme malade*» est plus moribond que jamais; en réalité il est mort; mais trop d'héritiers se disputent la préséance pour ses funérailles, et, en attendant que ceux-ci se mettent d'accord, on est convenu de le traiter comme un vivant.

La difficulté de régler le partage de la Turquie peut seule excuser l'Europe de laisser se prolonger si longtemps un état de choses aussi déplorable.

La grosse part du gâteau appartiendra malheureusement à la Russie, qui fera succéder à la faiblesse turque un despotisme universel, ordonné et réglé. Entre les deux, on sait à peine quoi désirer; car, si la Turquie est tyrannique au point de vue matériel, elle laisse du moins aujourd'hui le monde de la conscience en dehors de ses exactions; cette liberté est assez précieuse pour ne pas oser désirer un régime d'ordre et de force où elle périrait.

L'*Arabia* a fini son chargement; nous prenons congé de M. Asfar et de sa charmante famille, et nous voilà descendant lentement le Schatt, dont les deux rives sont toujours encadrées par les grands bois de palmiers. 2 Février.

A l'embouchure du Karoûn, l'*Arabia* jette l'ancre pour charger une soixantaine de tonnes de dattes.

La navigation de cette rivière vient d'être ouverte à l'Angleterre, à la grande colère de la Russie. C'est un avantage politique remporté par Albion; mais au point de vue commercial, je crois qu'on s'en est exagéré l'importance [1]. La France a retiré de Bassorah son Vice-Consul pour l'installer à Bender-Bouchire, afin de pouvoir surveiller tout à la fois le commerce du Schatt et celui du Karoûn; je crois que c'est une faute [2].

[1] Les bateaux ne peuvent, en ce moment, remonter le Karoûn que jusqu'à Ahouaz, à 150 milles environ de Mohamméré.

[2] Depuis M. Asfar a été nommé agent consulaire.

Digitized by Google

La petite ville de Mohammeré, située sur territoire persan, est à peu de distance de notre relâche. L'agent de la British-India y demeure; ce pauvre homme a énormément à souffrir du fanatisme des habitants schiites. Son prédécesseur n'avait pu obtenir pour logement qu'une écurie. Pour lui on a eu un peu plus de pitié, et on lui a cédé une chambre; mais personne ne veut lui vendre de maison; le contrat ne serait d'ailleurs pas reconnu par le Scheikh de Mohammeré, quoiqu'on le dise assez bien disposé pour les Anglais, et bien qu'il soit assez européanisé pour s'être payé un steamer de plaisance. L'agent ne peut toucher à aucune marchandise sans l'acheter et tout Musulman se croit souillé par son contact! C'est tout à fait vieux temps!

A hauteur de Mohammeré, le Schatt se divise en deux branches: la branche occidentale est la plus importante; c'est celle que nous suivons; l'orientale, Schatt Behemschîr peut être considérée comme appartenant au Karoûn. De récents sondages sembleraient prouver que la navigation y est plus facile que sur la branche occidentale.

A partir de Mohammeré le temps se gâte, et quand le soir nous jetons l'ancre à Faou, le vent souffle en tempête.

Le 2 Février nous franchissons la barre au delà de laquelle nous sommes accueillis par une tempête en règle.

Nous voici au golfe Persique. — Pour ne pas mentir au titre de mon livre je dois donc prendre congé du bienveillant lecteur; puisse cet ouvrage lui donner l'idée d'entreprendre le même voyage; difficultés, ennuis, dangers, sont choses qui passent; le souvenir en est agréable, et grave plus profondément dans l'esprit et dans le cœur les grandioses tableaux de la nature orientale. Quelques mois dans la société de brigands ravivent en quelque sorte la nature, et tranchent agréablement sur la monotonie de la vie civilisée.

S'il me faut ici dire adieu à l'Orient, je sens en moi quelque chose qui proteste et qui dit «au revoir!»

Treize jours de traversée nous menèrent à Bombay. Nous

Digitized by Google

devions simplement y relâcher; mais une fois sur le sol de l'Inde, la tentation était trop forte; les conseils de l'aimable gouverneur de Bombay, Lord Rey, étaient trop convaincants, son programme trop tentant. Bref, nous passâmes aux Indes six semaines pleines de charme; de là, une petite fugue en Égypte, huit jours à Jérusalem; le 1er Mai 1889, après neuf mois de voyage, nous retrouvions la terre d'Europe à Brindisi.

L'auteur.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICES

SUR LA

GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

ET LES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES DU BASSIN DE VAN

PAR H. HYVERNAT

Professeur d'Assyriologie à l'Université catholique d'Amérique.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

NOTICE

SUR LA

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

Après avoir eu entre les mains cette notice fort intéressante, fruit de longs et consciencieux travaux, je l'avais retournée à mon ami Hyvernat pour qu'il y mit la dernière main. Malheureusement le chemin est encore long entre l'Europe et l'Amérique, et le manuscrit s'est perdu en route. Comme mon ami ne pourrait reconstituer cette notice qu'en profitant des rares instants libres que lui laissent ses cours, ce travail demanderait trop de temps et nous ne pouvons songer à arrêter l'impression de notre ouvrage. J'espère que la notice sera remplacée plus tard par un travail encore plus complet.

P. MÜLLER-SIMONIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cylindre-cachet d'Urzana, roi de Muzazir.

NOTICES

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

INTRODUCTION

De toutes les civilisations qui tour à tour ont fleuri sur différents points de l'Asie antérieure, aucune ne nous a laissé une série de monuments assez complète pour nous permettre d'en retracer l'histoire sans beaucoup de lacunes.

Les monuments historiques en Orient ne correspondent guère qu'aux périodes de prospérité. Ils sont alors abondants, et nous y trouvons des éléments précieux, non seulement pour l'histoire du pays qui nous les a légués, mais encore pour celle des pays voisins; dans certains cas même, pour l'histoire générale du monde civilisé. Non que les Assyriens ou les Babyloniens aient eu le souci d'écrire l'histoire en vue de l'histoire, comme les Grecs et les Romains nous ont appris à le faire. Ils n'ont, semble-t-il, jamais eu cette pensée.

Digitized by Google

Chez eux, prospérité voulait dire conquêtes. Il est peu de grands rois assyriens qui n'aient marché à la tête de leurs armées à peu près autant de fois que leur règne a compté d'années. Les expéditions militaires étaient-elles heureuses, le vainqueur rentré dans sa capitale, en attendant que le retour du printemps lui permit de marcher à de nouvelles conquêtes, employait les richesses qu'il avait rapportées et les captifs qu'il avait enchaînés, à bâtir; pour ses dieux, des temples; pour lui, de somptueux palais dont il ornait les salles de bas-reliefs et d'inscriptions pompeuses, destinées à conserver le souvenir de ses victoires. Ces inscriptions mentionnaient le prétexte de l'expédition et la marche de l'armée; les pays envahis et vaincus, les villes pillées et brûlées y étaient énumérées; la nature et la quantité du butin précisées en détail; les captifs soigneusement comptés. En un mot, l'histoire du pays conquis, plus encore que celle de l'Assyrie, y était aussi fidèlement retracée que le génie historique des Assyriens en était capable.

Mais les légions assyriennes étaient-elles vaincues et refoulées, les frontières franchies, le pays envahi, il n'était plus question d'élever de nouveaux palais; ressources pécuniaires et ouvriers manquaient. Avec les palais cessaient les inscriptions, et avec celles-ci cessaient les monuments historiques. Les Assyriens n'écrivaient l'histoire qu'autant qu'ils en étaient les héros.

Pour suppléer à ces lacunes, il nous faut recourir à quelque autre nation qui, elle aussi, ait eu son heure de prospérité, et qui se soit alors chargée d'écrire, avec sa propre histoire, celle de l'Assyrie qu'elle avait vaincue et tenue pour un certain temps dans l'impuissance et dans l'humiliation.

Ce que nous venons de dire de l'Assyrie peut s'appliquer à tous les autres peuples de l'Orient, et spécialement aux anciens Arméniens, aux Urardhiens [1], comme on les appelait à Ninive.

L'Urardhu, ainsi que l'Assyrie et la Chaldée, *si parva licet*

[1] Dans l'orthographe des noms anciens, nous représentons par la lettre *u* le son *ou*. Ainsi Urardhu se prononce Ourardhou.

Digitized by Google

componere magnis, a connu des jours de prospérité à l'intérieur et de prestige militaire à l'extérieur; c'est alors qu'il nous a laissé, gravé sur le roc, des monuments relativement nombreux, du plus haut intérêt pour sa propre histoire et pour celle de sa terrible voisine, l'Assyrie.

Malheureusement cette brillante période, pour les Arméniens comme pour les Hébreux, n'a guère duré qu'un siècle. Cependant, avant comme après ce siècle de grandeur exceptionnelle, l'Urardhu a eu son histoire, glorieuse quelquefois malgré les revers, toujours intéressante, néanmoins, pour ceux qui dans le passé savent comprendre le présent et pénétrer l'avenir.

Cette histoire aurait été à jamais perdue si nous n'avions que les inscriptions arméniaques pour nous éclairer; heureusement les annales des rois de Ninive nous permettent de la reconstituer au moins dans ses traits principaux.

Il y a donc lieu, dans une première notion historique, de donner le cadre général de l'histoire d'Arménie, à l'aide des monuments assyriens, tandis que, dans une deuxième notice, nous mettrons les monuments arméniens à contribution pour esquisser le grand siècle des Menuas et des Argistis.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES

RELATIONS DES ASSYRIENS ET DES ARMÉNIENS

D'APRÈS LES ANNALES DES ROIS D'ASSYRIE

PREMIER EMPIRE ASSYRIEN

Environ	1500.	Assur-Narara [1].	
»		Nabu-Dayan.	
»	1450.	Assur-bel-nise-su.	
»	1430.	Busur-Assur.	
»	1400.	Assur-Uballit.	
»	1380.	Bel-Nirar.	
»	1340.	Pudi-ilu.	
»	1330.	Ramman-Nirar Ier.	
»	1300.	Salmanasar Ier.	
Environ	1290.	Téglath-Adar Ier.	
»	1260.	Bel-Kudur-uçur.	
»	1240.	Adar-pal-*asar* (ou *(ekur)*.	
»	1180.	Assur-Dayan [2].	
»	1150.	Muttakkil-Nusku.	
»	1140.	Assur-Ris-isi.	
»	1130-1101.	Téglath Phalasar Ier.	

Échappé (environ 1600 avant J. Ch.) à l'invasion égyptienne, qui, sous la conduite de Thoutmès III et d'Amenhotept II, avait menacé de l'étouffer en son berceau, le jeune royaume d'Assyrie ne tarda pas à se relever rapidement, grâce à l'affaiblissement de la Chaldée sa voisine, et à faire preuve d'une force d'expan-

[1] Ce roi et le suivant sont placés par M. Thiele (*Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 177), après Samsi-Ramman II; M. Thiele identifie le nom d'Assur-narara avec celui d'Assur-nirar.

[2] Suivant M. Thiele, op. cit., Assur-dân Ier.

Digitized by Google

sion vraiment merveilleuse. Resserré d'abord entre le Tigre et le Zab inférieur, il déborde bientôt et s'épanche de tous côtés; ses légions intrépides ne sont arrêtées ni par les montagnes, ni par les déserts; elles attaquent et font tomber un à un tous les royaumes environnants, petits ou grands. Le monde doit leur appartenir; il leur appartiendra un jour. L'Assyrie, sans doute, subira plus d'un échec dans cette marche ascendante. Parfois même ses adversaires croiront l'avoir terrassée; mais toujours elle se relèvera plus forte, plus avide de conquêtes, plus heureuse dans ses entreprises. Les frontières du second empire assyrien seront plus reculées que celles du premier et, sous les Sargonides, l'empire vraiment colossal du roi de Ninive s'étendra du golfe Persique aux îles de la mer Méditerranée, du Caucase aux montagnes de l'Éthiopie.

Dès leurs débuts dans la voie des conquêtes, les Assyriens cherchaient à s'emparer de l'Arménie, non point, ce semble, qu'ils fussent spécialement attirés vers ce pays de hautes et froides montagnes, mais apparemment, parce qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de tenir en échec les populations nomades de ces hauts plateaux, qui jadis — comme elles le font encore aujourd'hui — trouvaient commode d'aller chaque année prélever sur les habitants de l'Assyrie ce que le sol de leur pays, ou plus souvent, leur insouciance, leur avait refusé.

La conquête de la vallée supérieure du Tigre, entre le mont Taurus et le mont Masius fut le premier pas des rois assyriens dans le chemin qui devait les conduire à la possession de l'Arménie. C'est à Salmanasar Ier qu'en revient l'honneur.

Trop rassuré par les efforts que ses prédécesseurs avaient faits pour affermir l'indépendance de l'Assyrie vis-à-vis de la Chaldée, il conduisit ses légions par delà le mont Masius, dans les riches plaines de Diarbekr. Là il marcha de victoire en victoire; maître du pays, il y établit une colonie assyrienne. Puis il remonta le cours du Zibbeneh-Sou que les Assyriens semblent avoir toujours considéré comme le véritable Tigre; là, à l'endroit où le

Digitized by Google

fleuve jaillit du souterrain dans lequel son cours s'est momentanément dérobé, il s'érigea à lui-même une statue accompagnée d'une inscription, comme s'il eut voulu maintenir les populations indigènes dans l'obéissance en leur rappelant ses victoires, et en même temps, indiquer à ses successeurs la porte de la grande Confédération du Naïri (ou pays des fleuves) qui s'étendait alors jusqu'en Arménie.

Ces premiers et brillants succès ne furent pourtant pas durables; bien plus, ils faillirent coûter à l'Assyrie l'indépendance qu'elle avait conquise par plusieurs siècles de luttes contre la Chaldée. La dynastie des Cosséens qui régnait alors à Babylone, profita de l'éloignement des légions assyriennes pour s'emparer de tout le territoire compris entre les deux Zab. Évidemment l'Assyrie n'était pas encore en état de tenir tête, à la fois, à la Chaldée et aux autres royaumes dont elle convoitait les territoires.

On en voit une nouvelle preuve sous le successeur de Salmanasar Ier, Téglath-Adar Ier. Ce roi, il est vrai, reconquit le territoire que les Chaldéens avaient enlevé à son père; ses armes même furent si heureuses, qu'il eut la gloire de régner un instant dans Babylone. Mais cette victoire avait coûté cher à l'Assyrie et, à l'issue de la guerre, elle se trouva encore plus épuisée que la Chaldée. Téglath-Adar n'avait pas plus tôt fermé les yeux, que son empire s'écroulait comme un château de cartes. La vieille Chaldée avait montré qu'elle avait encore plus de vitalité que la jeune Assyrie. Il n'était plus question de conquêtes au Nord ou à l'Ouest; il avait même fallu renoncer à celles de Salmanasar Ier.

Il fallut presque deux siècles à l'Assyrie pour remonter au niveau qu'elle avait atteint sous Téglath-Adar.

Avec Téglath-Phalasar (1130-1100) seulement, elle put s'affranchir du joug de la Chaldée et aspirer de nouveau à la possession de l'Arménie. Téglath-Phalasar recommença d'abord la conquête du haut Tigre qui portait alors le nom de Kummuh. Ce ne fut qu'une

Digitized by Google

expédition de quelques mois, mais elle devint le point de départ de nouvelles conquêtes dans les régions du Naïri, situées à l'Ouest, au Nord et au Nord-Est du Kummuh. Il y a tout lieu de croire que le roi d'Assyrie se rendit au Naïri par la vallée du Zibbeneh-Sou, aux sources duquel, à l'exemple de son père, il se fit élever une statue, ou plutôt une stèle, où son portrait sculpté en bas-relief, était accompagné d'une inscription pompeuse. Ce monument intéressant a été retrouvé par Mr. Taylor et transporté au British Museum, dont il est certainement une des pièces les plus curieuses.

Nous ne voulons pas nous attarder à retracer la route que le conquérant a suivie dans sa brillante campagne. Bien que les données géographiques abondent dans ces annales, les points de repère sont si rares et si vagues, que deux des assyriologues les plus connus, M. Schrader et le P. Delattre, en tirent des conclusions presque diamétralement opposées; ainsi, pour ne citer qu'un des points principaux, tandis que M. Schrader voit le lac de Van dans la *mer supérieure* du Naïri, le P. Delattre y voit la mer Méditerranée. On peut cependant affimer avec certitude que Téglath-Phalasar conquit au moins la partie de l'Arménie qui s'étend entre l'Euphrate et son principal affluent, le Kara-Sou. En effet, il cite parmi les pays conquis le royaume de Dayaïni qui, nous le verrons plus loin, confinait à l'Est au royaume de Van.

Les conquêtes de Téglath-Phalasar Ier ne durèrent pas davantage que celles de son devancier Salmanasar. Les textes ne nous permettent pas de juger si ses deux fils, qui, après lui, occupèrent successivement le trône d'Assyrie, ont régné glorieusement. Nous avons, au contraire, de bonnes raisons de croire qu'avec eux commença pour l'Assyrie une nouvelle période d'affaiblissement pendant laquelle, loin de pouvoir entreprendre de nouvelles conquêtes, elle dut abandonner la plus grande partie, sinon la totalité des territoires que Téglath-Phalasar avait annexés à son empire, ou qu'il avait rendus tributaires d'Assur.

Digitized by Google

Cette période de déchéance marque la fin du premier empire Assyrien.

DEUXIÈME EMPIRE ASSYRIEN

Env. 1100-1081. Assur-bel-kala.
„ 1080-1071. Samsi-Ramman II [1].
„ 1070-1061. Assur-rab (ou gal)-Amar (ou bur).
„ 1020-1011. Bel-ida-irassu [2].
„ 1010-991. Salmanasar II.
„ 990-951. Irib-Ramman.
„ 950-931. Assur-idin-ahi.
„ 930-912. Assur-dan-il Ier. [3].
„ 911-891. Ramman-nirar II.
Env. 890-885. Téglath-Adar II.
„ 884-860. Assur-nazir-pal.
„ 859-825. Salmanasar III [4]. (Assur-danin-pal.)
„ 824-812. Samsi-Ramman III.
„ 811-783. Ramman-nirar III.
„ 782-773. Salmanasar IV [5].
„ 772-775. Assur-dan-il II [6].
„ 754-746. Assur-nirar [7].

Le premier roi du nouvel Empire assyrien qui reprit la route de l'Arménie fut Téglath-Adar II (890-885). Nous ignorons jusqu'à quel point il fut heureux dans son entreprise. Tout ce que nous savons, c'est qu'il se rendit, lui aussi, aux sources du Zibbeneh-Sou, où il se fit élever une statue à côté de celle de Téglath-Adar Ier et de Téglath-Phalasar Ier. Il est probable qu'il s'en tint là; d'ailleurs son règne ne dura que cinq ans, et on peut le considérer comme une simple préparation à celui de son fils, le grand Assur-nazir-pal (884-860), qui devait faire oublier à l'Assyrie les humiliations du passé et lui conquérir une suprématie incontestée sur tous les royaumes de l'Asie antérieure.

Les annales de ce roi sont les premières à mentionner un royaume qui jouera plus tard un rôle prépondérant dans les

1 Samsi-Ramman Ier (1760 environ) est un des princes pontifes qui gouvernaient l'Assyrie avant l'invasion égyptienne. Entre Samsi-Ramman II et le suivant, M. Thiele place les deux rois Assur-narara (suivant lui Assur-nirar Ier) et Nabu-Dayan que Fr. Lenormant et G. Smith mettent immédiatement après l'invasion égyptienne.

2 M. Thiele ne mentionne pas ce roi, non plus que le suivant.

3 Suivant M. Thiele, Assur-dan II.

4 D'après M. Thiele, Salmanasar II.

5 Le Salmanasar III de M. Thiele.

6 Appelé Assur-dan III par M. Thiele.

7 Assur-nirar II, pour M. Thiele.

Digitized by Google

luttes de l'Assyrie avec l'Arménie; j'ai nommé le royaume d'Urardhu.

Assur-nazir-pal se glorifie d'avoir conquis toute la région, des sources du Supnat (le Zibbeneh-Sou), jusqu'au royaume d'Urardhu. Il n'était donc pas entré dans l'Urardhu, ce qui se comprend aisément si l'on songe qu'il eut à soutenir une longue guerre avec les habitants de la vallée supérieure du Tigre, qui essayèrent à plusieurs reprises de se dérober au joug d'Assur. Le signal de la rébellion avait été donné par la colonie assyrienne que jadis Téglath-Adar Ier avait fondée aux sources du Supnat. Les rebelles furent battus et châtiés d'importance, mais, tout triomphant qu'il fût, Assur-nazir-pal ne jugea pas sa victoire assez efficace pour oser s'avancer beaucoup plus au Nord. En revanche il se couvrit de gloire dans les districts montagneux situés à l'Est de son empire et ses armées marchèrent de victoire en victoire dans l'Ouest dont tous les royaumes, grands ou petits, reconnurent bientôt la suzeraineté de l'Assyrie.

Il était réservé à son fils Salmanasar III (859-825), d'inaugurer la lutte avec le royaume d'Urardhu, dont le roi Aramê aspirait à l'hégémonie du Naïri. Salmanasar III entreprit plusieurs expéditions contre lui.

La première de ces expéditions date du commencement de son règne. Elle ne fut pas très importante et nous n'en connaissons pas exactement les détails. La deuxième, postérieure de deux années, sembla devoir être décisive, car elle réduisit Aramê à l'impuissance pour sept années. Le roi d'Assyrie venait de terminer le siège de Tul-Barsip, ville héthéenne située sur l'Euphrate, en face de Karchemisch, lorsqu'il prit la brusque décision d'aller surprendre le roi d'Arménie au cœur de son pays. Il transporta ses légions au delà du Masius, traversa l'Alzu (l'Alz-ni des géographes arméniens), passa l'Arzanio ou Mourad-Tchaï, envahit l'Urardhu et bientôt apparut sous les murs d'Arzascu, capitale d'Aramê. Celui-ci, effrayé de l'audace de son adversaire, s'enfuit sans même essayer de lui résister, abandonnant sa ville

Digitized by Google

aux mains de Salmanasar, qui le poursuit, l'atteint, le met en déroute et l'oblige à se retirer dans des montagnes inaccessibles; une à une, toutes les autres villes de son royaume sont impunément dévastées et mises au pillage. Dans l'une de ces villes le vainqueur se fait ériger une statue, puis, toujours victorieux, il traverse les pays de Guzan et de Kirruri (au Nord et à l'Ouest du lac d'Ourmiah) et celui de Khubuskia (probablement la vallée du Boghtan-Sou et partie de celle du grand Zab). Puis il revint à Ninive par la vallée d'Arbèles.

Les hostilités toutefois, recommencèrent en 850 et durèrent jusqu'en 849. Elles furent encore renouvelées en 845, toujours, bien entendu, pour le malheur d'Aramê. Dans la campagne de 845, Salmanasar se vante d'avoir envahi le pays de Dhunibun et d'avoir mis à sac toutes les villes de l'Urardhu jusqu'aux sources de l'Euphrate, où il offrit un sacrifice d'action de grâces à son Dieu Assur. Après cela il envahit le royaume de Dayaïni, situé à l'Ouest de l'Urardhu, et s'empara de la capitale où, suivant l'usage traditionnel, il se fit ériger une statue.

Toujours est-il que l'Urardhu et les royaumes environnants se ressentirent longtemps de cet échec; pendant douze années les annales d'Assyrie sont muettes sur l'Arménie.

En 833 il en est de nouveau question. Aramê a disparu de la scène. Le roi d'Urardhu est un certain Seduri qui semble avoir eu les mêmes prétentions que son prédécesseur à la suprématie du Naïri. Salmanasar déjà avancé en âge, usé par de nombreuses et lointaines expéditions en Syrie et dans d'autres contrées de l'Ouest, ne se sentit probablement plus la force d'entreprendre de nouvelles guerres dans les montagnes d'Arménie. Il se fit remplacer par le grand *Tartan*, ou généralissime de son armée, Dayan-Assur. Ce général, non moins heureux que son maître, entreprit, à quelques années d'intervalle, trois campagnes qui valurent, pour un temps, à l'Assyrie, la suzeraineté de l'Arménie et de l'Aderbeidjân. La troisième de ces campagnes eut lieu en 829. Salmanasar III mourut en 825. Les dernières

Digitized by Google

années de son règne avaient été empoisonnées par la révolte d'un de ses fils, Assur-danin-pal.

Après la soumission des révoltés, la conquête de la Chaldée et du Naïri fut comme le double objectif du règne de son fils, Samsi-Ramman III (824-812). Aussi voyons-nous ce prince se diriger à trois reprises sur l'Arménie qu'il aurait conquise toute entière jusqu'à la mer Noire, au dire du continuateur de l'*Histoire ancienne de l'Orient* de Fr. Lenormant.

Cette vue est certainement exagérée. La *mer du soleil couchant* ne peut être la mer Noire; c'est le lac de Van. Il n'est même pas du tout certain que Samsi-Ramman soit venu jusqu'au lac même. Il suffisait qu'il eut conquis quelques districts du bassin oriental de ce lac, pour qu'il pût le donner comme terme de ses conquêtes. Celles-ci me paraissent avoir été toutes dans la partie septentrionale de la Perse, et peut-être aussi dans la vallée inférieure de l'Araxe.

On ignore si Ramman-nirar III (811-783), fils et successeur de Samsi-Ramman III, guerroya en Arménie; mais cela n'est guère probable. Il est vrai que plusieurs fois il eut à combattre les tribus du Khubuskia qui, dans toutes les hypothèses, devaient se trouver sur le chemin de l'Arménie. Mais cela même me fait supposer que Ramman-nirar n'a pas dû se hasarder au delà de cette province révoltée. Aussi les documents de son règne n'enregistrent-ils des victoires que dans l'Ouest et dans la Médie, où il semble avoir eu plus de succès qu'aucun de ses prédécesseurs.

Le fils de Ramman-nirar, Salmanasar IV [1] (782-773), ne passa guère d'années sans guerroyer contre l'Urardhu; nous ne savons avec quel succès, car les annales de ce roi n'ont pas encore été retrouvées, et la trop courte chronique que nous possédons se contente d'enregistrer le fait que telle et telle année le roi a été en guerre avec l'Urardhu, sans y ajouter le moindre détail; le roi d'Urardhu n'y est même pas nommé. Au reste, on peut sans

[1] Le Salmanasar III de M. Thiele.

Digitized by Google

témérité, supposer que la période de décadence que l'Assyrie traversa sous Assur-dan-il III (772-756) et Assur-nirar (754-746) [1] avait déjà commencé sous le règne de Salmanasar IV. L'activité de la race des Téglath-Adar et des Téglath-Phalasar, des Assur-nazir-pal et des Salmanasar était enfin épuisée.

Mais, comme le remarque bien M. Thiele; «il ne fallait à l'Assyrie qu'une main vigoureuse pour la relever et la remettre à la tête des peuples de l'Asie antérieure.»

TROISIÈME EMPIRE ASSYRIEN

745-728. Teglath-Phalasar II.
727-723. Salmanasar V [2].
722-705. Sargon II [3].
704-681. Sennacherib.
681-669? Assarhaddon.
668?-626 Assurbanipal.
..... Assur-edil-ilane [4].

Destruction de Ninive et fin de l'empire assyrien 607-606.

Cette nouvelle période de l'histoire d'Assyrie s'ouvre avec le règne glorieux de Téglath-Phalasar II, usurpateur peut-être, mais en tous cas, grand roi et général habile qui ne fut inférieur à aucun de ses devanciers. Il monta sur le trône en 745 et l'occupa sans défaillance jusqu'en 728. Sa première campagne est dirigée contre Babylone, l'ennemie la plus redoutable et la plus acharnée de l'Assyrie; de là il court à l'Ouest de son royaume, où sa présence n'était guère moins urgente, si l'on en juge par le temps qu'il lui fallut pour réduire la ville forte d'Arpadda, maintenant un monceau de ruines, Tell-Arfâd, au Nord-Est d'Halep.

Cette place était la clé de la Syrie et de l'Asie Mineure. Elle était sans doute alors entre les mains des Héthéens. Téglath-

1 Assurd-dan-il III et Assur-nirar II, d'après M. Thiele.
2 Salmanasar IV, suivant M. Thiele.
3 Sargon I fut un roi de Chaldée qui aurait régné vers 3800 av. J. C.
4 Assur-edil-ilane était fils d'Assurbanipal; il est pourtant probable qu'entre les deux il y eut un autre roi, vraisemblablement un frère aîné d'Assur-edil-ilane.

Digitized by Google

Phalasar ne fut pas plus tôt arrivé en vue d'Arpadda, que la route lui fut barrée par une armée composée d'Héthéens et d'Arméniens sous les ordres de Sarduri, roi d'Urardhu. Téglath-Phalasar ne se laissa point déconcerter; aussitôt il prit l'offensive et obligea ses adversaires à reculer dans les montagnes de la Commagène où il les battit à deux reprises. Sarduri prit la fuite, mais le roi d'Assyrie jugea plus prudent de ne pas le poursuivre au cœur de son empire. Il s'arrêta à l'Euphrate, et revint continuer le siège d'Arpadda qui ne se rendit qu'après une vive et longue résistance. Du reste, la Syrie tout entière fit preuve d'une grande vitalité, car il ne fallut pas moins de trois ans à Téglath-Phalasar pour l'ammener à un semblant de soumission.

Cependant en 740 le roi d'Assyrie se crut assez libre pour tourner son attention et ses armes vers les provinces du Nord. Il comprenait bien qu'il ne pourrait jamais être vraiment maître de la Syrie et de l'Asie Mineure tant que la remuante Arménie ne lui appartiendrait pas.

On place cette importante campagne d'Arménie en 737 ou 735. Nous n'en connaissons malheureusement pas les détails, ou plutôt, nous ne pouvons les comprendre suffisamment faute de points de repère; cela est d'autant plus regrettable que nulle part ailleurs dans les annales de Ninive, nous ne trouvons autant de noms de villes arméniennes. Nous savons pourtant que Téglath-Phalasar pénétra au cœur de l'Urardhu et qu'il vint mettre le siège devant la capitale du royaume, Turuspa, que l'on identifie avec le *Thospis* des anciens, maintenant Van. Là ses efforts échouèrent; il dut se contenter de mettre le pays à sac sur un parcours de cent quarante lieues, et d'ériger sa statue en face de la ville assiégée. Avant de quitter l'Arménie, le monarque assyrien, suivant un usage déjà ancien chez les peuples d'Asie, transporta en Assyrie un certain nombre d'Arméniens. Le roi d'Urardhu est appelé Sarduri; c'était le même, évidemment, que le Sarduri qui, quelques années auparavant,

Digitized by Google

avait été vaincu en Asie Mineure, le Sarduris II des inscriptions vanniques.

Le coup fut fatal à l'Arménie, pour un temps au moins. Téglath-Phalasar ne fut plus inquiété de ce côté, non plus que son successeur Salmanasar V [1] (727-722).

L'Arménie semble pourtant s'être relevée assez rapidement, car en 719, un an ou deux après la chute du royaume d'Israël, nous voyons Ursa, roi d'Urardhu, s'allier avec deux rois d'Asie Mineure pour disputer à Sargon (722-705) la possession des provinces situées au Nord-Ouest de l'Assyrie.

Battu une première fois, il ne se tient pas pour vaincu; ce qu'il ne peut obtenir par la force, il le demandera à l'astuce et à la diplomatie. Il fomente chez les vassaux du roi d'Assyrie, ses voisins, une révolte qui éclate deux ans plus tard dans toutes les provinces du Nord-Ouest, à la fois. Il fallut à Sargon toute son indomptable énergie et tout son talent militaire pour ramener, les uns après les autres, à son obéissance, tous ces roitelets retranchés dans des montagnes inaccessibles. Il y réussit pourtant, et en 714, après avoir vaincu celui qu'il croyait être le dernier de ses adversaires, il peut enfin se mesurer avec le roi d'Urardhu lui-même, l'astucieux Ursa, l'âme de la rébellion. Il l'attaque, le met en déroute, s'empare de toute sa maison et de toute sa cavalerie, emporte forteresse sur forteresse, met tout à feu et à sang. Il croyait avoir fini; mais Ursa avait encore un allié qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart. C'était Urzana, roi de Muzazir, un de ses parents. Comment celui-ci, si prudent jusque-là, put-il se laisser entraîner à épouser une cause perdue d'avance? L'histoire ne le dit point. Peut-être se fiait-il aux défenses naturelles de son petit royaume, perché comme un nid d'aigle dans des montagnes presque inaccessibles; peut-être aussi se contenta-t-il de donner un asile à son parent vaincu et fugitif! cela seul était aux yeux du vainqueur une insulte et une provocation. Toujours

[1] Salmanasar IV, suivant M. Thiele.

Digitized by Google

est-il que Sargon n'hésite pas un instant. Il prend avec lui une troupe de soldats d'élite, et, après avoir sacrifié à ses dieux, s'engage résolument dans les défilés du Muzazir. Urzana ne s'y attendait pas. Frappé d'épouvante il prend la fuite, abandonnant sa capitale au vainqueur qui s'empara des statues des dieux Khaldis et Bagmaschtur. Ursa aurait encore pu sauver sa vie en faisant sa soumission; il préféra se donner la mort et se passa son épée à travers le corps.

Cette dernière campagne de Sargon contre l'Arménie est illustrée par une série de bas-reliefs dont ce roi avait orné une des salles de son palais de Dur-Saryoukin, à Khorsâbâd. Ils ont été reproduits dans le grand ouvrage de M. Botta (Le monument de Ninive II, pl. 140 et 141). Voici comment Fr. Lenormant (Lettres assyriologiques, I, p. 131) décrit le temple du dieu Khaldis, tel qu'on le voit au centre d'un de ces bas-reliefs, consacré à la représentation de la ville de Muzazir: «Le temple du dieu Khaldis, vu de face, est supporté sur un soubassement de forme carrée, et surmonté d'un fronton que couronne un acrotère dont le galbe rappelle celui du cyprès pyramidal. Une porte, surmontée d'un petit fronton, s'ouvre au milieu de la façade, que décorent quatre pilastres carrés. Des boucliers votifs, très-bombés, de forme circulaire et décorés au centre d'un masque de lion, y sont suspendus; les soldats assyriens qui pillent l'édifice, enlèvent des boucliers semblables, des autels à parfums portés sur un seul pied rond, et des trépieds. De chaque côté de la porte se dresse un mât décoratif, terminé au sommet en forme de cyprès pyramidal. Auprès de l'entrée, à gauche, est placé un groupe, évidemment de ronde bosse, représentant la vache qui allaite son veau, cet emblème si capital dans toutes les religions de l'Asie antérieure. (Voy. de Longpérier. *Bulletin archéol. de l'Athén. franç.*, 1855, p. 24.) En avant du temple et au pied de son soubassement on voit deux grands bassins à eau lustrale, véritables «mers d'airain», à fond arrondi, portés sur des trépieds en jambes de taureaux. Tout dans cet édifice offre le cachet de l'art assyrien;

Digitized by Google

on y voit que ce n'était pas seulement leur système d'écriture que les anciens habitants de l'Arménie avaient emprunté à l'Assyrie. »

Nous avons encore un autre monument de cette époque mémorable, c'est le cylindre-cachet d'Urzana, roi de Muzazir, lui-même. Il est en ce moment au musée de La Haye. Il est regrettable qu'on ne sache pas où il a été trouvé. On y voit un personnage ailé, debout entre deux autruches qu'il tient par le cou comme pour les étrangler. D'après Fr. Lenormant ce sont les démons de la montagne vaincus par le bon génie. L'inscription est en écriture assyrienne. En voici la traduction :

« Sceau d'Urzana
roi de la ville de Muzazir et
de la ville de Huabti ;
pierre du bon génie
dont, comme un serpent,
dans les montagnes mauvaises,
la bouche est ouverte. »

Il faut croire que l'Arménie était alors douée d'une bien grande vitalité, ou que le roi d'Assyrie exagéra beaucoup l'importance de sa victoire. Car, pendant que Sargon, tout fier de ses succès militaires, se délassait à bâtir sa splendide résidence de Dur-Saryoukin (on dirait maintenant Sargonville), à 15 ou 20 kilomètres au Nord de Ninive, le nouveau roi de l'Urardhu, Argistis, fidèle à la politique de son prédécesseur, commença à exciter ses voisins à la rébellion contre la domination assyrienne. Il est vrai que cette fois la chose ne fut pas aussi sérieuse. Sargon ne se dérangea même pas ; il se contenta d'envoyer un de ses généraux qui ne tarda pas à ramener les rebelles au respect et à la soumission. C'était en 708.

Nulle part dans les annales, pourtant si riches, du fils et sucesseur de Sargon, Sennachérib (705-681), il n'est fait mention de l'Urardhu, preuve manifeste que ce pays avait payé cher son opposition à outrance à Sargon. Il y a peut-être une restriction à faire ; on rapporte généralement au règne de Sennachérib, une

Digitized by Google

lettre d'un gouverneur d'Amida (maintenant Diarbekr) au roi d'Assyrie. Le gouverneur raconte qu'il a parcouru toute l'Arménie, de ville en ville, sans excepter Turuspa, la capitale, laissant partout après lui des garnisons assyriennes, chargées de maintenir le pays dans l'ordre. Le roi d'Arménie, dans cette dépêche, est appelé Argistis; c'est, sans doute, le successeur d'Ursa, dont nous avons déjà parlé.

Tout le monde connaît la fin tragique de Sennachérib. Au moment où il tomba sous le poignard de ses deux fils Scharezer et Adrammalek, un autre de ses fils, Assarhaddon (681-669?) qu'il avait désigné comme son successeur, bien qu'il fût plus jeune que les autres, était occupé à faire la guerre dans les provinces situées au Nord-Est de l'Assyrie. Dès qu'il apprend la mort de son père, il prend le chemin de Ninive, décidé à revendiquer par les armes son droit à la succession au trône. Ses deux frères allèrent au devant de lui, pour essayer de lui barrer la route. La bataille fut livrée aux environs de Mélitène; les deux meurtriers furent battus et prirent la fuite. Les annales d'Assarhaddon ne nous en disent pas davantage; mais la Bible complète heureusement l'histoire ninivite en nous disant que Scharezer et Adrammalek se réfugièrent en Arménie. Il faut croire que ce pays ne s'était pas encore relevé des coups terribles que lui avait portés Sargon, car il ne paraît pas que les deux princes réfugiés aient cherché à soulever leur hôte contre l'Assyrie. L'Urardhu n'est même pas nommé dans les Annales d'Assarhaddon.

En revanche, il est fait mention deux fois de l'Urardhu dans les inscriptions d'Assurbanipal (env. 669-626), fils d'Assarhaddon; la première fois, pour dire qu'un certain Rusa, roi d'Urardhu, avait envoyé des ambassadeurs à Arbèles, pour porter des présents au roi d'Assyrie et renouveler son alliance avec lui; la deuxième fois pour nous apprendre que cet acte d'allégeance fut réitéré par Sardur ou Sadur, également roi d'Urardhu, «dont les pères avaient fait amitié avec les pères» d'Assurbanipal. Si on prend à la lettre les paroles de l'inscription

Digitized by Google

il faudrait croire que, déjà du vivant d'Assarhaddon, les Urardhiens avaient pris leur parti d'accepter la suzeraineté de leur vieille ennemie. Nous savons d'ailleurs qu'Assurbanipal soutint avec succès une guerre contre le petit royaume de Man, à l'Ouest du lac d'Ourmiah, qui avait tenté de se dérober au joug de l'Assyrie.

Là finissent les relations de l'Assyrie avec l'Arménie. Celle-ci, à l'époque où nous a conduits cette notice, est manifestement sur son déclin depuis un siècle. L'Assyrie, de son côté, bien qu'elle soit encore à l'apogée de sa gloire, n'est guère moins éloignée de sa ruine.

Et cette ruine sera plus complète encore que celle de l'Arménie. En effet, les Urardhiens se survivront dans un autre peuple, qui, pour parler une autre langue, pour appartenir à une autre race, n'en sera pas moins l'héritier des traditions d'indépendance créées par les fiers montagnards qui, pendant des siècles, tinrent tête à l'une des plus formidables puissances de l'Asie. Ce peuple saura, lui aussi, mériter plus d'une page glorieuse dans les annales de l'histoire; il saura se créer une littérature des plus riches, une architecture des plus originales et en même temps des plus nobles; et quand, plus tard, par suite d'un de ces remous que l'on constate parfois dans les migrations des peuples, il devra fuir à son tour devant ces Touraniens qu'il avait lui-même dépossédés vingt siècles auparavant, il saura conserver partout sur la terre étrangère, son patriotisme, sa nationalité, son individualité, pour ainsi dire. Il y aura toujours des Arméniens.

L'Assyrie, au contraire, n'aura pas d'héritiers. Elle restera tout entière ensevelie sous la poussière des murs écroulés de Ninive, jusqu'à ce qu'un Botta et un Layard viennent la faire sortir du tombeau pour y retrouver une histoire close depuis vingt-cinq siècles.

Digitized by Google

Digitized by Google

B

NOTICE

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS ARMÉNIAQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS ARMÉNIAQUES

Avant même que les inscriptions cunéiformes vanniques eussent été déchiffrées, la simple existence de ces monuments grandioses sur le sol arménien, l'air de famille qui les unit, et leur répartition autour d'un centre commun, nous avaient révélé que parmi les nombreux royaumes de l'ancienne Arménie, il en était un qui avait surpassé de beaucoup tous les autres en culture et en puissance.

On avait même pu, sans autre secours, établir avec certitude que le centre de ce royaume était la ville actuelle de Van, et démontrer que ses frontières habituelles avaient été: au Nord, le massif de l'Ala-Dagh; au Sud, celui de l'Erdesch-Dagh; à l'Est, la chaîne du Kotour-Dagh; à l'Ouest, enfin, une ligne qui couperait le lac de Van en deux parties à peu près égales. Car, c'est dans ces limites seulement, que les inscriptions se trouvent en certaine quantité; ailleurs elles sont assez clairsemées pour nous autoriser à les regarder comme de simples indices de conquêtes plus ou moins passagères.

Interrogeons maintenant ces curieux monuments (désormais ils ne sont plus lettre close) et voyons ce qu'ils ont à nous apprendre sur le pays qui nous les a légués.

Ils nous apprennent tout d'abord que le royaume dont nous avions constaté l'existence et tracé les frontières, s'appelait Biaïna ou Viaïna et que sa capitale portait le nom de Dhuspas.

Digitized by Google

Le lecteur est peut-être déjà étonné. Il s'attendait probablement à trouver le nom d'Urardhu au lieu de celui de Biaïna ; car les textes assyriens nous ont déjà fait entendre que tel était le nom du principal royaume de l'Arménie. Serait-il donc possible que l'Urardhu, qui pendant si longtemps a tenu l'Assyrie en échec, ne nous ait laissé aucun monument de sa grandeur? Serait-il donc possible que ce royaume de Biaïna, dont les armées semblent avoir sillonné toute l'Arménie, ne se soit jamais trouvé en conflit avec les Assyriens, que son nom n'ait jamais été mentionné dans les annales des rois de Ninive?

Il y a là une vraie difficulté, qui persistera encore quand nous aurons dit que l'Urardhu n'est autre que le Biaïna, ainsi qu'on le verra dans la suite, par la coïncidence des noms royaux cités par les Assyriens avec ceux que nous lisons dans les inscriptions arméniaques.

On s'étonnera toujours de ce que les rois de Ninive aient donné à l'Arménie un nom que les rois de celle-ci semblent n'avoir même pas connu. Je le répète, il y avait là une difficulté capable d'arrêter tout savant moins perspicace et moins ingénieux que Mr. Sayce.

Mais celui-ci est arrivé à prouver plus ou moins irréfragablement que le nom d'Urardhu était connu des Assyriens bien avant qu'ils eussent été en contact immédiat avec l'Arménie et que pour cette raison, ils ont continué à l'employer. Quant au nom de Biaïna, ils ne l'ont nullement ignoré, ils l'ont même souvent employé, quoiqu'avec une acception un peu différente de celle qu'il avait chez les Arméniens, et sous une forme quelque peu modifiée.

Suivons un instant Mr. Sayce dans la voie qui l'a conduit à à cette double découverte.

Le nom d'Urardhu n'est pas d'origine iranienne ou même aryenne comme M. Fr. Lenormant le supposait. Ce n'est pas le *Hara-haraithi* que ce savant regardait comme sa forme primitive. Les inscriptions cunéiformes de Babylone nous parlent déjà de

Digitized by Google

l'Urardhu à une époque où, dans leurs migrations, les Aryens ne s'étaient pas encore répandus aussi loin à l'Ouest. En effet, dans un texte babylonien qui remonte à 16 ou 17 siècles avant J. Ch., nous trouvons un district montagneux nommé *Urdhu,* inscrit entre le Kutu et l'Akharru. L'Akharru a depuis longtemps été identifié avec la Palestine. Quant au Kutu, d'autres textes nous apprennent qu'il faut le chercher dans le Kurdistan oriental, près de Rewandoz, ou dans les environs des monts Djoudi. Ce nom de Djoudi ne serait qu'une forme de Gutu = Kutu. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux hypothèses, le seul pays de montagnes entre l'Akharru et le Kutu *c'est l'Arménie.*

Urdhu était donc le nom que les Babyloniens donnaient anciennement à l'Arménie ou tout au moins à la grande chaîne du Kurdistan, d'où ils l'auraient étendu à l'Arménie. Entre *Urdhu* et *Urardhu* il y a si peu de différence que l'identification de ces deux noms ne constitue pas une difficulté aux yeux de Mr. Sayce. Ainsi il est tout naturel que les Assyriens se soient habituellement servi du non d'Urardhu pour désigner l'Arménie, bien que les Arméniens eux-mêmes aient pu ignorer cette dénomination.

Passons au second point. Le savant et très ingénieux professeur d'Oxford nous fait observer que dans certaines inscriptions d'Assur-nazir-pal il est question d'un certain pays de *Bitani,* là où d'autres inscriptions, dans des passages tout à fait parallèles parlent du pays d'Urardhu. Ailleurs, le lac de Van est appelé *mer de Zamua de Bitani* (Zamua, nommé aussi *Mazamua,* étant le nom d'une ville située entre le Taurus et le lac de Van). Enfin Mr. Sayce s'appuie sur d'autres textes que nous ne pouvons rapporter ici pour conclure que le Bitani s'étendait «du rivage méridional du lac de Van à Diarbekr et à la rive orientale de l'Euphrate», et, par conséquent, correspondait à «la partie sud de l'Urardhu» dans le sens le plus étendu de ce mot.

Ceci posé, Mr. Sayce croit que *Bitani* et *Biaïna* peuvent être identifiés sans difficulté; car, somme toute, entre les deux il n'y a

Digitized by Google

qu'un *t* de différence. Or un *t* entre deux voyelles peut disparaitre dans les mots arméniens, comme le prouve, par exemple, l'inscription de Kelischin, qui donne sous la forme de *pi-u-li-e* le mot que les autres inscriptions écrivent *pi-tu-li-e*. Que si, malgré ce raisonnement, l'on trouve forcée l'identification de Bitani et Biaïna, Mr. Sayce n'est pas encore à bout de ressources. Il a remarqué que Salmanasar III mentionne dans les environs de Mazamuah un district nommé *Buna'iz;* Mr. Sayce lit *Bunae*, et suggère de voir dans ce Bunae le Biaïna des Arméniens, quoiqu'il penche lui-même pour *Bitani* = *Biaïna*. Nous penchons, nous aussi, pour cette dernière identification; car, il faut l'avouer, Mr. Sayce a prouvé très heureusement que le *t* a pu disparaître; et la construction de *aï* ou *aj* en *â* est chose ordinaire dans les langues sémitiques.

Nous ne pouvons cependant nous rallier à l'opinion de Mr. Sayce, et cela pour la raison suivante. Si Bitâni = Biaïna, la forme complète de ce nom doit être Bitaïna, car le savant assyriologue en prouvant que le *t* a pu disparaître, n'a pas prouvé que cette lettre a pu être ajoutée.

Mais d'où vient, si la forme primitive est *Bitaïna*, que nous la trouvions mieux conservée chez les Assyriens *Bitânu* que chez les Arméniens, *Biaïna?* C'est, nous insinue Mr. Sayce, que le mot Bitâni a été recueilli par les Assyriens à une époque relativement ancienne où ce mot n'avait pas encore été altéré en Biaïna. Cela est-il bien certain? C'est sous Assur-nazir-pal que nous trouvons *Bitâni* pour la première fois dans les annales de Ninive. Or, nous l'avons vu, Assur-nazir-pal vivait en 884-860. et Biaïna se trouve déjà, dans les inscriptions vanniques, sous Menuas qui, d'après Mr. Sayce lui-même, aurait vécu en 810 environ. Nous n'aurions donc guère que cinquante ans pour expliquer la disparition du *t* du primitif *Bitaïna*. Cela suffirait à la rigueur si à cette époque nous avions une révolution, une invasion, un changement de dynastie, mais non; Menuas est fils et petit-fils de rois qui ont régné paisiblement, sinon glorieusement. Comment

Digitized by Google

dans ces circonstances expliquer la disparition du *t* dans le nom même du royaume, tandis que nous ne la trouvons pas dans les mots ordinaires qui certes devaient être bien plus sujets à corruption? Mr. Sayce nous apprend d'ailleurs lui-même que la suppression de cette lettre semble être la caractéristique des provinces situées bien loin à l'Est, dans les montagnes qui ferment au Sud le bassin du lac d'Ourmiah.

Donc, toutes spécieuses que soient les raisons de Mr. Sayce, nous ne pouvons nous y rendre, et *Biaïna* reste pour nous une énigme qui est encore à résoudre. Du reste, nous aurons plus bas l'occasion de revenir sur cette question.

Voilà pour le nom du pays. Quant à la capitale, elle est appelée Dhuspas dans les inscriptions vanniques. Mr. Sayce propose d'identifier cette Dhuspas avec la Dhuruspas que les inscriptions de Téglath-Phalasar II donnent pour capitale au royaume d'Urardhu.

Cette identification est généralement adoptée. Si elle est fondée, elle fournit un autre exemple d'un nom arménien présentant une forme plus complète, plus primitive dans les textes assyriens que dans ceux d'Arménie. En tout cas Dhuspas est certainement la *Thôspia* de Ptolémée, le *Tosp* des Arméniens du Ve et du VIe siècles.

Il est curieux de remarquer ici qu'avec le temps, le nom de la ville a passé au district; car *Thôspia* et Tosp désignent le territoire autour de la ville, mais non la ville elle-même. Cette dernière est appelée *Bouana* par Ptolémée et *Iban* par Cedrenus. Maintenant on la nomme Vân ou Van. Mr. Sayce n'hésite pas à regarder ces différents noms comme autant de transformations de *Biaïna, Viaïna,* en sorte que le nom de pays aurait passé à la ville, tout comme le nom de la ville a passé au pays.

Avant d'aborder la partie purement historique de cette notice, nous mettrons sous les yeux du lecteur une liste synchronique des noms royaux arméniens, assyriens et milidiens (c'est-à-dire du royaume de Milid, Melitène, Malathieh). Les abréviations *ass.*

Digitized by Google

ou *arm.* seront ajoutées à ces noms, suivant qu'ils nous sont fournis par les textes assyriens ou par les inscriptions arméniennes.

ROIS D'ASSYRIE	ROIS D'ARMÉNIE	ROIS DE MILID
Salmanasar III, 859-825.	Arrame (ass.) 857-845.	Lalli (ass.)
	Lutipris (arm.)	
	Sarduris I (ass. arm.) 833.	
Samsi-Ramman III, 824-812.	Ispuinis (arm.)	
Ramman-Nirar III, 811-783.	Menuas (arm.)	Sudanizavadas (arm.)
Salmanasar IV, 782-773.	Argistis I (arm.)	Khilarvadas I (arm.)
Assur-dan-il II, 772-755.		
Assur-nirar, 754-746.	Sarduris II (ass. arm.)	Khilarvadas II (arm.)
Téglath-Phalasar II, 745-728.		Sulumal (ass.)
Salmanasar V, 727-723.		
Sargon II, 722-705.	Ursa (ass.)	Tarkhunazi (ass.)
	Argistis II (ass. arm.)	
Sennacherib, 704-681.		
Assarhaddon, 681-669.	Erimenas (ass.)	
Assurbanipal, 668-726.	Rusas (ass. arm.)	
	Sarduris III (ass.)	

Nous n'entreprendrons pas de prouver l'exactitude de ces listes au point de vue chronologique et synchronistique, M. Sayce a traité ce sujet d'une manière très satisfaisante (Sayce, *loc. cit.*, p. 402 et suiv.). On regarde ses résultats comme certains.

Nous essaierons maintenant de décrire brièvement le règne de chacun des rois nommés dans les inscriptions vanniques; les règnes de ceux qui nous sont fournis par les annales d'Assyrie ayant déjà été traités dans la notice précédente, il suffira d'y faire allusion au fur et à mesure que la clarté ou la suite de celle-ci le demanderont.

LUTIPRIS

Ce personnage ne nous est connu que par les inscriptions de son fils, Sarduris Ier. Comme celui-ci ne lui donne pas le titre de roi, on ne saurait affirmer ou nier qu'il ait régné. Mr. Sayce croit que ce Lutipris n'a pas régné; il pense — et ses arguments sont fort spécieux — il pense, dis-je, que Sarduris Ier inaugura une nouvelle dynastie du Biaïna. Cette nouvelle dynastie aurait fait son apparition vers la fin du règne de Salmanasar III [1]. Nous

[1] Salmanasar II d'après M. Thiele.

Digitized by Google

avons vu dans la notice précédente que ce monarque assyrien fut en guerre avec un certain roi d'Urardhu, nommé Arrame (ou Aramê) qu'il battit à plusieurs reprises et finit par réduire à l'impuissance. Mr. Sayce pense que les défaites d'Arrame causèrent la chute de sa dynastie et que Sarduris en profita pour s'élever à la royauté.

Il n'est pas question dans les inscriptions vanniques de l'Arrame de Salmanasar III, et il est bien probable qu'on n'en retrouvera jamais de traces sur le sol d'Arménie, au moins dans les monuments écrits; car la mode imitée des Assyriens de perpétuer par des inscriptions le souvenir de hauts faits de guerre ou d'actes solennels de religion, semble avoir été, comme nous le verrons bientôt, inaugurée par Sarduris Ier.

En tout cas, ce ne serait pas à Van, mais plus à l'Ouest, autour du site encore incertain de sa capitale Arzascu, qu'il faudrait chercher des vestiges du roi Arrame.

Pour notre part, nous ne sommes nullement convaincu de l'identité de l'Urardhu d'Arrame avec l'Urardhu de Sarduris, tous deux adversaires de Salmanasar III. Nous serions plutôt porté à croire que l'Urardhu d'Arrame n'est autre que la vallée de l'Araxe, Ararad, et que ses rois auraient, dans les temps reculés, également possédé les hautes plaines qui environnent les sources de l'Araxe. De fait, la province d'Ararad comprenait au moins, outre la vallée de l'Araxe, le district de Bagrevand (l'Alasguerd actuel). Ainsi donc le nom de l'Urardhu n'aurait jamais désigné proprement la région de Van. Les Assyriens, toutefois, auraient — uniquement par méprise — donné ce nom à la région de Van, lorsqu'ils se trouvèrent en face de Sarduris, qu'ils prirent à tort pour le successeur d'Arrame. Ceci expliquerait d'une manière satisfaisante pourquoi les Assyriens en parlant de Van, n'emploient jamais que le nom d'Urardhu, tandis que les rois de Van n'emploient que celui de Biaïna.

Quant à l'identification d'Arzascu, nous nous contenterons de remarquer que la racine de ce nom paraît être arz; racine fré-

Digitized by Google

quente dans les noms de villes arméniennes entre le lac de Van et la jonction des deux Euphrate, de même que la racine *ard* ou *art*, qui peut lui être connexe, est fréquente dans les noms de villes de la vallée de l'Araxe. Malheureusement, cette fréquence même rend difficile et même téméraire d'essayer de déterminer d'une manière précise le site d'Arzascu.

Ainsi, pour résumer notre pensée en deux lignes, le vrai royaume d'Urardhu, c'est la province d'Ararad qui, la première, s'est trouvée en face des Assyriens. Après qu'elle eût été écrasée, le jeune royaume de Biaïna est entré en lice, sous la conduite de Seduri ou Sarduris; celui-ci n'avait probablement pas le nom de roi, car la province de Vasbouragan qu'il gouvernait, était alors sous la dépendance du roi d'Ararad; inversement, après la chute de celui-ci, l'Ararad ou Urardhu devint l'apanage du jeune royaume de Van.

SARDURIS Ier

Les deux seules inscriptions que nous avons de ce roi, nous montrent qu'il emprunta aux Assyriens non seulement l'usage, mais encore l'écriture, la langue, et jusqu'au style de leurs inscriptions historiques. Comme les rois de Ninive, il prend dans son protocole les titres de «grand roi, de roi puissant, de roi des multitudes». Il s'intitule «roi du Naïri, roi sans rival, à qui tous les autres rois payent tribut». Nous trouverons dans la suite l'expression de «roi du Naïri» remplacée par celle de «roi de Biaïna». On dirait que le jeune royaume, dont le nom n'était probablement guère connu, avait voulu se parer du nom du grand pays de Naïri, dont il n'avait été pendant longtemps qu'une partie insignifiante et dont il était maintenant devenu l'arbitre.

Dans le reste de l'inscription, Sarduris nous apprend qu'il a fait bâtir une citadelle sur l'emplacement de la ville d'Almoun. Les blocs énormes sur lesquels les deux inscriptions cunéiformes sont gravées, font partie d'une fort ancienne substruction située à l'angle Nord-Ouest du rocher de Van, porte d'Iskéleh-Kapoussi.

Digitized by Google

Sur cette substruction on a élevé plus tard, au temps du christianisme, une église dédiée à saint Jean, dans un appareil qui contraste singulièrement avec celui de la substruction. Celle-ci est certainement de beaucoup plus ancienne. Nous ne sommes pas éloignés de croire que, dans son état actuel, elle remonte jusqu'au roi Sarduris. Dans cette hypothèse, Almun aurait désigné anciennement la ville de Van, appelée plus tard Thuspas, ou tout au moins le quartier d'Iskéleh-Kapoussi.

ISPUINIS

D'Ispuinis nous avons quatre inscriptions (Sayce, n° III—VI). Les deux premières sont fort courtes. Elles parlent d'une restauration de temple et de la construction d'une maison. La quatrième est encore moins importante; elle est d'ailleurs fort mutilée et ce n'est que par conjecture que Mr. Sayce l'attribue à Ispuinis. La troisième est au contraire d'importance capitale. C'est la fameuse inscription d'Ak-Keuprü, appelée aussi Tchoban-Kapoussi porte du berger), Meher-Capoussi (Porte de Mithra), et Tasch-Kapou (porte de pierre).

L'intérêt de cette inscription est surtout théologique. Elle contient une liste des offrandes à faire aux différents dieux, officiellement reconnus par le roi de Van. Ces dieux sont au nombre de quarante-neuf, dont la plupart sont des dieux protecteurs des villes ou forteresses de l'Arménie ou des pays conquis. A leur tête se trouve une triade, composée de Khaldis, la divinité suprême, le père des dieux (correspondant à l'Ilou des Chaldéens, à l'Aschour des Assyriens), de Téisbas, dieu de l'atmosphère, et de Ardinis, dieu du soleil. L'offrande offerte pour cette triade est de six agneaux. Mais chacun de ses membres peut recevoir un culte distinct, et alors, à Khaldis on offre dix-sept bœufs et trente-quatre moutons, à Théibas six bœufs et vingt-quatre moutons, à Ardinis quatre bœufs et huit moutons. Parmi les autres dieux on en rencontre plusieurs désignés comme dieux de telle

Digitized by Google

ou telle ville, par exemple le dieu de Dhuspas, la ville de Van; les dieux de la ville d'Artsuinis, Sighkeh, etc.

On comprend l'importance qu'il y aurait au point de vue géographique à étudier ces noms de plus près. Nous sommes d'ailleurs persuadé, que même parmi les noms qui ne sont point précédés du déterminatif *ville,* beaucoup comme Arnis, Eridras, Arazas, Erinas, Artsibaldinis etc., sont des noms de villes, que l'on pourrait essayer de comparer avec les noms que nous ont légué les Assyriens et surtout les auteurs arméniens du Ve, VIe et VIIe siècles; en faisant attention toutefois aux altérations que ceux-ci leur ont fait subir pour leur donner un sens.

L'inscription de Meher-Capoussi nous fournit aussi des renseignements au point de vue purement historique; c'est, par exemple, le fait que Ispuinis s'associa de son vivant son fils Menuas, le décret étant au nom du père et du fils. Il est d'ailleurs à regretter que ni ici, ni dans ses trois autres inscriptions. Ispuinis ne prenne aucun titre. Il ne donne ni le nom de son royaume, ni celui de sa capitale. Il ne prend même pas le titre de roi. Il est tout simplement fils de Sarduris.

Nous terminerons en faisant observer que les deux princes, en parlant de l'inscription lui donnent le nom de *porte,* tout comme les gens du pays le font encore aujourd'hui. Si cette observation est fondée, notre inscription devient encore plus intéressante; la géographie et l'histoire peuvent y gagner; la géographie, parce qu'elle facilite l'identification des localités désignées dans les inscriptions vanniques par le mot *porte* joint à un nom de ville; ces villes doivent être cherchées près des endroits où se trouvent les *portes*, c'est-à-dire les inscriptions; l'histoire aussi, car du fait même que dans cette inscription nous trouvons mentionnées plusieurs de ces portes, par exemple la porte de Khaldis, la porte de la ville de Nisiadurus (?), du dieu Houaïs, la porte de la ville d'Eridias, de Téisbas, il faut conclure que le Meher-Capoussi n'est pas le plus ancien de ces monuments; que, par conséquent, pour l'identification des anciennes villes, il doit y avoir des

Digitized by Google

recherches à faire, probablement dans la région de Van et du Varak.

MENUAS

Ce roi nous a laissé un nombre d'inscriptions considérable; on en connaît vingt-neuf (Sayce, nos VII—XXXVI). Les premières (S., VII—XIX) ont surtout de l'intérêt pour la philologie. Elles ne sont pourtant pas sans nous apprendre quelques détails historiques. Nous y voyons que Menuas fut grand restaurateur et bâtisseur, non seulement de sanctuaires, mais encore de ces *portes* dont nous avons parlé plus haut.

Le numéro XX est, au contraire, une des plus intéressantes inscriptions de Menuas. Nous trouvons là, pour la première fois le nom ancien de la ville de Van, *Dhuspas;* pour la première fois aussi, le nom du pays *Biaïna,* car le roi s'y intitule : « Menuas, fils d'Ispuinis, le roi puissant, le roi des multitudes, roi du pays de Biaïna, résidant à Dhuspas, la ville (par excellence, c'est-à-dire la capitale). L'inscription qui nous occupe, n'est pas appelée *porte,* mais *armanidad,* avec le déterminatif-préfixe des choses écrites. Mr. Sayce se hasarde à traduire ce mot par *texte, inscription,* et suggère qu'il pourrait être l'étymologie du nom d'*Arménie* que les Iraniens, en arrivant dans cette contrée, lui auraient donné à cause de ces armanidads ou inscriptions.

Mais le point le plus intéressant de notre inscription est celui-ci. Menuas nous apprend qu'à l'endroit même où il fait graver son monument il y avait jadis d'autres inscriptions que le temps ou la main des hommes avaient détruites ou du moins détériorées. Mais, nous dit Mr. Sayce, si ces inscriptions eussent daté seulement du règne du père ou du grand'père de Menuas, il serait difficile de croire qu'à l'époque de celui-ci le temps eut déjà pu les détruire, puisque celles de Menuas sont parvenues jusqu'à nous. Il n'est pas non plus probable qu'elles aient été martelées par un ennemi; car elles se trouvaient comprises dans l'enceinte de la ville. Elles étaient donc antérieures à Sar-

Digitized by Google

duris Ier. Or, nous avons vu que ce roi fut le premier à introduire l'écriture cunéiforme en Arménie; donc les inscriptions en question étaient écrites ou plutôt gravées avec un autre système d'écriture. Le raisonnement est assez spécieux. Mais, quelle était cette écriture? poursuit M. Sayce. — L'écriture héthéenne, sans doute. Pour le coup, M. Sayce *devine*.

L'inscription XXI, gravée sur le roc à côté d'une série de chambres taillées dans les flancs du rocher de Van, nous informe que c'est Menuas qui a fait creuser ces chambres pour servir de tombeaux.

Parmi les œuvres d'utilité publique de Menuas il faut compter un aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Schamiram-sou, ou eau de Sémiramis. Il paraîtrait que Menuas, qui avait été associé au gouvernement du royaume, du vivant de son père, aurait réservé à la mort de celui-ci une part d'influence à sa propre mère Tarirïas. En effet, tout près de l'aqueduc que nous venons de mentionner, on a retrouvé une courte inscription (S. XXXIII) ainsi conçue: « Ce monument est de Tarirïas, mère de Menuas; elle l'a appelé: le lieu du fils de Tarirïas.» La part que la reine-mère aurait prise à la construction de cet aqueduc, est peut-être, comme le pense Mr. Sayce, l'origine de la fable qui l'attribue à Sémiramis. L'inscription est au delà du Schamiram-sou, sur un bloc de rocher isolé. En deçà il y en a une autre du même genre (S. XXII); mais elle est au nom de Menuas lui-même.

Au point de vue théologique nous avons une indication précise dans l'inscription XXIV, qui, si Mr. Sayce l'a bien lue, nous fournit un exemple unique de divinité féminine dans le Panthéon urardhien, la déesse *Saris* qui est le premier élément du nom de Sariduris ou Sarduris. C'est probablement une forme corrompue du nom de l'Istar d'Assyrie que Sarduris Ier aurait introduite en Arménie avec l'écriture assyrienne.

L'inscription XXIX nous apprend que sur les bords du lac de Van, probablement vers le village actuel de Hakhavank se

Digitized by Google

trouvait une ville du nom d'*Akhiunikas,* dans un district appelé «du fils de Menuas», peut-être parce que ce roi en avait confié l'administration à son fils. Nous y apprenons encore que l'île d'Aghtamar s'appelait *Aïdous*. C'est, je crois, la seule fois que cette île importante est citée dans les inscriptions vanniques; les autres îles du lac n'y sont jamais mentionnées.

Toutes les inscriptions de Menuas dont nous avons parlé jusqu'ici ont été trouvées dans le territoire de la ville de Van. Elles nous ont surtout montré le souverain sous ses aspects d'homme pieux. Ses autres inscriptions, fort espacées sur le sol de l'Arménie (deux seulement, S. XXXI et XXXII sont à Van) vont nous le montrer comme conquérant.

Menuas débuta dans la carrière des armes, du vivant de son père, alors qu'il était déjà associé au gouvernement. En effet, une inscription de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul (S. XXXI) contient, au nom d'Ispuinis et de Menuas, le récit d'une expédition contre Udharukhi roi du pays de Lusas, et Katarzas, roi de la gent d'Etius. En combinant certaines données fournies par une autre inscription de Menuas (S. XXXIV) et une inscription d'Argistis (S. XLVII) on arrive à fixer le pays d'*Etius* dans la vallée de l'Araxe, aux environs des ruines d'Armavir. Menuas retourna plus tard (inscription XXXIV) au pays d'Etius, où il conquit sur un roitelet nommé Eriakhi, un district dont la capitale, Lununis, était apparemment sur le même emplacement qu'occupa plus tard Armavir.

Mais c'est surtout à l'Ouest et à l'Est de son royaume que Menuas porta ses armes. Vers le Nord-Ouest il conquit tout le pays, au moins jusqu'à Erzeroum, car on a retrouvé près d'Hassan-Kaleh une inscription (S. XXXV) dans laquelle il parle d'un temple qu'il a restauré. Dans la direction du Sud, il soumit le canton de Daron, territoire de Musch, comme le prouve l'inscription d'Irmed (S. XXXV. A). Enfin Menuas redescendit tout le cours du Murad-Tchaï, jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Euphrate. Cette dernière expédition nous est connue par une inscription

Digitized by Google

(S. XXXIII) découverte à Palou par Sir A. H. Layard. Menuas y remercie les dieux Khaldis de lui avoir livré les villes de Puterias (ou Pulerias, peut-être Palou) et de Khuzanas, le pays de Gupas et celui des Khate, ou des Héthéens, et aussi de lui avoir donné la victoire sur Sudanizavadas, roi de Milid ou Malatieh. Il fit encore une autre expédition de ce côté, comme nous le voyons par l'inscription S. XXXII, où le roi parle de victoires remportées sur le district d'Alzis (l'Alzu des textes assyriens, l'Alzni des auteurs arméniens) et sur les Khata ou Héthéens.

L'inscription XXXII contient en outre, en quelques mots, le récit d'une campagne contre le pays de Mana, dont la position est désormais fixée au delà de la chaîne du Kotour-Dagh, à l'Ouest ou au Sud-Ouest du lac d'Ourmiah. Si nous n'avions pas d'autre inscription pour nous éclairer sur cette expédition nous pourrions croire qu'elle a été assez insignifiante, d'autant plus que Menuas a dû vivre du temps de Ramman-nirar III qui, nous l'avons vu, fut seigneur et maître de tous les pays du Nord de la Perse. Mais l'inscription de Kelischin-Ouschneï (S. LVI), nous prouve, par l'éloignement même de l'endroit où elle a été trouvée que la campagne de Mana fut des plus importantes. Malheureusement l'estampage que M. Sayce a eu de cette inscription est en si mauvais état et l'inscription elle-même est si fruste, que le texte ne nous éclaire que fort peu sur la marche de l'armée de Menuas. En tout cas nous avons là un point de repère pour la chronologie. Ce n'est que sous Salmanasar IV (ou III suivant M. Thiele) que nous pouvons placer la campagne de Mana. Menuas vivait donc encore après 782; il devait être à la fin de sa carrière, et dut mourir vers 778.

ARGISTIS Ier

Le règne du fils de Menuas, Argistis Ier marque certainement le point culminant de la grandeur de l'ancienne Arménie. Argistis fut avant tout un grand guerrier. Il affermit les conquêtes de

Digitized by Google

son père et les accrut considérablement. Il faut bien dire pourtant que ses victoires durent lui être relativement faciles, à cause de la période de décadence que traversait alors l'Assyrie qui seule était capable de disputer l'empire du Nord au royaume de Biaïna. Son père et son grand-père eurent à maintenir leur indépendance contre deux des plus grands rois d'Assyrie, Samsi-Ramman III et Ramman-nirar III. Il est vrai qu'il ne semble pas qu'ils aient combattu directement contre ces deux conquérants (qui d'ailleurs paraissent les avoir prudemment évités); mais le fait même que Samsi-Ramman et Ramman-nirar ne nous parlent jamais de victoires remportées au delà du Kotour-Dagh, dit clairement qu'ils n'osèrent pas attaquer l'Urardhu, ou que, s'ils le firent, ce fut sans succès.

Nous n'avons que cinq inscriptions d'Argistis, mais l'une d'elles est fort considérable; on la divise depuis Schulz qui le premier l'a copiée, en huit parties que l'on compte comme autant d'inscriptions différentes, en sorte que le nombre des inscriptions d'Argistis est porté à 12. (Sayce, XXXVI, XXXVII—XLIV, XLV, XLVI, XLVII). Toutes sont de la plus haute importance.

Nous commençons par la grande inscription. Elle a été gravée probablement vers la fin du règne d'Argistis; en partie le long de l'escalier qui conduit aux fameuses grottes du Khorkhor dont nous avons parlé dans notre récit de voyage en faisant la description de la citadelle de Van; en partie à gauche et au-dessus de l'entrée des grottes. La division du texte en huit parties est purement matérielle; elle correspond uniquement aux différentes portions du roc que le scribe a pu utiliser.

Si on voulait se régler sur le contenu, on diviserait ce gigantesque monument d'écriture sur pierre en quinze parties; à savoir : quatorze campagnes, et une conclusion. Les quatorze campagnes paraissent répondre à autant d'années de règne d'Argistis. Il est fort probable que l'ordre des expéditions est chronologique, comme dans les *Annales* des rois d'Assyrie; en tous cas, il n'est

Digitized by Google

pas géographique comme dans les *Fastes*. Tous ces récits de campagnes sont rédigées sur un type uniforme, malgré quelques variantes ici et là. Ils débutent tous par une invocation «au dieu Khaldis et aux pouvoirs suprêmes qui ont fait présent à la race d'Argistis du pays X, appartenant au roi Y.» Suit une deuxième invocation à la triade suprême «aux dieux Khaldis, Theïsbas et Ardinis, dieux du Biaïna»; puis l'énumération des districts conquis, des villes prises et brûlées; enfin l'indication détaillée du butin, dont les différents articles sont toujours énumérés dans le même ordre: femmes, enfants, soldats, chevaux, bœufs et moutons.

Ce genre de rédaction est évidemment copié des annales des rois de Ninive. Cependant les inscriptions vanniques diffèrent sous plus d'un rapport des inscriptions assyriennes. Elles ne contiennent point de dates, et n'offrent que fort peu de points de repère: on n'y trouve, par exemple, aucune allusion aux passages des rivières qui sont parfois si précieux pour l'identification des pays conquis. Chose singulière, les lacs de Van et d'Ourmiah ne sont jamais mentionnés. Malgré cela on est arrivé à identifier assez bien les différents noms de pays et de districts grâce surtout aux annales des rois d'Assyrie, et spécialement à celles de Samsi-Ramman III et de Ramman-nirar III dont les conquêtes avaient couvert, en partie au moins, le même terrain que celles d'Argistis.

C'est surtout du côté de la Perse, dans les pays de Mana, Bustus et Barsuas, dans la région du lac d'Ourmiah et du Zagros qu'Argistis conduisit ses légions. Ces contrées, naguère soumises à l'Assyrie étaient encore occupées ici et là par des garnisons assyriennes; et ceci nous explique comment le roi de Biaïna a pu guerroyer non seulement avec les roitelets déjà redevenus à moitié indépendants, mais encore avec «les armées d'Assyrie». Car s'il n'est pas probable qu'Argistis pénétra jamais en Assyrie, il est pourtant hors de doute qu'il se rencontra plusieurs fois avec les troupes des rois de Ninive et qu'il eut le dessus dans ces rencontres. En effet, en tête de la cinquième campagne (S. XXXVIII,

Digitized by Google

l. 51 et suiv.) nous lisons: «*J'invoquai les dieux Khaldis, puissances redoutables qui ont fait présent à la famille d'Argistis, d'Harsitas, l'ennemi, et des armées de l'Assyrie.*» et plus bas (S. XXXIX, 1): «contre les villes ennemies d'Assyrie, j'ai réuni mes guerriers.» De même, en tête de la sixième campagne (S XXXIX, ll. 20—45) nous trouvons: «*J'invoquai les dieux Khaldis qui ont livré à la famille d'Argistis les pays ennemis d'Assyrie, de..., de..., de Bustus et de Tarius*»; et plus bas: «*Je me suis emparé (?) des palais du pays de Surisidas, contre (?) les armées ennemies d'Assyrie.*» Le nom propre de «*Harsitas*» qui se lit au commencement de la cinquième campagne semble à M. Sayce n'être qu'une simple transcription *à l'Arménienne*, du nom d'Assurdân-il qui fut porté par un des faibles successeurs de Ramman-nirar; hypothèse ingénieuse, sans doute, mais risquée, trop risquée, croyons-nous. Mais, encore une fois, les victoires d'Argistis sur l'Assyrie ne sauraient être contestées, et le résultat de ces victoires fut que le Biaïna devint pour un temps au moins l'arbitre du Nord de la Perse, au détriment des rois de Ninive; cela, comme je l'ai déjà dit, s'explique d'autant plus facilement, que l'Assyrie traversait alors une crise terrible, qui devait la mettre à deux doigts de sa perte.

Tandis que Menuas nous a laissé dans le Sud de l'Aderbeïdjan un monument de ses conquêtes, il est surprenant qu'Argistis ne nous ait point laissé de monument des siennes, qui furent pourtant plus complètes et plus étendues. Peut-être l'inscription encore non copiée de Sideck ou Sidikan, à quelques milles au nord de Revandoz, est-elle précisément d'Argistis. Il paraît qu'elle est bien mieux conservée que celle d'Ouschneï; c'est une raison de plus pour souhaiter qu'elle nous soit bientôt connue. Nous faisons des vœux pour que le voyageur ou le missionnaire qui se dévouera à cette tâche ne se heurte pas aux obstacles qui nous ont arrêtés (Voyez Chap. XII) et termine son œuvre avec plus de bonheur que nous.

La grande inscription ne mentionne qu'une expédition

Digitized by Google

d'Argistis au Sud-Ouest de son royaume; c'est la troisième campagne (S. XXXVIII, 5—24) qui fut dirigée contre les Héthéens. Ceux-ci avaient à leur tête Khilaruadas roi de Milid ou Malatieh. Argistis poussa jusqu'à cette ville qu'il mit à sac et revint chargé de dépouilles. Dans le cours de ce récit, il est question d'un fleuve nommé *Medaïs;* serait-ce le Murad-Tchaï? Parmi les villes qu'il a prises à l'ennemi, Argistis en nomme plusieurs dont les noms ne peuvent manquer d'être bientôt identifiés.

Enfin, l'inscription des grottes du Khorkhôr nous signale trois expéditions contre le pays d'Etius, les deuxième, quatrième et douzième campagnes. Le récit de la cinquième (S. XXXVIII, 25—50) est fort mutilé; on n'en peut absolument rien retirer. La deuxième (S. XXXVII, 17—42, XXXVIII 1—3), comme on le voit par l'entête, eut plus spécialement pour objet de combattre d'une part, Diauekhi roi d'Amitisa et Ultuzaïs et d'autre part Udhuris roi d'Etius (ou au moins d'un district d'Etius), Nous savons déjà par une inscription de Menuas qu'Etius doit être cherché dans la vallée de l'Araxe. Où était le royaume de Diauekhi? Dans les environs de Melazguerd, répond Mr. Sayce, en se basant sur le fait que l'inscription XXX où il est question de ce même Diauekhi a été trouvée près de cette ville. De fait, cette identification a un grand air de probabilité, et a l'avantage de mettre le royaume de Diauekhi sur le chemin de la vallée de l'Araxe, comme l'exige la deuxième campagne d'Argistis. Mais il est encore question de Diauekhi dans la première campagne d'Argistis (S. XXXVII, 1—16), et là le pays de ce roi est nommé avant les districts de Tarius et de Babas, qui eux-mêmes sont suivis du royaume d'Eriakhi. Les nombreuses campagnes d'Argistis à l'Est de son royaume accouplent toujours Tarius et Babas à Man, Bustus et Barsuas; c'est donc à l'Est qu'il faut chercher ceux-là; d'autre part, nous verrons tout à l'heure que Eriakhi régnait dans la vallée de l'Arpa-Tchaï. Si donc la marche d'Argistis dans sa première campagne est fidèlement retracée, c'est aussi à l'Est qu'il faut mettre le royaume

Digitized by Google

de Diauekhi. Nous reconnaissons que l'inscription XXX est une difficulté sérieuse. On peut cependant y répondre que le royaume Dauekhi était au Nord de Van, et qu'il s'étendait assez à l'Ouest et à l'Est pour qu'on eût toujours à le traverser avant d'atteindre la vallée de l'Araxe. Cette explication me paraît tout concilier. D'ailleurs il ne m'est pas possible de préciser la marche d'Argistis dans la onzième campagne.

Dans sa douzième campagne (S. XLIII 32—69) il commença par le pays de Man, d'où il descendit dans la vallée de l'Araxe, en Etius, puis il remonta le cours du fleuve pour aller attaquer le pays d'Iskigulus. Ce district était dans la vallée de l'Arpa-Tchaï, aux environs d'Alexandrapol, comme le montre la courte inscription de Kalinscha (S. XLVII). Sa capitale s'appelait Irdanius; son roi Eriakhi. Si, comme il est probable, cet Eriakhi est le même que celui de l'inscription XXXIV, dont nous avons parlé à propos de Menuas, il faut croire que ce roi possédait en outre de la vallée de l'Arpa-Tchaï une bonne partie de celle de l'Araxe.

Avant de passer aux autres inscriptions d'Argistis, le lecteur nous sera peut-être reconnaissant de donner ici dans son entier la traduction de la conclusion de la grande inscription, telle qu'elle résulte des recherches de MM. Stanislas Guyard et H. Sayce; cette conclusion se retrouve à peu près dans les mêmes termes au bas de plusieurs autres inscriptions vanniques. C'est à M. St. Guyard que revient l'honneur de l'avoir déchiffrée le premier, sans autre secours que sa sagacité qui lui fit supposer qu'elle devait répondre à peu près mot pour mot, aux formules imprécatoires par lesquelles les rois d'Assyrie terminent fréquemment leurs inscriptions. La voici:

Argistis, fils de Menuas dit: « Quiconque détruira cette inscription; quiconque effaçera le nom de (celui qui l'a fait graver); quiconque détruira (le nom, en le couvrant) avec de la terre, quiconque prétendra: c'est moi qui ai fait (ce monument), quiconque détériorera les statues et les grottes, et les inondera d'eau, que Khaldis, le Dieu de l'air et le Dieu du soleil quatre fois le maudissent d'une quadruple malédiction, qu'ils livrent son non, sa famille et sa ville, au feu et à l'eau.

Digitized by Google

L'inscription XXXVI a été découverte dans une vallée près d'Elarh, le dernier village que l'on traverse avant d'arriver à Erivan, du côté du Nord. Argistis y parle de victoires sur le pays de Ulvanis et la ville de Daras, dans l'Etius. Ainsi non seulement la vallée de l'Arpa-Tchaï et la plaine d'Armavir, mais encore la vallée du Zengui-Sou faisaient certainement partie de l'Etius.

Nous trouvons dans le n° XLV une autre campagne contre Diauekhi. Il contient bon nombre de noms de pays et de villes que nous ne pouvons malheureusement pas identifier. Je ferais remarquer en passant que Diauekhi est le seul roi dont les souverains de Biaïna aient jamais exigé des métaux précieux. Menuas (S. XXX) n'en précise pas la quantité; mais Argistis nous dit qu'il reçut de Diauekhi 41 mines d'or, 37 mines d'argent et plusieurs milliers des mines de bronze. Ceci pourrait faciliter l'identification du royaume de Diauekhi qui semble avoir été un facteur important dans l'histoire du royaume de Van.

L'inscription XLVI, comme la précédente d'ailleurs, se trouve dans l'église de Surp-Sahak ou Saint-Isaac, à Van, et comme elle, contenait le récit d'une campagne contre Diauekhi. Elle est malheureusement trop fruste pour qu'on puisse en retirer grand' chose. Cependant si Mr. Sayce a bien lu, ou plutôt bien restitué, nous apprendrons d'elle que Diauekhi portait aussi le *nom d'Urdhubursis;* je devrais simplement dire : portait le nom *d'Urdhubursis,* car nous pensons avec M. Guyard que Diauekhi, Eriakhi et d'autres noms terminés en *khi* sont des appellations patronymiques.

Enfin nous ne dirons rien de l'inscription de Kalinscha (S. XLVII); nous en avons suffisamment parlé à propos de la grande inscription, douzième campagne.

SARDURIS II

Ce prince semble avoir débuté par des succès. Il ne manquait certainement, ni d'énergie, ni d'esprit d'initiative; et cependant le

Digitized by Google

royaume de Biaïna déclina rapidement pendant son règne. L'heure de la prospérité était passée pour l'Arménie. L'Assyrie, avec Téglath-Phalasar II, se relevait plus forte que jamais, et le troisième empire allait enfin pouvoir réaliser pleinement ce que le premier avait tenté et le second ébauché. Les débuts du règne de Sarduris furent pourtant glorieux, comme nous allons le voir par l'étude de ses inscriptions, elles sont au nombre de quatre.

La première (S. XLVIII) nous apprend qu'aux titres ordinaires de « roi de Biaïna, roi des rois », que son père et son grand-père avaient portés, Sarduris avait ajouté celui de « roi de Suras ». Nous ignorons ce que pouvait être le Suras. M. Sayce croit que ce n'était qu'une province du royaume de Biaïna.

La deuxième souscription (S. XLIX) contient le récit d'une brillante campagne de Sarduris contre les pays de Mana et d'Etius. Mais, comme les districts et les villes conquis sont tous différents de ceux que Menuas et Argistis avaient mis à contribution dans les mêmes pays, il est impossible, pour le moment au moins, de recueillir rien d'important de cette inscription.

La troisième (S. L.), au contraire, est des plus intéressantes. Nous y trouvons le récit d'une campagne de Sarduris II contre le roi de Milid, Khilaruadas, fils de Sakhus, apparemment le même que le Khilaruadas d'Argistis II. La campagne, si l'on en juge par le nombre des villes et des palais brûlés, dut être fort importante. D'ailleurs l'endroit même où l'inscription a été trouvée entre Isoglou et Khumurkhan, sur les bords de l'Euphrate, dit assez qu'il ne peut être question d'une simple promenade militaire. Parmi les villes qui furent mises à sac par Sarduris, il en est une que son nom, Kar-nisi, montre avoir été une colonie assyrienne. Ce succès engagea sans doute le roi de Biaïna à pousser ses conquêtes plus au Sud du côté de la Syrie. Aussi l'avons-nous vu accourir avec les Milidiens, devenus ses alliés, pour disputer la ville d'Arpadda à Téglath-Phalasar II. Ce fut le commencement de ses revers; son pays ne tarda pas à être envahi par les légions assyriennes qui portèrent le fer et la

Digitized by Google

flamme jusques sous les murs de Dhuspas. Là, il est vrai, elles durent s'arrêter, tant étaient formidables les fortifications dont Sarduris et son père avaient couronné le rocher, déjà si bien défendu par la nature, où s'élevait la citadelle. Mais ce rocher était tout ce qui restait à Sarduris d'un empire qui, quelques années auparavant, s'étendait des sources orientales du Grand Zab, au confluent des deux Euphrate [1]!

Nous n'avons aucune inscription vannique pour nous éclairer sur la période de guerre à outrance et de profond abaissement qui suivit les défaites de Sarduris II. Cela se comprend; le royaume de Biaïna n'a rien à nous dire de ses revers et de ses humiliations. Ce n'est guère que soixante-dix ou quatre-vingts ans après Sarduris, que nous retrouvons encore quelques monuments pour nous instruire des noms de quelques-uns des princes qui occupèrent un semblant de trône pendant ces temps de malheur. Ces monuments sont des boucliers votifs dans le genre de ceux que l'on voit suspendus aux murs du temple de Khaldis, dans le bas-relief du palais de Sargon. On les a découverts à Toprak-Kilissah près du village de Kara-Tasch, aux environs d'Osdan, au Sud du lac de Van. Ces boucliers sont en bronze, et ornés de plusieurs rangs concentriques d'animaux plus ou moins fantastiques, séparés par autant de cercles composés de lignes ondulées, simulant l'eau d'un fleuve. Plusieurs d'entre eux portent l'inscription suivante: « Aux nombreux enfants de Khaldis, Rusas, fils d'Erimenas, roi puissant, roi résidant en la ville de Dhuspas. Aux nombreux enfants de Khaldis, Rusas, fils d'Argistis, roi puissant, roi résidant à Dhuspas». Rusas ne pouvant à la fois être fils d'Erimenas et d'Argistis, nous sommes autorisés à

[1] Nous passons ici sous silence les deux inscriptions d'Ilan-tasch à Ardjich parce qu'elles ne contiennent absolument rien qui, pour le moment, puisse être utilisé pour l'histoire ou la géographie. M. Sayce regarde ces deux inscriptions comme deux colonnes d'une seule inscription (S. LI). Nous ne voyons pas pourquoi; le sens ne l'exige pas; et la distance qui sépare les deux inscriptions montre bien que dans la pensée du roi qui les a fait graver, elles étaient réellement distinctes l'une de l'autre.

Digitized by Google

traduire dans l'un des deux cas par petit-fils. Or, comme Rusas s'intitule ordinairement «fils d'Erimenas» tout simplement, il faut croire que celui-ci était réellement son père, tandis qu'Argistis était son grand-père. S'il en est ainsi, Rusas ne peut être que le Rusa qui envoya des ambassadeurs à Assurbanipal, à Arbèles, et Argistis sera ce même Argistis qui, après le suicide d'Urza, essaya, du temps même de Sargon, de lutter encore contre l'Assyrie.

Si Rusas ne fut pas le dernier roi de Biaïna, il fut certainement un des derniers. La fin était arrivée, non seulement pour sa dynastie, mais encore pour la race urardhienne, pour ce peuple auquel ses ancêtres avaient conquis un rang si noble parmi toutes les nations de l'antiquité. Cette race était touranienne; après avoir habité pendant quinze ou vingt siècles les hauts plateaux de l'Arménie, elle fut envahie d'abord, puis, en partie chassée, en partie absorbée par une nouvelle race d'origine iranienne, dont les descendants sont seuls aujourd'hui connus sous le nom d'Arméniens.

Les nouveaux venus ne tardèrent pas à être les maîtres et à fonder un royaume qui végéta d'abord, puis grandit, se fortifia, et fit si bien enfin, qu'un jour il se trouvait à même de faire échec à la puissance colossale des Romains, de même que l'ancien royaume touranien avait fait échec aux légions d'Assyrie.

Digitized by Google

Digitized by Google

CATALOGUE

DES

INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES VANNIQUES OU ARMÉNIAQUES

Ce catalogue est divisé en deux parties dont l'une est consacrée aux inscriptions déjà connues et éditées, l'autre, aux inscriptions que nous avons découvertes ou qui nous ont été signalées par les habitants des pays que nous avons parcourus.

La première partie n'est pas entièrement neuve. Elle a déjà été traitée par M. Sayce dans sa remarquable étude „ *The Cuneiform Inscriptions of Van* (J. R. A. S. of G. B. and I. vol XIV et XX.) Mais, outre que ce travail est presque impossible à trouver, il pèche souvent par laconisme et quelquefois aussi par inexactitude, M. Sayce n'ayant jamais eu l'occasion de visiter l'Arménie. Ce sont ces deux *desiderata* qui m'ont déterminé à publier un nouveau catalogue plus détaillé et plus précis au point de vue topographique.

J'avais même pensé à m'écarter de l'ordre relativement chronologique qu'a suivi M. Sayce, pour adopter un ordre topographique qui montrerait mieux la marche des rois de Biaïna dans leurs conquêtes et qui faciliterait grandement la recherche de nouvelles inscriptions. Mais une considération m'a arrêté : les inscriptions cunéiformes de Van ont déjà subi trois numérotations : celle de Schulz, celle de Mordtmann et celle de M. Sayce. Il en est résulté une certaine confusion que je ne veux pas augmenter en créant une troisième numérotation. D'ailleurs de nouvelles additions ne peuvent se faire attendre qui jetteraient le désordre dans ma liste et exigeraient bientôt un nouveau remaniement.

J'adopte donc la numérotation de M. Sayce. Les 57 premiers numéros ont été traités dans le XIVe, les autres dans le XXe volume du J. R. A. S. of G. B. and I.

Digitized by Google

Les numéros de Mordtmann que je cite dans le cours de ce catalogue sont ceux de son travail intitulé : *Entzifferung und Erklärung der Armenischen Keilinschriften von Van und der Umgegend* dans la « Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft » vol. XXVI (Nos I-XLVI) et XXXI (XLVII—L).

Les nos de Schulz sont pris de son travail publié dans le *Journal asiatique* IIIe série vol. IX.

L'ouvrage de M. L. de Robert que j'ai cité plusieurs fois est intitulé : *Étude Philologique sur les Inscriptions cunéiformes de l'Arménie.* Paris Leroux 1876. Il n'a aucune valeur.

Celui du Père Nersès Sarkisian a pour titre: *Voyage en Arménie.* Il a paru à Venise en 1806; il est rédigé tout en Arménien.

Pour l'historique de la découverte des Inscriptions vanniques et de leur déchiffrement, voyez le « *Memoir* » de M. Sayce dans le J. R. A. S. of G. B. and I. vol. XIV et XX.

I.

A Van au Nord-Ouest et tout au bas du rocher de la citadelle, près la porte de l'Echelle, (c. à. d. du Port, en turc Iskeleh Capoussi), sur un bloc de pierre qui fait partie des substructions cyclopéennes de l'église ruinée de St. Jean-Baptiste; mur de l'Ouest. Sept lignes bien conservées.

Copiée par Layard. Publiée pour la première fois, traduite et commentée pas M. Sayce.

II.

Au même endroit. Sur un autre bloc de pierre, dans le même mur. Huit lignes bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° I). Copiée aussi par Layard. Publiée et traduite par Mordtmann (n° I). [1] Mon compagnon de voyage en a pris une bonne photographie.

III.

A Kaladjik, village arménien au Nord [2] de Van; sur une pierre en grès rougeâtre, ronde et travaillée comme une pierre à moulin. Cette pierre sert

1 Quand je dis *traduite* par Mordtmann je prends le mot *traduire* dans un sens fort large. Cette inscription est en assyrien et Mordtmann l'a déchiffrée à l'aide d'un dictionnaire arménien. Cette observation s'étend aux autres inscriptions.

2 Sayce (ouvr. cit. p. 454) dit « à un mille environ de Van ». Je ne sais sur quoi il fonde cette assertion. Schulz (ouvr. cit.) ne précise pas la distance. Si ce Kaladjik est le même que celui de la carte de H. Kiepert et si celle-ci est exacte, la distance est plus d'un mille, quatre ou cinq kilomètres.

Digitized by Google

maintenant d'autel dans l'église du village. L'inscription est gravée tout autour; elle se compose d'une seule ligne écrite en double; les caractères sont gâtés en plusieurs endroits par des croix qu'on y a gravées à une époque relativement récente.

La pierre a été trouvée tout près d'un rocher [1], fort escarpé, isolé et de forme pyramidale, dans le voisinage du village de Kaladjik. Ce rocher porte aujourd'hui sur son sommet une petite église. D'après la tradition du pays cet endroit a été consacré, dès la plus haute antiquité, au culte des divinités; il y aurait eu là un temple et une idole dont le christianisme aurait fait disparaître jusqu'à la moindre trace.

Cette inscription a été copiée et publiée par Schulz (n° XXXVI), publiée de nouveau et traduite par Mordtmann (N°. II).

IV.

A Zoustan, village situé à 10 kilomètres environ, au Nord de Van; chez un nommé Hossaïn, autour d'un bloc en forme de pierre à moulin. Une ligne en triple.

Estampée par Ormuzd Rassam. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce.

V.

Au Zemzem-dagh, près du hameau de Akh-Köpru, sur la limite septentrionale des *jardins* de Van. Le Zemzem-dagh est séparé du hameau et du reste des jardins par une petite rivière que l'on traverse sur un pont: de là le nom d'Akh-Köpru [2], Pont blanc. Le Zemzem-dagh forme une ligne de rochers escarpés dont le calcaire paraît le même que celui de la citadelle de Van; ces rochers sont disposés en demi-cercle. Vers le milieu de ce demi-cercle, à une vingtaine de mètres au-dessus du sol, la surface du rocher a été aplanie de façon à former un tableau rectangulaire haut de 5 mètres, large de 2 mètres et en retrait sur la surface naturelle du rocher, de 30 centimètres environ; on a ménagé tout autour de ce tableau deux retraits en forme de gradins, larges de 25 à 30 centimètres, pour servir de transition entre la surface du rocher et le fond de la table, en sorte que l'inscription, tout en étant à l'abri des injures du temps, reste parfaitement éclairée. Vue de la plaine la niche ressemble absolument à une porte. Aussi les gens du pays

1 Ce rocher ne peut être que celui de Lesk, qui correspond parfaitement à la description que j'en donne d'après Schulz. Un village arménien est bâti sur ses pentes septentrionales. Nous avons mis une heure et demie pour nous y rendre de la maison des PP. Dominicains, voir p. 263.

2 D'après Schulz le nom de cette localité serait Ak-Kirpi, ce qui voudrait dire hérisson blanc. Quand M. Sayce nous dit, en se fondant sur Schulz, que *Ak-Kirpi* veut dire «White hedge»; c'est sans doute une faute d'impression: lisez «White Hedge-hog». Deyrolle écrit Ar-Kipri, mais il n'en donne pas la signification.

Digitized by Google

l'appellent-ils : Meher Capoussi, — la porte de Mihr où de Mithra, suivant l'interprétation la plus commune, ou encore la porte du Sceau, suivant une autre opinion. On l'appelle encore plus souvent Tchoban-Capoussi, la porte du Berger. Voici la raison que les gens du pays donnent de cette appellation. Un berger s'étant endormi au pied de cette porte, eut un songe dans lequel un bon génie lui révéla le secret qui devait lui ouvrir la porte enchantée. Ce secret consistait à prononcer certaines paroles mystérieuses contenues dans l'inscription gravée sur la porte. A peine éveillé il prononce les paroles magiques et aussitôt la porte s'ouvre toute grande pour le laisser pénétrer dans une caverne pleine d'or et de diamants. La porte se referme derrière lui : il se hâte de remplir sa besace du précieux butin. Il répète les mots enchantés; de nouveau la porte obéit à son ordre et le laisse sortir. Il allait tout joyeux porter son trésor chez lui, quand il s'aperçoit que dans son empressement il a oublié sa houlette. Vite il retourne sur ses pas. Une troisième fois la porte s'ouvre devant lui, mais, quand il voulut sortir, la mémoire lui fit défaut. Il ne put se rappeler les mots enchantés.. . Et il vit encore enfermé dans la caverne où on l'entend parfois gémir !

L'inscription est en double comme dans bon nombre d'inscriptions vanniques. La première copie, celle du haut, est en caractères relativement petits et serrés, mais fort bien conservés. Elle a 31 lignes. La seconde est en caractères beaucoup plus gros, aussi compte-t-elle 53 lignes, malheureusement fort endommagées. Schulz, le premier, et ensuite Layard, remarquèrent quelques vestiges d'un vernis jaune, dont l'inscription aurait été recouverte, sans doute pour la protéger des intempéries.

Copiée et publiée par Schulz (n° XVII). Copiée de nouveau par Layard ; estampée par Deyrolle. Publiée et traduite par Mordtmann (n° *III*).

VI.

A Zoustan (voy. plus haut n° IV).

Sur une pierre brisée en quatre; les fragments ont été numérotés par M. Sayce A. B. C. D. Ils ont respectivement 4, 2, 3, et 3 lignes, toutes fort mutilées.

Estampée par Rassam. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce (n° VI A. B. C. D.).

VII.

A Schouchantz, village arménien situé sur les pentes du mont Varak, à huit kilomètres environ à l'Est de Van. Cette inscription d'après M. Sayce aurait été découverte par Rassam, dans un mur, en bas du monastère de *Kaminwan Magramana.* [1] Nous l'avons vue au monastère de *Garmirvor*

[1] Layard a visité aussi ce couvent qu'il appelle Kormarvor. Il n'a pas vu cette inscription.

Digitized by Google

(c'est-à-dire le monastère rougeâtre); ce couvent est certainement le même que le Kaminwan de Rassam. La pierre n'était plus dans un mur, mais déposée à terre, à droite, le long de l'entrée qui donne accès dans la cour du couvent. L'inscription se compose de sept lignes bien conservées; la pierre malheureusement n'est qu'un fragment. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce d'après l'estampage de Rassam. J'en ai pris moi-même une copie, et mon compagnon en a pris une excellente photographie [1].

VIII.

A Shouchantz aussi, et également au monastère de Garmirvor. Schulz dit avoir vu cette inscription dans la cour de l'église de Schouchantz. L'église de Schouchantz n'est probablement autre que celle du monastère. Quant à nous, nous l'avons vue sur une pierre qui fait partie de la maçonnerie du mur du couvent, à l'extérieur et à droite de l'entrée. Layard l'avait vue aussi au monastère de *Kormawor* (ou Garmirvor) sur une pierre noire, dans le mur. Elle a 4 lignes.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXIV). Copiée de nouveau par Layard, publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam. J'en ai pris une copie moi aussi.

IX.

A Schouchantz, au monastère de Karemvor (Garmirvor?) autour d'une pierre plate et ronde. Trois lignes très mutilées.

Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce d'après un estampage de Rassam.

X.

A Sighkeh, village arménien sur la limite orientale des jardins de Van. Sur une pierre longue qui soutient un banc de terre, sous le porche de l'église, à droite. 8 lignes assez mutilées.

Publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam; copiée aussi par moi.

XI.

Même village et même église; sur une pierre qui forme le bas du chambranle de droite de la porte qui donne accès à la cour de l'église. Cinq lignes assez bien conservées.

Publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam. Je l'ai copiée moi aussi.

[1] Deyrolle parle d'une inscription bien conservée qu'il a vue encastrée dans le mur d'un moulin, à vingt pas du couvent; c'est apparemment notre inscription qui aura ensuite été transportée au couvent.

Digitized by Google

XI a.

Même village et même église. Je crois avoir vu cette inscription dans une niche pratiquée dans le mur même de l'église, à droite de l'entrée. Trois lignes assez bien conservées.

Publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam.

XII.

A Schouchantz, monastère de Garmirvor (voy. plus haut n° VII), sur une pierre brisée en deux dans le sens de la hauteur. Quatre lignes mutilées, au commencement et à la fin.

Copiée et publiée par Schulz qui a numéroté séparément (XXV et XXVI) les deux moitiés de la pierre. Publiée de nouveau et traduite par Mordtmann (n°s XIV et XV).

NB. Ces quatre lignes sont un double des lignes 4—7 du n° X.

XIII.

A Schouchantz, dans la cour du monastère, autour d'une pierre plate et ronde. Trois lignes incomplètes. Schulz dit qu'elle a été trouvée dans la cour de l'église de la Vierge à 10 minutes au Nord-Est de Schouchantz (cette église ne doit être autre que le couvent de Garmirvor, Layard l'a vue au monastère de *Kormavor;* elle servait alors de base à une colonne de bois. Trois lignes.

Copiée et publiée par Schulz (n°XXIII). Copiée aussi par Layard. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XII).

NB. C'est un double du n° IX, mais il est mieux conservé.

XIV.

Monastère de Yedi-Kilissah (les sept Églises) au mont Varak, à 15 kilomètres environ à l'Est de Van; autour d'une pierre plate et ronde. Une seule ligne en triple.

Publiée pour la première fois par Mordtmann (n° XLVII) Z. D. M. G. XXXI (1877). Publiée de nouveau et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam. Copiée aussi par moi [1].

XV.

Dans les jardins de Van; chez un arménien nommé Simon Ferdjoulian. Autour de deux pierres plates et rondes qui servent de bases à des colonnes de bois. Une seule ligne en triple.

1 D'après mon carnet c'est au monastère de Garmirvor que j'aurais copié cette inscription. Je me suis trompé sans doute. Cependant je ferai observer que Mordtmann l. c. ne détermine pas l'église. Il dit simplement «In der Nähe von Van, in einer Kirche».

Digitized by Google

Publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam [1]. Copiée aussi par moi.

XVI.

Lieu inconnu. Six lignes.

Publiée et traduite par M. Sayce d'après un estampage de Rassam.

XVII.

A Kochbanz [2], petit village dans une gorge du mont Varak à une dizaine de kilomètres de Van; église de Saint-Grégoire (Sourp Krikor ou Kirikor); sur une pierre grisâtre, placée au-dessus de la porte d'une chapelle, à droite de la nef de l'église. Cinq lignes, en double, parfaitement bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXX). Publiée et traduite par Mordtmann (n° XX). Voir p. 269 notre excursion à Sourp Krikor.

XVIII.

Même village et même église; sur une pierre que l'on a encastrée au-dessus, de la porte de la chapelle de Sourp Garabed (Saint Jean-Baptiste) à gauche en entrant dans l'église. Cinq lignes mutilées au commencement et à la fin.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXXI). Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXX).

XIX

Même village et même église; sur un bloc presque cubique, servant de pierre d'autel. Quatre des faces de ce bloc sont revêtues de caractères cunéiformes. En tout, dix-neuf lignes assez bien conservées, sauf celles qui correspondent à la face supérieure.

Copiée et publiée par Schulz qui a numéroté chaque côté de la pierre séparément (XXXIII, XXXIV, XXXV et XXXII): mise en ordre par M. Sayce et traduite par Mordtmann [3] (n° XXII); publiée de nouveau d'après un estampage que Rassam lui a procuré.

[1] D'après M. Sayce, Rassam aurait estampé cette inscription chez un certain Attam-Aga. Cet Attam-Aga était le père de Simon Ferdjoulian, ou peut-être même son grand-père. Ce sont encore les mêmes inscriptions que Deyrolle a essayé d'acheter à Fardjoul-Oglou Adhamara (lisez Adham-Agha = Attam-Aga) voy. T. D. M. 1876, 1, p. 396.

[2] Deyrolle (T. D. M. 1876, 1, p. 388) appelle ce village Kopans-Kaleh. Nous ne l'avons jamais entendu désigner par un autre nom que celui du couvent, Sourp Krikor.

[3] Les 12 premières lignes commencent sur la même face et se continuent sur deux autres faces. C'est l'inscription proprement dite. Le quatrième côté contient les autres lignes formant la conclusion imprécatoire dirigée contre ceux qui détruiraient l'inscription.

Digitized by Google

XX.

Rocher de Van; sur la partie Nord-Est (voyez notre plan de Van f.). Il y a là trois inscriptions gravées sur le roc même. Elles sont à quelques pas l'une de l'autre, mais à des hauteurs assez différentes; celle de gauche est la plus élevée, celle du milieu est presque à fleur de terre; celle de droite est à dix mètres environ au-dessus du sol. Elles sont absolument identiques, sauf quelques variantes orthographiques. Fort bien conservées, excepté celle du centre. Dix-neuf lignes.

Copiées et publiées par Schulz (nos XIII, XIV, XV). Copiées aussi par Layard; estampées par Deyrolle. Publiées et traduites par Mordtmann (nos IV, V, VI). M. Sayce les a numérotées XX, 1, 2, 3. Mon compagnon de voyage à pris une photographie de XX, 2.

XXI.

Au sommet du rocher de Van, du côté Nord-Est, gravée sur le roc, à droite de l'entrée d'une grotte qui est comprise dans l'enceinte de la citadelle. La grotte est à cent pas environ plus à l'Est que les trois inscriptions du no XV, c'est-à-dire à peu près au-dessus du Kazneh Capoussi qui est marquée *e* sur notre plan [1]. L'entrée est cachée derrière les rochers et tout à fait inaccessible d'en-bas. Dix-sept lignes bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (XVI). Copiée de nouveau par Layard Publiée et traduite par Mordtman (no IX).

XXII.

A trois quarts d'heure au Sud-Ouest du village arménien d'Artamied, qui lui-même est à deux heures et demie au Sud de Van, au delà d'un ruisseau que l'on appelle Schamiram-Sou (Eau de Sémiramis), parce qu'il coule en partie dans un canal fort ancien que l'on attribue à Sémiramis; sur un bloc de rocher isolé, de couleur rougeâtre, d'où lui vient son nom de Kizil-Tasch (Pierre rouge). Quatorze lignes assez bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (no XIX). Publiée et traduite par Mordtmann (no VIII). Photographiée par mon compagnon de voyage.

XXIII.

Au même endroit, sur un bloc isolé mais en deçà du Schamiram-Sou. Trois lignes en double, bien conservées.

[1] M. Sayce, qui, pour cette inscription n'a pas eu d'autres sources d'information que Schulz et Layard, dit qu'elle est à l'Est du Khorkhor ou château de Van; il veut dire à l'Est du Gourâb. Le nom de Khorkhor ne s'applique pas au château, mais aux jardins qui se trouvent au pied du rocher, au-dessous des grottes *qui ont reçu leur nom de ces mêmes jardins.*

Digitized by Google

Copiée et publiée par Schulz (n° XVIII). Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXIX). Copiée par moi et photographiée par mon compagnon.

XXIV.

Sur une pierre offerte à Rassam. Huit lignes en fort bon état.

Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce d'après un estampage.

XXV.

Au couvent de Yedi-Kilissa (voy. n° XIV). Sur une pierre qui sert d'autel dans une chapelle de l'église à droite en entrant. Six lignes assez bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXVIII). Copiée aussi par Layard et par Nerses Sarkisian (n° III). Publiée et traduite par Mordtmann (n° XIX).

XXVI, 1.

Au même endroit. Sur une pierre longue de 4 pieds 9 pouces, large d'un pied, que l'on a employée dans la construction du mur de l'église et qui se voit à droite de la porte principale. Sept lignes très bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXIX). Copiée aussi et publiée par Nerses Sarkisian (n° 1). Copiée de nouveau par Layard, enfin, estampée par Rassam. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XVII).

XXVI, 2.

Même endroit, dans une petite chapelle à gauche de la nef de l'église, sur un bloc grisâtre qui porte la pierre d'autel. Six lignes très bien conservées. Copiée et publiée par Schulz (n° XXVII), et par Nerses Sarkisian (n° II); publiée et traduite par Mordtmann (n° XVIII). Copiée aussi par moi.

XXVI, 3.

Même endroit. Sur le linteau de la porte d'une salle qui sert de grenier; cette salle est accolée au côté droit de l'église principale; on la voit très distinctement, dans la gravure que Deyrolle a donnée dans le T. D. M, 1876. 1. P. 391. Six lignes très mutilées.

Estampée par Rassam. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce (n° XXVI, 3). Copiée aussi par moi. Ma copie donne deux lignes de plus que l'estampage de Rassam. Ces deux lignes tout incomplètes qu'elles soient me permettent d'affirmer que cette inscription est un double du n° XXV de M. Sayce.

XXVII.

A Karakhân, hameau kurde, sur la rive droite du Bendimahi-tchaï, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le golfe d'Ardjîch; sur

Digitized by Google

un bloc de basalte long de 2 mètres environ, large de 45 à 50 centimètres. Quatorze lignes en double.

Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce (n° XXVII) d'après un estampage (de Rassam, je pense). Copiée par moi; photographiée par mon compagnon de voyage [1].

XXVIII.

A Sighkeh (voy. plus haut n° X) sur une pierre à l'entrée de l'église. Douze lignes assez bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XXII). Estampée par Rassam. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XI) et M. Sayce, qui s'est servi de la copie de Schulz pour les trois premières lignes, et de l'estampage de Rassam pour les lignes suivantes.

XXIX.

Dans l'île d'Aghtamar. Sur une pierre grisâtre, taillée en forme de pierre à moulin; Schulz l'a vue dans la cour de l'église, Layard et Deyrolle sous le porche de l'église. M. Sayce dit qu'elle est « built into the court of the church ». L'inscription est sur les deux plats de la pierre; le pourtour au contraire ne porte aucun signe. Quand la pierre a été gravée elle était carrée; en l'arrondissant on a détruit une partie des caractères. Dix lignes sur une face et 12 sur l'autre.

Copiée et publiée par Schulz (n°s XX et XXI) et par Nersès Sarkisian (n°s VIII et VII). Copiée aussi par Layard. Publiée et traduite par Mordtmann (n°s X et IX). M. Sayce les numérote XXIX, A et B.

XXX.

A Yazli-Tasch, petit hameau kurde situé à 10 kilomètres environ au Nord-Ouest du village de Daher qui, lui-même, est dans le voisinage de Melazguerd (sur le Mourad-Tchaï, au Nord du lac de Van): Dans une niche, ou table, taillée dans le roc. Trente-neuf lignes parfaitement bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XLII). Copiée, publiée et traduite par Mordtmann (n° XXIV) et par Louis de Robert (Ouvr. cité, p. 121).

XXXI.

A Van, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. Cette église comprend de fait deux églises contiguës de construction fort ancienne, en avant

[1] Quand nous avons passé à Karakhân ce bloc était à moitié enfoncé dans le sol, le côté de l'inscription se trouvant en dessous. Voy. notre voyage, p. 290. Schulz avait trouvé au bazar de Van un double de cette inscription, mais excessivement mutilé. M. Sayce le reconstitue dans une note (ouvr. cit., p. 535) d'après la stèle de Karakhân.

Digitized by Google

desquelles on a bâti plus récemment une nef qui donne accès aux deux églises: sur une pierre qui fait partie de la maçonnerie du mur de l'église de gauche, à droite en entrant, à fleur de pavé, on voit une inscription de 30 lignes très mal conservées. Copiée par Layard. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce. J'avais commencé à l'estamper; mais les circonstances ne m'ont pas permis d'achever ce travail.

XXXII.

Même endroit, même église; sur le linteau d'une porte de communication entre les deux églises. Cette porte est maintenant murée du côté de l'église de droite. Son épaisseur a été transformée en cantine; on y tient l'huile. L'inscription est du côté de l'église de gauche et tournée en dedans, en sorte qu'il faut pénétrer dans la cantine pour la copier. Dix lignes assez bien conservées; malheureusement la pierre est tellement engagée dans la maçonnerie qu'on ne peut lire le commencement des lignes.

Copiée et publiée par Schulz (XXXIX); copiée par Layard, estampée par le capitaine Clayton. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXV); Copiée aussi par moi. M. Sayce a publié une transcription et une traduction revisées dans les *Records of the Past* (New Series) vol. I, p. 163.

XXXIII.

A Pahlou, sur la rive droite du Mourad-Tchaï: gravée sur un roc [1] qui surplombe le fleuve et que couronnent les ruines d'une ancienne forteresse. 28 lignes passablement conservées. Les 21 premières qui sont l'inscription proprement dite sont séparées des autres, qui forment la conclusion imprécatoire, par un intervalle [2], comme d'ailleurs dans plusieurs autres inscriptions vanniques. Copiée et publiée [3] par Layard, à qui elle avait été signalée par le Dr. Smith [4]. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXVII).

XXXIV.

A Tsolaguerd (en turc Tasch-Bouroun, c'est-à-dire nez de pierre), sur le dernier éperon du massif de l'Ararat, immédiatement au-dessus

1 Reclus (Géogr. Univ. 9, p. 370) dit que l'inscription est sur la terrasse *méridionale*. Veut-il dire par là qu'elle est sur la rive *méridionale*? dans ce cas, l'inscription serait *en face* de Palou.

2 Lenormant se fondait sur cet intervalle (Lettres assyriol. I, p. 120) pour dire qu'il y avait non pas une, mais deux inscriptions.

3 Inscriptions in the cuneiform character, pl. 74.

4 Niniveh and its remains II, p. 137, note (édition Putman) II° partie, chap. I.

Digitized by Google

de la plaine de l'Araxe, et à Kara-Koyoun [1] (c'est-à-dire mouton noir) plus bas, sur la rive droite de l'Araxe, en face de l'ancienne Armavir. Vingt-quatre lignes pas trop bien conservées.

L'inscription de Tsolaguerd a été découverte, copiée et publiée (dans un journal arménien de Moscou, l'*Ararat* 1870) par le Vartabed Mezrop Sempadian. — Celle de Karakoyoun, a été découverte, copiée et publiée par Kästner (dans le « Bulletin de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg VII, p. 275 et suiv.), toutes les deux publiées et traduites par Mordtmann (nos XXVI et XLVIII) à qui revient le mérite de les avoir identifiées. M. Sayce avait travaillé tout d'abord sur le texte tel qu'il l'a trouvé dans Mordtmann. Il publia de nouveau cette inscription dans le « Museon » (1883) d'après une photographie que lui avait procurée M. Patkanoff: enfin il la publia pour la troisième fois (J. R. A. S. XX. 1888) sous le même n° XXXIV.

XXXV.

A Hassan-Kaleh, dans la vallée d'un affluent de gauche du cours supérieur de l'Araxe ou Pasin-Sou, à quelques milles à l'Est d'Erzéroum, sur une pierre. Neuf lignes bien conservées.

Découverte et copiée par M. de Saulcy, qui l'a publiée ensuite dans son « Voyage autour de la mer Morte », pl. II, 1.

XXXV a.

Irmed, dans la plaine de Mousch, dans le cimetière, sur les deux faces d'une pierre (tombale ?). Ce n'est qu'un fragment. Dix lignes sur une face et onze sur l'autre; toutes plus ou moins mutilées au commencement et à la fin.

Découverte et estampée par le Capit. Clayton. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce d'après l'estampage qui est conservé au British Museum.

XXXVI.

Dans une vallée, près d'Elarh, le dernier village que l'on rencontre avant d'arriver à Erivan, par le Nord. Dix lignes bien conservées.

Découverte, copiée et publiée (*Le Nouvelliste russe*, 1863, n° 45) par le Vartabed Mezrop Sempadian. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXXI) à qui une copie fut communiquée par le P. Léon Alishan et son frère M. Serope Alishan. Copiée aussi par de Robert [2].

[1] Sayce dit à Karakoïn, je corrige sans hésiter Kàra-Koyoun. M. Sayce ajoute que l'inscription a été trouvée presque au confluent du Kosagh et de l'Araxe. Je ne sais pas où est le Kosagh à moins que ce ne soit le Karsagh = Karpi Tchaï ou Abaran-Sou. Dans ce cas l'inscription aurait été trouvée sur la rive gauche de l'Araxe.

[2] Je donne ce détail sur la foi de M. Sayce, car je n'ai pas trouvé cette inscription mentionnée dans l'ouvrage de M. de Robert.

Digitized by Google

XXXVII—XLIV.

Rocher de Van, grottes du Khorkhor: sur le roc, le long de l'escalier qui conduit aux grottes, à gauche, au-dessus et à droite de l'entrée; Sept tableaux répartis de la manière suivante:

1° Tout au haut de l'escalier, sur la face méridionale du rocher. Quarante-trois lignes assez bien conservées, sauf les premières et les dernières (n° XXXVII de Sayce, n° II de Schulz).

2° Au milieu de l'escalier. Cinquante-sept lignes, à peu près dans le même état que le numéro précédent (n° XXXVIII de Sayce, n° III de Schulz).

3° Au bas de l'escalier. 71 lignes, même état de conservation (n° XXXIX de Sayce, n° IV de Schulz).

Ces numéros, cela va sans dire, regardent le Midi (plus exactement le Sud-Ouest) comme le n° 1.

4° Sur le retour à angle droit du rocher, qui, ici, présente un retrait causé par l'aplanissement de la surface où devait être pratiquée l'ouverture des grottes; ce numéro regarde donc l'Est Sud-Est. Quatre-vingt-une lignes, bien conservées (n° XL de Sayce, n° V de Schulz).

5° Entre la précédente et la porte des grottes, sur la face méridionale du rocher, par conséquent sur un plan qui fait l'équerre avec celui du n° 4. Quatre-vingt-une lignes, de conservation assez médiocre (n° XLIII de M. Sayce, n° VI de Schulz).

6° Au-dessus de la porte. Il y avait là, d'après Schulz, un nombre de lignes assez considérable, mais en si mauvais état, qu'il n'a pu en copier que vingt (n° XLI de M. Sayce; n° VII de Schulz).

7° Sur le côté gauche de l'entrée elle-même on voit encore ici et là quelques caractères qui ont échappé à la destruction. Layard en a recueilli une vingtaine appartenant à huit ou dix lignes différentes (n° XLII de M. Sayce).

8° A droite de l'entrée, à une certaine distance, sur une roche saillante, aujourd'hui inaccessible. Le plan de l'inscription est perpendiculaire à celui de la porte, et regarde l'Ouest. Aussi peut-on, malgré le précipice qui empêche de l'approcher, la copier de la porte même de la grotte. 20 lignes très bien conservées (n° XLIV de M. Sayce, n° VIII de Schulz).

Je ne puis vraiment comprendre pourquoi M. Sayce rejette le cinquième tableau après le septième. Il serait bien extraordinaire que le scribe eut d'abord négligé d'utiliser l'endroit où ces 81 lignes se trouvent, pour y revenir après coup. D'ailleurs cet intervertissement me paraît faire violence au texte lui-même; car les dix premières lignes du cinquième tableau sont réellement la continuation des 15 dernières lignes du quatrième tableau avec lesquelles elles ne forment qu'une seule campagne;

Digitized by Google

de même que les douze dernières lignes du même tableau (cinquième) sont clairement le commencement d'une autre campagne qui est continuée par les onze premières lignes du sixième tableau.

La grande inscription a été copiée et publiée par Schulz (nos II—VIII) et par Layard; publiée et traduite par M. Mordtmann (XXX = Schulz II) et estampée par Deyrolle. M. Sayce en a publié une nouvelle traduction dans les *Records of the Past.* New Series. vol. IV, p. 114.

XLV.

A Van, dans l'église de Surp-Sahak (Saint-Isaac), sur une pierre qui est sous l'autel. Fragment de 40 lignes, toutes plus ou moins mutilées au commencement et à la fin.

Copiée par Layard; publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce. Une nouvelle traduction du même savant a paru récemment dans les *Records of the Past.* New Series, vol. IV, p. 134.

XLVI.

Même endroit, même église, sur une pierre qui fait partie du mur. Fragment de 17 lignes, plus mutilé encore que le précédent.

Copiée par Layard. Publiée et traduite pour la première fois par M. Sayce.

XLVII.

A Kalinshah, village situé à 8 kilomètres environ d'Alexandrapol (en turc Gûmri) dans la vallée de l'Arpa-Tchaï, affluent de l'Araxe. Cinq lignes en très bon état.

Découverte par M. J. Kästner; publiée par lui dans les *Mélanges asiatiques de l'Académie de Saint-Pétersbourg,* IV, p. 675, et dans le *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg,* t. VII, p. 278. Publiée et traduite par Mordtmann (no XXVI), par M. Sayce (no XLVIII) et par Stan. Guyard dans ses *Mélanges d'Assyriologie* (Paris, Imprim nation., 1883).

XLVIII.

A Van, église de Saint-Pierre et de Saint-Paul (voy. plus haut no XXXI); église de droite, sur le linteau d'une porte qui se trouve à gauche de l'autel. Cette porte est sur le même plan que l'autel et donne accès au chevet de l'église [1]. Fragment de 31 lignes, toutes plus ou moins mutilées, surtout du côté gauche.

Copiée et publiée par Schulz (no XXXVIII), et par Nersès Sarkisian (no V). Copiée par Layard. Estampée en partie par Clayton. Publiée et traduite par Mordtmann (no XLI). Copiée aussi par moi.

[1] Il y a à droite de l'autel une autre porte dont le linteau contient également une inscription, mais si fruste que j'ai dû renoncer à la copier.

Digitized by Google

XLIX.

Rocher de Van. Excavation dite *Kazneh-Kapoussi* ou Porte du Trésor: elle est sur la partie du rocher qui regarde le Nord-Est (marquée *e* sur notre plan). C'est une niche voûtée en plein cintre, taillée dans le roc à trente mètres environ au-dessus de la plaine, sur des pentes escarpées, mais accessibles. L'inscription est gravée sur la paroi de gauche, dans l'épaisseur de la niche. La partie inférieure est en ce moment cachée par le sol qui a été considérablement exhaussé, et la partie supérieure a été endommagée par une croix arménienne grossièrement tracée en travers. 29 lignes qui sont encore assez bien conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XII) copiée par Layard. Copiée et publiée par Nersès Sarkisian (n° VI). Estampée par Deyrolle. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XL). Louis de Robert (Ouvr. cité, p. 146) a aussi publié, traduit et commenté cette inscription.

L.

Entre Isoglou et Kümürkhan, à l'Est et près de Malatieh; sur la rive orientale de l'Euphrate. Sur un rocher. Quarante lignes assez bien conservées.

Copiée par von Mühlbach et publiée par lui dans les *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin.* I (1840), p. 70-75. Publiée de nouveau par Grotefend dans *Original Papers read before the Syro-Egyptian Society of London.* I (1845), p. 125 et suiv. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XXXVIII) et par M. Sayce (n° L.)

LI III.

A trois ou quatre kilomètres à l'Est d'Ardjîch, au Nord du lac de Van, sur un rocher qui domine la vallée, et que l'on appelle tantôt Kara tasch, c'est-à-dire *Pierre noire,* à cause de sa couleur, et tantôt Ilan-tasch *Pierre aux Serpents* à cause des curieux reptiles qui vivent, depuis des siècles, dit-on, dans les fissures d'une caverne située dans ce rocher (voir notre voyage, p. 292). Dans une niche ou table, taillée sur la face méridionale du rocher, à trois mètres et demi environ au-dessus du sol. Onze lignes assez bien conservées, sauf la cinquième et la sixième.

Copiée et publiée par Schulz (n° XLI). Copiée aussi par le Dr Humphrey Sandwith. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XLIII). Numérotée LI, col. III par M. Sayce.

LI, col. I.

Au même endroit à 150 pas environ plus à l'Est, à la même hauteur, autre table. Onze lignes mieux conservées.

Copiée et publiée par Schulz (n° XL). Publiée et traduite par Mordt-

Digitized by Google

mann (nº XLII). Numérotée LI, col. 1, par M. Sayce [1]. Copiée aussi par moi, ainsi que la précédente.

LII.

Toprak-Kilissah, près du village de Kara-tasch, l'ancienne Managuerd, ou *ville de Menuas* [2]. Kara-tasch n'est pas loin de Vastan au Sud de Van.

Toprak-Kilissah (ou l'église de terre) est situé sur les ruines d'un palais ou plutôt d'un temple vannique. Il y a déjà longtemps que Sir A. H. Layard avait acheté à Constantinople un certain nombre d'objets de bronze que l'on a su depuis avoir été trouvés à cet endroit. Parmi ces objets se trouvaient les fragments d'un bouclier votif couvert de représentations chimériques d'animaux et d'une inscription. — Pendant l'été de 1880 M. Rassam entreprit des fouilles à Toprak-Kilissah et découvrit deux autres boucliers du même genre et des rosettes de bronze [3] dont l'une offre aussi une inscription ainsi que les deux boucliers. Ces objets sont en ce moment au Brit. Mus [4].

Ces inscriptions que je suppose être disposées en cercle tout autour du bouclier, ont été publiées et traduites pour la première fois par M. Sayce. Elles sont malheureusement mutilées, tous les fragments des boucliers n'ayant pas été retrouvés. Pendant que nous étions à Van, nous avons eu l'occasion de nous procurer deux fragments dont l'un représente des rangées concentriques d'animaux, séparées par des lignes ondulées en forme de vagues, et l'autre porte quelques signes cunéiformes (a. s. D. P.) fort espacées qui peuvent être la fin du nom de Rusa-a-s et le commencement de celui d'Erimenas. On nous a affirmé que ces objets avaient été trouvés dans des fouilles faites à Toprak-Kaleh au Nord des jardins de Van.

LIII.

Sur une pierre trouvée à Adam-Khan, au nord d'Eranos, l'ancienne Tsag, sur une hauteur du rivage Sud-Ouest du lac d'Erivan (appelé aussi

1 Entre ces deux inscriptions, le rocher porte une autre table, mais tellement détériorée qu'on serait tenté de croire qu'elle n'a jamais reçu d'inscription. M. Sayce suppose que les trois tables, malgré la distance qui les sépare, ne formaient qu'une seule inscription en trois colonnes. La colonne de droite serait la première et celle de gauche la dernière. Cette supposition manque de vraisemblance. Voir notice historique.

2 Sayce. The cuneiform inscript. of Van. J. R. A. S. New. Ser. XIV, p. 653.

3 M. Sayce (ouvr. cit., p. 656) dit que les fragments du taureau ailé, ainsi que les rosettes portaient des inscriptions. Il ne donne qu'une inscription, celle du taureau; l'inscription des rosettes étant en trop mauvais état pour que l'on en puisse rien tirer.

4 *Cf. A Guide to the Exhibition Galleries of the British Museum*, 1890, p. 141. J'apprends que le Musée de Berlin possède aussi un certain nombre de monuments du même genre.

Digitized by Google

lac de Sevanga ou Gueuk-Tchaï); maintenant au Musée de Tiflis. Sept lignes bien conservées.

Découverte et copiée par le Vartabed Mesrop Sempadian; publiée par lui, en 1863, dans le *Nouvelliste Russe* de Moscou. Publiée et traduite par Mordtmann (n° XLV). Photographiée et publiée par la *Gesellschaft der Liebhaber der Archäologie des Kaukasus*. Traduite par M. Sayce d'après cette photographie.

LIV.

Trouvée à Armavir, dans la plaine de l'Araxe, par le Vartabed Mesrop Sempadian. Fragment de 13 lignes passablement bien conservées.

Publiée et traduite par Mordtmann (n° XLVIII) dans le *Z. D. M. G.*, XXXI (1877). Cf. n° LXVIII.

LV.

Sur une pierre trouvée au pied de la colline d'Otsapert près du village de Ktanotz appelé aussi Alitschalu, au Sud-Est du lac d'Erivan. Dix-neuf lignes très mutilées.

Copiée par le Vartaped Mesrop Sempadian et publiée par lui en 1862, dans le *Nouvelliste Russe* de Moscou (n° 37 a). Publiée et traduite par Mordtmann (n° XLIIII) d'après une copie que lui avait procurée le P. Léon Alishan et son frère M. Sérope Alishan.

LVI.

Col de Kel-i-schin, sur la frontière de la Perse et de la Turquie, au Sud d'Ourmiah; sur une petite éminence, à côté du chemin, presque au haut du col. C'est un pilier de pierre bleu sombre, haut de six pieds, large de deux pieds et épais d'un pied; arrondi au sommet et aux angles, et monté sur un piédestal fait d'un seul bloc de pierre, semblable à celle du pilier lui-même. Ce pilier a donné son nom au col, Kel-i-schin voulant dire pilier bleu. L'inscription regarde l'Est; elle comprend au moins 43 lignes malheureusement fort mutilées.

Cette inscription a été découverte par Schulz; mais sa copie ne nous est pas parvenue. Rawlinson la vit aussi en 1841 (J. R. G. S. X, p. 21); je ne crois pas qu'il l'ait copiée. Elle fut moulée en 1852 par Khanikow et estampée en 1853, mais sans bénéfice pour la science, le moulage ayant été brisé avant d'arriver en Europe et l'estampage s'étant perdu.

Un autre moulage en fut pris par le Dr Blau et envoyé par lui à la bibliothèque de la « Société orientale allemande de Halle ». Il y arriva brisé en quatre morceaux qui furent resoudés tant bien que mal, plutôt mal que bien. C'est d'après un fac-simile de ce moulage que M. Sayce a publié et traduit cette importante inscription.

Digitized by Google

LVII.

Sceau d'Urzana roi de Musasir.

Trouvé on ne sait où, peut-être dans les ruines de Ninive ou de Dur Saryoukin, où Sargon l'aurait transporté. Se trouve maintenant au musée de La Haye.

L'inscription se compose de sept lignes rédigées en assyrien.

Publiée par :

DOROW. *Die assyrische Keilschrift*, pl. 1.

CULLIMORE. *Oriental cylinders*, pl. XXIX. N° 140.

LAJARD. *Culte de Mithra*, pl. LXI. N° 9.

MÉNANT. *Les cylindres orientaux du Cabinet royal des médailles à La Haye*. N° 145.

SCHRADER. *Monatsbericht der Königl. Akad. d. Wissenschaften zu Berlin* 1879.

LENORMANT. *Gazette archéologique*, 1879, p. 250.

SAYCE. *J. R. A. S. N. Ser. XIV* (1882) p. 678.

LVIII.

Sur le penchant de la colline d'Aschrut-Darga, à l'Est du village de Pagan et du bourg de Salakhane au-dessus de la vallée du Kiaper-Sou; à 2577 m. au-dessus du niveau de la mer; dans une niche taillée dans le roc, en forme de porte. Devant la niche se trouve un palier où l'on arrive par un escalier également taillé dans le roc, et dont les marches ont de 10 à 13 mètres de long. Au bas de l'escalier on voit les restes d'un canal, taillé dans le roc; il recevait jadis les eaux d'une source voisine qui maintenant s'écoule dans le Kiaper-Sou. — Cinq lignes, en double.

Découverte en 1863, par le Prof. Wünsch, qui en prit une estampe et une photographie dont D. H. Muller s'est servi pour publier et traduire cette inscription.

Une autre copie fut prise sur l'original par un inconnu, et transmise successivement à un prêtre arménien de Trébizonde, puis à M. Patkanoff et enfin à M. Sayce qui publia et traduisit l'inscription, d'après cette copie dans le Muséon (Juin 1886). Depuis, M. Sayce a de nouveau publié et traduit la même inscription dans le J. R. A. S. (N. ser. XX. The cuneiform inscriptions of Van.)

LIX.

Sur la colline d'Armavir au-dessus de l'Araxe. Sur une pierre rouge. Fragment de 11 lignes mutilées aux deux extrémités. Les lignes sont séparées les unes des autres par des traits horizontaux.

Découverte par l'évêque (le même que le Vartabed?) Sempadian, et copiée par lui; sa copie fut transmise à M. Sayce par l'intermédiaire de M. Patkanoff.

Digitized by Google

Publiée et traduite par M. Sayce, d'abord dans le *Muséon* (1886), puis dans le J. R. A. S. XX. 1888.

LX.

Ortanlu [1]. Neuf lignes. Copiée par Mgr Mezrop Sempadian. Envoyée à M. Sayce, après revision de la copie par Patkanoff. Publiée et traduite par M. Sayce dans le *Muséon* (1884, p. 222 et suiv.) d'abord, puis dans le J. R. A. S. n. Ser. vol. XX (1888).

LXI.

A Thaulidjân [2], dans le Schirac: 11 lignes assez bien conservées.

Découverte par un certain Nersès qui en envoya une copie à Mgr Sempadian. Celui-ci la fit parvenir à M. Sayce par l'entremise de Patkanoff.

Publiée et traduite par M. Sayce d'abord dans le *Muséon* (1884) et ensuite dans le J. R. A. S. (1888).

LXII.

Pierre trouvée à Asdouadzaschên dans une vallée au Nord de Khoschâb et transportée à Van, chez un marchand d'antiquités arménien nommé Dewganz. Sept lignes bien conservées.

Estampée par le Dr Polak, publiée et traduite par D. H. Muller, dans l'*Académie impériale des sciences de Vienne*, et dans les *Oesterreichische Monatschriften für den Orient* (Jan. 1885).

LXIII.

Ruines d'Armavir. Fragment de douze lignes.

Découverte et copiée par Mgr Mesrop Sempadian, publiée par lui dans l'*Ararat* (nov. 1881). Publiée de nouveau par Patkanoff dans le *Muséon* (1882). Publiée et traduite par M. Sayce, d'abord dans le *Muséon* (1883) et ensuite dans le J. R. A. S., n. Ser. XX (1888).

LXIV.

Au même endroit: fragment de sept lignes.

Découverte et copiée par Mgr Mesrop Sempadian; publiée par lui dans l'*Ararat* (nov. 1881). Publiée de nouveau par Patkanoff dans le *Muséon* (1882). Publiée et traduite par M. Sayce, d'abord dans le *Muséon* (1883), et ensuite dans le J. R. A. S. n. Ser. XX (1888).

[1] M. Sayce ne nous dit pas où se trouve Ortanlu. Sur la carte de Kiepert je trouve un «Vartanlu» (variante orthographique d'Ortanlu), dans la vallée d'un affluent de gauche de la rivière de Bortchalu à l'E-N-E d'Alexandrapol.

[2] Je ne sais pas exactement où se trouve ce «Thaulidjân»; le Schirac correspond à la vallée inférieure de l'Arpa-Tchaï. Je serais tenté de croire que ce prétendu Thaulidjân est une corruption de Ghanloudja = Marmaschên, sur l'Arpa-Tchaï, à une lieue environ au N.-O d'Alexandrapol.

Digitized by Google

LXV.

Trouvée sur la colline d'Armavir près de Sourp Nischan (Le saint Signe). Treize lignes très bien conservées.

Publiée, d'après une photographie, par M. Patkanoff, dans le *Muséon*, p. 358 (1883), traduite et commentée au même endroit par M. Sayce à qui M. Dillon avait fait parvenir une copie de l'inscription.

LXVI.

Trouvée sur la colline de Dandlu non loin du village de Tasch-Bouroun (Voy. plus haut n° XXXIV). M. Sayce croit que l'inscription a été transportée au couvent d'Etchmiadzine. Onze lignes dont plusieurs très endommagées, les dernières surtout. Publiée et traduite pour la première fois par le Dr H. Müller dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. I. L'inscription est mutilée en tête et aussi au commencement de chaque ligne.

LXVII.

Trouvée à Ghazandi, district de Sourmalu, sur la rive droite de l'Araxe, un peu en amont des ruines d'Armavir. Autour d'une pierre plate et ronde, en forme de disque. Une ligne.

Publiée par Dr H. Müller dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. I.

LXVIII.

Trouvée à Armavir par Mgr Sempadian. Fragment de 13 lignes, ou plutôt de 13 commencements de lignes. Cette pierre n'est qu'un fragment d'une inscription dont le n° LIV faisait aussi partie. Celui-ci contient les treize fins de lignes. Il reste encore à trouver un troisième fragment qui contienne le milieu des lignes.

Publiée et traduite par le Dr H. Müller dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. I.

INSCRIPTIONS INÉDITES

que nous avons vues ou qui nous ont été signalées [1].

I.

Dans l'enceinte de la citadelle de Van, poudrière; les murs de cette construction contiennent plusieurs fragments d'inscription. J'en ai compté sept. Il y en a certainement un plus grand nombre, car mon inspection

[1] Les indications topographiques mises en italiques m'ont été communiquées sans que je puisse les vérifier moi-même ou les faire vérifier par des personnes dignes de foi.

Digitized by Google

a été des plus rapides, à cause des difficultés de notre position au moment où nous avons visité la citadelle.

II.

Rocher de Van; extrémité orientale; à gauche de la porte de Tébriz (Tébris Capoussi). Schulz dit qu'il a vu là une inscription ou plutôt une table tellement détruite, qu'il n'a même pu distinguer si autrefois elle contenait une inscription. Il ajoute qu'on lui avait assuré que tout près de cette table il y en avait une autre portant une inscription; mais qu'une maison construite sur cette partie du rocher la faisait complétement disparaître. Cette maison a été démolie depuis, et maintenant on voit l'inscription; elle peut bien avoir une trentaine de lignes. Il n'était malheureusement pas possible de la photographier et nous n'avions ni le temps, ni les moyens de la copier ou de l'estamper.

III.

J'ai déjà mentionné (voy. plus haut n° XLVIII note) une inscription encore non signalée dans le sanctuaire de droite de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Van.

IV.

Jardins de Van; maison de Parsek-Aga. Une pierre plate et ronde en forme de meule, comme nous en avons déjà mentionné plusieurs. L'inscription qu'on y fit tout autour est un double du n° XIV de M. Sayce. Plusieurs signes ont été détruits; mais il est facile de les restituer.

V.

A Schouchantz, monastère de Karemvor (Garmirvor); dans le mur de derrière de l'enceinte, deux moellons. L'un porte :

Mi-nu-a-s. . .
i-ni. . .
L'autre :
Khal-di-ni-da. . .

VI.

Une tablette d'argile ou de pierre noire ayant environ 15 centimètres de longueur sur sept ou huit de largeur. Elle est en la possession du Dr Reynolds, missionnaire américain en résidence à Van. 14 lignes de chaque côté, assez bien conservées sauf celles du haut et du bas qui sont plus ou moins mutilées. C'est une liste d'animaux (pour le sacrifice ?). Le texte est divisé en sections de cinq ou six lignes, par des traits horizontaux, comme dans les tablettes assyriennes. A la fin de chaque section, le total des différents chiffres pour chaque espèce d'animaux. La

Digitized by Google

dernière section contient à la première ligne le total des chiffres de toute la tablette. J'ai copié la tablette.

VII.

Un Arménien de Van nous a montré un fragment de vase de terre, de fort grandes dimensions, portant une ligne composée de sept caractères cunéiformes. Nous en avons pris une bonne photographie; malheureusement le cliché s'est altéré en route, et l'épreuve que j'en ai n'est plus assez nette pour me permettre de me prononcer catégoriquement sur la nature des signes qui composent l'inscription. Voici pourtant (en attendant que je m'en procure une autre copie) la lecture probable des sept signes: 1° le chiffre *trois;* 2° l'idéogramme de l'eau; 3° le signe de *sept* mais couché en sorte qu'il est presque horizontal [1]; 4° un signe dont tout ce que je puis dire est, qu'il se rapproche beaucoup du n° 290 de Delitzsch (*Lesestücke*, 3e édit.); 5° le signe de *six;* 6° cinq *clous* disposés comme les cinq premiers *clous* du n° 183 de Delitzsch (ibid.); 7° Je n'ose rien dire de ce signe; il n'était peut-être pas le dernier; il semble même que le fragment de vase ne contienne que son commencement. On ne se hasarderait peut-être pas trop en conjecturant que cette inscription se rapporte au contenu et à la capacité du vase.

VIII.

A Degermen-Keuï, village situé sur le mont Varak, au-dessus de Tsoravans, à 12 kilomètres environ à l'Est de Van, j'ai copié une inscription, qui était gravée en double autour d'une pierre plate et ronde. Ma copie s'est égarée. Cette pierre vient probablement des ruines que l'on voit à Tsoravans. En tous cas c'est à Tsoravans qu'ont été trouvées les deux pierres de Simon Ferdjulian (voy. plus haut, liste des inscriptions éditées n° XV). On y a trouvé aussi quelques pointes de flèches, que nous avons vues chez le Dr. Reynolds.

IX.

Lorsque nous étions à Artamied, nos guides nous signalèrent une inscription cunéiforme, située dans un endroit clos, sur la route allant au Schamiramsou. Nous n'avons pas pu la voir, à cause de l'absence du propriétaire.

X.

Inscription de Toni, ou plutôt du Keschisch-Göl, au-dessus de Toni (voy. notre récit de voyage p. 215, 216).

[1] Ou si l'on veut, comme le signe que M. Sayce lit *Kab* ou Kar à la septième ligne de son n° XXXII (J.R.A.S. n. ser. XIV, p. 556 et 681).

Digitized by Google

XI.

Au moulin de Kend-Engusner, sur la rivière (au Nord-Est des jardins de Van)?

XII.

Au moulin de Karemvor (à Schouchantz); dans un vase où l'eau coule.

XIII.

A Kara-gounis (ou Kara-Koundouz), près du lac d'Erdjek, à 15 ou 20 kilomètres au Nord-Est de Van, tablette sur l'autel du sanctuaire de l'église.

XIV.

A Khoschâb, sur la porte du château. Cette indication me paraît fort suspecte: ni les autres voyageurs qui ont visité le château, ni nous, n'avons vu cette inscription.

XV.

Sur la porte du château d'*Aschod-dargah, dans le voisinage de deux villages nommés Kiamboul et Kiaper, à 4 heures de Khoschâb du côté de la Perse.* Il me semble que cet Aschod-Dargah est clairement le même que l'Aschrut-Dargah dont nous avons parlé à propos du nº LVIII des inscriptions connues. Et ceux qui savent combien sont peu précises les informations topographiques que l'on recueille en Orient ne seront pas surpris si je dis que fort probablement la porte de château dont on m'a parlé n'est autre que la *table* découverte par Wünsch. Nous avons déjà vu que ces inscriptions sont généralement appelées *portes*. C'est certainement le cas ici; *Dargah* en persan signifie *porte*. C'est l'imagination de mon *bureau d'information* qui aura créé le château.

XVI.

Puits, dans une caverne à cinq minutes du même château, sur les parois de la caverne et du puits plusieurs inscriptions. J'imagine que la caverne est le canal taillé dans le roc dont nous avons aussi parlé sous le Nº LVIII et que le puits est la source qui autrefois alimentait le canal; mais il est surprenant que Wünsch qui a dû explorer les deux, ne parle pas des inscriptions.

XVII.

A Tsola-Khaneh, du côté de Basch-Kaleh. Cette indication m'a été donnée non seulement par des Arméniens de Van, mais encore par des Kurdes de Kara-Khân (sur le Bendimahi-Tchaï). Il se pourrait que cette inscription fut aussi la même que celle d'Aschod-Dargah (Voy. Nº LVIII des inscriptions éditées).

Digitized by Google

XVIII.

A Khorzot dans l'église nouvelle. Nous sommes allé vainement à la recherche de cette inscription. Nous avons pourtant visité minutieusement le village et spécialement l'église et le cimetière. Khorzot, ou Kordzot, est situé à une lieue environ du golfe d'Ardjîch, à droite de la route que l'on suit quand on va de Van à Ardjîch.

XIX.

Dans une église ruinée, à Guzek, village situé à une demi-lieue de Khorzot.

XX.

Dans un moulin près de Khorzot.

XXI.

Au couvent de Medzoph, à six heures d'Ardjîch [1].

XXII.

Couvent d'Ardzevaper, près d'Ardjisch. Une pierre au-dessus de chacun des deux autels qui sont de chaque côté du sanctuaire.

A Patnotz, au Nord du Lac de Van, dans la vallée d'une rivière qui se jette dans le Mourad-Tchaï un peu en amont de Melazguerd, le R. P. Duplan des FF. PP. missionaire à Van, a découvert quatre inscriptions dont il a bien voulu m'envoyer une copie. Ce sont:

XXIII.

Un fragment de sept lignes fort bien conservées, sur une pierre enfoncée au pied du pilier de la coupole principale, à droite en entrant dans l'église [2]. Elle est de Sariduris II fils d'Argistis.

XXIV.

Deux pierres en forme de meules (o,3o de hauteur sur o,8o de diamètre), qui servent de bases aux chambranles de la porte de l'église. Les deux portent exactement la même ligne d'inscription, tracée en triple. Un peu plus du tiers de la pierre est engagée dans la maçonnerie. L'inscription est ainsi conçue: (*Mi*)-*i-nu-u-a-s Isch-pu-u-i-ni-e-Khi-i-ni*..... c'est-à-dire Menuas, fils d'Ischpuinis, (a fait...)

[1] Sur le couvent de Medzoph voy. F. Nève, Étude sur Thom. de Medzoph et C. dans le J. A, série V°, tome VI.

[2] Cette inscription est un double du numéro LXII des inscriptions éditées.

Digitized by Google

XXV.

Dans l'angle du mur, à gauche en entrant dans l'église; une base de colonne. Les dimensions sont à peu près les mêmes que pour les bases des chambranles de la porte d'entrée. Une seule ligne, en double :

Ish-pu-u-i-ni-e

XXVI.

Sur un morceau de colonne, dans une chapelle mortuaire, ou *Ziaret,* à l'entrée du village de Patnotz en venant d'Erzeroum. Deux ou trois lignes. L'inscription qui n'a, d'ailleurs, pas d'importance est d'Ishpuinis.

XXVII.

Fred. Walpole, dans le second volume de son *The Ansaryii,* p. 152, parle d'une inscription qu'il a vue sur un fût de colonne, à l'extérieur de l'église de Patnotz, et dont il a envoyé une copie à M. Layard. Cette copie n'a jamais été publiée, que je sache, au moins. Mais il me paraît clair que ce ne peut être que notre n° XXIV. Il ajoute que les habitants du village lui apprirent qu'il y avait (dans les environs?) un village nommé *Kayelk* « where there were many others ».

XXVIII.

Rev. Chambers, missionnaire américain à Erzeroum, m'a signalé une inscription, gravée sur un rocher, à Delibaba, sur la route qui va de Toprak-Kaleh d'Alaschguerd à Hassan-Kaleh, dans une vallée dont les eaux vont à l'Araxe.

XXIX.

Nous avons déjà parlé de l'inscription de Sidek-Kelischin nous n'y reviendrons pas.

XXX.

Parmi les inscriptions inédites il faut encore compter celle d'Erzeroum qui avait été communiquée à Fr. Lenormant par les PP. Mekhitaristes du collège Mourat, à Paris [1].

Parmi les inscriptions à copier ou à estamper, M. Sayce signale encore celle de Tash-tepeh, découverte par Sir H. Rawlinson en 1838, au Sud-Est de Tchillik, sur la Tatau (rivière qui se jette dans le lac d'Ourmiah, à l'Est), mais Sir H. Rawlinson (J. R. G. S., tome X, 1841) la donne comme écrite en caractères *médiques* [2]; elle n'appartient donc pas à notre travail qui ne porte que sur les inscriptions vanniques ou arméniaques.

[1] Lenormant, Lettres assyriologiques I, p. 120.

[2] M. Sayce, avec qui j'ai eu un entretien depuis la rédaction de ce catalogue, m'assure qu'il a vu quelques caractères de cette inscription, copiés de la main de Sir Rawlinson, et que ces caractères sont réellement *Vanniques* et non *Médiques.*

Digitized by Google

P. S. — Je m'aperçois au dernier moment que l'inscription n° L de Mordtmann n'est pas mentionnée dans l'ouvrage de M. Sayce. Le savant Allemand la décrit comme gravée sur une plaque de marbre qui a été trouvée dans une caverne avec d'autres morceaux de marbre et des fragments d'outils, vases et autres vieux ustensiles en cuivre, près du village de Khara-tasch (lisez: Kara-tasch), non loin de Wostan, sur la rive méridionale du lac de Van. Elle a trois lignes.

NOTE SUR L'INSCRIPTION DE XERXÈS

gravée sur les rochers de la citadelle de Van.

Cette inscription, la seule qui soit vraiment inaccessible, est gravée en trois tables contiguës, sur la face méridionale du rocher de Van, à peu près à égale distance des deux extrémités, à vingt ou trente mètres au-dessus de la plaine. — Les trois tables ont chacune 27 lignes; mais elles sont de largeur inégale, la première étant à elle seule presque aussi large que les deux autres.

Elles contiennent toutes les trois la même inscription: la première en persan, la deuxième en protomédique, la troisième en babylonien. En voici la traduction: « Ormuzd est un grand Dieu; il est le plus grand des dieux; il a créé l'humanité; il a donné le bonheur à l'homme. Il a fait Xerxès roi, seul roi de nombreux rois, seul seigneur de beaucoup. Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des nombreuses aux nombreuses langues, le roi de cette grande terre, près et au loin, fils du roi Darius l'Achéménide. Xerxès, le roi, dit: Darius, le roi mon père, fit de grands travaux par la protection d'Ormuzd et sur cette montagne il commanda de lui sculpter une table ainsi qu'une image. Cependant il ne fit point exécuter d'inscription. Après, j'ai ordonné de graver cette inscription. Puisse Ormuzd et tous les dieux me protéger, moi, mon royaume et mon œuvre. »

Copiée et publiée par Schulz (IX, X, XI). Publiée aussi par Sir H. Rawlinson dans le J. R. A. S., vol. X, p. 334, d'après une copie de E. Boré.

H. Hyvernat.

Digitized by Google

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE

DE MOÏSE DE KHORÈNE

C'est à titre de curiosité que je donne ici un résumé de l'Histoire ancienne d'Arménie, d'après Moïse de Khorène, pour la période qui nous occupe. Moïse de Khorène nous apprend lui-même [1] qu'il avait beaucoup voyagé, il avait visité beaucoup de bibliothèques, Édesse, Alexandrie, Athènes, Rome; il avait beaucoup lu, beaucoup entendu, beaucoup

[1] Chap. LXII. Langlois, *Collection*, II, p. 168. Moïse de Khorène naquit dans la seconde moitié du quatrième siècle à Khorni ou Khorène, petit village des environs de Mousch. Il était neveu du célèbre Mezrop qui avait inventé l'alphabet arménien et se montrait plein de zèle pour le développement des goûts littéraires en Arménie. Le roi d'Arménie ayant prié le Patriarche saint Isaac d'envoyer un certain nombre de jeunes gens en Syrie, en Égypte et en Grèce pour se perfectionner dans l'étude des langues, le jeune Moïse fut aussitôt désigné pour être l'un d'entre eux. C'est ainsi qu'il visita « Edesse, centre des études littéraires de la Syrie, Antioche, Alexandrie, Byzance, Athènes et Rome. Dans ces différentes villes il s'attacha à des maîtres habiles qui tenaient école; il fréquenta les bibliothèques et les archives et s'adonna avec ardeur à l'étude des langues syriaque et grecque. La tradition raconte aussi qu'il avait acquis une grande renommée comme rhéteur et que l'Empereur Marcien lui prodigua publiquement des éloges sur sa science et son érudition ». A son retour en Arménie il trouva son pays dans un état de complet anéantissement. Les Sassanides venaient de renverser la dynastie des Arsacides, et répandaient des flots de sang par tout le pays. Le Patriarche saint Isaac était mort, Mezrop aussi. Les Arméniens avaient bien d'autres soucis que de s'adonner aux études. Moïse, découragé, se retira dans la solitude avec quelques compagnons et vécut ainsi pauvre et ignoré pendant dix ans. Plus tard il devint évêque de la province de Bagrevand (maintenant Alaschguerd), il ouvrit des écoles et forma de nombreux disciples. Il mourut âgé de plus de cent ans, dit-on, et fut enseveli dans l'église des Apôtres (Arrakielotz) près de Mousch. (Langlois, *Introduction* à l'histoire de Moïse de Khorène dans sa *Collection*, II, p. 47.)

Digitized by Google

appris, il savait tout, hormis toutefois ce qu'il fallait savoir pour écrire l'Histoire ancienne de l'Arménie; il ne vit point les Annales des rois d'Assyrie, et puis, les eut-il vues qu'elles eussent été lettre close pour lui, comme le furent les Inscriptions vanniques. Il ne recueillit guère que des fables où l'esprit le plus exercé a de la peine à reconnaître de loin en loin quelque lambeau d'histoire.

Il est vrai qu'une des sources principales de Moïse, certain Mar Apas Catina, Syrien d'origine, homme, dit-il, profond et très versé dans les lettres grecques et chaldéennes, avait obtenu du roi parthe Arschag (Mithridate Ier, 171-138) la permission de consulter les Archives de Ninive; et là il trouva (env. 150 av. J.-Chr.) un livre en caractères grecs qui portait la suscription suivante : « Ce livre fut, par l'ordre d'Alexandre de Macédoine, traduit du chaldéen en grec; il contient l'histoire des anciens, des ancêtres. » Mais qu'est-ce que ces *Archives de Ninive?* A l'époque de Mar Apas Catina les archives de Ninive dormaient depuis quatre cents ans déjà sous les ruines des palais d'Assurbanipal. Elles sont aujourd'hui au Musée britannique et jusqu'ici les assyriologues n'y ont rien trouvé qui confirme les récits invraisemblables du savant Syrien.

Quant aux inscriptions des rois d'Arménie, Moïse de Khorène ne les a pas ignorées; il les a même vues sans aucun doute; mais, comme nous l'avons déjà dit, elles furent lettre close pour lui: bien plus il les attribue à une étrangère, la légendaire Sémiramis, reine d'Assyrie, tandis qu'il flétrit « d'un souvenir de blâme la conduite nullement philosophique » de ses premiers ancêtres. « Évidente à tous, dit-il, est l'insou- « ciance de nos rois, et autres ancêtres, pour la sagesse; évidente est « l'imperfection de leur intelligence, de leur raison, car quoique nous ne « soyons qu'une nation très peu nombreuse, resserrée dans d'étroites « limites, notre pays n'en a pas moins été le théâtre de mille actions de « valeur. *Et pas un de nos rois n'a pris soin de les enregistrer!...* « Autrefois, comme aujourd'hui, les Arméniens avaient de l'antipathie « pour la sagesse et les chants rationnels » (Moïse de Khorène, Livre I, 3).

Les pages suivantes sont en grande partie extraites du Premier Livre de Moïse de Khorène, d'après la traduction qu'en a donné Victor Langlois dans sa *Collection des Historiens anciens et modernes de l'Arménie* [1] (Paris 1867-1869). Nous avons, autant que possible, suivi

[1] Nous renvoyons à cet ouvrage les lecteurs qui voudraient avoir plus de détails.

Digitized by Google

cette traduction et conservé ses expressions. Nous ne nous en sommes écartés que lorsque nous avons dû condenser en quelques lignes des pages où l'auteur était visiblement plus préoccupé de montrer son habileté littéraire que sa science historique.

Moïse de Khorène fait commencer l'histoire de l'Arménie avec Haïg, fils de Taglat (= Thorgom), fils de Sirat (= Thiras), fils de Mérod (= Gomer), fils de Japhétos ou Japhet.

Haïg donc vivait à Babylone avec son fils Arménag; fatigué du despotisme de Bel, roi de Babylone, il s'en va en la terre d'Ararat, aux contrées du Nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux au nombre de trois cents environ, avec les fils de ses serviteurs, les étrangers attachés à lui, et tout son train. Il s'établit au pied d'une montagne où quelques-uns des hommes précédemment dispersés s'étaient arrêtés et établis. Haïg les soumet à ses lois; bâtit des établissements sur cette terre qu'il donne en héritage à Gatmos, fils d'Arménag. Puis il s'en va avec le reste de sa suite au Nord-Ouest, et s'établit sur une plaine élevée qu'il nomme *Hark* (Pères), ce qui veut dire : *Ici habitèrent les Pères de la race de Thorgom;* et bâtit une ville qu'il appelle Haïgaschên (*construit par Haïg*).

Cependant Bel, ayant affermi sur tous sa domination, envoie des messagers à Haïg pour l'engager à se soumettre à lui et à vivre en paix : « Tu t'es fixé, lui disait-il, au milieu des glaces et des frimas; « réchauffe, adoucis l'âpreté glaciale de ton caractère hautain, et, soumis « à mon autorité, vis tranquille, là où il te plaît, sur toute la terre de mon « empire. » Mais Haïg renvoya avec dédain les messagers à Babylone. Alors Bélus, rassemblant ses forces, marcha au Nord avec une nombreuse infanterie, contre Haïg, et arriva au pays d'Ararat, non loin de l'habitation de Gatmos. Celui-ci s'enfuit vers Haïg, envoyant en avant de rapides coureurs : « Sache », dit Gatmos, « ô le plus grand des « héros, que Bélus vient fondre sur toi avec ses braves immortels, ses « guerriers à la taille élevée et ses géants. » En apprenant qu'ils appro- « chaient de mon domaine, j'ai pris la fuite. Me voici, j'arrive en toute « hâte, avise sans plus tarder à ce que tu dois faire. »

Haïg aussitôt rassemble sa petite mais vaillante armée et se porte au devant de Bélus. Arrivé sur les bords du lac de Van, il s'arrête un instant pour adresser à ses soldats une harangue aussi brève qu'éner-

Digitized by Google

gique. « Efforçons-nous », dit-il, « d'arriver à l'endroit où Bélus se tient « entouré de ses braves. Si nous mourons, ce que nous possédons « tombera en ses mains; si nous nous signalons par l'adresse de nos « bras, nous disperserons son armée et nous serons maîtres de la « victoire. » Enflammée par ces quelques mots, la petite troupe franchit d'une marche rapide la distance qui la sépare de Bélus, et soudain débouche devant l'ennemi. Les deux armées ne sont séparées l'une de l'autre que par un torrent; elles sont appuyées l'une et l'autre sur les hauteurs qui resserrent la vallée. S'étant approchés de tous côtés appuyés les uns sur les autres, les géants, dans leur choc impétueux, faisaient retentir la terre d'un bruit épouvantable et par la fureur de leurs attaques ils répandaient la terreur et l'épouvante. Grand nombre de robustes géants, de part et d'autre, atteints par le glaive, tombaient renversés à terre. Cependant des deux côtés la bataille restait indécise. A la vue d'une résistance aussi inattendue et pleine de dangers, Bélus effrayé remonte sur la colline d'où il était descendu (car il croyait trouver un abri sûr au milieu des siens) jusqu'à ce qu'enfin toute l'armée étant arrivée il put recommencer l'attaque sur toute la ligne. Haïg, l'habile tireur d'arc, comprenant cette manœuvre, se place en face du roi, bande son arc à la large courbure, décoche une flèche munie de trois ailes, droit à la poitrine de Bélus, et le trait, le traversant de part en part, sort par le dos et retombe à terre. C'est ainsi que le fier Titan abattu et renversé expire. Ses troupes, à la vue de ce terrible exploit, prennent la fuite sans qu'aucun se retournât en arrière.

Haïg couvrit de constructions le champ de bataille et le nomma Haïotz-tzor, c'est-à-dire *vallée des Arméniens*. Il fit transporter à Hark le corps de Bélus qui était peint de diverses couleurs et le fit enterrer sur une hauteur à la vue de ses femmes et de ses fils.

Haïg mourut lui-même à Hark, laissant le commandement à son fils Arménag. Celui-ci abandonna la province de Hark à ses deux frères Khor et Manavaz, ainsi qu'à son neveu Paz, fils de Manavaz. De là les districts de Khorkhorouni (avec la ville de Manasguerd) et de Peznouni. Quant à lui il alla s'établir dans ce qui devint la province d'Ajrarad, au pied du mont Aracadz. Il eut un fils nommé Aramaïs, qui lui succéda. Celui-ci appela de son propre nom la ville d'Armavir et donna au fleuve Eraskh (l'Araxe) le nom de son fils Arasd. Aramaïs eut un autre fils nommé Chara, le Gargantua arménien, qu'il envoya dans le district de Chirag qui seul semblait pouvoir le nourrir. Enfin un troisième fils d'Aramaïs, Amassia, s'établit à Armavir.

Digitized by Google

Cet Amassia eut à son tour trois fils: Kegham, Parokh et Tzolag. Ces deux derniers donnèrent leur nom à deux cantons situés au pied de l'Ararat qui lui-même s'appela dès lors Massis, du nom d'Amassia.

Quant à Kegham il succéda à son père à Armavir, mais il laissa bientôt cette ville à Harma son fils et s'en alla vers le lac de Sevanga qu'il appela Kegharkouni. Là il eut un autre fils, Sissag qui reçut en apanage la province qui fut appelée de lui Sissagan et qui s'étendait depuis le lac de Sevanga jusqu'à l'endroit où l'Araxe débouche dans la plaine (un peu en amont de son confluent avec le Bergouschet). Kegham retourna ensuite dans la plaine où il mourut, en enjoignant à son fils Harma, de rester à Armavir.

Harma engendra Aram dont on raconte une foule d'actions d'éclat et de valeur, et qui étendit de tous les côtés le territoire des Arméniens. C'est de son nom, dit Moïse de Khorène, que tous les peuples appellent notre pays: les Grecs l'appelent *Armène,* les Perses et les Syriens *Arméni.*

A cette époque Ninus ne régnait pas encore en Assyrie. Aram, inquiété par les Mèdes à l'Orient, entreprit une guerre qui se termina par l'écrasement de ses adversaires. Il se tourna ensuite vers l'Assyrie qu'il conquit sans peine, après avoir culbuté et tué son roi Parscham. Ce prince ruinait sa patrie en l'écrasant d'impôts; il n'en fut pas moins déifié et adoré après sa mort. Non content de tant de gloire, le conquérant arménien se jeta sur les provinces d'Asie Mineure. Il porta ses armes, toujours victorieuses, jusqu'en Cappadoce où un de ses lieutenants Maschag fonda au pied du mont Argée la ville de *Majac* (Mazaca) qui devint plus tard Césarée. Aram mourut à un âge avancé, plein de gloire, comblé d'honneurs par Ninus, alors roi d'Assyrie. Ce dernier, il est vrai, détestait cordialement le prince arménien, car c'était un descendant de Bélus et depuis longtemps il songeait au moyen de venger la défaite et la mort de son ancêtre. Mais la crainte de se voir lui-même dépouillé de son royaume le retenait. Il cacha ses perfides desseins et ordonna à Aram de conserver la puissance sans inquiétude; et même il lui accorda le droit de porter le bandeau de perles et le nomma son second.

Le successeur d'Aram fut son fils Ara le Beau. En ce temps-là l'impudique et voluptueuse Sémiramis régnait seule à Ninive; Ninus, son mari, s'était retiré dans l'île de Crète, dégoûté du libertinage et de la perfidie de sa femme. Sémiramis avait entendu parler de la grande beauté du prince arménien. A plusieurs reprises elle lui avait envoyé

Digitized by Google

des ambassadeurs pour le prier de se rendre à ses désirs; mais sans succès, car Ara était aussi vertueux qu'il était beau. Froissée de ces refus, Sémiramis voulut conquérir par les armes ce qu'elle n'avait pu obtenir par la prière. Elle envahit donc l'Arménie et vient surprendre Ara au cœur de son royaume, dans la plaine de l'Araxe. Ara fut non seulement vaincu, mais au grand désespoir de Sémiramis il fut tué!

Comme l'orgueilleuse reine d'Assyrie retournait à Ninive, elle passa sur la rive orientale du lac de Van. Charmée par la beauté du paysage, par la pureté de l'air, par la fertilité du sol qu'arrosait des eaux savoureuses et limpides, elle résolut de faire de ce lieu sa résidence d'été. Aussitôt elle fait venir des milliers d'ouvriers, et sous la direction des meilleurs architectes, elle construit au pied du rocher de Van, une ville d'une beauté féerique, ceinte de murailles cyclopéennes; sur la crête même du rocher, elle élève sa somptueuse résidence. Bien que la pierre du rocher fut si dure qu'on ne pouvait y tracer un seul caractère avec le poinçon, Sémiramis y fit creuser des palais, des chambres, des caveaux pour y mettre ses trésors, et de longues galeries. Sur toute la surface de la pierre, comme on fait sur de la cire avec un stylet, elle fit tracer une infinité de caractères. Dans beaucoup d'autres cantons de l'Arménie, la reine fit graver sur la pierre le souvenir de quelque événement; sur beaucoup de points elle fit dresser des stèles avec des inscriptions tracées de même.

Sémiramis, en souvenir de sa première passion pour le prince arménien, appela *Ara* le fils qui était né de lui et de sa femme Nouart. Il avait douze ans à la mort de son père; la reine avait pleine confiance en lui, et malgré son jeune âge elle lui donna le commandement de l'Arménie. Puis, comme elle voulait toujours aller passer l'été dans le Nord, dans la ville qu'elle avait fondée, elle confia le gouvernement de l'Assyrie et de Ninive à Zoroastre, mage et chef religieux des Mèdes. Mais celui-ci se laissa bientôt gagner par l'ambition et chercha à supplanter la reine qui dut prendre les armes pour le ramener à l'obéissance. Elle fut vaincue et réduite à s'enfuir en Arménie. Son fils Ninyas, le seul de ses enfants qui eut échappé à sa cruauté, en profita pour faire tuer sa mère et prit en main le gouvernement de l'empire.

Ara était mort dans cette même guerre, laissant un fils appelé Anouschavan, qu'on avait surnommé *Sos* (peuplier argentifère), car il était voué aux fonctions sacerdotales dans les forêts de peupliers d'Aramaniag, à Armavir. Le tremblement des feuilles de peuplier, au souffle

Digitized by Google

léger ou violent de l'air, était l'objet d'une science magique en Arménie et le fut longtemps.

Cet Anouschavan eut à souffrir pendant de longues années le mépris de Zamassis (Ninyas) qui le retenait à sa cour. Mais finalement, aidé par ses partisans, il réussit à obtenir le gouvernement d'une partie du pays, moyennant tribut, puis du pays tout entier.

Anouschavan mourut sans enfant. Mais son successeur Bared appartenait aussi à la descendance d'Haïg. D'ailleurs Moïse de Khorène ne sait rien de ce prince et de ses successeurs jusqu'à Sgaïorti, sinon qu'ils furent sous la dépendance des Assyriens. Le P. Tchamitchian a pourtant recueilli quelques détails intéressants sur deux ou trois d'entre eux. Le cinquième successeur d'Anouschavan, Pharnak, fut vaincu par Sésostris qui lui rendit le gouvernement de l'Assyrie. Après le départ du roi d'Égypte, Pharnak bâtit un certain nombre de forteresses dans ses États pour les défendre d'une nouvelle invasion. Sous son successeur, Sour, un bon nombre de Chananéens, chassés de Palestine par les Hébreux, vinrent fonder une colonie en Arménie.

Sour mourut après un règne glorieux de 45 ans. Son troisième successeur, Haykak, prince habile et belliqueux, porta à son apogée la gloire nationale de l'Arménie ; il attaqua et vainquit les Assyriens, dont le roi Amindes dut reconnaître sa suzeraineté. Il fut moins heureux avec son successeur Beloch. Celui-ci lui résista énergiquement et finit par vaincre les Arméniens dans un combat décisif où le prince arménien fut tué. La fortune de l'Arménie semble s'être maintenue assez bonne sous les successeurs de Pharnak jusqu'au dernier prince de cette période Pharnak II, qui la fit baisser considérablement ; c'était un homme inactif et insouciant ; sous lui le pays fut envahi à plusieurs reprises et bon nombre de provinces arméniennes furent conquises par les Assyriens.

Avec Sgaïorti commença pour l'Arménie une nouvelle ère de prospérité. Sgaïorti expulsa les Assyriens et, par une sage administration, rendit son peuple aussi heureux qu'il ne l'avait jamais été. Son successeur Barouïr fut le premier prince arménien qui portât le titre de roi et les insignes de la royauté. Ce privilège lui fut conféré par Arbace, roi des Mèdes qu'il aida à renverser le roi d'Assyrie, Sardanapale. Sous le règne de Barouïr (suivant le P. Tcharnitchian ; sous celui de Sgaïorti, d'après le texte de Moïse de Khorène), Sennachérib, roi d'Assyrie fut assassiné par ses deux fils Atramèle (Adramelech) et Sannasar (Sarasar) qui vinrent ensuite se réfugier en Arménie. Sannasar reçut

Digitized by Google

comme asile d'abord, puis comme fief, les provinces du Sud-Ouest de l'Arménie, où ses descendants se multiplièrent rapidement. Des deux fils de Sennachérib sont sorties la race des Ardzrouni et celle des Kénounis qui jouèrent plus tard un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Arménie. Le successeur de Barouïr, Hratchia était contemporain de Nabuchodonosor, roi de Babylone qui emmena les Juifs en captivité. On raconte que Hratchia lui demanda un de ces principaux captifs hébreux, appelé Champat, le conduisit dans ses États et le combla d'honneurs. De Champat descendit la grande famille des Bagradounis (qui plus tard occupa le trône pendant assez longtemps [1]. Le plus illustre rejeton de la race de Barouïr fut Tigrane Ier « de tous nos rois le plus puissant, le plus vertueux, le plus brave ». Il aida Cyrus à renverser le Mède Astyage comme son ancêtre avait aidé le Mède Arbace à renverser le royaume d'Assyrie. La cause première de la guerre fut la profonde amitié qui unissait le jeune Cyrus au roi d'Arménie. Astyage en prit ombrage et demanda en mariage la sœur de Tigrane, Tigranouhi, dans l'espérance que cette union lui faciliterait la surveillance de son redoutable voisin, et lui permettrait au besoin de lui tendre des embûches pour le faire périr. Tigrane, ne soupçonnant pas les desseins perfides du Mède, accéda à sa demande. Mais la « prudente et belle » Tigranouhi se montra plus avisée que son frère et déjoua tous les plans de son mari, si bien que la guerre éclata. La bataille fut longue, acharnée, et la victoire indécise ; mais enfin Astyage ayant été tué, elle se déclara pour les Arméniens. Cyrus, avec le consentement de son allié, annexa la Médie à son propre domaine et Tigrane rentra chez lui chargé de butin et traînant à sa suite un nombre considérable de captifs. Parmi ceux-ci se trouvaient toutes les femmes du harem d'Astyage. Elles furent transportées dans la province de Nakhitchevan avec leurs compagnons de captivité. Tigranouhi, en récompense de ses services, reçut la souveraineté de la ville de Tigranocerte. D'après le P. Tchanitchian, Tigrane aurait aussi aidé Cyrus à renverser Crésus, roi de Lydie, et Darius, roi de Babylone. Le dernier roi de la dynastie de Sgaïorti, Vahi, fut tué en combattant contre Alexandre de Macédoine.

[1] Le P. Tchamitchian rapporte l'arrivée de Sempad ou Ghampad au règne d'Haïgag II, dixième successeur de Barouïr.

Digitized by Google

APPENDICE A

LE GÉNÉRAL DE NICOLAÏ

Jean-Louis de Nicolaï naquit à Copenhague, le 19 janvier 1820, de Paul, baron de Nicolaï, ambassadeur de Russie en Danemark, et d'Alexandrine-Simplicie, princesse de Broglie-Revel. Son père était luthérien, sa mère catholique. Louis fut selon l'usage russe élevé dans la religion de son père.

A 18 ans, il entrait dans la marine russe, mais il n'avait aucun goût pour cette carrière, et après 6 ans de lutte il l'abandonnait pour entrer dans l'armée de terre.

Ame d'élite, esprit sérieux et travailleur infatigable, il se fit remarquer dès le début par sa prudence et la gravité de ses mœurs. Aussi, passant rapidement par les différents grades, devenait-il dès 35 ans général-major. C'était en 1855, à l'époque où le fameux Schamyl, après avoir réveillé toutes les passions religieuses des peuplades musulmanes du Caucase, tentait comme prophète d'Allah son dernier effort pour arracher ce pays à la domination russe.

Envoyé pour le combattre, le général de Nicolaï força successivement l'Émir dans ses derniers retranchements. Si, au 6 septembre 1859, Schamyl vaincu dut remettre son épée au prince Bariatinski, gouverneur général du Caucase, de Nicolaï, debout à ses côtés, pouvait revendiquer pour lui la plus grande part de ce triomphe. Il portait d'ailleurs encore les marques de glorieuses blessures.

Au plus fort de la lutte, une balle lui traversant la gorge, avait mis ses jours en danger. Il échappa à la mort; mais la convalescence fut longue.

Digitized by Google

De Nicolaï, profondément religieux, luthérien croyant, mit à profit ses loisirs forcés au pied du Caucase pour approfondir des questions qui depuis longtemps le préoccupaient. Le luthérianisme laissait à son esprit des problèmes sans solution; tout en restant encore attaché à cette confession, il n'arrivait point à y voir la logique divine, l'enchaînement supérieur qu'il voulait avec raison trouver dans l'œuvre du Christ, dominant et déjouant les passions et les petitesses humaines. Parmi les livres qu'il fit alors venir de Paris, se trouvaient des extraits des œuvres de Fénelon et les études philosophiques de Nicolas. En les lisant, il commença à aimer l'Église, à admirer sa constitution et ses œuvres. L'explication catholique du baptême venait apaiser la profonde douleur qu'il avait éprouvée en voyant tomber à ses côtés son meilleur ami, encore musulman, mais grâce à lui, grâce à ses enseignements, amené déjà au seuil du christianisme.

De Nicolaï voulait à tout prix sortir de ses doutes; après avoir repris son service pendant quelque temps, il demande un congé et vient en France, où il se met en rapport avec Mgr Dupanloup et d'autres encore. Après de longues conférences, de consciencieuses discussions, il trouve enfin dans l'Église catholique cette fermeté des dogmes, cet enchaînement des doctrines, cette suprême adaptation aux besoins de toutes les âmes, dont il faisait à bon droit une pierre de touche, et en juin 1858 il embrassait le catholicisme.

Cette démarche dictée par sa conscience eut exposé de Nicolaï à la disgrâce impériale, si son mérite n'eût triomphé. Alexandre II le nomma bientôt son aide de camp, et plus tard lui confia le gouvernement du Caucase; depuis longtemps il était décoré des ordres de sainte Anne, de saint Wladimir et de saint Georges.

A cette époque où s'ouvrait à ses yeux le plus brillant avenir, le général de Nicolaï méditait déjà d'aller ensevelir son nom et sa gloire sous les cloîtres de la grande Chartreuse. Pendant dix années, il mûrit son projet: au moment de l'exécuter en 1867, il est encore rappelé pour une année entière dans son gouvernement du Caucase. Enfin, le 8 septembre 1868, il entrait à la Chartreuse.

Alexandre II, pour lui marquer son estime, ne voulut, dit-on, jamais accepter sa démission; il lui accordait seulement « un congé illimité ». A l'ordre du jour de l'armée, le grand-duc Michel proclamait que le général de Nicolaï emportait dans sa retraite, avec l'estime de l'Empereur, le regret de ses chefs et de ses soldats.

De Nicolaï était de ceux qui jugent les choses de Dieu assez hautes

Digitized by Google

pour écouter l'appel intime qui le poussait à se consacrer entièrement à leur contemplation, surtout lorsque celle-ci couronne une vie de dévouement. Il croyait à l'utilité, à la nécessité de la pénitence. Fortifié par le dogme de la communion des Saints, il espérait que Dieu, agréant les austérités de sa vie de Chartreux, l'unirait plus intimement au Christ et appliquerait les mérites infinis du Sauveur, non seulement à sa sanctification, mais aussi à la sanctification des âmes si nombreuses parmi celles qu'il avait connues, négligeant et oubliant Dieu: il commentait dans sa vie la parole de saint Paul: « *Adimpleo quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia.* » (Colossiens I, 24).

Auprès de ceux auxquels une même croyance ne ferait pas comprendre et envier son dévouement, dom Nicolaï a certes au moins droit au respect, à l'admiration.

Cette vie austère, il la mena pendant vingt-trois ans, attendant avec confiance le jour de Dieu.

Tous les visiteurs de la Grande-Chartreuse ont gardé le souvenir de l'aimable vieillard qui, la plupart du temps, leur faisait les honneurs du couvent: c'était le baron de Nicolaï. Dans toute la contrée où il était très populaire, on ne le connaissait que sous le titre: le général russe.

Il s'éteignit doucement le 2 février 1891.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE B

LES MISSIONS DE PERSE

Statistique de la mission catholique. Statistique de la mission presbytérienne. Calculs relatifs à son budget; le budget des Lazaristes. Le « Board » des missions américaines.

Voici d'après les renseignements que me fournit le supérieur de la mission d'Ourmiah (décembre 1890) le chiffre approximatif des catholiques répandus sur le territoire de la mission.

1° District de Shahar-Tchaï.

Ourmiah* (ville)	346	
Eriava (ou Riava)	70	
Tcharagûtchi	48	
Karasanlû	30	
Baridjoukh*	44	
Guiey-tapé	82	
Sainte-Marie	48	
Diguiala	41	
Termani	18	
Tasmalû	43	
Saridjoukh*	50	
Dezza (Dizza?)	72	
Tchâr-bakch	43	
Senguiar-khan	33	
Alvatch	63	
Senguiar-bek	60	
Samsalû*	66	
Gûlpatchan	140	
A reporter	1297	1297

Report	1297	

2° District des Bérendous-Tchaï.

Ardischaï*	340	
Babarout*	131	
Kiôssabad*	138	
Dezza-Takia	29	
Takia	90	
Sardarout	52	
Chamchadzian*	125	
Kourtapé	23	
	928	928

3° District du Nazlou-Tchaï.

Nazi	38	
Armout-agatch	83	
Zoumellam	50	
Chirabat	150	
A reporter	321	2225

Digitized by Google

Report . . .	311	2225
Khanikhan*	72	
Soupourghan	71	
Jachmaraly	18	
Tchamakhi*	75	
Kiossi	15	
Jorghanlū	55	
Karadjalū	32	
Abadjalū	58	
Abdoulla-kiant	47	
Jenguidje	53	
Ada	130	
Kara-keus	15	
	962	962

4° District du Raouza-Tchaï.

Annhar	170	
Karagueùs	63	
Kiahala	12	
Balaou	40	
Pakabeilū	23	
Guierdabad	13	
	321	321

5° District Tergüavar-Baradost.

Mawana*	358	
Balouïlan	18	
Chibani	16	
Guiānguiātchine*	150	
Enguirvan*	16	
A reporter . . .	558	3508

Report . . .	558	3508
Hikki	22	
Divers disséminés en d'autres localités de la mission . . .	107	
	687	687

Mission de Khosrâva (Salmas).

Khosrâva*	1740	
Guiavîlen*	210	
Dzivadjūkh	70	
Khanaguiah	24	
Tchârra	51	
Saoura (arméniens)	22	
Patavour*	595	
Djamalâbâd	32	
Gulizan*	52	
Oula	124	
Siagout (en Russie)	272	
Malazan (arméniens)	158	
	3350	3350

Mission de Téhéran.

Téhéran (de nationalités diverses)	230	
Ispahan (arméniens)	220	
Sina	300	
Kirmanshah	52	
	802	802
Total		8347

Presque tous ces villages ont une population mixte, mélange de Catholiques, de Nestoriens, de Protestants et souvent de Musulmans. Patavour seul est entièrement catholique.

L'élément catholique représente la majorité dans les villages marqués d'un astérisque.

Voici, d'autre part, la statistique de la mission américaine presbytérienne, extraite de « 53rd *annual Report of the board of Foreign missions of the Presbyterian Church in the U. S. A. 1890. Persia* ».

Digitized by Google

	Ourmiah.	Kurdistan.	Tebriz.	Salmas.	Total.
Ordained missionaries.	4	1	2	2	9
Medical »	1	1	1	—	3
Lay »	1	—	—	—	1
Female missionary physicians.	1	—	—	—	1
Wives of missionaries	6	—	2	2	10
Single female missionaries	5	—	3	3	11
Ordained natives	34	3	2	1	40
Licenciate »	29	5	5	5	44
Native Teachers (female)	21	—	4	1	26
Native Teachers (male)	104	12	9	4	129
Bible-women	1	—	2	1	4
Organized churches	20	2	1	1	24
Other congregations with communicants	28	4	2	2	36
Present communicants	1941	100	58	28	2127
Added to the churches during the year .	103	15	7	1	126
Number of schools	114	12	9	6	141
Pupils in boy's boarding schools	100	—	20	—	120
Pupils in girl's » »	76	—	25	10	111
Boys in day-schools.	1432	170	83	112	1797
Girls in day-schools.	413	30	44	90	577
Total number of pupils	2021	210	172	212	2615
Students for the ministry	12	—	4	1	17
Pupils in sabbath schools	4086	300	238	200	4824
Contribution so far as reported . Dollars	1389	150	185	72	1796

Je regrette de n'avoir pas de statistique aussi complète pour la mission catholique. En se reportant aux détails que j'ai donnés, chapitre X, on voit que le nombre des élèves internes est — au moins pour les garçons — à peu près le même dans les deux missions. Là où la différence entre celles-ci est le plus considérable, c'est dans le rapport entre le nombre total des fidèles (« communicants ») et celui des écoles et de leurs élèves. Pour 8900 catholiques, les Lazaristes ne peuvent entretenir qu'une cinquantaine d'écoles (j'ignore le nombre total des élèves qui les fréquentent). Les Presbytériens pour 2127 fidèles ont 141 écoles fréquentées par 1797 garçons et 577 filles, sans compter 231 internes à Ourmiah. Ils ont donc une école pour 18 enfants en moyenne: autrement dit, ils ont réussi à multiplier les écoles dans les dernières limites du possible. Je ne sais exactement à quoi correspondent leurs Sabbath-schools.

Aussi bien, l'école est-elle leur force, et est-ce là le point sur lequel les Lazaristes souffrent le plus de la maigreur de leur budget.

Quant au budget de la mission américaine, il ne m'a pas été possible

Digitized by Google

de recueillir de renseignements détaillés. Je sais seulement que d'après son rapport officiel de 1889 [1] le *board of foreign missions* a distribué 847 492 dollars entre 189 ministres américains et 151 ministres natifs des pays de mission.

En me basant sur ces données officielles, je vais essayer, faute de mieux, de calculer par moyennes : ce procédé est évidemment sujet à critique, puisqu'il suppose que les besoins de chaque missionnaire sont les mêmes : mais les inexactitudes qui en résultent se balancent dans bien des cas et ne tirent pas à conséquence dans un calcul d'approximation.

En prenant *matériellement* la moyenne de ces chiffres, nous avons 2492,6 dollars par missionnaire. Mais comme les 151 ministres indigènes sont en sous-ordre et reçoivent un traitement bien inférieur à celui des américains, on peut *largement* porter à 3000 dollars (15 000 francs env.) la moyenne par tête des sommes réparties entre les missionnaires américains, ce qui ramènerait provisoirement à 1857 dollars la moyenne par tête pour les missionnaires indigènes.

J'ignore quelle est la moyenne du *traitement* des Américains. En admettant comme exact le chiffre de 6 à 800 tomans qui m'a été cité comme représentant le traitement d'un missionnaire d'Ourmiah (prenons 700 tomans à 7 fr. 75, soit 5425 francs), sur la moyenne de 15000 francs versée par le Board, chaque missionnaire prélèverait 5425 francs pour lui et disposerait de 9575 francs pour les besoins de la mission.

Appliquons ces chiffres à la mission de la Perse occidentale, dans laquelle je ne compte que les 9 Américains *ordained missionaries*, faisant abstraction des 4 autres missionnaires, médecins ou laïques et des 10 femmes, qui tous font partie du personnel actif de la mission, afin d'être sûr de rester *en dessous de la vérité*.

Ces 9 missionnaires recevraient 135 000 francs dont 48 825 représenteraient leur traitement et le surplus avec 86 175 francs, les ressources nettes de la mission.

Comme je viens de le dire, je n'ai pas compté les 14 autres membres de la mission dont 4 au moins doivent à mon sens figurer parmi ceux auxquels s'applique sans diminution la moyenne de répartition de 15 000 francs.

Je ne tiens pas non plus compte des 40 *ordained natives*, ne sachant pas combien parmi eux sont assimilés aux missionnaires : or il est cer-

[1] Appleton's Annual Encyclopedia.

Digitized by Google

tain que les 1857 dollars (environ 9285 francs) qui dans mon calcul représentent la moyennne par tête pour les missionnaires indigènes, sont fort au-dessus de la réalité, et que, par conséquent, une très forte somme doit de ce chef être reportée à l'actif du budget de la mission [1].

Cette estimation de moyennes, élastique dans les détails, mais basée sur des données premières exactes, peut servir à prouver que les ressources que l'on suppose généralement à la mission américaine n'ont rien d'exagéré. Elle montre aussi clairement l'écart effrayant qui existe entre les ressources de la mission presbytérienne et le budget de la mission lazariste. Alors que pour la première nous arrivons, en faisant les estimations les plus basses possibles, à 135 000 francs, et, l'entretien des missionnaires déduit, à 86 175 francs, les deux missions lazaristes d'Ourmiah et de Khosrâva touchent de la Propagation de la Foi et de l'œuvre des Écoles d'Orient 50 500 francs: l'Autriche fournit pour l'entretien du clergé indigène environ 15 000 francs d'honoraires de messes: la délégation apostolique reçoit 13 000 francs (dont 2000 sont destinés au poste d'Ispahan, 2000 aux Mekhitaristes de Salmas, 1500 à l'entretien du clergé indigène). Ces sommes doivent servir aux frais de la délégation apostolique, à l'entretien des missionnaires et des sœurs et enfin à tous les nombreux besoins de la mission. Total 54 000 francs contre 135 000!

Ce sont des contrastes de chiffres à peine croyables, bien qu'ils restent sans doute encore au-dessous de la réalité; mais qui les médite y trouve une des clefs du mystère de la fécondité des missions catholiques.

En même temps, la générosité de ceux qui fournissent si largement aux besoins des missions de nos frères séparés, ne doit-elle pas nous encourager à faire mieux et à concourir de toutes nos forces à l'édification de cette grande Église des âmes, la vraie richesse de l'Église du Christ!

Il me reste maintenant à donner quelques détails sur la direction centrale dont relèvent les missions presbytériennes de Perse.

En 1810 avait été fondé aux États-Unis l'« *American board of commissioners for foreign missions* ». Ce board dans l'origine était « *undenominational* » c'est-à-dire qu'il administrait les missions des différentes

[1] D'après des renseignements *de source privée*, les maîtres d'école de la mission américaine recevraient de 5 à 30 tomans par mois (465 à 2790 francs par an); les prêtres de 10 à 40 tomans par mois (775 à 3100 francs par an). Les uns et les autres ont leur logement payé par la mission. Mais le loyer est bien peu de chose, et ainsi de nos 9285 francs, il reviendrait largement plus des deux tiers à la mission.

Digitized by Google

confessions protestantes sans distinction. Mais on eut beau être aussi éclectique que possible, des frottements ne tardèrent pas à se produire, et les différentes *dénominations* tendirent à se détacher les unes des autres. Elles se distribuèrent les missions plus ou moins à l'amiable et les administrèrent au moyen de *denominational Boards*. Le signal fut

Mgr. Montety, délégué apostolique de Perse.

donné par un groupe presbytérien qui se retira en 1837 et forma le « *Board of foreign missions of the Presbyterian church* ». Ce groupe fut connu sous le nom de « *Old School* ». Le restant des presbytériens ou « *New School* » restèrent fidèles à l'*American Board* jusqu'en 1870. A cette date la « nouvelle École » se réunit à l'« ancienne », lui apportant en apanage les missions de Syrie, de Perse, d'Afrique occidentale et des Indiens Seneca (dans l'État de New-York). Ce board composé de la réunion des deux Écoles s'intitule de la « *Presbyterian church in the United States of America* ». La mission américaine d'Ourmiah possède une imprimerie d'où sont déjà sortis un très grand nombre d'ouvrages : les Lazaristes font imprimer leurs ouvrages en Europe sous la direction du R. P. Bedjan, Lazariste chaldéen.

Digitized by Google

Je suis heureux, comme confirmation de ce que nous avons dit (chap. XXI), touchant les chrétiens d'Orient, de pouvoir reproduire ici ce passage d'une lettre de Mgr Montéty, le nouveau Délégué Apostolique de Perse [1] : « Les chrétiens indigènes comprennent très bien que « loin de nuire à leur nationalité et à leurs coutumes séculaires, notre « but est de travailler à l'union de tous les membres au vicaire de Jésus-« Christ, tout en respectant scrupuleusement leurs rites et leurs céré-« monies. *Ces pauvres gens tiennent à leur nationalité; or, pour la « conserver ils ne possèdent que le culte public, célebré dans leur langue « liturgique, avec des cérémonies particulières. Ceci nous explique la « ténacité des Orientaux et je ne vois pas pourquoi on désapprouverait « chez eux le patriotisme qui chez nous est considéré comme une chose « sacrée.* »

[1] Les Missions catholiques, 6 nov. 1891.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE C

ANALYSE DES EAUX D'ILIDJA

La station d'Ilidja est située à quelques heures à l'Ouest d'Erzeroum, par conséquent entièrement en dehors de notre itinéraire. Mais comme le R. P. Duplan y avait été faire une saison, il eut l'amabilité de joindre un échantillon de ces eaux à son envoi d'eau du lac de Van. J'ai pensé bien faire en confiant au Dr Serda de l'Université de Strasbourg le soin d'en faire une analyse très minutieuse: en voici le résultat.

Sur 10,000 parties d'eau en poids:

$Fe(HCO_3)_2$	Carbonate de fer.	0,0644
$Mg(HCO_3)_2$	Carbonate de magnésium.	1,9214
$Ca(HCO_3)_2$	Carbonate de chaux	2,8095
$Na\,HCO_3$	Carbonate de soude	20,1881
$Ca\,SO_4$	Sulfate de chaux.	0,0392
$K_2\,SO_4$	Sulfate de potasse	0,0695
KCl	Chlorure de potassium	2,0325
$Na\,Cl$	Chlorure de sodium	36,4941
$Si\,O_2$	Silice.	1,3261
$Al_2\,O_3$	Alumine.	0,0085
		64,9533

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE D

PRIVILÈGES DU PATRIARCHE CHALDÉEN

Un de mes correspondants de Baghdad a bien voulu m'envoyer une traduction abrégée du Firman Impérial établissant ou confirmant les privilèges du Patriarche chaldéen.

Je reproduis cette traduction telle quelle, changeant tout au plus l'un ou l'autre terme obscur ou trop évidemment mal choisi.

1° Les Gouverneurs généraux et tous les fonctionnaires doivent veiller à ce que le Patriarche et sa nation exercent leur culte en toute liberté.

2° Personne n'a le droit de s'immiscer dans les affaires des Églises et des Couvents.

3° On doit respecter leurs règles concernant le mariage, et c'est au Patriarche et à ses représentants d'entendre les procès de mariage ou de divorce selon leur religion.

4° Aucun dignitaire (la lettre porte—fonctionnaire) de la religion n'a à contrôler les ordres du Patriarche qui rejetterait, conformément aux anciens usages, des personnes soupçonnées dans leur religion.

5° On ne doit point forcer les curés à ensevelir ceux qui mourraient dans des dispositions hostiles à la religion.

6° On ne doit rien recevoir des Patriarches en qualité de caution (la lettre porte—d'otages).

7° On doit forcer les héritiers d'une personne à remettre au Patriarche, aux Évêques ou aux Curés, ce qui leur a été laissé par cette personne en faveur des pauvres.

8° Si un membre du clergé meurt sans héritiers, le Patriarche peut s'approprier sa succession, et la caisse du gouvernement ne peut la confisquer.

Digitized by Google

9° On n'a rien à faire dans la succession des personnes qui laissent des héritiers.

10° Si un membre du clergé meurt léguant par testament ses biens aux pauvres ou au Patriarche, ce testament est valide, pourvu qu'il soit fait conformément aux règles de la religiou et que les témoins soient Chaldéens (ou Syriens, etc.).

11° Aucun fonctionnaire n'a le droit de forcer le Patriarche à envoyer tel Curé dans telle ville ou à le mettre à la tête de telle église.

12° Les objets des églises sont exemptés de payer les droits de douane.

13° Les procès intentés contre le Patriarche et tout son clergé ne peuvent être entendus qu'au siège du Patriarchat (la lettre porte «ici») ou à Constantinople.

14° Si un membre du clergé est condamné à la prison, il subira sa peine chez le Patriarche.

15° La douane ne doit imposer aucune taxe sur le beurre, le miel et tous les produits des terrains du Patriarche, si ces produits sont destinés à sa consommation. Il en est de même pour ce qui sera donné par les chrétiens à titre d'aumône.

16° On ne doit pas confisquer les biens suivants, ni se mêler de leur administration; à savoir: leurs églises; leurs couvents, maisons, boutiques, biens, bestiaux, arbres [1] fruitiers et non fruitiers qui seraient légués à leurs églises; vignes, jardins, prairies, terrains, moulins.

17° On doit veiller à ce que les chrétiens payent exactement les taxes dues annuellement aux Patriarches.

18° Il n'est pas permis d'entraver la liberté de leur culte dans leurs églises, leurs couvents et leurs lieux de pèlerinage, par quelque prétexte que ce soit, comme en leur disant: vous enterrez vos morts de telle et telle manière; vous priez de telle ou telle manière.

19° On ne doit pas inquiéter le Patriarche en l'invitant à loger des soldats en cas de guerre.

20° On ne doit pas objecter à sa manière de s'habiller ou au bâton qu'il a le droit de porter en main.

[1] La mention des arbres n'a rien d'étonnant; comme ils sont rares ils rentrent d'une façon spéciale dans le *haut domaine* du Sultan.

Digitized by Google

APPENDICE E

QUELQUES RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Il existe l'un ou l'autre guide pour le Caucase: mais pour le reste de notre voyage on en est réduit à la très sèche et souvent fort inexacte nomenclature d'itinéraires publiée dans Murray's Handbook Turkey in Asia, Constantinople, Cyprus. Cette nomenclature n'est d'ailleurs qu'un extrait des ouvrages des principaux explorateurs. Celui qui ne voudra pas prendre la peine de les collationner trouvera je l'espère dans mon récit de voyage la plupart des renseignements les plus intéressants.

Je donne ici sous le titre de «renseignements pratiques» quelques conseils que l'expérience m'a appris et qui peuvent singulièrement faciliter l'organisation d'une expédition. Ils ne s'appliquent *directement* qu'à notre itinéraire; mais comme les conditions du voyage sont à peu près les mêmes dans toute l'Asie antérieure, ils pourront être susceptibles d'une certaine généralisation. Ces renseignements sont incomplets, comme est incomplète l'expérience qui me les a dictés.

Équipement. — La laine passe avec raison pour être par excellence l'étoffe de l'Orient. Les vêtements orientaux, très amples, supportent sans inconvénient le rétrécissement qu'un mauvais lavage leur fait subir. Il n'en est pas de même de nos habillements européens beaucoup plus ajustés.

Je ne conseillerais pas d'employer la laine comme linge de corps. Au bout de deux lavages il devient presqu'impossible de passer une chemise. Je préférerais des chemises en tussort (soie sauvage) et des caleçons en tricot de coton ou en toile.

Pour les habits je les prendrais d'une étoffe solide, mais de grosseur moyenne, en y joignant quelques amples gilets de tricot pour les temps froids. Un vêtement en velours à côtes m'a rendu beaucoup de services

Digitized by Google

à partir du mois de Novembre. La couleur doit naturellement se tenir dans des tons peu salissants en évitant toutefois ceux qui auraient une trop grande puissance d'absorption calorifique.

Inutile de recommander de savantes combinaisons relativement aux poches : il est très utile de pouvoir les fermer avec un bouton, c'est une chance de moins d'être volé.

Les chaussures doivent être fortes, larges : je conseillerais une paires de fortes bottes imperméables ; une paire de bottines de chasse ; une paire de bottines légères. Des babouches se trouvent partout ; celles qu'on achète dans l'intérieur du pays ont toutefois souvent des formes un peu extraordinaires. Emporter pour l'entretien des chaussures de la graisse fine et, si on veut être élégant, du cirage.

Il est bon d'avoir quelques paires de chaussettes chaudes pour les trajets à cheval pendant les froids.

Je conseillerais une provision de gants en « peau de chien ». Les gants de fil ne valent rien : car les moustiques s'y posent sans qu'on s'en aperçoive et vous piquent au travers.

Passons à la coiffure. Les casques en liège sont commodes ; mais en Russie ils vous font prendre pour un Anglais, ce qui est une mauvaise note ; ailleurs ils attirent trop l'attention. Je préférerais l'immense casquette blanche universellement portée par les Russes ; elle est presque partout un porte-respect ; à l'entrée des pays kurdes je l'échangerais toutefois contre un fez, ou *mieux encore* contre un koullak kurde, bonnet de feutre auquel on peut adapter pour se préserver du soleil le keffiyeh arabe, mouchoir de soie plié en triangle et fixé à la tête par une corde.

Le lecteur doit savoir sans doute que la politesse orientale veut que l'on reste couvert. Ce serait donc une grossièreté insigne d'enlever sa coiffure en entrant dans un diwan ; on salue en se baissant à proportion du respect que l'on veut témoigner, tendant en même temps — également à proportion du respect — la main droite vers la terre, pour la porter ensuite au cœur, aux lèvres et au front. Dans les villes où les indigènes sont en rapport avec des Européens, ou, si l'on fait visite à de hauts fonctionnaires [1], frottés d'un vernis cosmopolite, on pourra sans *grossièreté* enlever sa coiffure *si elle est de style européen ;* mais je conseillerais plutôt de la garder.

Il est difficile de donner de conseil précis dans la question des paletots. En thèse générale, il faut en Orient *se munir contre le froid.* Je

[1] La visite au gouverneur d'une ville est une corvée à laquelle je crois très prudent de se soumettre régulièrement et sans retard (v. p. 116).

Digitized by Google

conseillerais beaucoup une bourka circassienne (cf. p. 216). J'ai acheté la mienne à Wladikavkaz.

Comme on voyage presque toujours à cheval, le harnachement de la monture est une chose fort importante. Certains voyageurs recommandent la selle cosaque; j'en ai donné un dessin p. 91. Je la trouve peu confortable: on est perché très haut au dessus de sa bête; il faut porter les étriers courts: bref, pour ma part, je me suis très bien trouvé d'avoir emporté une selle d'ordonnance d'officier allemand (bocksattel). On y est assis très confortablement. Il faut seulement avoir soin d'intercaler toujours une couverture entre la selle et le cheval; sans cette précaution les bêtes qui ne sont pas habituées à ce genre de selle, se blessent facilement.

Les orientaux employant tous le modèle cosaque, le cavalier a toujours les talons au ventre de sa bête et lui travaille constamment les flancs, presque sans s'en douter; avec la selle allemande, on monte les étriers longs; il faut par conséquent exécuter un mouvement complet pour donner du talon, ce qui ne laisse pas d'être à la longue ennuyeux et fatiguant. Aussi est-il bon d'avoir des éperons pour réveiller plus efficacement les bêtes.

Nos mors européens sont beaucoup trop anodins pour les chevaux d'Orient habitués à des mors barbares. Il est donc inutile d'en emporter; mais des brides seront d'un grand secours: car les chevaux de caravane surtout n'ont la plupart du temps en fait de bride que d'ignobles cordes. Cet article de voyage est toutefois un de ceux qui exige le plus de surveillance: il est si facile à voler [1]!

Pour ce qui est des armes, je me contente de rappeler ce que j'en ai dit, p. 282, 283 [2].

J'ajouterai que sur notre itinéraire les occasions de chasse sont rares à moins de s'arrêter longtemps et de faire de ce plaisir un des *buts* du voyage; car en marche on ne peut s'écarter du bagage. Le gros gibier est rare; le gibier de plume, le gibier d'eau surtout est parfois très abondant. Mais comme on ne trouve généralement pas de barque au bord des marais, la chasse en est presqu'impossible.

On aura donc surtout besoin de petit plomb. Dans les bazars on

[1] Quant aux conducteurs de caravanes persanes (tchervadars), les arguments frappants ne sont parfois pas déplacés à leur endroit; il en est autrement dans le Kurdistan.

[2] Je crois qu'il est utile de se munir d'un laisser-passer pour les armes avant d'entrer en Russie. En Turquie le teskéré-port-d'armes est à mon sens indispensable.

Digitized by Google

trouve toujours de la poudre et des espèces de chevrotines. Je ne saurais me prononcer sur la question de savoir s'il vaut mieux emporter une petite quantité de douilles en cuivre avec accessoires de rechange ou une provision de douilles en carton toutes chargées d'avance. J'estime que pour un voyage comme le nôtre 250 cartouches sont plus que suffisantes (200 à plomb, 50 à balle).

Je ne conseillerais sous aucun prétexte d'emmener un chien; on ne peut le faire pénétrer dans les habitations que sa présence seule souillerait; et la pauvre bête, obligée de rester à la porte, serait dès le second jour mise en pièces par les chiens indigènes. J'en arrive au *contenant* du bagage.

Il faut avant tout éviter toute forme de bagage excentrique et voyante; les caisses doivent être légères.

Nous avions acheté au bazar du voyage à Paris des cantines d'officiers, fort légères et assez solides; leur seul défaut était d'avoir de détestables serrures; les ferrures des coins auraient aussi pu être plus fortes (Dimensions 0,67 × 0,26 × 0,32).

Je conseillerais à chaque voyageur deux de ces petites cantines où il caserait les objets les plus délicats.

Pour le reste du bagage, manteaux, chaussures, etc., rien ne vaut les kourdjines orientales; une kourdjine se compose de deux grands sacs en tissu de tapis, reliés par une bande. On jette la kourdjine sur le dos du cheval et les sacs pendent de chaque côté. On ferme la kourdjine avec des coulants auxquels on peut au besoin adapter un cadenas.

Arrivons à la cuisine.

Nous avions une caisse « cuisine ». Elle contenait casseroles et autres ustensiles. Cette caisse nous a beaucoup gênés sans nous rendre aucun service.

J'ai dit p. 279 comment Guégou rejeta notre batterie de cuisine. Il se fit faire deux casseroles de cuivre, à poignée mobile, pouvant s'emboîter l'une dans l'autre. Il y joignit une petite caisse en tôle (environ 40 cent. sur 25) destinée à servir de fourneau; le combustible était du charbon de bois dont il renouvelait la provision dans les villes où nous passions. — Le cuisinier oriental a ses traditions et il n'en démord pas. Je conseillerais donc d'emporter simplement quelques assiettes en étain, couverts, gobelets, gril [1]. On pourrait y joindre de solides bidons pour une provision d'huile et de vinaigre, une boîte à sel, etc.

Comme je l'ai dit, je conseillerais d'avoir trois outres. Deux grandes,

[1] En Perse surtout, il est indispensable d'avoir son couvert complet. Cf. p. 142.

Digitized by Google

l'une pour du vin, l'autre en cas de besoin pour l'eau; et une petite pour l'eau-de-vie (ici un bidon ferait peut-être aussi bien l'affaire).

Il est bon d'emporter des prélarts pour protéger le bagage en cas de pluie; mais — la remarque est moins inutile qu'elle ne paraît — il faut avoir soin de les avoir sous la main et non au fond du bagage, comme cela ne nous est que trop souvent arrivé lorsque plusieurs journées de beau temps nous avaient rendus imprudents!

Un nécessaire de couture et de sellerie, couteau, tire-bouchon, vrille, scie, poinçon, aiguille d'emballage, etc., est chose indispensable. Il faut viser à l'élémentaire et au pratique.

Il peut être très utile d'emporter une ou deux bonnes cordes de chanvre munies d'un anneau et porte-mousqueton.

Enfin, voici la dernière pièce du bagage, mais non la moins importante, le lit de camp!

Ici surtout, choisir un système simple! Les montures de nos lits de camp étaient en frêne: le lit proprement dit portait sur deux X reliés par une barre démontable; il se pliait en trois parties et se roulait. Une fois roulé, on le coulait dans un sac: la longueur du lit démonté était de 1 mètre, son poids de 9 kilos et demi. Nous avons été très satisfaits de ces couchettes achetées au bazar du voyage. A Van, nous nous sommes fait faire pour l'hiver de grosses couvertures piquées. Je conseillerais beaucoup l'*habit de nuit* que les Anglais emploient couramment aux Indes. — Notre nécessaire de toilette était complété par des cuvettes en tissu de caoutchouc qui se roulaient dans le bagage sans y tenir grand'place. Un bon tapis de feutre fait aussi bien dans le bagage.

Nous n'avons jamais eu à souffrir des moustiques: en tout cas nous n'étions pas préparés à leur résister et je ne saurais donner de conseils pratiques pour la confection d'un moustiquaire de voyage.

La pharmacie est naturellement un article très important et sa composition doit varier suivant les talents médicaux du voyageur. Tout Européen étant considéré comme médecin et se trouvant souvent *obligé* malgré lui de *pratiquer*, il faut emporter quelques remèdes d'emploi facile. Au demeurant, l'essentiel est de procurer un soulagement momentané aux solliciteurs, et il est bien rare que de la quinine, du bismuth, quelques préparations opiacées, ou, au contraire, des rafraîchissants; dans d'autres cas quelques bons sinapismes — n'atteignent pas le but.

Si le cas proposé échappe complètement au diagnostic du médecin improvisé, il est très bon d'avoir quelques pilules, de mie de pain si l'on

Digitized by Google

veut, soigneusement enveloppées dans du papier d'or ou d'étain — et dans ce cas il faut faire le charlatan.

Voici à titre de renseignement quelle était la composition de notre pharmacie de voyage :

Sulfate de quinine . . .	200 gr.	Un flacon collodion	
Pastilles de saccharine .	3 boîtes	Chlorate de potasse . .	50 gr.
Teinture d'opium . . .	100 gr.	Emétique	
Pilules purgatives		Teinture d'Iode.	50 »
Un flacon poudre laxative de réglisse		Perchlorure de fer . . .	25 »
Sous-nitrate de bismuth	150 »	Remède à la cocaïne contre les maux de dents	15 »
Salicylate de soude. . .	30 »	Bicarbonate de soude pour boisson	100 »
Extrait de Saturne. . .	150 »	Pastilles de Santonine.	
Un flacon acide phénique		Une balance à main avec poids.	
Un rouleau Sparadrap américain		Une trousse.	
Antipyrine	50 »	Deux flacons gradués.	
Iodoforme	25 »	Un pinceau.	
Gaze à pansement . . .	2 paquets	Un verre à potion.	
Ouate à pansement . .	1 »	Un clysoir américain.	
Quatre bandes à pansement		Un compte-gouttes.	
Sinapismes Rigollot . .	2 boîtes	Un rouleau taffetas anglais.	
Laudanum et teinture de noix vomique . . .	50 gr.	Deux petites éponges fines.	
Ammoniaque liquide .	75 »	Poudre insecticide avec soufflet.	
		Lunettes noires.	

Il est bon d'emporter de l'encre, car il est presqu'impossible de se servir de l'encre orientale pour l'écriture européenne. Nous avions deux excellents baromètres altimétriques compensés, de Naudet et Cie, Paris.

Il est fort à conseiller d'emporter comme appareil photographique l'appareil le plus *dissimulé* possible, car on peut, sous ce rapport, être exposé — notre histoire en fait foi — à beaucoup de désagréments.

Passeports. Reste à parler de la question *passeports*.

Outre son passeport ordinaire, dûment visé, le voyageur a besoin pour parcourir les provinces de la Turquie d'un *Teskéré* (p. 190). Il n'est pas absolument prouvé que des lettres vizirielles facilitent le voyage : pour ma part, je les crois cependant utiles : en tous cas, si on en demande, ne faut-il à aucun prix reculer devant quelques journées de retard à Constantinople, dans le fallacieux espoir de se voir adresser plus tard les lettres vizirielles.

Le passeport joue en Russie un rôle encore plus important qu'en Turquie (p. 3, 96.)

Quant au padarojni, voir p. 21.

Digitized by Google

Moyens de transport.

Chemin de fer de Batoûm à Kouthaïs, Tiflis et Akstafa. Kaliaçka ou perekladnoï de Tiflis à Wladikavkaz.

De Tiflis à Djoulfa, kaliaçka ou perekladnoï — si l'on prend une kaliaçka, il faut toutefois payer une indemnité de retour de Djoulfa à Nakhitchévan.

Tout le reste du voyage ne peut se faire qu'à cheval.

La taxe du voyage en Tchapar dans l'Aderbeidjân est de 1 krân par cheval et par farsak.

De Djoulfa à Khoï, nous avons payé pour 8 chevaux de caravane 34 roubles — prix d'apothicaire. (Comme je l'ai dit, il vaut mieux aller directement de Nakhitchevan à Khoï.)

Dans notre premier projet, nous devions aller de Khosrâva à Ourmiah, Bachekaleh et Van, puis revenir à Khosrâva par Kotour. Guégou nous avait demandé, comme cuisinier et guide, 66 krâns pour cette excursion.

De Van à Môsoul, voir p. 281. En congédiant nos katerdjis à Djézireh nous avons donné à la bande deux livres turques de bakschîch.

Les *zabtiés* sont presqu'indispensables en voyage: ce sont eux qui vous procurent d'autorité le gîte de nuit; en cas d'attaque de brigands, ils ne seraient, il est vrai, probablement d'aucune utilité; mais ils servent généralement à *écarter* les brigands. Le pillage de la caravane d'un voyageur européen pourrait avoir pour les zabtiés de fâcheuses conséquences; comme ils sont en général plus ou moins de compte à demi avec les brigands, ils ferment les yeux sur le pillage des caravanes marchandes et demandent en retour à leurs amis de laisser passer tranquillement les voyageurs qu'ils accompagnent.

La question de l'argent. — (Nous avions emporté des billets circulaires de la Société Générale). Avec une bonne lettre de crédit il est assez facile de se procurer de l'argent au Caucase [1]: mais les jours de fête étant nombreux, pour éviter des retards, la première chose à faire en arrivant dans une ville est d'aller à la banque.

En Perse les missionnaires nous ont négocié nos billets. Si l'on n'a pas recours à eux il est indispensable d'échanger ses billets contre des traites indigènes, dans une grande ville comme Tebriz.

A Van nous avons eu toute facilité (p. 280).

Généralement, en dehors des grandes villes le numéraire est fort rare et il est souvent très difficile de se faire changer des pièces d'or,

1 Thielemann estime que, l'un dans l'autre, la dépense journalière d'un voyageur dans le Caucase est de 10 à 12 roubles-*papier*.

Digitized by Google

voire même de simples medjidiés. Il faut par conséquent emporter sa provision de monnaie — et de petite monnaie — d'une ville à l'autre.

Époque du voyage. — On donne comme meilleure époque du voyage au Caucase le mois d'Août pour les parties montagneuses, et pour les itinéraires de plus facile accès les mois de Septembre-Octobre.

Toutefois l'important est de commencer son voyage de façon à éviter autant que possible l'hiver. Cette saison est désagréable sur les hauts plateaux à cause des neiges. Dans les «pays chauds» elle l'est encore davantage à cause des pluies; de plus les maisons y sont si mal disposées pour l'hiver qu'on y gèle à plaisir.

Hygiène. — Je réduirai la question d'hygiène générale à deux points:

1° Être suffisamment couvert et suffisamment muni de vêtements supplémentaires, pour éviter les refroidissements qui amènent presqu'infailliblement les fièvres. Si l'on couche en plein air, se couvrir soigneusement et protéger en particulier les yeux.

2° Se défier de l'eau partout où l'on ne peut la puiser près de sa source. Il est très utile d'avoir un samovar afin de pouvoir faire du thé. Pour nous, partout où nous nous défiions de l'eau, nous ne prenions pas d'autre boisson que le thé; au demeurant le thé chaud désaltère, moins agréablement peut-être, mais plus sûrement que l'eau fraîche.

Je m'abstiens de donner d'autres conseils d'hygiène, car dans cette matière le tempérament personnel joue un rôle prépondérant et personne ne doit entreprendre un voyage d'Orient sans se bien connaître.

Digitized by Google

APPENDICE F

LA CARTE DE KIEPERT — NOTRE ITINÉRAIRE

Pour l'itinéraire que nous avons suivi, les bonnes cartes sont rares. Les meilleures sont la carte d'état-major russe et la carte de Kiepert.

État-major russe. — Nous avons eu entre les mains la carte d'état-major au 1/200 000 (5 verstes au pouce. 1 verste = 1066,8 mètres). Elle nous a servi pour le voyage dans le Caucase, et aussi pour les parties frontières de la Perse qu'elle contenait également. On dit que l'état-major russe possède aussi une carte de l'Arménie turque à la même échelle de 1/200 000. Mais cette carte n'est pas dans le commerce.

KIEPERT. — *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman.* — Échelle 1/1 500 000. Berlin, Dietr. Reimer, 1884, 6 feuilles. Cette carte est vraiment excellente. J'ignore jusqu'à quel point elle est supérieure aux autres publications pour les parties plus fréquentées d'Asie Mineure; en tout cas, pour les régions peu connues du Kurdistan, Kiepert a admirablement tiré parti de tous les renseignements fournis par les voyageurs. Il s'écoulera sans doute encore un temps bien long avant qu'on ne possède une carte *exacte* des pays Kurdes, les relevés topographiques vraiment *scientifiques* ne pouvant se faire qu'en courant de grands dangers (voir page 176, note).

La carte de Kiepert a servi de base à la mienne, et je donne ici les corrections principales que j'y ai apportées.

— *Col de l'Echek-Meidan et Semenofka.* — (Voir p. 48.)

— *Entre Erivan et Nakhitchevan.* — Après avoir quitté Erivan, la route de poste, au lieu de passer par Ardaschar et Vedi en franchissant

Digitized by Google

des collines très roides, tourne ces collines à l'Ouest, laissant Ardaschar et Vedi à l'Est, passe par Kamarlou et ne rejoint qu'à Davalou la route indiquée par Kiepert.

— *Djoulfa.* — La route (?) russe aboutit au poste frontière de Djoulfa, mais ne touche pas au village de ce nom qui reste à environ 5 verstes au Nord-Ouest.

— *De Khosrâvâ à Ourmiah.* — Kiepert donne sous le nom de Dirikki le village de Schorgöl. Dirikki est vers Salmâs.

Issisou n'est pas sur le sentier de Khosrâvâ à Guiavîlen, mais à un quart d'heure à l'Est et au-dessous du sentier.

K. indique un sentier de plaine, de Guiavîlen à Sahatloui par Kiâris et Yousoupkendi. Ce sentier existe, mais au lieu d'être en plaine, il franchit un éperon montagneux très escarpé que Kiepert n'indique pas, le Kûskalabourni: de plus nos guides ne connaissaient pas le nom de Yousoupkendi et appelaient ce village Imâmkendi.

Nous avons suivi le véritable sentier de plaine (p. 130) qui contourne à l'Est le Kûskalabourni.

K. marque le village de Zumellen comme étant au sommet d'une colline isolée, au bord du lac d'Ourmiah. Je n'ai pu identifier Zumellen: mais la colline en question est placée par K. au moins à 5 kilomètres trop à l'Ouest: en réalité elle forme l'extrémité d'un golfe très accentué dont Djamalava occupe le fond (Djamalava est sur le bord même du lac et non sur le sentier de Guiavîlen.)

De Sahatloui à Ourmiah. Le village de Hadjâbet s'appelle plus correctement Gerdâbâd (?). Balaou n'est pas sur la route, mais un peu à l'Ouest.

Ourmiah. — Ardischaï, nous a-t-on dit, n'est pas sur la route d'Ourmiah à Saoutchboulak, mais à quelques kilomètres à l'Est de celle-ci, sur les bords du lac.

— *D'Ourmiah à Bachekaleh.* — Personne n'a pu nous indiquer le village d'Issisou que K. marque entre Ourmiah et Gundervân. Le Nazlou-Tchaï, entre Nazi et Gundervân, coule dans d'étroits défilés que la carte de K. ne permet pas de deviner.

Gundervân est à identifier avec le Guiänguiätchinne de ma carte.

La frontière turco-persane, au lieu de laisser le Kotoul-dagh à l'Est, passe au sommet de cette montagne pour se diriger ensuite au Sud à peu près en ligne droite sur Avki. Le poste frontière de Bazirka est à peu près à l'endroit où, d'après K. la frontière couperait le ruisseau de Baradost.

Digitized by Google

Kouledéré, nous dit-on, n'est plus dans le bassin du Nazlou-Tchaï, mais dans celui du grand Zab.

Erreur de K. sur la position de Diza (p. 171, 172).

— *De Bachekaleh à Van.* — De Bachekaleh à Tchoukh, p. 182. (Grant en 1840 indique déjà le même itinéraire que nous).

Mahmoudiyeh. De Mahmoudiyeh à Van le chemin reste d'abord sur la rive gauche du Koschâb (p. 185).

Norkiegh n'est pas dans la vallée du Koschâb, mais dans un vallon latéral.

— *Van.* — Sur l'altitude du lac de Van, voir p. 256, note.

— *Kaladjick.* — Schulz a visité un village nommé Kaladjick auprès duquel se trouve un rocher escarpé, etc. Cette description correspond *exactement* au village de *Lesk* que nous avons visité. Il est fort possible que Kaladjick soit le nom du village et Lesk celui du rocher. Voir pages 263 et 543.

— *De Van à Bitlis.* — Vallée du Bendimahi-tchaï. Je serais porté d'après les renseignements de nos hommes, à donner au Pir-Reschid de K. le nom d'Aghte-dagh; peut-être à son Aghte-dagh celui de Pir-Reschid; et à son Khori-dagh celui d'Airi-dagh, mais je n'ose me prononcer.

Haïdarbeg est faussement marqué par K. sur une rivière; se trouve sur une colline à une demi-heure à l'Ouest de la première rivière en venant d'Arnis.

Aghsrau se trouve encore sur les contreforts du Sipan-dagh. Le sentier gagne ensuite les bords du lac jusque près de Noschèn.

— *De Bitlis à Saïrd.* — Sur les rivières que l'on franchit après Doukhan, voir p. 333, 334.

Saïrd n'est pas sur le Boghtan-sou, mais à une heure et quart à l'Ouest, dans le bassin du Khazer-sou.

— *De Saïrk à Djezireh.* — (K. donne à Saïrd, probablement d'après Ainsworth, une altitude de 840 mètres; 4 observations barométriques me donnaient 970 mètres.)

Pas trouvé de village du nom de Schirwan, c'est peut-être le nom de la grande grotte (p. 346).

Le confluent du Bitlis-tchaï et du Boghtan-sou me semble être indiqué par K. au moins à 6 à 8 kilomètres trop loin du Tigre. — Khân Schébelé (p. 351).

Fenndück. 4 observations barométriques me donnent une altitude

Digitized by Google

de 1180 mètres. Même en admettant que ce chiffre soit forcé, les données de K. et d'Ainsworth, 460 mètres, me semblent *absolument inadmissibles*.

Finnik est sur le bord même du Tigre, contrairement aux indications de K.

Mansouriyeh est indiqué tout à fait à faux par K. Le village se trouve, non sur l'avant-dernière rivière en allant vers Djezireh, mais bien entre la dernière rivière et cette ville dont il est éloigné de 3 milles anglais [1], et non de 15 kilomètres comme l'indique K. De plus le Tchameseïtoun doit certainement avoir un cours plus long que ne l'indique K.

Djezireh. Mes observations barométriques, continuées pendant cinq jours, me donnent une moyenne de 725 millimètres soit en chiffres ronds 390 mètres d'altitude au lieu de 280 indiqués par K.

ITINÉRAIRE DE TIFLIS A DJEZIREH-IBN-OMAR.

Date.	Localités.	Distance	Temps heures.	Altitude mètres.	Pages de l'ouvrage.
		verstes.	h. m.		
9 Sept.	Tiflis			456	46
10 „	Akstafa	100	3 —	309	46
10 „ / 11 „	Delidjân	76 1/2	13 —	1280	47—48
11 „	Semeonofka	18	2 50	2171 (Col)	48
11 „ / 12 „	Akhta	37 1/2	10 30	1733	48—53
12 „ / 13 „	Phontanka	15 1/2	1 40	1749	55
13 „ / 15 „	Erivan	31	4 —	1284	55—57
15 „ / 16 „	Çadarak	65 3/4	9 45	830	70
16 „ / 17 „	Nakhitchévan	74 1/2	13 35	882	70—72
17 „	Djoulfa	37	4 30	—	83
17 „ / 19 „	Djoulfa-perse	En kilom. approximat.	—	730	85
19 „	Col	22	5 30	1157	110—111
19 „ / 20 „	Evoghlou	14	3 30	1045	111-112
20 „ / 21 „	Khoï	34	6 45	1207	113—114
21 „ / 25 „	Khosrâva	52	10 30	1400 (?)	117-119

[1] Ainsworth, II, 345.

Digitized by Google

Date.	Localités.	Distance Kilom. (approximat.)	Temps heures. h. m.	Altitude mètres.	Pages de l'ouvrage.
25 Sept.	Col	—	—	1800 (?)	129
25 " / 26 "	Sahatloui	57	13 —	1230 (?)	129—130
26 " / 30 "	Ourmiah	24	4 —	1370 (?)	130—131
30 " / 1 Oct.	Nazi	18	3 —	1330	168
1 " / 2 "	Guiânguiâtchinne	30	7 —	1545	168—169
2 "	Col	36	8 —	2015	170—171
2 " / 3 "	Diza	17 1/2	3 30	1835	171
3 " / 4 "	Pilounkiegh	16	3 40	2030	173—174
4 " / 5 "	Khatibâba	43 1/2	9 45	1848	175—178
5 " / 6 "	Bachekaleh	16	3 15	2240	178
6 "	Col de Tchoukh	26	5 15	2775	182—183
6 " / 7 "	Mahmoudiyeh	16	3 15	1850 (?)	183—184
7 "	Col du Varak	26	6 30	2320	185
7 " / 21 Nov.	Van	16	3 15	1705	186—187
21 " / 22 "	Derlachenne	22	5 30	1715	285—286
22 " / 23 "	Merick	32	8 —	1850	286—287
23 "	Khorzot	25	5 30	1755	287—288
23 " / 24 "	Karakhân	14	3 —	1622	288—289
24 " / 26 "	Agantz	30	6 30	1672	291—292
26 " / 27 "	Norchèn	30	7 30	1738	298—300
27 " / 28 "	Adeldjivas	35	8 —	1675 (notre maison)	300
28 " / 30 "	Akhlât	32	7 —	1680	302—304
30 " / 1 Déc.	Tadwân	28	6 —	1640	315—317
1 "	Seuil de Tadwân	5	1 —	1732	319
1 " / 3 "	Bitlis	22	5 30	1470 (notre maison)	321—322
3 " / 4 "	Campement	36	9 30	1215	328—332

Digitized by Google

Date.	Localités.	Distance Kilom. (approximat.)	Temps heures. h. m.	Altitude mètres.	Pages de l'ouvrage.
4 Dec. / 8 "	Saïrd	45	12 15	915	333--336
8 " / 9 "	Bâlak	36	9 —	450	345—350
9 " / 10 "	Bisina	30	8 —	440 (?)	350—353
10 " / 11 "	Fenndück	16	4 —	1150	354—355
11 " / 12 "	Mansouriyeh	35	9 —	410 (?)	356—358
13 " / 17 "	Djezireh	5	1 30	390	358—359

A partir de Djezireh, descendu le Tigre en kellek.

ERRATA

Page 60, ligne 18, au lieu de « Sur le Zengui à 984 mètres », lisez « Sur le Zengui à 1284 mètres ».

Page 288, ligne 7, au lieu de « P. Rischid », lisez « Pir Reschid ».

Page 439, ligne 2, au lieu de « fatlguent », lire « fatiguent ».

Page 443, ligne 16, au lieu de « Mohmoudiyeh », lire « Mahmoudiyeh ».

Page 454, ligne 25, au lieu de « porte », lire « Porte ».

Page 525, ligne 31, au lieu de « Thèibas », lire « Theisbas ».

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE[1]

AINSWORTH (W. F.)**. Travels and researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia. 2 vol. in-12. London, J. W. Parker, 1842.

Le 1er volume et le début du second traitent de l'Asie Mineure. Ainsworth repart ensuite de Constantinople avec Rassam par Konieh, les portes de Cilicie, Adana, Antioche, Haleb, Orfa, Mardin, Nisibis, Sindjâr, Môsoul, Kalaat-Scherkat, el-Hatr, Scheikh'Adi, Ahmadiyah, Djulamérik, Khosrava, Ourmiah, Revandouz, Môsoul, Zakho, Finnik, Saïrd, Bitlis, Mouch, Erzeroum, Trebizonde, Constantinople.

Ouvrage de valeur; très anglais et très anglican.

ARZRUNI (Dr Grigor). Les Arméniens en Turquie: leur situation économique.

Extrait du *Journal d'Orient* de Vienne, 2e année, nos 39, 40, 41, 42. Vienne 1881, Fischer. in-8°, 31 pages.

Facile à lire; bonnes idées d'ensemble: un peu superficiel.

BARB (Prof. H. A.)*. Geschichtliche Skizze der in der Chronik von Scheref behandelten *33 verschiedenen kurdischen Fürstengeschlechter*. Phil. hist. Klasse der k. Ak. der W. in Wien. Bd. XXII, 3.

Geschichte von 5 Kurdendynastien. Heft von Juli 1858.
Geschichte von weiteren 5 Kurdendynastien. Januar 1859.
Geschichte der kurdischen Fürstenherrschaft in Bitlis. Juli 1859.
Besondere Abdrücke, Wien, Staatsdruckerei.

Renseignements historiques de grande valeur.

BINDER (H.)*. Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse. 1 vol. gr. in-8°. Paris, Quantin, 1887.

Beaucoup d'excellentes illustrations.

Tiflis—Erivan—Tebriz—Ourmiah, Van, Djoulamerik, Ahmadiyah, Môsoul, Baghdad, Hamadan, Teheran, Rescht, Tiflis—Moscou.

BORÉ (E.)**. Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient. 2 vol. in-8°. 1837-40.

Nord de l'Asie-Mineure, Erzeroum, Kars, Erivan, Bayazid, Van, Salmas, Tebriz; la Perse en général.

Très intéressant. Comme polémique religieuse il fait la contre-partie de Perkins auquel il est fort supérieur.

1 Les noms des auteurs sont marqués d'une ou plusieurs astérisques à proportion de leur importance.

Digitized by Google

BOUCHER DE LA RICHARDERIE (G.)*. Bibliothèque universelle des voyages.... 6 vol. in-8°. Treuttel & Würtz, Paris et Strasbourg, 1808. (Très rare.)

Ouvrage de consultation très utile pour la connaissance des vieux voyages.

BOTTA (P. E.)***. Monument de Ninive.... Dessiné par E. Flandrin. 2 gr. in-fol. Paris, Imp. nat., 1849.

Ouvrage *indispensable* à consulter pour qui veut se faire une idée du style des monuments assyriens, et des mœurs de ce peuple. Botta décrit Khorsâbâd qu'il prend à tort pour Ninive même.

BROSSET. Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie. 1847-48. 1 vol. in-8°. Saint-Pétersbourg, Acad. des sciences, 1851. Avec atlas et 45 planches lith.

Beaucoup d'excellents renseignements. Ouvrage de consultation.

BRYCE (J)**. Transcaucasia and Ararat. ....a vacation tour in the autumn of 1876. 1 vol. in-8°. London, Macmillan & C°, 1877.

Il suffit de nommer l'auteur de « The american Commonwealth » pour indiquer la valeur de cet ouvrage. C'est un simple récit de voyage, mais plein d'aperçus originaux et profonds.

CHARDIN (Chevalier)***. Voyages du chev. Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient.... Édition Langlès. Paris, Lenormant, 1811, 10 vol. in-8° avec atlas.

Voyage de Paris à Ispahan, T. I, II, III jusque p. 254.
Description générale de la Perse III, 254—V, 204.
Description du gouvernement politique, militaire, et civil des Persans V, 205—, VI, 166.
Description de la religion des Persans VI, 167—VII, 274
Description de la ville d'Ispahan VII, 274—VIII, 170.
Voyages à Bender-Abbas VIII, 173—IX, 376.
Couronnement de Soleïman IX, 380—X Table des matières.
Chardin est l'auteur *classique* pour la Perse. Il a passé 15 ans. à voyager constamment en Orient (1664—1679): observateur original, il est en une foule de sujets, encore *actuel*.

CHESNEY. The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris. 1835-36-37. 4 vol. London, Longman, Brown, 1850.

2 vol. seuls ont paru. Renseignements excellents, mais ouvrage d'une prolixité effrayante.

— Narration of the Euphrates Expedition carried on by order of the British government. 1835-36-37. 1 vol in-8°. London, Green & C°, 1868.

Ce petit volume termine en queue de poisson les 2 premiers.

DEYROLLE (Th.)**. Voyage dans le Lazistan et l'Arménie, 1869-70. Tour du monde XXIX, XXX, XXXI.

Trébizonde, Gümüschkhané, Balachor, Baïbourt, Thortom, Erzeroum, *Akhlât Tadwan. Bitlis, Van* et environs. Retour par Tadwan, Bitlis, Akhlât, Trébizonde.
Très intéressant.

Digitized by Google

DUBOIS DE MONTPÉREUX (F.)***. Voyage autour du Caucase.... 1833, 34. Paris, Gide, 1839-43. 6 vol. in-8°. Atlas.

I. Circassie, Abkhasie, Kouthaïs. — II. Hist. des races Kartles — Ghelati — Akhaltziché; Géologie. — III. Mingrélie, etc. Mélanges sur l'Iméreth. De Kouthaïs à Tiflis. Erivan. Etchmiadzine, etc. — IV. Vallée de l'Araxe. Choucha, etc. — De Tiflis à Piatigorsk. Les Osses. — V. De Piatigorsk en Crimée. — VI. Crimée.

Ouvrage absolument *classique* pour le Caucase.

DUVAL (R. P.)*. La mission des Dominicains à Mossoul. Brochure in-8°, aux bureaux de l'Année dominicaine, 94, rue du Bac. 1889.

Extrait de l'année dominicaine 1888.

ENGELHARDT (E.)**. La Turquie et le Tanzimat ou histoire des réformes dans l'Empire ottoman. 1 vol. in-8°. Paris, Cotillon et Cie, 1882.

FLANDRIN et COSTE. Voyage en Perse.... 1840-41. 6 vol. in-fol. concernant les antiquités. 2 vol. in-8°, relation des voyages. Paris, Gide et Baudry.

Lignes principales de l'itinéraire: Trébizonde, Bayazid, Khoï, Tebriz, Téheran, Ispahan, Hamadan. Kirmanchâh, Ispahan, Persépolis, Chiraz, Bender-Bouchire, Chîraz, Tebriz, Khosrâva, Ourmiah, Saoutchboulak, Suleimaniyeh, Baghdâd, Môsoul, Diarbekr. Haleb, Beyrout.

FOWLER (G.)*. Drei Jahren in Persien und Reiseabenteuer in Kurdistan. Aus dem englischen übers. 2 Bde. in-8°. Aachen, Mayer, 1842.

La 1re Partie traite de la Perse. — 2e Partie, chap. 24, les Kurdes: 6 lettres. Khoï, Barghirl, Ardjich, Melazguerd, l'Euphrate, Erzeroum.

Ouvrage très intéressant. L'auteur a les aventures les plus dramatiques à Melazguerd.

FRASER (J. B.). Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc. 2 vol. in-8°. London, Bentley, 1840.

En diagonale à travers le Kurdistan, de Tebriz à Baghdâd, etc.

GATTEYRIAS (J. A.). L'Arménie et les Arméniens. 1 petit vol. in-8° (144 pages). L. Cerf, 1882.

Livre de lecture facile: serait un bon ouvrage de vulgarisation si l'auteur ne laissait trop clairement voir son mépris pour le christianisme.

GRANT (A.)*. The Nestorians. 1 vol. in-8°. London, Murray, 1841.

L'exploration du pays de Djulamérik forme la partie intéressante du livre. Grant est avec Schulz, si je ne me trompe, le premier qui, dans ce siècle, ait vu les Nestoriens *chez eux*. Il veut identifier à tout prix les Nestoriens avec les 10 tribus dispersées du royaume d'Israël.

HERBERT. Relation du voyage de Perse et des Indes orientales. 1 vol. in-8°. Paris, Du Puis, 1663.

HOMMAIRE DE HELL (X.)**. Voyage en Turquie et en Perse. ....1846-47-48. Album*, par J. Laurens. 3 vol. in-8°. Paris, Bertrand, 1854.

....Constantinople, Trébizonde, Kharpout, Diarbekr, *Ziaret*, *Bitlis*, *Tadwan*, *Van*, *Ardjeck*, Kotour, *Khoï*....

Digitized by Google

H. de Hell est remarquable par son énergie et son esprit d'observation. Ses notes ont été publiées après sa mort: aussi ses *appréciations* sur les personnes et les choses ne sont-elles pas revues: elles se contredisent; sont souvent passionnées et injustes (particulièrement envers Mgr Cluzel). Géologue émérite. Meurt à Téheran.

JAUBERT (P. Am.)**. Voyage en Arménie et en Perse. Paris, E. Ducrocq. 1 vol. in-8°.

Trebizonde, Erzeroum, Bayazid (captivité à Bayazid), — le Kurdistan, Endrès, Djanik, Erzinghian, Melezguerd, Van, Kotour, Khoï, Tebriz, Ardebil, Sultanich, Kazvin, Teheran.... Tebriz, Khoï, Kotour, Erdjeck, Van, Ardjeck, Agantz, Melezguerd,— Trebizonde.....

L'ouvrage se distingue par une grande simplicité, beaucoup d'observation: les aventures tragiques de J. à Bayazid en font un vrai roman historique.

KER-PORTER (R.)*. Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia, etc. 1817-18-19-20. 2 vol. in-4°. London 1821.

Ouvrage classique.

KINNEIR (J. M.). Voyage dans l'Asie-Mineure, l'Arménie et le Kourdistan, trad. de l'angl. 2 vol. in-8°. Paris, 1818.

LAYARD (A. H.)***. Discoveries in the Ruins of Niniveh and Babylon. 1 vol. in-8°. London, Murray, 1853.

LE BRUYN (C.). Voyage au Levant. — Voyage.... par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales (1701-1708). 5 vol. in-4°. Rouen, Ferrand, 1725.

L'itinéraire ne coïncide nulle part avec le nôtre. Ouvrage intéressant comme observations.

LECLERCQ (J.). Du Caucase aux Monts Alaï. 1 vol in-8°. Paris, Plon et Nourrit, 1890.

LERCHENFELD (A. Freiherr von Schweiger-L.)*. Armenien. Ein Bild seiner Natur u. seiner Bewohner. 1 vol. in-8°. Jena, 1878.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES, écrites des missions étrangères. 15 vol. in-8°. Lyon, Vernarel, 1819.

Vol. I—III Levant [II Arménie, III Perse].
Recueil très intéressant pour l'étude de l'Orient au XVIIe et XVIIIe siècles.

MARCO POLO***. The Book of.... by Col. H. Yule. 2 vol. in-8°. London, J. Murray, 1871.

MARTIN (P.). La Chaldée. Esquisse historique. 1 vol. in-8°. Rome, Civiltà cattolica, 1867.

MIANSAROF**. Bibliographia caucasica et transcaucasica. Pétersbourg, Bakst, Hohenfelden et C°. 2 vol. in-8°. 1874-76.

Le 1er volume seul a paru. L'ouvrage est ainsi malheureusement incomplet: mais tel qu'il est, il est une source précieuse de renseignements.

Digitized by Google

MOLTKE (H.) *. Briefe über Zustände u. Begebenheiten in der Türkei (1835-39). 4. Aufl. 1 Bd. in-8°. Berlin, Mittler.

Ces lettres datent de l'époque où l'illustre Feldmarschall était au service de la Turquie : elles sont pleines d'observations fines. Audacieuses explorations de Moltke, en kellek sur l'Euphrate et le Tigre. Comme officier supérieur de l'armée turque, Moltke a parcouru en tous sens le haut bassin de l'Euphrate (Malatiych), avant la bataille de Nisib.

MONTEITH. In the Journal of the royal geogr. Society III, p. 27.

MORIER (J.)*. Voyage en Perse, en Arménie, en Asie-Mineure et à Constantinople (1808-09). Traduit de l'anglais. 3 vol. in-8°. Paris, Nepveu, 1813.

Ouvrage rempli de détails intéressants sur les mœurs, etc. Moins diffus que Chardin.

MOSIS CHORENENSIS *. Historiae armeniacae Libri III. Londini. 1 vol. in-4°. Edidit J. Whiston. Armen et latine. MDCCXXXVI.

Historien national de l'Arménie. Voir H. Hyvernat, Notice sur l'Histoire d'Arménie d'après Moyse de Khorène.

MURRAY's Handbook. Turkey in Asia. Constantinople. London, Murray, 1878.

Renseignements pratiques. Voir App. F.

OPPERT (J.)**. Expédition scientifique en Mésopotamie. (1851-54). 2 vol. in-4° Impr. Impér. Atlas.

Principalement, fouilles à Babylone (2e Livre).

OTTER. Voyage en Turquie et en Perse (1736-1743). 2 vol. in-12 Paris, Guérin, 1748.

PALGRAVE (W. G.)**. Une année de voyage dans l'Arabie centrale (1862-63). 2 vol. in-8°. Hachette, 1866.

Aucun point de commun avec notre itinéraire. Ouvrage *très* intéressant comme renseignements généraux sur l'Islamisme, les mœurs arabes, l'*Orient* en général.

PARROT *. Reisen.

Je n'ai eu entre les mains que des extraits, fort intéressants, de ce voyageur, le premier qui ait fait l'ascension de l'Ararat. J'ignore où l'ouvrage a paru.

PERKINS (J.). A Residence of 8 years in Persia among the Nestorians christians. 1 vol. in-8°. New-York, 1843.

J'ai donné mon jugement sur cet ouvrage p. 153 et suiv. Il faut l'avoir lu pour comprendre et apprécier M. Boré.

PERSIA. From the 53th annual report of the Board of Foreign Missions of the Presbyterian church 1890. Brochure. New-York 53, 5th Av. Cor 12th S.

PETERMANN. Reisen im Orient. 2 Bd. in-8°.

J'ai eu cet ouvrage entre les mains, trop tard pour l'utiliser.

PETZHOLD *. Der Kaukasus. Leipzig, Herm Fries.

Digitized by Google

PROPAGATION DE LA FOI (Annales de la)***. 66 vol. in-8°. Lyon, place Bellecour.

Ouvrage de consultation des plus intéressants pour l'étude des mœurs, l'histoire locale et celle des missions.

RECLUS (E.)***. Géographie universelle. Paris, Hachette.

T. VI. L'Asie russe.
T. IX, L'Asie antérieure.

RICH (C. J.)*. Narrative of a Residence in Koordistan, and on the site of ancient Niniveh.... Baghdad etc. (1820-21). 2 vol. in-8°. London, J. Duncan, 1836.

S'occupe beaucoup du Kurdistan Sud et de la Perse, mais contient d'excellents renseignements sur les mœurs kurdes.

RITTER'S ERDKUNDE***. Afrique et Asie. 23 vol. in-8°. Berlin, Reimer 1822—1849.

Ouvrage de toute première importance. Ritter donne tous les renseignements fournis par les anciens voyageurs: il a, sur maintes questions de géographie qui de son temps étaient incertaines, un véritable instinct de divination.

SAYCE. Cuneiform Inscriptions of Van. Journal of the R. Asiat. Soc.

SCHULZ; dans le Journal asiatique — et Ritter's Erdkunde IX, 988, et dans V. de Saint-Martin: Notices sur le voyage littéraire en Orient de M. Schulz. (Extrait du nouveau Journal asiatique, tirage à part. 1828.)

Schulz a étudié particulièrement le bassin de Van; le premier dans ce siècle il a pénétré jusqu'à Djulamerik. C'est en revenant de cette expédition qu'il a été assassiné (voir notre ouvrage p. 182). Schulz s'était rendu de Bitlis à Van par Tadwan Akhlat, Adeljivas, d'où il avait gagné Van par eau.

SMITH (Eli) and DWIGHT (H. G. O.). Miss. Researches in Armenia.... 2 vol. in-12. Boston, 1833 : London, Wightmann, 1834.

SOUTHGATE (H.). Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia. 2 vol. in-8°. London, 1840.

TAVERNIER (J. B.)***. Les six voyages de.... en Turquie, en Perse et aux Indes. 1re partie où il n'est parlé que de la Turquie et de la Perse. Paris, 1 vol. in-4°, C. Clougier, MDCLXXXI.

Liv. I. Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan... par les provinces septentrionales de la Turquie.
Liv. II. Des diverses routes... pour se rendre de Paris à Ispahan... par les provinces méridionales de la Turquie et par le désert.
Liv. III. Du sixième et dernier voyage... par les provinces septentrionales de l'Europe.
Liv. IV, V. Description de la Perse.
Cet ouvrage *classique* est un véritable guide du voyageur fait avec infiniment de précision. Je l'ai cité maintes fois dans notre ouvrage.

Digitized by Google

TCHIHATCHEFF (P. DE)**. Asie Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée. 2 vol. in-8°. Paris, Gide et Baudry, 1853-56. Atlas.

1er vol. Géographie physique comparée. 2e vol. Climatologie et zoologie. Excellent ouvrage de consultation.

TELFER (J. Buchan)**. The Crimea and Transcaucasia. 2 vol. in-8°. King & C°, London, 1876.

Excellents renseignements.

THEVENOT*. Relation d'un voyage fait au Levant. 2 vol. Paris, Jolly, MDCLXV, et Ch. Angot MDCLXXIV.

1er vol. La Turquie et l'Égypte.
2e vol. Voyage en Perse.

TEXIER (C.)***. Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie. 2 vol. fol. ill. Paris, Firmin Didot, 1842.

Excellent ouvrage de consultation.

THIELEMAN (M. VON)**. Streifzüge im Kaukasus, in Persien und in der asiatischen Türkei (1872-73) 1 Bd. in-8°. Leipzig 1875.

Odessa... Poti, Kouthaïs, Svanethi, Borjom, Akhaltzikhe, Alexandrapol, Ani, Etchmiadzine, Erivan, Tiflis, Wladikawkas, Derbent, Bakou, Lenkoran, Tebriz, Saoutchboulak, Revandouz, Môsoul, Baghdad, Hilleh. Palmyre, Damas, Beyrouth.

Ouvrage très intéressant, exact, écrit simplement. Contient à la fin un appendice pratique qui nous a beaucoup servi.

TOURNEFORT (Pitton DE)** Relation d'un voyage au Levant. Paris, Impr. Royale, 1694. 3 vol. gr. in-8°.

22 lettres. (XVIII à XXI. Arménie et Géorgie.)
Très intéressant et classique.

WILBRAHAM. Travels in Transcaucasia.

Je n'en ai eu que des extraits.

ZWIEDINEK. Historisch-geogr. Notizen über den Nestorianer-Distrikt Hakkiari. Mitth. der kk. Geogr. Ges. Wien, 1876, 82 et suiv.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

Pages

Abd-ul-Hamid . . . . . 482—484
Abbé (l') Hyvernat et le gouvernement russe 3
Adeljivas . . . . . 300—302
d'Adeljivas à Akhlât. . . . 302—304
Administration turque.
à Bachekaleh 179 180
nos difficultés avec l'administration à Van . . . . . 187—219
question des écoles à Van . . . 226
l'adm. et les Arméniens cathol. 228
l'administration et ses fonctionnaires à Van . . . . . 230—236
l'affaire d'Amato 233
l'affaire de Yedi-Kilissa. 267
l'administration à Bitlis 326
l'affaire du Boghtan . . . . 338—341
les murs de Baghdâd. 455
la question du change 463
vénalité et instabilité des charges; pillage administratif 481
entreprises sérieuses impossibles. Sultans; Abd-ul-Hamid. L'influence russe; le sérail 482
les acquisitions du Sultan et leur taux 484
le gouvernement et les chefs kurdes ou arabes. 485
Agantz 292 293
d'Agantz à Norchèn . . . . 297—299
Aghsraù 299
Aghtamar, île et monastère . . . 263
Aghte-dagh. 288
Ainsworth 182, 321, 324, 332, 355 357

Pages

Akhlât 260
Situation géographique; historique; ruines d'Akhlât . . 304—315
d'Akhlât à Tadwân . . . . . 315—317
-birindji (Donouz) 304
-ikindji. 304
Akhta, (relais d'). 52 55
Akstafa, (relais d') 46
vallée de l'Akstafa. . . . 46, 47 48
Alagöz, volcan 55
Alaschkert, district de H^te-Armén. 254
Albâg, province de Haute-Arménie . . . . . 176, 180—182 320
Alendjitchai, (relais d') 83
Alexandre le Grand . . 324, 327 447
Alides 76 77
Alimentation en Perse 143 144
le pain (lavash). 125
Un dîner chez le Consul de Perse à Van . . . . . 194—196
Amara 475
Ambassade et Ambassadeur
d'Allemagne à Constantinople 190 191
de France à Constantinople 190 191 193, 197 209
Anes en Perse 147
Anglais, parallèle des Anglais et des Russes. . . . . 90—107
Angleterre, sa faiblesse vis-à-vis des Turcs 191, 209, 234 235
Aoûls géorgiens 27
Arabah, char à buffles 199
Arabes 177, 430, 431 475
Ararat . . . . 55—57, 63—65, 80 82
Araxe. 56 63

Digitized by Google

	Pages
Vallée de l'Araxe . . . . . 68—72	84
*Archimandrite D*** (l')*.	3
Architecture géorgienne . . . 13	14
Ardjîch. 256	292
Ruines d'Ardjîch . . . . . 294—296	
Argent, la question de l'argent de voyage à Van.	280
rareté du numéraire en Perse. .	141
dans le Boghtan	338
Argistis, roi d'Arménie. 249, 252	509 531—537
Armée russe 32, 93, 97, 99	101
Arménie	
entrée en Arménie	48
notice sur l'histoire de l'Arménie	495
voir Arméniens, Van, culture.	
Arméniens . . . 69, 120, 127, 149	232
mœurs des Arméniens de Van. Qualités intellectuelles, habileté commerciale de l'Armén., sentiment de nationalité. Espérances des Arméniens et rêve d'une Arménie indépendante; pourquoi ce rêve n'a pu se réaliser; profonde désillusion. Le *caractère* armén. physique 236—241 254, 268, 310	338
Arméniens catholiques.	14
comment ramener à l'Union les Grégoriens de Van	226
loyalisme des Arméniens cathol.	228
Armes, la question des Armes en voyage 282	283
Arnis	292
Arpa-tchaï	
d'Alexandrapol	68
du Daralageuz	70
Artamied. 260, 270	548
Artaxata, v. Kor-Virab.	
Artchag (en turc Erdjeck) . . 197	204
lac d'Artchag	205
Arʒruni. 237, 240	254
Assurbanipal. 388	512
Assurnaʒirpal 425	503
Avantʒ, port de Van 260	285

B

	Pages
Babil. 445	446
Babylone. 444	451
Bachekaleh . . . . . 178—182	
de B. à Mahmoudiyeh. . . . 182—184	
Bache-Khân 321	322
Bagage en Orient: Appendice E.	
Organisation de notre b. à Van 279	280
Baghdâd	441
Sa fondation. Sa ruine, par Houlagou puis par Timour. La Turquie s'en empare, 1638. Les Pachas de B. Population, bazars. Les murailles de B.; leur disparition. Aspect de la ville. Mission des Carmes. Les Serdâbs. Le Patriarche chaldéen. M. Poignon. La nouvelle législation turque sur les fouilles. Les antiquités babyloniennes et leurs contre-façons. Les Juifs de B. et le change. La question de notre retour en Europe; nous passerons par les Indes. Nous nous séparons de Guégou. La maladie de la peur. Médication arabe: le *bouton* de B. Le palmier et ses usages. . . 453—469	
Bakschich 3, 6, 116, 138, 173, 461, 471	481 *et passim*.
Bâlak de B. à Bisina . . . . . 350—353	
Baradost, (pays du).	168
Barb 185, 305, 308, 324	363
Barrages du Tigre 424	427
Bassorah . . . . . 477—487	
De Bassorah au golfe Persique. .	487
Batoûm. . . . . 7—9	
Battage des blés	55
Bayandoûr, sultan d'Akhlât. . 312	313
Bayaʒid 60	115
Baʒirka.	170
Beiram. (Le B.) à Constantinople 2	5
Beiram-Ali . . . . . 61, 62, 63 75 —	83
Bekir-Agha. 281	352
Bendimahî-Tchaï 257, 288, 289—292	319 320
Benham-Benni, Mgr.	393
Beʒabdé, (ville de)	369
Biaïna. (Royaume de B.)	518
518 et suivantes.	
Binder 183, 184, 211, 250	383
Bingôl-dagh 68	298
Birs-Nimroûd.	449
Bisina	353
de Bisina à Fenndûck. . . . 354—355	
Bitlis . . . . . 254, 306, 323—326	
historique 327	328
de Bitlis à Saïrd . . . . . 328—336	

Digitized by Google

Pages

Biltis-tchaï . . . 319, 320, 324, 329 350
Biɣaou-dagh . . . . . 161—162
Boghtan . . . . . 337, 338—341
B-Sou. 334, 336, 338, 342, 346, 349 350
Boré, E. 121, 151, 152 395
Borsippa 449
Botta 388, 400, 414 441
Bourghoul, préparation de blé . . 144
Bourka circassienne 216
Boutma-dagh. 377
Bouton de Baghdâd 467
Bouyourouldou 283
Bovis 176
Brant. 257, 298 326
Brigands 112, 118 119
Les brigands et le gouvernement persan : Hassô; Mohammed-Abdullah 139
Le brigand en Orient. 275, 282 330
Voir Guégou, Reschid-agha.
Brosset . 13, 14, 15, 31, 35, 37, 40 54

C

Çadarak (relais de) 70
Caravanes de Turquie en Perse . 6
Voyage en Caravanes. . . . 109 148
Notre Caravane de Van à Môsoul 281
Caravanserais, voir Khân 114
Carmes, voir Baghdâd.
Catholiques, leur situation opprimée en Russie 101
Caucase (chaîne du). Vue de Wladikavkaz 32
Limite des neiges 88
Voir route militaire de Géorgie
Chaldée (porte de Chaldée) . . 430 432
Chaldéens 120, 129, 149, 164, 168, 338, 394-397 480
Chalikoff (général C.) . 53, 54, 66 70
Chantre et Barry 25 194
Chardin 48, 60, 74, 83 85
Charrue de l'Aderbeidjân 113
Chemin de fer transcaucasien 8-11, 18 19
Chesney 419, 424, 427 450
Chervachidzé (Prince C.). . 42, 53 66
Chérifoff 200, 201, 203, 204, 207, 208, 211, 212, 213 215
Chevaux de poste russes. 22
en Perse 147
mon cheval Djamoûch 170

Pages

Climat, voir Akhlât, Baghdad, Bassorah, Erivan, Kouthaïs, Môsoul-Tiflis, Van.
Mgr Cluzel, sauve Ourmiah . 140 276
Son caractère et son prestige 154 et suivantes
Col de la Croix. 23 27
avant Diza 171
de Doukhân 331
de Kiomiorlû. 48
de Sourâm 18 19
de Tadwân . . . . . 319—322
de Tchoukh 183
de Varak 185
Conglomérats de la vallée du Boghtan et du Tigre. . . . 346, 349 350
Constantinople, notre séjour. . . . 1—4
Consul d'Angleterre à Van 191, 197, 200, 204, 205, 215 228
de France à Baghdâd 460
de France à Môsoul, voir Sioufi
de France à Trébizonde 6
de Perse à Van . . 193, 194-195 209
de Russie à Van, voir Koloubakine
Importance du rôle des consuls à Van. 227, 231 234
Côte d'Asie-Mineure entre Constantinople et Batoum . . . . . 5—7
Mgr Conpperie, évêque de Babylone 389, 398, 408 456
Ctésiphon 473
Cuisine. Le peu d'utilité des ustensiles de cuisine européens en Orient 279
Voir App. E.
Culture de l'Aderbeidjân 113
dans le pays d'Akhlât 305
dans le Boghtân 338
en Orient 298
dans le pays d'Ourmiah . . 134—136
en Transcaucasie 69 89
dans le pays de Van 254 255
Çyagout. Notre excursion à Çyagout. Le curé de Çyagout. Son expulsion. 71

D

Danses orientales. 202 314
Daratchitchak 53
Deirmankeui . . . . . 198—200

Digitized by Google

Pages

Delidjân . . . . . 46—48
Derlachenne. De Derlachenne à Mérik 286
Deyrolle . 250, 269, 305, 308, 314 356
Dhuspas, Turuspa, Thospia, Van 508 521
Dil-Gôl 300
Diza . . . . . 171—173
de Diza à Pilounkiegh 173
Djebel-Hamrîn . . . . . 430—432
Djebel Khanoûkâ 430
Djebel Makloûb 383, 416 426
Djebel Makhoûl 430 432
Djelal-ed-din-Charesm-Shah 37, 40 307
Djezireh-ibn-'Omar
L'évêque de Djezireh. Historique. Faux départ. Enfermés dans une souricière. Nous nous décidons à voyager en kellek. Construction du kellek. Départ. 358—368
De Djezireh à Môsoul . . . 368—379
Djoudi-dagh 374
Djoulamérik 176, 177, 182 396
Djoulfa 74 84
de Djoulfa à Evoghlou . . . 110—112
Dominicains, arméniens. 74
Dominicains de Djezireh 365
de Môsoul. . . . . 406—411, 418 419
de Saïrd 337
de Van . . . . . 224, 228—236
Donouz 303
Douane. Douane persane . . . 85 115
russe 8 83
turque 172 283
le piano du Consul de Russie à Van 192
un comble 218
douane à Baghdad 471
Doukhân 329 331
Dubois de Montpéreux 11, 12, 14, 15, 23, 39, 43, 47, 55, 61, 86 257
Duchesne 403
Dulaurier 199
Duplan, R. P., missionnaire dominicain à Van . . 186, 204, 207, 224, 286
Duval, R. P., préfet apostolique de Môsoul 407 408

E

Eau du Lac de Van. Son analyse 257 258
du Tigre 427
Échoués au milieu de Tigre. . . . 427
Église arménienne 100 105
Sa situation politique en Turquie 226
Église chaldéenne et nestorienne 394—398
Église géorgienne . . . . . 98—105
Église russe . . . . . 102—105
Église syrienne, catholique et jacobite. 338, 393 394
Églises en Orient (Les); leurs portes basses. 162
Elbrouz 16 27
Elenovka 50
La légende de Marco Polo. . . . 51
Ellassar, voir Kalaat-Scherkat.
Empire assyrien. Premier Empire assyrien . . . . . 499—503
Deuxième Empire . . . . . 503—507
Troisième Empire 507
Episcopaliens, leur mission à Ourmiah 160
Erdjeck=Artchag.
Erivan
l'hôtel de Londres. Origine et histoire d'Erivan. Importance géographique. Climat. La mosquée bleue et la mosquée verte. La salle des Serdârs. L'Ararat vu d'Erivan. Citadelle. Excursion projetée à Etchmyadzine; notre expulsion. . . . . 56— 65
Erzeroum. 68, 115 292
Eski-Môsoul 378
Euphrates and Tigris Steam Navigation Company 472
Evoghlou 112
d'Evoghlou à Khoï 113 114
Expulsion, notre expulsion de Russie . . . . . 65—68, 72, 82 83

F

Feischaboûr. 375
Femmes kurdes. 174 372
en Perse; les maris provisoires 117 142
à Môsoul 419
Fenndück 355
de Fenndûck à Mansouriyeh 356—358
Ferrière-Sauvebœuf. 75
Fièvres en Kurdistan 169
Finnick 354 357

Digitized by Google

Pages

Flandrin et Coste. 156
Fonctionnaires en Perse; leur caractère; leur solde . . . . . 137 et suivantes.
en Turquie, voir administration turque.
Forêts. 5, 329, 332 356
chêne du Kurdistan 356
Mode d'exploitation des forêts en Kurdistan 329, 330 332
rareté des arbres en Orient. . . 168
Fouilles, nouvelle législation turque sur les fouilles. 460
Fowler 257

G

Galettes combustibles 124 136
P. Garzoni 374 406
Géographie ancienne de l'Arménie (Notice sur la). 493
Ghélath, monastère, historique et description. . . . . 15— 17
Gibier 290, 292 414
Goktcha, voir Sevanga.
Gouvernement persan . . . . . 136 et suivantes.
turc, voir administration turque,
russe, voir Russes.
Grant. 157 182
Grenouilles 164
Grimaud (J.) 198, 201, 202 233
Grottes, habitations creusées dans le rocher 310
Guégou-Chaoûdi . . 129, 130, 172 205
Son histoire, ses talents et ses qualités 273-279, 330, 333, 335, 355 376
Nous nous séparons de lui à Baghdad, incident comique 464—466
Guiănguătchinne 169 316
De Guiănguătchinne à Diza . . 170
Guiavilen. 129
Guieytapé 163

H

Habitations en Perse 145
à Van 223, 292 316
à Bitlis. 326
à Saïrd 337
Habitations à Djezireh 361
à Môsoul 385
à Baghdâd 459
à Bassorah
Haidarbeg . . . . 292 et App. F.
Hakkiari. 171, 174, 179 231
Hammâm-'Ali 423
Herbert 143
Hérodote 441
Hilleh 448
Hindostân 185
Histoire ancienne de l'Arménie (Notice sur l').
Introduction 495
Relations entre les Assyriens et les Arméniens d'après les monuments assyriens . . . . 499—513
d'après les monuments arméniens 517
Catalogue des inscriptions vanniques 541
L'Histoire ancienne d'Arménie d'après Moïse de Khorène. . . 567
Historique d'Akhlât . . . . . 306—308
de Baghdâd 454
de Bitlis 327
de Djezireh. 362
d'Erivan 59
de Ghelath 16
de Kouthaïs . . . . . 12— 14
de Môsoul 385
de Nakhitchévan . . . . . 73— 75
de Tiflis 37
de Van. . . . . 250—253
Hommaire de Hell 205, 256 260
Hospitalité orientale . . . 172, 277 308
Houlagou 386 454
Hussein . . . . . 76— 78

I

Ilân-dagh, montagne des serpents, près d'Ardjîch . . . . . 292—294
Iméreth 11 18
Impôts en Perse 137 et suivantes . 169
en Turquie. . . . . 339—341
Intolérance russe 14 71
Inscriptions cunéiformes vanniques. (Catalogue des). 541
Instruction. L'Instruction en Transcaucasie et aux Indes. . . . 91 98

Digitized by Google

Pages

Irrigation, sa nécessité 69
sa réglementation dans l'Aderbeidjân (le Myr-Ab, ou grand maître des eaux) 134
l'Irrigation dans le Kurdistan 179 216
l'Irrigation en Mésopotamie 433, 443 474
Ispuinis, roi d'Arménie. 525
Issisou 129
Iwán. 410

J

Jardins de Van. . . . . 222—224
la question des Jardins autour des villes Orientales 312
Jaubert 142, 185, 256, 257, 259, 265 298
Jeune Turquie (la). Ses vices . 229 230
Jonas. Le tombeau supposé de Jonas. 389 390

K

Kadhméin 440
Kalaat. Kalaat-Makhoûl 430
Kalaat-Scherkat, ancienne Ellassar. 424, 425 429
Kalah, voir Nimroûd.
Kalaï-Kerari, lieu probable de l'assassinat de Schulz. 182
Kaliaçka 22
Kamerlou (relais) 70
Karabagh 68, 85 129
Karakhân. Inscription cunéiforme à Karakhân. 290
de Karakhân à Agantz. . . . 291 292
Karatchôk-dagh 376
Karavanseraï (relais) 47
Karoûn. 487
Kascha-Isaak. 129 197
Katerdjis, conducteurs de caravane 280 367
Katil-Beiram, voir Beiram-Ali.
Kaymak, fromage. 144
Kazbek, montagne . . . . . 28—32
Kebáb, grillade de mouton 144
Kechiche-gôl 215
Kellek 366, 368, 370, 375, 376, 378, 418, 427, 428, 431 432
Kerbela 444 450
Caravane de Kerbela. 114 117

Pages

Kerim, fameux brigand . 112, 130 286
Ker-Porter 73 111
Ketcharousse, voir Daratchitchak.
Khaboûr 375
Khalil-Pacha, vali de Van 191, 200 202 209—214, 217, 218, 228, 231 283
Khân-Mahaouîl. 444
-Mamoudiyeh 443
-Schébélé 351
Kharpous (pastèque) 134
Khatibâba, de Katibâba à Bachekaleh. 178
Khazer-Sou. 334 336
Khesta 354
Khlât, nom arménien d'Akhlât.
Khoï . . . . . 114—117
de Khoï à Khosrâva. . . . 117—119
Khorantz (étang de) 300
Khorkôr, grotte de Khorkôr à Van 249
Khorsâbad (anciennement Dur-Saryoukîn). 413, 414 510
de Khorsâb. à Rabban-Hormez 415 416
Khorzot. 288
Khosrava . . . . . 120—129
de Khosrâva à Ourmiah. . 129—131
Khouaran. 355
Khram (vallée du) 41
Kiepert (carte de) 19, 130, 162, 171 256 358 448
Appendice F.
Kinneir. 257
Kiomiorlü (col de). 48
Kizil-tchaï . . . . . 111—113
Koloubakine (Monsieur), consul de Russie à Van 127, 167, 187, 191 192 195, 196, 198, 200, 232, 234 286
Konstantinovskoje, v. Daratchichak
Korna 477
Kor-Virab 70
Koschab, rivière 184, 260, 270, 310 320
village, voir Mahmoudiyeh.
Kotchannès. 396
Kotour-tchaï 117
Koufa 76 449
Kouffehs 440
Koulpi 112
Kour. 35 69
Kourthais . . . . . 11— 15
climat 14
Kouyoundjik, voir Ninive.
Kurdes 179, 290, 291, 342, 353—356 360—372

Digitized by Google

Pages

Kurdes, armes 372 373
Assirètes et Gouranes. 373
domaine des Kurdes 373
caractère 372
femmes kurdes. 174 372
manière d'attaquer 282 283
Mohammed-Abdullah, chef kurde 139
physique des Kurdes. . . . 372 373
population . . . . . 373—374
Kvirila, rivière d'Iméréth. 18

L

Lac d'Ardjîch 287
d'Artchag. 205
de Keschich 215
d'Ourmiah 129 162
de Sevanga . . . . . 48 — 51
de Van. Changements de niveau. Altitude. Superficie. Analyse des eaux. Poisson. Navigation 255—261
hypothèses sur la formation du lac 319 320
Lavasch, pain persan 125
Layard 314, 320, 388 448
Laẓaristes à Khosrâva, ... 121 122
à Ourmiah . . . . . 152—157
App. B.
Le Bruyn. 237
Lenormant 164, 388, 426, 441, 462, 506, 510 518
Lesghienne, capuchon. 280
Lesk. . . . 263, 264, 543, App. E.
Lettres édifiantes. Recueil de Lettres 74
Lettres viẓirielles. 190 207
Lits de camp . . . . 280, App. E.
Loulou II, sultan de Môsoul. . 383 386
Loupes et loupeurs au Kurdistan . 130

M

Mahmoudiyeh, ou Koschâb. . 184 185
de Mahmoudiyeh à Van. . . 185—188
Malakhanys 48 53
Mamaï 41
Manne 420 421
Mansouriyeh . . . . 358, App. F.
de Mansouriyeh à Djézireh . 358 359
Marand 111

Pages

Marco-Polo 294, 386 396
La légende du couvent de Saint-Lienart. 51
Mariées, les jeunes mariées chez les Chaldéens. 164
Marie-Joseph (P.), supérieur de la mission de Baghdâd 458 460
Marmed-Tchai 320
Mar-Schimoûn 396
Martin 397
« *Martyrs* ». Les Martyrs, voir Beiram-'Ali.
Mar-Yakoûb 417
Masius. 352 393
et Notice sur l'histoire ancienne d'Arménie, passim.
Massis, nom arménien de l'Ararat.
Mataväntz ou Matnavantz. . . 310 311
Médecin. L'Européen médecin malgré lui 114 370
Mehemed-Reschid-Pacha 298, 363 415
Mekhitaristes de Savoûra. . . 127 128
Mektoubdji de Van . 193, 196, 201 207
Mgr Mellous. 397 405
Melons. 134
Menuas ou Minuas, roi d'Arménie 252, 271, 291 527
Mérik 265 287
de Mérik à Karakhân. . . . 287 289
Mésopotamie 356, 376 377
Métiers. Répartition des métiers en Orient 420
Meuks-sou 320
Mines en Transcaucasie . . . 11 89
Mirage. 111 444
Missions catholiques
à Baghdad 456-460 480
au Caucase. 14 102
à Khosràva. 121 122
à Môsoul . . . . . 406—411
à Ourmiah . . . . . 152—157
à Saïrd 337 338
à Van, voir Van.
Mission épiscopalienne anglaise à Ourmiah 160
Missions presbytériennes américaines
à Bitlis. 325
à Ourmiah. . . . 150-156, 158—160
à Van 228 260
Missionnaire apostolique. Service que me rend ce titre. . . . . .

Digitized by Google

Pages

Mohammed, Beg de Revandouz 399 416
Moïse de Khorène . . . . . 250—252
(Notice sur l'histoire d'Arménie d'après Moïse).
Moisson faite en Octobre dans le haut Kurdistan 176
Moliti, rivière d'Iméreth 18
Moltke. Son naufrage à Djezireh 368
Monophysites 393
Monopole russe en Perse 9 140
Monteith 256 257
Mgr Montety 168
Mordtmann . . . . . 541 et suivantes.
Mors antique du Guiavar. 181
Mors oriental. App. E.
Môsoul 378 379
Climat; description; le *clou* de Môsoul, son pont; les rues; situation géographique, historique; l'élevage des moutons; M. Sioufi, consul de France; le vali; Mgr Benham-Benni et l'Église syrienne; les Chaldéens de Môsoul; la mission des Dominicains 406—411, 418 419
l'éclairage; les femmes; le fait accompli; répartition des métiers; maladie de la peur; la manne . . . . . 381—411, 418—421
de Môsoul à Baghdâd. . . . 423—442
de Môsoul à Khorsâbâd, etc. 413—418
Mounir-Pacha. . . . 196, 235, 236 246
Moutons à grosse queue 144
leur élevage à Môsoul . . . 337 444
Mtzkèt 24
Much (ou Mouch) 254, 306 319

N

Nabopolassar 388
Nabuchodonosor . . . . . 447—449
Nairi
notice historique, passim.
Nakhitchévan
scène comique; la ville et son passé; dominicains arméniens; palais des Khâns; Rahîm-Khân; le Beiram-'Ali . . . . . 72— 83
Nathanaël (Monsieur) 3, 4, 21, 129 203 204, 206, 208, 214, 217, 218, 219

Pages

Nazare-Agha 85
Nazi 168
de Nazi à Guiănguiătchinne 168 169
Nazlou-tchaï 130 168
Nebi-Younès, voir Ninive.
Néhil-tchaï 172, 173, 174 176
Neiges, limites des neiges sur l'Ararat 64
sur le Caucase 88
la neige à Van 203 255
à Môsoul 381
Nestoriens 149 150
leur ignorance 157 160
jeûnes 164
prêtres-quêteurs. 165
la question nestorienne en 1888 230 231, 395, 396, 397
Nicolaï. Général de Nicolaï . . . . 42 Appendice A.
Niellures 39
Nimroûd . . . . . 424—427
Nimroûd-dagh 298, 302, 315, 316, 318, 319 322
Ninive. Butte de Kouyoundjik, curieuse couche horizontale de débris fluviaux; le musée britannique . . . . . 387—389
Buttes de Nebi-Younès . . . 389—390
Les Anglais ont-ils brisé les antiquités de Ninive?. 390 425
Nizir, mont 374
Norchèn 299
De Norchèn à Adeldjivas. 300
Norkiegh. 185

O

Oppert. . . 369, 383, 386, 417, 448 480
Orbeliani 41
Ordoubad. 68
Orientaux. 70
facilement exposés à la jalousie . 158
notre manière de les apprécier 397 398
notre injustice; le mépris de la loi musulmane pour les chrétiens, l'oppression, les massacres; influence de tant de siècles d'abaissement sur le caractère oriental . . . . . 398—400
Principale difficulté du *relèvement* de l'Oriental, l'orgueil, orgueil de comparaison chez

Digitized by Google

Pages

l'Européen, vanité chez l'Oriental; il faut l'instruire sans en avoir l'air tout en étant énergique. Les Orientaux ignorent l'art d'employer l'argent: ils arrivent facilement à considérer les Européens comme leurs *banquiers*. L'Oriental est-il bon catholique? Différents aspect de la question: passé des Églises d'Orient: leur particularisme; le *fond* assuré, on ne peut leur demander la même *chaleur* de catholicité qu'aux Occidentaux: double loyalisme. Les Églises nationales; force et faiblesse des Patriarches. Rome. Les Protestants. La Propagande . . 401—406

Les ouvriers orientaux 367

Politesse orientale. . . 170 et App. E

Ossètes 31

Ouadi-Meheih 429

Oukhimérion, voir Kouthaïs.

Ourmiah 133

Environs d'Ourmiah . . . . 161—163

Lac d'Ourmiah 129 162

Missions d'Ourmiah: populations chrétiennes; établissement de la mission presbytérienne; M. Perkins; établissement de la mission catholique; M. Boré; affaire d'Ardischaï: expulsion des missionnaires catholiques. M. de Sartiges. Mgr Cluzel: état actuel des missions (voir App. B); budget comparatif (App. B) la question du confort: tactique américaine: les épiscopaliens . . . . . 149—161

Territoire d'Ourmiah. . . . 133—136

d'Ourmiah à Nazi. 168

Outres 40

P

Padarojni. 21

Parasange 316

Parkhand. 329

Pasin-sou 68

Passeport. Le Passeport en Russie 3, 4, 7 96

le Passeport de M. Nathanaël . . 203

Pages

Pastèque, voir Kharpous.

Patriarchat et Patriarches d'Antioche 393, 395 403

chaldéen 395, 397, 417 460

de Constantinople 403

héréditaire des Nestoriens . 157 396

syrien 393

Pauvreté en Perse . . . . . 136 et suivantes.

à Agantz 292

à Akhlat 305

dans le Boghtân . . . . . 338—341

Paysages d'Orient, leur caractère. 56

Perdrix choukar 144 335

Pérékladnoï. 22 46

Perkins, fondateur de la mission américaine d'Ourmiah, son rôle 153 et suivantes.

Persarménie 120

Perse. Alimentation . . 125, 143 144

État social, pauvreté, la cause première dans le mauvais gouvernement et l'influence de l'Islam. Levée des impôts faite par fermiers sans conscience; payement des fonctionnaires en assignation sur les provinces; deux sources d'abus. Instabilité des fonctions, ses suites. Rivalités princières et faiblesse du gouvernement: — vis-à-vis des brigands, — vis-à-vis de la Russie; l'Angleterre. Le peuple tranquille, rareté du numéraire, taux exorbitant de l'argent. Le *vrai* persan. Dynasties turkmènes. Caractère. Sédentaires et nomades . . . . . 136—144

Gouvernement 112

Habitation 145 146

Irrigation en Perse 134

Le voyage en Perse. . . . . 146—148

Peur. Maladie de la Peur « Hapta » ou « Fezzat » 420 466

Peznouni 306

Phase, voir Rion.

Phœnica, voir Finnik.

Phontanka (relais) 55

Piano, le piano du consul de Russie à Van 192

Pilounkiegh 174 175

de Pilounkiegh à Khatibâba 175—178

Digitized by Google

	Pages
Pilau	143
Pir-Reschid	288
Pischikümbéte	298
Pisé. Construction en pisé	70
Plan-Carpin	396
Plateau persan. Haut pl.	111 171
Polyonomie fréquente en Orient	53
Ponts, un pont turc	351
pont de Djezireh	359, 362 368
pont sassanide au-dessous de Djezireh	369
le pont de Môsoul bâti sur terre ferme	384 385
Poti	8
Presbytériens d'Amérique, voir missions.	
Prêtres orientaux	129, 165, 168 408
Prkouʒ	305
Propagation de la foi (annales)	14 165 390, 398, 400, 417 435
Protection russe, voir Van, nos tribulations.	
Protectorat russe sur la Perse	8, 83 140

Q

Quercus oophora	356
Queʒwack	316

R

Rabban Hormeʒ	415—417
de Rabban-Hormez à Môsoul	417 418
Rahim-Khan	79
Raisins, raisins d'Ourmiah; leur préparation	135
Ramman-nirar III	504
Raskolniks	98 104
Rassam	388
Rawlinson (*G.*)	426
Reclus (*E.*)	19, 29, 41, 69, 86, 88 93 175, 194, 256, 373, 386 455
Redwan	337
Réglisse	432
Relais de poste russes	22 24
Reschid-Agha	281
Reversurus, la bulle Reversurus et les Chaldéens	397
Reynolds (*Dr*)	200, 228 260
R. P. Rhétoré	224—226 285
Rich	448
Rion (vallée du)	11
son humidité	88
Ritter	169, 176, 182, 266, 308, 326 331 357 374
Routes, route militaire de Géorgie	23— 32
routes en Transcaucasie	23, 47, 70 90
routes de Turquie en Perse	6, 60 115
route de Van à Erzeroum	289
Roubahi	368, 369 374
Rubruquis	396
Russes et Russie; entrée en Russie, ses difficultés	3, 4 7
puissance formidable de la Russie	106
recommandations en Russie	59
la Russie et les catholiques	101 102
la Russie en Transcaucasie, système gouvernemental de la Russie, voir Transcaucasie.	

S

Saatloui	130
Sahto, notre domestique	278, 279 302
Saird	336—343
Excursion à Deïr-Mar-Yakoûb	342
de Saïrd à Bâlak	345—350
Saladin	386 436
Salmanasar I	500
II	425
III	504
IV	506
Salmas	120
Salure des rivières et des lacs en Perse	111 112
du lac de Van, voir Van.	
Samarra	436—438
Samovar	277
Samsi-Ramman III	506
Samthavro, nécropole	25
Sandjerlü, voir Daratchitchak	
Saoutchboulak, rivière	53
Sarduris I	252 524
Sarduris II	293, 508, 537—540
Sargon	413, 414 509
Sassanides	369 395
M. Sayce (Notice sur l'histoire ancienne), passim.	
Schamiram-sou	270
Schamyl	42 97

Digitized by Google

Pages

Schatt-el-Arab . . . . . 477 et suivantes.
Scheikh-'Adi 414 415
Schiites 61-77 78
Schouchantz . . 265, 268, 544, 545 546
Schulz 177, 182 257
Seduri, roi d'Urardhu 503
Sel, Monticule de sel près Khoï 118 126
Moulin à Sel 126
Seldjoukides 306, 307 386
Séleucie 394
Sémenofka 48
Séminaire de Khosrâva 122
de Môsoul 408
Semiramis. La ville de Semiramis 250—252
le canal de Semiramis 270
Sennachérib-Senek'harim, roi de Vaspourakhan 266
Sennachérib, roi d'Assyrie . . . 510
Serdabs 459
Seri-zamok, château et inscription 41 42
Serpents (montagne des) . . . 292—294
Sevanga (lac) 48
Ile et monastère . . . . . 49— 51
massif de montagnes 68
Shah Abbas 60, 74 264
baghy 264
gueldi 286
Shiel 257 298
Sighket, village et inscription. Excursion à Sighket. Un coupé vanliote 199, 545 546
Silex taillés. Remarque sur leur emploi 56
Sioufi. (M.) consul de France à Môsoul 391, 392, 409, 410 418
Sipan-dagh 253, 257, 264, 270, 287, 288, 292, 297—300. 318 319
Skalicziscela, rivière d'Iméreth . . 15
Smith 388
Soldini (P.) 406
Soude. Sels de soude du lac de Van 257
Sources thermales. Bitlis 328
Hammam-'Ali 423
Vallée du Zab 178
Sourp-Kirikor, monastère et inscriptions 269, 270 547
Southgate 326
Strecker-pacha 316
Synode. Le Saint 104

T

Pages

Tabour-agassi de Van 187, 198, 201, 202, 217, 232 233
Tadwan 284 317
Seuil de Tadwân . 300, 317, 319—321
de Tadwân à Bitlis . . . . . 319—322
Takht-i rewan, litière persane . . . 147
Tandoûr, sa description 123
Tandoureck 288
Tapis en Orient 146
Tarikh ou Tekrit, poisson du lac de Van 258
Tatars, villages tatars 41 69
Tatchark, relais 71
Tavernier . . . 177, 257, 260, 317 328
Tchamakapert 49 50
Tchamezeitoûn, rivière . . . . . 358 App. F.
Tchapar, voyage en tchapar en Perse 148
Tcharra-Tchaï 120
Tchellek 352
Tchervadars 109—111, 114, 116, 117, 168, 183 185
Tchiboukh 439
Tchihatcheff 61, 174 382
Tchoukh 182 183
Teglath-adar I 501
II 503
Teglath-Phalasar I 501
II 507
Tekrit . . . . . 431, 432, 434—436
Télégraphe, Indo-European Telegraph 47
Télégraphe en Perse 131
Télégraphe en Turquie . . 177 179
Telfer, Buchan-Telfer 11, 18, 27 28, 31, 39, 41, 50, 69, 88, 89 98
Tell-Keif 417, 472, 474
Ouskof 417
Tente 279
Térébinthes 342
Teskéré 190
teskéré-port-d'armes 283
Texier 7, 127, 194, 249, 256, 265 286 287, 298, 306 308
Thiele, notice sur l'Histoire ancienne d'Arménie, passim.
Thieleman 15, 18, 19 23
Tiari (tribu des) 165
Tiflis 19
Position de la ville; histoire;

Digitized by Google

Pages

caractère de la ville; climat; bazar; bains chauds; cathédrale . . . . . 34— 43
de Tiflis à Erivan. . . . . 45—57
Tigre 350—352, 354, 357, 369, 375—379 384, 419, 424, 425, 427, 429, 430, 432 438, 440, 473—477
Timour-leng. 252, 363 454
Tkvibouli, houillères 11 89
Tombes chrétiennes . . . 127, 288 318
Toni ou Doni 216
Toprak-Kaleh 193 264
Toura-Galila. 174
Guelka 174
Tour du Monde . 83, 98, 306, 314 547
Tournefort 74 237
Transcaucasie.
Allemands en Transcaucasie . . 98
budget de la Transcaucasie. . . 93
chemin de fer transcaucasien, voir chemin de fer; climat, géographie, productions 8, 9, 14 . , 18 39 48, 55, 60, 69 87—89
mines 11 89
population 100
les *Russes* en Transcaucasie et leur œuvre; comparaison avec l'œuvre des Anglais aux Indes. Défaut de l'œuvre russe; système gouvernemental. La question de la russification. Conduite des Russes envers les Catholiques; les Musulmans; les Géorgiens, les Arméniens. Impression générale . . . 89—107
Trébizonde, ville, église de Sainte-Sophie . . . . . 5— 7
Tribulations, nos tribulations à Van; tout le chapitre XII
Troïka 23
Tschchériméla, rivière d'Iméreth. . 18
Tsoravankh. 199 200
Turquie et Turcs
Monde turc. 2
Jeune Turquie 229 482
Vieille Turquie 229
Administration des Turcs, voir cet article.

U

Urardhu (Notice sur l'histoire ancienne d'Arménie), passim

V

Pages

Vali de Môsoul 392, 409 481
de Van, voir Khalil-Pacha.
Van Agriculture . . . 223, 253, 254 268
Arméniens à Van, voir cet article. Climat 255
Consul de Russie, voir Kolioubakine. Forteresse de Van, sa configuration, ses inscriptions cunéiformes . . 222, 243, 245, 246 et
Notice sur les inscriptions cunéiformes; le puits de bitume; la grotte de Gourâb; dureté de la roche; restes de fondations en redan, la ville de Sémiramis, Timour-leng . . . 249—252
histoire moderne, la mosquée du donjon et panorama admirable 253
la forteresse, vue de Lesk 264
Irrigations 216
Les Jardins. 222-224 243
Lac de Van, voir *Lac*. Mission des Pères dominicains, ces difficultés. 224-228 236
Mission presbytérienne 228
Plaine de Van, vue du Varak. . 186
Le Tabour-Agassi, voir cet article. Topographie de Van. . . 253
Nos *Tribulations* à Van. Tout le chapitre XII . . . . . 189—219
Le Vali de Van, voir Khalil-Pacha.
La ville de Van, les bazars. 243—245
Kapamadjan 244 280
de Van à Bitlis. 284
Notre départ 285
de Van à Derlachenne . . . 285 286
Varak 185, 199, 203, 215, 216, 253, 264-269 270
Excursion à Yedi-Kilissa. . 264—269
Varkhan 334
Vereschaguine 83
Vermine 358
Vieux-turc (le) 229
Vin de Kakhétie 40 43
de la vallée de l'Araxe 70
d'Ourmiah 136
Vivien, de Saint-Martin 252

W

Wilbraham. 257 298
Wladikavkas 31

Digitized by Google

X

Pages

Xénophon 316, 324 349

Y

Yedi-Kilissa, monastère du Varak . . . . . 265—269 546
Yeʏidis 298 414
Yoghourt, préparation de lait aigre 144
Yule, Col. 51, 294 386

Z

Zab. Grand Zab. La haute vallée du Zab. Son caractère 176

Pages

Le cours du Zab 176 427
Petit Zab 430
Zabtiés 110, 116, 182, 183, 309, 343, 376 392
Zagros 386
Zakho-dagh . . . . . 375—377
Zakouski 194
Zeitschrift der M. G. 159
Zemʏem-dagh 253
Zengui 50, 53, 60 63
Zibbeneh-sou . . . . . 500—502
Zigurrat 424, 426 429
Zounous-tchaï 111

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

		Pages
CHAPITRE PREMIER.	— De Constantinople à Tiflis	1
CHAPITRE II.	— La grande chaîne du Caucase	21
» III.	— Tiflis et ses environs	35
» IV.	— De Tiflis à Erivan	45
» V.	— Erivan et l'Ararat. Notre expulsion. La vallée de l'Araxe	59
» VI.	— Nakhitchévan. Le Beïram-Ali. Adieu Russie	73
» VII.	— Les Russes en Transcaucasie et leur œuvre	87
» VIII.	— De Djoulfa à Ourmiah	109
» IX.	— Le pays d'Ourmiah. La Perse et le gouvernement persan	133
» X.	— Les missions d'Ourmiah. Les environs de la ville	149
» XI.	— D'Ourmiah à Van	167
» XII.	— Nos tribulations à Van	189
» XIII.	— Van : Les jardins. Les hommes et les choses.	221
» XIV.	— La ville de Van, son climat, son lac	243
» XV.	— Les environs de Van	263
» XVI.	— De Van à Agantz	273
» XVII.	— Le Sipan-Dagh. Akhlât. D'Akhlât à Bitlis	297
» XVIII.	— Bitlis. Saïrd. Le Boghtân	323
» XIX.	— De Saïrd à Djézireh	345
» XX.	— Djézireh. De Djézireh à Môsoul	361
» XXI.	— Môsoul. La ville. Les chrétiens d'Orient. La mission dominicaine	381
» XXII.	— Khorsâbâd. Rabban-Hormez. Remarques diverses.	413
» XXIII.	— De Môsoul à Baghdâd	423
» XXIV.	— Babylone	443
» XXV.	— Baghdâd	453
» XXVI.	— De Baghdâd au golfe Persique. Réflexions sur la Turquie	471

Digitized by Google

Pages

NOTICES SUR L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE. — Introduction . . 495
A. Notice historique sur les relations des Assyriens et des Arméniens, d'après les annales des rois d'Assyrie . . . 499
B. Notice sur l'histoire ancienne de l'Arménie, d'après les inscriptions arméniaques. 515
CATALOGUE des inscriptions cunéiformes vanniques ou arméniaques . 541
RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE 567
APPENDICE A. — Le général de Nicolaï 575
» B. — Les missions de Perse 579
» C. — Analyse des eaux d'Ilidja 587
» D. — Privilèges du Patriarche chaldéen 589
» E. — Quelques renseignements pratiques 591
» F. — La carte de Kiepert. Notre itinéraire 599
BIBLIOGRAPHIE 605
TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES 613

Imprimerie alsacienne anct G. Fischbach, Strasbourg. — 2210.

Digitized by Google